UnissResearch

Università degli studi di Sassari

Mastino, Attilio a cura di (1990) *L'Africa romana: atti del 7. Convegno di studio*, 15-17 dicembre1989, Sassari (Italia). Sassari, Edizioni Gallizzi. V. 1, 540 p., [95] c. di tav.: ill. (Pubblicazioni del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari, 16).

http://eprints.uniss.it/3229/

Documento digitalizzato dallo Staff di UnissResearch

L'Africa romana

Atti del VII convegno di studio
Sassari, 15-17 dicembre 1989

a cura di Attilio Mastino

*



Edizioni Gallizzi

Pubblicazioni del Dipartimento di Storia
dell'Università degli Studi di Sassari

16.

Atti del VII convegno di studio su «L'Africa romana»

Sassari, 15-17 dicembre 1989

a cura di Attilio Mastino

L'Africa romana

Atti del VII convegno di studio
Sassari, 15-17 dicembre 1989

a cura di Attilio Mastino

*

EDIZIONI
GALLIZZI

Questo volume è stato stampato
per iniziativa del

Credito Industriale Sardo

e con il contributo della

Regione Autonoma della Sardegna
Assessorato alla Pubblica Istruzione, Beni Culturali
Informazione, Spettacolo e Sport

© Copyright 1990 Edizioni Gallizzi
Via Venezia, 5 / (079) 276767 / 07100 Sassari (I)

Présentation

Un nouveau numéro, plus copieux encore que les six précédents, vient donc enrichir la série des volumes de L'Africa Romana. *Ainsi aura été tenu, une fois de plus, le pari engagé en 1983 par nos collègues de Sassari. Un pari qui est en réalité, il est bon de le rappeler, double, puisqu'il consiste d'une part à organiser chaque année, sur les divers problèmes que pose l'histoire de l'Afrique du Nord et de la Sardaigne à l'époque romaine, la rencontre de chercheurs et d'universitaires d'Europe et du Maghreb, d'autre part à offrir au public savant, dans des délais particulièrement rapides, l'indispensable instrument de travail que constituent les Actes de ces rencontres.*

Les raisons de ce succès, d'année en année renouvelé, et qui a très rapidement permis d'élever les rencontres de Sassari au rang d'une véritable institution scientifique internationale, chacun les connaît. Elles tiennent essentiellement au dynamisme et au dévouement de l'équipe organisatrice, à la qualité et à la fidélité des participants, à l'intérêt enfin des thèmes proposés.

Mais sur ce dernier point le présent recueil, s'il s'inscrit dans une série qui a maintenant acquis ses lettres de noblesse, n'en présente pas moins un profil nettement original: consacré aux survivances puniques *et aux* persistances indigènes, *un sujet qui n'était peut-être pas sans risques, il porte la marque d'une très heureuse évolution, allant dans le sens de l'élargissement et de l'approfondissement.*

Elargissement géographique d'abord. Le champ des investigations ne s'est pas circonscrit dans les limites tracées lors des précédents congrès. Certes, comme c'était jusque-là la coutume, les provinces africaines, dans leur complexe diversité, restent l'objet privilégié des enquêtes et, ce qu'un simple coup d'œil sur l'index ou sur la table des matières suffira à vérifier, elles fournissent encore la majorité des contributions. Le caractère exemplaire de l'histoire de l'Afrique romaine, déjà maintes fois observé au cours des premières rencontres, se trouve une fois de plus ici confirmé. Mais, face à cet ensemble africain, la place réservée à la Sardaigne s'est notablement accrue: l'on pourra découvrir le résultat des travaux récents de tout un groupe de jeunes chercheurs sardes, qui ont

entrepris une exploration systématique des réalités archéologiques de l'île, et pour lesquels les journées de Sassari constituent l'occasion d'exposer leurs trouvailles. En outre, fait nouveau, la rencontre cette année s'est ouverte à la péninsule ibérique, à laquelle ont été consacrées plusieurs importantes communications: rien de plus légitime que cette extension, puisque l'Espagne est, elle aussi, terre de survivances puniques. Ainsi, grâce à l'entrée en scène de ce nouveau partenaire, l'ouverture vers un certain comparatisme, qui était présente dès 1983, et qui constituait même un des acquis distinctifs des discussions de Sassari, s'est-elle trouvée fortement accentuée: les modalités diverses du maintien d'un même héritage dans des contextes aussi différents que ceux des provinces envisagées ont pu être d'autant mieux perçues.

*Elargissement chronologique ensuite. En effet, par le biais des survivances et des persistances, ce n'était pas seulement l'*Africa Romana*, au sens étroit du mot, qui était proposée à la curiosité des chercheurs; c'était aussi, et peut-être surtout, l'Afrique d'avant la conquête romaine: l'Afrique punique, ainsi que cette Afrique dite «indigène» dont on avait, jusqu'à ces dernières années (à la notable exception de Stéphane Gsell), trop souvent négligé de voir la vitalité et la complexité, et trop longtemps réduit l'image à quelques stéréotypes plus ou moins dévalorisants. Mais, si elles permettent ainsi de remonter le temps, les mêmes survivances et persistances, à condition de se donner la peine de les poursuivre pour ainsi dire à la trace, entraînent aussi tout naturellement vers les périodes plus tardives, vers l'Afrique vandale par exemple, ou même vers certains traits du Maghreb le plus contemporain, qu'on ne s'étonnera donc pas de voir apparaître au détour de telle ou telle intervention. C'est cette double prolongation, vers l'avant comme vers l'arrière, qui permet de prendre conscience d'une vérité qu'on ne peut plus feindre d'ignorer: l'histoire africaine, au-delà des traditionnels découpages chronologiques qui la morcellent, et dont on retrouve ici l'inévitable écho, est aussi celle d'une certaine continuité.*

Elargissement thématique et approfondissement méthodologique enfin. Dans la mesure où, pour chacune des provinces envisagées, le phénomène des survivances est loin d'être limité à un petit nombre de singularités ou d'anomalies reléguées aux marges d'une société qui serait pour l'essentiel calquée sur la société romaine, dans la mesure au contraire où il traverse l'ensemble de cette société dans toutes ses composantes (ethniques, religieuses, sociales notamment), une tentative honnête d'élucidation de ce phénomène nécessite la mobilisation d'une quantité non négligeable de ressources. Or, on le constatera, les quelque quatre-vingts intervenants ont su aborder les problèmes par les voies les plus diverses

et en variant sans cesse les éclairages. De l'élucidation minutieuse et érudite de quelques points particuliers aux synthèses les plus larges, c'est toute une masse compacte d'informations et de documents (dont certains, notamment diverses inscriptions, inédits) qu'il fallait mettre en œuvre. Toutes les disciplines, toutes les techniques qui concourent à l'élaboration de l'histoire ancienne y ont donc trouvé naturellement leur place: philologie, archéologie et épigraphie, prosopographie et onomastique, bien sûr, mais aussi bien (sans prétendre à un inventaire exhaustif) architecture religieuse, architecture militaire, urbanisme, iconographie, étude de la flore et de la faune, et même, plus inattendue mais tout aussi éclairante, étude de la vannerie...

La partie pourtant n'était pas gagnée d'avance. Le thème des survivance puniques et des persistances indigènes recélait quelques dangers. La fortune, incontestable, que ce thème a connue pendant près d'un siècle chez la plupart des spécialistes de l'Afrique romaine ne doit pas faire illusion. Le plus souvent, ceux qui y ont eu recours ont cru y trouver un moyen commode pour désigner, voire pour expliquer, divers traits qui pouvaient sembler propres à la réalité culturelle de l'Afrique romaine (culture étant ici à prendre dans son sens anthropologique le plus large). Mais ils ne s'étaient guère interrogés sur sa pertinence: s'agit-il véritablement d'une catégorie historiographique recevable ? rend-elle compte de phénomènes homogènes ? peut-elle assumer le rôle de principe explicatif qu'on a voulu lui attribuer parfois? Le thème, on le voit, n'est peut-être pas d'un maniement aussi simple, aussi commode, ni aussi innocent qu'il peut paraître à première vue.

Même le vocabulaire que l'on utilise en la circonstance est chargé de connotations qui, qu'on le veuille ou non, orientent le jugement que l'on peut porter sur le phénomène étudié. Ainsi le mot de «survivance»: dans la mesure où il désigne des traits culturels ou des habitudes qui se sont maintenus en vie malgré la disparition de ce qui les entourait, il renvoie plus volontiers à l'idée de mort qu'à celle de vie, et apparaît donc fortement entaché de négativité. Utilisé sans précaution, il peut venir conforter une vision de l'Afrique romaine fondée sur un schéma simpliste, celui d'un monde coupé en deux, où tout ce qui ne relève pas de l'apport romain se trouve réduit à un statut de marginalité, voire d'insignifiance. Dans cette perspective, un inventaire des survivances ne serait plus qu'un amas disparate de résidus et de scories, subsistant comme les vestiges obstinés d'un passé que le développement historique a condamné. Quant au mot de «persistance», l'écueil qu'il comporte n'est pas moindre. Pris au pied de la lettre, il risque de nous faire retomber dans une des vieilles

ornières de l'historiographie africaine, celle de la fameuse «permanence berbère» qui, faisant du conservatisme, de l'attachement obtus aux formes de vie les plus archaïques, un trait spécifique de la mentalité berbère, a servi de principe d'explication ultime de l'histoire africaine.

Fort heureusement, il faut se hâter de le dire, les divers intervenants ont réussi, pour l'essentiel, à se garder de ces dérives. Dans la délicate opération qui consiste à repérer ce que l'Afrique romaine doit à l'héritage punique et libyque, ils ont su faire preuve, comme on le constatera, de la prudence requise. Et l'on pourra trouver, dans les conclusions auxquelles certaines études sont explicitement parvenues et que d'autres se contentent de suggérer, la confirmation d'une vision historique que les récents débats autour des problèmes de «résistance à la romanisation» ont contribué à développer, et qui est devenue aujourd'hui familière à bien des chercheurs: c'est celle qui constate que, dans l'évolution de certaines provinces de l'Occident romain, les éléments de ***continuité*** *comptent parfois autant que les éléments de* ***rupture****. Non qu'il faille pour autant ignorer, ou minimiser à l'excès (comme la tentation en vient parfois à quelques-uns) l'impact de la conquête. Une société qui intègre des persistances ou des survivances n'est pas nécessairement une société qui se maintient inchangée, et la stabilité que l'on observe dans certains domaines, celui de la religion par exemple, n'exclut nullement, dans d'autres domaines (celui du droit, par exemple), l'acceptation, voire la recherche, de l'innovation (par ceux du moins qui y voient un moyen d'accroître leur prestige social).*

Il s'agit là d'un processus dont on pourra discerner, dans les textes qui sont ici présentés, et malgré l'apparente dispersion des sujets abordés, les grandes lignes. En gros, il semble bien que, sous quelque forme qu'elles puissent se présenter (et l'on découvrira peut-être avec surprise combien ces formes sont diverses), les survivances soient liées à un ensemble de conditions (géographiques, politiques, sociales ou psychologiques) déterminées, et qu'elles répondent aux demandes parfois contradictoires d'un public diversifié, auprès duquel elles remplissent des fonctions précises.

Ce processus subtil n'est-il pas, en fin de compte, indissociable de celui de la romanisation?

MARCEL BENABOU

VII CONVEGNO INTERNAZIONALE DI STUDIO SU «L'AFRICA ROMANA»

Sopravvivenze puniche e persistenze indigene nel Nord Africa ed in Sardegna in età romana

Sassari, 15-17 dicembre 1989

con il patrocinio del Ministro per gli Affari Esteri
e della Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine

Calendario dei lavori

Venerdì 15 dicembre, ore 8,30:

— *Saluto* del prof. GUIDO MELIS, direttore del Dipartimento di Storia dell'Università di Sassari;
— *Saluto* del prof. GIOVANNI PALMIERI, pro-rettore dell'Università degli Studi di Sassari;
— *Saluto* del prof. PASQUALE BRANDIS, preside della Facoltà di Magistero dell'Università di Sassari;
— *Saluto* della dott. FULVIA LO SCHIAVO, Soprintendente archeologo per le province di Sassari e Nuoro.
— *Introduzione* della prof. CINZIA VISMARA, professoressa di Archeologia delle province romane nell'Università di Sassari.
— *Intervento* del prof. GIANCARLO SUSINI dell'Università degli Studi di Bologna, che presenta i seguenti volumi:
1. «*L'Africa Romana*», VI (1988), a cura di A. MASTINO;
2. J.P. LAPORTE, Rapidum. *Le camp de la* Cohors II Sardorum;
3. M. CHRISTOL - A. MAGIONCALDA, *Studi sui procuratori delle* Mauretaniae;
4. G. BRIZZI, *Carcopino, Cartagine ed altri scritti.*

Presiedono Nacéra Benseddik e Ginette Di Vita Evrard.

I[a] sessione (Persistenze puniche ed indigene nel Nord Africa).

— ENRICO ACQUARO (Bologna): *L'eredità di Cartagine: tra archeologia e storia;*

— VANNI BELTRAMI (Chieti): *Le tracce del silfio classico nell'ordierna farmacopea sahariana*;
— MASSIMO BAISTROCCHI (Hong Kong): *Reperti romani nella tomba di Tin Hinan ad Abalessa [Hoggar-Sahara]* (testo scritto);
— MARIA GIULIA AMADASI GUZZO (Roma): *Stato degli studi sulle iscrizioni latino-puniche della Tripolitania*;
— JOYCE REYNOLDS (Cambridge): *Some Punic Elements in the Tripolitanian Inscriptions* (comunicazione non svolta);
— MAURICE SZNYCER (Paris): *Quelques aspects de l'héritage punique dans l'Afrique romaine* (comunicazione non svolta);
— AZÉDINE BESCHAOUCH (Tunis): *Une cité sufetale d'Afrique Proconsulaire* (comunicazione non svolta);
— VÉRONIQUE KRINGS (Liège): *Les* libri Punici *de Salluste* (testo scritto);
— M'HAMED FANTAR (Tunis): *Survivances de la civilisation punique en Afrique du Nord*;
— RENÉ REBUFFAT (Paris): *Divinités de l'oued Kebir (Tripolitaine)*;
— EDMOND FRÉZOULS (Strasbourg): *Les survivances indigènes dans l'onomastique africaine*.

Discussione:
— sulla comunicazione Krings: GINETTE DI VITA EVRARD (Paris);
— sulla comunicazione Fantar: VANNI BELTRAMI (Chieti);
— sulla comunicazione Rebuffat: EDMOND FRÉZOULS (Strasbourg);
— sulla comunicazione Frézouls: M'HAMED FANTAR (Tunis);
— conclusione di NACÉRA BENSEDDIK (Alger).

Venerdì 15 dicembre, ore 15:

— Visita all'*Antiquarium* Turritano di Porto Torres ed alla Basilica di San Gavino (interventi della dott. FRANCESCA MANCONI, del prof. PHILIPPE PERGOLA e del dott. RAIMONDO ZUCCA).

Presiedono Mireille Corbier e Werner Eck.
— GIAN LUCA GREGORI (Roma): *Forme onomastiche indigene e puniche ad* Apisa Maius, Siagu, Themetra, Thimiliga;
— HEIKKI SOLIN (Helsinki): *Il nome* Agathopus *è nato in Africa*?
— MAYA GHARBI (Paris): *Les fortifications préromaines de Tunisie: le cas de Kélibia;*

— ANNA MARIA BISI (Urbino): *Tradizioni puniche ed eredità di sostrato nel rilievo lapideo nordafricano posteriore al 146 a.C.* (comunicazione non svolta);
— NICOLE BLANC - FRANÇOISE GURY (Paris): *La vannerie, artisanat traditionnel sur les mosaïques d'Afrique du Nord*;
— LUIGI SERRA (Napoli): *I Berberi come* preesistenza *e* persistenza *indigena in Nord-Africa*;
— PINA MARIA DERUDAS (Sassari): *Osservazioni sull'impianto urbanistico di* Mactaris *numido-punica: la* platea vetus;
— MARIANGELA PISANU (Sassari): *La vita religiosa a* Gigthis: *testimonianze epigrafiche e monumentali*;
— ELENA FRANCESCA GHEDINI (Padova): *Ancora sulle stele della Ghorfa: qualche precisazione*;
— JEAN-PIERRE LAPORTE (Paris): *Sur la datation des stèles figurées de Kabylie*;
— ÉDOUARD LIPIŃSKI (Leuven): *Pluton, hypostase chthonienne de Baal Hammon?*
— PATRIZIO PENSABENE (Roma): *Il tempio di Saturno a Dougga e tradizioni architettoniche d'origine punica*.

Discussione:
— sulla comunicazione Gharbi: ANTONINO DI VITA (Atene);
— sulla comunicazione Blanc-Gury: M'HAMED FANTAR (Tunis); ANTONINO DI VITA (Atene);
— sulla comunicazione Serra: VANNI BELTRAMI (Chieti);
— sulla comunicazione Ghedini: ANTONINO DI VITA (Atene); LUIGI SERRA (Napoli);
— sulla comunicazione Laporte: NACÉRA BENSEDDIK (Alger); RENÉ REBUFFAT (Paris); MAURICE LENOIR (Roma); EDOUARD FRÉZOULS (Strasbourg); VANNI BELTRAMI (Chieti);
— sulla comunicazione Pensabene: RENÉ REBUFFAT (Paris); M'HAMED FANTAR (Tunis).

Sabato 16 dicembre, ore 8,30:

Presiedono Marcel Bénabou ed Angela Donati.
— JOHANNES IRMSCHER (Berlino): *Das römische Afrika als* Barbaria *und* Romania;
— GIANFRANCO GAGGERO (Genova): *I Mauri nella storiografia del tardo impero*;

— ARIEL LEWIN (Haifa): *Aspetti della presenza semitica nell'Africa tardo-antica* (comunicazione non svolta);
— CLARA GEBBIA (Palermo): *Essere «berbero» nell'Africa tardoantica*;
— GIUSTO TRAINA (Roma): *L'Africa secondo Costantinopoli: il VI libro del* De aedificiis *di Procopio di Cesarea*;
— ANTONINO DI VITA (Atene): *Antico e tardo-antico in Tripolitania: sopravvivenze e metodologia*;
— HANNU LAAKSONEN (Turku): *L'educazione e la trasformazione della cultura nel regno dei Vandali*;
— INGEMAR KÖNIG (Trier): *Die frühe Nordafricanische Kirche als Katalysator sozialen einheimischen Widerstandes gegen Rom?* (comunicazione non svolta);
— FEDERICO M. BELTRÁN TORREIRA (Madrid): *La Iglesia norteafricana y el problema de la cristianización de los pueblos indígenas en la época vándala*;
— YVES MODÉRAN (Paris): Koutzinas-Cusina. *Recherches sur un Maure du VIe siècle*;
— ROGER HANOUNE (Lille): «Opus africanum» *à* Bulla Regia (*Tunisie*).

Presiedono Giovanna Sotgiu e Robert R. Rowland.
II[a] sessione (Persistenze puniche ed indigene in Sardegna).
— GIOVANNI LILLIU (Cagliari): *Sopravvivenze nuragiche in età romana*;
— TARCISIO AGUS (Cagliari), *L'antico bacino minerario neapolitano*;
— GIUSEPPE NIEDDU (Cagliari), *Architettura templare della Sardegna sud-occidentale* (testo non pervenuto);
— PIERO BARTOLONI (Roma): *Elementi di cultura materiale punica nella Sardegna di età repubblicana* (comunicazione non svolta).

Discussione:
— sulla relazione Lilliu: ATTILIO MASTINO (Sassari);
— sulla comunicazione Augus-Nieddu: GIOVANNI LILLIU (Cagliari); EUGENIA EQUINI SCHNEIDER (Roma), FRANCESCA GHEDINI (Padova); PATRIZIO PENSABENE (Roma); LUIGI SERRA (Napoli).

Visita al Museo Nazionale G.A. Sanna di Sassari (dott. FRANCESCA MANCONI).

Sabato 16 dicembre, ore 15:

Presiedono José Maria Blazquez e M'hamed Fantar.

— SANDRO FILIPPO BONDÌ (Roma): *La cultura punica nella Sardegna romana: un fenomeno di sopravvivenza?*
— CORINNE BONNET (Namur); PAOLO XELLA (Roma): *Le divinità fenicio-puniche in Sardegna attraverso i dati epigrafici - I: attestazioni dirette; II: attestazioni indirette* (comunicazione non svolta);
— DONATELLA SALVI (Cagliari): *La continuità del culto. La stipe votiva di S. Andrea Frius*;
— GIOVANNI UGAS - M. CRISTINA PADERI (Cagliari): *Persistenze rituali e cultuali in età punica e romana nel sacello nuragico nel vano e della fortezza di Su Mulinu - Villanovafranca (Cagliari)*;
— RUBENS D'ORIANO (Sassari): *Olbia: ascendenze puniche nell'impianto urbanistico romano*;
— ALESSANDRO CAMPUS (Sassari): *Olbia. Un'area sacra sotto Corso Umberto n. 138: gli elementi punici*;
— FILIPPO MANCONI (Sassari): *Olbia. Un'area sacra sotto Corso Umberto n. 138: i resti faunistici*;
— MARCELLO MADAU (Olbia): *Cultura punica fra città e campagna nella provincia di Sassari*;
— GIUSEPPINA MANCA DI MORES (Sassari): *Terrecotte puniche di età ellenistica a* Tharros: *rapporti fra Africa e Sardegna*;
— STEPHEN L. DYSON (Middletown); ROBERT J. ROWLAND JR. (College Park, USA): *Conservatism and Change in Roman Rural Sardinia*;
— ROBERT J. ROWLAND JR. (College Park, USA), *Appunti sulla romanizzazione attorno a* Forum Traiani (comunicazione scritta).

Discussione:
— sulla comunicazione D'Oriano: GIOVANNI LILLIU (Cagliari); MASSIMO PITTAU (Sassari);
— sulla comunicazione Dyson-Rowland: CINZIA VISMARA (Sassari), PHILIPPE PERGOLA (Roma).

Presiedono Enrico Acquaro e Johannes Irmscher.
— GIULIO PAULIS (Cagliari): *Sopravvivenze della lingua punica in Sardegna*;
— MASSIMO PITTAU (Sassari): *La* Neapolis *della Sardegna: emporio punico oppure greco?*
— ROSSANA MARTORELLI (Roma): *Persistenze puniche nei corredi funerari tardoantichi ed altomedievali del complesso di Cornus (S. Caterina di Pittinuri - Oristano)*;
— PAOLA PALA (Nuoro): *Osservazioni preliminari per uno studio della riutilizzazione dei nuraghi in epoca romana*;

— ANTONELLO PIGA - MARIA ANTONIETTA PORCU (Sassari): *Flora e fauna della Sardegna antica*;
— ANTONIETTA SECHI (Sassari): *Cultura scritta e territorio nella Sardegna romana*;
— WERNER ECK (Köln): *Terminationen als administratives Problem: das Beispiel der nordafrikanischen Provinzen*;
— JOSÉ MARIA BLAZQUEZ - G. LÓPEZ MONTEAGUDO - M.P. GARCÍA-GELABERT - M.L. NEIRA (Madrid), *Influjos africanos en los mosaicos hispanos.*

Discussione:
— sulla comunicazione Pittau: M'HAMED FANTAR (Tunis);
— sulla comunicazione Martorelli: ENRICO ACQUARO (Roma);
— sulla comunicazione Pala: STEPHEN L. DYSON (Middletown); GIOVANNI LILLIU (Cagliari); PHILIPPE PERGOLA (Roma);
— sulla comunicazione Piga-Porcu: RUBENS D'ORIANO (Sassari); PHILIPPE PERGOLA (Roma);
— sulla comunicazione Blazquez: LUIGI SERRA (Napoli).

Serata di gala presso l'Hotel Grazia Deledda con il pianista Johnny Davis.

Domenica 17 dicembre, ore 8,30 (sala E. D'Arborea):

Presiedono Stephen L. Dyson e Philippe Pergola.
— RAIMONDO ZUCCA (Cagliari): *Le persistenze preromane nei poleonimi e negli antroponimi della* Sardinia;
— GIOVANNI TORE (Cagliari): *Nuove acquisizioni da* Nora *1982-89*;
— PAOLA BASOLI (Sassari): *Le figure fittili di Olbia. Notizia preliminare* (testo scritto).

III^a sessione (Persistenze puniche nella penisola iberica).
— MARC MAYER (Bercelona): *La pervivencia de cultos púnicos: el documento de la Cueva Negra (Fortuna, Murcia)* (testo scritto);
— JAUME CARDELL - MIGUEL ANGEL CAU - MARGARITA ORFILA (València): *La continuidad de ocupación en época romana de los asentamientos prerromanos de Mallorca*;
— ISABEL RODÁ (Barcelona): *Sarcofagi della bottega di Cartagine a* Tarraco (testo scritto).

IV^a sessione (Nuovi rinvenimenti epigrafici).
— NACÉRA BENSEDDIK (Alger): *Nouvelles contributions à l'atlas archéologique de l'Algérie*;
— NAIDÉ FERCHIOU (Tunis): *Un témoignage de la vie municipale d'*Abthugni *au Bas Empire* (comunicazione scritta);
— LEILA LADJIMI SEBAI (Tunis): *Récentes découvertes épigraphiques du nouveau site de* Agger *(Hr Sidi Amara, Tunisie)* (comunicazione non svolta);
— ZEINEB BENZINA BEN ABDALLAH, *Sur une épitaphe d'*Ammaedara *relative à un soldat de la IIIe légion Auguste, originaire de Naples* (testo scritto).

V^a sessione (Aspetti generali, istituzionali, storici).
— LIDIANO BACCHIELLI (Chieti): *I* pontarii*: una definizione per via iconografica*;
— MARCELLO GAGGIOTTI (Perugia): Macellum *e* magalia: *ricezione di elementi «culturali» di origine punica in ambiente romano-repubblicano*;
— EUGENIA EQUINI SCHNEIDER - LUCA BIANCHI (Roma): *Considerazioni su alcune statue femminili di* Leptis Magna: *iconografia e officine*;
— JESPER CARLSEN (Odense), HENRIK TVARNOE (Copenhagen): *The Segermes Valley Archaeological Survey (Region of Zaghouan). An Interim Report.*

Discussione:
— sulla comunicazione Zucca: PHILIPPE PERGOLA (Roma);
— sulla comunicazione Tore: SANDRO FILIPPO BONDÌ (Roma);
— sulla comunicazione Cardell-Cau-Orfila: GIOVANNI LILLIU (Cagliari);
— sulla relazione Benseddik: JEAN-PIERRE LAPORTE (Paris).

Domenica 17 dicembre, ore 8,30 (aula magna):

Presiedono Michele Cataudella ed Heikki Solin.
— MIREILLE CORBIER (Paris): *Usages publics du vocabulaire de la parenté:* patronus *et* alumnus *de la cité dans l'Afrique romaine*;
— GIOVANNI BRIZZI (Sassari): *Giugurta,* Calama *e i Romani* sub iugum;
— SERENA BIANCHETTI (Firenze): *L'idea di Africa da Annone a Plinio*;
— MARIA BOLLINI (Ferrara): *L'Africa e la flotta militare romana*;

— YVON THÉBERT (Saint-Cloud): *Le proconsul inconnu de* Bulla Regia *(ILAfr. 456): une nouvelle hypothèse*;
— MAURICE LENOIR (Roma): *A propos de* C. Iulius Pacatianus *gouverneur de Maurétanie Tingitane*;
— MICHEL CHRISTOL (Paris): Ti. Claudius Proculus Cornelianus, *procurateur de la région de* Theveste;
— ANDREINA MAGIONCALDA (Genova), MICHEL CHRISTOL (Paris): *Remarques sur une inscription d'époque tetrarchique, CIL VIII 20836 (*Rapidum*)*;
— WOLFGANG KUHOFF (Augsburg): *Il riflesso dell'autorappresentazione degli imperatori romani nelle province dell'Africa (I-III sec. d.C.)*;
— DELOUM SAID (Alger): *L'économie monétaire de l'Afrique du Nord: les trésors monétaires des V et VI siècles ap. J.-C.* (testo scritto);
— VITO ANTONIO SIRAGO (Bari): *Aspetti del colonialismo romano in Africa* (testo scritto);
— GABRIELLA FOCARDI (Firenze): *Motivi caratterizzanti della cultura africana di età vandalica (imitazione e parodia:* Anth. Lat. *21, vv. 50-64)*.

Discussione:
— sulla comunicazione Corbier: GINETTE DI VITA EVRARD (Paris);
— sulla comunicazione Thébert: MICHEL CHRISTOL (Paris);
— sulla comunicazione Lenoir: ATTILIO MASTINO (Sassari); MICHEL CHRISTOL (Paris);
— sulla comunicazione Christol: YANN LE BOHEC (Lyon);
— sulla comunicazione Magioncalda - Christol: GINETTE DI VITA EVRARD (Paris); RENÉ REBUFFAT (Paris); JEAN-PIERRE LAPORTE (Paris);
— sulla comunicazione Kuhoff: GINETTE DI VITA EVRARD (Paris).

Presiedono René Rebuffat e Sandro Schipani.
— YANN LE BOHEC (Lyon): *La recherche bibliographique sur l'Afrique romaine:* omaggio a J. Desanges e S. Lancel.
— RENÉ REBUFFAT (Paris); SANDRO SCHIPANI (Sassari): *Intervento conclusivo.*

Domenica 17 dicembre, ore 15:
Visita al nuraghe S. Antine di Torralba (dott. RAIMONDO ZUCCA).
Visita al nuovo museo comunale di *Gurulis*-Padria (dott. FRANCESCA GALLI).

Il Convegno, organizzato dal Dipartimento di Storia dell'Università degli Studi di Sassari, si è svolto presso l'Aula Magna e presso la Sala Eleonora d'Arborea dell'Università.

Oltre che dall'Università degli Studi di Sassari, è stato concesso un contributo finanziario dal Ministro degli Esteri e dall'Assessorato alla Pubblica Istruzione della Regione Autonoma della Sardegna. Hanno collaborato l'Ente Sardo Industrie Turistiche, l'Ente Provinciale per il Turismo di Sassari, l'Azienda Autonoma di Soggiorno e Turismo di Sassari.

Il Convegno ha ottenuto il patrocinio del Ministro degli Esteri on.le Gianni De Michelis e dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque e Latine, rappresentata dal vice presidente prof. Giancarlo Susini (messaggio scritto del segretario generale prof. Marcel Le Glay).

Hanno inoltre aderito con messaggi scritti l'Istituto Italo Africano di Roma rappresentato dal prof. Vanni Beltrami, il Centro Bartolomeo Borghesi di Bologna rappresentato dalla prof. Angela Donati, le Soprintendenze archeologiche della Sardegna, rappresentate dai Soprintendenti dott. Fulvia Lo Schiavo e Vincenzo Santoni. Hanno inoltre invitato il loro saluto il segretario della Académie des Inscriptions et Belles Lettres dell'Institut de France prof. Jean Leclant, il Sindaco di Cagliari dott. Paolo De Magistris, l'on.le Piero Tamponi, la direttrice dell'Archivio di Stato di Sassari dott. Anna Tilocca Segreti.

Sono inoltre pervenuti messaggi di adesione da parte dei proff. Geza Alfoeldy (Heidelberg), Jean Andreau (Paris); Maria Silvia Bassignano (Padova); Angela Franca Bellezza (Genova); Azédine Beschaouch (Tunis); Yves Burnand (Nancy); Loredana Capuis (Padova); Enzo Catani (Macerata); Vassilios Christides (Ioannina); Ségolène Demougin (Paris); Jehan Desanges (Paris); Hubert Devijver (Leuven); Robert Duthoy (Gent); Noël Duval (Paris); Robert Etienne (Bordeaux); Naïdé Ferchiou (Tunis); Sabah Ferdi (Tipasa); Gianfranco Fiaccadori (Udine); Alessandra Gara (Pavia); Jacques Gascou (Aix-en-Provence); Andrea Giardina (Roma); Mordechai Gichon (Tel Aviv); Michel Gras (Paris); François Hinard (Paris); Bruce Hitchner (Dayton); John H. Humphrey (Ann Arbor); Jerzy Kolendo (Varsavia); Tadeusz Kotula (Wroclaw); André Laronde (Paris); Marcel Le Glay (Paris); Daniele Manacorda (Siena); Guido A. Mansuelli (Bologna); Gabriele Marasco (Viterbo); Mario Mazza (Roma); Pietro Meloni (Tempio); Geneviève Moracchini-Mazel (Mariana); Sabatino Moscati (Roma); Silvio Panciera (Roma); Letizia Pani Ermini (Cagliari); Rossella Pera (Genova); Marta Pimentel De Mello (Johao Pessoa, Brasile); Giovanna Pisano (Roma); Friedrich Rakob (Roma); José Remesal (Barcelona); Bernard Rémy (Chambéry); Jean-Paul Rey Coquais (Talant); Sergio Ribichini (Roma); H.-R. Richter (Bamberg);

Mercedes Roca (Barcelona); D.B. Saddigton (Johannesburg); Pierre Salama (Paris); Cesare Saletti (Pavia); Dimitrios Samsaris (Ioannina); Gabriel Sanders (Gent); Antonio Sartori (Milano); Franco Sartori (Padova); Ahmed Siraj (Paris); Hédi Slim (Tunis); Latifa Slim (Tunis); Abdelhadi Tazi (Rabat); Bengt E. Thomasson (Göteborg); Lucio Troiani (Pisa); Maria Luisa Uberti (Bologna); Antonio Uda (Roma); Domenico Vera (Parma); G. Waldherr (Regensburg); R.J. Wilson (Oxford); Sonia Zupancić (Trieste).

Il Convegno è stato curato per la parte organizzativa del rag. Giovanni Conconi, assistito da Pina Noli, da Caterina Petretto e dai laureandi di Storia Romana, di Epigrafia e Antichità Latine e di Archeologia delle Province Romane della Facoltà di Magistero di Sassari.

Elenco dei partecipanti

— Enrico Acquaro, Istituto per la Civiltà Fenicia e Punica CNR, Roma;
— Tarcisio Agus, Soprintendenza Archeologica, Cagliari;
— Maria Giulia Amadasi Guzzo, Dipartimento di Scienze Storiche, Archeologiche e Antropologiche dell'Antichità, Università «La Sapienza» Roma;
— Alberto Andreoli, Bologna;
— Danila Artizzu, La Maddalena;
— Giorgio Atzeni, Cagliari;
— Lidiano Bacchielli, Istituto di Archeologia e Storia Antica, Facoltà di Lettere e Filosofia, Chieti;
— Piero Bartoloni, Istituto per la Civiltà Fenicia e Punica CNR, Roma;
— Paola Basoli, Soprintendenza archeologica, Sassari;
— Giorgio Bejor, Dipartimento di Scienze Archeologiche, Università di Pisa;
— Vanni Beltrami, Istituto Italo-Africano, Roma;
— Federico Beltrán Torreira, Departamento de Historia Medieval, Universidad Complutense, Madrid;
— Marcel Bénabou, UER Géographie, Histoire et Sciences de la Societé, Université Paris VII, Paris;
— Nacéra Benseddik, Ministère de la Culture, Service des Antiquités, Alger;
— Serena Bianchetti, Dipartimento di Storia, Università, Firenze;
— Luca Bianchi, Dipartimento di Scienze Storiche, Archeologiche e Antropologiche dell'Antichità, Università «La Sapienza», Roma;
— Nicole Blanc, Groupe de recherche sur l'armée romaine, Paris;
— José Maria Blazquez, Facultad de Geografia e Historia, Universidad Complutense, Madrid;
— Maria Bollini, Istituto di Discipline storiche e geografiche, Facoltà di Magistero, Ferrara;
— Sandro Filippo Bondì, Dipartimento di Scienze Storiche del mondo antico, Università, Pisa;
— Pasquale Brandis, preside della Facoltà di Magistero di Sassari;
— Giovanni Brizzi, Dipartimento di Storia, Università di Sassari;

— Alessandro Campus, Soprintendenza archeologica, Sassari;
— Jaume Cardell, Barcelona;
— Jesper Carlsen, Historisk Institut, Odense Universitet, Odense;
— Valeria Carta, Cagliari;
— Silvana Casartelli Novelli, Dipartimento di Antichità, Archeologia, Arte, Università, Cagliari;
— Michele Cataudella, Dipartimento di Storia, Università, Firenze;
— Miguel Angel Cau Ontiveros, Barcelona;
— Marcella Chelotti, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università, Bari;
— Michel Christol, UER d'Histoire, Université de Paris I, Paris;
— Valeria Cicala, Assessorato Beni Culturali, Regione Emilia Romagna, Bologna;
— Luciano Cicu, Istituto di Filologia Classica, Facoltà di Magistero, Sassari;
— Graziella Conti, Facoltà di Lettere, Genova;
— Mireille Corbier, CID «Année Epigraphique-Fonds Pflaum», CNRS, Paris;
— Antonio Corda, Cagliari;
— Vincenzo Corda, Cagliari;
— Elena Cotza, Cagliari;
— Mauro Dadea, Cagliari;
— Carla Del Vais, Oristano;
— Pina Derudas, Sassari;
— Rossana De Simone, Palermo;
— Antonino Di Vita, Scuola Archeologica Italiana, Atene;
— Ginette Di Vita Evrard, Ecole Française de Rome, CNRS Paris;
— Angela Donati, Dipartimento di Storia Antica, Università, Bologna;
— Rubens D'Oriano, Soprintendenza archeologica, Sassari;
— Stephen L. Dyson, Wesleyan University, Middletown;
— Werner Eck, Institut für Altertumskunde, Universität Köln;
— Eugenia Equini Schneider, Dipartimento Scienze Storiche, Archeologiche e Antropologiche dell'Antichità, Facoltà di Lettere, Università «La Sapienza», Roma;
— Silvia Fanni, Cagliari;
— M'hamed Fantar, Centre d'Études Phéniciennes Puniques et des Antiquités Libyques, Institut National d'Archéologie et d'Art, Tunis;
— Gabriella Focardi, Facoltà di Magistero, Università, Firenze;
— Cinzia Frau, Cagliari;
— Lucia Freschi, Roma;
— Edmond Frézouls, Groupe de recherche d'histoire romaine, Université des Sciences Humaines, Strasbourg;

— Gianfranco Gaggero, Istituto di Storia Antica, Facoltà di Lettere e Filosofia, Genova;
— Marcello Gaggiotti, Istituto di Archeologia, Facoltà di Lettere e Filosofia, Perugia;
— Clara Gebbia, Istituto di Storia, Facoltà di Magistero, Palermo;
— Maya Gharbi, Groupe de recherche sur l'armée romaine et les provinces, Ecole Normale, Paris;
— Elena Francesca Ghedini, Istituto di Archeologia, Università, Padova;
— Anna Maria Giuntella, Istituto di Archeologia e Storia Antica, Facoltà di Lettere e Filosofia, Chieti;
— Gianluca Gregori, Dipartimento Scienze Storiche, Archeologiche, Antropologiche dell'Antichità, Università «La Sapienza», Roma;
— Françoise Gury, Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae, CNRS, Paris;
— Roger Hanoune, UER d'Histoire, Histoire de l'art et Archéologie, Université de Lille III, Villeneuve d'Ascq;
— María José Hernandez, Barcelona;
— Johannes Irmscher, Berlin;
— Wolfgang Kuhoff, Lehrstuhl für Alte Geschichte, Universität, Augsburg;
— Hannu Laaksonen, Institute of History of Civilization, Turku;
— Jean-Pierre Laporte, Paris;
— Yann Le Bohec, Faculté des Lettres et Civilisations; Université Jean Moulin, Lyon;
— Eliane Lenoir, Ecole Française de Rome, Roma;
— Maurice Lenoir, Ecole Française de Rome, Roma;
— Giovanni Lilliu, Cagliari;
— Edouard Lipinski, Departement Oriëntalistiek en Slavistiek, Katholieke Universiteit, Leuven;
— Fulvia Lo Schiavo, Soprintendenza archeologica, Sassari;
— Marcello Madau, Soprintendenza archeologica, Sassari;
— Andreina Magioncalda, Istituto di Diritto Romano, Facoltà di Giurisprudenza, Genova;
— Giuseppina Manca di Mores, Soprintendenza Archeologica, Sassari;
— Filippo Manconi, Soprintendenza archeologica, Sassari;
— Francesca Manconi, Soprintendenza archeologica, Sassari;
— Rossana Martorelli, Roma;
— Maria G. Massimetti, Pisa;
— Attilio Mastino, Dipartimento di Storia, Università, Sassari;
— Guido Melis, Dipartimento di Storia, Università, Sassari;
— Paolo Meloni, Sassari
— Pietro Meloni, vescovo di Tempio Pausania;

— Marina Milella, Scuola Nazionale di Archeologia, Roma;
— Yves Modéran, Ecole Française de Rome, Roma;
— Alberto Moravetti, Istituto di Antichità, Arte e Discipline etnodemologiche, Facoltà di Magistero, Sassari;
— Vincenza Morizio, Dipartimento di Scienze dell'Antichità, Università, Bari;
— Ottavio Mura, Oristano;
— Giuseppe Nieddu, Soprintendenza archeologica, Cagliari;
— Margarita Orfila, Departamento de Prehistòria y Arqueologia, Universitat de València;
— Cristina Paderi, Soprintendenza archeologica, Cagliari;
— Paola Pala, Nuoro;
— Giovanni Palmieri, Pro-rettore, Università, Sassari;
— Sandra Parlato, Dipartimento di Storia, Università, Sassari;
— Paola Passeroni, Cagliari;
— Giulio Paulis, Istituto di Glottologia, Facoltà di Lettere e Filosofia, Cagliari;
— Patrizio Pensabene, Dipartimento di Scienze Storiche, Archeologiche, Antropologiche dell'Antichità, Università «La Sapienza», Roma;
— Philippe Pergola, Pontificio Istituto di Archeologia Cristiana, Roma; CNRS Paris;
— Claudia Picciau, Cagliari;
— Antonello Piga, Sassari;
— Mariangela Pisanu, Sassari;
— Roberta Rachele Pistis, Cagliari;
— Massimo Pittau, Istituto di Filologia romanza, Facoltà di Magistero, Sassari;
— Gianfranco Podda, Cagliari;
— Maria Antonietta Porcu, Sassari;
— René Rebuffat, Groupe de recherche sur l'armée romaine et les provinces, CNRS, Paris;
— Robert J. Rowland, Department of Classics, University of Maryland, College Park;
— Donatella Salvi, Soprintendenza archeologica, Cagliari;
— Luigi Santi Amantini, Istituto di Storia Antica, Facoltà di Lettere e Filosofia, Genova;
— Vincenzo Santoni, Soprintendente archeologo, Cagliari;
— Sandro Schipani, Dipartimento di Storia, Università, Sassari;
— Antonietta Sechi, Sassari;
— Luigi Serra, Dipartimento di Studi e Ricerche su Africa e Paesi Arabi, Istituto Universitario Orientale, Napoli;

— Heikki Solin, Institutum Classicum Universitatis Helsingiensis, Helsinki;
— Giovanna Sotgiu, Dipartimento di Antichità, Archeologia e Arte, Università, Cagliari;
— Giancarlo Susini, Dipartimento di Storia Antica, Università, Bologna;
— Yvon Thébert, Centre d'Histoire Urbaine, École Normale Supérieure, Saint-Cloud;
— Gianni Tore, Dipartimento di Antichità, Archeologia e Arte, Università, Cagliari;
— Giusto Traina, Roma;
— Henrik Tvarnoe, Det Humanistiske Forskningscenter, Koebenhavns Universitet, Copenhagen;
— Giovanni Ugas, Soprintendenza archeologica, Cagliari;
— Antonio Vacca, Cagliari;
— Mario Vacca, Cagliari;
— Cinzia Vismara, Dipartimento di Storia, Università, Sassari;
— Raimondo Zucca, Soprintendenza archeologica, Cagliari.

Ricordo di Anna Maria Bisi

Venerdi 15 dicembre 1989 Anna Maria Bisi avrebbe dovuto tenere una relazione al VII Convegno di studi su «L'Africa Romana» sul tema «Tradizioni puniche ed eredità di sostrato nel rilievo lapideo nordafricano posteriore al 146 a.C.». All'ultimo momento ci aveva fatto sapere che le sue condizioni di salute non Le consentivano di essere presente a Sassari, come aveva sperato, e prometteva di farci avere tempestivamente il testo scritto, che era stato già preparato per la stampa.

Solo poco più di un mese dopo, il 22 gennaio 1990, siamo stati informati della morte di Anna Maria Bisi. Profondamente commossi, vogliamo ricordarla qui con le parole di Maria Giulia Amadasi Guzzo.

Anna Maria Bisi era nata a Roma il 23 settembre 1938. È scomparsa, a Roma, il 22 gennaio 1990, nel pieno della maturità scientifica. Pure non aveva raccolto gli attesi riconoscimenti di decenni di intenso lavoro scientifico.

Laureata nel 1961 in Archeologia classica all'Università di Roma, fin dalla tesi di laurea (pubblicata nel 1965 con il titolo *Il grifone. Storia di un motivo iconografico nell'antico Oriente mediterraneo*) aveva manifestato quegli interessi per i rapporti culturali tra Oriente e Occidente che saranno il filo conduttore della sua attività scientifica. Tale interesse senza dubbio la porta ad accostarsi alla cultura fenicia e punica, che sarà per eccellenza il campo dei suoi lavori.

Dopo un breve periodo di incarico come assistente presso l'Università di Roma, nel 1964 vince un concorso per Ispettore orientalistico e assume servizio presso la Soprintendenza alle Antichità di Palermo. Consegue nel 1969 la libera docenza in Antichità puniche. Nel 1970 è trasferita alla Soprintendenza alle Antichità di Napoli, con la qualifica di Direttore dell'ufficio scavi di Ercolano. Nel 1971 le è conferito l'incarico dell'insegnamento di Archeologia del Vicino Oriente antico all'Università di Urbino; lascia perciò nel 1972 il servizio di Napoli. Nel 1982 vince il concorso per professore associato e impartisce ininterrottamente con tale qualifica l'insegnamento di Archeologia del Vicino Oriente antico nella stessa Urbino.

Tale, in breve, la carriera di Anna Maria Bisi. Ma la sua produzione scientifica non può riassumersi in poche righe, né in poche righe può delinearsene la non semplice personalità. In questa sembrano dominare una vivacità d'ingegno, una curiosità senza dubbio inesauribile, un'energia tenace. Tali qualità sfociano in una produzione scientifica assai abbondante, che copre quasi tutti settori della cultura fenicia e punica. Si ricordano qui soltanto i filoni principali delle sue ricerche.

Una serie di studi si rivolge, fin dal 1967, alla produzione ceramica, sia vascolare, sia figurata di ambito fenicio e punico. Le esperienze delle prime ricerche confluiscono nel volume del 1970 *La ceramica punica. Aspetti e problemi*; seguono, tra i lavori più significativi, le pubblicazioni di terrecotte figurate da Ibiza (*Le terrecotte figurate da Ibiza, I-III*, «Rivista di Studi Fenici», 1, 1973, 69-89; 2, 1974, 201-244; 6, 1978, 161-226) e numerosi altri contributi, fino alle sintesi del 1988 sulle terrecotte (in *I Fenici, catalogo della mostra a Palazzo Grassi, Venezia*, Milano 1988, 328-353) e sulle anfore in rapporto all'economia punica (*Un aspetto dell'economia punica: manifattura e commercio delle anfore «a siluro» e «greco-italiche» fra Nordafrica e Sicilia,* in *Atti del Seminario di Orientalistica antica dell'Istituto Gramsci toscano*, Milano 1988, 363-402).

Un secondo filone costante nella ricerca di Anna Maria Bisi riguarda l'artigianato delle stele e si sviluppa anch'esso in un arco cronologico di un ventennio; sono da segnalare qui in particolare (oltre alla precoce opera d'insieme *Le stele puniche*, Roma 1967) i lavori sulle stele tardo puniche, anche come manifestazione di una religiosità specifica (*La religione punica nelle rappresentazioni figurate delle stele votive*, «Studi e Materiali di Storia delle Religioni», 36, 1965, 99-157; *Influenze italiote e siceliote nell'arte tardo-punica: le stele funerarie di Lilibeo*, «Archeologia Classica», 22, 1970, 92-130; *A proposito di alcune stele del tipo della Ghorfa al British Museum*, «Antiquités Africaines», 12, 1978, 21-88).

Ma i problemi della diffusione della cultura fenicia, sia a Cipro, sia nell'estremo Occidente, in Sicilia, in Sardegna e in Spagna, la occuparono sotto più punti di vista; anche in questi campi sono da segnalare opere di sintesi giovanili (*Kypriaka. Contributi allo studio della componente cipriota della civiltà punica*, Roma 1966), cui seguono lavori più analitici, su specifiche classi di materiali (ad. es. *Le matrici fittili puniche della Sardegna e della Sicilia*, «Sefarad», 28, 1968, 289-308; *I pettini d'avorio di Cartagine*, «Africa», 2, 1967-1968, 10-52), sulla diffusione di determinate iconografie e più in generale sui modi di trasmissione di elementi culturali di origine fenicia in ambienti «altri» (*L'apport phénicien aux bronzes nouragiques de Sardaigne*, «Latomus», 36, 1977, 909-932; *Da Bes a Herakles. A proposito di tre scarabei del Metropolitan Museum*, «Rivista di Studi Fenici», 8, 1980, 19-42; *Le 'smiting god' dans les milieux phéniciens d'Occident: un réexamen de la question*, in *Studia Phoenica IV. Religio Phoenicia*, Namur 1986, 169-187; *Ateliers phéniciens dans le monde égéen*, in *Studia Phoenicia V. Phoenicia and the East Mediterranean in the First Millennium B.C.*, Leuven 1987, 225-237).

Numerosi altri lavori indagano diversi tipi di problemi e trattano ogni tipo di documento, dalle iscrizioni alle monete. In ognuno di essi, oltre alla vasta informazione, è la capacità di spaziare da una regione all'altra, da un periodo all'altro dell'espansione fenicia, seguendo specifici fili conduttori. Pure è un altro aspetto dell'opera scientifica di Anna Maria Bisi che, per lo più legato alle funzioni svolte nell'amministrazione dei Beni Culturali, sembra doversi segnalare come duraturo: la sollecita ed esauriente edizione di ogni scavo eseguito, la pubblicazione di oggetti o collezioni legati alla cultura fenicia inediti o poco noti (*Lilibeo (Marsala). Ricerche archeologiche*, «Notizie degli Scavi», ser. 8, 20, 1966, 310-347; ser. 8, 21, 1967, 245-257; *Su alcune tombe puniche scoperte a Marsala*, «Bollettino d'Arte», 53, 1968, 64-80, *Erice (Trapani). Saggi alle fortificazioni puniche*, «Notizie degli Scavi», ser. 8, 22, 1968, 272-292; *Favignana e Marettimo (Isole Egadi). Ricognizione archeologica*, «Notizie degli Scavi», ser. 8, 23, 1969, 316-340; *Catalogo del materiale archeologico del Museo A. Cordici di Erice*, «Sicilia archeologica», 2/8, 1969, 6-43; *Iscrizione neo-punica inedita da Favignana*, «AION», N.S., 19, 1969, 555-558; *Scoperta di due tombe puniche a Mellita (Sabratha)*, «Libya antiqua», 6-7, 1969-70, 189-228; *Lilibeo (Marsala). Scavi nella necropoli dei Cappuccini*, «Notizie degli Scavi», ser. 8, 24, 1970, 524-559, per citare solo alcuni esempi).

L'elaborazione e l'approfondimento di quelle sintesi che, senza l'esperienza successiva, aveva pubblicato con entusiasmo nei primi anni, e la cui realizzazione, come mostra il taglio degli ultimi lavori, doveva essere alle porte, le sono stati negati.

Maria Giulia Amadasi Guzzo

Saluto del prof. Guido Melis
Direttore del Dipartimento di Storia
dell'Università degli studi di Sassari

Autorità, Signore e Signori, cari amici,

sono molto lieto di poter portare personalmente, anche quest'anno, il saluto dei colleghi del Dipartimento di Storia agli studiosi, italiani e stranieri, qui riuniti per il VII Convegno Internazionale di studi su «L'Africa romana». Un saluto particolare voglio rivolgere ai colleghi algerini e tunisini, che ci onorano da tempo della loro attenzione, che ci sostengono con i loro preziosi consigli e con la loro prestigiosa collaborazione.

È questo il settimo anno che si tiene il convegno su «L'Africa romana», quest'anno con ospiti provenienti da ben 15 paesi, dalla Finlandia agli Stati Uniti, dalla Danimarca alle due Germanie alla Grecia e alla Spagna, alla Francia, ai Paesi arabi. Se anche quest'anno l'obiettivo è stato raggiunto, se possiamo inaugurare questo VII Convegno, lo dobbiamo ai colleghi Giovanni Brizzi, Sandro Schipani e Cinzia Vismara, ma soprattutto lo dobbiamo all'opera infaticabile dell'amico Attilio Mastino, il cui impegno nell'organizzazione del convegno dura, da sette anni a questa parte, per 365 giorni all'anno: mentre apriamo il nostro convegno, Mastino ha appena licenziato le bozze degli atti del convegno precedente, e probabilmente sta già lavorando per ottenere i finanziamenti necessari a realizzare l'ottavo Convegno. Grazie a lui, soprattutto, l'Africa romana è diventato un appuntamento fisso di fine anno; grazie a lui il nostro ateneo e il Dipartimento di Storia possono legare ogni anno il loro nome a un'iniziativa di grande significato scientifico e di sicura dimensione internazionale.

Naturalmente tutto questo non sarebbe possibile se non ci confortasse, anche quest'anno come nei precedenti, il sostegno di amici autorevoli: innanzitutto il patrocinio dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine; poi — da quest'anno — il contributo del Ministero degli Affari Esteri; è ormai consueta la partecipazione dell'Assessorato alla Pubblica Istruzione della Regione Sarda, del Banco di Sardegna, degli Enti per il turismo e del Consiglio di Amministrazione nonché del Magnifico Rettore dell'Università di Sassari. È giusto dunque che io ringrazi di cuore anche tutte queste istituzioni.

È stato, questo che ci separa dal VI Convegno tenutosi su tematiche tardo-antiche, un anno intenso di lavoro, di attività di ricerca e di nuovi contatti internazionali: la presentazione di ben 4 volumi, che a momenti sarà fatta dal prof. Giancarlo Susini, è una significativa testimonianza di un impegno che, col passare degli anni, non si è ridotto, ma anzi è andato accentuandosi, aprendo la strada a nuovi indirizzi di ricerca.

Il 1989 non è stato un anno qualunque, ma ha coinciso con grandi trasformazioni sul piano internazionale, con insperati incontri tra mondi sino ad oggi separati ed ostili. Ha visto rinascere le questioni nazionali nel mondo, ma ha anche segnato lo sviluppo di grandi processi di integrazione tra culture diverse e distanti. Il tema del nostro convegno, se si vuole, risente anch'esso di questo clima, poiché ci invita a riflettere sul modo nel quale le grandi culture del Mediterraneo antico, quelle indigene (numida, libica, nuragica, iberica soprattutto), quella punica e poi quella romana, si sono incontrare e scontrate, dando luogo, sì, a processi di divisione, ma anche di integrazione e sviluppo, di conflitto ma anche di contaminazione e arricchimento reciproco.

È il tema delle resistenze, posto su un piano straordinariamente efficace da Marcel Bénabou — che oggi abbiamo l'onore di avere tra noi — nel suo volume su *La résistance romaine à la romanisation*, pubblicato nel 1976.

A distanza di 15 anni gli studi, com'è naturale che sia, hanno compiuto sensibili progressi; soprattutto terminologia e metodi di indagine sono andati affinandosi; il fattore etnico ed il tema delle nazionalità appaiono forse oggi come delle concause, in un processo complesso che va ancora studiato nelle sue articolazioni e relazioni reciproche.

Eppure, quanti passi avanti sono stati compiuti proprio grazie ad un approccio nuovo, ad un nuovo punto di vista che ha consentito di leggere meglio il cosiddetto «miracolo romano», di accertare le ombre di un processo non lineare, spesso frainteso e male interpretato perché letto in modo parziale, senza una visione del ruolo degli Africani nella storia dell'Africa.

«En étudiant les modalités de la résistance à la romanisation — scriveva nel 1976 Marcel Bénabou — l'on essaye de jeter quelque lumière sur la face obscure, cachée, de cette histoire, de lui restituer en somme et sa spécificité et son unité. Projet qui n'a de sens que si l'on veut bien admettre que la clef de cette partie de l'histoire africaine se trouve tout autant qu'à Rome en Afrique, et aussi bien dans les mains des colons d'origine romaine ou italique que dans celle des indigènes, bénéficiaires ou victimes de la politique coloniale romaine». «Car la romanisation de l'Afrique — concludeva Benabou — n'est pas simplement un épisode, parmi d'autres, de l'histoire de l'impérialisme romain; elle est aussi, et surtout, un moment particulièrement important dans l'histoire de la population indigène d'Afrique di Nord, au sein de laquelle se trouvent introduits des troubles et des modifications graves, et dans tous les domaines».

È una pagina importante, questa di Bénabou. Che, a me sembra, contiene preziose indicazioni anche al di là della storia antica dell'Africa del Nord. Essa rimanda, implicitamente, alla necessità di rileggere criticamente tesi e schemi ideologici che troppo spesso non corrispondono alla complessità del fenomeno storico; e suona come una preziosa indicazione di lavoro anche per chi è impegnato negli studi storici sui secoli successivi, sino all'età contemporanea.

Debbo scusarmi davvero se, in presenza di tanti autorevoli colleghi specialisti di questi temi, ho un po' sconfinato dai limiti consueti di un saluto formale invadendo il campo altrui. Credo però che non sia accaduto per caso, ma in virtù (o per colpa) dell'interesse e del fascino che un tema come quello di quest'anno esercita su tutti noi, anche al di fuori della cerchia degli addetti ai lavori.

Perdonatemi, dunque, e accettate anche a nome di tutti i colleghi del Dipartimento di Storia il più cordiale augurio di buon lavoro.

Saluto del prof. Giovanni Palmieri
Pro-rettore
dell'Università degli studi di Sassari

Autorità, Signore e Signori, studenti,

è per me un grande onore aprire con un saluto breve ma non formale, a nome del Magnifico Rettore dell'Università di Sassari prof. Antonio Milella (che si trova in questi giorni in Giappone nell'ambito di recenti accordi di collaborazione scientifica internazionale), questo VII Convegno di studi su «L'Africa Romana», promosso dal Dipartimento di Storia e dalle cattedre di Storia Romana, di Epigrafia Latina e di Archeologia delle province romane del nostro ateneo.

La partecipazione di pubblico e di studiosi, magrebini soprattutto ed europei, costituisce anche quest'anno una conferma dell'apprezzamento di cui questa manifestazione gode ormai all'interno della comunità scientifica internazionale. E insieme testimonia dell'impegno degli studiosi sardi che hanno promosso per la prima volta nel 1983 questa iniziativa, che continuano a sostenere ormai da sette anni con uno sforzo personale e di ricerca, ma anche di collegamento e di aggiornamento che non può non lasciare ammirati. I sei volumi di atti fin qui pubblicati ne sono, se volete, già una eloquente testimonianza.

La mia presenza qui oggi con voi mira a confermare anche in questa occasione, come è ormai tradizione, l'appoggio deciso e convinto del Consiglio di Amministrazione e di tutto l'Ateneo sassarese, del Rettorato in particolare, per un'iniziativa che riteniamo qualificante: questi incontri ben si inseriscono all'interno di una serie di rapporti di cooperazione con altre università del bacino del Mediterraneo che tendiamo ad allargare a livello scientifico e di ricerca, ma anche per scopi didattici. Il progetto ERASMUS, i recenti accordi con l'Università di Corte in Corsica e con alcune università spagnole (Barcellona e Madrid soprattutto) consentono di avviare concretamente un processo di integrazione e di cooperazione internazionale che con il 1992 contiamo possa estendersi e qualificarsi. Ulteriori strade per allargare la collaborazione scientifica con i paesi europei e più ancora con i paesi del Maghreb arabo nel campo dell'archeologia e della storia antica sono già state indicate in passato dal Magnifico Rettore prof. Antonio Milella e dall'allora presidente della Commissione d'Ateneo prof. Paolo Fois, che tra l'altro proposero in questa sede la costituzione di un Centro interdisciplinare di ricerca sulle province romane dell'occidente mediterraneo. Una proposta, questa, che tendeva ad accrescre la collaborazione tra le differenti aree disciplinari dell'Università, a sostegno dell'impegno di ricerca del Dipartimento di Storia e che perciò credo debba essere ripresa ed avviata verso una fase operativa.

Il tema del Convegno di quest'anno, lo diranno altri meglio di me, è estremamente stimolante e da vicino riguarda la Sardegna e gli altri territori dell'occidente sottoposti alla dominazione romana: la cultura indigena, preistorica e nuragica, nella storia della nostra isola ha avuto e se volete continua ad avere un valore emblematico, rappresenta un costante punto di riferimento, costituisce una delle componenti fondamentali di quella che si chiama l'identità sarda.

In una terra arcaica come la Barbagia, isola nell'isola, le suggestioni legate al passato nuragico sul piano artistico, ma anche sul piano sociale, sul piano economico e sul piano culturale, sono ancora più forti e più vitali. E il lungo momento della resistenza alla romanizzazione costituisce un esempio significativo del carattere forte e libero della gente sarda.

Già Maurice Le Lannou, scrivendo nel 1982 l'introduzione all'*Enciclopedia della Sardegna* curata da Manlio Brigaglia, aveva rilevato come la geografia abbia svolto un ruolo decisivo nella storia della nostra isola, favorendo la capacità di resistenza alla penetrazione ed alla conquista. «Se ai Romani fu necessario un secolo per realizzare l'occupazione della Corsica — scriveva Le Lannou —, la Sardegna, più coriacea, non sarà mai totalmente conquistata. Più dell'insularità, che non è un grave disagio, è il rilievo che è responsabile di questa incapacità di accettare i necessari compromessi della storia: un rilievo meno aguzzo di quello dell'isola vicina, più consumato e più degradato, ma fatto di bastioni rugosi poco ventilati, interrotti e protetti dai solchi stretti di vallate profonde. Il regno del pastore e quello del contadino si trovano così brutalmente contrapposti, la città resta estranea a ciò che oltrepassa il suo *agro*; si direbbe che l'isola vive contemporaneamente due storie opposte».

I Sardi Pelliti ricordati da Livio per la rivolta di Ampsicora nel corso della seconda guerra punica, così come gli Iliensi, i Balari, i Corsi od i Barbaricini della Sardegna antica sono stati evocati come i campioni indigeni della resistenza alla romanizzazione, le vittime se si vuole di un difficile processo di integrazione culturale.

E però nonostante tutto una costante resistenziale nella cultura sarda è sopravvissuta nei secoli fino ad oggi: per dirla con Giovanni Lilliu, l'ul-

tima e profonda eredità del fondo preistorico sardo è «quell'umore esistenziale, quel sentimento radicale del proprio essere sardo, come individui e come gruppi, che in ogni momento, nella indipendenza e nella soggezione, nella felicità e nel dolore delle epoche vissute, ha reso i Sardi costantemente resistenti, antagonisti e ribelli non nel senso di voler fermare, con l'attaccamento spasmodico alla tradizione, il movimento della vita e della storia loro, ma di sprigionarlo, il movimento, attivandolo dinamicamente, dalle catene imposte dal dominio esterno».

Anche io mi scuso per aver un momento superato la formalità di un saluto dovuto. Ma il rapporto di stima e di amicizia che lega il Rettorato ai colleghi del Dipartimento di Storia e anche la volontà di portare in questa sede una testimonianza della loro apprezzata operosità, ha permesso questo superamento della formalità per dare un cenno delle tematiche del nostro Convegno, dal quale io credo — vista l'espressione della rappresentanza — non potrà non derivare una serie di risultati che io mi auguro di veder presto raccolti in un nuovo volume di Atti.

Vi ringrazio.

Saluto del prof. Pasquale Brandis
Preside della Facoltà di Magistero
dell'Università degli studi di Sassari

Gentili Signore, Colleghi, Studenti,

sono compiaciuto di dare ancora una volta il benvenuto della Facoltà di Magistero ai colleghi stranieri ed italiani convenuti a Sassari per partecipare al Convegno di Studi sull'Africa Romana, giunto ormai alla sua settima edizione. La riflessione e il dibattito sono rivolti quest'anno alle sopravvivenze puniche ed alle persistenze indigene nel Nord Africa e nella Sardegna Romana.

Le culture sviluppatesi in Sardegna durante la protostoria, vivaci ed originali, sono sopravvissute alla colonizzazione punica, limitata alle regioni costiere, ed hanno saputo resistere a lungo ai tentativi di penetrazione romana, attuati tanto nel campo militare che in quello culturale. Forse per questo motivo, le regioni aspre e montuose dell'interno dell'isola hanno potuto serbare gelosamente la propria identità, come ci viene tramandato dagli scrittori antichi. Le sopravvivenze puniche e indigene nell'Africa romana, per le quali la documentazione è varia e copiosa, sembrano piuttosto integrarsi alla cultura romana, che non contrapporsi ad essa, dando così luogo ad una cultura nuova ed originale.

Il convegno di quest'anno, dal programma denso e variegato, accanto agli interventi degli studiosi di fama internazionale che da anni ci onorano con i loro qualificati e qualificanti contributi, vede la presenza di un piccolo gruppo di giovani laureati della nostra Facoltà. Questi giovani, cresciuti nel clima di questo nuovo fervore di studi sull'Africa e sulla Sardegna romane, stimolato e nutrito dagli ormai consueti incontri annuali, sono forse di essi il prodotto più incoraggiante e che ci esorta a continuare su questo cammino.

Non posso, concludendo questo breve saluto, non rivolgere un plauso ed un ringraziamento al prof. Attilio Mastino cui dobbiamo questi cadenzati appuntamenti, al prof. Giovanni Brizzi, al prof. Giancarlo Susini ed alla professoressa Angela Donati che con sagacia e con passione hanno sostenuto ed incoraggiato il collega Mastino. Infine un vivo ringraziamento debbo rivolgere alla professoressa Cinzia Vismara che rende operante e produttiva la collaborazione interdisciplinare tra due aree di ricerca con interessi culturali affini.

A tutti i partecipanti rivolgo il più vivo augurio di proficuo lavoro.

Saluto della dott. Fulvia Lo Schiavo
Soprintendente archeologo
per le province di Sassari e Nuoro

Nel porgere il mio personale benvenuto ai Convenuti, colgo l'occasione di confermare la costante ed attiva partecipazione della Soprintendenza a questi Convegni fin dall'inizio e al di là dei legami di amicizia e di stima che legano sia me che i miei collaboratori ai colleghi del Dipartimento.

Una felice coincidenza vuole, infatti, che i primi giorni di dicembre siano da diversi anni destinati alla Settimana per i Beni Culturali, ovvero ad una sorta di riepilogo, che generalmente si concretizza in esposizioni e conferenze, dell'attività che gli uffici periferici del Ministero per i Beni Culturali ed Ambientali hanno svolto durante tutto l'anno, anche allo scopo di fornire al pubblico ed agli studiosi un resoconto delle più importanti acquisizioni e scoperte recenti e recentissime che potrebbero essere sfuggite o risultate in secondo piano, sommerse dalla massa sempre soverchiante degli impegni istituzionali di tutela. Naturalmente, poiché l'organizzazione e l'allestimento di queste manifestazioni comporta un pesante impegno, si è sempre cercato, con la collaborazione degli Organizzatori, di non far coincidere esattamente le date dei Convegni sull'Africa Romana con la Settimana per i Beni Culturali, in modo da consentire agli archeologi della Soprintendenza di partecipare attivamente al Convegno, liberi da altri compiti di servizio. Quest'anno invece, visto l'altissimo interesse suscitato in tutta Italia dalla varietà e dalla ricchezza delle manifestazioni per la Settimana per i Beni Culturali, il Ministero ha deciso di prolungarla per dodici giorni, dedicando i primi sette alla sola città di Roma dove risiedono molte Soprintendenze, Musei ed Istituti Centrali, mentre gli altri sette sono stati destinati a dare il massimo rilievo agli Uffici periferici: così ci troviamo con un'assoluta coincidenza di date.

Di conseguenza abbiamo anche qui, nella Sardegna centro-settentrionale, un calendario fittissimo di incontri e di manifestazioni, alcune delle quali hanno già avuto luogo, mentre altre inizieranno proprio in questi giorni.

La prima inaugurazione si è svolta a Teti, nel cuore delle Barbagie, dove, nel pomeriggio del 12 dicembre è stata allestita una Mostra dal titolo «*La ricerca archeologica nella Barbagia e nel Mandrolisai*», che ha illustrato l'attività di censimento attuata da oltre due anni con sistemi informatizzati di notevole livello tecnico, nell'ambito del progetto «NURAGHI» ex art. 15 legge 41/1986; è stato anche presentato un bellissimo lungometraggio «*Il tempo e la memoria: i Musei del Nuorese*» sul grande schermo il mattino dello stesso giorno 12 presso la Sala Cinematografica del Museo del Costume di Nuoro, e poi in VHS sui monitors della mostra di Teti; questa manifestazione inaugura anche l'edificio destinato fra breve a divenire sede del Museo Archeologico Comprensoriale della Barbagia-Mandrolisai, di cui si prevede l'apertura entro la prossima primavera.

Il pomeriggio del 13 dicembre è stata inaugurata, presso l'Antiquarium Turritano, una Mostra dal titolo «*Scoperte, scavi e restauri archeologici nel territorio di Porto Torres dal 1983 al 1989*», con l'intento di fornire un resoconto di tanti anni di operosità e di importanti acquisizioni; infatti dalla data della sua inaugurazione, pur svolgendo una regolare attività didattica, non erano state più proposte al pubblico manifestazioni di rilievo, nonostante che gli interventi di tutela del patrimonio archeologico turritano fossero proseguiti indefessamente (e, per gli scarsi mezzi del bilancio ordinario della Soprintendenza, eroicamente). Il completamento dello scavo e il restauro dell'ipogeo con arcosoli e del colombario di Tanca Borgona, gli scavi nella necropoli orientale (area ex-Shell), nella necropoli meridionale (S. Gavino), in piena area urbana (area ex-Pretura), nella necropoli di Fiume Santo, l'esplorazione e rilevamento di un tratto ipogeo di acquedotto, eccetera, sono stati illustrati da pannelli con documentazione grafica e fotografica e da una selezione dei materiali archeologici più significativi, esposti nelle vetrine del primo piano dell'Antiquarium, per l'occasione totalmente rinnovate. Dedico qualche parola in più a Porto Torres perché avrete modo di effettuare una visita all'esposizione, come previsto dal calendario dei lavori di questo Convegno. Il legame stretto che vi è fra l'Antiquarium Turritano e la sua vita e i Convegni sull'«Africa Romana» risale alle origini, poiché una delle visite promosse in occasione della seconda edizione di questi convegni fu proprio quella che inaugurò l'Antiquarium: i miei colleghi ed io teniamo molto che questo rapporto si mantenga e si consolidi e annunciamo fin d'ora diverse novità per le prossime edizioni.

Una terza grande manifestazione avrà luogo domani, 16 dicembre alle ore 12 a Tempio Pausania, ad opera del Progetto SITAG (Sistema Informativo Territoriale Archeologico Gallurese) ex art. 15 legge 41/1986. È stata allestita una Mostra dal titolo «*Archeologia del territorio - Territorio dell'Archeologia. Immagini di un'esperienza di catalogazione in-*

formatica dei beni culturali della Gallura» che, partendo dai sistemi di catalogazione tradizionale e dalle conoscenze sulla Gallura, illustra gli obiettivi del progetto, la struttura logica del sistema informativo, l'hardware e il software, le ricerche preliminari negli Archivi e nelle Biblioteche, le ricognizioni sul campo, l'acquisizione ed elaborazione dei dati ed i vari collegamenti fra di essi, fino alle proposte di utilizzo del progetto, alla rete telematica ed alle ipotesi ricostruttive di monumenti; la Mostra sarà preceduta da una Tavola Rotonda per presentare al pubblico nel modo più completo il progetto e le sue problematiche e prospettive.

Infine, domenica 17 alle ore 12 verrà inaugurato il *Museo Civico Archeologico di Padria*, il più piccolo museo archeologico della Sardegna, peraltro non privo di dignità strutturale, allogato com'è in un antico Monte Granatico, e del tutto corretto dal punto di vista culturale e scientifico: nasce infatti come museo territoriale, a seguito di censimento e catalogazione sistematici di tutti i monumenti archeologici del territorio, rivelatosi inaspettatamente ricco; espone inoltre i reperti degli scavi effettuati, fra i quali particolarmente importante la *favissa* ellenistica identificata e parzialmente esplorata in località San Giuseppe, nell'immediata periferia dell'abitato. Qui sono stati rinvenuti *ex voto* antropomorfi, zoomorfi, fitomorfi ed architettonici, tutti di buona qualità e varietà e quantità tale da costringere ad una rigorosa esemplificazione che, comunque, interessa una buona metà dell'area espositiva. Una parte è infine dedicata alla Collezione Comunale, che raccoglie materiali sia preistorici che di età storica.

Chiedo perciò scusa in anticipo se questa volta non potrò, come tutti gli anni, accogliervi al Museo Sanna per la consueta visita guidata, appuntamento che mi è sempre molto gradito: mi sostituirà la collega Francesca Manconi, mentre si svolgerà la Tavola Rotonda e l'inaugurazione della Mostra di Tempio. Nel pomeriggio di oggi vi sarà illustrata la Mostra nell'Antiquarium Turritano. Infine, nel pomeriggio di domenica vi attendo nel Museo Civico di Padria appena inaugurato — e mi rincresce che la coincidenza dei lavori del Convegno non vi consenta di presenziare all'inaugurazione — ma sono sicura che la visita susciterà il vostro interesse.

Vi ringrazio, dunque, per l'attenzione, e confermo l'impegno della Soprintendenza perché tutte le manifestazioni si svolgano ordinatamente e con piena soddisfazione e perché, anche con la collaborazione dei nostri archeologi, i lavori del Convegno abbiano pieno successo.

Cinzia Vismara

Sopravvivenze puniche e persistenze indigene nel Nord Africa ed in Sardegna in età romana. Introduzione

Nell'ampio e variegato mosaico costituito dalle province romane, l'Africa e la Sardegna mostrano una serie di tratti comuni, dovuti alla presenza in entrambe del substrato punico in vaste aree geografiche al momento della conquista romana e che, al contatto con la nuova cultura, giungerà sovente ad esiti paralleli. È questa una chiave possibile di lettura dei rapporti, frequenti ed intensi, che tra le due regioni si mantengono e si accrescono per tutta l'età imperiale.

Accanto alla componente punica rimangono alcuni vivaci elementi di quelle culture indigene, viste a lungo come unità statiche ed indifferenziate e che solo in anni recenti hanno suscitato l'interesse degli studiosi.

La presenza di elementi culturali locali estranei alla tradizione classica colpiva gli antichi, che collocarono nella sfera del mito l'origine di questi fenomeni di persistenza. Protagonista di episodi nati in questo contesto è sovente Eracle, la cui figura è anche all'origine del racconto di Diodoro Siculo (4, 29-30) che spiega il permanere di una fiera società pastorale nella Sardegna dell'interno. L'eroe era prossimo alla fine ed i figli che aveva avuto dalle figlie del re di Tespie erano ormai adulti; ubbidendo alla prescrizione dell'oracolo di Delfi, egli li inviò, con altri volontari, a fondare una colonia in Sardegna, sotto la guida del propio nipote Iolao. Vinti in battaglia gli abitanti dell'isola, questi divise tra i coloni le terre migliori, segnatamente le regioni pianeggianti, che vennero messe a coltura. Iolao affidò a Dedalo, venuto espressamente dalla Sicilia, la costruzione di importanti edifici pubblici, diede alla nuova comunità tribunali ed altre istituzioni, trasmise ai membri di essa il proprio nome, quindi, esaurito il compito assegnatogli, ripartì. L'oracolo di Delfi aveva garantito la perpetua libertà agli abitanti della colonia e, come vedremo, non fu smentito dai fatti.

A contatto con i barbari che erano divenuti col tempo maggioritari tra la popolazione della colonia, gli Iolei si erano imbarbariti a loro volta, e, spostatisi nella regione montuosa, (εἰς τὴν ὀρειήν), abitarono in quelle terre disagevoli (ἐν ταῖς δυσχωρίαις κατῴκησαν). Poiché si erano abituati a nutrirsi di latte e carne (ἐθίσαντες δ'ἑαυτοὺς τρέφεται

γάλακτι καὶ κρέασι) e si cibavano dei numerosi armenti delle greggi (καὶ πολλὰς ἀγέλας κτηνῶν τρέφοντες) non avevano bisogno di cereali (οὐκ ἐπεδέοντο σίτου). Si erano allestiti abitazioni sotto terra (οἰκήσεις καταγείοι) e così, vivendo nelle gallerie sotterranee, sfuggivano ai pericoli della guerra (τὴν τοῦ βίου ἐξαγωγήν ἐν τοῖς ὀρύγμασι ποιούμενοι, τούς ἐκ τῶν πολέμων κινδύνους ἐξέφυγον). Pertanto i Cartaginesi prima e in seguito i Romani fallirono nel proprio disegno di conquista malgrado le numerose campagne belliche.

Così l'immaginario greco-romano interpretava i grandi monumenti della Sardegna nuragica e tentava di esorcizzare una realtà pastorale semisconosciuta, che sentiva estranea ed ostile al mondo dell'agricoltura e delle città.

Sopravvivenze di elementi culturali locali nel quadro dell'Impero non devono stupire poiché, come è stato giustamente notato, «nous nous trouvons... devant une organisation sociale et un état dont l'habileté a été de permettre l'expression de particularismes dans l'administration municipale, comme dans la vie religieuse. Rome n'en a pas moins imposé un type de paysage urbain tout comme ses dieux»[1].

Uno dei fenomeni più interessanti di persistenza culturale è il protrarsi dell'uso degli idiomi preromani, documentato per un lunghissimo periodo in Africa da testimonianze dirette, segnatamente in campo epigrafico, come dimostrano tra l'altro i testi neopunici, quelli bilingui e la nascita delle iscrizioni latino-puniche, redatte cioè in lingua punica ma in alfabeto latino. L'epigrafia ci fornisce altresì attestazioni indirette, quali significativi errori di latino, nati in un punto della sequenza committente-estensore-lapicida[2].

Se il permanere dell'uso del punico non stupisce per quanto riguarda le classi popolari, esso ha posto ad alcuni studiosi problemi di valutazione per le élites municipali, produttrici e spesso destinatarie delle iscrizioni, tradizionalmente considerate le più ricettive alla cultura romana. Ancora nell'età dei primi Antonini il figliastro di Apuleio *Sicinius Pudens*, iscritto all'ordine equestre e la cui formula onomastica non conserva traccia alcuna di un'origine punica, *loquitur numquam nisi punice*

[1] P.-A. FÉVRIER, *Religion et domination dans l'Afrique romaine*, «DHA» 2, 1976, p. 327.

[2] V. da ultima M.G. AMADASI-GUZZO, *Cultura punica e cultura latina in Tripolitania. Osservazioni in base alle iscrizioni puniche e alle iscrizioni bilingui*, in: *Bilinguismo e biculturalismo nel mondo antico. Atti del colloquio interdisciplinare, Pisa, 28-29 settembre 1987* (E. Campanile, G.R. Cardona, R. Lazzeroni *edd.*), Pisa, Giardini, 1988, pp. 23-33.

et si quid adhuc a matre graecissat; enim latine loqui neque uult neque potest (Apul., *apol.*, 98). Sappiamo inoltre che lo stesso imperatore Settimio Severo pronunciava il latino con qualche difficoltà (Spart., *Sept. Seu.* 19, 10).

Anche l'adozione di formule od elementi onomastici locali è molto frequente in Africa come in Sardegna ed è stata variamente interpretata quale indizio di resistenza culturale a Roma o, al contrario, quale prova di completa e armonica integrazione[3]. Un altro fenomeno legato a questo è costituito dalla grande diffusione di nomi latini come *Diodorus, Donatus, Saturninus*, che rappresentano la traduzione letterale di corrispettivi punici[4]. Sopravvivenze puniche nel campo delle istituzioni amministrative pubbliche sono di lunga durata: pensiamo all'organizzazione in *ciuitates* dei *peregrini* ed alla presenza dei sufeti[5], che un'iscrizione di *Bithia* (*ICOSard. neop.* 8) testimonia ancora sino almeno all'età di M. Aurelio.

Le persistenze religiose fenicio-puniche sono più facilmente individuabili a causa della migliore conoscenza che abbiamo di tale cultura rispetto alle altre presenti in Africa ed in Sardegna al momento della conquista romana. Vigorose e di lunga durata, esse sono abbondantemente testimoniate nella sfera ufficiale come in quella privata. Spesso il cambiamento consiste soltanto nell'adozione di un nome diverso, corrispondente alla divinità più vicina del *pantheon* greco-romano, che viene a coprire realtà immutate, anche se, come è stato giustamente osservato: «la suprême astuce de l'impérialisme romain a été précisément d'imposer — non par la force, mais lentement, habilement — cette traduction qui a conduit a une trahison, du moins dans certains cas, et certainement dans l'esprit de beaucoup de ceux qui avaient accès à une culture, celle de la société dominante»[6]. Saturno, destinatario privilegiato della religiosità

[3] M. BÉNABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris, Maspero, 1976, pp. 491-578; H.G. PFLAUM, *Spécificité de l'onomastique romaine en Afrique du Nord, L'Onomastique latine, Actes du colloque, Paris, 13-15 octobre 1975*, Coll. Intern. du CNRS, n. 564, Paris, CNRS pp. 315-324; Y. THÉBERT, *Romanisation et déromanisation en Afrique: histoire décolonisée ou histoire inversée?*, «Annales ESC» 33, 1978, p. 70; A. MASTINO, *Le relazioni tra Africa e Sardegna in età romana: inventario preliminare, L'Africa romana. Atti del II convegno di studio, Sassari, 14-16 dicembre 1984* (A. Mastino *ed.*), Sassari, Gallizzi, 1985, pp. 82-86.

[4] V., tra l'altro, M.G. AMADASI-GUZZO *cit.* a nota 2, p. 29.

[5] T. KOTULA, *Remarques sur les traditions puniques dans la constitution des villes de l'Afrique romaine, Akten des VI Internationalen Kongresses für Griechische und Lateinische Epigraphik, München 1972, Vestigia*, Beiträge zur alten Geschichte 17, München, Beck, 1973, pp. 73-83.

[6] P.-A. FÉVRIER *cit.* a nota 1, p. 326.

popolare, non è altro che *Ba'al Hammon*[7], sotto il nome della *Caelestis* prosegue il culto di *Tanit*, mentre nella figura di Ercole si riuniscono le prerogative di *Melqart* e di *Milk 'ashtart*[8].

Sopravvivenze di culti preromani, oltre che dalle fonti letterarie ed epigrafiche e dalla scultura, ci vengono testimoniate dall'architettura, in Sardegna come in Africa. Ad Antas il tempio dedicato al *Sardus Pater*[9], su alto podio, non si discosta apparentemente dall'edificio templare romano. Ma un'analisi più accurata mostra la presenza di alcuni particolari, come i due ingressi laterali, la bipartizione della cella, le due vaschette per abluzioni dinanzi al doppio *adyton*, dettate da motivi liturgici specifici, estranei alla tradizione romana.

Analoghi indizi sono presenti in alcuni edifici di culto africani; così il tempio della *Caelestis* a *Thugga*[10] o quello della *Baalat* a *Thuburbo maius*[11], che sembrano rientrare in una tipologia consueta, per la maggiore ampiezza dell'intercolumnio centrale, per la non assialità dell'ingresso al recinto con il tempio e per una serie di altri dettagli dimostrano come la progettazione architettonica abbia dovuto tener conto di esigenze particolari.

Ci troviamo dunque ancora una volta in presenza di un linguaggio che adotta forme romane per esprimere concetti diversi ed originali. In alcuni casi, come nel santuario di *Ba'al* a *Thinissut*[12] o di quello di el Kenissa[13], si può forse pensare alla monumentalizzazione di strutture precedenti in materiale deperibile.

Straordinaria è la durata nel tempo, sino ai nostri giorni, del culto ad una divinità salutare legata all'acqua, nel santuario ipogeico sotto la chiesa di San Salvatore — nome che non è senza significato — a Cabras, nella Sardegna centro occidentale[14]. Il complesso, in parte scavato e in

[7] M. Le Glay, *Saturne africain. Monuments.* I. *Afrique proconsulaire*, Paris, Arts et Mét. graphiques, 1961; II. *Numidie-Maurétanie, ibidem* 1966; Id., *Saturne Africain. Histoire*, BEFAR 205, Paris, De Boccard, 1966.

[8] P.-A. Février, *cit.* a nota 1, pp. 305-336; M. Bénabou, *cit.* a nota 3, pp. 259-380.

[9] V. da ultimo R. Zucca, *Il tempio di Antas*, Sardegna archeologica. Guide e itinerari 11, Sassari, C. Delfino, 1989.

[10] C. Poinssot, *Les ruines de Dougga*, 2e éd., Tunis, INAA, 1983, pp. 41-44.

[11] A. Lézine, Thuburbo Maius, Tunis, Soc. Tunisienne de diffusion, 1968, pp. 21-23.

[12] A. Merlin, *Le sanctuaire de* Baal *et de* Tanit *près de Siagu*, Notes et Documents IV, Paris, Leroux, 1910.

[13] L. Carton, *Le sanctuaire de* Tanit *à el-Kenissa, MAI* XII, 1, 1908.

[14] D. Levi, *L'ipogeo di San Salvatore di Cabras in Sardegna*, Roma, La Libreria dello Stato, 1949.

parte costruito, è di età costantiniana e presenta affreschi con divinità, eroi ed animali reali e fantastici. Un betilo nuragico *in situ* nel vano centrale dimostra l'antichità della valenza religiosa del sito. I graffiti e le scritte, opera dei pellegrini che si sono ivi succeduti nei secoli, testimoniano della continuità del culto, che è stato ereditato dalla chiesa soprastante e mostrerebbero anch'essi la sopravvivenza della lingua punica sino alla tarda età imperiale se, come è stato proposto[15], il *Ruf* che sovente si ripete è la trascrizione latina dell'invocazione punica *Rufu'*, cioè «cura» o «guarisci».

Il persistere di elementi culturali preromani, fenomeno ampio e di lunga durata, presenta come si è visto forti analogie nelle due aree geografiche. Non mancano tuttavia differenze sostanziali, più facilmente individuabili nelle regioni interne, non interessate da quella colonizzazione fenicio-punica che coprì con una vernice quasi uniforme le regioni costiere del Mediterraneo occidentale. Il variegato panorama delle popolazioni indigene non è stato ancora messo sufficientemente a fuoco; per la Sardegna le testimonianze in proposito sono assai scarse, almeno allo stato attuale delle nostre conoscenze.

Non c'è dubbio che su una diversa ricezione da parte delle due regioni del portato romano e sui modi della continuità di culture precedenti, tra i vari fattori quello geografico abbia avuto un peso non trascurabile[16]. Le minori dimensioni territoriali della Sardegna, l'importanza delle città, qui in assoluto nettamente inferiore, sono elementi di valutazione da tenere nel debito conto. Sempre per la Sardegna, poi, l'insularità riveste naturalmente un ruolo di primo piano, accanto al carattere accidentato delle aree interne montuose, enfatizzato peraltro sino ad oggi nell'immaginario popolare. *Ile conservatoire* dunque, secondo la definizione di Lucien Febvre, ove è ancora forte il peso dell'eredità nuragica che si manifesta sovente in una continuità d'insediamento attraverso tutta l'età romana sino al medio evo.

I ben più vasti e differenziati territori corrispondenti alle province romane d'Africa hanno anch'essi alcuni caratteri geografici che, al di là di facili e pericolose semplificazioni, potremmo comunque definire co-

[15] F. Barreca, *L'Archeologia nell'Oristanese* in: *L'Archeologia romana e altomedievale nell'Oristanese, Atti del Convegno di Cuglieri, 22-23 giugno 1984*, Mediterraneo tardoantico e medievale. Scavi e ricerche, 3, Taranto, Scorpione, 1986, p. 14.

[16] Per la Sardegna, v. da ultimo M. Brigaglia, *La geografia nella storia della Sardegna*, in: *Storia dei Sardi e della Sardegna*, a cura di M. Guidetti, I. *Dalle origini alla fine dell'età bizantina*, Milano, Jaca Book, 1987 (1988), pp. 1-39.

stanti: fertili regioni costiere ed impervie aree montagnose alle quali è sottesa la presenza del deserto. Da qui la divisione tra aree ad economia pastorale ed aree di colture, con un costante problema di approvvigionamento idrico.

I condizionamenti geografici che si sono voluti ricordare non rappresentano comunque che una minima parte dei fattori che influirono sui modi e le dimensioni della sopravvivenza in età romana di elementi culturali locali.

Come si vede, la materia è vasta e complessa; inoltre chi voglia confrontarsi a queste problematiche si trova spesso in condizioni di svantaggio che potremmo definire esistenziali. A causa del frazionamento delle discipline antichistiche, per certi versi fisiologico, motivato dalla grande massa di materiale documentario e della ormai vastissima letteratura, nonché delle problematiche specifiche, è oggi quasi impossibile che in un singolo studioso si raccolgano competenze altrettanto complete nel campo delle antichità libiche, puniche, sarde e romane.

Il tentativo di discernere, classificare e quantificare le testimonianze relative al persistere di elementi o filoni «altri» nel quadro delle istituzioni e della cultura romana in queste regioni si scontra poi con l'ostacolo costituito dalla qualità delle fonti che possediamo. Si tratta innanzi tutto di fonti più o meno lucidamente selezionate per così dire all'origine: sulle cause storico-politiche di tale selezione si è a lungo discusso. Ciò che vorremmo invece sottolineare è l'assenza di quelle testimonianze che, proprio per la loro natura immateriale o deperibile, non hanno lasciato traccia.

Possiamo infatti parlare di persistenze nella lingua, nelle istituzioni, nella religione, nell'onomastica, nell'urbanistica, nell'architettura e nelle arti figurative, settori privilegiati che ci sono illustrati da una documentazione specifica. Ma, ad esempio, non sappiamo sino a che punto la presenza di merci romane in certi contesti possa significare, a determinati livelli, una disponibilità alla ricezione di modelli culturali o non vada invece letta come il frutto di una necessità di mercato.

Le numerose e varie testimonianze della persistenza di elementi culturali preromani sino alla piena età imperiale ed oltre sono ben note allo storico dell'antichità. La discussione sul loro valore e sulla loro interpretazione ha avuto una particolare vivacità dalla metà degli anni '70 sino ai primi anni '80, stimolato dal fervore di studi sui problemi dei contatti tra culture che aveva luogo negli stessi anni nei settori della storia moderna e contemporanea e dell'antropologia. Lo studio di queste complesse

dinamiche ha portato tra l'altro alla definizione dei concetti di acculturazione, interculturazione e transculturazione[17].

Per il mondo antico vogliamo ricordare il VI Congresso Internazionale di Studi Classici, tenutosi a Madrid nel settembre 1974 sul tema «Assimilation et résistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien»[18] e, da ultimo, il Congresso di Cortona del 1981 sul tema «Forme di contatto e processi di trasformazione nelle società antiche»[19].

Il dibattito relativo alla valutazione delle persistenze culturali preromane nelle province africane è stato acceso e fecondo ed ha visto momenti di particolare intensità con la pubblicazione del volume di M. Bénabou, *La résistance africaine à la romanisation*, nel 1976[20], e con la successiva discussione delle tesi ivi espresse in varie recensioni e segnatamente nelle riviste *Annales*[21] e *Dialoghi di Archeologia*[22].

Gli argomenti e gli spunti di riflessione portati in tale dibattito dai vari studiosi sono stati molti e particolarmente interessanti. Oltre al problema della definizione del valore e dei limiti del concetto di romanizzazione, si è discusso se scelte di continuità culturale siano state più o meno coscienti e se abbiano avuto o meno il significato di resistenza all'impatto con il portato romano. Si è indagato su quali strati delle popolazioni indigene si dimostrassero maggiormente attaccati agli schemi della tradizione e ci si è chiesti se il divario culturale tra le classi popolari e le élites locali fosse maggiore che tra queste ultime ed i romani. È stato posto il problema delle conseguenze che ebbero sul nomadismo la presenza militare, la nuova rete stradale e la messa a coltura di vaste regioni.

Sono venute meno alcune certezze, e, anche alla luce dei dati forniti dall'archeologia, si sono sfumate certe contrapposizioni della storiogra-

[17] Sintesi in G. NENCI, *Introduction*, in: *Forme di contatto e processi di trasformazione nelle società antiche, Atti del Convegno di Cortona, 24-30 maggio 1981*, Coll. EFR, 67, Pisa-Roma, SNS-EFR, 1983, pp. 1-4; R. SHELDON, *Romanizzazione, acculturazione e resistenza: problemi concettuali nella storia del Nordafrica*, «DArch» n.s. 4, 1, 1982, pp. 102-106.

[18] *Assimilation et résistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien. Travaux du VI^e Congrès International d'Etudes classiques, Madrid, septembre 1974*, Bucuresti, Ed. Academiei - «Les Belles Lettres», 1976.

[19] *Forme di contatto, cit.* a nota 17.

[20] M. BÉNABOU, *cit.*, a nota 3.

[21] Y. THÉBERT, *cit.* a nota 3; M. BÉNABOU, *Les romains ont-ils conquis l'Afrique?*, «Annales ESC» 33, 1978, pp. 83-88; PH. LEVEAU, *La situation coloniale de l'Afrique romaine, ibidem*, pp. 89-92.

[22] R. SHELDON, *cit.*, a nota 17; E. FENTRESS, *La vendetta del Moro: recenti ricerche sull'Africa romana*, «DArch» n.s. 4, 1, 1982, pp. 107-112; si veda inoltre C. GALLINI, *Che cosa intendere per ellenizzazione. Problemi di metodo*, «DArch» VII, 1973, 2-3, pp. 175-191.

fia tradizionale, come quella tra città e campagna, tra pianura e montagna, tra sedentari e nomadi. Si sono distinti, nella popolazione africana, gli abitanti delle città, quelli dei territori circostanti e le tribù seminomadi al di qua e al di là del *limes*. È stata quindi sottolineata la varietà delle culture indigene; sono stati posti in evidenza i contatti che l'Africa preromana aveva con l'oriente ellenistico e si è posto l'accento sull'importanza culturale dei regni di Numidia e di Mauretania.

Negli ultimi anni l'interesse alle problematiche concernenti le dinamiche dei contatti culturali nel mondo classico sembra diminuito o si rivolge piuttosto a temi puntuali, come ad esempio quello del bilinguismo[23].

In questa fase di pausa della riflessione storiografica si possono tuttavia intravedere alcune linee di ricerca, passibili di fornire nuovi argomenti e ulteriori dati alla discussione e, forse, di portare ad un ripensamento a livello concettuale e all'individuazione di nuove e diverse vie metodologiche. Tali linee di ricerca si collocano in un'ottica interdisciplinare ormai imprescindibile di dialogo permanente tra storici, epigrafisti ed archeologi di terreno.

Per quanto concerne poi il problema specifico delle sopravvivenze, ancor più vitale è l'esigenza di collaborazione tra specialisti di diverse realtà culturali che, come si è accennato, il singolo studioso riesce difficilmente a padroneggiare.

Si tratta innanzi tutto di rileggere i passi degli scrittori antichi più volte considerati nel dibattito, ricollocandoli nel contesto storico e testuale che talvolta non è stato preso nella debita considerazione. Altro settore da potenziare, come hanno dimostrato gli studi degli ultimi anni, ci sembra quello della ricerca prosopografica.

Sarebbe poi necessaria la moltiplicazione di sistematiche campagne di prospezione sul terreno nell'ottica di una lettura storica del territorio che già hanno prodotto risultati notevoli. Esse consentirebbero altresì di comprendere quando certe assenze sulle diverse carte di distribuzione siano reali e quando vadano invece imputate alla mancanza di ricerche specifiche.

Il riesame archeologico dei monumenti dovrebbe condurre ad una revisione critica dell'interpretazione e della cronologia delle loro fasi di vita e degli eventuali reimpieghi, delle tecniche edilizie e della decorazione.

Da scavi programmati su siti o edifici particolarmente indicativi dovrebbero emergere nuovi dati sullo sfruttamento agricolo, sull'organizzazione della produzione e sull'economia di aree limitate ed inoltre sulla natura e sulla consistenza delle testimonianze preromane, specialmente per quanto riguarda il fenomeno urbano.

[23] *Bilinguismo e biculturalismo, cit.* a nota 2.

Sarebbe infine auspicabile un'ampia revisione critica delle testimonianze relative alla cultura materiale, alla luce delle acquisizioni degli ultimi anni, che hanno consentito una definizione cronologica più sicura e precisa, nonché l'individuazione dei centri di produzione e delle aree di diffusione.

Di primaria importanza saranno dunque nuove valutazioni quantitative e qualitative, accanto ai dati che sarà possibile raccogliere sulla diffusione di tali manufatti e delle merci contenute in una parte di essi.

Questi spunti ci sono stati suggeriti dal ricco programma del convegno che oggi si apre e che vede, com'è ormai consuetudine, lavorare fianco a fianco in una fraterna atmosfera di scambi e di dibattito, studiosi di discipline diverse. Siamo pertanto certi che anche questo incontro sarà proficuo e potrà fornire un prezioso contributo allo studio ed alla comprensione di problematiche così complesse.

Giancarlo Susini

Studi recenti sulla Sardegna e l'Africa romana

Eccoci dunque al momento della presentazione degli Atti del VI Convegno internazionale di studi sull'Africa romana, puntualmente pubblicati ad un anno di distanza dallo svolgimento dell'incontro, qui a Sassari nel 1988: ed insieme, di altri studi germinati dal medesimo grembo culturale.

Vale quindi la pena di parlare del ciclo sinora svolto dei convegni sull'Africa romana, principiando dal primo incontro, del 1983, che non fu accompagnato — come sovente succede, e proprio alle iniziative più fortunate, che cominciano spesso con passo modesto eppoi si rivelano feconde — da un numero d'ordine, sembrò invece una manifestazione importante sí ma «una tantum». Nei mesi che seguirono, la considerazione del successo raggiunto fu tale che già il volume degli Atti fu classificato come il «numero uno» di una serie destinata a continuare. Quel convegno del 1983 polarizzò gli interventi attorno a tre temi principali (ma già allora l'incontro divenne l'occasione dell'annuncio di problemi emergenti, di nuove scoperte, di più avanzate frontiere dottrinali): cioè l'architettura pubblica e privata, i rapporti tra l'Africa punica e numida e le isole mediterranee (che è quanto, in certo modo, ritorna quest'anno, nel 1989, come per un rito eptadico delle origini), e la storia religiosa dell'Africa, quale risultò dalla magistrale conferenza di Marcel Le Glay.

Nel II convegno, del 1984, furono affrontati prevalentemente temi dell'urbanistica preromana e romana in Africa ed in Sardegna (spesso la Corsica risultò affiancata alla Sardegna nel nòvero di queste ricerche); il III convegno recò per la prima volta un titolo tematico (quello della documentazione epigrafica nel Maghreb), che non mancò da allora in alcuno dei convegni e dei volumi degli Atti.

Il IV ed il V convegno sassarese, e di conseguenza gli Atti loro correlativi, segnarono l'autentica esplosione di una diade essenziale del sapere storico: epigrafia e storia, con amplissime inferenze nell'ordinamento dei dati prosopografici e istituzionali, nei fatti economici e strategici. Tale

* Preambolo al Convegno, pronunciato a Sassari il 15 dicembre 1989.

impostazione non solamente sottolineò il contributo che ancora una volta l'epigrafia reca alla conoscenza, quindi alla scienza storica nel senso più autentico, ma anche valse a porre in evidenza quanto fosse cresciuta, proprio nell'Ateneo sassarese, la scienza epigrafica: per l'impresa costante di Attilio Mastino, scolaro di Giovanna Sotgiu, promotore tenace e intelligente di idee e di valori essenziali per la conoscenza non ristretta della storia «insulare» come storia mediterranea ed intercontinentale; per il riconoscimento della portata culturale di un atto dell'Ateneo sassarese, avvenuto nel lontano 1975: la copertura della prima cattedra, allora istituita, di storia romana con una studiosa di epigrafia, Angela Donati, che qui sperimentò metodi nuovi di ermeneutica delle scritture antiche.

Fu di allora l'allargamento a moltissimi studiosi di molti paesi dell'interesse a partecipare ai convegni sassaresi sull'Africa romana: si dimostrò, come ho avuto occasione di constatare altra volta proprio in questa sede, che «Africa romana» costituisce un termine che non va inteso in senso morfematicamente restrittivo (un'entità confinata nello spazio e nel tempo) ma costituisce invece un autentico coronimo culturale, come — mi è accaduto di dire — l'America Latina. Con simili premesse di coinvolgimento ampio e colto di studiosi e di strutture della ricerca si è giunti al VI convegno, del 1988 — di cui si presentano gli Atti, raccolti e pubblicati per la solerzia intelligente di Attilio Mastino (gli va anche per questo ogni riconoscenza accademica) e del Dipartimento storico dell'Ateneo sassarese — ed oggi all'apertura del VII convegno sull'Africa romana.

Ecco quindi il VI volume degli Atti «*L'Africa romana*», in due tomi (con paginazione unica, pp. 840), con presentazione di Angela Donati, dedicati — come già il Convegno sassarese del 1988 — ad un tema di svolta epocale di eccezionale rilevanza, e soprattutto di preminente interesse negli studi storici degli ultimi decenni: la tarda antichità. A questo proposito mi vien fatto di notare che la Sardegna è tra le non molte sedi culturali — se sono bene informato — che non si è prodigata a discutere con manifestazioni apposite, con colloqui e giornate di studi, dell'opera di uno studioso — un grandissimo studioso, Santo Mazzarino — da poco scomparso, autentico maestro della decrittazione dei problemi del tardo antico. Come spesso o sempre accade invece, la Sardegna ha però fornito un esempio di sobria e tenace operosità, ha costruito nel sodo, riunendo tanti studiosi a Sassari per trattare e dibattere temi poliversi, tutti convergenti sull'asse epocale della tarda antichità: si è discusso di esegesi storiografiche, si sono affrontati ed approfonditi argomenti prosopografici ed onomastici (che hanno portato ovviamente a proposte e conclusioni di storia amministrativa e sociale), si sono impostati

o proseguìti studi di topografia strategica, sono state delineate valutazioni complesse di nuclei monumentali e di planimetrie urbane.

Vien da concludere, dopo la lettura di questi tomi del VI Convegno internazionale di Sassari del 1988: cosa di più appassionante, nella storia, di un mondo come quello che qui viene trattato, di un mondo (e di un evo: mi riferisco soprattutto ai paesi dell'Africa mediterranea) che conosce il suo meriggio prodigioso, civile e culturale, tra paganesimo e cristianesimo, con Agostino quindi, e nella lunga vigilia del tempo dell'Islam? Mi accade di ripetere l'apposizione che uno degli autori ha conglobato nel titolo del suo intervento di storia economica: «basso impero: realtà di una crisi?».

Gli altri studi or ora éditi, a cura del più che benemerito Dipartimento di Storia dell'Ateneo sassarese e nell'orizzonte delle ricerche sull'Africa romana e sull'Ovest mediterraneo da esso suscitate e perseguite, s'impongono — accanto agli Atti dei Convegni annuali — per esemplare serietà scientifica e attualità cultuale. Cito anzitutto il volume di Jean-Pierre Laporte, *Rapidum. Le camp de la cohorte des Sardes en Maurétanie Césarienne* (pp. 306), sull'accampamento e sulla città antica nel sito di Sur Djuab, dove si compongono le analisi archeologiche e sui monumenti, le indagini più specificamente storiche (come il capitolo cultuale), il recupero delle ricerche fiorite attorno ad un immaginario cresciuto tra Otto e Novecento e tuttora da considerare come condizione conoscitiva per la storia del luogo, del territorio e delle sue compagini umane, unitamente al corpuscolo epigrafico, formato da oltre un centinaio di documenti raccolti in unica edizione da sedi e fonti diverse.

Il volume di Michel Christol e di Andreina Magioncalda, *Studi sui procuratori delle due Mauretanie* (pp. 271) costituisce uno strumento essenziale per la storia amministrativa e per la prosopografia nell'àmbito delle due provincie, e si inquadra in una serie di ricerche parallele condotte in paesi diversi e da studiosi di più culture sulle circoscrizioni dell'impero. A questo benemerito volume è di prefazione il singolare pur scheletrico scritto di Silvio Panciera, che istituisce un confronto pur sconcertante ma di alto interesse tra prosopografie antiche e sequenze istituzionali ben attuali.

Del volume di Giovanni Brizzi, *Carcopino, Cartagine e altri scritti* (pp. 180), non vorrei aggiungere altro rispetto a quanto vi ho scritto nella presentazione, se non ricordare che l'Autore tratta ancora d'Annibale poiché questi è indubbiamente un personaggio della storia (di tutta la storia: proprio per questo il Brizzi riprende il profilo tracciato dal Carcopino) sul quale il colloquio non è destinato a sopirsi. Il Brizzi tratta poi di argomenti diversi di storia militare e di ideologia politica, affron-

tando i rapporti tra Celti e Cartaginesi: vi rimbalza la «tête coupée» di Gaio Flaminio.

Davvero gli studi pubblicati tra '88 e '89 confermano la scelta culturale e la sicura aspettativa impersonate dai Convegni sassaresi sull'Africa romana.

Mhamed Fantar

Survivances de la civilisation punique en Afrique du Nord

Déclarons d'emblée que la civilisation punique n'a pas disparu avec la destruction de Carthage et la suppression de l'Etat carthaginois en 146 avant J.-C. N'ayant pas été une couche de vernis superficielle, cette civilisation trouva refuge dans les cœurs, les mœurs, la rue, le temple et partout.

Il est curieux de constater en Afrique romaine la soumission de l'onomastique latine aux règles de la phonétique et de la graphie puniques: Rogatus, Valerius, Felix et bien d'autres noms se rencontrent sur des inscriptions néopuniques. Des conventions semblent avoir régi la transcription et la lecture de ces noms, avec très souvent le recours à des «matres lectionis». Pour cette onomastique latine transcrite en caractères puniques cursifs dits néopuniques, on dispose d'une riche documentation. Citons en la fameuse inscription du temple d'Hator-Miskar découverte à Maktar[1]. D'ailleurs, Victor Guérin put déjà au XIX^{e} siècle remarquer ce phénomène sur une inscription bilingue, latino-punique, où le *cognomen* «Celadus» était transcrit en caractères néopuniques avec emploi de «matres lectionis» pour la transcription des voyelles.

Mais il faut souligner que les Africains, quoique parfois très romanisés, avaient tendance à garder leurs noms puniques; ils les faisaient écrire en caractères latins. Pour s'en convaincre, il suffirait de consulter les répertoires onomastiques établis sur la base d'inscriptions latines trouvées en Afrique du Nord[2]; il s'agit de transcriptions littérales plus ou moins altérées comme pour Idnibal, Ammicar Namphano, Mathun, Mitinus.

[1] J.G. Février, *La grande inscription dédicatoire de Mactar*, «Semitica», VI, 1956, pp. 15-31; J.G. Février et Mh. Fantr, *Les nouvelles inscriptions monumentales néopuniques de Maktar*, «Karthago», XII, 1965, pp. 45-59; M. Sznycer, *Quelques observations sur la grande inscription dédicatoire de Mactar*, «Semitica», XXII, 1972, pp. 25-43.

[2] H.G. Pflaum et autres, *Index onomastique des «Inscriptions latines d'Afrique»*, «Karthago», XI, 1961-1962, pp. 171-208. Pour Namgidde, voir *ibidem* S.V. Il est attesté dans l'onomastique punique de Carthage voir G. Halff, *L'onomastique punique de Carthage*, «Karthago», XII, 1965, S.V., p. 126; *CIS*. I, 717 et 1520. Pour l'onomastique africaine dans les inscriptions latines d'Afrique, voir aussi Z. Ben Abdallah et L. Ladjimi Sebai, *Index onomastique des inscriptions latines de la Tunisie*, CNRS, Paris 1983.

A Corseul en Bretagne, j'ai eu la joie de lire sur une stèle funéraire au nom d'une femme originaire d'Afrique; elle s'appelait Namgidde, anthroponyme dont l'origine punique ne laisserait pas l'ombre d'un doute. Il s'agit de «N'mgd», très fréquent à Carthage. Entre autres témoignages, on peut invoquer la stèle dite des «juvenes»[3] découverte à Maktar où nous trouvons des noms comme Baric, Muthum, Aris, Arisim, Muthumbaal, Baliathon, Balsamon, Adarbal etc. Au temps de Saint Augustin, «des hérétiques» de la région d'Hippone étaient appelés «Abelonii» nom d'origine très sûrement punique.

Dans d'autres cas, on recourait à la traduction de noms d'origine punique; Donatus, Concessus seraient une interprétation latine de Yathon ou Mathan, formés sur la racine «ytn» qui véhicule les notions de don, d'octroi, de concession.

En détruisant Carthage et en s'emparant de ses territoires, les autorités romaines ne semblent pas avoir été décidées à étouffer la civilisation punique. Rome sut d'ailleurs en profiter; on doit à ce propos souligner l'hommage qu'elle avait indirectement témoigné à l'œuvre de Magon en le déposant, avec les fameux livres des Sibylles, au temple d'Apollon.

A l'exception de celles qui furent détruites pour avoir été solidaires de Carthage jusqu'à la fin de ses jours, les cités puniques purent se maintenir et conserver leurs institutions, leurs mœurs et leur langue. Capitale de l'*Africa*, Utique garda son identité de cité punique, bien distincte de la communauté des négociants qui vinrent s'y établir pour leurs affaires. Loin de chercher à intégrer les Africains, les autorités romaines semblent avoir été plutôt pour les encourager à rester eux-mêmes.

Les cités puniques et libyco-puniques conservèrent donc les vieilles structures administratives du temps de Carthage et notamment le sufétat; on a reconnu la présence de sufètes à la tête de cités africaines bien après la conquête romaine: Thugga, Mactaris, Althiburos, Curubis, Thémétra, Capsa, Limisa, Thibica, Calama et d'autres restèrent fidèles à cette vieille institution carthaginoise, phénomène attesté par des inscriptions néopuniques à Maktar, Althiburos etc. ou par des inscriptions latines comme à Dougga[4]. Dans cette même cité romano-africaine, une inscription

[3] G. Ch. Picard, *Civitas Mactaritana*, Chap. Iuventus Mactaritana, «Karthago», VIII, 1957, pp. 77-95. Le texte date du 14e Consulat de Domitien soit de 88 après J.C.

[4] Mh. Hassine Fantar, *Que savons-nous des Institutions municipales dans le monde de Carthage*, «Reppal», IV, 1988, pp. 205-214. Pour les cités où le sufétat put se maintenir en pleine époque romaine, voir L. Poinssot, «Rev. Tun.», 1942, pp. 128-140; G. Ch. Picard, *Une survivance du droit punique publique en Afrique romaine, les cités sufétales*, Accad. Nazion. dei Lincei, Quaderno n° 194, Roma 1974, pp. 125-133.

latine mentionne un «sufes major»[5] ce qui traduirait l'expression punique «rab Shofetim[6]» qu'on a pu lire sur une stèle de Maktar. Le sufétat est attesté à Capsa, l'actuelle ville de Gafsa sous le règne de Trajan. A Thémétra, dans la région de Sousse, en Byzacène, Rogatus, le sufète, dédia une statue à Antonin Le Pieux. Comme au temps de Carthage, le sufète était souvent magistrat éponyme. La cité de Biracsaccar[7], l'actuelle Sidi Medien, «dédie à la triade capitoline pour le salut d'Antonin Le Pieux et de ses enfants un texte daté par les mots "anno sufetum" suivi des noms de deux personnages». Ainsi la survivance de certaines institutions puniques dans la cité romano-africaine relève du fait établi. Des historiens ont essayé d'en faire le *corpus*; d'autres se sont intéressés à leur évolution et à leur impact sur la nouvelle organisation introduite par les Romains. Retenons que bien des siècles après la destruction de Carthage les institutions puniques étaient encore efficientes dans cette *Africa* pourtant soumise aux moules de la politique et de l'administration romaines; toute une terminologie en usage dans les écrits des auteurs anciens et dans les inscriptions latines d'Afrique comme «les Portes»[8], Princeps[9], Principes gentis, Principes Civitatis, Curia etc. ne semble pas relever du droit romain[10]. Des spécialistes des institutions romano-africaines y ont reconnu un héritage punique. En parlant des curies africaines, G. Ch. Picard n'a pas manqué d'en souligner le caractère particulier: «Véritables Clubs», elles avaient leurs magistrats, leurs prêtres. On se réunissait pour banqueter les jours de fête ou plus tristement pour assister à l'enterrement d'un des membres. Certaines curies tenaient leurs assises dans des thermes comme la Curia Arria à Thémétra, une petite ville du Sahel tunisien. Dans ces sociétés n'entrait pas qui voulait, fût-il citoyen: les membres des curies formaient une aristocratie et leurs votes orientaient la décision de l'assemblée municipale, entraînant la masse

[5] Claude Poinssot, *Sufes maior*, in *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire offerts à M. Piganiol*, Paris 1966, Vol. III, pp. 1267-1270.

[6] J.G. Février et Mh. Fantar, *Les nouvelles inscriptions monumentales néopuniques de Mactar*, «Karthago», XII, 1965, pp. 45-49.

[7] L. Poinssot, *op. cit.*, p. 130 et *CIL* VIII, 5306.

[8] W. Seston, *Des «Portes» de Thugga à la constitution de Carthage*, «Rev. Hist.», t. CCXXXVII, 1967, pp. 277-294.

[9] M.H. Fantar, *Nouvelles stèles à épigraphes néopuniques de Mididi*, «Semitica», XXXVI, 1986, p. 38. Il s'agit de l'inscription latine *ILA* n° 7 où *Mathum Massiranis filius* est dit «*Princeps Familiae Medidi*».

[10] Kotula, *Les* principes Gentis *et les* Principes Civitatis *en Afrique romaine*, «Eos», LV/2, 1965, pp. 347-365; Idem, *Remarques sur les traditions puniques dans la constitution des villes de l'Afrique romaine*, «African Bulletin», 17, 1972, pp. 9-28.

des non-inscrits. A ces traits, on reconnaît la survivance d'une institution punique[11]». Au cours de ces dernières années, l'origine punique des curies africaines a été contestée notamment par J. Gascou qui se voit contraint cependant à reconnaître la faveur toute particulière que cette institution avait trouve auprès des Africains. Il en a relevé toutefois la présence en Sardaigne et en Espagne montrant par là que l'Afrique n'en avait pas l'apanage[12]. Mais peut-être faut-il se rappeler que la Sardaigne et l'Espagne avaient été largement irriguées par la culture phénico-punique. Derrière ces curies africaines, on a proposé de retrouver les traces soit du Mizrah soit encore des hétairies et syssities dont parle Aristote à propos de la constitution de Carthage. Le débat reste ouvert.

Ces notables qui formaient la curie dans une cité romano-africaine rappelleraient ceux qui, dans les inscriptions néopuniques de Dougga[13], de Maktar[14], de Mididi[15] et d'autres, portaient le titre de B '1', c'est à dire les maîtres. A Dougga, ils financèrent la construction d'un temple à la mémoire de Massinissa; à Maktar et à Mididi, ils offraient des sacrifices au sanctuaire de Baal Hammon. Ce sont là des activités socio-religieuses dont la dimension politique est bien évidente. Nous avons proposé ailleurs[16] d'établir un lien entre l'institution des «Portes» telle qu'elle apparaît à Dougga sous le règne de Claude, en 48 après J.-C. et le «B '1'» et encore les «Principes Civitatis». Il y aurait d'autres institutions qui se réfèreraient à l'héritage punique ou plutôt préromain: citons-en les «decemprimi» et les «undecemprimi»; on peut là aussi faire appel à ceux qui portaient le titre de B '1'. La survivance des institutions puniques est donc si bien établie que W. Seston n'hésita pas d'écrire: «Il n'est pas d'une mauvaise méthode de demander notre information aux cités qui, sans être totalement puniques, ont fortement subi l'influence de Carthage et qui, à l'époque romaine, ont dû aux circonstances et à la souplesse du nouveau régime de conserver des institutions autrefois reçues des Carthaginois[17].

[11] G. Ch. Picard, *La Civilisation de l'Afrique romaine*, Paris 1959, p. 28.

[12] J. Gascou, *Les curies africaines: origine punique ou italienne?*, «Antiq. Afric.», 10, 1976, pp. 33-48.

[13] J.B. Chabot, *RIL*, Paris 1940, pp. 3-4.

[14] J.G. Février et Mh. Fantar, «Karthago», XII, 1965, p. 48.

[15] Mh. Fantar, *Nouvelles stèles à épigraphes néopuniques de Mididi*, «Semitica», XXXVI 1986, pp. 28-29 et pp. 37-38.

[16] Mh. H. Fantar, *Que savons-nous des Institutions municipales dans le monde de Carthage*, «Reppal», IV, 1988, pp. 211-212.

[17] *Op. cit.*, p. 281.

Il en est de même pour la religion punique; elle n'a pas disparu avec la fin de Carthage; la romanisation de l'Afrique ne l'a point exclue. Des sanctuaires réservés aux dieux et déesses puniques ont été reconnus partout en Afrique du Nord. Le culte de Baal Hammon, sous le nom de Saturne, était encore pratiqué en Afrique malgré la très large diffusion du christianisme. A en croire Tertullien au IIe siècle et St. Augustin, trois siècles plus tard, les Africains continuaient d'offrir des sacrifices humains en pleine époque romaine et malgré la prohibition. Voici le témoignage de Tertullien: «Des bébés étaient immolés publiquement à Saturne jusqu'au proconsulat de Tibérius qui exposa les prêtres eux-mêmes aux arbres mêmes qui ombrageaient leurs crimes, croix votives: témoin la milice de notre patrie qui exécuta cet ordre. Mais aujourd'hui encore, ce crime sacré persiste en secret[18]».

Les sanctuaires à Saturne qui furent construits à l'époque romaine en Afrique s'érigeaient souvent dans l'aire sacrée d'un ancien tophet. L'exemple de Salammbo est très significatif: à l'emplacement du vieux sanctuaire dédié à la dame Tanit et au Seigneur Baal Hammon, les fouilles ont permis de dégager les vestiges d'un temple consacré à Saturne; on en a découvert d'autres[19] en grand nombre; citons-en ceux de Thignica, de Dougga, de Téboursouk, de Bulla Regia, de Mididi, de Maktar etc.

Mais si désormais Baal Hammon était invoqué sous le nom de Saturne et que Tanit portait le nom de Caelestis, certaines divinités purent conserver leurs noms d'origine. Les Citoyens de Mactaris, en pleine époque romaine pratiquaient le culte de Hathor-Miskar. Ses vestiges ont été reconnus au cours de la dernière décade du XIXe siècle: il comprend un péribole de 19 m × 18 m précédé d'un propylée dans l'axe; un escalier de neuf marches donne accès au temple lui-même dont la cella est prolongée par une abside. Une crypte voûtée, aménagée sous la cella est accessible par un escalier. Il est visible que le plan de ce temple de Mactaris ne respecte point le canon de l'architecture religieuse des Romains[20].

De nombreux autres cultes et pratiques religieuses attestés en Afrique romaine relèvent de l'héritage punique sans doute enrichi par des antécédents libyques. C'est le cas de Vénus à Sicca Veneria et la pratique de la prostitution sacrée[21]. Peut-être faut-il joindre à ce dossier un récit

[18] Tertullien, *Apol.* 9.

[19] M. Leglay, *Saturne Africain, Histoire*, 1 vol. et Monuments, 2 vol., Paris 1966.

[20] G. Ch. Picard, *Civitas Mactaritana*, «Karthago», VIII, 1957, pp. 58-63.

[21] Valère Maxime II, 6, 15. S. Gsell, *Hist. anc. de l'Afrique du Nord*, Vol. IV, Paris 1920, p. 257 n° 5 et pp. 402-404; G. Ch. et C. Picard, *La vie quotidienne à Carthage au temps d'Hannibal*, Paris 1958, pp. 72-73; G. Picard, *Les religions de l'Afrique antique*, Paris 1954, pp. 166-167.

que nous devons au géographe et historien arabe el-Bekri qui vivait au XI[e] siècle. «Pendant la domination byzantine, écrit-il, il y avait dans l'église de Chikka Benaria[22], un objet bien curieux, un miroir dans lequel un homme qui soupçonnait la fidélité de sa femme n'avait qu'à regarder pour voir la figure du séducteur. A cette époque les Berbères professaient le christianisme et un homme de cette race, ayant montré beaucoup de zèle pour la religion, était devenu diacre. Un latin, jaloux de sa femme, alla consulter le miroir et voilà qu'il y distingue les traits du diacre berbère. Le roi fit chercher le Berbère et le condamna à avoir le nez coupé et à être promené à travers la ville; puis il le chassa de l'Eglise. Les parents de cet homme allèrent la nuit briser le miroir; pour les punir le roi fit saccager leur campament[23]».

Ce récit relève certes de l'imaginaire, ayant été apparemment destiné à ridiculiser le christianisme. Mais qu'il soit en rapport avec Sicca et que les faits impliquent un prêtre, cela ne ne semble pas relever d'un pur hasard. Aurions-nous l'écho du fameux temple de Venus et de la prostitution sacrée? C'est possible. Mais il s'agit là d'un souvenir altéré.

Et pour revenir au culte de Baal-Saturne en Afrique romaine, il semble que le christianisme put en tirer profit. Ecoutons cette reflexion du regretté J.G. Février, grand connaisseur de la langue et de la civilisation puniques: «Si, durant les premiers siècles de notre ère, le christianisme, héritier du judaïsme a connu un tel succès en Afrique du Nord, c'est peut-être parce qu'au Molchomor, au sacrifice de l'agneau, successeur du Molek qui s'était maintenu dans cette région avec tant de ténacité, il opposait victorieusement un autre sacrifice de substitution infiniment plus spiritualisé, celui de l'agneau pascal[24]». Il semble d'ailleurs que pour les Africains, la religion punique était si prégnante qu'elle ouvrit la porte de l'Afrique au christianisme. «En adoptant la religion punique, les Africains se pénétrèrent de son esprit. Ils mirent la divinité infiniment au dessus des hommes. Ils s'accoutumèrent à un sentiment qui n'était guère connu des Grecs et des Romains mais qu'ils trouvèrent dans l'Evangile: l'humble soumission à la volonté du Seigneur. Dans les villes et les bourgs, tous ou presque tous adoraient le Baal qui portait désormais le nom de Saturnus et ils le placèrent au premier rang des dieux même avant Caelestis. C'était un acheminement vers le monothéisme. Pour expliquer l'accueil que le christianisme reçut en Afrique, et le développement qu'il y

[22] Chikka Benaria est la transcription arabe de Sicca Veneria.

[23] EL-BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale*, Traduction Mac Guckin de Slane, édition revue et corrigée, Paris, Adrien Maisonneuve 1965, p. 74.

[24] J.G. FÉVRIER, «J. Asiatique», 1960, p. 185.

prit il faut peut-être remonter jusqu'aux croyances carthaginoises[25]». Pour Giovanni Garbini, certains aspects du christianisme africain risquaient d'échapper à la compréhension si l'on ne tenait pas en compte «l'*humus* culturale di tradizione fenicia in cui si sono manifestati[26]».

St. Augustin semble avoir été bien conscient des liens qui rivaient l'Afrique et les Africains au pays «d'où est venu l'Evangile». Et, «en conducteur d'hommes qu'il est, écrivit E. F. Gautier, il veut prendre appui sur ce sentiment puissant[27]».

D'origine sémitique, les croyances phéniciennes et puniques ont ainsi contribué au succès du christianisme en Afrique où, déjà au II[e] siècle, Tertullien déclarait: «Nous sommes une multitude immense, presque la majorité de chaque cité». A la veille de la conquête arabe, les basiliques chrétiennes étaient partout, notamment dans les villes, les bourgs et les hameaux de la Proconsulaire. En Afrique la religion du Seigneur Jésus poussa dans un terrain enrichi par le Seigneur Baal Hammon auquel succéda «Dominus Saturnus Augustus».

Sans disparaître, Tanit que les Carthaginois appelaient «notre dame», se déroba derrière Caelestis; elle s'en trouva enrichie et put s'adapter aux nouvelles structures et aux mentalités du temps. Elle résista au christianisme; Augustin eut plaisir à ses fêtes. Aux IV[e] et V[e] siècles, des édits impériaux ne réussirent pas en déraciner le culte; en 421, *manu militari*, on procéda à la destruction des édifices qui lui étaient consacrés; il y avait alors en Afrique des païens qui osaient encore dénoncer le recours à la violence[28]. Malgré la ferveur du Christianisme et de l'Islam africains, certaines vieilles croyances libyco-puniques continuent d'avoir cours. Au Maghreb d'aujourd'hui, on peut rencontrer certaines pratiques magico-religieuses dont les origines remonteraient au passé lointain de Carthage et peut être au delà; citons-en la présence des galets et des oeufs d'autruche dans certaines zaouias ou mzarats, le bris du vase, des offrandes, des amulettes, les repas funéraires. Lors de la conquête arabe au VII[e] siècle de l'ère chrétienne, vivait dans les montagnes de l'Aurès une reine prêtresse; c'était la Kahina de l'historiographie arabe; derrière le nom de la reine berbère, on croit pouvoir déceler le terme punique «Ko-

[25] S. GSELL, *Hist. anc. de l'Afrique du Nord*, Vol. IV, p. 498.

[26] G. GARBINI, *Convegno sul tema Fenici e Arabi* (Roma 11-13 octobre 1982), Roma 1983, p. 163.

[27] E.F. GAUTIER, *Le passé de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs*, Paris 1942, p. 136.

[28] G. PICARD, *Les religions de l'Afrique antique*, p. 177.

henat» qui désigne la prêtresse. Mais quelle était la divinité dont elle assurait le culte? L'historien arabe al-Maliki rapporte que lorsque la Kahina se déplaçait à la tête de son armée, elle faisait transporter à dos de chameau une idole en bois[29]. S'agissait-il de l'image de la divinité dont elle était prêtresse? Le contexte susurrerait l'hypothèse d'une divinité guerrière; on pourrait hésiter alors entre Ashtart et la déesse libyque qu'Hérodote avait identifiée à Athéna[30]. Comment se présentait cette idole en bois? L'information transmise par al-Maliki reste vague: il s'est contenté de dire «Sanem», terme arabe qui désigne l'image d'une divinité, une idole, qu'il s'agisse d'une statue ou d'un simple bétyle.

Certaines représentations iconographiques attestées dans le monde carthaginois semblent avoir été conservées en Afrique romaine. Le thème de la divinité assise sur un trône a été sûrement introduit par les Phéniciens. Dès le VI^e siècle avant J.-C., il se trouvait sur des bagues en or recueillies à Carthage, Utique et ailleurs[31]. Il figure sur une stèle découverte au tophet de Sousse[32] et situable entre les VI^e et V^e siècles avant J.-C. Il est également attesté sur d'autres stèles puniques de Carthage; des figurines de terre cuite et d'autres sculptées dans la pierre représentent des divinités assises sur des trônes. Ce thème perdure, résiste au temps et aux nouvelles structures; nous le retrouvons à Thinissut bien après la conquête romaine[33]; à Dougga un relief représente Baal Saturne assis sur un trône flanqué de sphinx. Il n'a pas été possible d'en fixer la chronologie en l'absence d'un contexte archéologique précis et à cause de son mauvais état de conservation; mais il est sûrement postérieure à la destruction de Carthage et à la conquête de l'Afrique par les Romains. Sur une mosaïque d'Oudna, nous voyons Neptune assis sur le dos d'un hippocampe, en arborant son arme préférée, le trident[34]. Cette image singulière aux yeux de l'historien de la mosaïque et de Neptune, rappelle en réalité le cavalier marin des monnaies phéniciennes de Tyr, et des médaillons

[29] Pour la Kahina, voir MH. H. FANTAR, *La Kahina*, «Reppal», III, 1987, pp. 169-184.

[30] Hérodote, IV, 180.

[31] Pour la bague de Carthage, voir A. PARROT, M. CHÉHAB et S. MOSCATI, *Les Phéniciens, l'expansion phénicienne, Carthage*, Paris 1975, p. 271 n° 332. Elle provient d'une tombe de Dermèche du VII^e siècle avant J.-C. La bague d'Utique a été découverte et publiée par P. Cintas, voir «Karthago», II, 1951, p. 53 et fig. 20.

[32] P. CINTAS, «Rev. Afric.», 1947, pp. 14-21; C. PICARD, *Catalogue du Musée Alaoui*, Nouvelle Série (Collections puniques), Tunis s. d. Cb. 1075.

[33] A. MERLIN, *Le sanctuaire de Baal et de Tanit près de Siagu*, Tunis 1910, p. 17.

[34] MH. FANTAR, *A propos de Neptune sur une mosaïque d'époque romaine découverte à Oudna*, «Studi maghrebini», II, 1968, pp. 105-112 et PL.

en terre cuite trouvés à Kerkouane en Tunisie et à Tamuda, une cité du Maroc antique[35]. Au répertoire de l'iconographie punique et libyco-punique, il y a lieu d'attribuer la main, l'œil, le poisson, le palmier, le signe dit de Tanit etc. La liste serait longue et fastidieuse. Toute cette imagerie à valeur magico-religieuse semble avoir toujours été et partout présente au Maghreb.

Dans la tradition d'aujourd'hui, la main tient encore une place très importante. Elle est présente dans l'épaisseur de la famille. Dans l'habitation, la chambre de la maîtresse de céans offre cette image à ceux qui peuvent y accéder: elle peut revêtir des formes différentes; pour la confectionner on a parfois recours à la terre cuite ou à un tissu rembourré et rehaussé de couleurs vives auxquelles s'associent l'éclat de fils et paillettes d'or et d'argent[36].

Parmi les bijoux de la femme maghrébine, il y a la main en métal précieux; la ville apprécie l'or et la campagne a des préférences pour l'argent. Le cuivre et le bronze ne sont pas exclus. A la fois bijou, phylactère et talisman, elle est souvent associée aux éléments nombreux et divers d'un collier; elle peut avoir l'exclusivité du cou de la femme qui le porte comme pendentif à l'aide d'une chaînette d'or ou d'argent selon le goût, la tradition ou la fortune. La femme peut attacher ce bijou précieux et efficient à son drapé, à sa tunique ou à sa chevelure respectivement comme une agrafe ou une épingle; elle peut également le pendre à l'une de ses fibules. Une main d'argent ou d'or est très souvent offerte en cadeau à l'occasion d'une naissance: garçon ou fille, le bébé la porterait attachée à son bonnet. Quelles que soient la forme, la diffusion et la valeur de cette amulette, le Maghreb n'en a sûrement pas l'exclusivité: l'image de la main est présente dans les grottes préhistoriques ou protohistoriques comme l'a bien montré Ali Sahly auteur d'une œuvre savante sur «les mains mutilées[37]».

Parmi les motifs que l'Afrique romaine a bien connus tout comme le Maghreb d'aujourd'hui il y a lieu de signaler le thème de l'arbre qui sépare deux animaux affrontés. Il convient d'en rappeler la fréquence dans l'imagerie orientale depuis la très haute antiquité sumérienne, akkadienne, babylonienne et assyrienne. Il était également présent en Syrie

[35] Pour le thème du cavalier marin en Phénicie et dans le monde punique, voir MH. FANTAR, *Le Cavalier marin de Kerkouane*, «Africa», I, 1966, pp. 19-32.

[36] S. GARGOURI SETHOUM, *Le bijou traditionnel en Tunisie*, Edisud. Aix-en Provence 1986, p. 103-109.

[37] Ali SAHLY, *Les mains mutilées dans l'art préhistorique*, Tunis 1966.

Palestine et en Phénicie. Les Orientaux l'introduisirent dans les pays de Méditerranée occidentale et surtout en Afrique. Tout comme dans les univers mésopotamien et syro-palestinien, à Carthage, ce motif représentait l'arbre de vie dont la protection était confiée à deux animaux; leur efficacité résidait dans la force physique ou la puissance magique comme pour les fauves ou les poissons. Pour l'Afrique romaine, on peut signaler une mosaïque de Carthage datable du IVe siècle après J.-C. où deux lions s'affrontent de part et d'autre d'un pin parasol[38]. En Tunisie et plus précisément à Gafsa, la jeune femme qui, aujourd'hui encore, avec des fils de couleur, tisse ou brode ce motif de l'arbre sacré ne sait pas qu'elle reproduit une image dont les grandes lignes avaient été fixées en Orient depuis des millénaires.

Aux symboles que l'Afrique romaine doit à la culture punique, il faut ajouter le signe dit de Tanit. Dans l'état actuel des témoignages disponibles, les plus anciennes manifestations appartiendraient à Carthage. Sans doute peuvent-elles remonter au Ve siècle avant J.-C. Il se répand pour se faire adopter partout dans le monde punique et même chez les Phéniciens d'Orient. Dans le monde de Carthage, on le rencontre souvent sur des stèles, des parois de chambres funéraires, des ivoires, des figurines de terre cuite, des lampes, des monnaies et sur une multitude d'autres objets. Sur des anses d'amphores, il a servi de marque de potier. En Orient, on l'a repéré sur de tessères et sur une figurine de terre cuite, datée du Ve siècle avant J.-C. Il convient d'ajouter les mosaïques de Kerkouane, et d'ailleurs.

Plus tard à l'époque romaine, on le retrouve sur des lampes et des stèles qui portent souvent des inscriptions latines. De nos jours, au Maghreb, ce fameux symbole continue d'avoir cours en gardant sa valeur apotropaïque et propitiatoire sur des tapis et des poteries berbères. Il fait partie de ces motifs qu'on aime encore porter sur le front ou sur le menton sous forme de tatouage, notamment dans les campagnes. Chez les Touaregs d'aujourd'hui, on confectionne des bijoux-amulettes dont la forme reproduit fidèlement le signe dit de Tanit. Il doit sa persistance à sa valeur magico-religieuse dont l'efficacité est toujours reconnue par les utilisateurs[39].

Outre ces images, certaines enceintes sacrées d'Afrique romaine semblent avoir favorisé le maintien de la langue punique pour la liturgie; on a découvert un très grand nombre de stèles à épigraphes dites néopuniques, les unes votives à l'adresse de Baal Hammon ou de quelque autre divinité, les autres funéraires. Ces témoignages épigraphiques prouvent d'une façon irrécusable que la langue punique n'a pas disparu ni d'Afrique[40] ni des autres régions du monde carthaginois malgré toute une politique de romanisation et de latinisation. D'après certains historiens contemporains, Rome ne chercha à éliminer ni la langue ni les mœurs des Puniques sauf peut être les sacrifices humains sans y parvenir d'ailleurs. La langue punique était, semble t-il, reconnue dans les testaments et devant les tribunaux[41]. «La langue latine s'est étendue sur tout le pays comme un vernis peu profond; elle est entrée dans les riches maisons; elle a couvert les grands mausolées et les pierres tombales ornées de bas-reliefs; elle s'est étalée sur les monuments publics mais elle n'a chassé du cœur des Africains ni le souvenir ni l'amour de leurs idiomes paternels[42]».

Au temps d'Apulée, dans les villes et campagnes de Tripolitaine, le punique était la langue des Africains qui n'avaient pas eu la fortune de fréquenter l'école municipale, tel était le cas du beau-fils d'Apulée. «Il ne parle jamais que punique à part quelques mots de grec qui lui viennent de sa mère. Quant au latin, il ne sait ni ne veut le parler[43]». Pudens habitait pourtant Oea, l'actuelle ville de Tripoli; c'était sous le règne d'Antonin Le Pieux (138-161), c'est à dire plus de trois siècles après la chute de Carthage. Pour des périodes postérieures, il y a lieu d'invoquer les textes dits «latino-puniques»; on les a d'abord qualifiés de «latino-libyques». Il s'agit en fait de textes puniques rédigés en caractères latins dont la publication est due aux savants britanniques J.M. Reynolds et J.B. Ward-Perkins, ainsi qu'au très grand érudit, l'un des meilleurs connaisseurs de la langue punique G. Levi Della Vida. Ce sont des documents postérieurs à la chute de Carthage; ils témoignent de la profonde punicisation de vastes régions d'Afrique du Nord, prouvant ainsi la per-

[38] Pour cette mosaïque du IVe siècle après J.-C. trouvée à Carthage, voir MOH. YACOUB, *Le Musée du Bardo*, Tunis 1970, p. 196, fig. 126.

[39] A.T. VERCOUTRE, «CRAI», 1911, p. 147.

[40] La langue punique était parlée en Afrique romaine dans des cités comme Maktar, Téboursouk, Mididi etc. on y a trouvé des inscriptions néopuniques postérieures à la fin de Carthage. Pour les inscriptions de Maktar, voir G. CH. PICARD, *Civitas mactaritana*, pp. 4-46. Une série de stèles à épigraphes néopuniques ont été découvertes à Téboursouk, voir MH. FANTAR, *Téboursouk, stèles anépigraphes et stèles à inscriptions néopuniques*, Ext. Mém. présentés par divers savants à l'Académie, T. XVI, 1974. Pour Mididi, voir M. SZNYCER, *Les Inscriptions néopuniques de Mididi*, «Semitica», XXXVI, 1986, pp. 5-24 et MH. FANTAR, *Nouvelles stèles à épigraphes néopuniques de Mididi, ibidem*, pp. 25-42. Les cités romano-africaines où des inscriptions néopuniques ont été trouvées sont très nombreuses. La liste serait longue; on en a trouvé dans les cités côtières et dans celles de l'intérieur jusqu'à l'extrême sud. C'est le cas de Remada en Tunisie. Il serait utile d'en faire un Corpus et une Carte.

[41] *Digest*, XXXVII, 111 et XLV, 1, 1.

[42] J. TOUTAIN, *Les cités romaines de la Tunisie*, Paris 1986, p. 205.

[43] Apulée, *Apologie* XC, III.

sistance et la survivance de la langue punique «au moins cinq cents ans après l'écroulement et la destruction de Carthage[44]». Parlant de Septime Sevère (193-211) Spartien rapporte: «Un jour, sa sœur arriva de Leptis. Elle connaissait à peine quelques mots de latin ce qui causa beaucoup de honte à l'empereur. Aussi l'invita-t-il à retourner dans sa patrie[45]», la langue de sa famille étant le punique. Au siècle précédent, à l'époque des Antonins et précisément sous le règne de Marc Aurèle (161-180) la langue punique était bien connue en Sardaigne notamment dans les milieux sacerdotaux; l'affirmation est due à une inscription néopunique de Bithia qui se trouve au musée de Cagliari[46].

Mais revenons en Afrique du Nord où les évêques chargés de la diffusion et la protection du christianisme devaient, dans certains cas recourir au punique pour être sûrs de transmettre le message et de bien saisir les préoccupations des fidèles. Arnobe le jeune affirme qu'au V^e^ siècle de l'ère chrétienne, la langue de Carthage était encore parlée au Sud de Sabrata en Tripolitaine[47]. Valerius, le prédecesseur d'Augustin sur l'évêché d'Hippone, constata l'usage de la langue punique dans les campagnes. Il entendit, un jour, le mot «salus[48]» il en demanda le sens; on lui répondit qu'il signifiait trois; ce témoignage, nous le devons à Saint Augustin, bon connaisseur de la langue et de la civilisation puniques. Ayant un jour voulu citer un proverbe punique, il ne manqua pas d'ajouter: «Je vous le dirai en latin parce que vous ne comprenez pas tous le punique. Le voici ce proverbe; si la peste te demande un écu donne lui en deux et qu'elle s'en aille[49]». Voici d'autre part un évêque donatiste qui, pour haranguer des circoncellions, dut, au témoignage de Saint Augustin, se servir d'un interprète, son auditoire ne comprenant pas la langue latine[50]. Les donatistes avaient, semble-t-il, revendiqué en faveur du punique une place égale sinon supérieure à celle du latin[51].

[44] M. SZNYCER, *Carthage et la civilisation punique à Rome et la conquête du monde méditerranéen*, 2/ Genèse d'un empire, Paris 1978, p. 592.

[45] P. MONCEAUX, *Les Africains, Études sur la littérature latine d'Afrique: Les païens*, Paris 1894, p. 354.

[46] M.G. GUZZO AMADASI, *Le iscrizioni Fenicie e Puniche delle colonie in Occidente*, Roma 1967, pp. 133-136 n° 8.

[47] Patrologia latina LIII, Col. 481 cité par ED. LIPINSKI, *Zeus, Ammon et Baal Hammon*, in Studia Phoenicia IV, religio Phoenica, Namur 1986, p. 330 n° 106.

[48] En punique comme dans d'autres langues sémitiques «Shalosh ou thalatha» (en arabe) signifie trois.

[49] Sermon CLVII, 4 apud. E.F. GAUTIER, *Le Passé de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs*, Paris 1942, p. 137.

[50] S.^t^ Augustin, *Epist.* 108, 4 et 109, 3. *Sermon* 167, 3.

[51] G. PICARD, *Le monde de Carthage*, Paris 1956, p. 84.

A l'occasion d'une controverse, Saint Augustin s'adressa à Crispin, un évêque donatiste de Guelma qui prétendait avoir converti les habitants des Mappalia: «Tu prétends que les Mappalienses ont passé de ton côté de leur plein gré. Eh bien! allons les voir ensemble; nous leur parlerons tous deux; nos questions seront rédigées par écrit et un interprète punique les leur traduira[52]». Dans une lettre adressée à Macrobe, un évêque donatiste d'Hippone, Saint Augustin remercia son collègue et rival pour avoir reproché aux bandes donatistes leurs crimes avec l'aide d'un interprète punique «*per punicum interpretem*»[53]. Dans une lettre adressée au pape Celestin (422-432), il recommanda la nomination d'Antonius à la tête de l'évêché de Fussala, une cité sise à 60 Km d'Hippone; car dans cette région les gens ne comprenaient d'autre langue que le punique; Antonius savait s'en servir[54].

En examinant le problème de la survivance du punique en Afrique du Nord, Chr. Courtois crut avoir perçu une certaine confusion dans les écrits de Saint Augustin. D'après lui, le Saint Père aurait considéré comme langue punique un vieux patois libyque débiteur sans doute de quelques emprunts à la langue de Carthage[55]. Cette thèse a été retenue par G. Ch. Picard: «Nous acceptons pour notre part, écrit-il, l'essentiel de la thèse présentée: le punique de Saint Augustin n'est probablement qu'un patois berbère transformé par de larges emprunts à la langue phénicienne qui expliquent les ressemblances avec l'hébreu relevées par le Saint évêque[56]».

Mais on a pu démontrer que l'évêque d'Hippone savait très bien de quoi il parlait; de nombreux arguments ont été invoqués à bon escient en faveur de la langue punique[57]. Il faut se rendre à l'évidence: «Pour se faire comprendre d'un Grec, il faut un mot grec, d'un Latin un mot latin, d'un Punique un mot punique[58]». Il n'y a pas la moindre raison de contester à l'évêque d'Hippone sa capacité de reconnaître la langue punique surtout quand il rapporte que les paysans africains se disent «Cananéens» et qu'ils le disent en langue punique: «*Unde interrogati rustici nostri quid sint, punice respondentes Chanani*»[59].

[52] S.^t^ Augustin, *Epist.* LXVI, 2.

[53] S.^t^ Augustin, *Epist.* CVIII, 4.

[54] S.^t^ Augustin, *Epist.* CCIX, 2 et 3.

[55] «CRAI», 1950, pp. 305-306 et «Rev. Africaine», XLIV, 1950, pp. 259-282.

[56] G. CH. PICARD, *Les religions de l'Afrique antique*, Paris 1954, pp. 163-164 et *Civitas Mactaritana*, p. 68.

[57] CH. SAUMAGNE, «Karthago», IV, 1950, pp. 169-178.

[58] S.^t^ Augustin, *Sermon*, CCLXXXVIII, 3.

[59] *Epistola ad Romanos in choata, Expositio* 13 in S.^t^ Augustin Oeuvres complètes par Péronne, Vincent Escalle etc. Paris 1870.

Pour le VI[e] siècle, nous avons le témoignage de Procope: «Les paysans parlent aujourd'hui encore le punique[60] ». Que la langue punique fût encore parlée dans les campagnes maghrébines à la veille de la conquête islamique cela dut avoir été un facteur au profit de la diffusion de la langue arabe; de nombreux historiens contemporains l'ont déjà souligné[61]. Encore aujourd'hui, dans les parlers maghrébins, on retrouve les traces de la vieille langue de Carthage: citons en l'adjectif «baaly» utilisé pour les cultures sèches. Il y a d'autres vocables que nous pouvons considérer comme un héritage des siècles carthaginois.

Carthage est ainsi présente dans la bouche du paysan maghrébin. Les cultures baaly ou cultures sèches, confiées à la sollicitude de Baal revêtent à ses yeux une importance considérable. Dans les campagnes, on n'a pas définitivement renoncé à l'emploi de l'araire. A bien examiner cet outil, on constate qu'il est pour ainsi dire identique à celui dont se servait le paysan carthaginois. L'image de l'araire est attestée sur des stèles puniques du tophet à Salammbo. Entre le passé Carthaginois et le Maghreb au présent, on relève les mêmes procédés et sans doute les mêmes outils. Nous avons le témoignage de la stèle de Boglio en Tunisie[62], d'une mosaïque découverte à Oudna[63] et d'une autre mise au jour à Cherchell en Algérie[64]: nous y voyons le paysan africain peiner pour labourer son champ à l'aide d'un araire tiré par des boeufs. Apulée de Madaure, l'actuelle Madaourouch, en Algérie orientale, présenta un paysan qui possédait un champ minuscule. Pour son exploitation, il ne disposait que de la force modeste de son âne. Mais écoutons Apulée: «Néanmoins évite à l'avenir de rappeler aux gens leur pauvreté. Naguère encore, ce petit champ de Zarath que ton père t'avait laissé pour tout bien, à la saison des pluies, seul avec un petit âne, tu le labourais en trois jours[65]».

L'agriculture de l'Afrique romaine doit en fait beaucoup à l'héritage punique. Les paysans africains gardèrent les techniques et les façons

[60] Texte cité par E.F. GAUTIER, *op. cit.*, p. 140.

[61] JULES TOUTAIN, op. cit., p. 204. S. GSELL, *Hist. anc. de l'Afrique du Nord*, Vol. IV, p. 498; G. CH. et C. PICARD, *La vie quotidienne à Carthage au temps d'Hannibal*, p. 252.

[62] Pour la stèle de Boglio voir *Cat. du Musée Alaoui*, Suppl. II, p. 73 n° 1447; G. et C. CHARLES PICARD, *La vie quotidienne à Carthage*, p. 95.

[63] P. GAUCKLER, *Le domaine des Laberii à Uthina*, Monuments et Mémoires Piot, t. 3 1896, pp. 200-201 PL XXII.

[64] N. BENSEDDIK S. FERDI, PH. LEVEAU, *Cherchell*, Alger 1983, p. 25 n° 13.

[65] Apulée, *Apologie* XIII.

culturales qui avaient fait leurs preuves bien avant la conquête romaine. Il en fut de même pour le traitement de certains produits agricoles. Entre autres choses, nous savons que les Carthaginois fabriquaient un vin d'après une recette connue grâce au traité agronomique de Magon: «Voici la méthode que Magon prescrit pour faire d'excellent vin avec le raisin séché au soleil procédé que j'ai moi-même suivi, précisa Columelle. Il faut cueillir du raisin hâtif, très mûr et en séparer les grains desséchés ou endommagés; puis enfoncer en terre à la distance de quatre pieds en tous sens, des fourches et des pieux afin qu'ils puissent soutenir des roseaux. Ces roseaux posés dessus, on étendra les grappes au soleil et la nuit on les couvrira de la rosée. Une fois séchées, elles seront égrappées et on jettera les grains dans une futaille ou dans une cruche dans laquelle on versera l'excellent moût de façon que les grains en soient entièrement recouverts. Au sixième jour, on mettra, dans un cabas, ces grains bien imbibés de moût et on les fera passer au pressoir. Le vin tiré, on le versera sur le marc du moût très nouvellement fait avec du raisin séché au soleil pendant trois jours et on foulera ce marc. Bien mêlé dans ce moût, il sera pressé et on enfermera aussitôt le vin résultant de ces raisins secs dans des vases bien bouchés de peur qu'il ne devienne très dur. Enfin, au bout de vingt ou de trente jours, lorsqu'il aura cessé de bouillir, on le survidera dans d'autres vases dont on enduira aussitôt les convercles de plâtre et qu'on recouvrira d'une peau[66]».

Il est une autre recette pour faire du vin à base de muscat séché. «Si l'on veut faire du vin avec du muscat séché au soleil, rapporte Columelle vraisemblablement d'après le traité de Magon, on cueillira des grappes de ce raisin qui ne soient pas endommagées et on les nettoiera des grains pourris; puis on les suspendra en l'air sur des perches qui doivent être toujours au soleil. On égrappera les grappes quand elles seront suffisamment flétries et on jettera dans une futaille les grains qu'on foulera aux pieds. Quand on aura fait un lit en les foulant, on arrosera encore de vin; on les foulera de même une troisième fois et on versera du vin par dessus jusqu'à ce qu'ils surnagent; après quoi on les laissera dans ce vin pendant cinq jours. Ensuite, on les foulera aux pieds et on les pressurera dans un cabas neuf[67]».

Ce vin fabriqué à partir de raisins secs est connu sous le nom de «*passum*». Palladius agronome romain en a également décrit la recette: «On

[66] Columelle, XII, 39, 1-2.

[67] Texte cité par L. PORTES et F. RUYSSEN, *Traité de la vigne et de ses produits*, Vol. I, Paris 1886, p. 109.

fera le *passum* qu'on a partout en Afrique le secret de rendre si moelleux et si agréable et qui, employé en guise de miel pour confire, devient un préservatif contre les vents. On cueillira donc une très grande quantité de grappes de raisin qu'on fera sécher au soleil et après les avoir renfermées dans de petits paniers de joncs à claires voies, on commencera par les fouetter vigoureusement par des verges. Ensuite lorsque tous les grains sont amollis par les coups, on soumettra le panier à l'action du pressoir. Le jus qui s'en exprimera sera le *passum* qu'on renfermera dans un petit vase pour le conserver comme du miel[68]».

Dans ce domaine de l'agriculture, l'Afrique romano-africaine n'avait pas rompu avec le passé carthaginois. Elle resta fidèle à ses acquis d'autant que les Romains de la péninsule avaient reconnu la supériorité du savoir punique. Il suffirait là de rappeler le prestige de Magon et de son traité agronomique.

L'Afrique romaine garda beaucoup d'autres choses de son passé punique. Aux Phéniciens et à Carthage, elle doit des matériaux de construction, des techniques architecturales, des structures, des formes, des volumes, un décor etc.: La brique crue, la brique cuite au four, le pisé à l'aide d'un coffrage en bois, l'emploi des harpes pour le confortement des murs en moellons, l'habitation à cour centrale[69], etc. Ces apports ont résisté à la romanisation; nous pouvons y reconnaître la contribution africaine à l'édification de la romanité. Pour désigner la construction en harpes, l'expression «*opus africanum*» est souvent utilisée. Cette technique est partout présente en Afrique romaine qu'il s'agisse de monuments civils ou religieux ou qu'il s'agisse de simples habitations. Arrêtons-nous devant le beau Capitole de Dougga pour y relever l'emploi de l'*opus africanum*[70]; cette technique a survécu jusqu'au delà de l'Antiquité: dans des cités arabo-islamiques comme Tunis, Sousse, Monastir, Sfax, Bizerte, Lemta etc., les bâtisseurs des murailles, des Ribats et des mosquées au IX[e] siècle de l'ère chrétienne continuent de croire à l'efficacité de l'emploi des harpes pour les murs construits en moellons[71]. Les empreintes de la civilisation punique ont été relevées dans certains édifices typiquement romains comme l'amphithéâtre d'el-Jem

[68] *Op. cit.*, pp. 109-110.

[69] Pour ces matériaux et techniques de construction, voir MH. FANTAR, *Kerkouane*, vol. I, Tunis 1984, pp. 271-430.

[70] C. POINSSOT, *Les ruines de Dougga*, Tunis 1958, pp. 34-38 et PL. VII.

[71] MH. FANTAR, *Carthage, la prestigieuse Cité d'Elissa*, Tunis 1970, PL. XXII; voir aussi notre *Kerkouane*, vol. I, Tunis 1984, pp. 335-342.

où le bâtisseur, certainement d'origine africaine préféra la coudée punique au pied romain[72].

Pour la construction de leurs temples et de leurs habitations, les Africains restèrent fidèles aux vieux schémas hérités du passé punique si bien que dans l'historiographie contemporaine, on parle «du temple romano-africain» quand il s'agit d'édifices sacrés tels que les temples de Saturne et de Caelestis à Dougga. On y retrouve le souvenir de Carthage et de la religion punique dont l'impact est perceptible dans d'autres sanctuaires au Maghreb, ceux d'Apollon à Bulla Regia, de Mercure à Gigthis, de Sardus Pater, l'héritier du dieu punique Cid dont les traces ont été reconnues à Antas en Sardaigne[73]. A l'héritage carthaginois, ces édifices doivent l'une ou l'autre de leurs composantes: la cour, les cellae contiguës, la crypte, les dépendances ou la chapelle en tabernacle installée au milieu de la cour.

Pour l'architecture domestique, l'habitation romano-africaine s'apparente à la maison punique telle qu'elle apparait à Carthage et à Kerkouane, avec son accès sur la rue, le couloir ou vestibule coudé, la cour bien à l'abri de la curiosité insolente de la voie publique et ses différentes pièces qui empruntent à la cour air et lumière. Les Africains restèrent fidèles à ces acquis dont leurs ancêtres avaient apprécié les avantages. La maison dite arabe au Maghreb d'aujourd'hui continue de reproduire dans leur ensemble, les formes et les volumes de l'habitation carthaginoise dont le plan avait été mis au point en Orient sémitique depuis des millénaires avant l'ère chrétienne[74].

Pour pénétrer encore plus dans l'épaisseur du quotidien maghrébin d'aujourd'hui, il y a lieu de rappeler certains faits et gestes dont les origines remontent à une très haute antiquité. Dans les campagnes du Maghreb on peut encore admirer le geste envoûtant de la fileuse à la quenouille[75]. L'image la plus ancienne que nous en ayons est visible sur une ha-

[72] Nous devons cette information inédite à notre collègue Hédi Slim que nous remercions.

[73] Pour ce temple d'Antas en Sardaigne voir F. BARRECA, *Ricerche ad Antas*, Roma 1969, pp. 9-46 et S. MOSCATI, *L'Ancora d'argento, I Fenici sui Mari*, Milano 1989, p. 204, fig. 62.

[74] Pour la maison punique à cour centrale, voir MH. FANTAR, *Kerkouane*, Vol. II, Tunis 1985. Pour l'habitation en Afrique à l'époque romaine, G. CH. PICARD, *La civilisation de l'Afrique romaine*, Paris 1959, pp. 210-223. La maison dite arabe dans les pays du Maghreb et surtout en Tunisie est en fait l'héritière de l'habitation punique voir à ce propos, *L'habitat traditionnel dans les pays musulmans autour de la Méditerranée*, Vol. *I, L'héritage architectural: Formes et Fonctions*, Institut Français d'Archéologie Orientale, Le Caire 1988, pp. 72-164 (Tunisie).

[75] A. LOUIS, *Douiret, étrange cité berbère*, STD, Tunis 1975, pp. 72-73; voir aussi du même auteur, *Tunisie du Sud, Ksars et Villages de crêtes*, CNRS, Paris 1975, pp. 200-201 et fig. 58 et 59.

chette-rasoir en bronze recueillie dans une tombe de la nécropole punique de Sainte Monique à Carthage[76]; nous retrouvons la fileuse à la quenouille sur une mosaïque de Tabarka[77] aujourd'hui exposée dans la salle de Sousse au Musée du Bardo.

Entre autres activités de la maîtresse de céans, il y a la préparation du pain cuit au four qu'on appelle en Tunisie comme au Liban «Taboun ou tabouna», terme dont les Marocains rejettent et dénoncent l'obscénité. Dans d'autres pays d'Orient où ce four à pain existe, on l'appelle «tennour», un nom attesté en arabe, en hébreu et dans de nombreuses langues sémitiques. Ce four à pain se présente comme un gros cylindre en terre cuite d'environ 60 cm de diamètre et de 80 cm de hauteur, pourvu d'un orifice d'aération. Il est souvent encastré au sol pour la fixation; les galettes à cuire doivent être collées aux parois du four préalablement et convenablement chauffées. Ce type de four fut certainement introduit en Afrique du Nord par les Phéniciens; on en a trouvé à Sarepta, en Syrie; pour Carthage, les fouilles de la nécropole de Borj Jedid exécutées en 1957 ont permis de retirer d'une tombe attribuable au V^e siècle avant J.-C. un groupe de terre cuite et de facture populaire: il s'agit d'une scène de la vie domestique: la cuisson du pain au four; nous voyons en effet la ménagère devant le four s'affairer à coller ou à retirer un pain. Tout à côté d'elle, son enfant, curieux, semble attendre avec impatience la galette exquise que sa mère ne devrait pas tarder à lui offrir[78]. En mettant côte à côte ce groupe de Carthage daté du V^e siècle avant J.-C. et une image qui représenterait la cuisson du pain dans les campagnes du Maghreb et surtout en Tunisie, on y remarque une parfaite équivalence: le même four, et le même geste[79].

Ce ne sont là que des échantillons dont le choix peut relever de l'arbitraire ou du goût personnel; mais ils soulignent cette persistance de la civilisation punique, vigoureuse par elle-même pour défier les millénaires et leurs alluvions culturelles. Il faut cependant reconnaître qu'avec l'arrivée des Arabes les acquis dus aux Phéniciens et Carthage, c'est à dire à l'Orient sémitique, ont eu pour ainsi dire un second souffle et un supplément d'énergie pour se maintenir voire-même refleurir. Grâce à la fondation de Kairouan le Maghreb renoue avec l'Orient sémitique et Carthage continue de vivre en nous.

[76] C. PICARD, Sacra Punica, «Karthago», XIII, 1967, p. 65, n° 20 et PL. XXI: «On y voit une femme voilée, vêtue d'une robe transparente, assise surun trône et tenant un fuseau et une quenouille».

[77] MOH. YACOUB, *Le Musée du Barbo*, Tunis 1970, p. 51 et fig. 52.

[78] Pour ce four à pain d'époque punique, voir P. CINTAS, «Oriens Antiquus», I, 1962, p. 233 et suiv.

[79] MH. FANTAR, *Kerkouane*, vol. II, p. 156 et PL. CXVII.

Nacera Benseddik
Intervento

Mr Fantar a conclu sur une romanité, somme de toutes les civilisations des peuples qu'elle a conquis. Cette évidence n'a pas frappé les historiens qui ont, pendant des décades, borné leur recherche à l'hellénisme et à la romanité, le reste étant soit signalé avec quelques commentaires méprisants, soit tout simplement occulté.

Il a fallu beaucoup de témerité aux premiers chercheurs qui se sont écartés du chemin obligé du classicisme pour se lancer dans l'inventaire des survivances de la civilisation punique en Afrique du Nord. C'est à la ténacité de ces chercheurs qu'on a dû d'entendre des rapports semblables à celui de Mr Fantar, ce matin: simple aperçu des nombreuses influences du monde phénico-punique sur le monde berbère, influences dont personne aujourd'hui ne saurait sérieusement douter.

Peut-être faudrait-il se remettre en campagne, à la recherche du substrat. Il est bien évident que, cette fois, ce n'est plus de témérité mais d'esprit suicidaire qu'il faudrait faire preuve car, malgré la thèse de M. Benabou, il a fallu attendre Sassari 1989 pour qu'avec l'expression «persistance indigène» du titre du Colloque, l'intérêt se focalise enfin sur l'étude du substrat, qu'on l'appelle libyque, numide, libyco-punique ou berbéro-romain. Les quelques tentatives faites ici et là, et que d'aucuns ont qualifiées, encore récemment, d'«africanisme exacerbé», sont louables face au «syndrome orientalisant» qui affecte à intervalles réguliers l'historiographie du Maghreb et apporte aux thèses officielles la caution de grands noms de la communauté archéologique.



Une Carthaginoise devant le four à pain. Vème siècle avant J.C.

Tavola II



Une Tunisienne devant le four à pain. Aujourdhui au Cap Bon en Tunisie.

Enrico Acquaro

L'eredità di Cartagine: tra archeologia e storia

Nel terzo dei Convegni sassaresi sull'Africa romana ho avuto già occasione di trattare in breve un tema che oggi è centrale per i lavori di questo settimo incontro, *L'eredità di Cartagine*[1]. A qualche anno di distanza ritorno ben volentieri sul tema ringraziando i colleghi Brizzi, Mastino e Schipani per avermi dato l'opportunità di rivisitare l'argomento.

* * *

La letteratura trascorsa dal mio intervento del 1985 ad oggi, ivi compresi gli interventi di A. Ben Younès Krandel, C. Picard ascoltati nel corso del II Congresso Internazionale di studi fenici e punici[2], ha registrato poche modifiche rispetto alla problematica proposta in quell'occasione, soprattutto per le provincie di Spagna e di Sardegna. Le stesse conclusioni cui pervengono i contributi per la Sardegna di S.F. Bondì[3] e di P. Bartoloni[4] sembrano infatti non mutare in sostanza i termini dei problemi proposti. Con S.F. Bondì l'identità delle sopravvivenze puniche nella Sardegna romana sembra attingere ad un *continuum* fenicio-punico alquanto monolitico rispetto all'articolazione culturale da altri e da me stesso proposta[5].

Nell'intervento agli incontri sassaresi del 1987 (che putroppo nella edizione degli Atti manca di apparato critico) P. Bartoloni pone in ter-

[1] Cf. E. Acquaro, *L'eredità di Cartagine: L'Africa romana, III*, Sassari 1986, pp. 59-64.

[2] Cf. ad esempio A. Ben Younès Krandel, *Stèles anthropomorphes trouvées à Dougga*; C. Picard, *Les Maktarois vus par eux-mêmes entre la conquête césarienne et la promotion coloniale* (in corso di stampa).

[3] S.F. Bondì, *Le sopravvivenze puniche nella Sardegna romana, Storia dei Sardi e della Sardegna, 1*, Milano 1987, pp. 205-11.

[4] P. Bartoloni, *Aspetti protostorici di epoca tardopunica e romana nel Nord Africa e in Sardegna, L'Africa romana, V*, Sassari 1988, pp. 345-47.

[5] Cf. da ultimo, E. Acquaro, recensione a C. Tronchetti, *I Sardi*, Milano 1988, «RSF», 17, 1989, p. 157.

mini di storica articolazione i rapporti con l'elemento protosardo che ebbero le fondazioni fenicie e Cartagine, spesso con conflitti che si svolsero all'interno delle affini ma non identiche etnie colonizzatrici.

Da quest'ultimo assunto sarà opportuno riprendere il filo dell'intervento del 1985, riproponendo alla verifica del dibattito una griglia interpretativa che tenga conto del complesso della documentazione disponibile.

Chiave di volta di tutta la lettura che si propone è un dato fondamentale e ampiamente noto per la civiltà fenicia d'Occidente: l'intervento militare e politico che Cartagine realizza alla fine del VII secolo a.C. nelle regioni occidentali già raggiunte dalla frequentazione e successiva colonizzazione dei Fenici. L'azione di Cartagine immette massicciamente nelle culture materiali dei singoli territori, che hanno avuto alle spalle una storia di almeno tre secoli fatta di confronto e di integrazione con i diversi sostrati, le proprie risorse e il peso di tutta la propria politica estera con l'apertura, tra l'altro, al mercato attico[6].

Il problema a questo punto che si pone in tutta evidenza è se e in che misura Cartagine nella «normalizzazione» delle colonie fenicie e nella diretta colonizzazione dei territori guadagnati al suo controllo si sia fatta portatrice di una cultura punico-libica già integrata in tutte le sue componenti. Oppure se la colonia di Tiro si sia confrontata sulla base della sua sola, anche se specifica, origine fenicia, libera, come dire, da qualificanti connotazioni africane, con le realtà delle altre colonie fenicie e con i diversi sostrati ed adstrati regionali.

L'alternativa non sembri di poco conto per la lettura del problema proposto. Nel caso, come crediamo, dell'esportazione del modello integrato punico-libico, l'eredità cartaginese nei diversi ambiti regionali sino alla romanizzazione sarà un tramite privilegiato dell'emergente ruolo dell'Africa nel Mediterraneo della prima Roma, repubblicana e imperiale. Nel secondo la componente punica «ereditata» sarà trainata dalla cultura dominante numidica, cui si dovrà la sintesi nord-africana che arriva alla romanizzazione.

Se risulterà corretta tale impostazione sulla eredità di Cartagine, non si dovrà dimenticare l'esistenza di altre eredità, che possono derivare dall'integrazione/confronto delle fondazioni fenicie con i diversi sostrati indigeni delle regioni occidentali da loro raggiunte e che potrà aver affiancato, se non violentemente «normalizzato», l'acculturazione cartaginese.

[6] Cf. da ultimo, E. ACQUARO, *Gli insediamenti fenici e punici in Italia*, Roma 1988, pp. 47-49.

Ma è ora tempo di abbandonare l'impostazione teorica proposta per verificare alcuni aspetti alla luce delle più recenti ricerche archeologiche. Nell'intervento del 1985 si proponeva l'ambito funerario come verifica di avvenuti sincretismi fra sostrato libico e punico, suscettibili d'impostazione e di sopravvivenza sino alla più avanzata romanizzazione. Ora sono proprio le ricerche dei colleghi tunisini del Centre d'Etudes de la Civilisation Phénicienne-Punique et des Antiquités Libyques, diretto da M. Fantar, a fornire con le loro originali ricerche puntualmente pubblicate su «Reppal» dal 1985 dati di estremo interesse sulla compenetrazione/confronto fra l'universo funerario punico, libico e numidico avvenuto nel Nord-Africa fra l'ultima età di Cartagine e la prima romanizzazione.

Dal complesso della documentazione raccolta emerge uno schema tipologico delle tombe fortemente articolato, in cui tipologie libiche ricevono apporti punici[7], schemi libici rimangono impermeabili all'acculturazione punica[8] e soluzioni tombali sono espressione di un'integrazione che è definita libico-punica[9]. Ma è in particolare la pittura in tomba ad apparire dall'esame dei colleghi come «l'une des composantes libyques de l'univers punique d'Afrique du Nord ou de ce qu'on pourrait appeler la punicité africaine»[10]. Ecco quindi una traccia di partenza concreta per esaminare la presenza di una «punicité africaine» nelle provincie iberiche e sarde. Ho, ad esempio, l'impressione che alla luce dell'imponente documentazione raccolta dai colleghi tunisini tale «punicité africaine» sia riscontrabile in Sardegna in più di una occasione, dalla tomba cagliaritana con la figura del guerriero piumato alla tomba della stessa necropoli con l'ureo alato[11]. Un discorso più ampio sarebbe da porsi per l'architettura tombale con verifiche statistiche fra schemi libico-punici e schemi delle provincie d'oltremare, naturalmente nel quadro di un'attenta periodicizzazione storica.

[7] Cf. ad esempio, A. BEN YOUNÈS-KRANDEL, *Note à propos d'un type de caveau bâti rencontré aux Andalouses (Algérie)*, «REPPAL», 3, 1987, pp. 1-16.

[8] Cf. ad esempio G. CAMPS, *Protohistoire de l'Afrique du Nord. Questions de terminologie et de chronologie*, «REPPAL», 3, 1987, pp. 43-70.

[9] Cf. ad esempio, H. BEN YOUNÈS, *Note sur les tumulus de Henchir El Mozouri (Sidi Alouane) au Sahel tunisien*, «REPPAL», 3, 1987, pp. 33-42.

[10] Cf. M. FANTAR, *La décoration peinte dans les tombes puniques et les haouanets libyques de Tunisie*, «Africa», 10, 1988, p. 39.

[11] Cf. da ultimo, E. ACQUARO, *La Sardegna fenicia e punica: fra storia e archeologia*, «BArte», 31-32, 1985, p. 50.

Perno, quindi, dell'indagine che si propone è la sistematica revisione delle tarde necropoli libiche, puniche, libico-puniche dell'Africa del Nord che i colleghi del Centre hanno in corso. Un contributo in tal senso vuole essere una notizia preliminare che qui si offre sulla necropoli di Capo Zebib. La regione di Biserta, e in particolare la zona di Ras Zebib, è in grado infatti con i diversi interventi di prospezione e di scavo ivi condotti di fornire dati di estremo interesse sull'ultima età dell'Africa cartaginese e sul suo trascorrere alla prima età romana.

Sul suo territorio, già noto a P. Cintas per le evidenti emergenze archeologiche, ha condotto ricerche negli anni 1971-1972 una missione congiunta italo-tunisina. Nel 1986 l'Institut National d'Archéologie et Art di Tunisi ha ripreso, dopo accordi con la controparte italiana, l'Istituto per la Civiltà fenicia e punica del CNR, indagini di superficie sull'intera regione[12]. Gli accordi italo-tunisini ripresi nel 1983-84 prevedevano l'edizione congiunta degli scavi condotti da chi legge nella necropoli individuata nella valle che si apre fra i due rilievi del Djebel Touchela e il Djebel bou Choucha. La presentazione di alcune tombe e dei materiali di corredo vuole qui essere l'anticipazione dell'edizione prevista. I saggi condotti hanno indicato una frequenza fra la fine del IV secolo a.C. e il IV secolo d.C. In linea di massima la necropoli sembra simile per il periodo dai primi del III alla fine del II a.C. alla necropoli di El-Hkayama, nel Sahel tunisino[13]. Rispetto a quest'ultima la necropoli di Capo Zebib sembra servire una popolazione in cui l'acculturazione punica è più profonda, con percentuale quasi inesistente di ceramica a mano indigena.

[12] Cf. da ultimo F. CHELBI, *Prospection archéologique dans la région de Bizerte (Année 1986)*, «REPPAL», 3, 1987, pp. 71-115 con la bibliografia ivi riportata.

[13] Cf. H. BEN YOUNES, *La nécropole punique d'El Hkayma*, «REPPAL», 2, 1986, pp. 31-172, «REPPAL», 4, 1988, pp. 49-159.

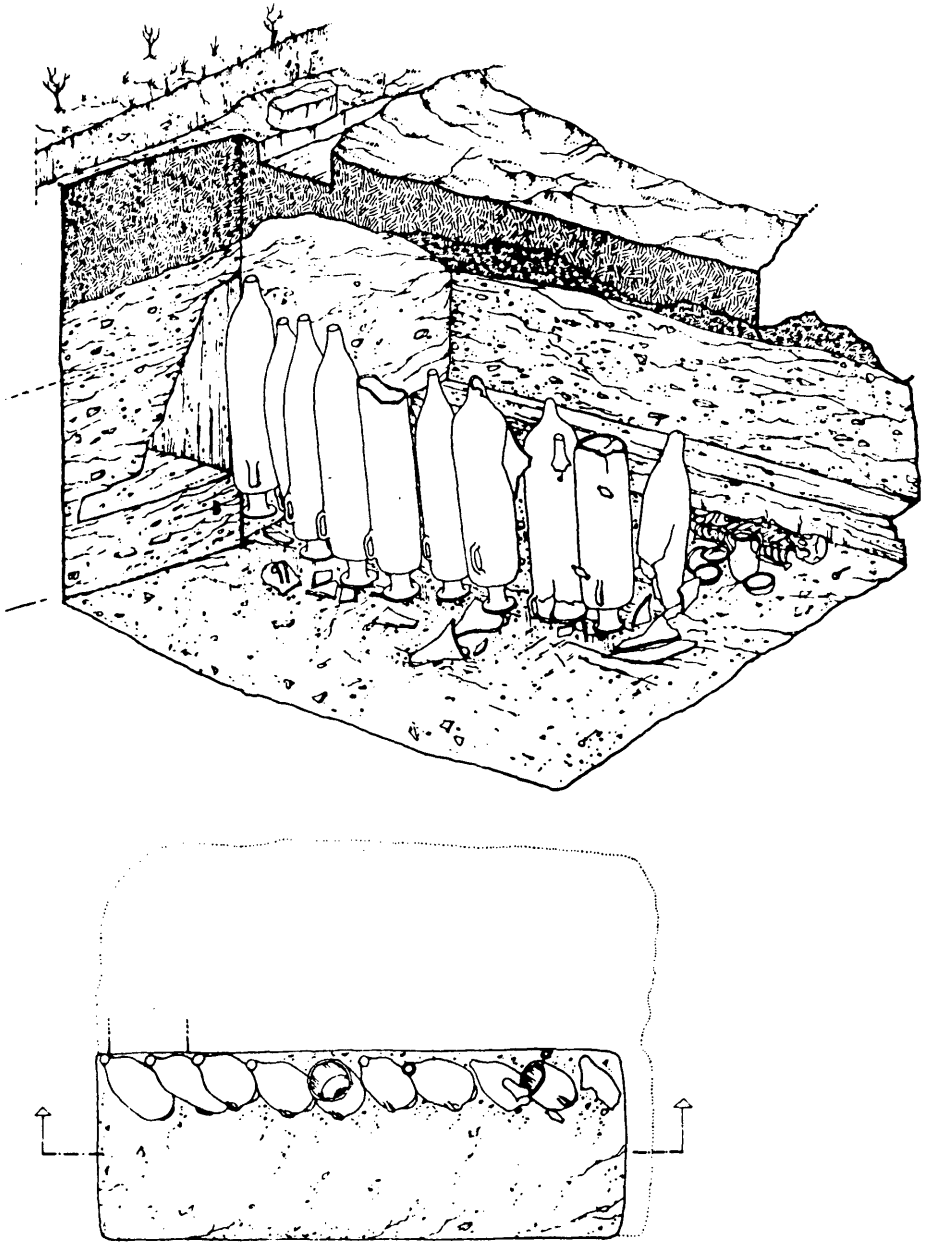


Fig. 1: Capo Zebib. Tomba 23.

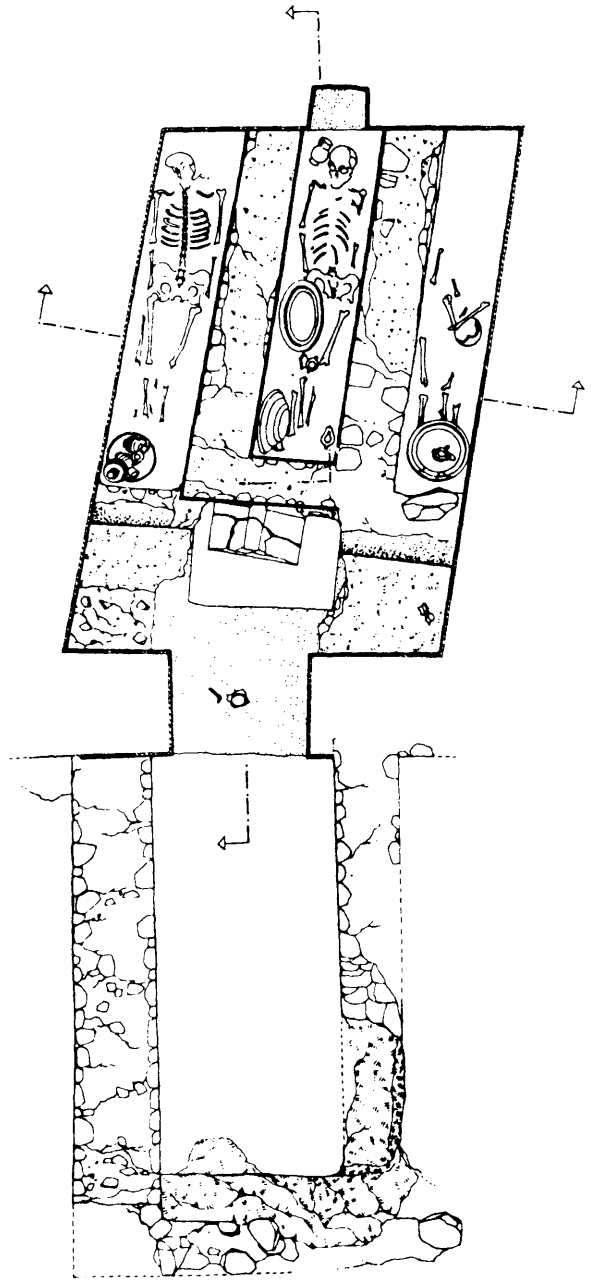


Fig. 2: Capo Zebib. Tomba 51, pianta.

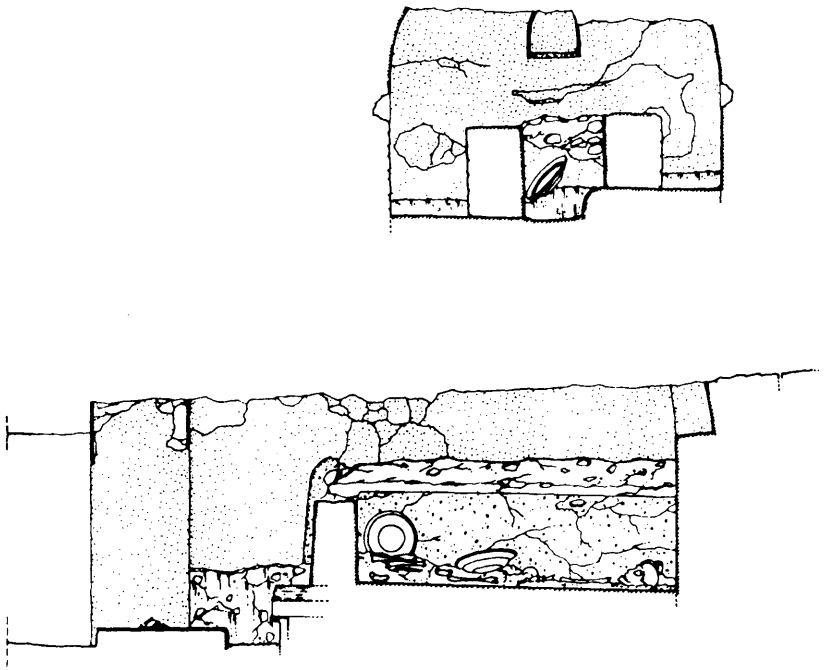


Fig. 3: Capo Zebib. Tomba 51, sezioni.

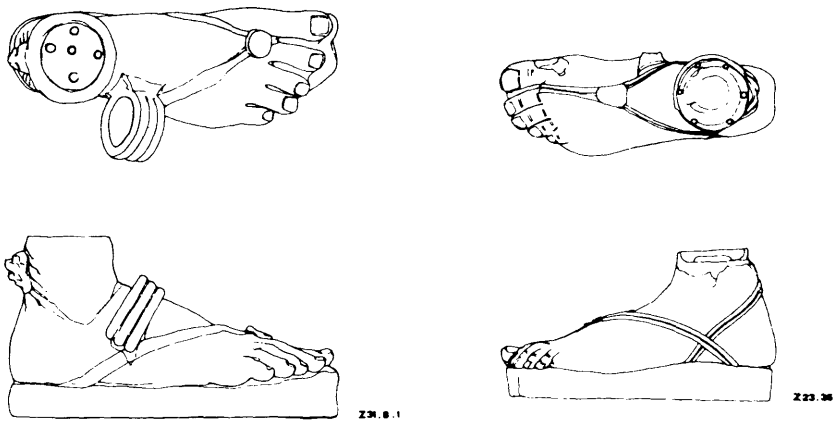
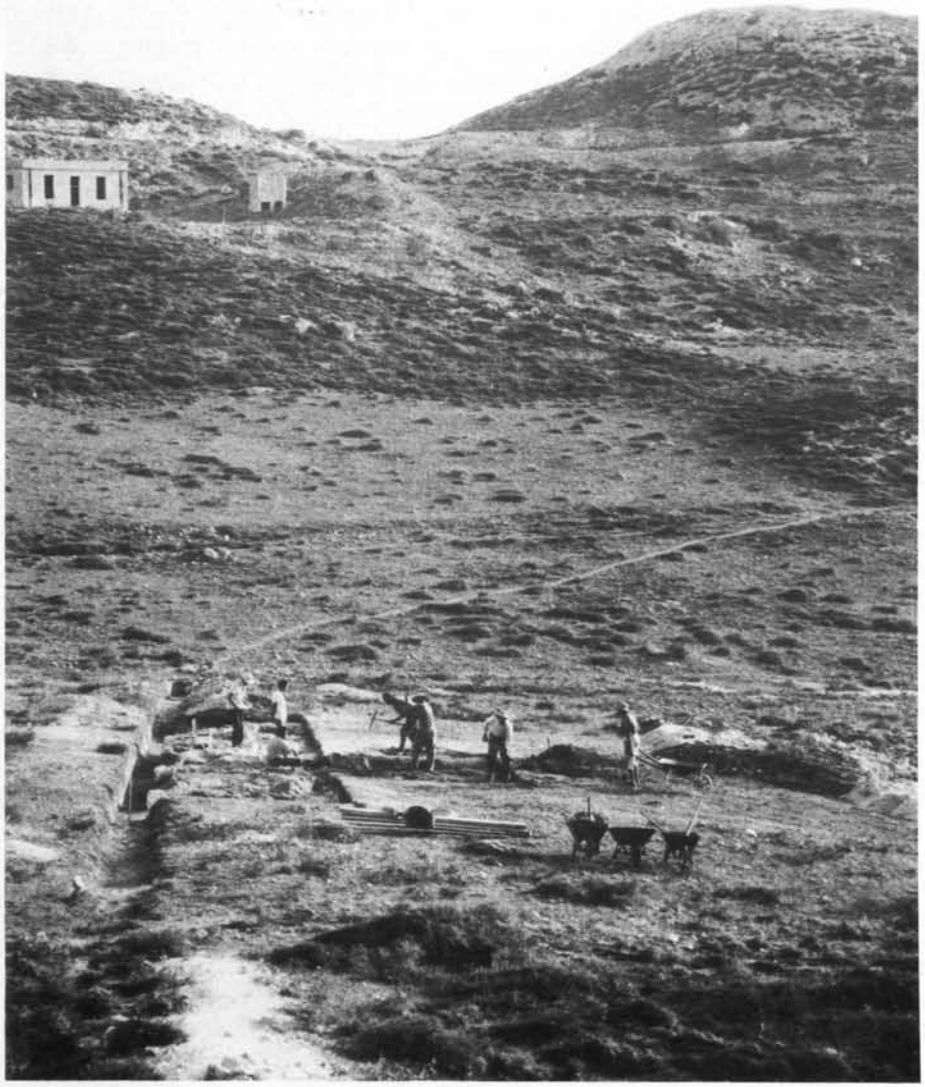


Fig. 4: Capo Zebib. *Guttoi* a vernice nera.



Necropoli di Capo Zebib: campagna 1972.

Vanni Beltrami

Le tracce del silfio classico nell'odierna farmacopea sahariana

1. Premessa

Questa comunicazione è dedicata al problema del σίλφιον o *Laserpicium*, definito già dallo Chamoux «questione irritante, attraente ed oscura ... da più di due secoli». Tale problema viene qui affrontato sotto il profilo del paragone fra talune piante medicinali — attualmente in uso nel Nord-Africa e nel Sahara — e la pianta cirenaica e medio-orientale descritta in antico: viene pertanto mantenuto in tono minore l'aspetto storico-archeologico e letterario, data la diffusione delle conoscenze in materia e l'abbondanza di descrizioni, raffigurazioni e tradizioni relative al silfio sia africano che asiatico nella letturatura specialistica.

2. Il Silfio come pianta medicinale nel mondo classico

Il *Silfio* era una pianta selvatica propria del Jebel Cirenaico, probabilmente diffusa - anche se in quantità molto ridotte — in tutta l'Africa settentrionale al margine del Sahara. In epoca romana fu peraltro largamente usato anche una sorta di silfio proveniente dall'Asia e più precisamente dall'Iran, dall'Armenia, dalla Siria e dalle Indie.

L'origine del nome *Silfio* non sarebbe greca, ma da ricollegarsi ad un radicale forse africano: dallo stesso deriverebbero sia la denominazione greca *Silfio*, sia la denominazione latina *sirpe*, donde il succo della pianta venne definito *lac serpicium*, «vulgo» *Laserpicium*.

Il *Silfio* risultava essere pianta annuale. Aveva una radice lunga e assai grossa, con un rigonfiamento a fior di terra definibile come un tubercolo. In primavera nascevano le prime foglie, poi il tronco o caule assai grosso, rigato verticalmente all'esterno, cavo all'interno: il caule si sviluppava verso l'alto in tre-quattro segmenti, interrotti da piani di sviluppo di tre-quattro foglie ogni volta, disposte a loro volta a corona intorno allo stelo principale ed a piccoli steli collaterali. All'altezza dell'ultimo segmento, il caule si apriva in un mazzolino di piccoli fiori rotondi analoghi a quelli sbocciati all'estremità di ogni stelo secondario.

I fiori producevano dei semi che, una volta seccati dalla canicola e dispersi dal vento nella steppa, propagavano la pianta nel territorio circostante.

In età classica, al silfio venivano attribuite doti molteplici e gli usi che se ne facevano erano assai vari. Cibo di pregio, costituito dalla pianta come legume e dalla radice tagliata in pezzetti e condita con aceto, esso era anche foraggio per gli animali, mentre i succhi della radice e del tronco o caule fornivano una droga o spezia che veniva esportata come condimento ed anche come medicamento. A quest'ultimo riguardo, è interessante ricordare che Ippocrate e Plinio forniscono una lista delle malattie per le quali il silfio era indicato, per le sue qualità di purgante, astringente, stimolante della digestione, antisettico.

3. La *Thapsia Garganica* e le Ferule nord-africane ed asiatiche

Il tentativo di identificare tra la vegetazione attuale nord-africana, circum-mediterranea ed asiatica le piante che nell'età classica venivano qualificate con il nome di *Silfio* conosce una lunga storia. Attualmente, il campo sembra ristretto ed alcune precise *Umbelliferae*: l'una denominata *Thapsia Garganica*, le altre appartenenti alla famiglia delle *Ferulae*. Sia dalla prima che dalle altre, a livello di foglie e di radici, si estraggono tutt'oggi prodotti medicamentosi variamente denominati ed utilizzati in varie regioni del Nord-Africa, nel medio oriente e dell'Asia. Prima di ricordare tali utilizzazioni mediche, sarà pertanto opportuno riportare qui una breve descrizione delle piante in questione.

La *Thapsia Garganica* appartiene all'ordine delle *Umbelliflorae* ed alla famiglia delle *Umbelliferae*. È una pianta perenne, erbacea, con grossa radice fittonosa; il caule è eretto, alto fino a 90-140 centimetri, glabro, striato, ramificato superiormente, con rami alterni. Le foglie basilari sono dapprima ellittiche ed intere, poi palmatosette, con lacinie lanceolate più o meno sottili e margini membranosi. Le foglie caulinari sono inferiormente picciuolate, grandi e pennatosette, con le lacinie lineari interissime; superiormente ridotte alla guaina ampia, concava, acuta. Le infiorescenze ad ombrello hanno 10-20 raggi, senza involucro; i fiori sono poligami.

Questa *Thapsia*, che fiorisce in maggio e giugno, cresce nei luoghi asciutti, lungo la costa e nel piano submontano circum-mediterraneo; in Africa settentrionale è presente dalla Libia al Marocco. La radice è la parte di uso medicinale in quanto contiene i principi attivi: acido tapsico e caprilico, un olio essenziale ed un principio resinoso, mescolanza di

terpene e di canfene. La radice è comune nella medicina popolare di varie regioni mediterranee per la sua nota azione revulsiva nei casi di lombaggine, ischialgia ed in tutte le affezioni dolorose articolari o muscolari di natura reumatica o nevralgica.

Le *Ferulae*, che appartengono anch'esse all'ordine delle *Umbelliflorae* ed alla famiglia delle *Umbelliferae* e delle quali ci si deve qui occupare, sono assai varie. Parecchie fra esse infatti producono dei lattici gommo-resinosi di odore agliaceo e forniscono sostanze medicamentose variamente utilizzate. Vanno ricordate fra le altre la *Ferula Scorodosma*, la *Ferula Narthex* o *Asafoetida*, la *Ferula Alliacea*, la *Ferula Persica*, la *Ferula Marmarica*. Si tratta di piante erbacee perenni, alte in alcuni tipi fino a 2-3 metri, a caule fistoloso, eretto, rigido e con una grossa radice a fittone, a lacinie lanceolate, dentate, coperte di peli cenerini nella pagina inferiore. Producono fiori per lo più giallastri, in grandi ombrelle composte con 20-30 raggi; gli acheni costituenti il diachenio sono leggermente appiattiti sul dorso e provvisti di cinque coste.

Le *Ferulae* che abbiamo citato crescono prevalentemente in Asia Minore ma si estendono al bacino dell'Indo: il tipo «simplex» e quello «marmarico» sono certamente anche presenti in Africa Settentrionale. La radice è la parte contenente i principi attivi: olio essenziale, resina, gomma, acido ferulico. Per ottenerli si scopre la regione del colletto quando le foglie cominciano ad appassire e dopo circa 40 giorni si taglia il caule a livello del suolo; essuda allora un lattice, che rapidamente si rapprende a contatto dell'aria e può venire raccolto dopo poco tempo.

La varietà commerciale più pregiata è in lacrime, ossia in grani tondeggianti o irregolari grossi fino a 4 centimetri, lisci, giallo-bruni o rossastri; tali grani sono fragili, con frattura ceroide, opalescente, volgente in breve tempo al bruno o al viola sotto l'azione dell'aria; meno pregiata, perché impura, è la qualità in grumi. L'odore agliaceo sgradevolissimo, il sapore acre e amaro, giustificano il nome medievale di «Stercus diaboli». Le proprietà antispasmodiche, emmenagoghe, vermifughe e carminative, ad essa un tempo attribuite, ne determinarono il largo uso nell'isteria, nelle coliche, nell'asma essenziale e da fieno e nelle tossi nervose. Nei paesi rivieraschi attualmente è poco usata: la si ritrova però nella farmacopea di alcune zone dell'interno algerino e libico, come vedremo.

4. Uso medicinale attuale della *Thapsia* e delle Ferule nel nord-Africa e nel Sahara e paragone con il Silfio classico

L'impiego attuale in nord-Africa e nelle oasi sahariane delle piante medicinali delle quali si è parlato può essere documentato nella più o meno

recente letteratura medico-farmacologica, ricordando che le citazioni riportano le denominazioni relative usate «in loco», spesso trascritte in modo poco corretto dagli Autori Europei.

a) *Thapsia Garganica* ovvero *Derias* (arabo); *Aderias, Tufalt* o *Toufalt, Hadriegs* (berbero) (N.B.: la radice in arabo si definisce *Bu Nefa*).

E. Bonacelli (1928) riferisce che il *Drias*, usato fra Tripoli e l'Egitto, come farmaco in pozioni tratte dalle radici, è da considerare assai tossico per il bestiame. P. Mamoli (1912) ricorda che gli «indigeni» (*sic!*) nella zona di Derna utilizzano degli «impiastri» di *Drias* per curare i dolori muscolari. M. Galterio (1913 e 1914) riferisce che in Tripolitania ed in Fezzan le popolazioni fanno uso sia delle foglie che della radice (*Bunaffa*) del *Drias* e che la pianta viene qualificata anche come *Hadriag* ovvero *Aderias* ovvero *Tuffalt*. Con le foglie, fatte bollire, si preparano suffumigi per la tosse e per le bronchiti; le radici invece, mescolate al burro e riscaldate, sono applicate sulle parti dolenti contro i dolori reumatici. E. Bonacelli (1928) dice che nel Fezzan si fa largo uso della radice *Bou Nafaa* per trattare le ferite esterne e le soluzioni di continuo della cute in genere e ricorda che per lo stesso uso vengono utilizzate foglie triturate ed impastate con il burro.

Per M. Doreau (1961), della *Thapsia Garganica* nella sua varietà villosa e decursata, denominata *Deryas*, comune nei terreni rocciosi di tutta l'Africa del nord intesa come Maghreb, si utilizza soprattutto la scorza delle radici: la resina ottenuta — trattata con alcool — fornisce alle popolazioni un medicamento utile come purgante drastico, revulsivante, calmante della tosse e delle bronchiti, utile anche nel trattamento dei reumatismi.

Infine, L. Boulos (1983), nel suo testo sulle piante medicinali del nord-Africa, indica la *Thapsia Garganica* con i vari sinonimi francesi, inglesi, berberi e arabi; ricorda che si tratta di una pianta «pericolosa nelle grandi dosi, che deve essere usata con prudenza», e che si trova in tutta l'area dalla Libia al Marocco. L'estratto delle radici scaldato con olio e burro per varie ore forma un liquido usato come revulsivante e per il trattamento del reumatismo. Risulta che le radici siano ancora usate per la rabbia, la febbre, le bronchiti, la sterilità femminile, per la gotta, ed ancora come farmaco epispastico, purgante e revulsivo.

b) Le *Ferulae* ovvero *Kelkh, Kalkh, Kelkha* (arabo); *Hentit* o *Hantit, Abubal, Tufalt, Kahl* (berbero). (N.B.: La radice in arabo si definisce *Ilk el-Kelkh*, in berbero *Kahl* ovvero *Hentit* o *Hantit*).

Le citazioni relative alle Ferule sono meno numerose di quanto non si sia visto per la *Thapsia Garganica*, ma almeno altrettanto significative. M. Galterio (1914) ricorda il *Khal* o *Kelkh*, che gli abitanti del Fezzan «chiamano *Hantit* ovvero *Hentit* o ancora *Abubal* e qualche volta *Tuffalt*». Le foglie sono usate come antispastico, mentre la gomma estratta dalla radice (*Ibn el Kahl*) è indicata come vermifugo, antidolorifico per le articolazioni ed in qualche zona come specifico contro la sterilità. E. Bonacelli (1928) cita le radici della Ferula marmarica — definite *Kalh* — che avrebbero la proprietà di «risvegliare il feto addormentato nel grembo della madre».

Per M. Doreau (1961), nelle oasi algerine l'*Hentit* o piuttosto la sua resina troverebbe impiego come purgante, ma soprattutto per preparare fumigazioni contro la tosse, e localmente per il trattamento del mal di denti. Nelle oasi, se ne farebbe anche uso come tonico, eupeptico, antispastico per il trattamento locale delle emicranie e delle punture di insetti: avrebbe infine doti afrodisiache.

Una citazione viene anche dedicata alle Ferule da L. Boulos (1983) che ricorda il *Kelkh*, definito anche come *Tuffalt* o *Aboubal*, e — nella forma di gomma-resina — come *Ilk el-Kelkh*. La pianta si ritrova dalla Libia al Marocco e nel suo complesso viene accreditata di proprietà antispasmodiche, mentre la gomma-resina del rizoma viene usata come diuretico, vermifugo, antalgico per i dolori articolari, per il trattamento di malattie della pelle e della sterilità femminile. Nella zona dell'Atlante Marocchino i semi bolliti sono utilizzati in alcune località per trattare le forme isteriche.

c) Comparazioni con il Silfio.

La tabella acclusa — che riporta le doti farmacologiche delle quali furono o sono accreditati il *Silfio* classico, la *Thapsia Garganica* e varie *Ferule* — consente di aggiungere qualche notizia alle attuali conoscenze su un argomento controverso di antica data e di difficile soluzione. Il paragone fra tali doti terapeutiche permette di constatare come talune piante erbacee ancor oggi impiegate nel nord-Africa conoscano usi che ricordano spesso molto da vicino quelli degli antichi *Silfio cirenaico* e *Silfio d'Asia*: esse rimangono le piu indiziate, se non per una vera identificazione, almeno per l'accreditamento di una forte affinità. Il fatto poi che si sia riscontrata una diffusione anche nelle oasi più meridionali dei derivati delle ferule asiatiche, oltre che delle piante e droghe proprie della costa settentrionale dell'Africa, dimostra come il sistema carovaniero — analogamente a quanto avveniva nei secoli più remoti — continui a portare da est ad ovest e da nord a sud le sue spezie.

Bibliografia essenziale

BELTRAMI V., *Il silfio cirenaico dall'antichità classica all'odierna farmacopea sahariana,* «Sahara», 2, 1989, pp. 87 sgg.

BONACELLI B., *Bibliographie des régions Sahariennes,* Paris, Arts et Métiers Graphiques, 1924

BOULOS L., *Medical Plants of North Africa,* Algonac (Michigan), Reference Publications, 1983

CHAMOUX F., *Cyrène sous la monarchie des Battiades,* Paris, De Boccard, 1953

CHAMOUX F., *Du Silphion.* In: *Cyrenaica in Antiquity,* Cambridge, B.A.R., 1985

DOREAU M., *Considérations actuelles sur l'alimentation, la pharmacopée et la thérapeutique traditionelles au Sahara.* Strasbourg, Thèse de doctorat en Pharmacie, 1961

MATTHIOLI M.P.A., *I discorsi di M. Pietro Andrea Matthioli sui libri sei di Pedacio Dioscoride Anarbazeo nella materia medicinale*, Venezia, Vincenzo Valgrisi, 1568.

Tab. 1 - Impieghi medici del Silfio, delle Ferule e della *Thapsia Garganica* a confronto. Vengono riportate per praticità le varie denominazioni usate nelle aree nord-Africane e Sahariane. Si notino alcune duplici denominazioni e ripetizioni dovute probabilmente ad errori di interpretazione.

	SILFIO LASERPICIO	*FERULE* (Scorodosma, Narthex o Asafoetida, Alliacea, Persica, Marmarica)	*THAPSIA GARGANICA*
		Pianta: Hentit, Hantit, Abubal, Kalkh, Kahl, Kelkha, Tuffalt, Hing Radice: Ilk el-Kelkh, Kahl, Hentit, Ibn el-Kahl	Pianta: Drias, Aderias, Tuffalt, Hadriag, Hadriegs Radice: Bou-Nefa, Bu-Nefaa, Bu-Naffa
Apparato Digerente	Vermifugo (Vegetio), digestivo, antispastico (Dioscoride).	Vermifugo, purgante, digestivo, antispastico.	Purgante, antispastico.
Ginecologia	Facilitante il mestruo (emmenagogo); contro la sterilità.	Facilitante il mestruo; contro la sterilità; «sveglia il feto nella madre».	Contro la sterilità.
Apparato Respiratorio	Anti-asmatico (*anhelatoribus*, Plinio); contro raucedine e tosse (*tussi vetusta*, Plinio).	Contro angina stridula, dispnea, tosse ferina, asma da fieno.	Contro la tosse e le bronchiti.
Uso esterno	Contro tumori cutanei e per il trattamento delle ferite.	Revulsivante locale; contro le malattie della pelle.	Revulsivante locale contro lombaggine, gotta, nevralgie, reumatismi; cicatrizzante di ferite.
Applicazioni Varie	Contro i tremori, l'epilessia, le contratture (*opisthòtoni*); contro la malinconia (*aegritudine*).	Contro l'isterismo e l'afonia isterica; tonico; diuretico; afrodisiaco.	Contro la rabbia, la febbre e l'isteria.

Massimo Baistrocchi

Reperti romani rinvenuti nella tomba di Tin Hinan ad Abalessa [Hoggar - Sahara]

Il monumento in pietra di Abalessa — unico nel suo genere in tutto il Sahara, che fin dalla sua scoperta ha sollevato animate discussioni e controversie sulla destinazione (sia esso tomba, fortino o altro) e che la credenza popolare ha legato al nome della «regina degli Atlanti», Tin Hinan — ha restituito interessanti reperti archeologici che stanno ad indicare una importante diffusione della romanità nel Sahara che non trova sfortunatamente altri riscontri nella regione, con l'eccezione di Garama, nel sud della Libia, che ad un certo punto fu però un regno vassallo dell'Impero Romano.

Il luogo e la scoperta

Il monumento si trova in località Tafarit, sulla sommità di una collina, la più bassa di due asperità del terreno alla confluenza degli oued Tifirt ed Abalessa, all'imboccatura di una oasi che dista circa 80 km. dalla capitale dell'Hoggar, Tamanrasset.

Nel passato Abalessa controllava le principali vie di comunicazione tra il nord ed il centro dell'Africa, tra cui le carovaniere tra l'Adrar e Agades e tra Gao e Timbuctu, oltre che ovviamente l'accesso al massiccio dell'Hoggar.

Il sito di Abalessa venne scoperto al volgere del secolo dalla colonna del ten. Cottenest, penetrata nell'Hoggar all'inseguimento di un gruppo di razziatori tuaregh. Nel 1903, il comandante La Perrine ed il padre de Foucauld visitarono il sito, che risulta peraltro citato per la prima volta da Gautier e Chudeau in una loro relazione del 1908.

Nel 1925 venne organizzata una missione franco-americana, guidata dal conte Byron Kuhn de Prorock [alla quale partecipò M. Reygasse, allora direttore del Museo del Bardo di Algeri], che procedette però soltanto ad uno scavo parziale dell'edificio. Essa fu tuttavia fortunata perché sul lato ovest della sala d'angolo, sotto uno strato di pietrame, argilla e resti vegetali, il francese Chapuis riportò alla luce sei grandi lastre di pietra, sotto le quali venne trovato il sacello contenente lo scheletro

di Tin Hinan. La missione non ebbe tuttavia il tempo di proseguire le ricerche, ma ciò che aveva scoperto tra le mura di Abalessa fu sufficiente ad ingigantire a dismisura la leggenda della scoperta. De Prorock dal canto suo concesse una serie di interviste a sensazione in cui definiva i ritrovamenti i «più importanti del secolo» tanto che i resti di Tin Hinan divennero ben presto una «mummia drappeggiata di ricche e sontuose vesti» ed il corredo funebre (certamente molto ricco, specie per gli *standards* sahariani) un rutilante e faraonico «tesoro», simile a quello di Tutankamon portato alla luce da Carnavon e Carter in Egitto. L'immaginazione popolare si può dire era stata «preparata» all'evento del romanzo di P. Benois, «L'Atlantide», pubblicato nel 1919, di cui era protagonista Antinea, la mitica regina di un popolo scomparso, su cui aveva favoleggiato Platone in due suoi dialoghi («Timeo» e «Crizia»).

Nel 1933 M. Reygasse e E.F. Gautier ritornarono ad Abalessa per completare lo studio e lo scavo del monumento che tuttavia non produsse nuove scoperte sensazionali. L'elemento di maggiore interesse venuto alla luce nel corso di questi scavi è rappresentato da una lampada romana e da alcune punte di freccia in ferro, nonché dai chiodi e dalle asticelle metalliche.

Nel 1964 G. Camps condusse alcuni saggi nel corridoio che collega la sala n. 2 alla n. 5.

La leggenda di Tin Hinan

Nei racconti che si tramandano i Kel Rela dell'Atakor, nel monumento di Abalessa riposava la progenitrice di tutte le tribù nobili dei tuaregh. Il nome di Tin Hinan deriverebbe da una forma contratta di uno dei titoli con cui la mitica regina veniva chiamata nella locale lingua berbera («*La regina delle tende*» o «*Quella delle tende*»). In particolare, come riporta G. Camps, i Kel Rela si collegano all'antenata comune attraverso una sua discendente — che potrebbe essere una figlia o una nipote — Kella, andata in sposa a Sidi, il terzo «*amenokal*» (titolo attribuito al capo della confederazione tuaregh dell'Hoggar, al «*padrone di tutte le terre*») della regione. Una leggenda raccolta dal Comandante L. Lehuraux riporta che Tin Hinan era una principessa musulmana originaria di Beraber nel Tafilalet. La leggenda riporta anche che Tin Hinan era accompagnata nel suo peregrinare da una serva, Takamat, che sul finire del viaggio avrebbe salvato la regina da una morte certa ricorrendo all'ingegnosa risorsa di «rubare» dai nidi delle termiti le granaglie raccolte dagli insetti. Secondo una variante della stessa leggenda, Tin Hinan oltre a Kella (chiamata anche Tahenkot, la gazzella) avrebbe avuto due altre figlie: Tinert (l'antilope) e Tamerouelt (la coniglia), progenitrici a loro volta di altre tribù nobili sahariane. Anche Takamat avrebbe avuto una discendenza femminile (la civilità tuaregh è, non scordiamolo, matrilineare), ed il suo stato di servitù venne trasmesso alle figlie da cui discendono le tribù *imrad*, vassalle dei Kel Rela, vale a dire i Dag Rali, gli Ait Laoien, gli Ihadanaren ed i Kel Ahnet.

M. Gast ha ritrovato negli archivi di In Salah una documento che segnala il passaggio di Tin Hinan, una dama di nobile schiatta originaria del Tafilalt, in quell'oasi nell'anno 1020 dell'Egira, vale a dire nell'anno 1642 del nostro calendario. Ecco quindi che Tin Hinan, personaggio realmente vissuto nel XVII sec., si giustappone alla mitica regina di cui si è perso il nome e che è stata sepolta tra le sabbie e le rocce di Abalessa.

Descrizione del sito

Il monumento scavato nel 1925 dalla missione de Prorock era un tumulo alto quattro metri. Sotto il pietrame dei muri crollati, è stata messa in luce una costruzione lunga 26.25 metri sull'asse maggiore (N/S) e 23.75 metri su quello minore (E/O), la cui forma ellittica è grosso modo quella di una pera con il picciolo orientato a nord ed un unico ingresso ad est. La costruzione ha complessivamente 11 ambienti, di cui quattro sul lato sud, quattro al centro e tre sul lato nord.

La porta d'ingresso è larga circa 1.20 m. (lo spessore del muro in quel punto è uno dei più esigui, circa 1.40 m., contro i 3.30 e 3.70 dei massimi spessori) e immette in una delle stanze più ampie del monumento [la stanza n. 7]. Dalla stanza n. 2 invece si può accedere tanto alla sala n. 1 che alla stanza n. 5, utilizzando una specie di corridoio a «deambulatorio» che contorna la sala n. 1.

La stanza dove è stato rinvenuto lo scheletro di Tin Hinan è l'unica regolare dell'intera costruzione; essa misura 4×5 m. ed il suo asse è orientato SO/NE. I muri che sono giunti sino a noi sono alti all'interno circa 2 m. Contro il muro di fondo, sono state ritrovate le lastre di copertura della sepoltura di cui si è detto, che celavano un vano di circa 2.30×1.40 m., alto circa 1.5 m.

Attorno al monumento centrale sono infine da segnalare altri 12 tumuli di molto minori dimensioni, tra loro non molto dissimili, per lo più con camera a volta e del tipo chouchet, disposti in modo regolare. Nel loro insieme sono stati ritrovati i resti di una trentina di individui. Gli scheletri sono stati rinvenuti in fosse ricoperte di lastre di pietra, per lo

più sdraiati sul lato destro, tanto in posizione allungata che di decubito con le gambe piegate; le teste sono state prevalentemente trovate orientate in direzione sud con i piedi volti a nord; il viso orientato ad est (un solo individuo aveva il volto poggiato contro il suolo). È stato trovato anche lo scheletro di un bambino in un piccolo tumulo situato tra le tombe n. 7 e n. 8.

Tin Hinan di Abalessa

Lo scheletro di Tin Hinan, conservato al Museo del Bardo, ha formato a suo tempo oggetto di studi da parte del Dr. Leblanc (e più recentemente da parte di H. Camps-Faber): la donna sepolta ad Abalessa era di notevole statura, cioè non meno di 172/175 cm. e di razza bianca; essa aveva una infantiliasi del bacino e delle lesioni tanto alle vertebre lombari che all'articolazione lombo-sacrale, con una atrofizzazione del femore destro dovuto ad una lunga immobilizzazione dell'arto (ciò che avrebbe dovuto impedirle di avere figli, e di essere quindi secondo la leggenda la progenitrice dei tuaregh).

Corredo funebre di Tin Hinan

Non esiste un rendiconto ufficiale dello scavo archeologico condotto dalla missione de Prorock, sebbene ad essa partecipasse come detto M. Reygasse, direttore del museo del Bardo di Algeri. Dalle note di quest'ultimo si ricava tuttavia che nella tomba sono stati trovati dei frammenti di legno scolpito (di un letto funebre o di un trono) su cui era adagiato lo scheletro — steso sul dorso con il corpo orientato verso il sorgere del sole, le gambe e le braccia leggermente ripiegate — ricoperto di frammenti di cuoio rosso, che si sono totalmente polverizzati al contatto con l'aria. Sullo scheletro o nelle sue immediate vicinanze sono stati ritrovati anche un centinaio di elementi di collana, due punzoni in ferro, dei panieri intrecciati (polverizzati) con dentro, oltre a due scodelle di legno, un anello d'oro, dei frammenti di vetro, due palline d'oro, dei noccioli di datteri e delle granaglie; una statuetta femminile in gesso steatopigia [fig. 1] (alta circa cm. 11, larga cm. 7), sette braccialetti d'oro (mediamente di 7.5/8.5. cm. di diametro) e sette d'argento (mediamente di 8.5 cm. di diametro), un piccolo vaso di pietra contenente dell'ocra e dei resti calcinati e un piccolo pacchetto di piante, un braccialetto d'argento (∅ cm. 9), un piccolo anello d'oro ed una foglia d'oro ripiegata, una

trentina di elementi di collana (amazonite, agata, calcedonio, cornalina e pasta di vetro), delle perle d'antimonio ed un certo numero di perle rosse.

Questo elenco va integrato con altri elementi ricavati da un «processo verbale», rinvenuto da G. Camps, relativo al materiale che de Prorock aveva ottenuto in prestito dal Museo del Bardo di Algeri, per esporlo presso musei ed istituzioni universitarie americane. Il documento menziona infatti anche tre monete (in realtà si tratta di impronte di monete su foglia d'oro, di cui una soltanto leggibile) ed un vaso in vetro, un pendente in oro e pietra verde, una «perla in forma di pilastro» ornata di spirali, delle rosette d'oro saldate di cinque grani.

Nel resto del monumento sono state inoltre ritrovate (sala n. 5) altre perle ed un frammento di rame a forma di stelo (cm. 18.5); una lucerna romana (lunghezza cm. 12, larghezza cm. 9), un braccialetto di ferro ritorto (cm. 9) (fig. 2), una grossa perla di gesso ed argilla (∅ cm. 5.5.); dei frammenti di macine neolitiche. Una freccia (cm. 20) e una punta di lancia in ferro (cm. 4.7), e quello che potrebbe essere un coltello dello stesso materiale (cm. 8.3) (sala n. 7). Degli elementi in ferro di diversa misura e dimensione, tra cui dei chiodi, che dovevano fungere da elementi di raccordo del tetto (sala n. 11).

Datazioni

L'elemento di datazione più precisa in nostro possesso, che ci fornisce un termine *ad quem* sulla costruzione della tomba, è l'impronta su lamina d'oro del diritto di una moneta di bronzo (modulo di 17 mm) di Costantino. L'impronta è stata esaminata da J. Schwartz, che ha potuto leggere nell'esergo l'iscrizione CONSTANTINVS AVG che contorna il cimiero di un casco; il volto dell'Augusto, di cui si vedono appena i contorni (il pezzo è corroso al centro), è volto a sinistra; dietro la nuca s'intravede l'estremità di una lancia; il personaggio porta un *paludamentum* senza però il tradizionale scudo; al suo posto vi è una grossa fibbia. Schwartz ha identificato l'impronta in parola con una variante del modello G della classificazione Mattingly-Sydenham, che pone il conio della moneta tra il 308 ed il 324 d.C. Sfortunatamente non possediamo l'impronta del rovescio che avrebbe potuto fornirci delle indicazioni più precise sull'anno di coniazione e probabilmente anche sulla zecca.

Coeva dell'impronta, a parere di G. Camps, dovrebbe essere la «perla» quadrangolare in oro in forma di pilastro con decorazioni di spirali, caratteristica dell'oreficeria greco-romana dopo il III sec.

Alcuni frammenti del letto (o del seggio) su cui era adagiata Tin

Hinan, sottoposti all'esame del C14, hanno fornito il risultato di 470+/-130 d.C.

Sebbene di grande interesse (poiché si tratta di un pezzo unico, non rinvenuto in altra regione sahariana) la statuetta femminile steatopigia non ci fornisce elementi di datazione concreti per la tomba. Si tratta con ogni probabilità, in ragione della conformazione del manufatto, di un'opera molto antecedente al monumento.

Sebbene non sia stata ritrovata nello stesso luogo degli altri reperti di cui abbiamo sin qui parlato, la lampada romana (fig. 3) rinvenuta da Reygasse nel vano n. 5 può essere fatta anch'essa risalire al III secolo, periodo dopo il quale non è stata più fabbricata. La lampada in terracotta ha forma classica circolare con un becco a cuore; l'ansa è rotta ma reca tracce di perforazione; è decorata con una Vittoria seduta che scrive su uno scudo accanto ad un trofeo. Camps la inserisce nella tipologia III C della classificazione elaborata da M. Ponsich per il Marocco.

Anche i vetri (fig. 4) si possono classificare come tardo-romani.

Ipotesi sulla destinazione del monumento

Secondo M. Reygasse il monumento di Tin Hinan, che è allo stesso tempo un «luogo sacro e fortificato», ha fornito elementi di corredo tanto di carattere mediterraneo che centro-africano. Egli accenna in forma ipotetica anche al fatto che il luogo avrebbe potuto essere stato una tappa sulla via della penetrazione romana in Africa, in ragione delle ampie sale del monumento «che avrebbe potuto contenere e proteggere i carichi più preziosi».

Dal canto suo H. Lhote sostiene senza alcuna esitazione che il sito di Abalessa è stato un «avamposto romano». Egli ha infatti affermato in numerosi suoi lavori che l'edificio ha il carattere di un fortino — e che «non può trattarsi di altro», dal momento che le «punte di freccia (fig. 5) trovate in certe sale indicano una occupazione militare» mentre il «corridoio» tra le sale n. 2 e 5 poteva servire da prigione. Lhote ha suggerito inoltre che Abalessa avrebbe potuto essere stata una tappa nel corso della spedizione di Cornelio Balbo contro i predoni berberi del 19 a.C., una ipotesi questa che però non è stata corroborata da dati archeologici e che significherebbe che il fortino sarebbe stato costruito molti secoli prima dell'inumazione di Tin Hinan. Alla tesi del fortino si ricollega anche V. Beltrami in un suo studio recente.

Per quanto ci concerne non riteniamo che l'edificio possa essere stato costruito per far fronte ad esigenze di carattere militare primarie, per sem-

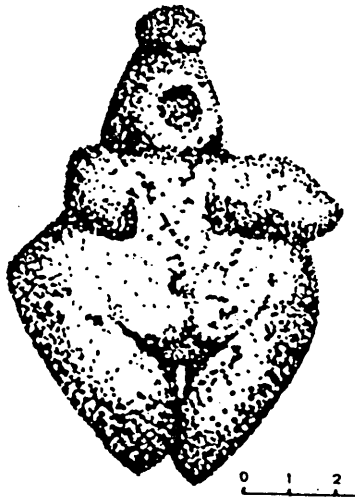


Fig. 1: Statuetta steatopigia rinvenuta da de Prorok nella tomba di Tin Hinan ad Abalessa, attualmente al Museo del Bardo di Algeri (da M. Reygasse); disegno M. Baistrocchi.

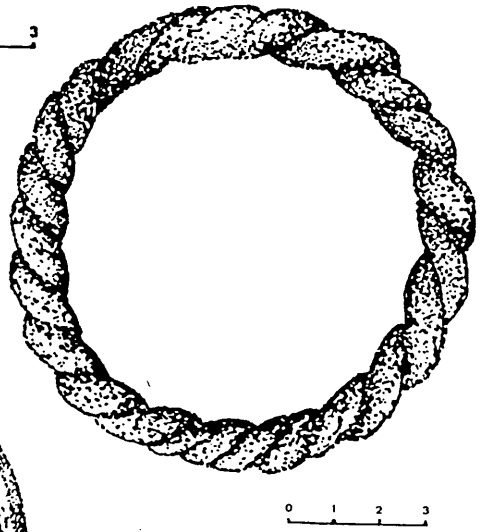


Fig. 2: Braccialetto in ferro rinvenuto nella sala n. 5 (da M. Reygasse/Eichacker); disegno M. Baistrocchi.

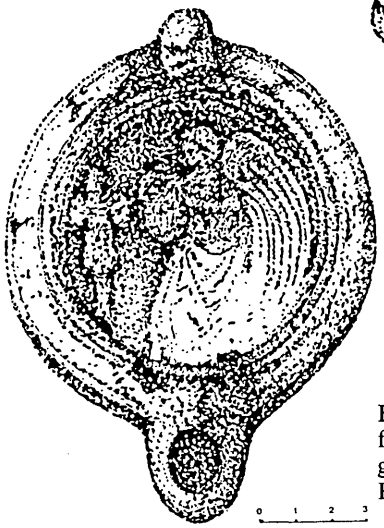
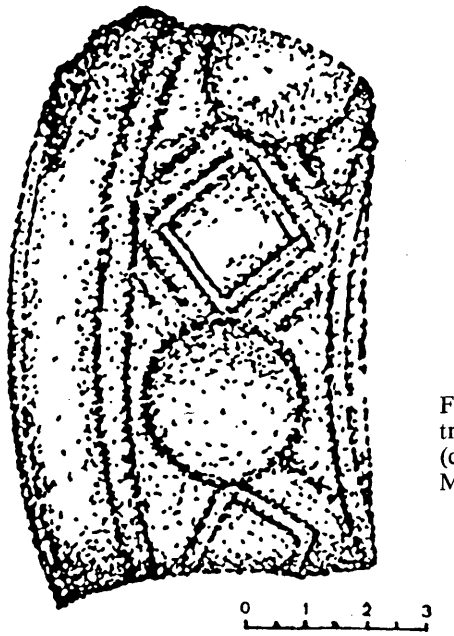


Fig. 3: Lampada romana con Vittoria e trofeo rinvenuta da M. Reygasse nel corso degli scavi del 1933 nella sala n. 5 (da M. Reygasse); disegno M. Baistrocchi.



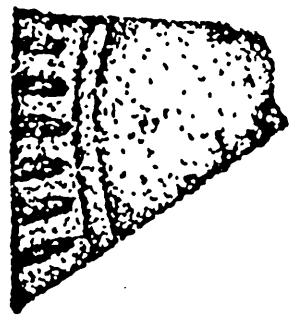
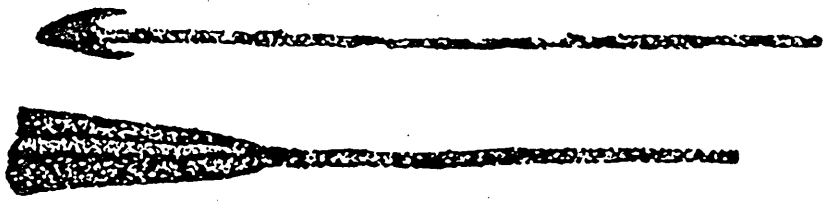


Fig. 4: Frammenti di vasi di vetro ritrovati da M. Reygasse nella sala n. 5 (da M. Reygasse/Eichacker); disegno M. Baistrocchi.



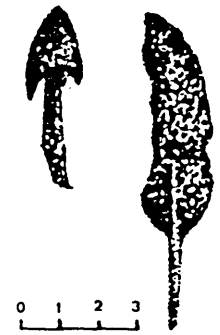


Fig. 5: Oggetti di rame rinvenuti nella tomba di Tin Hinan. Accanto alle punte di freccia e di lancia ed al coltello, vi è un oggetto (il secondo in alto) di cui non si conosce la destinazione esatta (da M. Reygasse); disegno di M. Baistrocchi.

plici ragioni di carattere strategico: esso infatti sorge sulla collina più bassa delle due di Tafarist, senza contare che la collina più alta crea sul lato sud un angolo morto che nasconde una delle anse dell'oued Tifirt. Siamo anche poco propensi a pensare che i romani siano giunti con le loro truppe sino all'Hoggar, mentre invece gli oggetti romani (o romanizzanti) di cui abbiamo detto dovrebbero essere di origine garamantica (Garama ha avuto una lunga dimestichezza e rapporti commerciali stretti con le province romane d'Africa e l'Africa dell'interno).

Camps invece è convinto sostenitore della tesi che il monumento sia stato fin dall'inizio pensato come un edificio funerario, anche se riconosce che ciò contrasta con la tradizione protostorica sahariana dove i monumenti in memoria dei defunti sono solitamente costruiti ammucchiando le pietre o al massimo allineando le lastre di pietra a secco. Il monumento si ricollegherebbe, secondo Camps, ai tumuli a «camera» ed a «cappella» del Tafilalt, nel sud marocchino. L'elemento conclusivo a sostegno di questa tesi Camps l'avrebbe trovato tuttavia nel corridoio che circonda la camera funebre che permetterebbe infatti lo svolgimento di cerimonie di onoranze al defunto. Questa ipotesi sarebbe suffragata dall'esistenza di altri monumenti a «deambulatorio» in Africa del Nord: i *djedar* del sud-Oranese, ed in particolare il grande *djedar* di Ternate, dove addirittura i corridoi attorno al sacello sono due.

Conclusioni

Dai dati archeologici desunti dal corredo funebre sappiamo che la donna del monumento di Abalessa non può essere stata sepolta prima del 308/324 d.C.; altri manufatti, come detto, corroborano il periodo del IV secolo come quello dell'inumazione. Nulla vieta però che l'edificio sia stato costruito prima di quanto detto e che la sua destinazione iniziale non fosse, come afferma Camps, quello di un sepolcro. Lo stesso Camps peraltro si contraddice quando riconosce che la costruzione di Abalessa si organizza «attorno» ai vani n. 6 e 7, vale a dire attorno ad un *atrium* e ad un patio, che la pianta dell'edificio è «manifestamente ispirata ad una abitazione», che «non manca di una certa logica» e precisa che sebbene leggermente modificato è quello di «una abitazione mediterranea». Riteniamo in effetti che il monumento sia stato inizialmente un palazzo, e più precisamente una abitazione regale, la reggia di quella donna imponente e di altro lignaggio che ha eccitato le fantasie e dato origine alla leggenda di Tin Hinan. L'unicità del monumento del Sahara propende per questa tesi.

Abalessa fu quindi probabilmente costruita da una regina, che per comodità chiameremo Tin Hinan, originaria di regioni settentrionali che prosperavano a margine dell'Impero Romano — o il cui ambiente culturale era già stato contagiato dalla romanità — che ad un certo momento si venne a trovare fatalmente sospinta dall'espansionismo romano, forse solo indirettamente sotto la pressione dei popoli che Roma allontanava dal *limes*, verso le poco ospitali terre sahariane. Giunta che fu nell'Hoggar, Tin Hinan volle costruirsi un palazzo sul modello delle ville mediterranee che aveva visto, o di cui conosceva l'esistenza, e lo volle fortificare per proteggersi dalle razzie delle tribù nomadi vicine. Si spiega così anche la stanza d'angolo (la n. 1) che potrebbe essere la sala del trono, munita di due accessi con un corridoio che le correva attorno per i servizi di palazzo.

Con la morte della regina zoppa, i suoi fedeli la vollero inumata nella grandiosa reggia che si era fatta costruire, sotto le grandi lastre di pietra, nel luogo da cui verrà estratta con il suo tesoro di bracciali d'oro e d'argento quindici secoli dopo. Probabilmente, la reggia venne successivamente nuovamente utilizzata da altre genti: in questo modo si potrebbe spiegare il fiorire di altre leggende. Il «recupero» della leggenda di Tin Hinan è avvenuto con Kella andata in sposa al terzo *amenokal* dei Kel Rela: protostoria e storia si fondono, racconti fantasiosi e memorie si amalgamano, tavole e leggende si tingono della stessa luce, della luce misteriosa dei ricordi dell'antenata dei tuaregh, Tin Hinan, o della mitica regina degli Atlanti, Antinea.

Bibliografia

M. BAISTROCCHI, *Monumenti funerari preislamici del Sahara,* Firenze 1984, pp. 600-602

M. BAISTROCCHI, *Penetrazione romana del Sahara,* in *Atti del V Convegno sull'Africa Romana,* Sassari 1987, pp. 193-197

M. CAMPS, *L'age du tombeau de Tin Hinan, ancêtre des touareg du Hoggar,* «Zephyrus», XXV, 1974

H. CAMPS-FABER, *Matiére et art mobilier dans la préhistoire nord-africaine et saharienne,* Parigi 1966, p. 292

M.C. CHAMLA, *Les populations anciennes du Sahara et des régions limitrophes,* Parigi 1968, p. 114

L. LEHURAUX, *Sur les pistes du désert,* 1926

H. LHOTE, *Le Hoggar, espace et temps,* Parigi 1984

H. MATTINGLY-E.A. SYDENHAM, *The Roman Imperial Coinage,* V,1,36 e V,2,19

M. PONSICH, *Les lampes romaines en terre cuite de la Maurétanie Tingitane,* Rabat 1961, pp. 34-35

M. REYGASSE, *Monuments funéraires préislamiques de l'Afrique du Nord,* Parigi 1950

J. SCHWARTZ, *Note numismatique...*, «Libyca», 1955, pp. 179-180.

Maria Giulia Amadasi Guzzo

Stato degli studi sulle iscrizioni latino-puniche della Tripolitania

Nel 1963, in un articolo intitolato *Sulle iscrizioni latino-puniche della Tripolitania*, seguito da un'aggiunta del 1965[1], G. Levi Della Vida dimostrava quanto era stato in parte intuito da J.-G. Février[2] e da J. Friedrich[3] e, tra i non semitisti, da R.G. Goodchild[4]: questo gruppo di documenti di difficile datazione, tra i secoli III e IV d.C. almeno, tracciati in scrittura latina, ma redatti in una lingua ritenuta fino ad allora sconosciuta, forse libica[5], devono essere interpretati invece come di lingua punica, fortemente evoluta[6].

Nonostante i progressi, l'interpretazione di questi documenti rimane molto ardua e spesso discutibile, non solo per la parziale ignoranza in cui siamo tuttora della lingua punica, ma in particolare per la cattiva conservazione e la non buona incisione della maggior parte dei testi[7].

[1] «OA», 2, 1963, 65-94; *Parerga neopunica. I. Aggiunte e correzioni a «Oriens Antiquus» II 65 sgg.*, «OA», 4, 1965, 59-62.

[2] J.-G. Février, *La prononciation punique des noms propres latins en* -us *et en* -ius, «JA», 241, 1953, 465-471 (467-468); Id., *Les découvertes épigraphiques puniques et néopuniques depuis la guerre*, in *Studi orientalistici in onore di G. Levi Della Vida*, Roma 1956, 281-284.

[3] J. Friedrich, *Punische Studien. 5. Aus den «latino-libyschen» Inschriften*, «Zeitschrift d. deutschen morgen. Gesellschaft», 107, 1957, 295-298.

[4] R.G. Goodchild, *The Latino-Libyan Inscriptions of Tripolitania*, «The Antiquaries Journal», 30, 1950, 135-144; cf. anche Id., *La necropoli romano-libica di Bir ed-Dréder*, «Quaderni di archeologia della Libia», 3, 1954, 91-107 (iscrizioni: 98-107); cf. ora *The Romano-Libyan Cemetery at Bir ed-Dreder*, in J. Reynolds (ed.), *Libyan Studies. Selected Papers of the Late R.G. Goodchild*, London 1976, 59-71.

[5] Così F. Beguinot, *Di alcune iscrizioni in caratteri latini e in lingua sconosciuta trovati in Tripolitania*, «RSO», 14, 1949, 14-19.

[6] Cf. già l'interpretazione data da G. Levi Della Vida in base al punico dell'iscrizione in caratteri latini *Trip.* 17 in *Le iscrizioni neopuniche della Tripolitania*, «Libya» 1 (già «Rivista della Tripolitania» 3), 1927, 108-109.

[7] Cf. G. Levi Della Vida, «OA», 2, 1963, 69: «La maggior parte delle iscrizioni è più o meno gravemente mutila, la loro scrittura è tutt'altro che regolare, così che molte lettere, anche se ben conservate, sono di lettura equivoca; si ha poi l'impressione che non di rado il lapicida, del tutto ignaro del valore delle lettere che incideva, abbia copiato inesattamente il modello affidatogli dall'*ordinator*».

Anche in tali condizioni essi testimoniano in maniera esemplare il configurarsi, in epoca tardo-imperiale, di quella sopravvivenza indigena — in questo caso di lingua punica — oggetto del presente convegno e che si connota in maniera complessa all'interno delle vicende storiche che interessano la regione. Le iscrizioni latino-puniche dimostrano infatti da una parte una persistenza linguistica punica, che si poteva solo supporre, ma che non si presumeva realmente così tenace[8]; d'altra parte la romanizzazione ormai avanzata appare chiaramente dall'uso dell'alfabeto latino, per quanto inadeguato ad esprimere alcuni suoni del punico. Nei vari ambiti della vita pubblica e privata la romanizzazione appare nell'uso, in queste iscrizioni, di alcuni termini quali *denarius, centenarium, tribunus*[9]; l'onomastica dimostra anch'essa una parziale latinizzazione.

Espedienti grafici usati per rendere, mediante una scrittura non propria, i suoni della lingua punica inesistenti in latino, cioè l'uso di Y che rende *u* o l'assenza di vocale (o una vocale molto breve), Σ che rende la consonante *shin* e ⅋, per lo più usata per rendere la consonante *ṣade*, indicano la precedente affermazione del greco e una tradizione colta alla base dell'adattamento[10]. Nell'onomastica, oltre ai nomi latini e punici, la forte componente libica dimostra la consistenza di un ulteriore elemento locale; questo, già presente prima della caduta di Cartagine, prende nuovo vigore con il venir meno della supremazia politica punica[11].

Sulle modalità del persistere e del manifestarsi, rispetto alla cultura di Roma, di queste componenti «altre», non è qui il caso di indagare[12].

[8] Cf. per l'uso del punico ai tempi di S. Agostino CHR. COURTOIS, *Saint Augustin et le problème de la survivance du punique*, «Revue Africaine», 94, 1950, 159-182 (contrario); favorevole: W.M. GREEN, *Augustine's Use of Punic*, in *Semitic and Oriental Studies Presented to William Popper* (University of California Publications in Semitic Philology, 11) Berkeley and Los Angeles 1951, 179-190 (ambedue citati da LEVI DELLA VIDA, «OA», 2, [1963], 71, nota 18); cf. inoltre A. PENNA, *Vocaboli punici in S. Girolamo e in S. Agostino*, in *Atti del I Congresso internazionale di Studi fenici e punici, Roma, 5-10 novembre 1979*, Roma 1983, III, 885-895 (con bibliografia alla nota 1, p. 885); M.G. COX, *Augustine, Jerome, Tyconius and the Lingua Punica*, «Studia Orientalia», 64, 1988, 83-105.

[9] Cf. M.G. BERTINELLI ANGELI, *Termini romani, pubblici e sacri, in epigrafi «latino-libiche»*, in *Studi di storia antica in memoria di L. De Regibus*, Genova 1969, 217-224.

[10] Sulla grafia usata cf. in particolare G. COACCI POLSELLI, *A proposito di alcune iscrizioni latino-puniche*, «Studi Magrebini», 11, 1979, 37-42 (37-38).

[11] Sull'onomastica nelle iscrizioni neopuniche cf. K. JONGELING, *Names in Neo-Punic Inscriptions* (dissertazione), Groningen 1983. Per l'onomastica di periodo romano cf. H.G. PFLAUM, *Spécificité de l'onomastique romaine de l'Afrique du Nord*, in *L'onomastique latine* (colloques internationaux du C.N.R.S., n. 564), Paris 1977, 315-324; su Lepcis, cf. A.R. BIRLEY, *Names at Lepcis Magna*, «Libyan Studies», 19, 1988, 1-19.

[12] Cf. in particolare, dal punto di vista della lingua, F.G.B. MILLER, *Local Cultures in the Roman Empire, Libyan, Punic and Latin in Roman Africa*, «JRS», 58, 1968, 126-134; cf. inoltre L.A. THOMPSON, *Roman and Native in the Tripolitanian Cities in the Early Empire*, in F.F. GADALLAH (ed.), *Libya in History (Proceedings of a Conference Held at the Faculty of Arts, University of Benghazi)*, Benghazi 1971, 235-252; M. BÉNABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris 1976.

Vorrei invece fare il punto sulla situazione degli studi dei documenti latino-punici, a partire dai lavori fondamentali di G. Levi Della Vida citati all'inizio. Risultato di questi, oltre all'elenco delle iscrizioni da considerare latino-puniche — lo studioso ne enumera 53 in «OA», 2 e 1 in «OA», 4, delle quali però 7 sono considerate forse libiche — è la proposta di interpretazione di un certo numero di documenti, inoltre e soprattutto un quadro analitico della grammatica della lingua punica ricostruibile dalle iscrizioni e un elenco dei nomi propri in esse contenuti[13]. È da osservare che il materiale, anche se di epoca recente, è una delle poche testimonianze dirette che ci permetta di ricostruire il vocalismo del punico; permette in particolare utili confronti con quanto è attestato, per un periodo precedente, dai passi in punico del *Poenulus* di Plauto[14], i quali, dal canto loro, presentano una serie di incertezze derivanti dalla trasmissione del testo.

La provenienza delle iscrizioni latino-puniche è varia. Alcune sono state rinvenute nella regione costiera della Tripolitania, a Lepcis e nel sito meridionale di Sirte, dove sono attestati graffiti a carattere funerario. I documenti più numerosi provengono tuttavia dall'interno: il retroterra di Lepcis, come Cússabat, o siti ancora più interni nel territorio dei Tarhuna; più a Sud iscrizioni latino-puniche provengono dalla zona del Wadi Sofeggin — in questo settore è il sito di Bir ed-Dreder, dove sono state rinvenute le iscrizioni funerarie che hanno consentito a R.G. Goodchild tentativi di interpretazione dei testi sulla base del punico; inoltre

[13] Interpretazioni, complete o parziali, sono date delle seguenti iscrizioni (in ordine di trattazione): *IRT* 906 (cf. «PBSR», 23, 1955, 141-142); «PBSR», 23, 1955, 141 (S 24); *ibid.*, 138 (S 20); *IRT* 828; *IRT* 873; *IRT* 886 a; *IRT* 886 h; *Africa Italiana* 1, 1927, 233 (cf. «ZDMG» 107, 1957, 296); *IRT* 826; *IRT* 827; *IRT* 879; *IRT* 894; «PBSR», 28, 1960, 51-54, n. 7; *IRT* 889; «PBSR», 28, 1960, n. 5. L'elenco delle iscrizioni considerate, interamente o in parte, latino-puniche è dato a p. 90; tra queste sono considerate libiche: *IRT* 228, 822, 871, 878, 884, 885, 890. In «OA», 4, 1965, 59-60 è esaminata l'iscrizione «PBSR», 22, 1954, 91-117.

[14] M. SZNYCER, *Les passages puniques en transcription latine dans le* «Poenulus» *de Plaute*, Paris 1967; inoltre A.S. GRATWICK, *Hanno's Punic Speech in the* Poenulus *of Plautus*, «Hermes», 99, 1971, 25-45 (che esamina anche alcune iscrizioni latino-puniche); F. VATTIONI, *Il* Poenulus *di Plauto*, in *Glosse puniche*, «Augustinianum», 16, 1976, 507-516 (bibliografia: 507, nota 6); C.R. KRAHMALKOV, *Observations on the Punic Monologues of Hanno in the* Poenulus, «Orientalia», N.S., 57, 1988, 55-66 (anche qui in rapporto con iscrizioni latino-puniche).

dalla regione del Wadi Zemzem e del Wadi Bei el-Kebir (Bu-Njem). La natura dei documenti è sia funeraria, sia commemorativa; in questa categoria rientrano le iscrizioni poste a ricordo dell'erezione di *centenaria*, fortini o fattorie fortificate della zona del *limes*. Sono attestati inoltre bolli su tegole e ostraca di contenuto non chiarito.

Le proposte di interpretazione fornite da Levi Della Vida sono state accolte favorevolmente dai semitisti: un gruppo di iscrizioni latino-puniche si trova così già nel 1964 incluso nella classica antologia di iscrizioni semitiche di Nord-Ovest di H. Donner e W. Röllig[15]. Nel 1965 M. Sznycer illustra, con poche modifiche rispetto a quanto proposto da Levi Della Vida, le iscrizioni *Trip.* 17, *IRT*, 889 e «Africa Italiana» 1 (1927), 233-236[16], accompagnandole con un solido commento filologico. Ma il numero dei testi ancora incomprensibili e il carattere ipotetico di alcune interpretazioni avanzate producono un notevole fervore di studi. In Italia dal 1966 F. Vattioni riesamina un gruppo di iscrizioni latino-puniche, proponendo revisioni di letture e interpretazioni[17], alle quali G. Levi Della Vida per lo più si oppone in uno studio del 1967[18]. Vattioni tratta ancora di latino-puniche in un breve articolo del 1968[19]. Nel 1971 J.-G. Février affronta il difficile testo di un'iscrizione pubblicata da O. Brogan e J.M. Reynolds in «Libya Antiqua» 1 (1964), 45[20]. Infine, nel 1976, F. Vattioni riprende tutte le iscrizioni che ritiene di poter considerare latino-puniche giungendo a un elenco di 79 documenti e fornendo per ciascuno, oltre alla bibliografia, proprie trascrizioni, traduzioni e commenti[21]. Il lavoro di Vattioni è prezioso per la sua completezza; d'altra parte non tutte le proposte si giustificano dal punto di vista filologico e linguistico; non tutti i testi elencati sono davvero latino-punici: vari sono latini e contengono solo nomi propri punici o sono del tutto incomprensibili[22].

Ancora nel 1976, in una comunicazione al I Convegno italiano sul Vicino Oriente Antico, G. Coacci Polselli esponeva il progetto di riunire in un *corpus* le iscrizioni latino-puniche e forniva esempi di interpretazione di due documenti[23]. La stessa studiosa proponeva, nel 1979, qualche correzione rispetto all'edizione di G. Levi Della Vida e ad ipotesi di F. Vattioni per quanto riguarda le iscrizioni *IRT*, 901, «Africa Italiana» 1 (1927), 233-234 e *IRT*, 886 a[24], mentre il progetto del *corpus* sembrava abbandonato. Proposte interpretative del tutto nuove sono contenute in una serie di articoli, apparsi dal 1972, ad opera di C.R. Krahmalkov[25]. Esse si inquadrano nell'ambito di studi grammaticali sulla lingua punica, offrono spesso spunti interessanti, ma non poggiano su basi sufficientemente salde. In particolare, le nuove interpretazioni non si collegano ad una tradizione di formule già note, sola in grado di avvalorarle.

Un ampio lavoro di revisione, accompagnato spesso dalla riproduzione di facsimili e fotografie, è stato compiuto da A.F. Elmayer[26]. Qui tuttavia si devono lamentare una conoscenza superficiale della lingua fenicia, trascrizioni che non sempre concordano con le copie fornite, interpretazioni, come quelle di Krahmalkov, non appoggiate da una pre-

15 H. Donner-W. Röllig, *Kanaanäische und aramäische Inschriften*, Wiesbaden 1962-1964, 178-180 (d'ora in poi abbreviato KAI).

16 M. Sznycer, *Les inscriptions dites «latino-libyques»*, «Comptes rendus GLECS», X, séance 16 juin 1965, 97-104.

17 F. Vattioni, *Appunti sulle iscrizioni puniche tripolitane*, «AION», N.S., 16, 1966, 37-55 («Africa Italiana», 1, 1927, 233-236; *IRT* 879, 865; «Africa Italiana», 2, 1928, 193 e 199, n. 50; «Libya Antiqua», 1, 1964, 45, n. 4; *IRT* 889, 886 a, 827, 828, 901, 906, 855 [8, 15, 29, 40, 46]; «Libya antiqua», 1, [1964], 47-56; «Africa Italiana», 2, 1928, 193, n. 32; «PBSR», 23, 1955, 524).

18 G. Levi Della Vida, *Qualche osservazione a AION, n.s. 16, 37-55*, «AION», N.S., 17, 1967, 257-270.

19 F. Vattioni, *Note fenicie*, «AION», N.S., 18, 1968, 71-73 (73: *IRT*, 899, latina, e 876).

20 J.-G. Février, *Une mention des cursores dans un texte dit latino libyque*, «BAC», nouv. série, 7, 1971 [1973], 225-227.

21 F. Vattioni, *Le iscrizioni latino-puniche*, in *Glosse puniche*, «Augustinianum», 16, 1976, 536-555; cf. inoltre «AION», N.S. 34, 1984, 667, n. 495 (su *IRT* 893, in base a «Libya Antiqua», 13-14, 1976-1977, 108-109).

22 Cf. qui in fondo l'elenco delle iscrizioni citate.

23 G. Coacci Polselli, *Per un corpus delle iscrizioni latino-puniche*, in *Atti del I Convegno italiano sul Vicino Oriente Antico*, Roma 1978, 231-241 (sono studiate *IRT* 873 e *IRT* 889).

24 Cf. nota 10.

25 C.R. Krahmalkov, *Comments on the Vocalization of the Suffix Pronoun of the Third Feminine Singular in Phoenician and Punic*, «JSS», 17, 1972, 72-74 (*IRT* 827, 826); Id., *A Reinterpretation of the Neopunic Inscription IRT 889 from Roman Tripolitania*, «JAOS», 93, 1973, 61-64; Id., *A Neopunic Shaft Tomb Inscription from Roman Tripolitania*, in *Michigan Oriental Studies in Honor of G.G. Cameron*, Ann Arbor 1976, 57-64 («Africa Italiana», 1, 1927, 233-234); Id., *A Punic Punning Epitaph*, «RSF», 6, 1978, 27-30 (*IRT* 879); Id., *On the Third Feminine Singular of the Perfect in Phoenician Punic*, «JSS», 24, 1979, 26-28 (*IRT* 901); Id., *The Neo-Punic Dedication of the Mausoleum of Iyllul*, «RSF», 7, 1979, 175-179 (*IRT* 906).

26 A.F. Elmayer, *The Reinterpretation of Latino-Punic Inscriptions from Roman Tripolitania*, «Libyan Studies», 14, 1983, 86-95 (*IRT* 866, 877, 886f, 889, 893); Id., *ibid.*, «Libyan Studies», 15, 1984, 93-105 (*IRT* 886 a, 886 b, 886 e, 886 h, 886 k, 892, 901; «PBSR», 23, 1955, 141, S24; *IRT* 906); Id., *The Reinterpretation of the Latino-Punic Inscriptions IRT 889 and 893*, «Libyan Studies», 15, 1984, 149-151; Id., *The Centenaria of Roman Tripolitania*, «Libyan Studies», 16, 1985, 77-84 (*IRT* 889).

cedente tradizione documentaria. Si confrontino ad esempio le trascrizioni e le interpretazioni avanzate a due riprese, nel 1983 e nel 1984[27] dell'iscrizione *IRT*, 893 (= *CIL* VIII, 22664) con la bella foto pubblicatane da O. Brogan[28] e nota a Elmayer.

In questa situazione degli studi, uno strumento assai utile ai fini di una revisione delle iscrizioni latino-puniche è stato fornito da G. Garbini nel 1986[29]: si tratta di una rassegna bibliografica di quanto è apparso su questi documenti, aggiornata al 1984. Dopo un elenco delle opere d'insieme, vengono presentate 32 iscrizioni, provviste dell'apparato bibliografico e, per le più dibattute, di commenti sulle diverse interpretazioni proposte, dunque la maggior parte dei documenti almeno in parte interpretabili[30]. Ai testi tripolitani ne è aggiunto uno di provenienza algerina, che si può intendere sulla base della lingua punica[31]. Sono infine di recente scoperta due *ostraca* che appaiono doversi classificare, per l'alfabeto usato e per alcuni vocaboli, come latino-punici; *ostraca* e «inscriptions gravées latino-puniques» sono citati da R. Marichal tra le epigrafi rinvenute a Bu Njem[32].

La breve rassegna fin qui presentata degli studi sulle iscrizioni latino-puniche mostra che i progressi reali nelle conoscenze sono stati pochi: se in qualche dettaglio alcune iscrizioni sono ora meglio comprese rispetto alle prime traduzioni, si deve osservare che spesso si è anteposta l'originalità delle proprie ipotesi alle esigenze di un corretto metodo filologico. Le difficoltà e le oscurità reali, invece di spronare alla cautela, hanno a volte prodotto, nello stabilire il testo, arbitrarie correzioni di lettura; nelle interpretazioni, d'altra parte, si sono spesso seguite analisi «consi-

[27] «Libyan Studies», 14, 1983, 91-92 e «Libyan Studies», 15, 1984, 150-151. Da notare che anche qui compare il segno π (1.3 e forse 5) letto T da Elmayer; non è letto invece da O. Brogan, cf. nota seguente.

[28] *Some Ancient Sites in Eastern Tripolitania*, «Libya Antiqua», 13-14, 1976-1977, 108-109, fig. 8 e tavv. XLII-XLIII.

[29] G. Garbini, *Venti anni di epigrafia punica nel Magreb (1965-1985)* (= «RSF», 14, supplemento), Roma 1986, 72-81.

[30] *Trip.* 17 = *KAI*, 178; *Trip.* 25 (Zdu, presso Zliten) («Africa Italiana», 1, 1927, 233-234); *IRT* 826, 827, 828 (= *Trip.* 26), 855 (= *KAI*, 180); 855 a, 865, 866, 873, 877, 877 a, 879, 886 a, b, e, f, h, k, 889 (= *KAI*, 179), 892, 893, 901, 906; «PBSR», 23, 1955, S 24; «OA», 4, 1965, 59-60; «Libya Antiqua», 1, 1964, 45, n. 4; di *IRT 855* sono trattati 5 graffiti.

[31] G. Garbini, *Un'iscrizione «latino-punica» dall'Algeria?*, «AION», N.S., 17, 1967, 67-72; Id., «RSF» 14, supplemento, 81.

[32] Provengono dalla Villa di Silin e mi sono stati comunicati dall'arch. E. Fiandra, che tengo a ringraziare qui. Per il materiale di Bu Njem cf. R. Marichal, *Les ostraca de Bu Njem*, «CRAI», 1979, 436-437.

stenti nell'accozzare ad arbitrio suoni e significati vagamente assomiglianti accattati qua e là»[33]. Allo stato presente sembre dunque necessario rifare il punto su ciascun documento; è in particolare indispensabile controllare ogni proposta, se non sull'originale (che non è sempre disponibile) almeno su buone riproduzioni, in vari casi esistenti. Una volta stabiliti testi sicuri, per interpretarli è bene ricordare che essi — sia pure in cattive condizioni o incisi da scalpellini ignoranti — sono la manifestazione non solo di «civiltà già rigogliose» ma, soprattutto, di «una lingua ben strutturata»[34].

Elenco Delle Iscrizioni[35]

Tripolitania

«Libya» 1 (già «Rivista della Tripolitania», 3), 1927, 108-109 (*Trip.* 17) = *KAI* 178 (Lepcis)
Africa Italiana 1, 1927, 233-234 = «OA», 2, 1963, 83-84 (*Trip.* 25, da Zdu presso Zliten)
IRT 671 (Lepcis)
IRT 826 (Lepcis)
IRT 827 (Lepcis)
IRT 828 (Lepcis)
IRT 855 = *KAI*, 180 (cf. «Africa Italiana», 2, 1928-29, 187-200, Sirte)
IRT 855 a (Sirte)
IRT 865 (Bir el-Uaar). Incerta
IRT 866 (mausoleo ad Ovest di Bir el-Uaar). Latina
IRT 871 (Sidi Sames) considerata latina in «OA» 2 (1963), 88
IRT 873 (Gasr Doga) (cf. Goodchild, *Tarhuna*, 101, n. 6)
IRT 875 (strada tra Breviglieri e Tarhuna). Verosimilmente latina
IRT 876 (strada tra Breviglieri e Tarhuna). Verosimilmente latina
IRT 877 (Breviglieri, presso Sidi Ali Ben Zaid) (cf. Goodchild, *Tarhuna*, 101, n. 7, pl. 39)
IRT 877 a (Breviglieri) (cf. Goodchild, *Tarhuna*, 101, n. 8). Incomprensibile
IRT 878 = *CIL* VIII, 22667 (Gasr Zuguseh). Incerta
IRT 879 (*Trip.* 26, Cússabat)
IRT 884 (alto Sofeggin). Latina
IRT 885 (Wadi Lella). In parte latina, in parte incomprensibile
IRT 886 a (Bir ed-Dreder) (cf. Goodchild, *Bir ed-Dreder*, n. 1)
IRT 671 b (Bir ed-Dreder) (cf. Goodchild, *Bir ed-Dreder*, n. 2)
IRT 886 c (Bir ed-Dreder) (cf. Goodchild, *Bir ed-Dreder*, n. 3)
IRT 886 d (Bir ed-Dreder) (cf. Goodchild, *Bir ed-Dreder*, n. 4)
IRT 886 e (Bir ed-Dreder) (cf. Goodchild, *Bir ed-Dreder*, n. 5)
IRT 886 f (Bir ed-Dreder) (cf. Goodchild, *Bir ed-Dreder*, n. 6)
IRT 886 g (Bir ed-Dreder) (cf. Goodchild, *Bir ed-Dreder*, n. 7)
Goodchild, *Bir ed-Dreder*, n. 8
IRT 886 h (Bir ed-Dreder) (cf. Goodchild, *Bir ed-Dreder*, n. 9)

[33] Cf. G. Levi Della Vida, «AION», N.S., 17, 1967, 264.

[34] *Ibid.*, 261.

[35] Si elencano qui di seguito, citandole in base alla pubblicazione in *IRT* o ad altre edizioni essenziali, tutte le iscrizioni esaminate da F. Vattioni, «Augustinianum», 16, 1976, 536-555; inoltre quelle di cui si abbia avuto successiva notizia.

GOODCHILD, *Bir ed-Dreder*, n. 10
GOODCHILD, *Bir ed-Dreder*, n. 11
GOODCHILD, *Bir ed-Dreder*, n. 12
IRT 886 j (Bir ed-Dreder) (cf. GOODCHILD, *Bir ed-Dreder*, n. 13)
IRT 886 k (Bir ed-Dreder) (cf. GOODCHILD, *Bir ed-Dreder*, n. 14)
GOODCHILD, *Bir ed-Dreder*, n. 15
GOODCHILD, *Bir ed-Dreder*, n. 16
GOODCHILD, *Bir ed-Dreder*, n. 17
GOODCHILD, *Bir ed-Dreder*, n. 18
GOODCHILD, *Bir ed-Dreder*, n. 19
GOODCHILD, *Bir ed-Dreder*, n. 20
GOODCHILD, *Bir ed-Dreder*, n. 21
IRT 889 (Gasr Wadi el-Bir) = *KAI*, 179
IRT 890 (Qasr es-Suq el-Oti). Incerta
IRT 892 (Gasr el-Ureia)
IRT 893 = *CIL* VIII, 22664 (Gasr el-Azaiz a Sud-Est di Faschiet el-Habs) (cf. BROGAN, «Libya Antiqua» 13-14, 1976-1977, 108-109)
IRT 894 (Faschiet el-Habs). In parte latina
IRT 901 = *CIL* VIII, 10971 = 10991 = III, 744 (Ghirza) (cf. BROGAN-SMITH, *Ghirza*, 181, n. 7, 262-263, n. 7)
IRT 903 = *CIL* VIII, 22663 (Ghirza) (cf. BROGAN-SMITH, *Ghirza*, 181, n. 7, 262-263, n. 9). Incerta
IRT 906 (cf. «PBSR», 23, 1955, 141-142) (Wadi Umm el-Agerem)
«PBSR», 22, 1954, 91-117 (presso il Wadi Uaeni) (cf. «OA» 4 [1965], 59-60)
«PBSR», 23, 1955, S 19 (Wadi Gsea). Latina
«PBSR», 23, 1955, S 20 (Wadi Umm el-Agerem)
«PBSR», 23, 1955, S 24 (Wadi Umm el-Agerem)
«PBSR», 26, 1958, 136, n. 3 (Ghadames). Incerta
«PBSR», 28, 1960, 53, n. 5 (Gasr Isawi Wadi Migdal). Latina eccetto 3 linee aggiunte alla fine
«PBSR», 28, 1960, 54, n. 6 (Gasr Bugar). Incerta
«PBSR», 28, 1960, 54, n. 7 (Wadi Scetef)
«Libya Antiqua», 1, 1964, 45, n. 3 (Gasr Beni Musa)
«Libya Antiqua», 1, 1964, 4, n. 4 (Gasr Beni Musa) (cf. FÉVRIER, «BAC» Nouv. série, 7, 1971 [1973], 225-227)
«Libya Antiqua», 1, 1964, 46, n. 5 (Dukkara)
«Libya Antiqua», 1, 1964, 52-53 (Wadi el-Amud, sito 10)
«Libya Antiqua», suppl. 2, 1966, 97, n. 4 (Gheria el-Gharbia). Latina
«Libya Antiqua», suppl. 2, 1966, 98-99, n. 5 (Gheria el-Gharbia)
Da Wadi Micahal, inedita (cit. «OA», 2, 1963, 87-88)
Dalla Viall di Silin, 2 ostraca inediti
Da Bu Njem (cit. «CRAI», 1979, 436-437).

ALGERIA

«AION», N.S., 17, 1967, 69-72 = «RIL» 665 (Henchir Smala).

Véronique Krings

Les *libri Punici* de Salluste

Le passage de Salluste relatif aux *libri Punici* est très célèbre et il a été à maintes reprises mentionné ou discuté dans la bibliographie moderne. Le présent exposé voudrait proposer une nouvelle lecture du *Jugurtha* 17, 7 de Salluste.

A ma connaissance, on a commenté ce passage essentiellement dans une double perspective.

Il y a d'abord celle adoptée par les chercheurs qui se sont penchés sur la question du peuplement ancien de l'Afrique et qui ont été amenés à s'interroger notamment sur l'expansion phénicienne en Occident. Pour ceux-ci, ce qui frappe surtout, c'est que ce témoignage, quelle que soit la lecture qu'ils en retiennent, donne, quant aux causes de ce mouvement colonial, une version sensiblement différente de celles recontrées dans les autres sources gréco-romaines[1].

Mais une autre perspective a été envisagée. En effet, ce texte a aussi été exploité dans le cadre de l'étude menée, à travers les sources classiques, sur la littérature carthaginoise. C'est ce dernier dossier que j'ai eu l'occasion de reprendre à l'occasion de notre colloque «Phoinikeia grammata» qui s'est tenu à Liège en novembre de cette année[2]. Pour résumer, à lire plusieurs contributions modernes, un certain nombre de sources classiques, très peu nombreuses à vrai dire, permettraient d'établir l'existence d'une littérature punique ample et diversifiée. Au terme d'une nouvelle lecture de ces témoignages, j'ai été amenée à émettre de sérieuses réserves face à des interprétations qui ne respectent pas toujours le contenu des textes ni ne tiennent suffisamment compte des circonstances ou

[1] F. DECRET, M. FANTAR, *L'Afrique du Nord dans l'Antiquité*, Paris, 1981; M. BOUCHENAKI, *Contribution à la connaissance de la Numidie avant la conquête romaine*, ds *Atti del I Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici* (Rome, 5-10 novembre 1979), II, Rome, 1983, pp. 527-541; voir l'analyse de G. BUNNENS, *L'Expansion phénicienne en Méditerranée. Essai d'interprétation fondé sur une analyse des traditions littéraires*, Bruxelles-Rome, 1979, pp. 162-165.

[2] V. KRINGS, *Les lettres grecques à Carthage*, ds CL. BAURAIN, C. BONNET, V. KRINGS (éd.), *Phoinikeia Grammata. Function and Diffusion of Writing in the Ancient Mediterranean* (sous presse).

des intentions dans lesquelles ils ont été rédigés. Dans le cadre de cette problématique, le texte de Salluste occupe toujours une place privilégiée sur laquelle je vais revenir.

1. Le témoignage de Salluste

Après l'assassinat de César, Salluste renonça à la vie publique pour se consacrer à l'écriture de l'histoire: entre la *Conjuration de Catilina* et les *Histoires*, il rédigea la *Guerre de Jugurtha*[3]. Composée vers 41-40 avant J.-C., cette monographie est la source principale sur le conflit qui opposa Rome à Jugurtha[4]. L'excursus (17-19) que Salluste consacre au peuplement ancien de l'Afrique du Nord est le texte le plus détaillé sur l'origine des populations de cette région[5]. Voici pour rappel les termes mêmes que l'auteur utilise:

> *Sed qui mortales initio Africam habuerint, quique postea adcesserint, aut quomodo inter se permixti sint, quamquam ab ea fama, quae plerosque obtinet divorsum est,* **tamen uti ex libris Punicis, qui regis Hiempsalis dicebantur, interpretatum nobis est,** *utique rem se se habere cultores eius terrae putant, quam paucissumis dicam. Ceterum fides eius rei penes auctores erit* (*Jugurtha*, 17, 7).

Ce que A. Ernout[6] traduit:

> «Quant aux premiers habitants de l'Afrique, à ceux qui vinrent s'y joindre, aux croisements qui en sont résultés, bien que cette opinion diffère de la tradition généralement adoptée, je vais résumer très brièvement **l'exposé qu'on m'a traduit de livres puniques, attribués au roi Hiempsal,** et qui concorde du reste avec ce que pensent les indigènes eux-mêmes, en laissant aux auteurs la responsabilité de leurs dires».

[3] R. Syme, *Sallust*, Berkeley-Los Angeles, 1964, pp. 138-177; F.R.D. Goodyear, *Sallust*, ds E.J. Kenney, W.V. Clausen (éd.), *The Cambridge History of Classical Literature*, II, 2, Cambridge, 1983, pp. 94-106, 129-132; Chr. Neumeister, *Neue Tendenzen und Ergebnisse der Sallustforschung (1961-1981)*, ds «Gymnasium», 93, 1986, pp. 51-68.

[4] St. Gsell, *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord*, VII, Paris, 1930², pp. 123-133.

[5] On s'est beaucoup interrogé sur la fonction de l'excursus dans l'œuvre (G.M. Paul, *A Historical Commentary on Sallust's* Bellum Jugurthinum, Liverpool, 1984, p. 72 discute la bibliographie antérieure). Par ailleurs, de tels excursus avaient une place reconnue dans les ouvrages d'histoire antiques.

[6] Traducteur de Salluste dans la Collection des Universités de France, Paris, 1962⁵.

Du point de vue strictement philologique, ce texte pose problème sur deux points: d'abord, quel est le sens à donner au génitif *regis Hiempsalis?* Indique-t-il l'auteur ou le possesseur des livres? Ensuite, pourquoi Salluste, s'il a vraiment devant les yeux une traduction de l'original, emploie-t-il l'imparfait *dicebantur* et non le présent *dicuntur*?

Enfin, outre ces deux difficultés, le contenu même de l'excursus suscite de nombreuses questions qu'on ne peut totalement dissocier du problème de la source utilisée par Salluste.

2. Les opinions modernes

Je privilégierai ici l'opinion de trois chercheurs qui se sont plus directement attachés au problème des *libri Punici* de Hiempsal.

Une analyse mérite d'être citée avant toutes les autres. Pour St. Gsell[7], qui a analysé avec soin l'ensemble de l'excursus de Salluste, le génitif implique que Hiempsal était l'auteur de ces *libri Punici*, une opinion déjà exprimée plusieurs fois d'ailleurs depuis F.C. Movers[8]. Gsell attirait aussi l'attention, d'une part sur le goût des rois numides pour la littérature, ce dont témoignent quelques textes classiques, et d'autre part sur le fait que des monnaies attestent, selon lui, que le punique était la langue officielle des Numides. Une telle vision s'opposait à celle de E.-M. Quatremère et O. Meltzer[9] pour qui le génitif marquerait la simple détention de ces livres. Selon que l'on adopte l'une ou l'autre de ces deux lectures, les implications sont évidemment différentes. En effet, ceux qui voient en Hiempsal le possesseur des livres (et rien de plus) font aussitôt le rapprochement avec un témoignage fameux de Pline l'Ancien où l'auteur mentionne les bibliothèques de Carthage que les vainqueurs de 146 auraient offertes aux roitelets numides[10]. Dans cette perspective, l'auteur des livres détenus par Hiempsal serait un Carthaginois écrivant en punique. Mais Gsell formulait une objection très pertinente à une telle interprétation: pourquoi citer à propos de livres un détenteur qui n'aurait été ni le premier, ni le dernier? En ce qui concerne le contenu même de l'excursus, je me contenterai de rappeler que Gsell y décelait des élé-

[7] St. Gsell, *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord*, I, Paris, 1913, pp. 329-336.

[8] F.C. Movers, *Die Phönizier*, II 2, Berlin, 1856, p. 111.

[9] E.-M. Quatremère, ds «Journal des Savants», 1838, p. 301; O. Meltzer, *Geschichte der Karthager*, I, Berlin, 1879, p. 435.

[10] Pline, *N.H.* XVIII 22: sur ce passage, *cf. infra* pp. 114-115.

ments phéniciens, grecs et africains et qu'il concluait qu'en somme, tout était fable dans ce récit[11].

Pour V.J. Matthews[12], au contraire, dans un article de 1972 consacré à ce sujet, le génitif et l'imparfait pourraient s'expliquer par l'habitude prise d'attacher ces livres au nom de Hiempsal, un des rois à avoir possédé un temps les bibliothèques carthaginoises. Matthews n'exclut pas la possibilité que le souverain numide ait tenté de faire passer ses livres comme écrits de sa propre main. Salluste aurait pu en prendre possession, estime-t-il, alors qu'il exerçait son mandat de gouverneur en Afrique où, selon un témoignage pourtant controversé de Dion Cassius[13], Salluste aurait commis des exactions. Matthews n'hésite pas à placer les *libri Punici* au nombre de ces dernières[14]; Salluste se serait alors fait traduire en latin ces ouvrages[15].

Enfin, il y a 5 ans, G.M. Paul a consacré un commentaire historique au *Jugurtha* de Salluste[16]. À cette occasion, il apporte un certain nombre de nuances par rapport aux lectures antérieures. Paul note la façon ambigüe dont Salluste cite sa source: il n'éclaire son lecteur ni sur la langue originelle utilisée dans ces livres ni sur les rapports à établir entre Hiempsal et ceux-ci. Cette incertitude est encore renforcée quand on sait que c'est la seule fois dans le *Jugurtha* que l'historien fait une référence explicite à une source. Paul, après avoir mis en valeur les hypothèses contradictoires de ses devanciers, ne parvient pas à se rallier à l'une d'elles. Il est cependant tenté de retrouver en définitive une source grecque derrière ces *libri Punici* de Hiempsal et il ne croit guère à une enquête exceptionnelle de Salluste.

3. Salluste reconsidéré

Des éléments nouveaux ou à tout le moins méconnus par la bibliographie moderne méritent à mon avis d'être mis en avant, car ils sont susceptibles d'éclairer d'un jour nouveau le passage de Salluste.

[11] St. GSELL, *o.c.*, pp. 334, 336; à côté d'apports grecs et indigènes, on aurait un écho déformé de l'expansion phénicienne en Occident dans les propos de Salluste sur l'armée de l'Hercule mort en Espagne, *cf.* C. BONNET, *Melqart. Cultes et mythes de l'Héraclès tyrien en Méditerranée* (Studia Phoenicia VIII), Leuven-Namur, 1988, pp. 186-188.

[12] V.J. MATTHEWS, *The* Libri Punici *of King Hiempsal*, ds «AJPh», 93, 1972, pp. 330-335.

[13] D.C. XLIII 9, 2 (selon qui Salluste aurait écrit ses oeuvres historiques avant d'exercer ses fonctions en Afrique!); *Inv. in Sall.* 7, 19: *cf.* les réserves de R. SYME, *o.c.*, pp. 38-39.

[14] V.J. MATTHEWS, *art. cit.*, p. 335.

[15] *Ibid.*, p. 333.

[16] G.M. PAUL, *o.c.*, spécialement pp. 2-3, 71-80. E. KOESTERMANN, *C. Sallustius Crispus,* Bellum Jugurthinum, Heidelberg, 1971 est un commentaire philologique où la bibliographie africaniste n'est quasi pas exploitée.

Si longtemps seule l'étude de la «romanisation» a vraiment retenu les chercheurs, les enquêtes concernant la période de l'histoire de l'Afrique du Nord qui précède la conquête romaine se multiplient[17]. À côté du débat portant sur les conclusions proprement dites de ces découvertes, les historiens s'interrogent aussi sur les méthodes d'analyse[18]. Ainsi des recherches récentes ont contribué à battre en brèche l'idée d'une Numidie que caractériserait un isolement africain[19]. Au contraire de cette vue réductrice, elles mettent en avant une ouverture de la Numidie sur l'extérieur et son insertion assez profonde dans la koinè culturelle méditerranéenne dominée par le modèle grec. Je pense en particulier à l'étude d'Yvon Thébert et de Filippo Coarelli sur l'architecture funéraire; cette enquête met indéniablement en évidence l'existence d'un hellénisme numide[20].

Hiempsal lui-même est directement concerné aussi par cet éclairage nouveau. Longtemps privé de tout renseignement décisif relatif à Hiempsal I[21] comme à Hiempsal II[22], on l'identifiait tantôt à l'un tantôt à l'autre. Les partisans du premier, G. Camps et R. Syme, n'ont guère d'arguments à faire valoir, même si un règne court, entre 118 et 116, n'a pas nécessairement empêché ce Hiempsal, fils de Micipsa, d'écrire: il peut

[17] Sur les Numides en général, consulter J. DESANGES, *L'Afrique romaine et libyco-berbère,* ds CL. NICOLET (éd.), *Rome et la conquête du monde méditerranéen,* t. 2, *Genèse d'un empire,* Paris, 1978, pp. 627-656 (ainsi que la bibliographie de la 2e éd., Paris, 1989, pp. XII-XIV) et N.G. HORN, C.B. RÜGER, *Die Numider. Reiter und Könige nördlich der Sahara,* Catalogue de l'exposition au Rheinisches Landesmuseum Bonn, Bonn, 1979.

[18] É. SMADJA, *Modes de contact, sociétés indigènes et formation de l'État numide au second siècle av. notre ère,* ds *Modes de Contacts et processus de transformation dans les sociétés anciennes,* Actes du Colloque de Cortone (24-30 mai 1981), Pise-Rome, 1983, pp. 685-702.

[19] G. CAMPS, *Aux origines de la Berbérie. Massinissa ou les débuts de l'histoire,* ds «Libyca», 8, 1960, pp. 1-320; sur la présence punique en Numidie, G. CAMPS, *Les Numides et la civilisation punique,* ds «Ant. Afr.», 14, 1979, pp. 43-53.

[20] F. COARELLI et Y. THÉBERT, *Architecture funéraire et pouvoir: réflexions sur l'hellénisme numide,* ds «Mélanges de l'École Française de Rome, Antiquité», 100, 1988, pp. 761-818. Sur l'architecture royale numide, F. RAKOB, *Architecture royale numide,* ds *Architecture et société, de l'archaïsme grec à la fin de la République romaine,* Rome, 1983, pp. 325-348.

[21] LENSCHAU, *Hiempsal I,* ds *RE* VIII, 2, 1913, col. 1393-1394.

[22] LENSCHAU, *Hiempsal II,* ds *RE* VIII, 2, 1913, col. 1394-1395.

avoir composé son oeuvre avant de régner[23]. Pour ma part, je pense au contraire qu'il existe de sérieux arguments en faveur de l'autre Hiempsal, fils de Gauda. Outre la longueur de son règne, entre environ 88 et 60, on peut préciser, d'une part, qu'il est mieux connu que l'autre par les auteurs classiques et, d'autre part, que Salluste pouvait se permettre de nommer sans entrer dans plus de détails un quasi contemporain. De plus, on sait aujourd'hui davantage sur ce Hiempsal II par une inscription honorifique de Rhodes publiée par V. Kontorini[24]. Sans apporter de preuve définitive quant à l'identité du Hiempsal cité par Salluste, elle nous montre un souverain numide en relations suivies avec Rhodes, un des grands centres intellectuels hellénistiques[25]. Enfin, le goût des souverains numides pour la culture et la littérature grecques est bien connu, notamment au travers de la personnalité d'un Juba II, le petit-fils de ce Hiempsal II[26].

Par ailleurs, pour éclairer le passage de Salluste, on mentionne très souvent le texte de Pline l'Ancien relatif aux bibliothèques de Carthage[27]. Énumérant quelques grands noms d'auteurs de traités agronomiques, Pline l'Ancien rapporte qu'en 146, après la prise de Carthage, le sénat romain décréta que seuls seraient traduits en latin les 28 livres de l'agronome Magon (*unius eius duodetriginta volumina censeret in Latinam linguam transferenda*), décidant par la même occasion de faire don aux roitelets africains des bibliothèques carthaginoises (*cum regulis Africae bibliothecas donaret*). Pourquoi Pline l'Ancien rapporte-t-il cette

[23] G. CAMPS, *art. cit.*, p. 15-16; R. SYME, *o.c.*, p. 153.

[24] V. KONTORINI, *Le roi Hiempsal II de Numidie et Rhodes,* ds «A.C.» 44, 1975, pp. 89-99: il s'agit d'une base de statue élévée par les Rhodiens en l'honneur de Hiempsal II déjà connu par les inscriptions latines et la littérature grecque et latine.

[25] A l'époque hellénistique, Rhodes, dont le gymnase possédait une riche bibliothèque, était, avec Athènes et Alexandrie, un des grands centres culturels de la Méditerranée orientale qui drainait à elle les étudiants et les voyageurs.

[26] Sur l'hellénisation de Massinissa et de ses proches, M.-F. BASLEZ, *Un monument de la famille royale de Numidie à Délos,* ds «REG» 94, 1981, pp. 160-165. Mastanabal, fils de Massinissa, grand-père de Hiempsal II, était un roi cultivé (*Graecis litteris eruditus,* LIV., *Per.* L; vainqueur aux Panathénées, *IG* II² 2316, 241-244). Gauda, fils de Mastanabal, père de Hiempsal II, n'était pas très intelligent (SALL., *Jug.* 65, 1); L. TEUTSCH, *Das Städtewesen in Nordafrika in der Zeit von C. Gracchus bis zum Tode des Kaisers Augustus*, Berlin, 1962, p. 232, le classe parmi les souverains hellénisés. Sur Juba II, petit-fils de Hiempsal, historien, se référer à JUBA, 275 J pour les *testimonia* et les *fragmenta*, et IIIA, Leyde, 1943, p. 317-357 pour les commentaires. Enfin, T. KOTULA, *Orientalia Africana. Réflexions sur les contacts Afrique du Nord romaine-Orient hellénistique,* ds «Folia Orientalia», 24, 1987, pp. 120-121.

[27] *Cf. supra,* p. 111.

anecdote sur Magon? Il est vrai qu'une telle décision du sénat romain avait de quoi surprendre, Caton ayant déjà, comme le rappelle Pline, rédigé son traité. On peut d'ailleurs se demander à ce propos si le traitement privilégié réservé à l'ouvrage de Magon ne constitue pas une sorte de camouflet posthume adressé à Caton. Mais le texte de Pline ouvre un débat plus général sur la date de fondation et la nature de ces bibliothèques. Faut-il considérer celles-ci comme des créations intervenues à date haute et sur le modèle de celle d'Assourbanipal ou doit-on opter pour des créations plus récentes réalisées à l'image de la bibliothèque d'Alexandrie? Par ailleurs, il faut aussi prendre conscience des limites des informations à tirer de Pline. L'encyclopédiste est occupé à dresser une liste d'agronomes. Or, pour rompre la monotonie d'un tel énoncé, il introduit, à propos de l'un d'eux, Magon, une anecdote; le sort exceptionnel réservé au Carthaginois est mis en exergue, d'une part par l'usage de *unius eius* et d'autre part par le fait que l'information est placée entre deux concessives dont la première concerne les bibliothèques, la seconde Caton. Le lecteur en retire une impression d'ampleur des bibliothèques, mais peut-être est-il alors victime d'un effet de style voulu par Pline. Cette constatation nous incite à d'autant plus de circonspection dans l'exploitation d'un texte qui constitue, notons-le, l'unique témoignage relatif à l'existence de bibliothèques dans le monde punique, et qui fonde à lui seul le débat sans apporter la moindre indication, ni sur le contenu de ces bibliothèques, ni sur la nature et l'ampleur de la littérature, en langue punique ou en grec, qu'elles auraient abritée.

L'accumulation de ces indices d'une part et ce que nous croyons avoir pu déceler derrière les quelques mentions de «livres puniques» dans la littérature classique d'autre part, inviteraient assez naturellement à considérer que les livres invoqués par Salluste étaient rédigés en grec. Mais on ne peut nier que Salluste ajoute *interpretatum nobis est*, faisant ainsi explicitement allusion à une traduction, laquelle aurait été superflue si ces *libri* avaient été écrits en grec, langue que connaissait l'historien[28]. A ce stade de l'enquête, c'est sur ce seul témoignage de Salluste que repose l'opinion selon laquelle les *libri Punici* consultés par lui auraient été rédigés dans une langue autre que le grec.

[28] P. PERROCHAT, *Les modèles grecs de Salluste,* Paris, 1949; W. AVENARIUS, *Die griechischen Vorbilder des Sallust,* ds «S.O.», 33 (1957), pp. 48-86; M. REDDÉ, *Rhétorique et histoire chez Thucydide et Salluste,* ds R. CHEVALLIER (éd.), *Colloque Histoire et Historiographie*, Paris, 1980, pp. 11-17.

C'est donc sur la personnalité de Salluste et ses méthodes de travail qu'il faut maintenant diriger notre attention. Une première remarque s'impose. Comme le note Paul, c'est la seule fois dans le *Jugurtha* que Salluste cite une source[29]. Je ne pense pas, comme W. Peremans, qu'il s'agisse là de la manifestation chez Salluste d'une saine critique historique[30]. Au contraire, les études menées sur l'ensemble de cette œuvre ne parlent pas en faveur d'un effort documentaire particulier. On a au contraire émis de nettes réserves quant à ses connaissances sur la géographie de l'Afrique du Nord[31]. On pourrait objecter: mais Salluste ne séjourna-t-il pas en Afrique? C'est vrai, après la victoire de César à Thapsus, il fut nommé premier gouverneur de la province romaine d'*Africa Nova* mais ce sont les vicissitudes de l'époque — l'assassinat en 44 de son protecteur — qui, le contraignant à renoncer à la vie publique, l'amenèrent à la production historique. Il ne réalise pas là un vieux projet. En suggérant dans son *Jugurtha* qu'on a traduit pour lui des *libri Punici*, et en renforcant cette idée par la précision selon laquelle cette version concordait avec celle des gens du pays, Salluste veut teindre son exposé d'une expérience personnelle vraisemblable; sans doute veut-il aussi susciter de cette manière la curiosité de son lecteur. En réalité, lorsqu'il était en fonction en Afrique[32], Salluste, qui aspirait alors à une carrière politique, n'imaginait pas qu'un jour il ferait œuvre d'historien. En outre, plus qu'aux événements d'Afrique eux-mêmes, l'historien romain s'intéressait aux répercussions politiques et morales de ce conflit à Rome[33]. Enfin, tous ceux qui se sont penchés en détail sur le contenu même de cet excursus de Salluste ont été conduits à y reconnaître d'abord une source grecque, quel que soit le nom de son ou de ses auteurs et les documents qui contribuèrent à son élaboration[34]. Comme il est d'usage chez les historiens grecs, l'excursus qu'il consacre au peuplement ancien de l'Afrique du Nord est conçu d'abord pour divertir le lecteur[35].

[29] G.M. Paul, *o.c.*, p. 74.

[30] W. Peremans, *Note à propos de Salluste,* Bellum Jugurhinum, *17, 7*, ds J. Bibauw (éd.), *Hommages à M. Renard*, I, Bruxelles, 1969, pp. 634-638.

[31] E. Tiffou, *Salluste et la géographie,* ds *Mélanges R. Dion,* Paris, 1974, pp. 151-160.

[32] Salluste participa d'abord à la campagne africaine de César (App., *B.Civ.* II, 92; *Bell. Afr.* 8, 3; 34, 1-3) et devint après Thapsus le premier gouverneur de la nouvelle province romaine d'*Africa Nova* (*Bell. Afr.* 97, 1; App., *B.Civ.* II 100).

[33] G. Bonamente, *Il* metus punicus *e la decadenza di Roma in Sallustio, Agostino ed Orosio,* ds «G.I.F.» 27, 1975, pp. 137-163.

[34] M. Savagnone, *Sull'ipotesi della derivazione posedoniana del* Bellum Jugurthinum, ds *Miscellanea E. Manni,* Rome, 1976, pp. 295-304; G.M. Paul, *o.c.*, p. 74 se rallie à l'opinion de K. Trüdinger, *Studien zur Geschichte der griechisch-römischen Ethnographie,* Bâle, 1918, pp. 126-129, selon qui Salluste aurait trouvé la référence à des *libri Punici* dans sa source. Ces questions devraient être reprises en détail.

Ces quelques remarques sur la méthode de travail employée par Salluste invitent à croire que ce dernier écrivait sans doute de seconde main et fort probablement à partir d'une ou plusieurs sources grecques. Sans vouloir nier l'impact de la culture punique, ni une spécificité numide, c'est une Numidie et un Hiempsal étroitement intégrés à la culture hellénistique qui se présentent à nous. Il ne faut pas non plus perdre de vue à quel point l'image, à travers les sources classiques, d'une littérature punique ample et diversifiée est sujette à caution. Notre lecture du texte de Salluste est certes bien loin des reconstructions de Matthews, mais j'espère avoir montré qu'elle respecte davantage les incertitudes du texte, la personne de l'historien et les données historiques.

[35] Par ex., Pol. III 36-38; V 21, 4-9, voir les réflexions de P. Pédech, *La méthode historique de Polybe,* Paris, 1964, pp. 515-597; Luc., *Hist. conscr.* 57.

René Rebuffat

Divinités de l'oued Kebir (Tripolitaine)

Les inscriptions[1] connues à Bu Njem avant le début de nos recherches conduites de 1967 à 1980, fournissaient déjà trois noms de divinités, Jupiter Hammon, Le Soleil Invaincu, et Salus. Nos recherches ont augmenté cette liste, et surtout mis au jour plusieurs temples. De plus, les prospections conduites dans le bassin de l'oued Kebir ont permis de découvrir, dans la vallée de l'oued Sitrah, affluent du Kebir, un édifice qui est probablement lui aussi un temple.

Voici donc la liste des divinités connues et des cultes attestés.

Dans le camp romain occupé de 201 à 259/263, nous notons:

— la chapelle aux enseignes et l'autel des principia[2] (fig. 3);

[1] Articles de la Mission française cités ci-dessous en abrégé:

a - Dans «Libya Antiqua»

Bu Njem 1967, «Libya Antiqua», III-IV, p. 49-137.
Bu Njem 1968, «Libya Antiqua», VI-VII, p. 9-105.
Bu Njem 1970, «Libya Antiqua», VI-VII, p. 107-165.
Bu Njem 1971, «Libya Antiqua», XI-XII, 1974-1975, p. 189-241.
Bu Njem 1972, «Libya Antiqua», XIII-XIV, p. 37-77.
Une plaquette de bronze inscrite du camp (1967), Notes et documents II, «Libya Antiqua», VI-VII, p. 175-180.
Les inscriptions des portes du camp de Bu Njem, Notes et documents IV, «Libya Antiqua» IX-X, 1972-3, p. 99-120.
L'arrivée des Romains à Bu Njem, Notes et documents V, «Libya Antiqua», *ibidem,* p. 121-134.
Gholaia, Notes et documents VI, «Libya Antiqua», *ibidem,* p. 135-145.

b - Publications diverses

Routes d'Egypte de la Libye Intérieure, «Studi Magrebini», III, 1970, p. 1-20.
Deux ans de recherches dans le Sud de la Tripolitaine, «CRAI», 1969, p. 189-212.
Bu Njem, Notice pour l'*Encyclopédie berbère* (mai 1977), cahier 20, p. 1-12.
Nouvelles recherches dans le Sud de la Tripolitaine, «CRAI», 1972, p. 319-339.
Trois nouvelles campagnes dans le sud de la Tripolitaine, «CRAI», 1975, p. 495-505.
Lampes romaines à Gholaia, Les lampes de terre cuite en Méditerranée des origines à Justinien, Table Ronde de la Maison de l'Orient, 7-11 décembre 1981, Lyon 1987, p. 83-90.
Les centurions de Gholaia, L'Africa romana, Atti del II Convegno di Studio, Sassari 14-16 dicembre 1984, p. 225-238.
Les fermiers du désert, L'Africa romana, Atti del V Convegno di Studio, Sassari 11-13 dicembre 1987, p. 33-68.

[2] *Bu Njem 1967,* p. 87-88 et pl. XVIc et XXI; *Bu Njem 1968,* p. 16-17 et fig. 5; *Trois nouvelles campagnes,* p. 502-3.

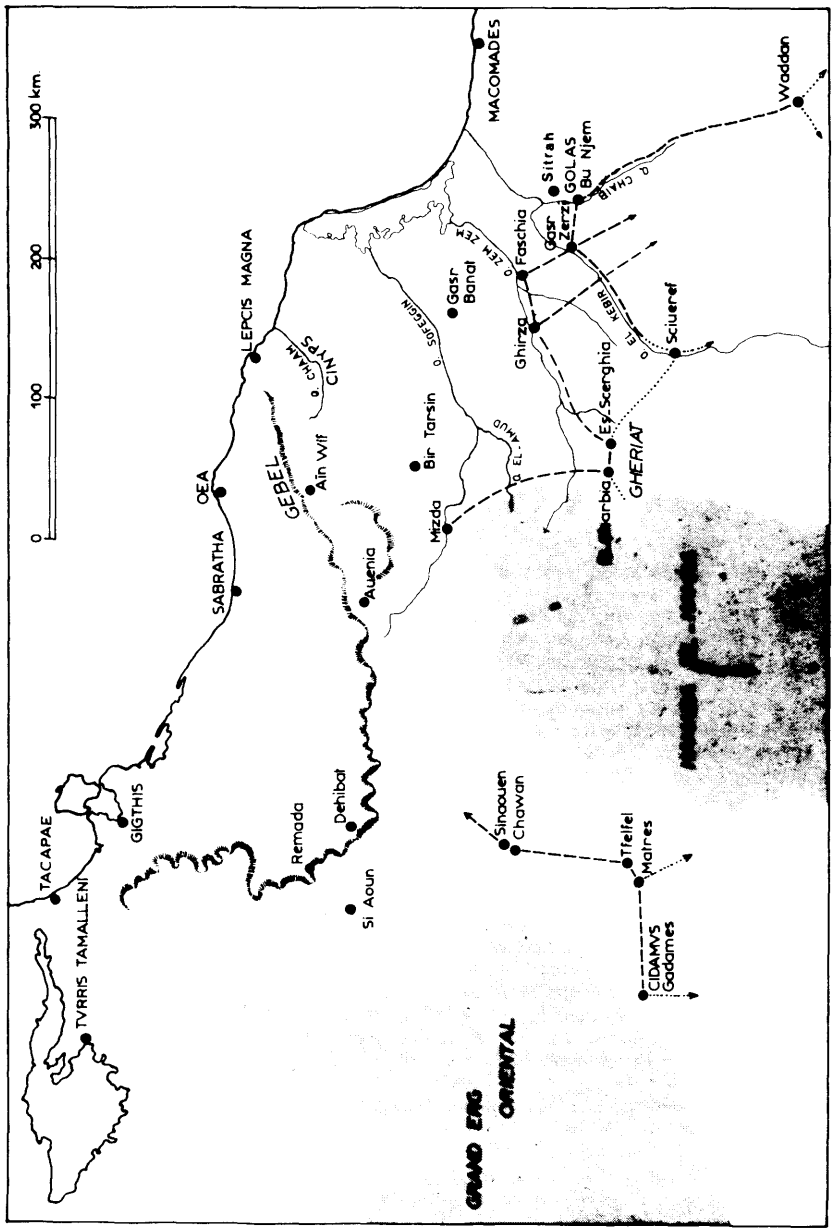


Fig. 1: Situation de Gholaia-Bu Njem et de Bir Sitrah.

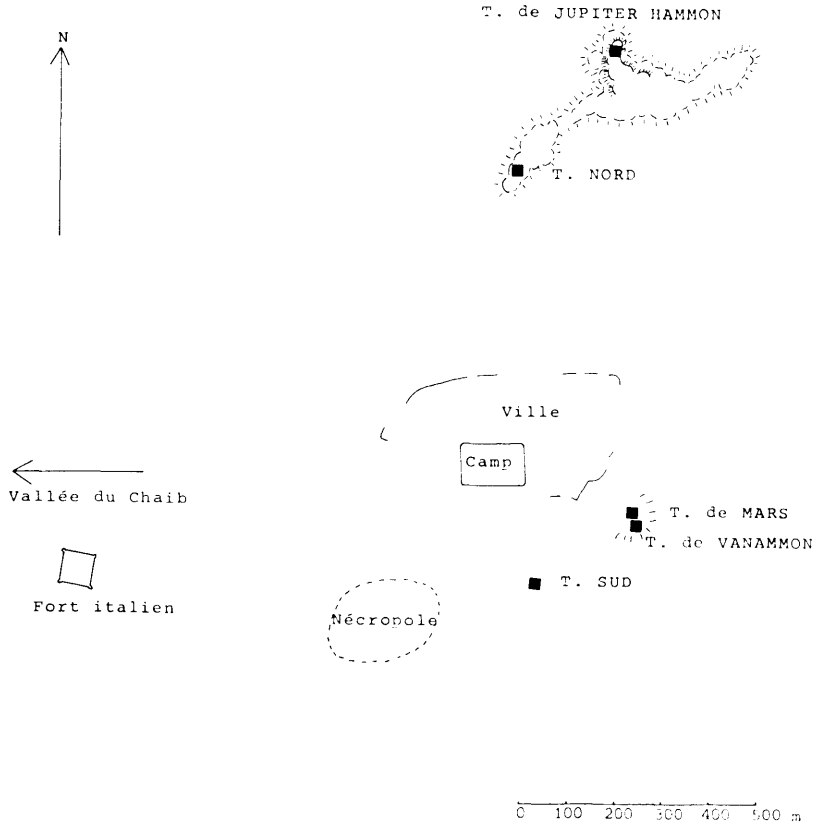


Fig. 2: Gholaia. Les temples suburbains.

— la consécration d'une *ara cerei*, vraisemblablement dans les principia[3];

— la chapelle du praetorium (fig. 4), où deux dédicaces se sont adressées au Génie de Gholaia (c'est le nom antique de Bu Njem) et au *numen praesens* (pl. I-II);

— une inscription dédiée au Génie de la *uexillatio* qui occupait le camp;

[3] Pour tous les monuments cités, notes complémentaires et bibliographie dans nos annexes.

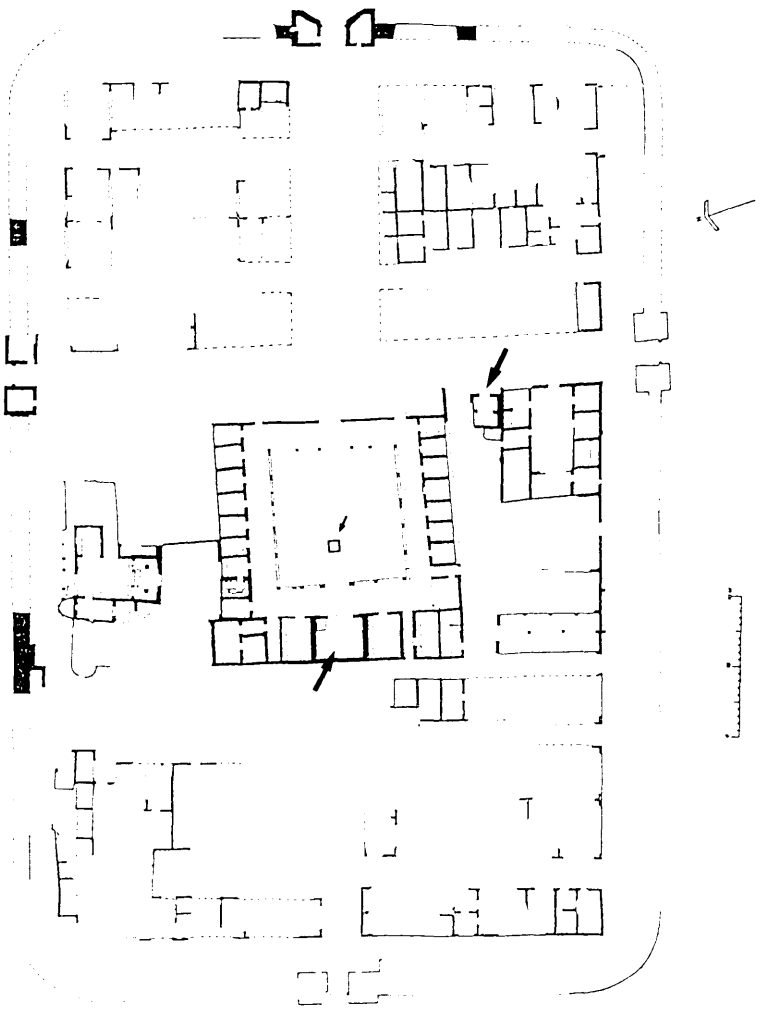


Fig. 3: Gholaia. Le camp (Fléchés: Chapelle et autel des principia; chapelle du praetorium).

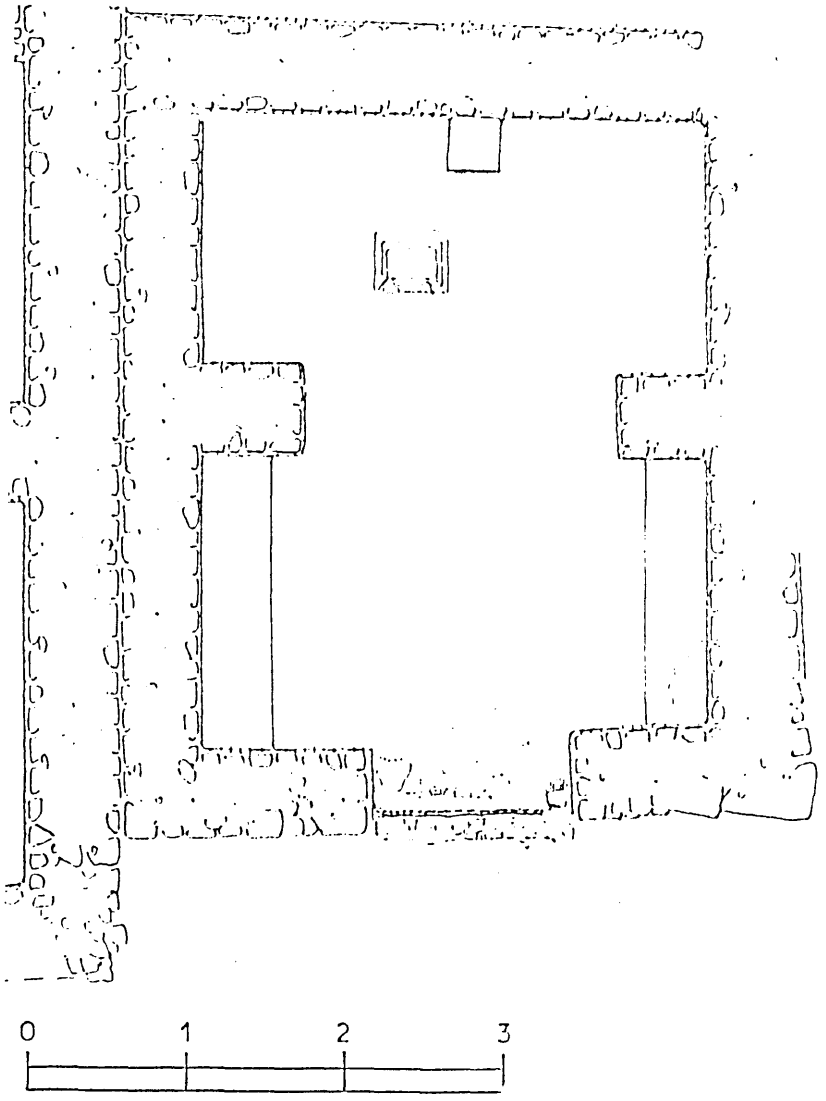


Fig. 4: La chapelle du *praetorium*.

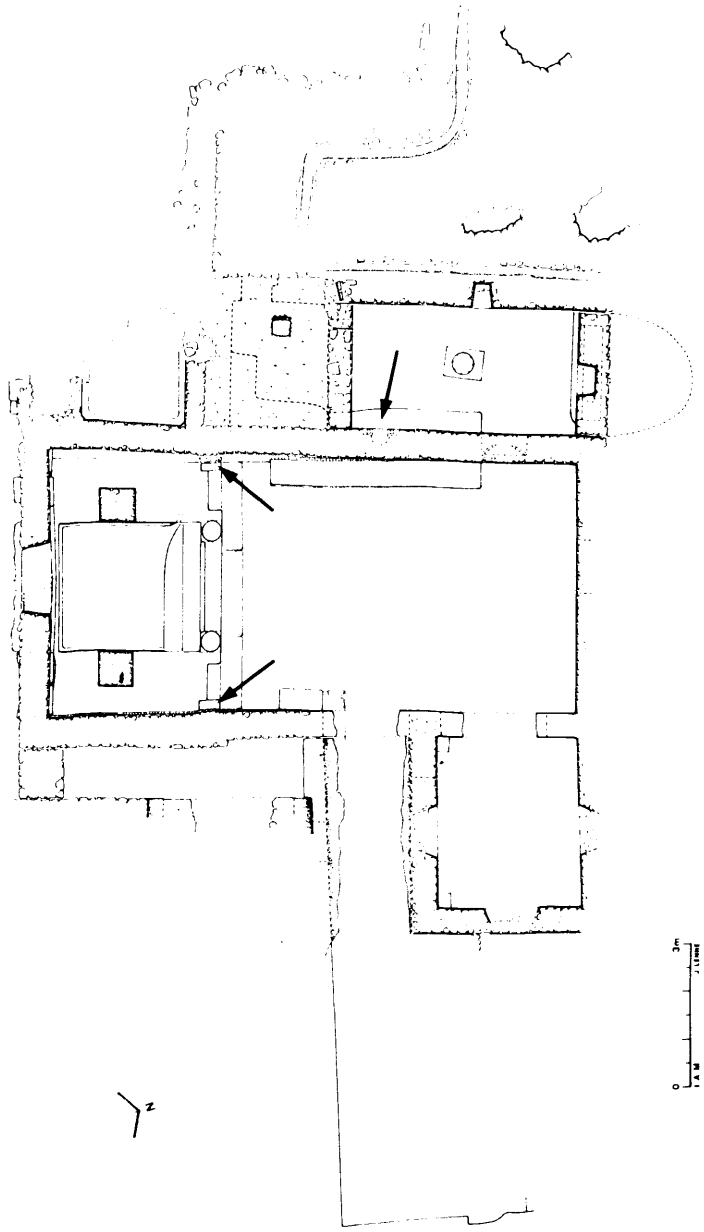


Fig. 5: Les salles froides des thermes (Fléchés: les deux plaques de l'inscription à Salus; la niche de la Fortune).

— une inscription versifiée dédiée dans les thermes (fig. 5) à la déesse *salus*;

— une niche tripartite des thermes (fig. 5-6), abritant une statue de la Fortune (pl. IV), désignée comme *fortuna dea sancta* par l'inscription (pl. III) trouvée au pied de cette niche;

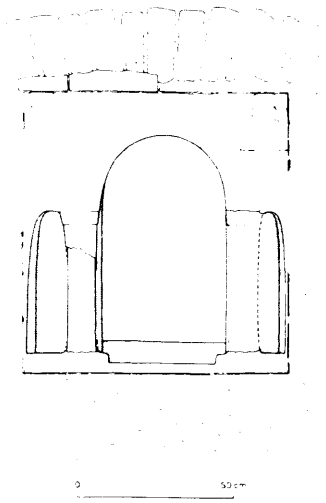


Fig. 6: Thermes du camp, niche de la Fortune.

— une inscription peinte sur enduit célébrant la restauration des thermes, encadrée par la mention des *numina inuicta*;

— une inscription *soli inuicto* sur une clé d'arc du camp (pl. VIII);

— un buste de divinité féminine casquée trouvée dans la cave de la chapelle aux enseignes (pl. V-VI);

— un hermès trouvé dans les principia (pl. VII);

— un fragment de petite statuette de Vénus pudique trouvé dans le dépotoir du camp, qui peut venir aussi bien de la ville que du camp.

Dans la ville, très peu explorée, on ne connaît pas de temple, ni d'inscription lapidaire mentionnant une divinité. Mais sur les murs du Bâtiment aux Niches, un ensemble de boutiques[4] où les désœuvrés écrivaient beaucoup, on relève:

[4] Le «centre commercial» vendant des denrées et des objets très divers est connu en Egypte, où il s'appelait *pantopoleion*: NAPHTALI LEWIS, *La mémoire des sables, La vie en Egypte sous la domination romaine*, Paris 1988, p. 137.

— le mot isolé *neptunus* (pl. IX,1);
— un dessin naïf accompagné du nom de *uenus* (fig. 9);
— deux dessins représentant la Victoire (fig. 7) et Junon (fig. 10), anépigraphes.



Fig. 7: Ville, Bâtiment aux Niches, la Victoire ailée.

De plus, une niche encadrée de palmes et surmontée de l'inscription *uictoria* devait contenir soit une statuette, soit une peinture (fig. 8).

A l'extérieur de la ville, plusieurs temples sont connus depuis les fouilles récentes (fig. 2).

— sur la plus haute colline du nord, le temple de Jupiter Hammon[5] (fig. 14);

— sur une colline, un temple de dédicace non identifiée, le «Temple Nord»[6] (fig. 16);

[5] *IRT* 920; Bu Njem 1967, p. 62-63; *L'arrivée des Romains,* p. 128-9 et 132; *Nouvelles recherches,* p. 327; *Trois nouvelles campagnes,* p. 502; *Bu Njem 1972,* p. 56.

[6] *Bu Njem* 1970, p. 135; *Trois nouvelles campagnes,* p. 501; *Bu Njem* 1972, p. 54-56.

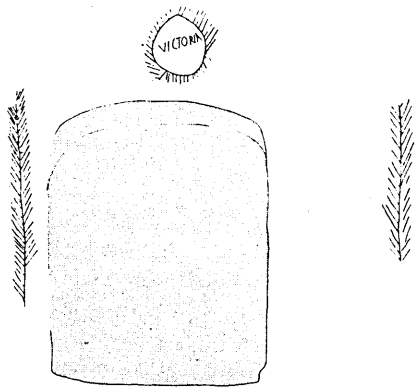


Fig. 8: Ville, Bâtiment aux Niches, chapelle de la Victoire.

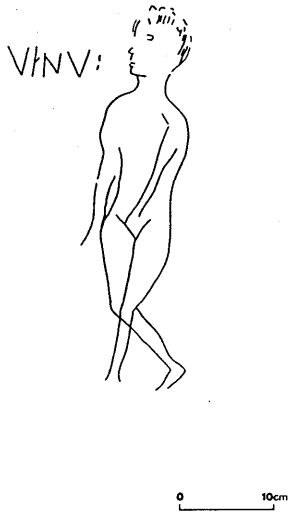


Fig. 9: Ville, Bâtiment aux Niches, Venus.

— à l'est du site, au sommet d'une pente qui finit en dessinant une légère butte, le Temple de Mars Canapphar[7] (fig. 15);

[7] *Bu Njem, Encyclopédie berbère,* cahier 20, p. 6; *Bu Njem 1971,* p. 215-218; *Trois nouvelles campagnes,* p. 501-502; *Bu Njem 1972,* p. 51-54.



Fig. 10: Ville, Bâtiment aux Niches, Junon armée.

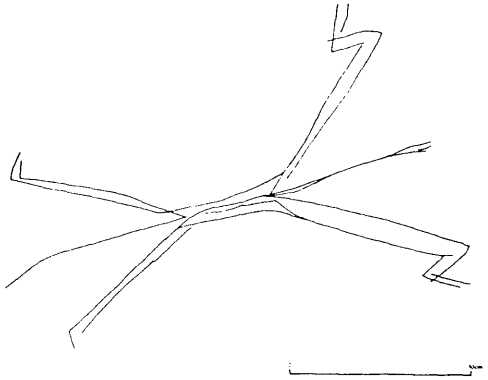


Fig. 11: Ville, Bâtiment aux Niches, foudre.

— voisin du précédent, au sud-ouest, le Temple de Vanammon[8] (fig. 13);

— non loin de l'extrémité de la nécropole sud, un petit sanctuaire non identifié, «le Temple Sud»[9] (fig. 12);

[8] *Encyclopédie berbère,* cahier provisoire 20, p. 7.

[9] Temple inédit à ce jour.



Autel au Génie de Gholaia.

Tavola II



Autel du Numen Praesens.



Autel de la Fortune du bain.

Tavola IV



Statue de la Fortune du bain.



Déesse casquée (chapelle aux enseignes).

Tavola VI



Déesse casquée (chapelle aux enseignes).



Hermès des principia.

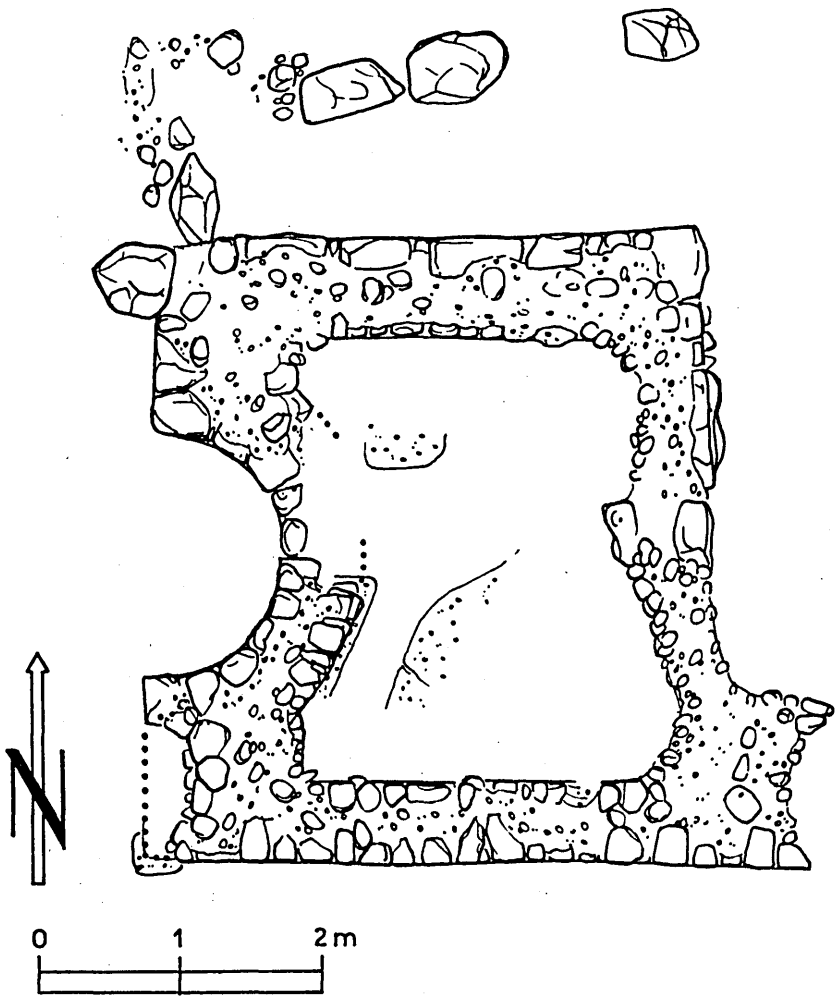


Fig. 12: Temple Sud, plan.

Tous ces témoignages sont postérieurs à 201, année où l'armée romaine est arrivée à Bu Njem. En revanche, l'édifice de l'oued Sitrah (fig. 17), qui est vraisemblablement un temple, et peut-être d'Hammon, est daté par la céramique du Ier siècle du notre ère, et semble avoir été abandonné dans le courant du IIe siècle. Il est donc sans rapports directs avec

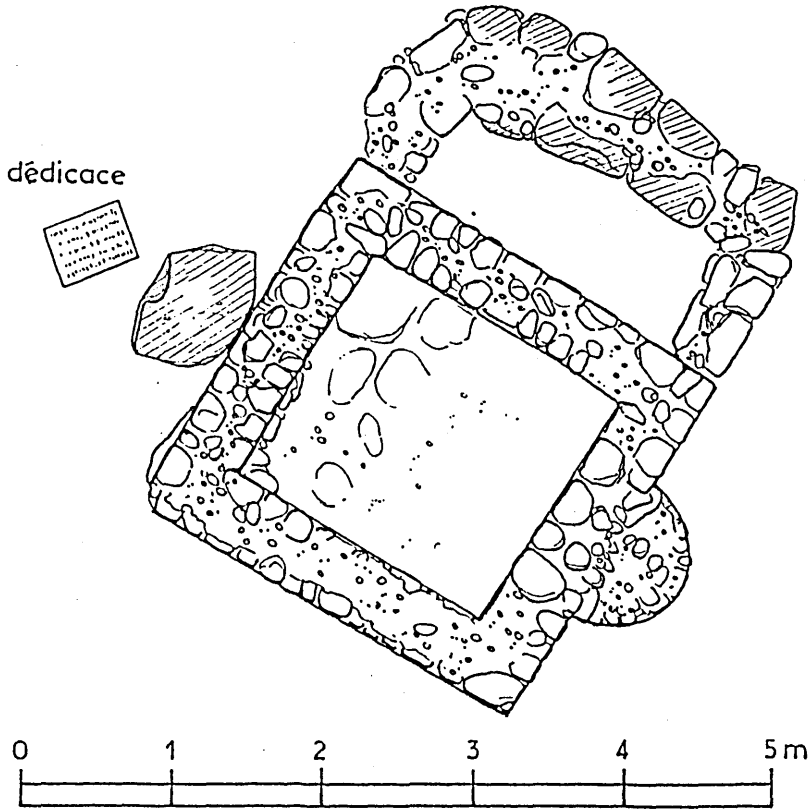


Fig. 13: Temple de Vanammon, plan.

le site de Bu Njem, malgré la proximité relative (une journée de marche, 30 kilomètres)[10].

Le camp militaire de Bu Njem a été abandonné par l'armée entre 259 et 263. Nous n'avons plus que de rares informations, comme nous le verrons, sur la période ultérieure.

Religion de l'armée

La chapelle des enseignes, l'autel des principia, la chapelle du praetorium sont des lieux de culte spécifiques au camp romain (même si le

[10] *Recherches dans le désert de Libye,* p. 191.

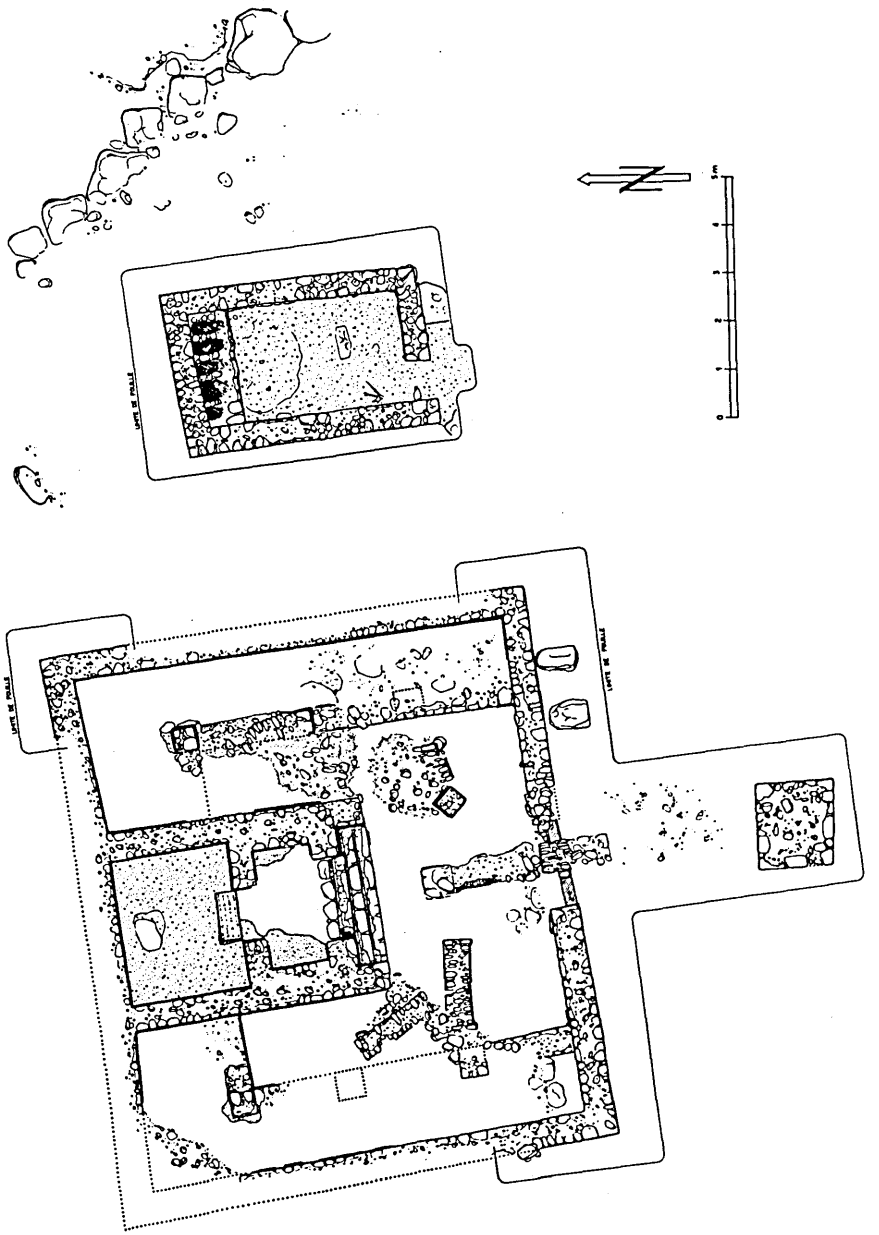


Fig. 14: Temple d'Hammon, plan.

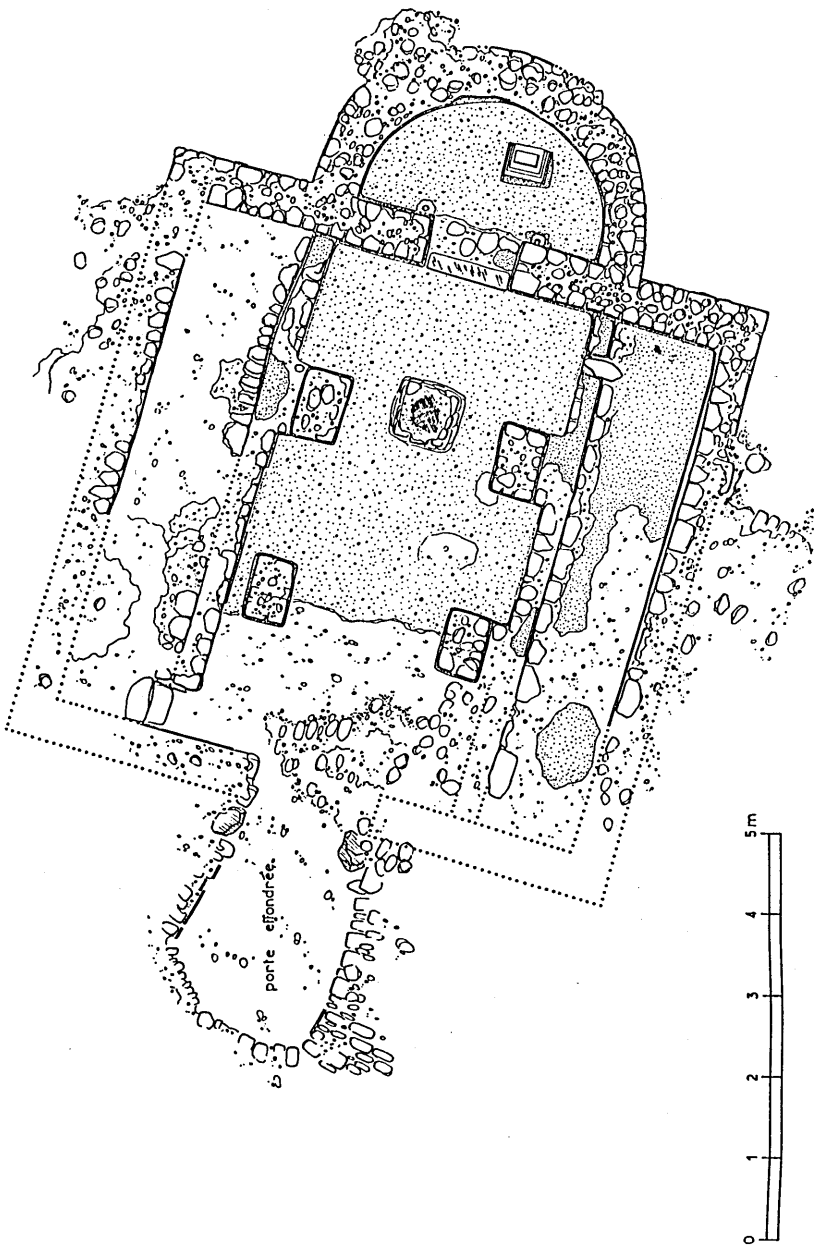


Fig. 15: Temple de Mars, plan.

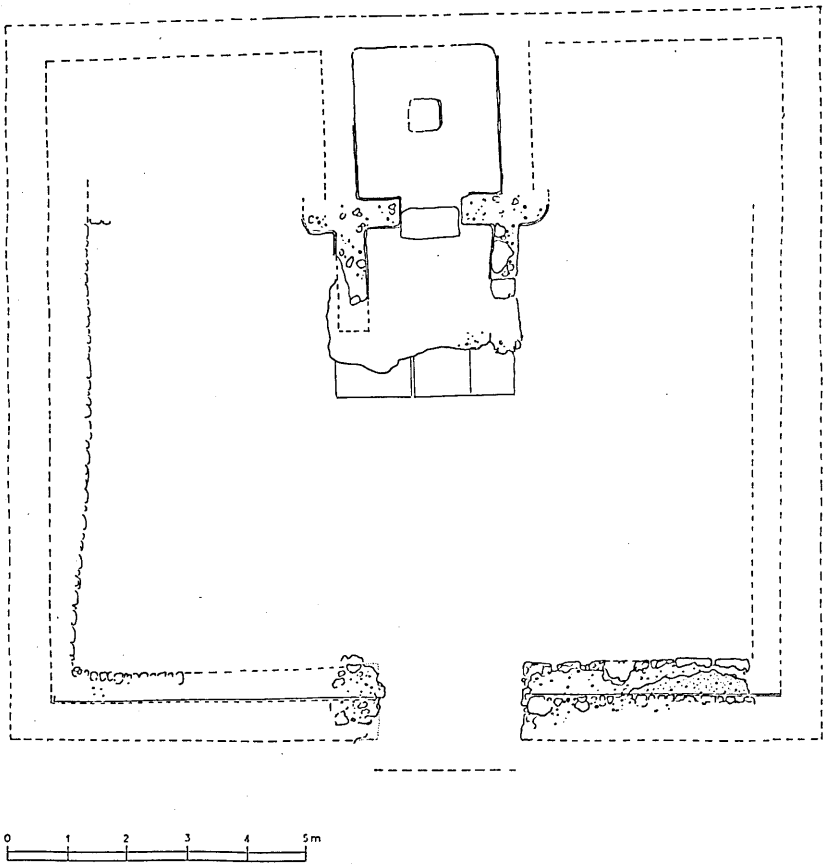


Fig. 16: Temple Nord, plan.

culte rendu dans la chapelle du praetorium s'adresse, comme nous allons le voir, au Génie du lieu), de même que le culte de Génie de la vexillatio est spécifique à l'unité militaire.

C'est à l'initiative militaire que reviennent des cultes dont l'origine est romaine et qu'on rencontre à l'intérieur du camp: adresser un poème à Salus, construire dans les thermes du camp une petite chapelle de la fortune «*dea sancta*», épithète caractéristique de la Fortune adorée dans des thermes, placer une restauration sous les auspices des *numina inuicta*. C'est une cérémonie spécifiquement militaire que la consécration de l'autel du cierge, *ara cerei*.

Divinités et cultes mentionnés par l'épigraphie

Dans le camp:
— consécration de l'*ara cerei*
— le génie de *gholaia*
— le *numen praesens*
— le génie de la *uexillatio*
— *salus*
— les *numina inuicta*
— *sol inuictus*

Dans la ville:
— *neptunus*
— *uenus* (avec dessin)
— *uictoria* (au-dessus d'une niche)

Hors la ville:
— *jupiter hammon*
— *mars canapphar*
— *uanammon*

Iconographie divine

Statuaire:
— la Fortune (dans une niche au-dessus de sa dédicace)
— divinité féminine casquée
— un hermès
— Vénus pudique

Dessin muraux:
— Vénus (avec l'inscription déjà citée)
— la Victoire
— Junon armée
— un foudre

Lieux de culte

Dans le camp
— la chapelle aux enseignes
— l'autel des principia
— la chapelle du praetorium
— la niche tripartite de la Fortune (dans les thermes)

Hors la ville
— le temple de Jupiter Hammon
— le temple de Mars Canapphar
— le temple de Vanammon
— le temple Nord, non identifié
— le temple Sud, non identifié

Dans l'oued Sitrah
— un temple non identifié (de Jupiter Hammon?)

Prêtres et desservants

— un «*sacerdos*»
— un «*curator*» (?)

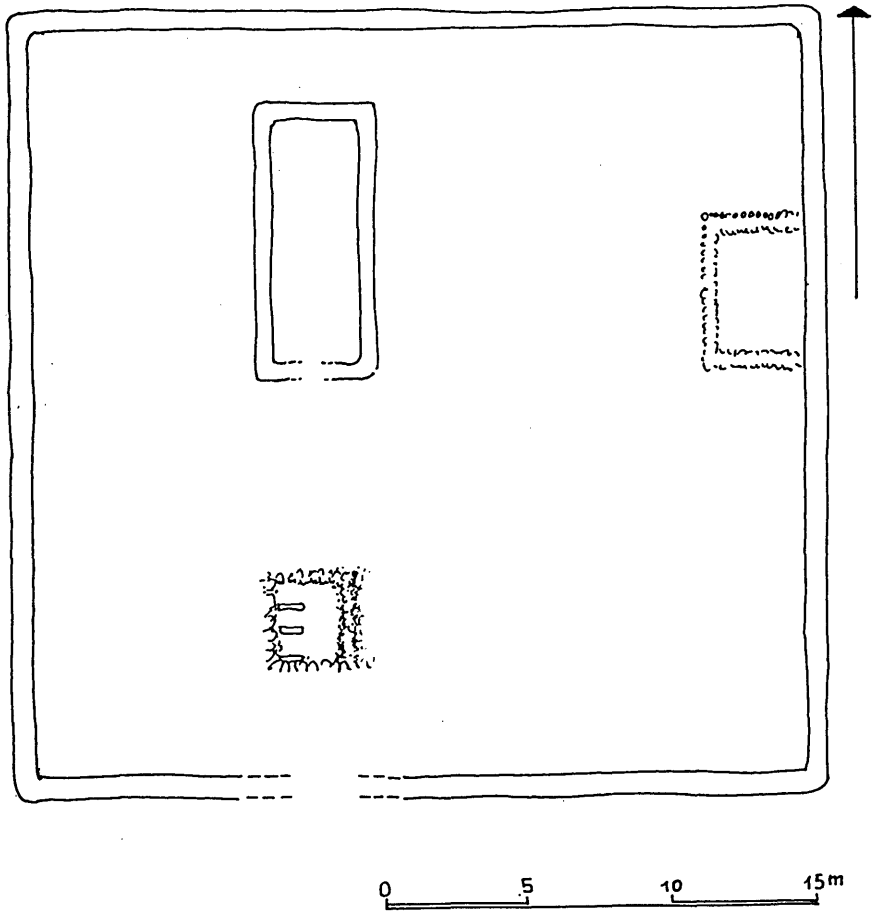


Fig. 17: Temple de l'oued Sitrah, plan.

Dans un camp, sont également bien à leur place *sol inuictus*, et une divinité féminine casquée. On voit que le sculpteur de cette dernière a subi l'influence de l'art punicisant de la Tripolitaine (qu'on note également à propos de l'hermès déjà mentionné, et d'une image de petite fille, dans la nécropole, raidie dans une attitude (pl. XIII) qui évoque un signe de Tanit). Mais le sculpteur pouvait parfaitement être à la fois militaire et africain, comme un grand nombre des militaires dont nous connaissons les noms à Gholaia.

L'armée et la ville

Le camp romain de Gholaia domine de sa masse la bourgade qui s'est progressivement et rapidement établie au pied des murs. Si les jours ordinaires les allées et venues des militaires, le spectacle même partiel de leur activité, l'écho des sonneries étaient familiers aux habitants, ils n'ignoraient évidemment rien non plus des jours de fêtes solennelles qui rassemblaient la garnison. Pour le calendrier militaire ordinaire, nous n'avons à Gholaia qu'une seule attestation, celle de la fête de l'*ara cerei*, le 3 mai. Sur les festivités exceptionnelles, nous avons le témoignage lacunaire d'un procès verbal d'acclamations en l'honneur de la famille impériale[11]. Les martelages sont enfin une conséquence directe des proclamations d'empereurs nouveaux[12].

Divers témoignages venus de la ville ne sont guère plus que le résultat d'influences banales. On ne s'étonne guère de rencontrer Vénus dessinée sur un mur, et de trouver dans un dépotoir une petite statuette de la déesse. La présence de Neptune en plein désert n'est pas plus surprenante que celle de plusieurs dessins de bateaux, accompagnant une fois un phare, à moins qu'il ne s'agisse du dieu des sources. Plus curieuse est une déesse féminine à la longue robe, armée du bouclier et de la lance, en qui on peut difficilement reconnaître Minerve, car elle n'a ni casque à haut cimier, ni égide. Sur sa tête est une coiffure indistincte qui évoque celle de Junon de Lanuvium[13], et seule, la forme circulaire du bouclier (car celui de Junon de Lanuvium est bilobé, ou tout au moins allongé) empêche de s'engager à fond dans cette voie. Parmi les militaires, certains venaient d'Italie, et depuis le second siècle, on portait à Rome un grand intérêt à la déesse de Lanuvium[14], ce qui fait que ce rapprochement n'est pas trop téméraire.

Sur un des murs d'une boutique du «Bâtiment aux Niches» (une sorte de centre commercial), est dessinée, au milieu d'un fouillis d'images diverses, une belle Victoire debout sur un globe[15], tenant la palme et brandissant une couronne. L'image, semblable à celles qu'on rencontre sur les arcs de triomphe, est utilisée par les monuments de la dévotion militaire[16], et son origine militaire nous semble évidente — d'autant que sur le même mur a été dessiné un défilé de cavaliers cataphractes. Les militaires fréquentaient les boutiques de la ville, et l'un d'eux a d'ailleurs signé un graffiti[17]. Des divertissements d'oisifs de ce type pouvaient cependant n'être pas sans conséquences pour la diffusion de l'iconographie et de l'idéologie militaire. En tout cas, dans une autre pièce, une niche murale est encadrée de deux palmes. Au-dessus de la niche, un disque maladroitement radié porte en son centre l'inscription *uictoria*. Il nous paraît donc évident que dans la niche se trouvait une image sacrée, statuette ou peinture depuis effacée. On ne peut exclure qu'il se soit agi d'une divinité associée à la Victoire, Mars, Rome ou Virtus, par exemple. Mais le plus simple est de penser que c'était la Victoire elle-même. Il est alors remarquable que dans cet édifice privé, qui n'est qu'une boutique, on ait fait place à ce culte éminemment idéologique. Bien sûr, on peut penser que la boutique (ou le «centre commercial») appartenait à un vétéran, puisqu'on sait que les vétérans, disposant de capitaux, pouvaient très aisément se lancer dans les affaires[18]; ou que le commerçant, tenant à sa clientèle militaire, avait voulu donner cette preuve de patriotisme. Nous ne saurons jamais tout des contextes et des motifs. Mais voici la Victoire romaine installée dans la ville.

[11] *Une plaquette de bronze inscrite du camp, Notes* et *documents II*, «Libya Antiqua», VI-VII, p. 175-180.

[12] *Les inscriptions des portes du camp, art. cit.*, p. 118-119.

[13] Comme sur la statue du Musée du Vatican, DAREMBERG SAGLIO, s.v. *Juno*; S. REINACH, *Répertoire de la statuaire*, I, p. 200; G. AMBROSETTI, *Giunone, Enc. Arte Antica*, fig. 1167. Cicéron, *De Natura Deorum*, 1,29 décrit très précisément la Juno Sospita de Lanuvium *cum pelle caprina, cum hasta, cum scutulo, cum calceolis repandis.*

[14] Consécration d'une statue en 135-136 (*CIL* XIV 2088); reconstruction par Antonin des temples de Lanuvium (*SHA*, Antonin, 8).

[15] Dans la position décrite par Apulée, *Métamorphoses* II,4: *palmaris deae facies, quae pinnis explicitis sine gressu pilae uolubilis instabile uestigium plantis roscidis delibantes nec ut maneant inhaerent et iam uolare creduntur.* P. Vallette, éd. des Belles-Lettres, traduit: «*la déesse, les ailes éployées, n'était pas en marche: effleurant de la fraîche plante de ses pieds l'instable point d'appui d'une boule mobile, elle s'y posait sans s'y fixer et semblait prendre son vol*».

[16] Arc de Titus: S. REINACH, *Répertoire des reliefs*, I, p. 274-6. Ex-voto de cohorte à Risingham: REINACH, *ibidem*, II, p. 442 = COLLINGWOOD-WRIGHT, *The Roman Inscriptions of Britain*, 1227 (voir aussi 1234). Le type s'est largement répandu (W. FUCHS, *Enciclopedia dell'Arte Antica*, s.v. *Nike*, p. 467). Voir par exemple des statues de bronze à Berlin (REINACH, *Répertoire de la Statuaire*, II,388,3) à Trèves (IV, 236,3) et beaucoup d'autres cas où on ne sait si on doit restituer une palme ou un trophée.

Sur la monnaie, le type est connu (*RIC* III Antonin n° 110,113,719; Marc-Aurèle 887; IV,1 Clodius Albinus n° 20; IV,3 Trajan Dèce n° 208; Trébonien Galle n° 94; Volusien n° 239; V,1 Valérien n° 288-289; V,2 Victorinus 393) et apparaît avec d'autres variantes très nombreuses. Après la date d'abandon de Bu Njem, on le voit très employé: par Probus, Carus et Carin, et pendant la Tétrarchie.

[17] *t iulius crisontianus miles licinis iii auggg lii: Bu Njem 1968*, p. 18-20.

[18] NAPHTALI LEWIS, *La mémoire des sables, op. cit.*, p. 35-38.

Tout ce qui précède est caractérisé par un trait commun: l'origine des cultes et des dieux est indépendante du lieu d'implantation du camp ou de la ville qui l'entoure.

Divinités locales

En revanche, l'armée accorde délibérément son attention aux divinités locales.

Le jour[19] de son arrivée — le 24 janvier 201 — est honoré le Génie du lieu nommément désigné, *genio gholaiae*. Ce geste même montre que le toponyme existait avant 201, et nous l'aurions su d'autre part, aussi bien grâce à la Table de Peutinger, que grâce à la persistance à 5 kilomètres au sud de Bu Njem, du toponyme sous la forme d'un Bir Khelaia. Il n'est pas du tout sûr, en revanche, que le probable rendez-vous de caravanes qui préexistait à l'établissement romain ait suscité une quelconque dévotion à une divinité du lieu. Mais quoi qu'il en soit, tout lieu individualisé pouvait avoir pour un Romain son Génie, et d'autant plus présent aux esprits qu'on procédait à l'acte solennel d'une installation. Ce Génie de Gholaia est probablement le même que le *numen praesens* adoré lui-aussi dans la même chapelle, celle du praetorium. Nous avons déjà noté que le culte du génie était l'affaire personnelle du commandant d'une forteresse.

Il n'est pas impossible que ce soit un Génie qui ait été représenté par l'hermès découvert dans les principia du camp. Il ne s'agit pas du Génie de Gholaia, du moins pas de la statue érigée dans la chapelle du praetorium, car le bas de la stèle ne s'adapte pas au socle mouluré de la chapelle[20], d'ailleurs trop élégant pour elle. La pierre ayant été trouvée couchée dans un des portiques des principia, nous ignorons en fait son emplacement primitif. Mais on imagine cependant assez bien qu'il s'agisse d'un Génie militaire. Que le sculpteur soit visiblement lui aussi tributaire des tendances de l'art punicisant de la Tripolitaine ne contredit pas l'hypothèse.

Nous avons la chance que sur les cinq temples de Gholaia, trois, Jupiter Hammon, Mars Canapphar et Vanammon, soient identifiés par des inscriptions. Dans les trois cas, nous avons affaire à des temples cons-

[19] *L'arrivée des Romains à Bu Njem, art. cit.*

[20] Pour les mêmes raisons, il ne s'agit pas de la statue de culte de Mars Canapphar, qui aurait pu être transportée là après l'abandon de son temple.

truits par l'armée ou par un militaire. Dans les trois cas également, il s'agit de dieux africains, dans les deux premiers cas assimilés à des dieux romains, et dans les trois cas portant l'épithète d'auguste. Nous sommes également tenté d'attribuer à Jupiter Hammon le temple de l'oued Sitrah.

Jupiter Hammon est en Libye un culte préromain bien attesté. La divinité de l'oasis de Siwah a été adoptée par les Garamantes[21] et par les Maces[22], qui l'ont adorée dans leurs principales étapes caravanières. Pour les Garamantes, en tout cas, il est probable que l'installation de ce dieu avait la valeur d'une revendication politique. Ce culte est à Bu Njem adopté par l'armée romaine, qui construit le temple, en reconnais-

[21] *Routes d'Egypte, art. cit.* Ce sont surtout les textes qui font du dieu de Siwa le dieu des Garamantes, mais un des axes de leurs déplacements aboutissait à Augila, où le culte est attesté par Procope (*De Aedificiis* VI,2, 14). L'établissement d'un temple a souvent été un symbole de prise de possession politique. Les Phéniciens établissaient des sanctuaires de Melqart, et les Phocéens d'Artémis d'Ephèse.

[22] Bu Njem et Bir Sitrah sont sur le territoire des Maces. Sur la côte, vers l'est, les confins des Maces et des Nasamons se situaient au voisinage de l'autel des Philènes (Pseudo-Scylax 92F 109M), où on connaît un Ἄμμωνος Ἄλσος, (Pseudo-Scylax *ibidem*) et, un peu plus loin à l'est, des Sources d'Ammon, Ἄμμωνος πηγαί (Stadiasme 82-83). Il n'est pas exclu que le dieu ait eu la vocation de veiller sur cette région frontalière, à laquelle les Garamantes avaient peut-être accès aussi. Sur la côte, vers l'ouest, on sait que les Maces occupaient les deux rives du Cynips, l'Oued Caam, ce qui fait qu'on ne s'étonne guère de trouver une dédicace à Ammon et à la mystérieuse Abretupta à Daphni (V. BROUQUIER, Thèse sur les cultes de Tripolitaine, sous presse).

Dans l'intérieur, vers l'ouest, le sanctuaire de Ras el Haddagia (R. GOODCHILD, *Roman Sites of the Tarhuna Plateau of Tripolitania, The Sanctuary of Ammon at Ras el-Haddagia,* «PBSR», 19, 1951, p. 43-77 = *Libyan Studies,* p. 79-84), qui est situé au sud-est de Medina Doga, se trouve aux confins ouest du bassin du Caam, et pouvait donc très bien appartenir lui aussi aux Maces. Que le dédicant dise qu'il appartient «aux fils des M'SNK'W» (G. LEVI DELLA VIDA et M.G. AMADASI GUZZO, *Iscrizioni puniche della Tripolitania (1927-1967),* Rome 1987, n° 76 p. 109-112) peut être compatible avec cette hypothèse, car les M'SNK'W peuvent être une fraction de tribu. Le fait que la délégation qui se présente à Lepcis en 544 compte 80 chefs (Procope IV, 21, 5-6) est confirmé par Corippe (IV, 644) *mille duces misere in proelia Syrtes.* Chacun de ces groupes devait avoir son nom. La structure sociale (bien examinée par D.J. MATTINGLY, *Libyan and the limes: Culture and Society in Roman Tripolitania,* «Antiquités Africaines», 23, 1987, p. 71-94) était favorable à ce fractionnement.

Enfin, on peut penser que le dieu Gurzil avait un lien particulier avec les Maces. Gurzil passait pour être le fils d'Ammon, selon Corippe (II, 109; V, 22-26 et 494-495). Or, l'idole Gurza mentionnée par El Bekri, et le site de Ghirza (O. BROGAN et D.J. SMITH, *Ghirza, A Libyan Settlement in the Roman Period,* Tripoli 1984, p. 36 et 232), nous renvoient au nord-ouest de Gholaia, en plein pays Mace.

On a proposé de lire le nom de Gurzil sur une inscription perdue de Lepcis (A.F. ELMAYER, *The Libyan God Gurzil in a Neo-Punic Inscription from Tripolitania, Libyan Studies* 13, 1982, p. 49-50), mais cette hypothèse ne semble pas acceptable (*Iscrizioni puniche,* n° 11).

sant la compétence du dieu sur les itinéraires du désert, car on le remercie de l'heureux retour de la vexillatio partie en opérations[23].

Si nous sommes tenté d'attribuer le temple de l'oued Sitrah à Jupiter Hammon, c'est pour deux raisons: l'une est que cet édifice est voisin d'un «caravansérail», nom commode que nous attribuons à de grandes enceintes, comportant des bâtiments de superficie très faible par rapport à leur périmètre, et bien adaptées à un rôle de relais de caravanes, comme d'ailleurs, bien sûr, à la tenue des marchés[24]. Or la divinité qui veillait sur les étapes des pistes caravanières était justement Jupiter Hammon[25]. L'autre raison est que, sous réserve d'un dégagement complet de cette construction, on trouve dans l'enceinte du Temple de l'Oued Sitrah un petit édifice à compartiments limités par des pierres dressées, comparable à une des annexes du Temple d'Hammon à Bu Njem. Dans le cas de Bu Njem, les compartiments retenaient encore des traces de cendres, et il se peut qu'on y ait fait griller les viandes des animaux sacrifiés.

Mars Canapphar nous est connu d'autre part par Corippe qui l'assimile explicitement à Mars, et le décrit comme un dieu guerrier (Johannide 8, 305): *Hi Sinifere colunt, quem Mazax numina Martis accipit atque deum belli putat esse potentem.* Comme Jupiter Hammon, le dieu est adopté par l'armée qui construit également le temple, et qui reconnaissait évidemment sa vertu guerrière.

Vanammon n'est pas autrement connu, mais on peut penser qu'il entretient quelque rapport avec Ammon, assez précis si on donne à *Van-* le sens berbère de «fils de ---»[26]. Vanammon doit son Temple à la fierté d'un centurion au nom libyque, Aurelius Varixen: nous ignorons malheureusement quels services ce dernier avait rendus à la *uexillatio* de Bu Njem. On peut penser qu'il aurait mentionné un exploit guerrier, s'il l'avait accompli.

23 Nous pensons toujours qu'il s'agit d'un retour après des opérations, et non d'une relève pacifique, comme le pense M.P. Speidel (*Outpost Duty in the Desert. Building the Fort at Gholaia (Bu Njem, Libya),* «Antiquités Africaines» 24, 1988, p. 99-102). Sur ce point, voir R.R., dans *La dédicace des Thermes,* «Karthago», XXI, 1987, p. 111.

24 *Recherches dans le désert de Libye,* p. 196.

25 *Routes d'Egypte de la Libye Intérieure; Recherches dans le désert de Libye,* p. 197. Pour les Nasamons, Hérodote, II,92 et Diodore, XVII,50, avec le commentaire de P. Goukowsky dans l'édition des Belles Lettres.

26 Cette hypothèse nous a été suggérée par G. Camps, que nous remercions vivement. Un dynaste égyptien a porté le nom de Wen-Ammon (P. Goukowsky, *op.cit.*, p. 206).

Il se trouve que nous connaissons par Corippe (II, 109-111) un fils du dieu Ammon, qui est le dieu Gurzil.

Ierna ferox his ductor Gurzilque sacerdos.
Huic referunt gentes pater est quod corniger Ammon
bucula torua parens.

Il est bien probable qu'il faille mettre ce nom en rapport avec le site de Ghirza[27], qui se trouve à 95 kilomètres au nord-ouest de Gholaia, et avec l'idole «de pierre dressée sur une colline», Guerza, d'El Bekri[28]. Nous sommes chez le peuple des Maces, comme à Gholaia, où Gurzil était vraisemblablement aussi bien connu que Canapphar-Sinifere. Il n'est pas impossible que Gurzil ait été désigné par cette périphrase de «Fils d'Ammon». On voit dans Corippe que Gurzil est un des dieux des Maures en guerre. Il n'est donc pas invraisemblable qu'un centurion s'adresse à un dieu belliqueux, soit qu'il veuille commémorer un exploit militaire, soit qu'il veuille simplement rappeler qu'il a triomphé de circonstances difficiles.

Le jour de son arrivée à Gholaia, le 24 janvier 201, le premier geste accompli par l'armée l'a été en l'honneur du Génie, encore inconnu pour elle, du lieu, le Génie de Gholaia. Puis elle a adopté les cultes qu'elle découvrait sur place, soit parce que quelques lieux de cultes précaires existaient déjà sur un site où un ancien point d'eau[29] avait au moins pu attirer un marché, soit parce qu'il s'agissait des divinités adorées par les nomades et semi-nomades dont elle voyait les campements dans les vallées du Chaïb, du Kébir et de leurs affluents. Dans le camp, en dehors du Génie du lieu et des Numina, elle vénère les divinités qu'elle a «apportées» avec elle; hors du camp, dans cette couronne sacrée suburbaine[30], sur ces «hauts lieux» visibles de loin[31], elle rend hommage aux divinités locales. Nous ne serions pas trop étonné que les temples non identifiés, le «Temple Nord» et le «Temple Sud» aient eu des dédicataires comparables.

27 Ci-dessus note 22. Le temple de Ghirza, l'édifice 32 (*Ghirza,* p. 80-92) pourrait bien être celui du dieu éponyme Gurzil. Cf *Les fermiers du désert, art. cit.,* p. 59.

28 Ed. de Slane, p. 31.

29 Qui a gardé jusqu'à aujourd'hui son nom de Bir Khelaia.

30 Même «couronne sacrée» à Gemellae: J. Baradez, *Gemellae, Un camp d'Hadrien et une ville des confins sahariens aujourd'hui ensevelis sous les sables,* «Revue Africaine», 1959, p. 17.

31 Ces hauts lieux peuvent évoquer une tradition sémitique. Mais l'idée de placer un temple de façon qu'on le voie de loin est bien commune.

Nous disons simplement l'«armée». En effet, sauf dans le cas du Temple de Vanammon, dont la construction relève d'un geste de dévotion personnelle d'Aurelius Varixen, il ne nous semble pas que la personnalité et l'origine, des centurions (puisque ce sont jusqu'à présent toujours eux dont il s'agit), soient en cause[32]. Nous pouvons soupçonner que le nom trop romain de Tullius Romulus, dédicant de l'autel de Jupiter Hammon, est en fait celui d'un Africain d'origine, mais celui de T. Flavius Apronianus, constructeur du Temple de Mars Canapphar, ne prête pas au même soupçon. D'autre part, on ne peut pas juger des sentiments de ces centurions à partir de leurs origines. M. Porcius Iasucthan a dédié à Lambèse aux *dii mauri*, mais pour fêter une promotion, et on lui doit un poème qui manifeste une dévotion militaire fanatique. Il nous paraît plus vraisemblable, si on fait appel aux sentiments des hommes, que l'armée, et en particulier cette fraction isolée dans le désert, ait formé un corps, doté d'un esprit de corps assez développé, assez uni dans ses réactions et ses sentiments. Il est assez symptomatique qu'Aurelius Varixen fasse à titre privé ce que Tullius Romulus ou Flavius Apronianus ont fait officiellement. Et depuis que les Romains (car ce serait, croyons-nous, un contresens que d'employer un autre mot pour parler de la garnison de Gholaia), entrant dans Véies, ont demandé à Junon Reine sa protection, et probablement depuis toujours, il leur était assez naturel de s'adresser aux dieux qu'ils rencontraient, et qu'ils reconnaissaient pour leurs, pour Jupiter ou pour Mars, tout en découvrant leur exotisme.

Les temples

Quels sont les types d'édifices que nous rencontrons?

Deux des temples, le Temple de Vanammon et le Temple Sud sont ce que nous appellerions des «temples-blocs». Il s'agit d'un simple carré (ou quasi carré), simplement agrémenté dans le cas du Temple Sud d'une niche de façade, et dans le cas du Temple de Vanammon d'une petite abside. L'intérieur est, autant qu'il le semble, inaccessible au rez-de-chaussée. On doit donc penser que nous n'avons là que les socles d'un étage qui abritait d'une façon ou d'une autre la statue du dieu. De petits édifices de ce genre ne se rencontrent pas ailleurs en Tripolitaine[33]. En

[32] Plus largement sur ce sujet *Les centurions de Gholaia, art. cit.*, mais où nous n'avions pas encore utilisé le cas d'Aurelius Varixen.

[33] D'après les répertoires constitués par V. Brouquier, de publication prochaine. Un temple à Sghedeida a un péribole, et se rapprocherait par ce trait plutôt du temple Nord. Le Temple de Senam Trininai aurait eu, selon Goodchild, un vestibule. En fait, ces petits blocs quasi carrés évoquent plutôt des soubassements de mausolées.

fait, ils devaient être plus courants qu'on ne pense, mais un grand nombre d'entre eux n'ont pas dû être identifiés comme temples. Découvrant nous-même le Temple Sud à l'extrémité de la nécropole, nous l'avions pris, avant de fouiller le temple de Vanammon, pour un mausolée.

Le Temple de Mars se compose d'une salle au toit porté par quatre piliers. Elle était bordée de banquettes longitudinales, auxquelles on accédait par de petits escaliers, et contenait l'autel. Elle ouvrait sur une abside où on a retrouvé le socle de la statue du dieu: ce socle n'était pas en position axiale, mais décalé vers la droite pour qui regardait l'abside. La disposition des piliers faisait que la statue était invisible de la banquette de gauche; elle l'était aussi, a fortiori, à partir de la banquette de droite.

Il est certain que ce temple accueillait une trentaine de fidèles assis sur les banquettes; il est probable qu'ils ne méritaient pas normalement de voir le dieu, et on peut imaginer sans trop s'avancer qu'il s'agissait d'un culte à «mystère» ou à «révélation»[34]. Rien dans la dédicace qui se trouvait au-dessus de la porte de l'abside, ni dans les quelques mots que dit Corippe de ce dieu guerrier, ne laissait prévoir un tel aspect de la divinité. On se demande si les fidèles étaient des indigènes, à qui l'armée se contentait de rappeler qu'elle leur avait construit leur temple, ou des soldats. Dans le premier cas, les premiers se seraient bien vite adaptés à un édifice construit; dans le second cas, l'armée aurait bien vite adopté, jusque dans ses rites, un culte proprement indigène.

Les trois temples qu'il nous reste à examiner ont ceci de commun qu'ils comportent une cella et un péribole. Mais la relation de la cella au péribole est bien différente d'édifice en édifice.

A Bir Sitrah, la cella, pourtant grande, semble perdue au milieu du très grand espace de l'enceinte. Il n'est pas impossible que ce temple «caravanier» ait accueilli des foules épisodiques, mais considérables.

A l'opposé, le temple d'Hammon de Bu Njem enserre la cella dans un portique à piliers, abri d'une banquette qui ne laisse que peu d'espace autour du pronaos. Il n'est pas impossible d'imaginer, dans ce cas aussi, qu'un acte de culte pût se dérouler devant des fidèles: une quarantaine pouvaient être assis sur la banquette, et d'autres pouvaient être debout. Cet acte de culte n'était pas en tout cas le sacrifice, car l'autel a été découvert à près de quatre mètres en avant de la porte du péribole. En revanche, il pouvait s'agir de la consommation d'un repas cultuel. En tout

[34] La salle de réunion à deux banquettes évoque un mithraeum. Mais on ne saurait parler d'influence: on a là un des plans commandés par l'installation de fidèles assistant à une célébration quelconque.

cas, le «gril» que nous avons déjà mentionné se trouvait à quelque distance à l'est du temple. Mais on peut bien sûr aussi imaginer que les viandes étaient distribuées aux assistants installés en plein air, sur le sommet de la colline.

Le Temple Nord laisse autour de sa cella et de son pronaos un large espace: le péribole était entouré de banquettes, mais on ne peut évidemment pas dans ce cas savoir si elles étaient destinées au repos des fidèles, ou à des spectateurs de cérémonies. On ne sait d'ailleurs pas non plus si les marches qui ont été aménagées depuis l'extérieur du temple jusqu'à la cella sont simplement dues à la pente de la colline, ou ont été disposées de façon à donner un sens à une montée graduelle de l'extérieur vers la cella, qui en tout cas n'a pas été exhaussée, mais repose directement sur le rocher.

Tous ces temples sont de petites dimensions (sauf celui de Bir Sitrah), et si leur situation a été choisie de façon qu'on les voie de loin, tous offraient finalement à l'observateur des façades apparemment sans agrément, de simples murs percés d'une porte ou ornés d'une niche[35]. Donc point de souci proprement architectural. Les éléments constitutifs du temple classique, cella, pronaos, péribole, autel, ont été utilisés, mais ce sont les impératifs cultuels, et les rites dont nous pensons discerner quelque chose, qui ont surtout préoccupé les constructeurs.

Il est remarquable que toutes les formes de cellae et de péribole tendent vers le carré, les largeurs surpassant souvent un peu les profondeurs (péribole d'Hammon, du Temple Nord, de Bir Sitrah)[36]. Ce n'est probablement pas un hasard si l'intérieur de la cella du Temple Nord et la salle de réunion du Temple de Mars sont des carrés exacts. Si cette particularité ne suffit pas pour dénoncer une origine, elle se situe en tous cas hors de la tradition romaine.

Nous n'avons pas rencontré de colonnes, peut-être faute de pierre facile à travailler: le calcaire local fournissait des blocs massifs, avec lesquels on pouvait dresser de lourds piliers - utilisés dans les principia du camp romain. Sur tout le site, nous ne connaissons que les deux colonnes qui ornaient la salle froide des thermes du camp[37] et leur pierre blan-

[35] Nous n'avons pas trouvé de débris qui prouveraient que des façades aient été décorées de peintures.

[36] Très différents sont les temples barlongs étudiés par P. GROS, *Aurea Templa*, p. 143-147. Les petits sanctuaires de Saturne n'offrent pas de point de comparaison: M. LEGLAY, *Saturne Africain*, p. 273-275. Nous avons étudié à Thamusida un petit temple au podium carré de tradition évidemment sémitique, comme le prouvent les colonnes isolées qui précédaient sa façade (*Thamusida II*, p. 262-278).

[37] *Bu Njem 1971*, fig. 5 et 8.

Tavola VIII



Inscription *soli inuicto*.

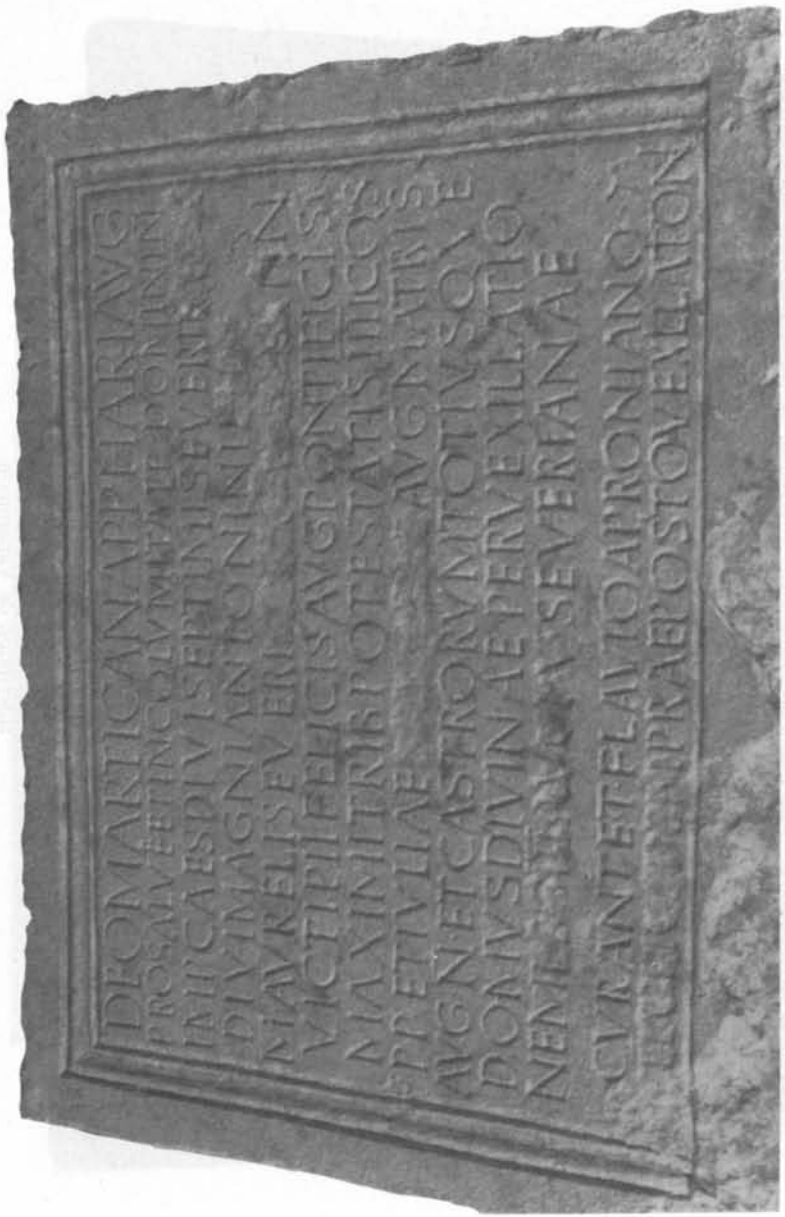


1: Dessin mural: *neptunus.*



2: Dessin mural: la Victoire.

Tavola X



Inscription à Mars Canapphar.



Inscription de Vanammon.

Tavola XII



Graffiti: sacerdos.



Stèle de Iulia Germana:
d m s / iulia germ/ana vix an. pl. m. x.

Tavola XIV



1. Lampe multibecs du Temple de Mars (76-64).



2. Sérapis.

che a dû être apportée. Dans les temples de Mars et d'Hammon, on a utilisé, comme d'ailleurs aussi pour un des portiques des principia, des piliers de maçonnerie enduite. Dans ce cas, ce ne sont probablement plus les nécessités cultuelles qui sont en cause, mais simplement l'obligation de construire avec les ressources locales.

Pour les parties hautes des édifices, nous ne connaissons pas, même à l'état de fragments, d'éléments proprement architecturaux. Les murs et les piliers n'appelaient probablement pas la moindre mouluration. Et les couvertures étaient tributaires des ressources locales: voûte de seringues au Temple Nord, probables toits de bois et torchis pour les autres temples. Il est très possible que la petite dimension des édifices soit tributaire de la faible portée des bois utilisés pour les couvertures: lorsque cette portée était trop grande, on utilisait des piliers relais, ce qui est le cas du Temple de Mars. Cette portée maxima explique probablement la forme bizarrement allongée de la cella du Temple de Bir Sitrah. C'est que ces bois étaient évidemment du palmier, dont on utilisait aussi couramment les palmes pour faire des voûtes, et dont les troncs fendus en longueur et les stipes sont restés longtemps un matériau à la fois obligatoire et estimé dans le prédésert.

De construction saharienne pour des dieux sahariens, à partir d'éléments classiques utilisés par des militaires: tels sont les temples de Gholaia au IIIe siècle[38]. A Bir Sitrah, au Ier siècle, la cella et le péribole avaient déjà été adaptés à la fois aux ressources locales, et aux rendez-vous des caravanes.

Le culte

Hormis les déductions qu'on peut faire à partir des édifices, nous avons peu d'informations sur le culte. Une inscription lacunaire comportant le seul mot de *...sacerdos...* a été trouvée en surface dans un édifice de la ville actuellement non fouillé. Sur un des piliers du Temple de Mars, une inscription peu déchiffrable comporte le mot de *curator*, mais on ne sait si ce *curator* avait seulement pris soin de quelque travail ou restauration, ou s'il s'agit d'un titre militaire[39] ou civil. Des traces de

[38] Notons bien que nous n'avons pas affaire ici à des temples ruraux. A Bu Njem, ce sont des temples suburbains; à Bir Sitrah, c'est une halte de caravanes.

[39] D.J. BREEZE, *A Note on the Use of the Titles* optio *and* magister *below the Centurionate during the Principate,* Britannia 1976, p. 127-133, en particulier p. 132 pour le terme *curator.*

cendre sont encore visibles sur l'autel de Génie de Gholaia, et sur celui du Temple de Mars et entre les pierres du gril du Temple d'Hammon.

En revanche, on est frappé par la présence[40] multiforme et obsédante des divinités dans la vie quotidienne. Cette présence nous est ailleurs bien sensible d'après les témoignages d'Apulée[41] ou de la lettre de Publicola à Saint-Augustin[42]. Elle était tout aussi sensible dans le désert: chaque étape de caravane avait son temple, et à Gholaia, le regard, de jour, ne pouvait éviter les cubes blancs juchés sur les éminences où les dieux résidaient.

La nuit, une partie des dieux veillait encore. Nous savons par Virgile que dans les temples d'Hammon brûlait un feu perpétuel (*Enéide,* IV, 198-200):

> *Hic Hammone satus rapta Garamantide nympha*
> *templa Ioui centum latis immania regnis*
> *centum aras posuit uigilemque sacrauerat ignem.*

Dans le Temple de Mars brûlait aussi sans doute en permanence une lampe cultuelle suspendue (notre pl. XIV,1), à plusieurs becs, dont nous avons retrouvé un fragment[43]. Les fidèles apportaient d'ailleurs des lampes dans les temples, et ce geste est peut-être à mettre en rapport avec ce rite.

[40] L'Afrique du Nord peut aujourd'hui donner quelque idée des paysages de l'Antiquité: les marabouts évoquent les chapelles rurales, les mosquées les temples; à la campagne, on rencontre à tout moment des buissons sacrés, des arbres sacrés, des lieux consacrés réduits à quelques pierres.

[41] Apulée, *Apologie,* 56: «...et quand il (Aemilianus, son adversaire) passe devant quelque *fanum*, il croit qu'il est néfaste de porter sa main à ses lèvres en signe d'adoration. Même aux divinités champêtres (*dis rurationis*), qui le nourrissent et l'habillent, il n'offre jamais les prémices de ses moissons, de ses vignes ou de ses troupeaux; dans la villa, il n'y a aucun sanctuaire (*delubrum*), aucun endroit, aucun bois (*locus aut lucus*) qui soit consacré. Mais pourquoi vais-je parler de bois ou de sanctuaire? Ceux qui sont allés chez lui disent qu'ils n'y ont même pas vu ou une pierre ointe d'huile (*lapidem unctum*) ou un rameau couronné (*ramum coronatum*)...». Nous avons ici, *a contrario*, la description de la villa d'un propriétaire pieux: un paysage sacré.

[42] Correspondance de Saint-Augustin, lettre 46, de Publicola à Saint-Augustin: bois consacré (§ 7); temples où il n'y a personne (apparemment parce qu'ils sont à l'écart de toute habitation, § 11); sacrifices dans les thermes, et utilisation des thermes pour la purification de fidèles (§ 15); champs appartenant aux temples (§ 18). Lettre 47, réponse de Saint-Augustin: pour obéir aux prescriptions impériales, on abat des temples, on rase des bois sacrés...

[43] Dans la chapelle du praetorium, nous avons également trouvé des becs de très grandes lampes (inventaires 72-27 et 73-35). Il n'est pas impossible qu'une lumière perpétuelle ait brûlé dans cette chapelle.

Après le départ de l'armée

Nous ne savons ce qu'est devenue au IIIe siècle la station caravanière de Bir Sitrah; et nous n'avons pas d'informations sur la survie des temples de Gholaia après 259/263, c'est-à-dire après le départ de l'armée, sauf dans le cas du Temple d'Hammon. Nous voyons pourtant que la façade du Temple de Mars s'est effondrée d'un coup, probablement quand le site a été secoué par un violent tremblement de terre qui a couché un mur du praetorium, projeté loin de ses montants le linteau de la porte des principia et couché les piliers de leur cour. Dans ce cas, il pourrait s'agir des séismes de 306 ou de 365, et cela nous indiquerait que le culte avait cessé ou a cessé au IVe siècle, ce que confirmerait l'absence de matériel de cette époque.

En revanche, une monnaie de 330-331[44], et deux lampes du IV-Ve siècle[45] semblent bien montrer que le Temple d'Hammon était encore fréquenté à cette époque. Le culte du dieu avait de longtemps précédé les établissements romains sur les pistes du désert: il n'est pas très étonnant qu'il leur ait survécu. Si nous en croyons Procope (*De Aedificiis* VI, 2, 14), les indigènes sacrifiaient à Ammon dans son sanctuaire d'Augila jusqu'au règne de Justinien. Cette permanence du culte semble bien être confirmée par Corippe (VIII 304), qui fait des insurgés de 544 des sectateurs d'Ammon: *hi mactant Gurzil, alii tibi, corniger Ammon; hi Sinifere colunt...*

Nous avons des preuves d'une violente réaction iconoclaste postérieure au départ de l'armée. La Fortune des bains a été décapitée (pl. IV), alors même qu'elle a été laissée en place, puisque nous l'avons retrouvée simplement tombée au pied de sa niche. Le visage de la Victoire dessinée dans le Bâtiment aux Niches a été martelé (fig. 7 et pl. X). Dans la nécropole, le visage de Iulia Germana a été détruit (pl. XIII). Compte tenu de la rapidité avec laquelle le sable envahit à Bu Njem un bâtiment abandonné (même si son toit est en place), on peut penser que ces mutilations ont été immédiatement postérieures au départ de l'armée. A cette époque, nous savons que la population locale a continué à habiter les ruines, et a occupé le camp, notamment en construisant un silo dans la porte est. On peut certes penser que les croyances religieuses de cette population interdisaient la représentation de la figure humaine, ou le culte des anciennes divinités. Peut-être est-il plus vraisemblable de pen-

[44] *Bu Njem 1970*, p. 146.

[45] *Lampes romaines à Gholaia,* art. cit., p. 85.

ser à une réaction de crainte vis-à-vis d'images considérées comme incarnant des démons ou esprits, ou supposées porter malheur par leur seul regard. Cette seconde hypothèse est beaucoup plus compatible que la première avec la persistance apparente du culte de Jupiter Hammon[46].

Nous ignorons si ce dernier temple était encore debout après le ou les tremblements de terre qui ont affecté le site. Vers le V^e siècle, le camp et la ville étaient probablement ensevelis pour l'essentiel, car nous trouvons des traces d'activité au niveau des toits. Les temples extérieurs, au contraire, l'étaient très peu. Leurs ruines, ou éventuellement tel d'entre eux encore debout, ont dû longtemps garder un prestige maléfique ou protecteur.

* * *

Annexe 1 - Un Temple de Sérapis à Gholaia?

On a découvert à Bu Njem, dans le dépotoir sud de la ville, un fragment d'une lampe remarquable[47]: il s'agit d'une lampe de très grande taille (10 cm de diamètre) qui représente la tête à gauche du dieu Sérapis. La finesse du travail en fait une oeuvre d'art exceptionnelle, et on peut penser qu'il s'agit d'une copie de quelque représentation célèbre (pl. XVI).

Le fragment que nous avons découvert est dépourvu de bec, et nous ne connaissons pas pour le moment de lampe issue du même moule ou d'un moule comparable. Mais le type de guirlande, très raide, serré par des liens entre les folioles, est connu pour une catégorie de lampes à bec en forme de coeur, qui peuvent atteindre d'aussi belles tailles. En tout cas, nous n'avons pas de raison de dater ce fragment d'un autre siècle que le III^e.

Il n'est pas impossible que l'existence à Gholaia de cette lampe ne soit due qu'au hasard, puisque bien des lampes représentent des divinités, au milieu de bien d'autres sujets; ou qu'elle n'implique, de la part de son ou de ses possesseurs, qu'une vénération toute individuelle. Cependant, il faut aussi savoir qu'on avait coutume d'offrir des lampes à Sérapis et à Isis.

Callimaque célèbre l'offrande à Sérapis d'une lampe à vingt becs (Epigramme 55):

[46] Mais bien sûr, nous ignorons sous quelle forme ce culte pouvait survivre.

[47] *Lampes romaines à Gholaia,* art. cit. Inventaire 74-43.

Callistion, la fille de Critias, m'a consacrée au dieu de Canope, lampe sompteuse à vingt mèches, ex-voto pour son fils Apellis. A voir les feux que je lance, «Etoile du soir, dira-t-on, est-ce que tu es tombée du ciel?»[48].

Dans le Serapeion A de Délos, des niches semblent avoir été destinées à recevoir des lampes[49]. A Lepcis Magna, une dédicace à Sérapis relate la consécration d'un objet «avec deux lampes»[50]. Nous nous demandons alors si l'on n'offrait pas aux dieux égyptiens des lampes qui précisément les représentaient?

Sérapis avait en Tripolitaine des temples à Lepcis et à Sabratha, et en Cyrénaïque à Cyrène et Sidi el Msceilli. Isis de son côté est attestée à Sabratha, Lepcis, Cyrène et Marsa Sousa-Apollonia[51]. L'existence à Gholaia d'un Serapeion n'étonnerait donc pas du tout. Mais il reste bien sûr à confirmer son existence, et à découvrir le temple.

Annexe 2 - Textes de Gholaia

CAMP - PRINCIPIA

L'ara cerei

iom pro salute et incolumitate[52]
dd nn impp c iuli ueri maximini pii felic aug
et c iuli ueri maximi n c
uexill leg iii aug p u
aram cerei consecrauit
m caecilius felixs c leg iii aug p u maximinianae pp uex
et numerum conlatum fac cur

En 236-238.

Ara cerei, MEFRA, 1982, p. 911-919; *L'inscription de l'ara cerei, Notes et documents IX,* «Libya Antiqua», XV-XVI, 1978-9 [1988], p. 113-124.

[48] Traduction de E. Cahen, éd. des Belles Lettres.

[49] PH. BRUNEAU et J. DUCAT, *Guide de Délos,* n° 91, p. 139.

[50] *IRT* 310, commentée par J. et L. ROBERT, «Bulletin Epigraphique», 1953, p. 203-4 = nouvelle édition, p. 171-2: «La consécration de lampes est spécialement fréquente dans le culte égyptien».

[51] Cette liste des sanctuaires d'après la thèse de V. Brouquier sur les cultes de Libye.

[52] Ces inscriptions étant déjà connues pour la plupart, nous n'en donnons que le texte. Nos alinéas tiennent compte du sens, et non de la disposition des lignes sur la pierre, sauf dans le cas de l'inscription inédite de Vanammon.

Au Génie de la vexillatio

---
imp aug
gen uexilla

Nous rattachons ce texte aux principia, bien qu'il s'agisse d'un fragment erratique, trouvé à 20 mètres à l'est de leur façade est.

Bu Njem 1968, p. 34-35.

CAMP — CHAPELLE DU PRAETORIUM

Autel au Génie de Gholaia

genio gholaiae pro salute auggg
c iulius dignus c leg iii aug p u
qui primo die quo ad locum uentum est
ubi domini nnn castra fieri iusserunt
locum consecrauit et ex p ---

Ce premier jour est le 24 janvier 201, comme on le sait par l'inscription trouvée dans la porte du Temple d'Hammon.

L'arrivée des Romains; Trois nouvelles campagnes, p. 502-503; *Bu Njem 1972,* p. 42 et fig. 4; p. 56-58 (pl. I).

Autel au Numen Praesens

numini praesenti
iulius uitalis decur usla

Texte de la période 238-259/263, où le camp est sous les ordres d'un décurion d'aile.

Bu Njem 1972, p. 42 et fig. 4; p. 57-58 (pl. II).

CAMP - THERMES

Piscine froide des thermes

Plaque 1

Quaesii multum quot memoriae tradere
Agens prae cunctos in hac castra milites
Votum communem proque reditu exercitus
Inter priores et futuros reddere
Dum quaero mecum digna diuom nomina
Inueni tandem nomen et numen deae
Votis perennem quem dicare in hoc loco
Salutis igitur quandium cultores sient
Qua potui sanxi nomen et cunctis dedi
Veras salutis lymphas tantis ignibus
In istis semper harenacis collibus
Nutantis austri solis flammas feruidas
Tranquille ut nando delenirent corpora
Ita tu qui sentis magnam facti gratiam
Aestuantis animae fucilari spiritum
Noli pigere laudem uoce reddere
Veram qui uoluit esse te sanum tibi
Set protestare uel salutis gratia

Q AVIDIVS QVINTIANVS en acrostiche

Plaque 2

cent leg iii aug fac cur

Textes contemporains de la construction des thermes, dédiés entre le 10 décembre 202 et le 9 décembre 203.

J.M. Reynolds et J.B. Ward Perkins, *Inscriptions of Roman Tripolitania (IRT)* 918-919, d'où la bibliographie antérieure; R. Rebuffat, *Le poème de Q. Avidius Quintianus à la déesse Salus,* «Karthago», XXI, 1987, p. 93-105; R.R. et G. Di Vita-Evrard, *La dédicace des thermes, ibidem,* p. 107-111.

Autel à la Fortune

Accompagne une statue de la Fortune érigée dans une niche tripartite.

fortunae deae sanctae uotum soluimus

La niche de la Fortune est un remaniement de la période 238-259/263.

Bu Njem 1970, p. 127-132, 140-141, 153; *Nouvelles recherches,* p. 331-115 et fig. 11; *Bu Njem 1971,* p. 211, fig. 5-6 et pl. LXIII-LXIV (pl. III).

Dédicace aux Numina Inuicta

numina
iunius amicus hs qui e librarius
pregolem labarclum ex parte restituit
cum omne numerum militum
inuicta

numina inuicta sur les queues d'aronde de cette plaque de plâtre, collée au mur de la salle froide secondaire, dite de la Fortune. Même période que le texte précédent.

Bu Njem 1970, p. 141-143 et pl. XXXVI.

Camp - Sans provenance

Clé d'arc au Soleil Invaincu

soli inuicto sac
peticius pastor m u s l a

IRT 917; M.J. Vermaseren, *Corpus Inscr. Mon. Mithriacae,* 1960, I, p. 89 n. 116; II, p. 18, n. 116; C.M. Daniels, in J.R. Hinnells, *Mithraic Studies,* 1975, 2, p. 249-274, en particulier p. 269-270 (pl. VIII).

Ville - Batiment à l'oeuf d'autruche

Fragment d'enduit mural erratique.

---sacerdos---

Bu Njem 1972, p. 58, n° 72-16-1 (pl. XII).

Ville - Batiment aux Niches

Salle 1, mur est

neptunus

H. des lettres 14 cm, sauf la haste du T, haute de 37 cm, mais barrée bas. Le S final souligne en paraphe tout le mot (pl. IX).

Salle 9

uenus

Accompagné d'une image de Vénus pudique (fig. 9).

Salle 9, mur ouest

uictoria

Dans un disque irrégulier maladroitement radié, au-dessus d'une niche de 53 cm de large et de 64 de haut, encadrée de deux palmes dessinées. Hauteur du disque 14,8 cm; longueur de l'inscription 10,4; H. du T 2,6 cm (fig. 8).

Temple d'Hammon

ioui hammon red aug sacr
tullius romulus c ex maioriario
prae[posit]us ue[xillationis ---

L'autel a été trouvé sur la pente de la colline où il avait glissé. Le temple a été construit peu après le 26 décembre 205, comme l'indique l'inscription de la porte de la cella:

uexillatio leg iii aug pus
quae at castra chol aedific uenit
muciano et fabiano cos viiii kal febr et
reuersa est antonino ii et geta caes augg cos vii kal ian

IRT 920, pour l'autel; *L'arrivée des Romains* pour les deux textes; *La dédicace des thermes,* p. 111.

Temple de Mars Canapphar

Inscription de la porte de l'abside

deo marti canapphari aug
pro salute et incolumitate domini n imp caes
diui septimi seueri nepotis
diui magni antonini filii
m aureli seueri alexandri inuicti pii felicis aug
pontificis maximi trib potestatis iiii cos pp
et iuliae mammeae aug matris aug n et castrorum
totiusque domus diuinae
per uexillationem leg iiii aug pu seuerianae
curante t flauio aproniano c leg eiusdem
praeposito uexillationis (pl. X).

Datée de 225.

Bu Njem 1972, p. 51-54.

Inscription peinte

Sur un des piliers.

---
curator

Temple de Vanammon

uanammoni.aug.sac
aur uarixen ordin.
qui ex fortia et suff uex.
profec templ.ex uoto
a solo.extruxit.l a

Inscription inédite, de la période 201-238, date après laquelle il n'y a plus de centurion à Bu Njem. On peut exclure la période 201-205, et

les dates de 225 et 236-238, pour lesquelles nous connaissons les centurions (pl. XI).

uanammoni aug(usto) sac(rum) aur(elius) uarixen ordin(arius)
qui ex fortia et suff(ragio) uex(illationi) profec(it)
templ(um) ex uoto a solo extruxit l(ibens) a(nimo)

Dalle d'albâtre local de 39 cm × 54 × ép. moyenne 6,6. Le revers épannelé. H. des lettres régulière 6 cm, sans lignes de guidage. Interponctions irrégulièrement réparties.

uanammoni: nom évidemment formé à partir de celui d'Ammon. L'élément *uan-* pourrait être berbère et signifier «le fils de» (voir ci-dessus p. 140), et par affaiblissement «celui de».

aur(elius): l'abréviation d'un nom très courant comme *aurelius* n'est pas surprenante au IIIe siècle.

uarixen: on peut évidemment comparer le nom bien connu de *faraxen* qui a même suffixe. Ce centurion est d'origine africaine, comme beaucoup d'autres. L'analogie des deux mots est peut-être plus étroite, car ils ont même structure phonétique. Peut-on supposer qu'Aurelius Varixen tire sou nom d'une *gens* de **Vrixinenses*, qui pourraient alors bien être les Fraxinenses? Si l'hypothèse peut être hasardeé, il y a lieu de se demander si les *fraxinenses* étaient si imperméables à l'influence romaine, et si leur révolte a bien eu les raisons et les caractères qu'on lui prête communément.

ordin(arius): ce terme a suscité une abondante bibliographie. On verra récemment Th. Drew Bear, *Les voyages d'Aurelius Gaius, soldat de Dioclétien,* dans *La géographie administrative et politique d'Alexandre à Mahomet,* Colloque de Strasbourg, 14-16 juin 1979, p. 109-111; J.R. Rea, *Ordinatus,* «ZPE», 1980, 39, p. 217-219 qui fait appel au Papyrus de Panopolis 2, où est distingué le centurion «*ordinatus*» du centurion «*supernumerarius*», ce qui confirme l'opinion de G.M. Browne: «*ordinatus* or *ordinarius*, used alone or in combination with *centurio*, referred to centurions who were actually in command of an *ordo,* in contrast to those who were detailed to special duties». (P. Mich. XII 592.3 n.).

qui ex fortia et suff: la lecture n'offre pas d'autre possibilité, et impose donc ce découpage.

fortia: le mot *fortia, fortiae* a donné les mots des langues romanes *force* en français, *forza* en italien, etc. C'est le pluriel neutre de *fortis,* pris pour un féminin singulier (de même *castra, castrorum* a donné un *castra, castrae* féminin, attesté quelquefois, y compris à Bu Njem). Ce

pluriel neutre *fortia* est de son côté bien attesté (*Thesaurus l.l.*, s.v. *fortis,* colonne 1160), au sens d'«actes courageux», «exploits».

suff(ragio): la conjonction *et* impose de restituer ici un nom commun, et le plus courant est *suffragium*. Comme nom correspondant au verbe *suffragor, suffragium* a le sens large d'«acte qui aide», «soutien», «appui», «secours», «concours», qui va bien ici avec *fortia.*

Suffragium est bien attesté en ce sens en latin médiéval, comme le montrent les exemples réunis par Du Cange: *obsessis suffragium accelerat* (Sugerius in Ludovico VI); (l'empereur de Constantinople) ...*facilius optata nobis posset ministrare suffragia* (Guillaume de Tyr lib. 20, cap. 24); *cum eos omnino nauium carere scirent suffragio* (Thwroczius I, part. cap. 11); etc.

Le mot est conservé en ce sens en ancien français, au sens d'«objet utile», évidemment venu de la notion de «complément utile», par exemple dans la Farce de Maître Pathelin (66-69)

«Vous deplaist il se je marchande
du drap ou quelques aultre suffraige
qui soit bon à nostre mesnaige
Nous n'avons robbe que rien vaille»

(Littré, ne tenant pas compte du sens large du mot latin *suffragium*, a certainement tort d'expliquer ce texte à partir de l'expression religieuse «menus suffrages», qui veut dire «courtes prières». Le texte de la Farce ne signifie pas que l'«autre suffrage» soit une menue chose sans valeur. La note de Littré a influencé bon nombre de traductions modernes).

On voit qu'en latin médiéval *fortia* a pris le sens de «secours», ce qui en fait un synonyme de *suffragium: auxilium, fauorem et fortiam efficacem; juro...dare fortiam et uirtutem modis omnibus quibus potero...* (Du Cange, p. B376, col. 2). Le fait que *fortia* soit volontiers couplé avec d'autres mots (ajoutons *fortia et uictoria,* Du Cange, p. 374, col. 2) rend l'utilisation du couple *fortia et suffragium* encore moins surprenante.

profec(it): au sens de «a été utile», «a rendu service».

Nous traduisons:
«Consacré à Vanammon Auguste. Aurelius Varixen, (centurion) ordinaire, qui a par son courage et son action servi la vexillatio, a accompli son voeu de bon coeur en construisant ce temple intégralement».

Comme dans le cas de Jupiter Hammon et de Mars, nous avons ici un temple construit à une divinité locale par un militaire. Mais contrairement à ces deux autres cas, il s'agit ici d'un acte de dévotion privé. On note dans le texte l'absence de toute référence à la hiérarchie et à l'Empereur régnant. A côté des temples de Mars ou d'Hammon, l'édifice est d'ailleurs modeste.

Nous nous sommes demandé ci-dessus à quoi Aurelius Varixen faisait allusion, action d'éclat ou difficultés surmontées?

Annexe 3 - Statuaire, notes complémentaires

Camp - Principia

Déesse féminine casquée

H. conservée 40,5 cm.

Le casque représenté ne convient guère à Minerve. On peut, dubitativement, penser, à Rome ou à Virtus.

Nous avons souligné l'influence de l'art punicisant de Tripolitaine sur cette représentation: *Bu Njem 1968,* p. 48, et pl. XIII-XIX (pl. V-VI).

Hermès

H. 90 cm.

Même remarque que ci-dessus sur l'influence de l'art punicisant. *Bu Njem 1971,* p. 234 et pl. LXX, d-e (pl. VII).

Vénus pudique

Inédite. Du dépotoir sud du camp, en surface. Il n'est pas sûr que ce dépotoir n'ait pas aussi reçu des débris de la ville.

Petite statuette de marbre blanc, cassée à la taille et aux cuisses. Sont conservés la main cachant le sexe et un socle revêtu d'étoffe contre la cuisse. H. conservé 8,6.

Camp - Thermes

La Fortune

Statuette trouvée debout au pied de la niche qui l'abritait. La tête a été volontairement coupée. H. conservée 38,5 cm.

Bu Njem 1970, p. 128, 153 et pl. XLI, a-b (pl. IV).

Annexe 4 - Dessins muraux, notes complémentaires

Ville - Bâtiment aux Niches

Tous les dessins sont faits à la pointe sur l'enduit blanc des murs du bâtiment.

Vénus

Salle 9, mur sud
Vénus pudique, H. 40,4 cm. Accompagnée du mot *uenus,* déjà mentionné.

La Victoire

Salle 11, mur nord. Au milieu de dessins divers, et en particulier au voisinage d'une cavalcade de cataphractes.

Les traits du visage ont été volontairement martelés. H. 59 cm, du bas du globe au sommet des cheveux.

Le dessinateur a probablement voulu dessiner une tunique dégageant l'épaule droite de la déesse, selon un modèle bien connu: cf. les reliefs de l'arc de Titus et de la dédicace de Risingham, cités ci-dessus note 16 (fig. 7 et pl. X).

Junon armée

Salle 11, mur nord
Hauteur 14 cm (fig. 10).

Foudre

Salle 11, mur est, en bas de la paroi.
Longueur totale: 25 cm (fig. 11).

Annexe 5 - Dimensions des temples

Temple	Cella		Cella + Pronaos		Péribole	
	largeur	profondeur	largeur	profondeur	largeur	profondeur
1 Vanammon	270	290				
2 Sud	425	390/440				
3 Mars	770	770				
4 Hammon	405	370	405	600	1140	1070
5 Nord	420?	350	310	480	1350	1200
6 Bir Sitrah	420	960	420	960	2860	2760
7 Génie de Gholaia	390	270	390	500 env.		

Toutes les dimensions sont données épaisseur des murs comprises en cm

1 Profondeur avec l'abside 340
2 Le quadrilatère est irrégulier
3 Dans ce cas, la véritable cella est en fait l'abside, et le carré de 770 de côté est une salle de réunion. Profondeur du temple avec l'abside: 990
4 Dimensions de l'autel: largeur 175 × profondeur 150; du «gril»: 300 × 530
5 Le pronaos est précédé par des marches
6 La séparation n'étant pas apparente, nous ne savons pas si 960 est la profondeur de la cella ou d'un ensemble cella + pronaos, ce qui est vraisemblable. Gril: 350 × 350 environ.
7 Il s'agit de la chapelle du praetorium.

Annexe 6 - Lampes découvertes dans les temples

Temple	Inventaire	Type
Mars	72-37	bec rond
	86-68-1	bec rond
	74-96	bec en cœur
	76-68-2	bec en cœur
	76-64 (pl. XIV,1)	multibecs
Hammon	74-105	bec rond
	77-37	syrtique
	77-38	syrtique
Nord	72-35	bec en cœur
	74-5	fragment de couvercle
Génie de Gholaia	72-27	multibecs
	73-55	multibecs

Edmond Frézouls

Les survivances indigènes dans l'onomastique africaine

Les noms d'hommes conservent généralement, mais de manière imprévisible et très inégale, le souvenir des temps anciens lorsqu'une population nouvelle, même minoritaire, prend le dessus sur une population antérieure et lui impose son pouvoir et éventuellement sa culture. Il ne manque pas, c'est vrai, dans l'histoire, de peuples qui aient en apparence complètement transformé et parfois littéralement traduit l'identité individuelle des hommes qui formaient le fonds ancien de la population — alors que la toponymie résiste d'ordinaire bien davantage à l'acculturation. Mais ce n'est souvent qu'une apparence: car il arrive aussi que l'acculturation soit toute superficielle et que sous un nom grec subsiste bien un Phrygien, sous un nom gallo-romain un Celte, ou sous un nom romano-africain un Libyen. La transformation du nom est un indice lié à des nécessités de communication et à des données juridiques, mais qui, à lui seul, ne signifie pas grand chose sur les réalités fondamentales de civilisation. Aussi me garderai-je de tirer des conclusions aventureuses du maintien ou de la disparition des anthroponymes libyques dans les provinces africaines de l'empire. Néanmoins la question mérite en elle-même d'être posée, à condition de faire quelques remarques préliminaires.

Tout d'abord, même si l'apport de l'abondante littérature africaine, surtout tardive, n'est pas négligeable, l'essentiel de notre documentation est épigraphique: c'est une situation banale dans l'Antiquité. Ce qui est moins banal, c'est que ceux que l'on peut appeler les «indigènes» de l'Afrique, les Libyens, ont subi, en ce qui concerne l'Antiquité, non pas seulement une domination liée à l'arrivée de nouveaux venus, mais deux dominations successives, phénico-punique puis romaine — pour ne pas parler des Vandales, qui se situent à une autre échelle — non pas une acculturation linguistique, mais deux. On a souvent souligné l'importance du processus de traduction des noms puniques en latin, qui laisse apercevoir sous des *Adiectus, Felix, Felicianus, Donatus, Fortunatus, Honoratus, Montanus, Rogatus, Saturus, Victor, Vitalis* et bien d'autres noms, y compris les formes féminines et des dérivations variées, des individus qui gardaient fondamentalement leur identité nominale puni-

que[1]. Il est moins facile de saisir, parce qu'on connaît mal le libyque, le phénomène parallèle pour certains porteurs de noms puniques qui, titulaires primitivement de noms libyques, étaient en fait des indigènes et le restaient. Mais le terme même de «Libyphéniciens» suggère quelque chose de ce genre et l'hésitation que nous éprouvons parfois à considérer un anthroponyme comme libyen ou comme punique est bien l'expression du même phénomène. On se gardera de toute façon de tirer de l'anthroponymie des conclusions ethniques car il est très vraisemblable a priori que, de même que la composante punique était demeurée plus importante qu'il n'apparaît, cachée souvent sous une onomastique latine, la composante libyque ne s'était pas réduite à ce que suggèrent les anthroponymes clairement prépuniques, mais se cachait aussi sous des noms latins ou même puniques.

Cela dit, quelle est l'importance et quelle est la répartition des noms libyques, de ceux du moins que nous sommes à peu près sûrs d'identifier comme tels, avec les risques inhérents aux noms épigraphiquement incomplets et à ceux dont la lecture est difficile? Numériquement, leur masse est relativement faible. Sur quelque 35.000 inscriptions, qui font apparaître un nombre d'occurrences de noms très supérieur, puisque beaucoup d'inscriptions en comportent plusieurs — je n'ai pas fait le compte, mais il y a certainement bien plus de 100.000 noms —, on ne dépasse pas un demi-millier d'occurrences de noms libyques parmi les *cognomina* — car c'est là, beaucoup plus que parmi les gentilices, que s'est conservée l'onomastique la plus ancienne[2]. La disproportion est moindre, mais encore très forte, si l'on raisonne non par occurrences, mais par noms différents, car divers noms latins, dont certains traduits du punique, comme *Donatus, Honoratus, Felix* — et quelques dizaines d'autres, sont portés à des dizaines, voire à des centaines d'exemplaires. Néanmoins

[1] Cf. notamment, sur les *cognomina* «mystiques» qui expriment la consécration d'enfants à Saturne et renvoient donc à une religiosité libyco-punique, M. Le Glay, *Saturne africain, Histoire*, Paris, 1966, p. 381 sq. Liste de noms adaptés du libyque ou du punique, ou «traduits» en latin, chez J.-M. Lassère, *Ubique populus*, Paris, 1977, pp. 451-454. Sur les problèmes de l'onomastique africaine, voir encore H.-G. Pflaum, *Remarques sur l'onomastique de Castellum Celtianum*, «Carnuntina», III, 1956, pp. 126-151 (= *Scripta Varia*, I, pp. 87-112); *Onomastique de Cirta, Limes-Studien, Vorträge des 3. Int. Kongr. in Rheinfeld-Basel*, 1959, pp. 96-133 (= *Scripta Varia*, I, pp. 161-198); L.A. Thompson, *Settler and Native in the Urban Centres of Roman Africa, Africa in Classical Antiquity* (ed. L.A. Thompson, J. Ferguson), Ibadan, 1969, pp. 132-181; M. Bénabou, *La résistance africaine à la romanisation d'Auguste à Dioclétien*, Paris, 1976.

[2] Par définition, le gentilice est un élément nouveau, qui correspond à un fait d'acculturation. Même s'il peut dans certains cas se former à partir d'un nom indigène, il reflète néanmoins beaucoup moins naturellement que les *cognomina* l'état ancien de l'onomastique.

on n'identifie pas plus de 300 noms libyques différents, souvent à occurrence unique, rarement portés à plus de 4 ou 5 exemplaires, exceptionnellement à quelques dizaines, mais alors souvent avec des différences de graphie. Ces noms, comme on l'a noté depuis longtemps, ont en commun des terminaisons en *-en, -in, -an, -un* ou *-on* et parfois en *-em, -im, -am*, etc.: *Faraxen, Ililasen, Medden, Naldhsen, Tiften*[3]; *Ammin, Iahin, Miggin, Sepemazin, Siddin, Zabrin*[4]; *Acasan, Fagustan, Lucpusan, Metusan*[5]; *Discun, Mitun, Sattun*[6]; *Fuzon, Izdon, Matzon*[7]; mais aussi *Guddem, Zafrem*[8], *Ilim, Chullam, Methum, Muthum, Vacurtum*[9], *Boccom*[10], etc. Sont également fréquents les noms en *-al, -el, -il, -ul*, du type *Hiempsal, Fedel, Fydel, Mufel, Nuvel*[11], *Birzil, Duil, Iabil, Ieril*[12]; *Geiul, Masthalul, Masul*[13]; les noms en *-ar, -er, -ir*, etc., tels *Amozenar, Becar*[14], *Fasir, Iidir, Tacneidir*[15], *Agbor*[16], *Artabur, Butur, Zabbur*[17], etc.; les noms en *-at* ou *-ad, -it* ou *-id, -ut(h)* ou *-ud: Iucchad, Athnalath, Metat*[18], *Ived, Uret, Chubudit, Marith, Tirit, Zinit, Calud, Chubud, Aluruth, Birthut, Pullut*[19], etc. Enfin des noms en *-i* comme *Mirzi, Nuffusi, Turradi*[20], et surtout en *-a* ou en *-t(h)a*, tels *Babba, Buca,*

[3] Par exemple respectivement en *CIL*, VIII, 9047; J. Gascou, *Inscriptions antiques du Maroc*, 2, *Inscriptions latines*, Paris, 1982 (= *ILM*), 350; *CIL*, VIII, 11126, 5218, 8698.

[4] Par exemple en *CIL*, VIII, 14157, 17653, 18656; *ILM*, 359; *CIL*, VIII, 9111, 2564.

[5] Par exemple en *CIL*, VIII, 17277, 20174, 25878; J.M. Reynolds et J.B. Ward-Perkins, *Inscriptions of Roman Tripolitania*, Rome-Londres, 1952 (= *IRT*), 900.

[6] Par exemple en *CIL*, VIII, 12324, 6716, 27435.

[7] Par exemple en *CIL*, VIII, 16396, 23096, 17452.

[8] Par exemple en *CIL*, VIII, 14270, 14846.

[9] Par exemple en *CIL*, VIII, 27438, 12660, 17664, 8716, 14444.

[10] *CIL*, VIII, 27200.

[11] Par exemple en *ILM*, 80; *CIL*, VIII, 22662, 22661, 10991 bis, 9255.

[12] Par exemple en *CIL*, VIII, 2584, 17782, 10991, 20333.

[13] Par exemple en *CIL*, VIII, 8735; *IRT*, 886; *CIL*, VIII, 11311.

[14] Par exemple en *CIL*, VIII, 23366, 6219.

[15] Par exemple en *CIL*, VIII, 13652, 21539; *ILM*, 52.

[16] *CIL*, VIII, 26701.

[17] Par exemple en *CIL*, VIII, 11127, 17309, 17098.

[18] Par exemple en *CIL*, VIII, 5075, 10991, 17467.

[19] Par exemple en *CIL*, VIII, 21580; *ILM*, 350; *CIL*, VIII, 19012; *IRT*, 668; *CIL*, VIII, 13969; *ILM*, 612; *CIL*, VIII, 10475, 23442, 10991, 4850; *ILM*, 495.

[20] Par exemple en *ILM*, 361, 360, 495.

Gida, Iephtha, Mafa[21], souvent trisyllabiques, comme *Abuda, Adudda, Amizza, Ausnuffa, Canarta, Chsidaba, Gubula, Gudala, Ibzatha, Iugurtha, Iuvunda, Masintha, Taintida, Tuccuda, Ulula*[22], etc. Il est clair, même pour un non-spécialiste, que beaucoup de ces noms sont des doublets et qu'il est raisonnable de recenser les radicaux. On rencontre par exemple des séries impressionnantes de noms commençant par *Am(m)-, Bir-* ou *Bur-, Gud-, Ged-* ou *Gid-, Ius-, Iam-, Nag-* et *Nam-*, etc. Tout cela, avec l'indétermination que présentent parfois la cassure d'une pierre, les difficultés de la lecture, les variantes graphiques dans l'alphabet, ou la possibilité d'une hésitation entre libyque et punique, ne fait pas beaucoup plus de 250 à 300 noms.

Sur leur distribution géographique, on peut faire une même constatation, qui n'est pas surprenante: les anthroponymes libyques sont très dispersés, on les trouve souvent à l'écart des villes ou dans de petites agglomérations, et les rares cas de concentration concernent en général des villes qui ont fourni beaucoup d'inscriptions et de noms, de sorte que la proportion n'est pas plus forte, au contraire, que dans les petites villes ou les campagnes.

En valeur absolue, c'est la Proconsulaire, au sens restreint, qui fournit de loin la masse la plus importante: une centaine d'occurrences, mais dispersées entre plus d'une trentaine de sites. La seule concentration concerne Carthage avec 10% du total des occurrences, mais sur une masse énorme d'inscriptions. Quelques occurrences se groupent à Dougga et à Chemtou, mais en petit nombre, et on a l'impression, dans une région fortement punicisée et fortement romanisée, de résidus sporadiques, présents un peu partout sur la côte et dans l'intérieur, mais à très faible dose. On n'est pas étonné, par exemple, de ne trouver presque rien à Utique. En Byzacène, avec une quarantaine d'occurrences, la situation est comparable: au moins 15 sites, mais avec ici une certaine concentration dans l'intérieur, notamment à Mactar — presque autant d'occurrences qu'à Carthage et près de 1/6 de celles de toute la Byzacène —, et à un moindre degré à *Cillium*. En revanche, presque rien sur la côte en dehors de *Lepti Minus*.

En Tripolitaine, la densité est considérable, puisque sur moins d'un millier de textes on rencontre une cinquantaine d'occurrences, réparties

[21] Par exemple en *CIL*, VIII, 11221, 17806, 20116, 17029, 21265.

[22] Par exemple en *CIL*, VIII, 19956, 11965, 17949, 20734; *ILM*, 349; *CIL*, VIII, 17542, 11238, 21109; *ILM*, 553; *CIL*, VIII, 17909, 16859; *IRT*, 884; *CIL*, VIII, 13320; *ILM*, 376; *CIL*, VIII, 26490.

sur une dizaine de sites, dont les plus riches sont *Sabratha, Oea*, plus encore Ghirza et Sirte, et surtout *Lepcis*, avec une vingtaine d'occurrences sur à peine plus de 200 inscriptions. A côté de ces concentrations urbaines, on note une zone rurale de dispersion dans la vallée du Wadi Sofeggin[23].

La Numidie, avec plus de 60 occurrences, présente une répartition sporadique, sur une bonne vingtaine de sites, mais avec une concentration marquée dans les villes, *Thibilis, Verecunda*, Timgad, *Tiddis, Cirta, Thubursicum Numidarum*, Lambèse, et particulièrement dans les dernières: une dizaine d'occurrences à Lambèse ou aux environs immédiats, 6 à *Thubursicum Numidarum*, 3 au moins à *Cirta, Tiddis*, Timgad et les environs, ainsi que dans les Aurès. Cette distribution suggère ici, dans une région assurément moins pénétrée par les influences puniques, une composante ethnique restée plus vivante et en tout cas plus apparente, même dans les secteurs de colonisation romaine ancienne et de présence militaire importante. Avec la Maurétanie Césarienne — une cinquantaine d'occurrences — la répartition géographique est encore très diffuse: une vingtaine de sites pour un total d'occurrences moins important qu'en Numidie. Mais deux aspects contradictoires se combinent: une grande dispersion, notamment dans des zones rurales, en Grande-Kabylie et dans la région de Sétif, et une importante concentration dans deux villes, Césarée — plus d'un cinquième du total — et *Auzia*, presque autant. Cette seconde caractéristique se retrouve en Maurétanie Tingitane, où près de vingt occurrences sont groupées à *Volubilis*, alors que les quatre autres sites concernés, dont *Banasa, Lixus* et *Thamusida*, n'en présentent chacun qu'une ou deux.

Ces données provisoires, qu'il faudrait compléter, offrent déjà plusieurs caractères intéressants: la faible représentation de certaines régions côtières, notamment en Byzacène et en Maurétanie, à l'exception de Cherchel; la présence diffuse au contraire d'anthroponymes libyques dans les régions intérieures, de *Cillium* à *Gemellae* et à *Auzia* en passant par le Nord-Ouest de la Proconsulaire, les Aurès, la Grande-Kabylie et surtout les villes et les campagnes de Numidie; enfin dans cette dernière région la coexistence d'une assez forte densité d'anthroponymes indigènes avec une romanisation intense.

Ce ne sont pas là des conclusions, mais de simples jalons, dont l'interprétation mérite toutes les réserves et toute la prudence qu'imposent,

[23] Les auteurs des *Inscriptions of Roman Tripolitania* notent, p. 217, que «while adopting such outward forms of Romanization as building-methods, names, titles and written alphabet, the native element in these communities remained predominant».

comme je l'ai dit, l'inégalité de la richesse épigraphique entre les régions et entre les districts ruraux et les villes, et surtout la latinisation des noms, succédant, dans le domaine propre de Carthage et autour de ses comptoirs maritimes, à une influence punique que nous mesurons mal dans le domaine de l'anthroponymie. Il m'a semblé intéressant de comparer ces résultats provisoires à la répartition des inscriptions libyques, sur la base du *Corpus* de Chabot[24] et des compléments qui s'y sont ajoutés. Malgré la disproportion numérique entre inscriptions libyques et latines, le passage des premières aux secondes marque évidemment un appauvrissement relatif considérable de l'onomastique libyque; mais un certain nombre de traits sont communs aux deux séries: la pauvreté relative de la future Tingitane — que ne dément pas le *corpus* de L. Galand[25] —, la grande dispersion des textes, la richesse relative de la Byzacène et surtout de la Proconsulaire, et dans ces dernières, des régions intérieures plutôt que des côtes. Ici encore par exemple, Utique est presque absente à l'époque romaine, le Cap Bon également; Hadrumète, que nous n'avons pas rencontrée pour l'épigraphie latine, n'est guère représentée. Les régions intérieures, en Proconsulaire comme en Byzacène, le sont au contraire abondamment[26] — certaines où s'est maintenue à l'époque romaine l'onomastique libyque, comme les régions de *Sufetula-Cillium* ou de Dougga, d'autres où, dans l'état actuel des connaissances, elle paraît avoir disparu: régions de *Thysdrus* ou d'*Ammaedara* par exemple. La comparaison, quand elle pourra être faite rigoureusement, permettra d'évaluer, dans une certaine mesure, l'importance de l'acculturation punique et surtout romaine et la vigueur de la résistance de l'onomastique indigène. Malgré toute sorte de facteurs contraires, cette vitalité s'est exprimée à un degré suffisamment sensible et sur un territoire suffisamment étendu pour qu'on puisse la considérer comme un phénomène historique digne d'attention.

[24] J.-B. CHABOT, *Recueil des inscriptions libyques*, Paris, 1940-1941.

[25] L. GALAND, *Inscriptions antiques du Maroc*, 1, *Inscriptions libyques*, Paris, 1966, pp. 1-79.

[26] C'est également le cas en Maurétanie Césarienne, avec l'exception de Césarée, et plus encore en Maurétanie Tingitane.

Gian Luca Gregori

Forme onomastiche indigene e puniche ad Apisa Maius, Siagu, Themetra e Thimiliga

Un'interessante serie di nomi indigeni e punici latinizzati ci è conservata da quattro *tabulae* iscritte rinvenute nel territorio bresciano (a Zanano, in Val Trompia), delle quali si ha notizia a partire dai primi del XVII sec.[1]. Le iscrizioni, con una lunga tradizione nel campo degli studi epigrafici ed antiquarii[2], furono pubblicate dal Mommsen (*CIL*, V, 4919-4922) e da ultimo, di recente, sono state riedite dal Garzetti (*I. It.*, X, V, 1144-1147). Esse si riferiscono al patronato offerto negli anni 27 e 28 d.C. (di poco successivi al soffocamento della rivolta fomentata da Tacfarinate e di poco anteriori alle operazioni catastali condotte dai soldati della legione III Augusta nella Tunisia meridionale)[3], al *praefectus fabrum*, poi tribuno militare della legione III Augusta, *C. Silius C.f. Fab. Aviola*[4], evidentemente in occasione del suo soggiorno in Proconsolare e prima del suo ritorno nel bresciano, rispettivamente dalle *civitates* di *Themetra, Thimiliga, Apisa Maius* e *Siagu*.

Si tratta di quattro piccole comunità peregrine, piuttosto distanti tra

* Sono grato alla professoressa Maria Giulia Amadasi Guzzo, con cui ho discusso il mio lavoro ed alla quale sono debitore anche di molte indicazioni bibliografiche.

[1] Per le vicende subite dalle iscrizioni a partire dal momento del loro ritrovamento, vd. A. GARZETTI, in «NCMMM», 1-2, 1968, pp. 32-36 nrr. 15-16.

[2] In particolare per i problemi onomastici che qui interessano, vd. A. MERLIN-J.B. CHABOT, in «BCTH», 1941-1942, pp. 263-264, limitatamente però a *CIL*, V, 4919-4920, che erano state riscoperte una decina di anni prima a Milano e ripubblicate da P. ROMANELLI, in «BMIR», 10, 1939, pp. 41-44.

[3] Cfr. U. VOGEL-WEIDMANN, *Die Statthalter von Africa und Asia in den Jahren 14-68 n. Chr.*, Bonn 1982, pp. 92 ss.; Y. LE BOHEC, *La troisième légion Auguste*, Paris 1989, pp. 343-347 (per gli anni 17-30).

[4] Mi riservo di approfondire altrove i problemi legati alla prosopografia ed alla carriera del personaggio, per il quale vd. intanto B.H. WARMINGTON, in «PBSR», 22, 1954, p. 40; L. HARMAND, *Un aspect social et politique du monde romain. Le patronat sur les collectivités publiques des origines au Bas-Empire*, Paris 1957, pp. 218-219; 307-309; B. DOBSON, in «Essays Presented to Eric Birley on the Sixtieth Birthday», Kendal 1966, p. 66; M. DEVIJVER, *Prosopographia militiarum equestrium quae fuerunt ab Augusto ad Gallienum*, Leuven 1978, S 51-52; B. SADDINGTON, in «Festschrift für A. Betz», Wien 1985, p. 532 nr. 37; S. DEMOUGIN, *L'ordre équestre sous les Julio-Claudiens*, Rome 1988, p. 829; LE BOHEC, 1989, p. 140.

loro, tutte con costituzione sufetale[5], delle quali possediamo al massimo qualche altra iscrizione. *Apisa Maius* (Tarf ech Chena), *civitas* almeno fino agli inizi del III sec., ma municipio al più tardi nella seconda metà del IV, è situata nella Tunisia centrale, a S-O di *Thuburbo Maius* e non lontano da *Aradi*, nella piana del Fahs, in un'area in cui numerose sono le città amministrate da sufeti ed assenti le deduzioni coloniali ufficiali, nonostante la presenza di elementi italici fin da età giulio-claudia[6]. *Siagu* (Ksar ez-Zit), a pochi Km da Hammamet, *civitas* ancora sotto i Severi, è sulla costa N-E della Tunisia[7]. *Themetra* (Souani el-Adari) viene oggi identificata con l'emporio a ca. 15 Km a N di *Hadrumetum*, 40 a S di *Siagu* e 90 a S-E di *Apisa*[8]. *Thimiliga*, di cui non abbiamo altro ricordo né epigrafico né letterario, è tuttora d'ignota localizzazione[9].

Tralasciando qui volutamente i problemi connessi con la prosopografia e la carriera di Silio Aviola, mi soffermerò invece sui nomi dei 15 legati recatisi dal *praefectus fabrum* poi tribuno militare, tra i quali è sempre presente uno dei due sufeti: essi sono 6 per *Apisa*, 5 per *Thimiliga*, 3 per *Themetra* e 1 per *Siagu*. Sospetto che la varietà del loro numero non sia direttamente proporzionale all'importanza della città, ma alla sua distanza dal luogo in cui risiedeva Silvio Aviola ed alle relative difficoltà e spese di viaggio.

[5] Cfr. L. POINSSOT, in «RT», 13, 1942, pp. 125 ss.; G. CAMPS, *Massinissa ou le debut de l'histoire*, Paris 1960, p. 255 nt. 778; H.-G. PFLAUM, in «Ant. Afr.», 4, 1970, pp. 75 ss.; J. GASCOU, *La politique municipale de l'Empire Romain en Afrique Proconsulaire de Trajan à Septime Sévère*, Rome 1972, p. 188; T. KOTULA, in «Akten VI Intern. Kongr. Lat.-Griech. Epigr.», 1973, pp. 73-83; G.-CH. PICARD, in «I diritti locali nelle province romane con particolare riguardo alle condizioni generali del suolo (Atti del Convegno)», Roma 1974, pp. 125-133; sugli aspetti giuridici generali della presenza romana in Africa, vd. ora M. LE GLAY, in «Epigrafia juridica romana (Actas Col. Int., 9-11 abril 1987)», Pamplona 1989, pp. 179 ss.

[6] J. TOUTAIN, *Les cités romaines de la Tunisie*, Paris 1896, p. 382; POINSSOT, 1942, pp. 125 ss.; CAMPS, 1960, p. 255 nt. 778; PFLAUM, 1970, pp. 85-86; GASCOU, 1972, p. 188; M. BÉNABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris 1976, pp. 507-508; N. FERCHIOU, in *L'Africa Romana*, III, pp. 205 ss.; cfr. J.-J. FAUVEL, *Tunisie*, Paris 1981, p. 284.

[7] TOUTAIN, 1896, p. 389; L. POINSSOT, in «BCTH», 1932-1933, p. 407; POINSSOT, 1942, pp. 125 ss.; CAMPS, 1960, p. 255 nt. 778; R.P. DUNCAN-JONES, in «JRS», 53, 1963, pp. 85 ss.; BENABOU, 1976, pp. 507-508; J.M. LASSÈRE, *Ubique Populus*, Paris 1977, p. 319 nr. 65; cfr. FAUVEL, 1981, pp. 194; 303.

[8] POINSSOT, 1942, pp. 125 ss.; «FA», IX, 1954, p. 387 nr. 5329; G.-CH. PICARD, in «RA», 1960, pp. 25 ss.; CAMPS, 1960, p. 255 nt. 778; GASCOU, 1972, pp. 220-221; BÉNABOU, 1976, pp. 507-508; LASSÈRE, 1977, pp. 45; 47; N. DE CHAISEMARTIN, *Les sculptures romaines de Sousse et des sites environnants*, Rome 1987, pp. 7; 112; 152; K. MILLER, *Weltkarte des Castorius gennant die Peuntiger'sche Tafel*, Ravensburg 1898, segm. VI nrr. 2 e 3.

[9] ROMANELLI, 1939, pp. 41 ss.; POINSSOT, 1942, pp. 125 ss.; BÉNABOU, 1976, pp. 507-508.

Oggi si conservano solo le *tabulae* di *Themetra* e *Thimiliga* (Museo Archeologico di Milano); quelle di *Apisa Maius* e *Siagu* sembrerebbero perdute già intorno al 1610, dopo che il Gruterus, nella sua opera del 1603, sulla base di un'informazione avuta dall'Orsini, le aveva date a Roma[10]. La lettura dei nomi dei legati non offre particolari problemi; tuttavia una lacuna nell'angolo inferiore sinistro della lastra ha causato la perdita parziale della formula onomastica di tre degli ambasciatori di *Thimiliga*.

Presento di seguito i nomi, prima distinti per città, poi in ordine alfabetico, secondo i risultati di una personale revisione dei testi, rispettando il più possibile le forme onomastiche, così come incise, ed evitando normalizzazioni:

Apisa Maius (Fig. 1): *Hasdrubal Iummo(nis f.?)*
Iader Iummon(is f.)
Hasdrubal Hannonis (f.)
Banno Gabali (f.)
Chinisdo sufes Saepo(nis f.?) Chanaebo
Aristo Apoi (f.)

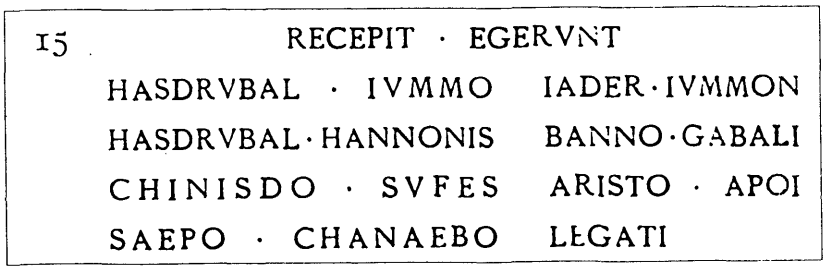


Fig. 1: *CIL*, V, 4921 = *I.It.*, X, V, 1146.

Siagu (Fig. 2): *Celer Imilchonis Gulalsae f. sufes*



Fig. 2: *CIL*, V, 4922 = *I.It.*, X, V, 1147.

[10] *Inscriptiones antiquae totius orbis romani in absolutissimum corpus redactae, ingenio ac cura Jani Gruteri*, Heidelberg 1603, p. CCCCLXX nrr. 1-2.

Themetra (Tav. I, 1): *Banno Himilis f. sufes*
Azdrubal Baisillecis f.
Iddibal Bosiharis f.

Thimiliga (Tav. I, 2): *Azrubal sufes Annobalis f. Agdibil*
Boncarth Iddibalis f. Risuil
[A?]nno Azrubalis f. Aucfiarzo[11]
[- - -]ṇ Ammicaris f. Agdibil[12]
[- - -]ạḷ Balithonis f. Sirni[13].

[A?]nno Azrubalis f. Aucfiarzo	(*Thimiliga*)
Aristo Apoi (f.)	(*Apisa*)
Azdrubal Baisillecis f.	(*Themetra*)
Azrubal Annobalis f. Agdibil	(*Thimiliga*)
Hasdrubal Hannonis (f.)	(*Apisa*)
Hasdrubal Iummo(nis f.?)	(*Apisa*)
Banno Gabali (f.)	(*Apisa*)
Banno Himilis f.	(*Themetra*)
Boncarth Iddibalis f. Risuil	(*Thimiliga*)
Celer Imilchonis Gulalsae f.	(*Siagu*)
Chinisdo Saepo(nis f.?) Chanaebo	(*Apisa*)
Iader Iummon(is f.)	(*Apisa*)
Iddibal Bosiharis f.	(*Themetra*)
[- - -]ṇ Ammicaris f. Agdibil	(*Thimiliga*)
[- - -]ạḷ Balithonis f. Sirni	(*Thimiliga*)

In nove o dieci casi su 15 la formula onomastica è costituita da un nome personale seguito da patronimico, con o senza l'abbreviazione *f.* (5 ad *Apisa*, 3 a *Themetra*, 1 a *Thimiliga* ed 1 a *Siagu*); quest'ultima manca per 5 dei 6 legati di *Apisa*. Nei restanti 5 o 6 casi, dopo il patronimico è un terzo elemento onomastico (1 caso ad *Apisa*, 4 a *Thimiliga*). Merlin pensava andasse riferito al padre; Bénabou dubitativamente lo ritiene

[11] *[Ha-* vel *Ba]nno*, ROMANELLI, 1939, pp. 41 ss.; MERLIN 1941-1942, pp. 261-262; *[A-* vel *Ba]nno, I.It.*, X, V, 1145; tuttavia sul bronzo, considerando l'accurato allineamento a sinistra, sembra esserci spazio sufficiente per integrare una sola lettera.

[12] Il Mommsen (*CIL*, V, 4920) trascrisse in margine di frattura un tratto verticale, non rilevato dal Garzetti (*I.It.*, X, V, 1145); tuttavia, proprio in margine di frattura si vede anche l'asta obliqua di una *N*.

[13] Sia il Mommsen che il Garzetti trascrivono solo, in prossimità della frattura, una *L*, ma sul margine dove la lastra è rotta vedrei anche l'attacco del tratto, piuttosto obliquo, di una *A* (si confrontino, nello stesso testo, le *A* di *Annobal, Azrubal* ed *Iddibal*).

origo[14]. In realtà si potrebbe pensare, come altrove[15], o ad una specie di soprannome, ovvero ad un nome indicante appartenenza a clan o a famiglia. *Agdibil* compare infatti a *Thimiliga* per due legati, l'uno figlio di *Annobal*, l'altro di *Ammicar*.

Nell'onomastica dei nostri personaggi prevalgono dunque nettamente forme indigene e puniche. Il solo legato e *sufes* di *Siagu* porta il nome latino *Celer*, ma il padre ha ancora onomastica punico-indigena, *Imilcho Gulalsa* (la sostanza non cambia se i due nomi vanno riferiti non ad una sola persona, bensì, rispettivamente al padre ed all'avo di *Celer*: vd. *infra*). Molti dei nomi presenti dei nostri testi sono attestati anche altrove nella stessa forma o con varianti.

È il caso di *Ammicar*[16], a *Thimiliga*. — *Anno*[17], forma ipocoristica, con e senza segno d'aspirazione iniziale, rispettivamente ad *Apisa* e *Thimiliga*. — *Annobal*[18], a *Thimiliga*. — *Azrubal*[19], in questa forma, epigraficamente più attestata, due volte a *Thimiliga*, mentre *Azdrubal*, con inserimento della dentale, e *Hasdrubal*, con segno d'aspirazione iniziale, rispettivamente a *Themetra* e ad *Apisa*, sono più frequenti nelle fonti letterarie. — *Baisillec*[20], a *Themetra*, è solitamente considerato errore d'incisione e normalizzato in *Balsillec* (*Baisillecis*, al gen., è tuttavia attestato a *Thubursicu Numidarum* e *Baisillischian*, pure al genitivo, ad *Avitta Bibba*)[21]. — *Balithon*[22], a *Thimiliga*, più comune nella forma *Ba-*

[14] MERLIN, 1941-1942, pp. 261-262; BENABOU, 1976, pp. 507-508.

[15] Cfr. M.G. AMADASI GUZZO, in «RSF», 14, 1, 1986, pp. 46 ss.

[16] G. HALFF, *L'onomastique punique de Carthage*, in «Karthago», 12, 1963-1964 (1965), p. 113; F. VATTIONI, *Onomastica punica nelle fonti latine nordafricane*, in «Stud. Magr.», 9, 1977, p. 3; F. VATTIONI, *Antroponimi fenicio-punici nell'epigrafia greca e latina del Nord-Africa*, in «AION», 1, 1979 (a), p. 162 nr. 26; F. VATTIONI, *Per una ricerca sull'antroponimia fenicio-punica*, in «Stud. Magr.», 11, 1979 (b), p. 49; C. JONGELING, *Names in Neo-Punic Inscriptions*, Groningen 1984, p. 233.

[17] HALFF, 1965, pp. 111-112; VATTIONI, 1979 (a), p. 164 nr. 41; VATTIONI, 1979 (b), p. 77; JONGELING, 1984, p. 235.

[18] HALFF, 1965, pp. 112-113; VATTIONI, 1979 (b), p. 50; JONGELING, 1984, pp. 233-234.

[19] HALFF, 1965, pp. 134-135; VATTIONI, 1979 (a), p. 164 nr. 45; VATTIONI, 1979 (b), p. 52; JONGELING, 1984, pp. 227-228.

[20] HALFF, 1965, p. 102; VATTIONI, 1979 (a), p. 167 nr. 63; VATTIONI, 1979 (b), pp. 55-57; JONGELING, 1984, pp. 228.

[21] *CIL*, VIII, 5057 cfr. p. 1630 = *ILAlg.* 1790 (*Numida Baisillecis f.*); *CIL*, VIII, 23875 (*Azrubal Baisillischian f. Saturninu[s]*).

[22] HALFF, 1965, p. 100; VATTIONI, 1979 (a), pp. 166-167 nr. 61; VATTIONI, 1979 (b), p. 56; JONGELING, 1984, pp. 21; 174-175. Cfr. ad *Apisa Minus Baliato(n)*, sufeta al tempo di Antonio Pio.

liat(h)on. — *Banno*[23], ad *Apisa* e *Themetra*, è probabilmente piuttosto che un derivato dal verbo edificare (bn) (Benz), forma ipocoristica di *Baalhanno* (Halff). — Così *Boncarth*[24], a *Thimiliga*, lo è di *Bodmelqart*. — *Bosihar*[25], a *Themetra*, al pari del precedente *Baisillec*, è considerato errore per *Bosthar*, forma ipocoristica di *Bodashtart*, più comune senza aspirazione dopo la dentale. — *Himilis*[26], a *Themetra*, con aspirazione iniziale, è variante piuttosto comune del più ricorrente *(H)imilc(h)o*, che invece senza segno d'aspirazione iniziale, bensì dopo la gutturale, è documentato a *Siagu* per il padre di *Celer*. — Ben noto infine ed in questa stessa forma è *Iddibal*[27], presente sia a *Themetra* che a *Thimiliga*.

Qualche problema interpretativo suscitano semmai, ad *Apisa, Aristo*[28], presente anche altrove e solitamente considerato forma grecanica, ma che Vattioni accosta al punico *Aris* e varianti (del resto nella stessa zona di Bou Arada, in cui si trova anche *Apisa*, è attestato un *Aris Aristoinis f.*)[29] e *Iader*[30] (documentato anche nelle forme *Iadar, Iadir, Iider* e *Iidir*), semitico per Benz, forse berbero per Jongeling.

Molte incertezze sussistono invece per altri nomi, ora ricondotti a radici semitiche, ora considerati libici, privi in ogni caso di stringenti confronti, non sempre registrati nei repertori onomastici di Halff, Benz, Vattioni e Jongeling e che pertanto qui ripropongo all'attenzione degli esperti.
1) *Agdibil*. — Compare dopo il patronimico, per due legati di *Thimiliga*; ritengo dunque probabile, come ho già accennato, che si tratti o di

[23] HALFF, 1965, p. 98; F.L. BENZ, *Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions*, Rome 1972, p. 288; VATTIONI, 1979 (a), p. 167 nr. 65; VATTIONI, 1979 (b), p. 57; JONGELING, 1984, p. 57.

[24] HALFF, 1965, p. 95; VATTIONI, 1979 (a), p. 170 nr. 84; VATTIONI, 1979 (b), p. 63; JONGELING, 1984, p. 230.

[25] HALFF, 1965, pp. 96-97; VATTIONI, 1979 (a), p. 170 nr. 86; VATTIONI, 1979 (b), p. 63; JONGELING, 1984, p. 231.

[26] HALFF, 1965, p. 110; O. MASSON, in «Ant. Afr.», 10, 1976, pp. 83 ss.; VATTIONI, 1979 (a), p. 177 nrr. 133-133a; VATTIONI, 1979 (b), pp. 77; 82; JONGELING, 1984, pp. 35; 237-238.

[27] HALFF, 1965, pp. 85-86; MASSON, 1976, pp. 95-96; VATTIONI, 1979 (a), p. 178 nr. 143; VATTIONI, 1979 (b), p. 80; JONGELING, 1984, pp. 236-237.

[28] VATTIONI, 1977, p. 3; VATTIONI, 1979 (a), p. 164 nr. 43; cfr. L.A. THOMPSON, in THOMPSON-FERGUSON, *Africa in Classical Antiquity*, Ibadan 1969, p. 150; BÉNABOU, 1976, pp. 507-508; R.J. ROWLAND Jr., in «BN», 12, 1977, pp. 286-287; JONGELING, 1984, pp. 35-36; 227. Il Dessau (*ILS* 6099a) proponeva contro la lettura corrente: *Aris Ioiapoi f.*

[29] *ILTun.* 651.

[30] BENZ, 1972, p. 262; VATTIONI, 1979 (a), p. 177 nr. 134; VATTIONI, 1979 (b), p. 78; JONGELING, 1984, pp. 71-72; 235.

soprannome ovvero di un nome d'appartenenza a clan o famiglia[31].
2) *Apous**. — Nominativo ricostruito dal genitivo *Apoi* (ammesso che si tratti di un nome declinato) patronimico di *Aristo*, legato di *Apisa*[32]. Mi limito ad osservare che la sua radice sembrerebbe la stessa di quella della città.
3) *Aucfiarzo*. — A *Thimiliga*, come secondo nome di *[A?]nno Azrubalis f.*: secondo Chabot è un nome libico composto, il cui ultimo elemento (RÇH) è ricorrente[33]. Non sembra aver avuto molto credito l'ipotesi del Mommsen, che pensava ad un errore d'incisione per *Aucharzo*.
4) *Chinisdo Saepo(nis f.?) Chanaebo* (ammesso che si tratti di patronimico e che questo non sia indeclinabile). — Così leggo la formula onomastica del *sufes* di *Apisa*, rispettando l'*ordinatio* dei nomi su due colonne parallele, mentre altri leggono orizzontalmente: *Chinisdo sufes, Aristo Apoi (f.), Saepo Chanaebo(nis f.)*[34]. Ma anomala sarebbe per confronto con le altre la formula onomastica di questo legato, ridotta ad un unico elemento; d'altra parte la carica stessa di *sufes* interrompe analogamente la sequenza onomastica del legato di *Thimiliga*: *Azrubal sufes Annobalis f. Agdibil*.
5) *Gabalus*. — Padre di *Banno*, legato di *Apisa*; penso pertinente un confronto con i nomi *Gabull* e *Gubula*[35], documentati in Africa, ma soprattutto con *Elagabalus*, il celebre dio di Emesa; il suo nome è un composto, la cui seconda parte è di solito ricondotta alla radice (gbl) che dà il vocabolo dal significato di regione, confine, monte[36].
6) *Gulalsa*. — Secondo nome di *Imilcho*, padre di *Celer*, il sufeta di *Siagu*, ovvero, come proponeva il Cagnat, per questo come per gli altri casi in cui la filiazione è indicata da due nomi, rispettivamente punico e

[31] È registrato senza commento da VATTIONI, 1979 (b), p. 48; JONGELING, 1984, p. 226; CHABOT, 1941-1942, p. 263 s. lo considera libico, al pari di *Aucfiarzo, Risuil* e *Sirni*.

[32] Tale nome è assente da tutti i repertori precedentemente ricordati.

[33] Già MERLIN, 1941-1942, p. 263 s. respinse la lettura di ROMANELLI, 1939, pp. 41 ss.: EXUCEIARZO, con supposta omissione del patronimico, mentre non prese in considerazione l'ipotesi del Mommsen (*ad CIL*, V, 4920) di un errore d'incisione per AUCHARZO; *Aucfiarzo* è registrato da VATTIONI, 1979 (b), p. 53; cfr. CHABOT, 1941-1942, p. 263 s.

[34] Nessuno di questi tre nomi sembra altrove attestato né compare in alcuno dei repertori classici dei nomi d'origine punica o berbera.

[35] Vd. rispettivamente *CIL*, VIII, 24082 (*Tubernuc*) e 11238 (*Capsa*).

[36] Cfr. VATTIONI, 1979 (a), p. 176 nr. 128; VATTIONI, 1979 (b), p. 74; JONGELING, 1984, p. 232. Per *Elagabalus*, cfr. H. SOLIN, in *ANRW*, II, 29, 2, Berlin-New York 1983, pp. 626; 770-771.

libico[37], nome del padre di *Imilcho* e quindi dell'avo di *Celer*, sottintendendo, dopo *Imilchonis, filio* (si confrontino le formule onomastiche dei legati di *Apisa* ed *infra*, quanto detto per *Sirni*). In ogni caso mi domando se non sia pertinente un richiamo al nome *Gulussa/Golsussa*, attestato nelle fonti letterarie per uno dei figli di Massinissa e più volte documentato in iscrizioni libiche nella forma GLLSN[38].

7) *Iummo*. — Due volte ad *Apisa*, come padre di *Hasdrubal* e di *Iader*, per cui è da chiedersi se non possa trattarsi dello stesso personaggio. Richiamerei qui per confronto il gentilizio *Iumonius* ed il nome *Iumnins*, documentati in Numidia, ma comunque rari[39].

8) *Risuil*. — A *Thimiliga*, come secondo nome di *Boncarth Iddibalis f*. La terminazione in *-il* è la stessa di *Agdibil*, pure a *Thimiliga*, e pertanto simile potrebbe essere la sua formazione nonché interpretazione come nome di clan o famiglia[40].

9) *Sirni*. — Ancora a *Thimiliga*. Per Chabot si tratta di nome libico (cfr. SRN; SRNH) in caso genitivo, da riferire a *Balithon*, padre del legato il cui primo elemento onomastico è andato quasi completamente perduto[41]. È tuttavia da notare che *Sirni* segue e non precede la formula di patronimico, per cui non escluderei si trattasse o di un secondo elemento onomastico, in tal caso sentito come indeclinabile, del legato, ovvero del nome dell'avo del legato stesso, con omissione dell'abbreviazione *f.*, per la quale non mancano confronti nei nostri stessi testi: cfr. le formule onomastiche dei legati di *Apisa* e di *Siagu*, giusta in quest'ultimo caso la lettura del Cagnat: *Caler Imilchonis* (scil. *filius*) *Gulalsae f(ilio)*.

In conclusione l'indagine fin qui condotta su documenti appartenenti all'età tiberiana e provenienti da quattro diverse località della Proconsolare sembra confermare: 1) la prevalenza di una struttura onomastica semplice, costituita da un nome personale seguito da patronimico; 2) la relativamente scarsa varietà dei nomi punici, tra i quali prevalgono

[37] R. CAGNAT, in «Strena Buliciana», Zagrebiae-Aspalati 1921, pp. 199-202.

[38] Cfr. VATTIONI, 1979 (a), p. 176 nr. 127; JONGELING, 1984, p. 233; *RIL* 25; 26; 292; 962.

[39] *CIL*, VIII, 6613 (*Mastar*); 5672 (*Calama*); cfr. VATTIONI, 1979 (b), p. 84.

[40] Cfr. VATTIONI, 1979 (a), p. 184 nr. 205; VATTIONI, 1979 (b), p. 103; JONGELING, 1984, p. 246.

[41] CHABOT, 1941-1942, p. 263 s.; cfr. *RIL* 85 e 298; VATTIONI, 1979 (b), p. 112.

nettamente i teoforici; 3) il forte peso della lingua parlata con conseguente difficoltà nella latinizzazione e vocalizzazione dei nomi, incertezza nell'uso del segno d'aspirazione sia iniziale che in corpo di nome e preoccupazione di mantenere il più possibile inalterati i suoni dei nomi, a costo di lasciarli eventualmente indeclinati[42]. I nomi indigeni d'altra parte, solitamente ricondotti al libico ogni volta che non si riesce ad individuare una radice semitica, si mantengono fortemente presenti soprattutto in centri dell'interno, quali *Apisa*, ma anche a *Thimiliga*, che andrà quindi ricercata piuttosto che verso la costa, nell'entroterra, dove più forte si mantenne il peso del sostrato libico-punico e dove più numerose si concentrano le stesse iscrizioni libiche. La lentezza qui del processo di romanizzazione è dimostrata dal fatto che ad *Apisa Minus*, nei pressi di *Apisa Maius*, ancora ai tempi di Antonio Pio dei due sufeti l'uno ha nome latino (*Macer*), ma l'altro, punico (*Baliato*)[43]. I nomi indigeni d'altra parte scompaiono quasi completamente nei centri più vicini alla costa tra Cartagine e Adrumeto, dove più forte fu l'influenza punica e più antico il processo di romanizzazione (*Siagu* e *Themetra*). Non sarà un caso che proprio qui si registri l'unico nome d'origine latina, *Celer*. Quanto ai grecanici, nei nostri centri la loro presenza sembrerebbe eventualmente limitata al solo *Aristo* ad *Apisa*, ma la sua interpretazione come tale è tutt'altro che scontata[44].

[42] VATTIONI, 1979 (a), pp. 155 ss.; cfr. anche H.-G. PFLAUM, in «Carnuntina», 3, 1956, pp. 136 ss.; ID., in «Limes-Studien Vorträge», Basel 1959, pp. 117 ss.; PFLAUM, 1970, pp. 75 ss.; C. POINSSOT, in «Karthago», 10, 1959, pp. 102 ss.; 120 ss.; HALFF, 1965, pp. 63 ss.; F. MILLAR, in «JRS», 58, 1968, pp. 126 ss.; A. ACQUATI, in «Acme», 24, 1971, pp. 155-184; 27, 1974, pp. 25-26; 29, 1976, pp. 29-72; BÉNABOU, 1976, pp. 503 ss.; MASSON, 1976, pp. 49 ss.; O. MASSON, in «Semitica», 26, 1976, pp. 93-98; 27, 1977, pp. 41-45; L. GALAND, in *L'Onomastique Latine*, Paris 1977, pp. 298 ss.; O. MASSON, *ibidem*, pp. 307 ss.; H.-G. PFLAUM, *ibidem*, pp. 315 ss.; J.M. LASSÈRE, in «Ant. Afr.», 13, 1979, pp. 227-234; 18, 1982, pp. 167-175; ID., in «Ktèma», 6, 1981, pp. 317 ss.; I. SCHIFFMANN, in «Klio», 63, 1981, pp. 423 ss.; AMADASI GUZZO, 1986, pp. 21 ss.

[43] A. BESCHAOUCH, in «Africa», 7/8, 1982, pp. 169-177.

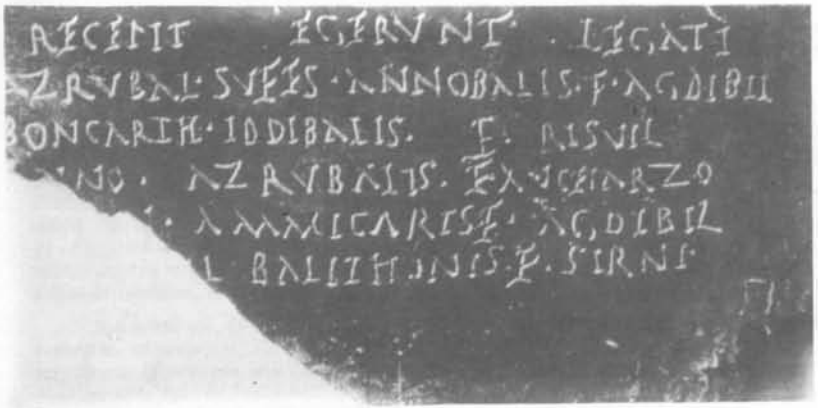
[44] Cfr. in part. C. POINSSOT, in «CRAI», 1962, pp. 55 ss.; KOTULA, 1973, pp. 73 ss.; PFLAUM, 1970, pp. 75 ss.; ID., in «Vestigia», 17, 1972, pp. 55 ss.; P. ROMANELLI, in «Athenaeum», 53, 1975, pp. 144 ss.; M. BAISTROCCHI, in *L'Africa Romana*, V, p. 193.

ALTRE ABBREVIAZIONI

AION	Annali dell'Istituto Orientale di Napoli — Sezione di archeologia e storia.
BMIR	Bullettino del Museo dell'Impero Romano.
BN	Beiträge zur Namenforschung.
NCMMM	Notizie dal Chiostro del Monastero Maggiore di Milano. Rassegna di studi del Civico Museo Archeologico e del Civico Gabinetto Numismatico di Milano.
PBSR	Papers of the British School at Rome.
RIL	J.B. CHABOT, *Recueil des Inscriptions libyques*, Paris 1940.
RSF	Rivista di studi fenici.



1: *CIL*, V, 4919 = *I.It.*, X, V, 1144.



2: *CIL*, V, 4920 = *I.It.*, X, V, 1145.

Heikki Solin

Il nome *Agathopus* è nato in Africa?

Per spiegare l'origine del nome grecanico *Agathopus* si cita spesso il noto passo di Agostino (epist. 17,2): *Namphamo quid aliud significat quam boni pedis hominem? id est, cuius adventus adferat aliquid felicitatis*, e lo si mette in relazione con la genesi e la diffusione di *Agathopus*. Ma, per tacere di altro, Agostino non dice neppure una parola di questo nome. Lo scopo di questa breve nota è di dimostrare che *Agathopus* non può essere considerato, neppure in Africa, traduzione o adattamento di *Namphamo*[1].

Stando alla documentazione disponibile sulla storia e diffusione dei due nomi *Agathopus* e *Namphamo*, essi non possono essere messi in relazione l'uno con l'altro, come è possibile dimostrare con le seguenti considerazioni.

1. Esaminiamo in primo luogo il significato e la diffusione del nome punico. Esso è formato da due radici che esistono sia nel fenicio sia nel punico nella forma *n'm* «buono», e *p'm* «piede» (cfr. ebr. *na'am pa'mō* «la bellezza del suo piede»)[2]. Il nome è attestato nelle grafie

* Sono debitore di varie informazioni a Michael Cox, Tapani Harviainen, Ermenegildo Nitta e soprattutto Maria Giulia Amadasi Guzzo. Attilio Mastino ha corretto il mio scadente italiano.

[1] Questa è *opinio communis*. Così per es. R. MOWAT, *L'élément africain dans l'onomastique latine*, «RA», 19, 1869, p. 244; R. HERZOG, *Namensübersetzungen und Verwandtes*, «Philologus», 56, 1897, p. 46; W. THIELING, *Der Hellenismus in Kleinafrika*, Leipzig 1911, pp. 96 sg.; H.G. PFLAUM, *Remarques sur l'onomastique de Cirta*, in *Limes-Studien, Vorträge des 3. Intern. Kongr. in Rheinfeld-Basel*, Schriften des Instituts für Ur- und Frühgeschichte der Schweiz 14, 1959, p. 123 = *Afrique romaine, Scripta varia* I, Paris 1978, p. 188; J.-M. LASSÈRE, *Ubique populus*, Paris 1977, p. 451; ID., *Onomastique et acculturation dans le monde romain*, in *Sens et pouvoirs de la nomination dans les cultures hellénique et romaine*, Montpellier 1987, p. 95.

[2] Sul nome cfr. G. HALFF, *L'onomastique punique de Carthage. Répertoire et commentaire*, «Karthago», 12, 1963-1964 [ma 1965], pp. 75, 126; F.L. BENZ, *Personal Names in the Phoenician and Punic Inscriptions*, Rome 1972, pp. 362, 393; FR. VATTIONI, *Antroponimi fenicio-punici nell'epigrafia greca e latina del Nordafrica*, «AION», Archeologia e Storia antica 1, 1979, p. 183; K. JONGELING, *Names in Neo-Punic Inscriptions*, Proefschrift Groningen 1984, pp. 24-26, 48, 119; M.G. COX, *Augustine, Jerome, Tyconius and the Lingua Punica*, «Studia Orientalia», 64, 1988, p. 85.

N'MP'M, N'MP'M', N'MTP'M', sia come nome femminile che come nome maschile in iscrizione puniche e neopuniche[3]. Si tratta di un cosiddetto «Satzname», di cui il primo membro è verbale: «il suo piede è buono o grazioso». A prescindere dalla struttura del nome, Agostino ha quindi colto bene la sua sostanza nella traduzione *boni pedis homo*. Nelle iscrizioni latine dell'Africa il nome ricorre con grande frequenza in più varianti e formazioni suffissali; la forma normale maschile è *Namphamo*, quella femminile *Namphame*. Il Pflaum ha dato della diffusione di questi nomi un abbondante elenco, per cui non è qui il caso di ripeterlo[4]. Egli ne ha contato circa 200 attestazioni, che provengono nella grande maggioranza dai territori numidici e mauretanici, mentre sono assenti nel materiale onomastico di Cartagine e di molte antiche colonie fenicie, quali Leptis Magna, Adrumeto, Utica, le due Ippone. Il Pflaum ne conclude che il nome fu portato soprattutto dai Berberi, che quindi lo avrebbero adottato dalla lingua dei loro vincitori. Solo in casi eccezionali il nome *Namphamo* viene portato dai membri dell'aristocrazia locale[5]. In sé e per sé il fatto che questi nomi vengano portati soprattutto da persone di condizione sociale non elevata concorderebbe con l'attribuzione giuridica di *Agathopus*. La tesi del Pflaum del carattere berbero di questi nomi viene tuttavia un po' ridimensionata dalla presenza di corrispondenti forme in iscrizioni puniche o neopuniche a Cartagine e Leptis[6].

Fuori dell'Africa questi nomi ricorrono raramente e solo a Roma e ad Ostia: *CIL* VI, 22867 *Namphame*, schiava, II/III secolo; *CIL* XIV 1189 *Malius Mamfamo* (*sic*), II/III sec.; 4526 *e, Apertius Nampamo*, soldato di una coorte dei vigili ad Ostia (fine del II o III sec.), con certezza

[3] Attestato due volte in iscrizioni puniche, una volta a Cartagine: *CIS* I 2063, nome femminile (su cui cfr. HALFF, *l.c.*), databile in base al tipo della stele e alla forma delle lettere al III-II sec. a.C.; e una volta a Costantina: J.B. CHABOT, *Punica*, Paris 1918, p. 171 = M. SZNYCER, in: F. BERTRANDY - M. SZNYCER, *Les stèles puniques de Constantine*, Paris 1987, p. 42 n. 95 (il genere del nome resta incerto), databile per la forma dei segni al II sec. a.C. Più comune il nome è nelle iscrizioni neopuniche: Leptis: G. LEVI DELLA VIDA - M.G. AMADASI GUZZO, *Iscrizioni puniche della Tripolitania*, Roma 1984, p. 94 n. 53, del I sec. d.C.; Gebel Mansur (Gales): H. DONNER - W. RÖLLIG, *Kanaanäische und aramäische Inschriften*, Wiesbaden 1962-1964, n. 140; Ksiba Mrau (Algeria): J.B. CHABOT, *Punica*, p. 127 n. 5, iscrizione funeraria di N'MP'M BT...; Henchir Bu Aftan (Algeria): J.B. CHABOT, *Punica*, p. 55.

[4] PFLAUM, *art. cit.*, pp. 118-123 = *Afrique romaine*, pp. 183-188.

[5] *CIL* VIII 826 (230 d.C.): padre di un duoviro del *Municipium Aur. Commodianum*; 12377: duoviro del *Municipium Giufitanum*.

[6] Cfr. nota 3.

originario dall'Africa[7]; *IPO* A 276 *Vetroniae P. lib. Naphame*, II sec. d.C. Tutti i portatori di questi nomi saranno di origine africana.

Dal punto di vista morfologico, la formazione di questi nomi è quindi chiara nelle grandi linee. Quanto alla frequenza dei due membri di cui sono composti, si può notare che mentre nomi composti con l'elemento N'M sono frequenti[8], con P'M sono composti solo i nomi di questa famiglia e un 'BDP'M, attestato ad Abu Simbel (*CIS* I 112) all'inizio del VI sec. a.C.[9]. Da notare ancora la esiguità delle attestazioni puniche rispetto a quelle latine (non sembra si possa spiegare solo con l'accenno al numero molto più alto di documenti latini). Sull'origine non si può dire nulla di sicuro; non sembra comunque appartenere ai nomi tradizionali fenici (non paiono tipici i nomi composti con parti del corpo), anche per il numero ristretto di attestazioni puniche.

2. La diffusione del nome *Agathopus*. Ἀγαθόπους non è un antico «buon» nome composto (anche se nato sotto l'influsso di vecchi nomi composti in Ἀγαθο-), bensì una creazione delle nuove correnti nella vita culturale del periodo tardo ellenistico. Ricorre con grande frequenza soprattutto a Roma; il numero delle attestazioni urbane è per il momento di 192[10], cui si aggiungono due casi del derivato *Agathopianus*[11]. Il nome venne in uso a Roma nell'età augustea e precisamente come nome servile. Altrove, in Italia e in alcune province occidentali, *Agathopus* ricorre con discreta frequenza, ma non è diventato un nome di moda come a Roma. Si è diffuso soprattutto in aree urbanizzate e suscettibili all'influenza orientale, cioè in grandi aree portuali. Diamo ora un rapido sguardo alla sua diffusione nel mondo romano. Nel Lazio compare con

[7] Lo stesso sembra comparire in *CIL* VIII 8395 *d.m.s. honori et memoriae Aperti Namfamonis militis coh. I urb(anae)*; egli fu quindi, come sembra, trasferito da una coorte di vigili alla prima coorte urbana. Cfr. H. DESSAU, *EphEpigr.* VII 1220.

[8] Cfr. BENZ, *op. cit.*, p. 362; JONGELING, *op. cit.*, pp. 24 sgg.

[9] Cfr. BENZ, *op. cit.*, p. 163.

[10] Cfr. SOLIN, *Die griechischen Personennamen in Rom. Ein Namenbuch* (1982), pp. 9-12, con 188 attestazioni; ivi da aggiungere: Bull. com. 86 (1978-1979 [ma 1981]) p. 32 (seconda metà del I sec. d.C.); D. MANACORDA, *Un'officina sulla via Appia*, Roma 1979, p. 82 (età giulio-claudia); Museo Nazionale Romano I 2 (1981) p. 358 (prima metà del II sec. d.C.); *IChrUR* 21637 *b*. Cfr. inoltre *CIL* VI 38597 a (= 21923) *Manliae Agathopodi* dell'Ashby contro *Agathonidi* del Castellini; a dire il vero, un nome femminile *Agathopus* sarebbe quanto mai sorprendente.

[11] *CIL* VI 14908 (I/II sec.), 34230 (II sec. d.C.). Cfr. SOLIN, *Namenbuch* cit., pp. 12 sg.

frequenza soprattutto ad Ostia, dove è attestato ben 18 volte[12] a partire dal II secolo d.C. Nel resto del Lazio compare 5 volte[13]. Campania: 10 volte; le attestazioni si concentrano nella città cosmopolita di Pozzuoli[14]. Sicilia: una volta, a Termini Imerese[15]. Regio II: 6 volte[16]. Regio IV e Piceno: 4 volte[17]. Etruria, Umbria, Emilia: 6 volte[18]. Gallia cisalpina: 11 volte[19]. Province ispaniche: 6 volte[20]. Gallia Narbonense: 5 volte[21]. Province galliche e germaniche: una sola attestazione, ben comprensibilmente a Lione[22]. Dalmazia: 10 volte, per lo più Salona[23]. Province danubiane: 5 volte[24]. Aggiungo ancora che *Agathopus* ricorre tre volte nell'oriente greco in documenti latini; delle attestazioni, una riguarda la colonia romana di Filippi[25], le altre due Dium ed Atene[26].

Nel mondo greco Ἀγαθόπους è attestato un po' dappertutto nell'età imperiale[27]. Ricorre con grande frequenza in Attica[28], è molto comune nelle città costiere dell'Asia minore, popolare anche nell'Anatolia interna[29]. Fuori Atene, ricorre in Grecia e nelle province greche europee con una discreta frequenza[30], mentre è comune nelle isole del-

[12] *CIL* XIV 251 II, 10; III, 25 (192 d.C.); 256, 127 (seconda metà del II sec. d.C.); 551 (schiavo, II/III sec.); 861 (II sec. d.C.); 959 (liberto, II sec. d.C.); 1133 (II sec. d.C.); 1394 (II sec. d.C.); 1620 (II sec. d.C.); 4499 (166 d.C.); 4562, 6 (228 d.C.); 4564 I, 12, lo stesso 4565 I, 6 (173 d.C.); 4569, *dec.* V, 19. XIII, 5 (198 d.C.); 5291, 3 *d* (probab. schiavo, fine del II sec. d.C.); 5361 (metà del II sec. d.C.); *AE* 1983, 120 (Isola sacra).

[13] *CIL* XIV 2758 *l* (Tuscolo, liberto, I/II sec.); *EphEpigr.* VIII 712 (Tuscolo, II/III sec.); *AE* 1976, 124 (Mentana, II sec.); *CIL* X 6638 (Anzio) riporta due schiavi: *c* 2, 31 un *tec(tor)*, del 44 d.C., e *c* 3, 28 un *medic(us)*, del 51 d.C.

[14] Pozzuoli: *CIL* X 1723 (liberto, II sec.); 2697 *a* (II sec.); 2792 (41 d.C.); 3036 (I sec.); 8366 (II sec.); *AE* 1974, 259 *b* (II sec.). Miseno: *CIL* X 3371 (liberto di un classiario, II sec.). Carinola: *CIL* X 4731 (liberto, I sec.). Pompei: *CIL* IV 5690, 5691, 5695, 5712, 6921, 7110, 9394, 9403/4, 9405, 9418, 9419: dipinti su anfore o altri vasi, di cui 5695 ricorda un *Ninnius Agathopus* e 7110 e 9418 un *Umbricius Agathopus*, mentre i casi restanti riportano solo *Agathopus* (di cui alcuni possono appartenere ad *Umbricius Ag.*). Di questi, almeno *Umbricius Agathopus* sembra un pompeiano, essendo strettamente collegato con gli *Umbricii Scauri*, noti produttori del *garum*. Forse anche *Ninnius Agathopus* è pompeiano, poiché il suo gentilizio è diffuso a Pompei. Sia come sia, in ogni caso si tratta se non di Pompeiani, almeno di Campani. Invece incerta rimane l'origine di *CIL* X 8056, 19 (olla cretacea trovata a Pozzuoli). Infine noto un negoziante tirio a Pozzuoli: *IG* XIV 830 (cfr. più sotto).

[15] *AE* 1977, 337, II/III sec. (datata, certamente a torto, dall'editore al I sec.). Per la Sardegna, di origine incerta resta una lucerna a Cagliari: *CIL* X 8053, 16.

[16] *CIL* IX 68 (Brindisi, schiavo, come sembra, II/III sec.); 159 (Brindisi, II sec.); 744 (Larino, padre e figlio, schiavi, II/III sec.); 1735 (Benevento, schiavo, come sembra, II/III sec.); «NSc.», 1895, 267 *d* = *AE* 1964, 133 = 1978, 240 bis (Brindisi II sec.).

[17] Peligni: *AE* 1984, 348 (Interpromium, II/III sec.). Marsi: *CIL* IX 3731 (I/II sec.). Sabini: *CIL* IX 4992 (Cures, II sec.). Piceno: *CIL* IX 5571 (Tolentino, II sec.).

[18] *CIL* XI 84 (Ravenna, II/III sec.); 1812 (Siena, liberto, II sec.); 2685 (Bolsena, I/II sec.); 3857 (Saxa Rubra, schiavo); 4670 (Todi, II sec.); *AE* 1977, 265 *a* (Ravenna). Invece *CIL* XI 6699, 36 è romano, forse anche 6699, 14 (cfr. *CIL* X 8053, 16. XV 6279*c*). Incerta rimane l'origine di *CIL* XI 6689, 169 e 6712, 28. Nell'indice dei cognomi del *CIL* XI, viene citata sotto *Agathopus* la n. 1082, ma quest'iscrizione non riporta il nome.

[19] Aquileia: *CIL* V 744 (seviro, I/II sec.); 806 (seviro, I/II sec.); 1128 (I/II sec.); 1185 (I/III sec.); 1251 *C. Iulius Nedymi divi Aug(usti) lib. l. Agathopus*; PAIS, *Suppl. It.* 79 (liberto, II sec.); 196. Pola: *Inscr. It.* X 1, 114 (liberto, II sec.). Milano: *CIL* XI 1296 *L. Coelius Agathopus Mediol(anio)*, II sec. Lodi: *CIL* V 6388 (I/II sec.). Torino: *CIL* V 7087 (II sec.). L'*instrumentum: CIL* V 8110, 111; 8116, 18 = XV 8188.

[20] *CIL* II 2431 (Bracara Augusta, schiavo, I/II sec.); 2864 (Lara, II sec.); 4463 (Aeso, liberto, II sec.); 4550 (Barcelona, liberto, II sec.); *Eph. Ep.* VIII 186 (*Conventus Carthaginensis*); D'ENCARNAÇÃO, *Inscr. Conventus Pacensis* 264 (II sec.).

[21] *CIL* XII 636 (Arelate); 3063 (Nîmes, liberto, I/II sec.); 3446 (Nîmes, II sec.); 4015 (Nîmes, II sec.); 4560 (Narbona). La lucerna *CIL* XII 5682, 13 è urbana.

[22] *CIL* XIII 2189 (liberto, II/III sec.).

[23] Salona: *CIL* III 2113; 8821; 14272, 1 (III sec.); 14825 (II/III sec.); «Bull. Dalm.» 37, 1914, p. 87; 38, 1915, p. 164. Narona: *CIL* III 1825 (seviro, I/II sec.). Senia: *CIL* III 3017 (Augustale). Apsoros: *CIL* III 3141 (I/II sec.). Ljubija (valle del fiume Japra): *IL-Jug.* 779 un *con(ductor) ferrar(iarum)* (201 d.C.). Non pertinente *CIL* III 8531 (Epetium), in quanto frammentario (citato in G. ALFÖLDY, *Die Personennamen in der römischen Provinz Dalmatia,* Heidelberg 1969, p. 144).

[24] Pannonia: *CIL* III 3959 = *AIJ* 544 (Siscia). Mesia superiore: *IMS* II 158 (Viminacium, II sec.). Dacia: *IDR* III 2, 165 (Sarmizegetusa) (*Augustalis col. Sisciae et Sarmizegetusae*, II sec.). E infine due testimoni nei diplomi militari ritrovati nella Mesia inferiore: *CIL* XVI 41 dell'anno 97 d.C., e ROXAN *RMD* 77 dell'anno 236 d.C.

[25] *CIL* III 633 II, 1, 17.

[26] Dium: ŠAŠEL KOS, *ILGraec.* 192. Atene: *CIL* III 7293 (II sec.).

[27] Ho contato da fonti greche circa 200 attestazioni. Sul significato del nome cfr. le osservazioni di L. ROBERT, *Etudes anatoliennes*, Paris 1937, p. 143; «REA» 62, 1960, p. 360 = *Opera minora* p. 876; *Actes du VII^e Congrès Int. Epigr. grecque et latine*, Constanţa 1977, Bucureşti 1979, p. 41. Cfr. inoltre due corridori provvisti di questo nome, *Inschr. Smyrna* 662, 663 con le osservazioni di G. Petzl; ma è difficile dire se i due abbiano avuto questo nome in virtù della loro occupazione sportiva.

[28] Ricorre in *IG* III circa 55 volte.

[29] Misia: Cizico *CIG* 3664; *Inschr. Kyzikos* 205; Pergamo: *FD* III 1, 239; I. *Pergamon* 571; III 108, ecc. Troade: Alexandria *CIG* 3582. Ionia: I. *Smyrna* 361, 551; Teos *CIG* 3102; Efeso 15 volte in *IvE*; *I. Magnesia* 298; Mileto: *IG* II² 9364, *CIG* 2878, «Ist. Mitt.» 15, 1965, 124, *I. Didyma* 3 volte. Lidia: c. 12 attestazioni in *TAM* V e *SEG*. Caria: Afrodisiade *CIG* 2827; Apollonia Salbace *Carie* II 26; *I. Iasos* 271-2. Tabai *Carie* II 148; Cnido *CIBM* 849. Licia: Telmesso *TAM* II 58; Olimpo *TAM*II: 6 volte; Cibira *SEG* XXX 1523. Frigia: attestato almeno a Dionisopoli, Eumenia, Ezani (spesso), Dorileo, Nacolea, Adrianopoli. Bitinia: Nicea (*CIG* 3754); Prusiade (*I. Prus.* 2; 10). Galazia: Pessinunte (*Bull.ép.* 1970, 599). Pisidia: Termesso (4 volte in *TAM* III 1); *CIG* 3977. Licaonia: due volte in *MAMA* VIII. Panfilia: Attalea (*SEG* VI 662: XVII 594); Side (*I. Mylasa* 363). Cilicia: BEAN - MITFORD (1970) p. 269.

[30] Argolide: Corinto (*IG* IV 409; *SEG* XI 186; «Hesperia» 43, 1974, 280); Egina (un noto corridore: *RE* 1). Laconia: 6 attestazioni in *IG* V 1 e *SEG*. Arcadia: Tegea (*IG* V 2, 178). Beozia: 3 volte in *IG* VII più «Arch. Eph.» 1917, p. 165. Tessaglia: 5 volte in *IG* IX 2. Epiro: Nicopoli (*SEG* XXIV 431). Macedonia: Tessalonica (6 volte in *IG* X 2); Dium (*SEG* XXXV 736). Tracia: Augusta Traiana (*IGB* 1599 bis). Mesia: Marcianopoli (*SEG* XXVIII 610). Panticapeo: *CIRB* 96.

l'Egeo[31]. Particolare interesse riveste la presenza di alcuni casi antichi nell'Asia minore e in alcune isole vicine. Se i latercoli di efebi di Iaso *Inschr. Iasos* 271-272 sono datati a ragione all'anno 47 a.C., abbiamo qui l'attestazione più antica esattamente databile del nome. Altri casi antichi databili forse al I secolo a.C. o comunque ai primi decenni del I secolo d.C., si trovano in Cipro e nell'Eubea[32]. Del I secolo d.C. sono alcuni altri casi provenienti da Coo e da Side[33]. Interessante notare, rispetto all'Africa, l'iscrizione di Wadi Semna in Egitto dell'11 d.C.[34], un'altra di Koptos del 14 d.C.[34a] e un *ostrakon* da Berenice in Cirenaica del 14 d.C.[35].

3. *Agathopus* in Africa. Questo nome è attestato finora in iscrizioni dell'Africa romana 10 volte (*CIL* VIII, 22644, 8. 21 *a.* 49 menziona un romano, noto anche da *CIL* VI 13581). I testi provengono da Cartagine, dove sono attestati due schiavi imperiali del II o III secolo[36]; da Avedda nella provincia Proconsolare[37]; dalla Confederazione di Cirta con tre attestazioni (inoltre da Cirta proviene il nome femminile *Agathopula*)[38]; e infine dalla Numidia militare con tre attestazioni a Lambesi e Timgad[39]. Molti dei portatori del nome sono schiavi o liberti, altri sono soldati e possono cioè essere non africani. Il fatto più importante è comunque che nessuna delle iscrizioni nelle quali ricorre questo nome

31 Tera: 3 volte. Coo: 3 volte. Calimno: *CIBM* 306. Cicladi: 3 volte. Amorgo: 3 volte. Eubea: 3 volte. Creta: 4 volte. Cipro: Salamina (*IG* II² 10171), Amatonte (*SEG* XXXII 1337).

32 *IG* XII 9, 4 da Caristo è datata al I sec. a.C. *IG* XII 9, 105 da Eretria viene datata dal nuovo *Lexicon of Greek Personal Names* addirittura al II/I sec., cosa di cui si può tuttavia dubitare. *IG* II² 10171, che ricorda un salamio (di Cipro), è datata alla fine del I sec. a.C. o all'inizio del I sec. d.C.

33 *Synteleia Arangio-Ruiz*, Napoli 1964, p. 818 (Coo); *I. Mylasa* 363 (Side).

34 *SEG* XX 670 = *SB* 10173. In complesso, il nome ricorre in Egitto con discreta frequenza.

34a *CIG* 5103 = *OGIS* 660 = *SB* 8580 (liberto).

35 *Ostr. Tait* 225.

36 *CIL* VIII 13193. 24710.

37 *AE* 1973, 604 (I/II sec.).

38 *CIL* VIII 4800 (Gadiaufala): *P. Lic(inius) Agatopus veteranus praefectus in Britannia eq(uitibus) alaris*; 7335 = *ILAlg.* II 1111 (Cirta); 18893 (Thibilis, 164 d.C.): un liberto di *Q. Antistius Adventus Postumus Aquilinus* che ricorre anche in 18898 e *AE* 1972, 697-8. *Agathopula*: *CIL* VIII 7717 = *ILAlg.* II 1673 (Cirta).

39 *CIL* VIII 2410 (Timgad, II/III sec.); 2773 (Lambesi): soldato II sec.; 18439 (Lambesi, II sec.).

mostra tracce di un influsso punico o indigeno in genere nell'onomastica di altre persone menzionate; in altre parole, *Agathopus* fu in uso soprattutto in ambienti completamente romanizzati. L'unica cosa che lo collega con *Namphamo* è la prevalenza d'attestazioni come nome servile o comunque nei ceti inferiori; ma è un destino che viene condiviso in genere dai nomi grecanici nel mondo romano. Ma già la distribuzione geografica di *Agathopus* è un po' diversa da quella di *Namphamo* (con buona pace di Pflaum).

4. La genesi di Ἀγαθόπους. Le attestazioni più antiche di questo nome si trovano quindi nell'Asia minore o in genere in ambiente egeo negli ultimi anni dell'età repubblicana e all'inizio dell'età imperiale. E presto si diffuse anche nell'onomastica romana. Ma questo nome può essere considerato una traduzione del corrispondente nome semitico, come è opinione comune? La risposta è chiara: Ἀγαθόπους non è traduzione dal semitico, poiché l'equivalente semitico manca completamente nelle iscrizioni della Siria e Palestina ed è quindi da considerarsi un nome esclusivamente di tradizione punica[40]; da notare anche l'assenza praticamente totale di Ἀγαθόπους nell'ambito siro-palestinese; ricorre soltanto come nome di un berizio (*Inschr. Stratonikeia* 405, II secolo) e di un negoziante tirio a Pozzuoli (*IG* XIV, 830 del II secolo). Mi sembra evidente che Ἀγαθόπους sia nato nel clima del sincretismo religioso caratteristico del periodo tardo ellenistico. Il punto di partenza può essere cercato nelle città ellenistiche dell'Asia minore e delle regioni adiacenti, dove le correnti sincretistiche erano particolarmente forti. La formazione del nome venne molto facilitata — si potrebbe dire: resa possibile — dalla larga presenza di molti altri nomi composti in Ἀγαθο- assai in voga nell'onomastica greca sin dall'età classica, anch'essi alle volte portatori di concetti religiosi, come ad es. Ἀγαθόδωρος o Ἀγαθήμερος. Ma Ἀγαθόπους deve la sua popolarità soprattutto al concetto superstizioso che si esprime in questo nome, presente anche in Καλόπους (a Roma *Calopus, Calopodius-a*). Quanto al membro posteriore, -πους è presente già nell'onomastica classica come mostrano due nomi assai antichi, Ἀκρόπους e Ἀρτίπους (Bechtel, *HPN* 373) ed era noto anche da alcuni famosi nomi mitologici come Οἰδίπους e Μελάμπους; tuttavia -πους non è un elemento molto produttivo, il che aumenta l'importanza del concetto

40 Manca nei grandi *corpora* quali le *IGLS*, ecc., manca anche in H. Wuthnow, *Die semitischen Menschennamen in griechischen Inschriften und Papyri des Vorderen Orients*, Leipzig 1930, e in E. Nitta, *Antroponimi semitici nelle iscrizioni greche e latine della Emesene*, «Civ. class. crist.», 10, 1989, pp. 283-302.

religioso insito in Ἀγαθόπους. Ma se Ἀγαθόπους e Καλόπους devono la loro popolarità nell'Asia minore a concetti religiosi, non tutti i nomi presenti nell'onomastica dell'Anatolia con il secondo membro in -πους si spiegano allo stesso modo. Il nome Πλατύπους, due volte attestato nelle iscrizioni dell'Asia minore[40a], e che non sembra ricorrere altrove, non permette tale interpretazione.

5. La posizione del nome *Agathopus* a Roma. Come già detto, questo nome cominciò a diffondersi a Roma sin dall'inizio dell'età imperiale[41], per essere usato durante il I secolo prevalentemente come nome servile; tuttavia divenne più popolare anche in altri ceti sociali (ma non è attestato alcun ingenuo); molto diffuso fu, credo, in ambienti orientali, come dimostra la sua presenza nell'onomastica giudaica di Roma[42], nelle iscrizioni greche di Roma e la sua popolarità nell'onomastica paleocristiana romana[43]. Il nome è giunto a Roma dall'Oriente, all'inizio soprattutto tramite il mercato schiavile, più tardi pure con altri gruppi orientali, forse anche come prestito culturale dei costumi onomastici ateniesi, giacché era popolare nell'Atene dell'età imperiale. Ma la sua popolarità nell'onomastica romana dimostra chiaramente che fu usato anche autonomamente a Roma, come tanti altri nomi grecanici; esso divenne quindi per così dire radicato nell'onomastica romana. È un nome tipicamente romano, molto meno diffuso altrove in Italia e nelle province occidentali, cosa che metterei in relazione con il carattere di Roma come crogiolo di correnti religioso-culturali di tutti i generi. Probabilmente fu identificato dai Romani forse non tanto con il suo significato originario «colui che ha piede grazioso», bensì in genere come un nome con l'elemento *Agatho-*, cioè come un nome con qualità di «buono»[44]. A ciò rinvia tra l'altro il fatto che *Agathopus* venne declinato molto spesso non *Agathopodis*, ma *Agathopi*; in realtà nelle iscrizioni prevalgono le forme

[40a] *IvE* 3834. *TAM* V 1338 (Ircanide). Sul nome cfr. L. ROBERT, *Noms indigènes dans l'Asie-mineure gréco-romaine*, I, Paris 1963, p. 175; O. MASSON, «*ZPE*», 64, 1986, p. 179.

[41] *Agathopus* ricorre in iscrizioni databili all'età augustea o almeno non molto più tardi circa 5-10 volte. Particolare attenzione va rivolta anche all'orefice *M. Iulius divae Aug(ustae) l. Agathopus* (*CIL* VI 3945) che dovrebbe essere lo stesso che ha prodotto una acquamarina a Firenze (vedi M.L. VOLLENWEIDER, *Die Porträtgemmen der römischen Republik*, Mainz 1972, p. 66) e la cui attività dovrebbe risalire fino all'inizio dell'età imperiale se non alla fine del periodo repubblicano.

[42] FREY, *CIJ* 209. 308.

[43] Nelle iscrizioni pagane greche di Roma: MORETTI, *IGUR* 160 I *a*, 17; 777; 837; 888; 1008. Nelle iscrizioni cristiane di Roma ricorre circa 15 volte.

[44] Un bell'esempio di come i Romani collegavano nella loro coscienza questo nome è costituito dall'iscrizione urbana *CIL* VI 17984: *Agathopus* e *Nice* hanno una figlia *Agathonice*.

Agathopi e *Agathopo*[45]. Il nome *Agathopus* divenne popolare quindi per le stesse ragioni di *Agathon* (un vero nome di moda a Roma con 110 attestazioni) e *Agathe*, ma certamente la sua popolarità fu aumentata dai concetti sincretistici che ne avevano resa possibile la genesi, così come pressappoco succedette anche nella diffusione di Ἀγαθήμερος che divenne anch'esso un vero nome di moda a Roma (*Agathemer* è attestato 89 volte a Roma, l'equivalente femminile *Agathemeris* 41 volte, più *Agathemerianus -rion* una volta ognuno)[46].

6. Conclusione. Come devono essere giudicate le attestazioni africane di *Agathopus*?

Il quadro è chiaro e le conclusioni, che si possono trarre, evidenti. Ho già dimostrato che il nome greco Ἀγαθόπους, la cui storia comincia nel mondo greco nell'ambito dell'Asia minore e delle regioni adiacenti, non può essere considerato traduzione di un nome semitico. Ma neppure i casi presenti nelle iscrizioni dell'Africa romana permettono tale deduzione. Per alcune ragioni evidenti:

1) Le distribuzioni geografiche di *Agathopus* e di *Namphamo* non concordano, né si può dimostrare che *Agathopus* fosse stato usato con predilezione tra la popolazione berbera, come sembra accadere per *Namphamo*. *Agathopus* fu usato nell'onomastica servile come normale nome grecanico e non credo che molti di coloro che pensavano a tale nome ed al suo significato lo collegassero con «piede buono»; per loro era un bel nome greco della radice *Agatho-* (anche qui prevalgono *Agathopi* e *-po*). E poiché *Agathopus* sembra comparire esclusivamente in ambienti completamente romanizzati, coloro che imposero questo nome forse non conoscevano neppure il nome *Namphamo* o almeno non la sua accezione. Agostino, come intellettuale, rappresenta un'eccezione; egli poteva anche attingere alle pratiche contemporanee, visto che il punico era ai suoi tempi ancora una lingua parlata[47].

2) *Namphamo* è dunque un nome diffuso nell'Africa romana, i cui inizi nell'onomastica punica risalgono al III secolo a.C. e che si è stabilito nell'uso punico molto prima delle attestazioni più antiche di *Agatho-*

[45] Cfr. «ZPE» 67 (1987) p. 205.

[46] Le attestazioni nel mio *Namenbuch* pp. 4-7. Ivi da aggiungere per *Agathemer*: *CIL* XI 2061, certamente urbana, cfr. D. MANACORDA, *Studi di antichità in onore di G. Maetzke*, Roma 1984, p. 542; e per *Agathemeris*: *Via Imperiale* (1985) 196. Si trova anche una *Agathemera* (*IChrUR* 18397).

[47] Cfr. per es. F. MILLAR, *Local Cultures in the Roman Empire: Libyan, Punic and Latin*, «JRS», 58, 1968, pp. 126-134. E M. COX, *op. cit.*, ha dimostrato che nei tempi di Agostino il punico era ancora una lingua viva. Cfr. anche FR. VATTIONI, *Sant'Agostino e la civiltà punica*, «Augustinianum», 8, 1968, pp. 436-467.

pus sul suolo africano. Anche le sue prime attestazioni sono assai più antiche delle prime di Ἀγαθόπους nell'ambito greco. Ora, poiché esisteva l'abitudine di tradurre spesso nomi punici in latino, abitudine di cui abbiamo innumerevoli esempi nell'onomastica latina dell'Africa romana (inoltre molte di queste formazioni divennero popolari anche altrove nel mondo romano)[48], ci si potrebbe chiedere come mai *Namphamo* non avrebbe potuto generare traduzioni di questo tipo. Ma se così fosse, ci si aspetterebbe di trovare nell'Africa romana un nome latino quale *Bonipedius*, in conformità al modello di nomi comunissimi in Africa quali *Bonifatius* o *Benenatus*[49]. Ora *Bonipedius* è un nome possibile, anche se attestato una sola volta in un'iscrizione cristiana aquileiese del IV secolo circa (*CIL* V, 1638)[50]. Ma nonostante spogli abbastanza estesi, non sono riuscito a trovare altre attestazioni di questo nome, tanto meno in iscrizioni africane. E poiché è formazione possibile, tanto più colpirebbe la sua mancanza in documenti dell'Africa romana, se i cittadini delle province africane avessero preso l'abitudine di cercare di tradurre il loro prediletto nome punico *Namphamo*. Senza dubbio i casi africani di *Agathopus* appartengono al novero degli antroponimi puramente grecanici, che formano un tratto così caratteristico dell'onomastica romana, giunti in Africa da varie fonti, soprattutto sull'esempio dell'onomastica urbana. Conclusione: *Agathopus* non rappresenta neppure nell'Africa romana una traduzione dal semitico. ὅπερ ἔδει δεῖξαι.

48 Cfr. per es. R. MOWAT, *L'élément africain dans l'onomastique latine*, «RA» 19, 1869, pp. 233-256; J. TOUTAIN, *Les cités romaines de la Tunisie*, Paris 1896, pp. 167-196; I. KAJANTO, *Peculiarities of Latin Nomenclature in North Africa*, «Philologus», 108, 1964, pp. 310-312; LASSÈRE, *Ubique populus*, pp. 451-454.

49 *Bonifatius* ricorre in *CIL* VIII circa 60 volte, *Benenatus* in *CIL* VIII circa 20 volte, e nel I volume delle *ILAlg.* 1 volta, nelle *ILT* otto volte, in ENNABLI I-II insieme 11 volte, e nelle *PCBE* 14 volte.

50 Cfr. I. KAJANTO, *The Latin Cognomina*, p. 226.

Maya Gharbi

Les fortifications préromaines de Tunisie: le cas de Kélibia

Les recherches archéologiques récentes ont apporté des informations nouvelles sur la civilisation préromaine en Tunisie, en particulier dans le domaine de l'architecture domestique et des monuments funéraires. En revanche, il n'en est pas de même pour l'architecture militaire sur laquelle nos connaissances évoluent à un rythme plus lent. Les plans précis sont rares, la chronologie toujours mal détérminée et le vocabulaire vague. Le terme «cyclopéen» ou «polygonal» est souvent utilisé pour marquer «l'archaïsme» de certaines fortifications dont la construction est attribuée soit aux Carthaginois, soit aux Numides.

La confusion qui caractérise cette partie de l'archéologie trouve ses racines dans la place négligeable qu'occupe la fortification dans les études d'urbanisme de la Tunisie antique. Il est vrai que les difficultés d'accès à certains monuments (promontoires ou plateaux isolés), le mauvais état de conservation d'autres, n'encouragent pas le développement de ce type de recherche. Il faudra donc reprendre le dossier de la fortification en procédant à une analyse approfondie des études déjà faites et en les enrichissant d'une documentation souvent mal exploitée: la cartographie et la photographie aérienne. L'expérience que nous avons tentée sur un exemple précis, la forteresse de Kélibia, nous a prouvé qu'un tel travail est indispensable pour une meilleure connaissance de ce type d'architecture, un travail qu'il est nécessaire d'élargir aux autres monuments.

Au préalable, il m'a paru utile de dresser un tableau général des recherches réalisées dans ce domaine.

Les fortifications préromaines: bilan des recherches.

En Tunisie les fortifications préromaines sont réparties sur deux aires géographiques distinctes: celles de l'intérieur, situées en pays numide, et celles de la côte se trouvant en territoire carthaginois (fig. 1)[1].

1 La frontière entre le territoire Carthaginois et le royaume Numide a varié jusqu'au IIe siècle: S. GSELL, *Histoire Ancienne de l'Afrique du Nord*, t. II, pp. 93-181; t. III, pp. 297-335; J. DESANGES dans *Rome et la conquête du monde méditerranéen*, 2, Paris 1978, pp. 627-656.

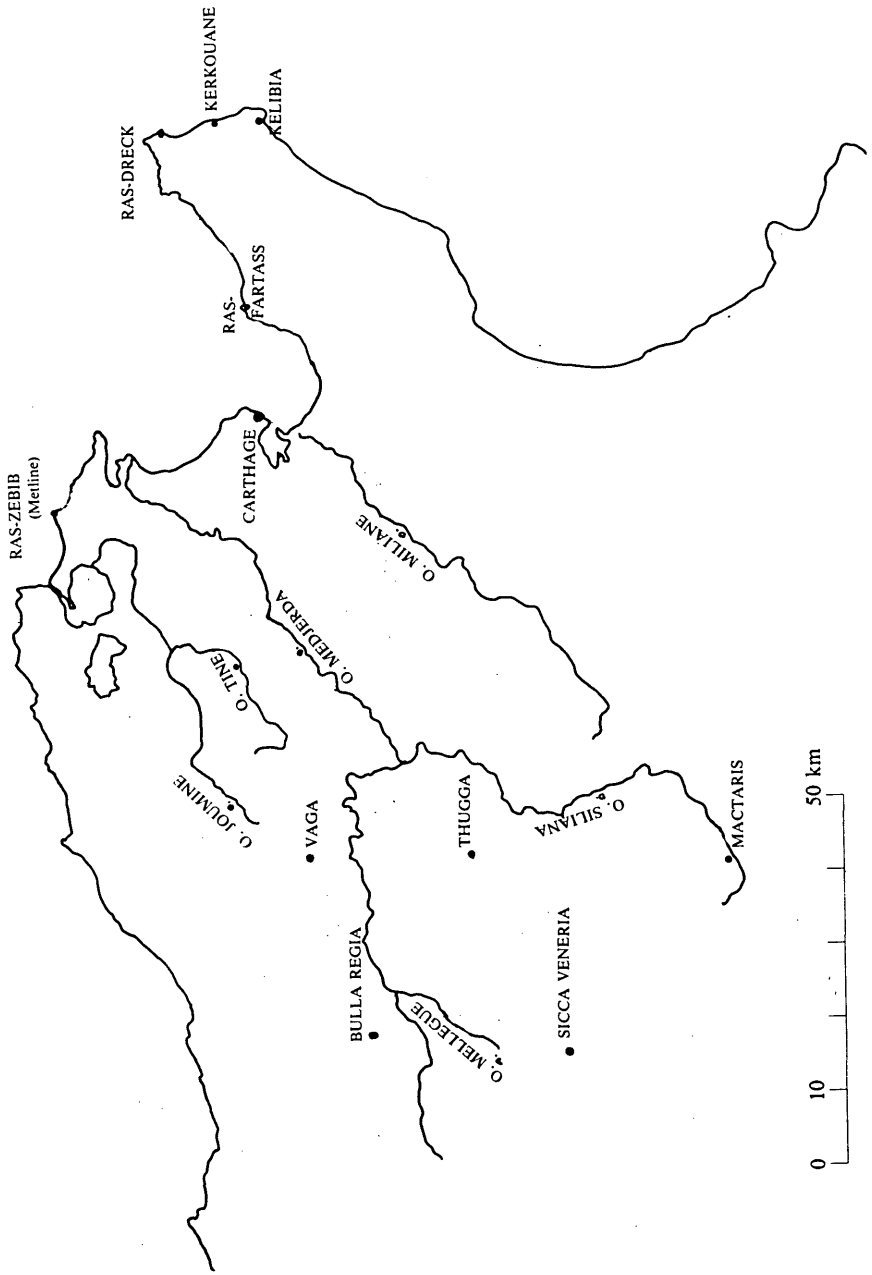


Fig. 1: Les fortifications préromaines de Tunisie.

1. Les fortifications de l'intérieur

Des vestiges de remparts ont été identifiés dans les villes antiques de l'intérieur de la Tunisie dès la fin du XIX[e] siècle. Un tronçon de muraille a été repéré à Dougga, l'antique Thugga[2]; Winkler a procédé au relevé des murailles de Bulla Regia[3] et des vestiges de fortification sont signalés à Usali-Sar[4]. D'autre part, S. Gsell mentionne d'autres villes fortifiées: Vaga, Thala, et Maktar[5]. Pour cette dernière, des restes de ce qui aurait constitué les murailles de la ville sont décrits par G. Ch. et C. Picard qui les datent, à la suite d'A. Lézine, du Ier siècle av.n.è[6]. A ceux-ci s'ajoutent les remparts de Thigibba, récemment signalés par M. Khanoussi, et «dont de nombreux tronçons sont encore visibles par endroits[7]». Ainsi, le dossier de l'architecture militaire préromaine en Tunisie s'enrichit tous les jours. Néanmoins, nos documents sont réduits le plus souvent à une description sommaire laissant ainsi de nombreuses questions sans réponse, en particulier celles du plan et de la datation[8].

[2] *Atlas archéologique de la Tunisie*, F° Téboursouk, n° 183; S. Gsell, *HAAN*, t. II, p. 110; Dr. Carton dans *N.A.M.S.* t. VII, 1985; Id., *Thugga*, Tunis, s.d.; R. Cagnat dans «Archives des Missions Scientifiques et Littéraires», XIV, 1888, p. 93; L. Poinssot dans «Archives des Missions», XXII, 1919, p. 170; M.H. Saladin dans «Nouvelles Archives des Missions», II, 1892, p. 448 et ss.; R. Lantier et B. Pace, *Ricerche cartaginesi*, «Mont. Ant. Linc.», XXX, 1925, col. 164; Cl. Poinssot, *Les ruines de Dougga*, Tunis, 1958, p. 9, 68.

[3] A. Winkler, *Notes sur les ruines de Bulla Regia*, «Bulletin trimestriel des Antiquités Africaines», 3, 1985, pp. 286-292.

[4] Les remparts d'Uzali-Sar (Hr-Jal) sont signalés par R. Cagnat et S. Reinach d'après les notes de Tissot: «BAC» 1886, pp. 101-104. Louis Maurin et Jean Peyras dans «les Cahiers de Tunisie» 75-76, 1971, pp. 36-37, n'ont pas retrouvé de traces de ces remparts; mais Naidé Ferchiou affirme l'existence de murailles à Uzali-Sar: «REPPAL» IV, 1988, pp. 215-216.

[5] S. Gsell, *HAAN*, t. IV, p. 232 et ss.

[6] Deux tronçons de la muraille de Maktar conservés sur 10 et 15m de long et 0,80 à 1m d'épaisseur: G. Ch. Picard, *Civitas Mactaritana*, «Karthago» VIII, pp. 119-120; Id. dans «Bull. Eco. et Soc. de Tunisie», Juillet 1954, n. 90; G. Ch. et C. Picard, *Recherches sur l'architecture numide*, «Karthago», XIX, p. 21.

[7] Thigibba, l'actuelle Hammam Zouakra, à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Maktar, a été déjà identifiée par Tissot (*Géogr. Comp* II, p. 625), mais les remparts sont mentionnés pour la première fois par M. Khanoussi dans *La Gazette Touristique de Tunisie*, oct 1986, pp. 35-36.

[8] Le seul site sur lequel nous disposons d'une documentation précise et actualisée est celui de Bulla Regia, A. Antit, Y. Thébert, H. Broise, dans, *Recherches Archéologiques Franco-Tunisiennes à Bulla Regia I- Miscellanea. 1*, Rome 1978, pp. 135-145, avec une bibliographie raisonnée: pp. 5-43.

2. Les fortifications côtières

L'état de ce dossier est semblable au précédent, même si les problèmes posés sont d'un autre ordre. Il s'agit essentiellement de découvertes récentes faites il y a une vingtaine d'années dans le cadre d'une prospection organisée par une équipe d'archéologues tunisiens et italiens.

Des restes de forteresses ont été identifiés sur les côtes du Cap-Bon (Ras Fartass, Ras Dreck et Kélibia)[9] et de Bizerte (Ras Zebib)[10].

D'autre part, une double muraille dessinant un arc de cercle autour des habitations de Kerkouane représente un document précieux pour l'étude des fortifications avec ses deux portes monumentales, ses quatres poternes et ses tours[11].

Toutes les forteresses identifiées par l'équipe tuniso-italienne occupent un promontoire pourvu de bonnes défenses naturelles et offrant des côtes propices à l'aménagement d'un port. Installées dans la région la plus proche de la Sicile, ces forteresses répondaient très vraisemblablement au besoin de contrôler les côtes dans une région clé pour la sécurité de Carthage[12]. Le choix des sites prouve, par ailleurs — et comme l'a déjà fait remarquer S. Gsell — une bonne connaissance des Phéniciens et des Carthaginois des côtes africaines «où les bons ports sont rares[13]».

Cette prospection a eu le mérite de mettre au jour une documentation jusqu'alors inédite puisque ni les sources écrites ni l'archéologie n'en ont jamais fait état. Néanmoins, ce travail doit nécessairement être complété par de nouvelles reconnaissances, des plans et des datations plus précises. C'est ce que nous nous avons essayé de démontrer dans l'analyse du cas précis de Kélibia.

[9] F. Barreca - M.H. Fantar, *Prospezione archeologica al Capo-Bon*, II, Roma 1983, cité desormais Barreca, *Prospezione* ...

[10] Ras Zebib est à 2 km de la localité de Metline dans la région de Bizerte. Le site a été identifié par P. Cintas en 1964, mais il ne signale pas les restes de la forteresse punique: «B.C.T.H.» 1964, pp. 156-168. Sur la forteresse, cf. A. Ciasca - M.H. Fantar, dans «RSF», I, 1973, pp. 215-217; F. Chelbi, dans «REPPAL» III, 1987, pp. 71-72.

[11] Les remparts de Kerkouane sont étudiés par M.H. Fantar dans *Kerkouane cité punique du Cap-Bon*, Tunis 1984, t. I, pp. 125-180; Id., dans *La Fortification dans l'Histoire du Monde Grec*, édité par P. Leriche et H. Tréziny, Paris 1986, pp. 241-250.

[12] Le rôle stratégique de ces emplacements est exploité jusqu'à maintenant: une caserne fonctionne à Ras Zebib, des postes d'observations sont installés à Kélibia et à Ras Dreck.

[13] S. Gsell, *HAAN*, t. II, p. 111.

La forteresse de Kélibia

Cette forteresse occupe un promontoire (Ras Mostapha) sur la côte orientale du Cap-Bon (PL I, 1 et 2). L'éminence, dont la forme rappelle celle d'un bouclier rond, s'élève à 77 mètres d'altitude[14].

Dans l'antiquité, la ville d'Aspis-Clupéa (= bouclier), l'actuelle Kélibia, est connue à travers les conflits qui ont opposé les Carthaginois aux Grecs puis aux Romains, lorsqu' Agathocle débarqua sur les côtes africaines en 310 av. n.è., puis à l'occasion des guerres puniques avec l'expédition de Régulus en 256 av.n.è. et la résistance à Pison en 148 av.n.è.[15].

I. Les premières recherches

Les seules recherches archéologiques menées sur la forteresse de Kélibia ont été faites dans le cadre de la prospection tuniso-italienne au Cap-Bon en 1966 publiée en 1983[16].

L'auteur de cette recherche a proposé une restitution du tracé et de la chronologie de la forteresse punique à partir de l'étude des vestiges repérés au pied de la forteresse actuelle.

Selon cet auteur, la forteresse d'époque punique aurait eu un plan grossièrement pentagonal parfaitememt adapté aux données topographiques. Elle aurait été flanquée de six tours quadrangulaires, disposées à intervalles réguliers (tours n° 17, 4, 6, 8, 9, 14). Des bras de murs, partant de quatre angles de la forteresse, auraient servi à renforcer le système défensif sur l'éminence en la rendant inaccessible. L'accès aurait été assuré, d'une part, par une porte percée au nord-est (au même emplacement que la porte actuelle: n° 18) fortement protégée par deux tours avancées (n° 1, 2), et, d'autre part, par un passage protégé sur le côté sud-ouest (n° 11), lequel aurait été aménagé pour relier la forteresse au quartier du port avec une entrée située au même emplacement que la poterne actuelle (n° 22).

[14] S. Gsell, *HAAN*, t. II, pp. 141-142; J. Desanges, commentaire du texte de Pline, *Histoire Naturelle. Livre V*, Paris Les Belles Lettres, 1980, pp. 222-224. Nous trouvons également une description du promontoire chez Ch. Tissot, *Géogr. Comp. II*, pp. 135-137; Guérin, *Voyage, II*, 227-233; Atlas archéologique de la Tunisie, feuille Kélibia, n° 67. A. Beshaouch, dans *E.A.A.*, Kélibia, 1970, pp. 237-238.

[15] Sur l'expédition d'Agathocle, cf. S. Gsell, *HAAN*, t. III, p. 48, l'expédition de Régulus, t. III, p. 80; celle de Pison, t. III, p. 368.

[16] F. Barreca, *Prospezione* ..., pp. 29-40.

Ainsi, Kélibia aurait été dotée à l'époque punique d'un système défensif extrêmement compliqué où barrages (bras de murs), tours avancées (n° 1, 2) et passages protégés (n° 11) auraient répondu aux principes puniques de «la défense en profondeur et du flanquement» hérités de l'Orient, et tels qu'ils auraient existé ailleurs, dans les fortifications de Tunisie, Ras-dreck, ou de Sardaigne: Monte Sirai, Santa Giusta di Monte Nai et Palastaris di Ballao[17].

Toujours selon le même auteur qui se fonde sur les techniques de construction, la forteresse de Kélibia aurait été construite au Ve siècle av.n.è. succédant à un ouvrage d'époque phénicienne[18]. D'après le témoignage de la céramique, mais également, selon l'appareil utilisé, elle aurait fait l'objet de réaménagements au cours du IIe siècle av.n.è. Le second siècle correspond également à la fin de la phase punique sur cette forteresse[19].

II. Nécessité d'une nouvelle enquête

Tel est le schéma de l'histoire de la forteresse que l'on connaît actuellement. Toutefois, en étudiant ce cas de plus près, j'ai été confrontée à un certain nombre de problèmes issus de la réalité du terrain.

— Problème d'interprétation d'abord, puisque le plan à «tentacules» tel qu'il a été restitué apparaît comme un cas isolé dans le monde punique, même si des comparaisons sont faites avec certains monuments de Tunisie ou de Sardaigne cités plus haut. Nous ne disposons pas non plus d'exemples pour la comparaison avec le reste du monde méditerranéen[20].

— Problème de chronologie ensuite, piusque celle qu'on nous propose repose essentiellement sur la comparaison du mode de construction ou du tracé avec d'autres sites puniques.

[17] La comparaison avec les forteresses de Sardaigne nous semble peu convaincante, au moins pour les deux premières (car aucun relevé de Palastaris n'est publié), où la seule ressemblance est dans la tour avancée. F. BARRECA, *La Civiltà Fenicio-Punica in Sardegna*, Sassari 1988, pp. 55-90 et p. 281.

[18] La phase phénicienne dans le monument est identifiée d'après le mode de construction (la stratigraphie n'ayant rien révélé) dans les trois assises inférieures de la tour n° 8: *Prospezione* ..., pp. 35-36, 37-38.

[19] Sur la chronologie de la forteresse, F. BARRECA, *Prospezione...*, pp. 37-38.

[20] F. Barreca lui-même affirme qu'aucun autre exemple de forteresse «à tentacules» n'existe dans le monde méditerranéen. La seule ressemblance est établie avec l'architecture militaire de la Renaissance en Italie. Nous sommes, hélas, très loin des forteresses du Ve siècle av.n.è. F. BARRECA, *op. cit.*, p. 38.

— Les hypothèses avancées sont fragiles quand l'auteur présente par exemple le système d'ouvrage avancé avec la tour n° 1 et le bras de mur n° 2 sur le côté nord-est selon, dit-il, «les bonnes règles de l'architecture phénico-punique»; ou quand il évoque l'existence des tours n° 4, 14 et 17 qu'il justifie par «les exigences du flanquement de la courtine adjacente à la porte», l'existence de la porte elle-même étant purement hypothétique[21].

— Les descriptions des restes repérés manquent souvent de clarté, nous empêchant ainsi d'établir le lien entre les différentes parties de la forteresse ou de les comparer (nous avons relevé des expressions telles que «fragile mais sûr» ou «très endommagé mais sûr»).

Ces observations m'ont encouragéé à reprendre le dossier de la forteresse de Kélibia pour laquelle nous disposons, en plus du témoignage archéologique, d'un certain nombre de renseignements dans les sources gréco-latines, des travaux historiques et d'une documentation cartographique[22].

Ce dépouillement bibliographique a été complété par un travail de terrain sous la forme d'une reconnaissance des vestiges signalés par nos prédécesseurs. Mon attention s'est portée en particulier sur les restes insuffisamment décrits ou représentés. Les résulats obtenus ont permis d'apporter un certain nombre de rectifications au tracé, puis de faire un essai de classification des différents types d'appareils rencontrés, ce qui nous amène à une réflexion sur la chronologie et sur les perspectives de la recherche[23].

III. Examen archéologique de la forteresse

Examinant les vestiges, nous avons constaté que les restes de murs sont mieux conservés dans les secteurs sud-est et sud-ouest. Ailleurs, ils deviennent moins importants et difficiles à suivre. D'une manière généra-

[21] F. BARRECA, *op. cit.*, pp. 31, 32-33, 34.

[22] Une étude récente sur l'histoire de la forteresse d'époque moderne était d'un grand interêt pour cette recherche en retraçant l'évolution du site depuis l'époque médiévale: N. JELLOUL, *Les Installations Militaires et la Défence des Côtes Tunisiennes du XVIe au XIXe siècle*. Thèse de Doctorat d'Université. Paris IV, 1988 exemplaire dactylographié. Nous avons pu disposer également de plans topographiques de la forteresse au 1:2000 de 1957 et de 1986 et de photographies aériennes au 1:12500 (service Topographique National de Tunisie).

[23] Nous remencions la Mairie de Kélibia qui a mis à notre disposition un topographe pour la réalisation du relevé préliminaire. Nous espérons améliorer ce relevé avec la collaboration de l'INAA.

le, les murs sont visibles entre 7m et 10m de long et la hauteur varie entre 0,50m et 0,70m pour atteindre un maximum de 1m à 4,20m (PL II, 1-2).

— *Dans le secteur nord-est*:

Un seul tronçon de mur a été reconnu avec sûreté (n° 3). Il est orienté sud-ouest/nord-est et suivi sur 10m de long (et non pas 22m), il a été attribué à un bras de mur. Mais le mauvais état de conservation de ce mur ne permet pas de reconnaître un tel aménagement à cet emplacement.

— *Dans les secteurs nord et nord-est*:

Aucune trace de mur n'est visible sur ces deux côtés de la forteresse, tels que le bras de mur en face de la tour nord (n° 15) et la courtine qui le flanque vers l'ouest. Il est vrai que sur le côté nord des travaux récents de soutènement auraient pu enterrer les restes de cette courtine. D'autre part, les remblais déposés contre la courtine actuelle dépassent partout 3 mètres de hauteur et c'est peut-être là qu'il faut chercher les restes de la forteresse antique.

— *Dans le secteur sud-est*:

Aucune trace de la tour n° 6 (PL II, 1) n'est visible aujourd'hui, il en est de même pour les tronçons de mur repérés vers le sud et qui auraient fait partie d'un autre bras de mur (n° 7). Ceci nous amène à rejeter cette hypothèse, d'autant plus que le reste de ce qui aurait constitué l'extrémité méridionale de ce bras de mur n'est dégagé que sur 3 mètres de long et de 0,70m de large et qu'il est également difficile de l'attribuer à un édifice précis. En revanche, perpendiculairement au mur n° 6, un tronçon de mur, visible sur 1,20m de long et 0,38m de hauteur n'a pas été signalé auparavant.

— *Dans le secteur sud-ouest*:

Les restes repérés sont les plus importants, ils sont mieux conservés et nous donnent le plus de renseignements. Une tour (n° 8) est conservée sur 4,20m de hauteur, elle a un front de 17,50m et des côtés de 7m et 8m. L'assise supérieure de cette tour correspond au niveau du sol actuel, elle est à 6m devant la tour de la forteresse d'époque moderne.

Immédiatement au nord, et parallèlement à la courtine actuelle, apparaissent les restes d'un mur conservé sur 12,50m de long et 1m de haut. Il s'agit probablement de la courtine à laquelle était attachée la tour n° 8.

A l'extrémité nord, de ce secteur, les restes d'un mur au pied de la tour actuelle sont visibles sur 7m de long et 0,50m de haut. L'orientation et le mode de construction, employant du grés local, laissent penser que

ce mur appartient à la forteresse antique. C'est le seul tronçon que nous ayons retrouvé parmi tous les restes signalés à cet endroit. Encore une fois, il est difficile, voire impossible aujourd'hui de retrouver le bras de mur sud-ouest. Il en est de même pour les restes du chemin protégé. Un passage a certes été aménagé sur ce côté, mais il est impossible d'en reconstituer le tracé et rien ne prouve que celui-ci soit contemporain de la forteresse punique. Toutefois, une étude historique récente sur les installations militaires côtières de Tunisie à l'époque moderne date ce passage du XII[e] siècle[24]. D'autre part, nous avons constaté que le tracé du passage protégé, tel qu'il a été restitué, est fortement déterminé par le plan topographique de 1955 (PL III, 1).

Cette recherche nous a conduit également à repérer des tronçons de mur dans ce secteur, immédiatement au nord de la poterne actuelle (n° 22); ils n'ont jamais été signalés auparavant. Il s'agit de trois pans de murs qui se superposent en s'appuyant contre la courtine actuelle. Deux d'entre eux sont construits selon le même mode, le troisième emploie un appareil différent. Ces murs étaient enfouis sous des remblais qui ont plus de 2 mètres de haut à ce niveau. Le dégagement de ces remblais nous permettrait probablement de découvrir le reste de ce monument.

Ainsi, des vestiges repérés en 1966, il ne reste aujourd'hui que quelques tronçons dont l'existence est sûre et que nous avons classés par type d'appareil.

IV. Les modes de construction

1. Murs en pierres brutes

Les murs sont construits en très gros blocs de grés provenant de la colline, à peine dégrossis, empilés les uns sur les autres sans aucun liant, des pierres plus petites servant à remplir les intervalles.

— *sur le côté nord-est*

Ce mur est repéré sur 10m de long et 1m de haut (n° 3). Consérvé sur une seule assise, il est formé par un double parement où la longueur des blocs dépasse toujours 1m et la largeur varie entre 0,40m et 0,80m.

[24] Un dispositif analogue connu à la Casbah de Tunis est daté du XIII[e] siècle: N. JELLOUL, *Les Installations Militaires en Tunisie* ..., p. 428 et ss.

— *sur le côté sud-ouest*

ce mur est conservé sur les trois assises inférieures de la tour (n° 8), avec une hauteur de 2,80m (PL IV, 1), il a été daté au V^e^ av.n.è.[25]; et sur le tronçon de la courtine qui flanque cette tour vers le nord (PL IV, 2).

2. Appareil hétérogène (PL V, 1)

Il s'agit de deux murs visibles sur 4m et 5m de long, qu'on n'a pas décrit auparavant. Ils sont construits en blocs rectangulaires de dimensions irrégulières, taillés dans du grés de la colline et assemblés à sec employant de petites pierres pour le calage. Des blocs à bossage sont disposés sans aucune régularité, les assises sont également irrégulières. Ces murs semblent bien appartenir à la forteresse antique de Kélibia, mais il est impossible de préciser leur fonction ni leur datation.

3. Appareil rectangulaire irrégulier

Il est formé par des murs construits en grands blocs rectangulaires soigneusement taillés soit dans du grès d'El Haouaria, soit dans du grès de la colline et assemblés à sec. Selon le matériau employé, cet appareil présente deux variétés:

— *sur le côté sud-ouest* (PL VI, 2), existe un mur conservé sur les deux assises supérieures de la tour n° 8. Il est construit en grès de la colline et présente un parement bien appareillé sur le côté sud de la tour. Il est daté du II^e^ siècle av. n.è. par F. Barreca d'après le matériel archéologique (céramique: campanienne A et vernis noir).

— *sur le côté sud-ouest* (PL V, 2 et VII, 2), au voisinage de la poterne actuelle, un mur en bel appareil rectangulaire soigneusement taillé dans du grés d'El Haouaria. Il forme les restes d'un édifice dégagé seulement sur 3m de façade et 1,75m de côté. L'appareil est plus soigné sur la façade employant de très grand blocs, alors que sur le côté le mur est formé par de petits blocs rectangulaires assemblés à sec en assises irrégulières.

[25] La datation est donnée sur la base de l'appareil employé ici et qui serait le même que celui attesté à Monte-Sirai: F. BARRECA, *Prospezione...*, pp. 35-36.



Fig. 1: Carte topographique 1:50.000 (Kélibia).



Fig. 2: Photographie aérienne de Kélibia. Echelle 1:12.500. Année 1986 (Service National de Topographie et de Cartographie, Tunis).

Tavola II

Fig. 1: Relevé de la forteresse punique par F. Barreca. Echelle 1:2000.

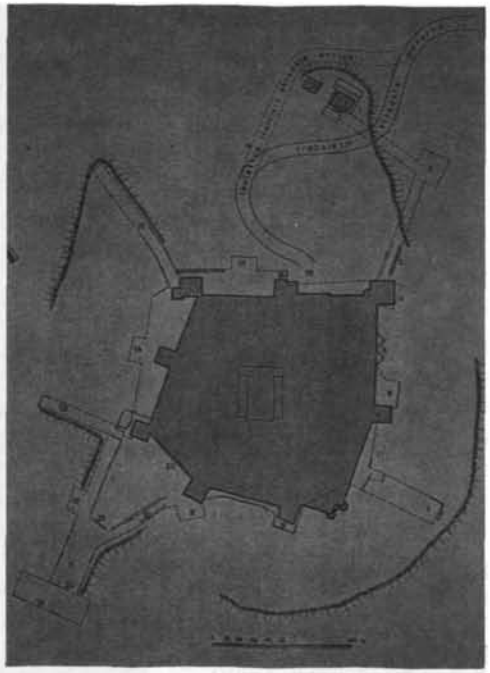
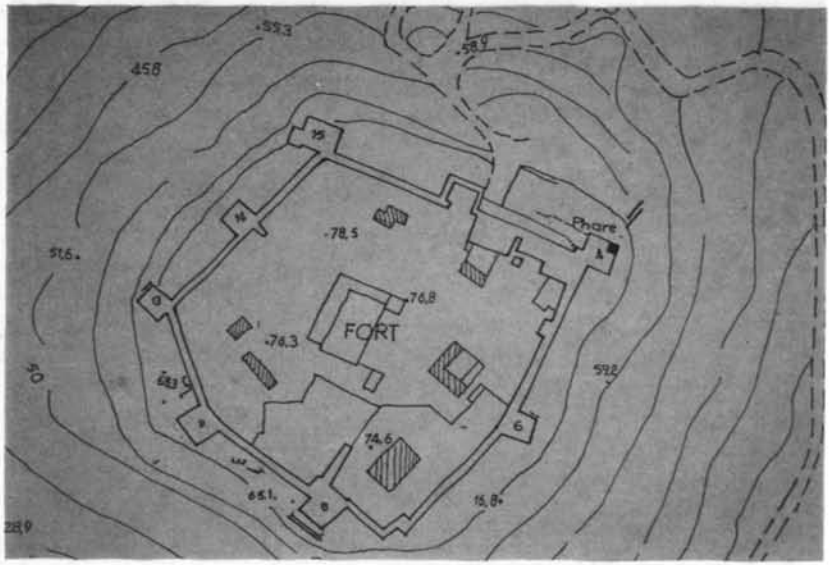


Fig. 2: Relevé des restes puniques à Kélibia (sur la base du plan topographique 1:20.000, Tunis 1986), par Wahid Bouafif, Kélibia, 1989.



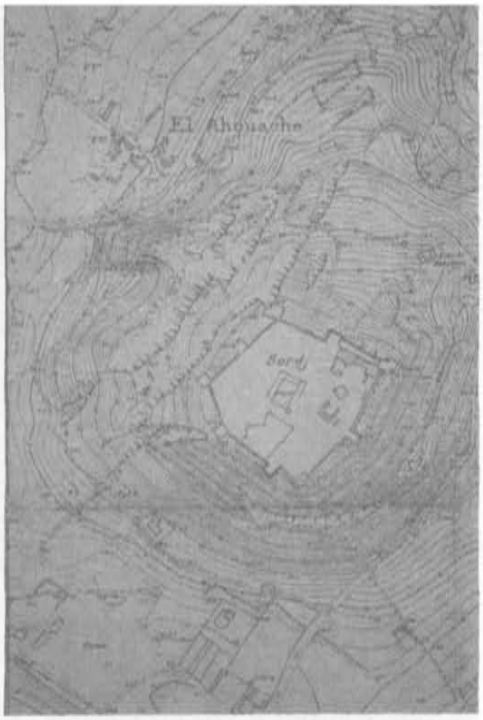


Fig. 1: Plan topographique de Kélibia (1955). Echelle 1:2.000 (Service National de Topographie et de Cartographie, Tunis).



Fig. 2: Plan topographique de Kélibia, 1988. Echelle 1:2.000 (Service National de Topographie et de Cartographie, Tunis).

Tavola IV



Fig. 1: Courtine au Nord de la tour n° 8.



Fig. 2: Tour n° 8: vue du Sud-Ouest.



Fig. 1: Mur en appareil hétérogène au premier plan. Au fond: mur de la forteresse actuelle. Vue du Sud.



Fig. 2: Mur en appareil rectangulaire irrégulier. Vue du Sud-Est.



Fig. 1: Mur en appareil rectangulaire irrégulier, secteur Sud-Est.



Fig. 2: Tour 8: mur en appareil rectangulaire irrégulier. Vue du Sud-Est.



Fig. 1: Mur en moellons, secteur Sud-Ouest.

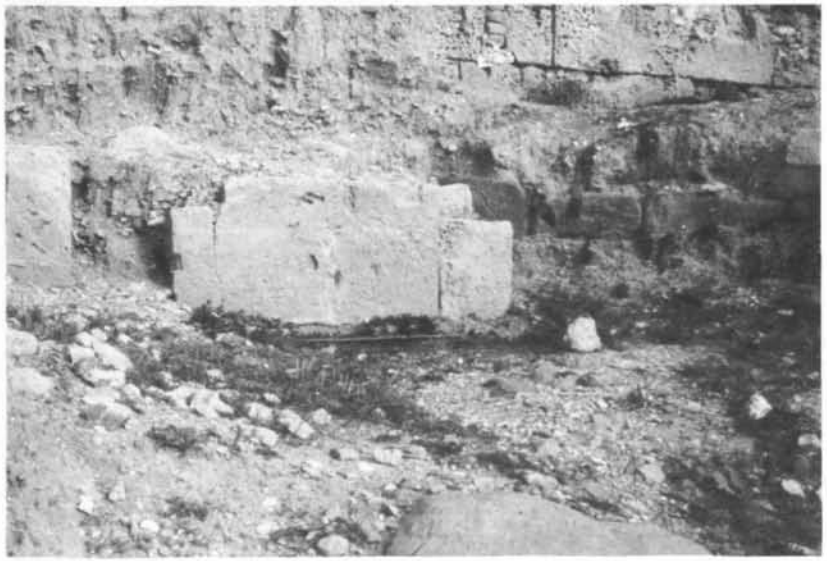


Fig. 2: Mur en appareil rectangulaire irrégulier. Coté Sud-Ouest, vue du Sud.

Un seul bloc de grès est attésté dans ce mur, ce qui nous fait croire qu'il est postérieur au mur en appareil hétérogène auquel il s'adosse.

— *sur le côté sud-est* (PL VI, 1), ce mur a été identifié avec un bras de mur par Barreca (n° 7). Cette hypothèse ne peut pas être acceptée car ce mur n'a été dégagé que sur deux assises de 3,23m de long, 0,70m de large et 1m de hauteur. L'assise inférieure est formée de petits blocs alors que l'assise supérieure est formée pratiquement d'un seul bloc de 2,10m de long et 0,70m de haut.

Par ailleurs, de grandes dalles taillées dans la même pierre sont réemployées dans un mur au voisinage même de la forteresse actuelle.

3. Le mur de moellons (PL VII, 1)

Ce mur est repéré dans un seul endroit: dans le secteur sud-ouest, au pied de la tour méridionale (tour n° 13). Conservé sur 7m de long et 0,50m de haut, ce mur est construit en moellons de toutes les tailles maçonnées au mortier de terre.

D'après les matériaux et l'orientation par rapport à la tour actuelle, ce tronçon appartient probablement à un massif de protection construit au pied de la tour actuelle avec des matériaux pris dans une construction antique. Un sondage à cet endroit nous permettrait d'apporter de nouveaux renseignements.

Conclusion

Au terme de cette étude, il est clair que d'après les différents appareils employés, la forteresse a connu plusieurs états, probablement des remaniements successifs. Néanmoins, la chronologie absolue ne peut être établie que pour un seul état d'occupation.

— IV^{e} siècle: une forteresse uniquement connue par les textes (Strabon, XVII, 3, 16), aucun vestige architectural n'est reconnu.

— III^{e}-II^{e} siècle: une forteresse en appareil rectangulaire irrégulier employant la roche de la colline, datée d'après le matériel archéologique (céramique campanienne A et à vernis noir).

— Après le II^{e} siècle: construction non identifiée en appareil rectangulaire régulier taillé dans du grès d'El-Haouaria.

— Sans date: l'appareil hétérogène et le mur à moellon.

Touefois, nous ne pouvons admettre la date du V^{e} siècle proposée

pour les trois assises inférieures de la tour n° 8, celle-ci étant basée exclusivement sur la comparaison de l'appareil qui ne témoigne pas d'un indice chronologique précis mais plutôt d'une construction hâtive et économique.

Ainsi, l'examen attentif de certains documents: la photographie aérienne et les plans topographiques, m'ont permis de tester l'hypothèse du système «à tentacules» proposé pour la forteresse de Kélibia, une hypothèse qui paraissait peu vraisemblable et que la visite du terrain a permis finalement d'écarter. Le cas de Kélibia démontre combien il est imprudent de vouloir appliquer un «modèle» préétabli à plusieurs monuments surtout s'ils relèvent de deux contextes géographiques différents, et qu'il n'en reste que peu de vestiges, tels les rapprochements faits avec Monte Sirai.

Nicole Blanc - Françoise Gury

La vannerie, artisanat traditionnel, sur les mosaïques d'Afrique du Nord

— Vous n'ignorez pas que les paysans californiens sont très experts en l'art de fabriquer des trombones à coulisse avec des brins d'osier?

— Je n'ai fait que traverser la Californie sans avoir le loisir de m'attarder au moindre détail ethnographique.

A. ALLAIS, *Deux et deux font cinq* (1895).

Existe-t-il sur les mosaïques une iconographie originale et spécifiquement africaine de la vannerie? Question qui en sous-entend évidemment une autre, rejoignant le thème du colloque: existe-t-il un artisanat traditionnel de la vannerie en Afrique romaine?

Nous savons peu de chose sur le mode de production de la vannerie. Néanmoins, en ce qui concerne la vannerie à usage agricole, nous disposons des informations des agronomes romains qui se sont largement inspirés des agronomes carthaginois, en particulier Magon, souvent cité et dont, après la chute de Carthage, le Sénat avait fait traduire le traité d'agriculture. Or tous, et plus précisément Varron (*RR*, I, 22,1), préconisent la production sur le domaine; ainsi, faite sur place ou achetée au marché proche, la vannerie est utilisée dans son aire de production ou du moins diffusée dans un rayon limité; c'est une activité pastorale, ou plus largement rustique, à laquelle les paysans se livrent durant l'hiver ainsi que le révèlent les textes (Virg., *Georg.*, I, 266-267), et le confirment les images, comme le calendrier rustique de Saint-Romain-en-Gal[1]

* Nos remerciements vont aux membres de l'équipe de Recherche sur la Mosaïque antique (UA 375 du CNRS) et plus particulièrement à C. Balmelle, M. Blanchard-Lémée, J. Christophe, J.-P. Darmon et S. Gozlan qui nous ont fourni de nombreuses informations, et généreusement mis à notre disposition leur bibliothèque et leur photothèque pour la constitution du catalogue, ainsi qu'à M.-P. Raynaud qui a assuré la duplication des photos. Nous remercions également E. Morvilliez qui nous a signalé plusieurs documents.

Notre reconnaissance va enfin à M. Couvert dont les informations sur la flore d'Afrique du Nord, ainsi que sur les matériaux et techniques de la vannerie traditionnelle du Maghreb nous on été précieuses.

[1] J. LANCHA, *Recueil général des mosaïques de la Gaule* III, *Narbonnaise* 2, Paris (1981) n. 368, pp. 213-214 «VI» pl. CXIVa.

où l'on voit, pour les mois de janvier-février, deux paysans occupés respectivement à rentrer et tresser l'osier.

La vannerie clayonnée

Le premier élément à prendre en compte dans la recherche d'un particularisme, c'est bien sûr le matériau, sa nature commandant ou permettant des formes et des techniques spécifiques. En Italie et en Gaule, c'est, non pas uniquement mais prioritairement, l'osier, les diverses variétés de *salix* étant cueillies ou plus souvent cultivées, afin de répondre aux besoins, dans les grands domaines. Ce matériau, souple mais rigide, induit un certain type de vannerie, le plus représenté sur les documents romains et gallo-romains: la vannerie clayonnée; c'est une technique qui consiste, à partir d'un fond consolidé par une torche, à dresser des montants rigides autour desquels vont venir s'entrelacer les brins qui forment la clôture[2].

L'Afrique du Nord en offre plusieurs exemples: un fragment de Sousse[3] figure une corbeille rendue de façon très nette avec clôture en plein, réalisée en crocane (fig. 1). Du même type sont les corbeilles de vendange des Amours de la mosaïque du Triomphe de Dionysos, également de Sousse[4]. S'agit-il d'un motif sans rapport avec la réalité africaine puisque l'osier, bien qu'il n'y soit pas totalement inconnu, n'est pas une plante typique d'Afrique du Nord? De fait, d'autres matériaux peuvent lui être substitués, et en premier lieu le roseau dont les tiges fendues en brins plats permettent les mêmes usages. Il est utilisé aujourd'hui encore en Algérie pour des paniers et de grosses corbeilles à linge. Les textes antiques confirment les témoignages ethnographiques: ainsi Columelle (*RR*, XII, 39), citant Magon, mentionne-t-il l'utilisation de corbeilles en roseau, pour la recette du *passum*.

Le travail à jour ou demi-jour est une autre variante du clayonné dont les mosaïques à *xenia* offrent de nombreux exemples: citons un pa-

[2] *Cf.* N. Blanc, F. Gury, *Techniques de vannerie d'après les reliefs gallo-romains,* dans *Tissage, corderie, vannerie.* IX Rencontres Internationales d'Archéologie et d'Histoire, Antibes, Octobre 1988, Juan-les-Pins, Editions APDCA (1989), pp. 193-207.

[3] Musée de Sousse, n. inv 10.448; *InvSousse*, p. 116 n. 57.258 pl. LXII, b; *MosTunisie*, «Vie quotidienne», pl. en couleurs.

[4] Maison de l'Arsenal; Musée de Sousse, n. inv. 10.479; *InvSousse*, pp. 47-48, n. 57.099, pl. XXIII (début du III[e] s.); Dunbabin, *Mosaics*, pp. 181-182; p. 269 n. 12 d fig. 182.

vement d'El Alia[5] qui comporte une corbeille basse garnie de coings, du type *canistrum*, réalisée en croisé[6] (fig. 2), comme ses homologues de la peinture campanienne[7]. Pour ces récipients destinés au service de la table, où l'esthétique compte davantage que la robustesse, on peut penser à un matériau comme le jonc dont Pline (*NH*, XXI, 112) précise qu'on l'employait pour la vannerie élégante. Notons que la bordure et la base sont soulignées par une ligne de tesselles blanches: ce peut être la recherche d'un effet décoratif mais aussi l'indication d'une utilisation de matériaux de couleurs différentes, hypothèse qui n'est pas à écarter puisqu'on retrouve ce même détail sur un plat de figues d'une mosaïques d'exèdre de la Maison de l'Arsenal à Sousse[8].

Sur une corbeille d'El Jem[9], le fond est figuré de manière très réaliste, détail assez rare qui se justifie par le désir de mettre en valeur le raffinement de l'objet: le motif étoilé formé par les brins nous oriente plutôt vers une fabrication à partir de minces éclisses de roseau ou de jonc.

Mais le travail en croisé se retrouve aussi sur des formes hautes du type *calathus*, témoin la corbeille portée par l'Eté sur la mosaïque de Neptune et les Saisons de La Chebba[10]; elle fait alterner, de la base à la bor-

[5] Tunis, Musée du Bardo, n. inv. 3579; Yacoub, p. 121 (milieu-fin du III[e] s. ap. J.-C.); Gozlan, *Xenia*, p. 79 pl. XV, 2.

[6] Autres exemples de corbeilles du même type: a) El Jem, Maison du Paon, salle 9; L. Foucher, *Découvertes archéologiques à Thysdrus en 1961*, Notes et Documents V, Tunis (s. d.) pp. 7-8. 14 pl. VII a. X (vers 220 ap. J.-C.); b) Acholla, Maison de Neptune, triclinium M; Gozlan, *Maison de Neptune*, pp. 96-99 fig. 29; c) même maison, salon exèdre H; Gozlan, *Maison de Neptune*, pp. 99 fig. 34. D'une manière générale, voir *Recherches franco-tunisiennes sur la mosaïque de l'Afrique antique. I Xenia.* Collection de l'Ecole Française de Rome, Rome, 1990.

[7] Citons par exemple une corbeille de figues du triclinium de la villa d'Oplontis, II[e] style: De Franciscis, *Oplontis*, fig. 21. Autres exemples dans J.-M. Croisille, *Les natures mortes campaniennes, répertoire descriptif des peintures de nature morte du Musée National de Naples, de Pompéi, Herculanum et Stabies*, coll. Latomus 76, Bruxelles (1965).

[8] Musée de Sousse, n. inv. 10 478; *InvMos* II, n. 140; *InvSousse*, p. 46 n. 57.097 pl. XXII (III[e] s.); *MosTunisie*, «Vie quotienne», pl. en couleurs (détail); Dunbabin, *Mosaics*, pp. 81-82. 125 note 8; p. 269 n. 12 c fig. 117.

[9] Tunis, Musée du Bardo: *InvMos* II, n. 71 avec pl.; Yacoub, p. 62 n. A. 268-284; Dunbabin, *Mosaics*, pp. 260-261 n. 28 fig. 118 (250-300 ap. J.-C.).

[10] Des thermes privés d'une villa romaine; Tunis, Musée du Bardo; *InvMos* II, n. 86 et pl.; Yacoub, pp. 59-60 n. A. 292 fig. 61; Dunbabin, *Mosaics*, p. 20. 110; p. 254 n. 1 fig. 97-98 (130-150 ap. J.-C.).

Autres exemples: a) mosaïque d'Elles; *MosTunisie*, «Vie quotidienne», pl. en couleurs; b) Maison des *Laberii* à Oudna (œcus); Yacoub, pp. 45-46 n. A 103 fig. 39 (portée par un Amour vendangeur); c). Maison de l'Ane à Djemila; *InvMos* III, n. 293; M. Blanchard-Lemée, *Maisons à mosaïques du quartier central de Djemila (Cuicul)*, Paris, Ed. Ophrys (1975) p. 76 pl. III a; Dunbabin, *Mosaics*, p. 256 n. 1 c (fin du IV[e] s. ou dé-

dure, un tiers de croisé, un cordon, un tiers de montants parallèles, un cordon, de nouveau un tiers de croisé, puis enfin la bordure. Cette corbeille fine et élégante appartient à un type rencontré dans la peinture pompéienne, par exemple dans la villa d'Oplontis[11] où elle est ornée d'un motif de grecque: celui-ci se retrouve sur le fourreau de protection de la bouteille de verre d'une mosaïque à *xenia* de Thysdrus[12] (fig. 3); cette grecque, placée sous la bordure torsadée, pourrait être un bandeau de textile. Mais peut-être a-t-elle été réalisée avec un végétal différent du reste du fourreau, comme la feuille de palmier, très utilisée dans la vannerie antique et aujourd'hui encore en Afrique du Nord: outre sa malléabilité, son intérêt pour la décoration réside dans ce qu'elle peut se teindre après rouissage qui «blanchit» le matériau: la teinture aujourd'hui se fait parfois avec des grenades.

Placé au côté du Printemps de la mosaïque de La Chebba déjà citée, un paysan porte le même type de corbeille que la Saison, ce qui pourrait faire douter du réalisme de la scène et par conséquent de celui du récipient. Toutefois, un texte de Columelle (*RR*, X, 303-310) indique que la cueillette des fleurs était bel et bien une activité agricole et qu'on employait à cet effet des corbeilles fines, de jonc ou d'osier blanc, adaptées à leur fragilité.

Dans le domaine de la pêche, on retrouve les mêmes techniques de vannerie: ainsi sur la mosaïque de la Maison de Dionysos et Ulysse à Dougga[13], les nasses (fig. 4), que relèvent les Amours pêcheurs, sont proches des deux documents précédents du point de vue de leur fabrication: une alternance, entre les cordons, de croisé et de montants verticaux[14]. Elles sont très probablement de jonc, comme l'indique le

but du V^e s., sinon plus tardif) (portée par une Néréide sur une panthère marine); d) Maison d'Orphée à Volubilis; R. THOUVENOT, *Deux mosaïques romaines de Volubilis à sujets mythologiques,* «Publications du Service des Antiquités du Maroc», VI, 1941, p. 42 fig. 1; DUNBABIN, *Mosaics,* p. 277 n. 4.

[11] Pièce 23, II^e style: DE FRANCISCIS, *Oplontis,* fig. 10.

[12] El Jem, maison au sud-ouest de l'amphithéâtre, triclinium; *De Carthage à Kairouan*, n. 218 et pl. (fin du II^e s.).

[13] Impluvium du péristyle; Tunis, Musée du Bardo, n. inv. 2884 (B); YACOUB, p. 94 fig. 107; DUNBABIN, *Mosaics,* p. 257 n. 8 pl. 16 (milieu du III^e s. ap. J.-C.).

[14] Technique voisine pour la mue à poussins de la mosaïque du Seigneur Julius; Tunis, Musée du Bardo, n. inv. 1; A. GRABAR, «Cahiers Archéologiques», XII, 1962, pp. 131-132 fig. 10 (détail de la mue); YACOUB, p. 52 fig. 54; *RFAA*, 255 fig. 208; DUNBABIN, *Mosaics*, p. 252 n. 32 fig. 109 (380-400 ap. J.-C.).

Même modèle, mais fragmentaire sur une mosaïque de Tabarka: Tunis, Musée du Bardo; *InvMos* II, n. 940 et pl.; YACOUB, p. 51 n. A.26 fig. 52; DUNBABIN, *Mosaics*, p. 271 n. 1 i fig. 111 (fin du IV^e - début du V^e s.).

texte de Pline déjà mentionné: «on emploie le jonc pour les nasses de mer, pour la vannerie élégante et, à cause de sa moëlle excellente, pour les mèches de lampe»[15].

Les pêcheurs d'une mosaïque de Sousse[16] relèvent des nasses d'une forme très proche, mais dont les jours plus petits pourraient correspondre à une proie différente. Ce modèle n'est pas spécifique de l'Afrique romaine. Il semblerait que nous le retrouvions en Italie, par exemple à Rome, sur une mosaïque de Santa Maria in Trastevere[17] qui nous permet d'identifier de manière certaine la technique utilisée pour la fabrication: il s'agit de montants verticaux parallèles reliées à des intervalles réguliers par un cordon en matériau souple.

On reconnaît une technique proche, faite de la juxtaposition d'éléments parallèles, pour d'autres objets: sur une mosaïque de la villa de Dar Buc Ammera à Zliten[18] (fig. 5), la figure du Printemps tient devant elle deux faisselles à fromage, peut-être en jonc si l'on en croit Virgile (*Buc.*, II, 72; X, 71), Tibulle (II, 3,15) et Columelle (*RR*, VII, 8). Un cordon enroulé autour des brins en assurait la cohésion.

Nous n'aborderons pas dans cette brève communication ce que l'on peut appeler la «vannerie architecturale», bien représentée en Afrique avec les *mapalia*, qui nécessiteraient à eux seuls une étude. Une mosaïque de Sidi Ghrib[19] (fig. 6), nous permet d'évoquer rapidement le rôle de la vannerie dans l'habitat, avec une clôture que l'on peut supposer réalisée dans les mêmes matériaux que les *mapalia*: jonc et asphodèle. On connaît l'importance de l'asphodèle en Afrique du Nord par Pline (*NH,* XXI, 108-109) qui cite très précisément Magon pour tous les détails de la récolte et du séchage.

La corbeille en forme de cratère que la danseuse brandit au-dessus de sa tête (fig. 6) montre que les récipients en vannerie peuvent emprunter la forme de vases en terre cuite. Un passage de Virgile (*Georg.*, III, 401) où il est question du berger qui emporte le lait de la traite dans des *calathi* a fait supposer que le terme désignait aussi un récipient de

[15] *Usus ad nassas marinas, vitilium elegantiam, lucernarum lumina. NH,* XXI, 112.

[16] Vestibule de l'œcus; Sousse, Musée, n. inv. 10.477; *InvMos* II n. 139; *InvSousse*, p. 45 n. 57.095 pl. XXI (début du III^e s.).

[17] E. SALZA PRINA RICOTTI, *L'arte del convito nella Roma antica,* Studia Archaeologica 35, Rome, «L'Erma» di Bretschneider (1983) fig. 35.

[18] Tripoli, Musée Archéologique, n. 22; DUNBABIN, *Mosaics,* p. 278 n. 1d; PARRISH, *Season Mosaics*, pp. 243-246 n. 68 pl. 94 a-95 a (fin des Sévères).

[19] Thermes du Thiase Marin, frigidarium, édicule 13; L. ENNABLI, *Les thermes du Thiase Marin de Sidi Ghrib,* «Fondation E. Piot, Monuments et Mémoires», 68, 1986, p. 42 «deuxième tableau» pl. XIII (IV^e s. tardif ou début du V^e s.).

céramique[20]. Une autre explication peut être proposée: il est très facile de rendre étanche une vannerie en la poissant — c'est d'ailleurs ce que l'on faisait pour les paniers de vendange (Caton, *RR,* 23,1) — et on se demandera si l'on ne pratiquait pas de même pour d'autres récipients. Ceci expliquerait que le berger d'une mosaïque de Matifou[21] aille traire ses brebis avec un panier à anse: il ne s'agirait pas d'une naïveté de l'artiste mais au contraire d'un détail réaliste.

Quant à la corbeille placée aux pieds de la danseuse de Sidi Ghrib (fig. 6), elle est munie d'anses souples qui retombent de chaque côté, élément à coup sûr réaliste que l'on retrouve trois fois sur la mosaïque d'exèdre de la maison de l'Arsenal à Sousse[22]. Ces anses servent à la préhension et à la suspension, comme nous l'observons en situation sur un détail de la mosaïque de La Chebba où un paysan porte un modèle du même type, suspendu à un baton en équilibre sur l'épaule. La paire d'anses inamovibles semble bien caractériser la production africaine, à la différence de ce que l'on constate en Gaule et en Italie où l'on préfère l'anse unique, d'ailleurs assez rare elle-même; le moyen de préhension devait plus souvent être amovible, une simple corde (*funiculus*) ou courroie (*lorum*) étant fixée pour le transport, comme il ressort des textes (Columelle, *RR*, XII, 18,3) et de certaines images[23].

Notons que ce sont les paniers de cueillette qui présentent les formes les plus originales puisqu'ils n'ont pas à être calibrés, à la différence des corbeilles qui servent au transport jusqu'au pressoir à huile ou à vin.

Ainsi, les petits ramasseurs d'olives de la mosaïque du Seigneur Julius[24] utilisent un réceptacle très particulier, plus haut que large, à ouverture assez étroite, et coincé entre les mollets. Ce récipient est sans doute lié à la technique particulière de cueillette par gaulage, déconseillée d'ailleurs par les agronomes; il est muni d'une courroie dont on comprend mieux l'utilisation sur un détail de la mosaïque de La Chebba[25] (fig. 7): elle laisse les deux mains libres au ramasseur qui peut faire passer directement, du sol au panier maintenu entre ses deux jambes, les fruits tombés à terre. Toutefois ici la corbeille est d'une forme plus banale: tronconique concave, évasée, elle nous semble mieux adaptée à sa fonction que la forme précédente dont on peut se demander d'ailleurs si elle est réellement en vannerie.

Une corbeille de cueillette plus originale encore apparaît sur une mosaïque fragmentaire de Cherchel (fig. 8) figurant une scène de vendange: d'après V. Bérard[26], cette forme était encore utilisée dans la région à son époque. Rendue dans des tons ocre, bruns et noirs, elle est constituée d'éclisses de bois, cerclées de trois grosses tiges, d'un bois souple qui pourrait être du gattilier ou du figuier, arbres méditerranéens également utilisés en vannerie d'après Pline (*NH,* XVI, 209).

La vannerie spiralée et tissée

Mais les matériaux spécifiquement africains n'induisent-ils pas d'autres techniques et d'autres formes? Parmi ces matériaux, l'alfa est le plus caractéristique. Les auteurs latins désignent d'un seul terme, *spartum,* deux variétés légèrement différentes: l'alfa véritable, *stipa tenacissima,* qui habite les hauts plateaux et dont la feuille se replie en demi-gaine, et le lygée, *lygeum spartum,* qui se plaît dans les bas-fonds et qui est de dimensions plus réduites[27]. Est-ce de cette seconde variété dont parle Pline lorsqu'il déclare: «En Afrique il est de petite taille et sans usage»[28]. Comme il est difficile de le croire sur ce second point, son inutilité, car la tige plus courte n'interdit pas mais limite tout au plus la gamme des emplois, on peut se demander s'il ne parlerait pas du diss, *Amdelodesma mauritanicum,* botaniquement très proche de l'alfa, utilisé aujourd'hui encore pour couvrir des toitures mais dont les feuilles très coupantes limitent effectivement les usages en vannerie[29].

20 Note à Virgile, *Buc.,* II, 46 (Ed. de E. De Saint-Denis, Paris, Les Belles Lettres (1978)), pour un emploi en V, 71, où il est question de vin nouveau coulant des *calathi.* Voir aussi K.D. White, *Farm Equipment of the Roman World,* Cambridge (1975) pp. 70-73.

21 Mosaïques de Matifou: F. Baratte, *Mosaïques romaines et paléochrétiennes du Musée du Louvre,* Réunion des Musées Nationaux, Paris (1978) pp. 26-28 n. 5 fig. 16 a (fin du IV^e s. ou début du V^e s.).

22 Voir note 8. Voir aussi, par ex. une mosaïque funéraire de Thina; Sfax, Musée; *InvMos* II, n. 27; *MosTunisie,* «Vie quotidienne», pl. en couleurs; Dunbabin, *Mosaics,* p. 273 n. 6 e (probablement fin du III^e ou début du IV^e s ap. J.-C.).

23 N. Blanc, F. Gury, *Typologie des corbeilles de vendange sur les reliefs de Gaule romaine,* dans *Archéologie de la vigne et du vin,* éd. R. Chevallier, De Boccard, Paris, (1990) catalogue n. 4b; 23; 24.

24 Voir note 14; *MosTunisie,* «Vie quotidienne», pl. en couleurs (détail de la récolte des olives).

25 Voir note 10.

26 Bérard 1935, pp. 121-122. 142 pl. IV, 1.

27 A. Louis, J. Despois, *Encyclopédie Berbère,* Aix-en-Provence, Edisud, *s. v.* «Alfa» (A. 159).

28 *In Africa exiguum et inutile gignitur. NH,* XIX, 26.

29 Hypothèse suggérée par M.M. Couvert que nous remercions.

Quoi qu'il en soit, l'alfa est aujourd'hui encore la matériau roi de la sparterie africaine. Le mot sparterie désigne, au contraire du clayonné, une vannerie caractérisée par sa souplesse. Une mosaïque chrétienne d'Oued Remel[30] figure un chantier de construction en pleine activité: des maçons au travail ont posé leurs deux couffins, souples, munis de petites anses; malheureusement, la représentation n'est pas suffisamment précise pour permettre d'identifier la manière dont ils sont fabriqués. A coup sûr cependant, il s'agit d'une réalisation en «tissé» — technique où les deux brins sont d'égale valeur — ou en «spiralé» consistant à enrouler sur lui-même un élément continu, boudin ou tresse, dont les spires en montant déterminent la forme. Cette technique du spiralé en boudin qu'illustre de manière très réaliste une mosaïque d'Apamée conservée à Bruxelles[31], n'est pas semble-t-il figurée sur les documents d'Afrique du Nord, du moins aussi clairement. Notons toutefois que ce procédé, très anciennement connu en Afrique comme en témoignent les vestiges trouvés dans des gisements préhistoriques sahariens, est de nos jours encore très en faveur.

L'autre technique adaptée à la fabrication des couffins est, comme nous l'avons dit, celle du tissé. Le moissonneur qui accompagne l'Eté de la mosaïque de La Chebba[32] (fig. 9) en fournit un excellent exemple: ce couffin est fait de larges bandes plutôt irrégulières, croisées dessus dessous, dans un tissage armure toile, certainement réalisé avec des feuilles d'alfa mises à plat, des feuilles de jonc ou encore de palmier. La bande verticale médiane doit être l'armature nécessaire au maintien de ce panier souple, voire mou; elle fait vraisemblablement le tour du couffin qu'elle consolide.

La souplesse des matériaux qui conviennent à la technique du tissé permet de confectionner non seulement des récipients mais encore des nattes du type de celle qui, par exemple, couvre les trois degrés de la niche figurée sur la mosaïque de Qasr el Libya[33], datée par une dédicace de 539 ap.J.-C. et qui présente Ananéosis, l'allégorie de la Rénovation.

[30] Tunis, Musée du Bardo, n. A 264. De la basilique chrétienne d'Oued-Remel, tableau central d'un pavement de chapelle représentant un chantier de construction: *InvMos* II, n. 463 et pl.; YACOUB, p. 20 fig. 20; DUNBABIN, *Mosaics*, p. 192 (fin du IV^e s. au plus tôt).

[31] De la cathédrale d'Apamée, angle sud-est du tétraconque, 533 ap. J.-C.; J.-CH. BALTY, *Mosaïques d'Apamée*, Musées Royaux d'Art et d'Histoire, Bruxelles (1986) p. 12 fig. 25.

[32] *MosTunisie*, «Vie quotidienne», pl. en couleurs (détail du moissonneur).

[33] DUNBABIN, *Mosaics*, 228 note 146; J.-CH. BALTY, dans *LIMC* I (1981) *s. v.* «Ananeosis» n. 4 et fig. Voir aussi une mosaïque de seuil, Sousse, Musée, n. inv. 10.528; *InvSousse*, p. 114 n. 57.251 pl. XLI, c.

En Afrique, ces nattes étaient souvent réalisées en jonc comme l'indique Pline (*NH*, XXI, 112) dans un passage où, citant Magon, il rappelle le mode de cueillette et de séchage du jonc marisque que l'on a identifié avec le *cladium mariscus*, commun en Europe, dont une variété croît en Algérie; l'expression employée par Pline *ad texendas tegetes* est significative de la technique employée: *texere* c'est littéralement tisser, mode de fabrication que nous retrouvons pour la corbeille comme pour la natte. Tous les types d'armures sont possibles (armure toile, sergé...), et l'effet décoratif peut encore être accentué par l'utilisation de couleurs différentes - ici au nombre de trois.

Sur une mosaïque de Dougga[34], il n'est pas impossible que le chapeau (fig. 10) qui protège le pêcheur à la ligne assis au bord du rivage soit également tissé, et sans doute en feuilles de palmier comme le suggère Pline: «on fend les feuilles (de palmier) pour en fabriquer des cordes, des nattes et des chapeaux de soleil légers»[35]. Mais, étant donné le caractère quasi impressionniste de la représentation et la difficulté de compréhension de l'image qui en découle, on peut avancer une autre hypothèse sur la nature de ce chapeau: plutôt qu' à du tissé, n'aurions-nous pas affaire à du spiralé tressé? Cela paraît bien être le cas pour le panier posé à ses pieds (fig. 11) dont le motif en arêtes évoque cette technique qui consiste à enrouler une tresse cousue de manière à réaliser une nappe continue où ne se dessine plus qu'un motif de chevrons. A moins bien entendu qu'il ne s'agisse d'une vannerie tissée avec en couleurs le dessin d'un motif.

Nous reconnaissons en revanche avec certitude, dans le semoir de la «mosaïque des travaux» de Cherchel[36] (fig. 12), une réalisation en spiralé avec tresse cousue dessinant un motif de chevrons. Soulignons le rendu très réaliste de ce semoir, de sa courroie de suspension passée autour du cou et destinée à le maintenir contre le semeur dont le geste de la main, selon Bérard, était encore à son époque, caractéristique des techniques agricoles dans la région de Cherchel. Peut-être s'agit-il d'une *trimodia satoria*, un semoir de trois *modii*, à propos duquel Columelle cite une pratique propitiatoire, qui ne peut provenir que d'Afrique puisqu'elle consiste à faire séjourner quelque temps les graines dans le semoir dont on a revêtu l'intérieur d'une peau de hyène (Columelle, *RR*, 2, 9).

[34] *MosTunisie*, «Mer et pêche», pl. en couleurs (détail du pêcheur).

[35] *Nunc ad funes vitiliumque nexus et capitum levia umbracula finduntur.* (*NH*, XIII, 30).

[36] Cherchel, Musée. BÉRARD 1935, pp. 118; 138 pl. II; *RFAA*, p. 252 fig. 234 (plutôt 2^e moitié du III^e s. que début du III^e ou milieu du IV^e s. ap. J.-C.); DUNBABIN, *Mosaics*, pp. 114-115; p. 254 n. 4 a; pl. XL, 102 (vers 200-210 ap. J.-C.).

La compréhension d'une courte série de documents se trouve éclairée par un document ethnographique de Californie[37] (fig. 13). Il s'agit d'une vannerie tissée, en forme de calotte hémisphérique, permettant d'observer non seulement l'effet de chevrons obtenu en tissant deux fibres de couleurs différentes mais encore comment, grâce à d'adroites et régulières augmentations à partir du fond, dont on aperçoit le noeud central, on crée le volume sans altérer le motif du décor. La forme, le toupet du fond et le motif de chevrons, bien que plus gros, suggèrent une fabrication identique pour la paire de paniers chargés de fleurs qu'un enfant porte suspendus à une perche sur une mosaïque de Piazza Armerina[38] (fig. 14); ils permettent de comprendre celui, mal conservé, de la Maison aux Chevaux de Carthage[39] qui présente, également accrochés aux extrémités d'une perche, des paniers hémisphériques munis du même toupet et sans aucun doute fabriqués de manière identique à ceux de Piazza Armerina. Bien que très stylisé et avec un motif de chevrons très simplifé, nous identifions le même modèle inséré cette fois dans le décor de feuillage d'une mosaïque de Bulla Regia où il a été interprété comme un élément végétal[40] (fig. 15).

Sur le pavement d'une maison romaine de Sousse[41] (fig. 16), un couffin, d'où s'échappe une abondante faune marine, pose lui aussi un problème d'interprétation: s'agit-il d'une réalisation en spiralé tressé ou en tissé à motifs? Il est évidemment tentant de rapprocher ce couffin des documents précédents. Remarquons néanmoins que le rendu de son motif en zig-zag évoque moins la répétition d'un motif géométrique décoratif de chevrons qu'il ne suggère, par son irrégularité et ses déformations, la souplesse de brins plus ou moins tendus entre les bandes parallèles horizontales. De plus, l'utilisation de tesselles plus foncées pour les brins entrecroisés à l'arrière plan donne l'impression d'un réseau réalisé sur deux épaisseurs.

Deux autres exemples, de Sousse également[42], qui présentent des caractéristiques identiques devant traduire la même réalité, conduisent à identifier une fabrication à partir de brins noués, proche de cette technique que nous appelons d'un mot d'origine arabe, le macramé: «travail à jour exécuté en fils tressés et noués» (dictionnaire Robert). Il n'y aurait rien de surprenant à ce que cette technique, voisine de celle utilisée par les pêcheurs pour la confection des filets, serve aussi aux couffins qu'ils devaient exécuter eux-même. En faveur de notre hypothèse d'une fabrication de ces couffins en macramé, on peut noter que Pline (*NH,* XIII, 30) emploie le terme de *nexus*, littéralement le noeud, pour décrire certaines vanneries en feuilles de palmier, substantif qu'on rapprochera du verbe *nectare,* nouer, que Varron (*RR,* I, 23, 6) utilise pour évoquer la fabrication des cordes de chanvre et de lin. Ces textes donnent à penser que cette technique du macramé, à la fois tissé et noué, était certainement connue en Italie. Mais elle semble plus propre à l'Afrique du Nord qui en fournit les exemples figurés les plus probants.

Conclusion

Les mosaïques africaines frappent par la richesse et la variété des formes de vannerie représentées, à l'opposé des modèles stéréotypés qu'entraînerait la copie de schémas importés, que ce soit par le biais de cartons ou de tout autre medium.

Nous avons reconnu, en premier lieu, des types identiques à ceux connus dans d'autres aires géographiques telles qu' Italie, Gaule, Germanie. Il existe également des types hybrides proches des formes italiennes mais avec des aménagements particuliers, comme la paire d'anses. Enfin, nous avons identifié des formes originales, dont nous ne connaissons pas de parallèles en Italie — panier de vendange de Cherchel (fig. 8), semoir de la «mosaïque des travaux» (fig. 12) — et qui semblent avoir traversé l'histoire au même titre que les formes souples en natté ou spiralé plus particulièrement réalisables avec les matériaux locaux. On peut

[37] E. ROSSBACH, *Baskets as Textile Art,* Studio Vista, Cassell & Collier Macmillan Publishers Limited, London 1973, p. 69 fig. 82-83.

[38] Cubiculum à alcove, pièce 43; *Filosofiana* I, pp. 281-282 fig. 173; II, F. XL, 83. Même modèle, mais tenu par l'anse par un Amour pêcheur en barque: *Filosofiana* I, p. 254 fig. 151; II, F. XXXVII, 79.

[39] Carthage, Antiquarium, mosaïque *in situ.* J. SALOMONSON, *La mosaïque aux chevaux de l'Antiquarium de Carthage,* La Haye, Imprimerie Nationale (1965) p. 118 «tableau 43»; fig. 47 p. 108 pl. 49, 1 (300-320 ap. J.-C.).

[40] Bulla Regia, Maison sud, mosaïque de seuil fragmentaire; R. HANOUNE, *Recherches archéologiques franco-tunisiennes à Bulla Regia,* IV *Les mosaïques* 1, Ecole Française de Rome, Palais Farnèse (1980) p. 12 n. 8 fig. 36: «fleur décorée de chevrons qui joue le rôle de culot».

[41] De Sousse, sur la route de Monastir; Musée de Sousse, n. 10.508; *InvSousse,* p. 117 n. 57.260 pl. LXIV (fin de l'époque sévérienne); *MosTunisie,* «Mer et pêche», pl. en couleurs (détail du couffin); *De Carthage à Kairouan,* p. 165 n. 221 et fig. p. 164 (fin du IIe - début du IIIe s. ap. J.-C.).

[42] a) D'une maison romaine non loin de Bordj Cherch; Musée de Sousse, n. 10.486; *InvMos* II, n. 148; *InvSousse,* p. 72 n. 57. 158 pl. XXXVI b; b) d'une maison romaine, au-delà de la nécropole romaine du quartier Bou-Hassina; Musée de Sousse, n. 10.450; *InvMos* II, n. 150, 3°; *InvSousse,* p. 37 n. 57.080 pl. XVII, a.

raisonnablement attribuer l'originalité de cette iconographie à celle des formes réellement fabriquées et utilisées. Sans qu'il soit possible de déterminer les parts indigène originelle et punique[43] dans l'élaboration de ces formes de vannerie, il ne s'agit certainement pas de créations *ex nihilo* des mosaïstes, surtout si l'on considère le caractère souvent réaliste des scènes[44] et plus encore précisément détaillé des corbeilles elles-mêmes.

[43] Voir les empreintes de paniers d'offrande déposés sur des sarcophages peints de Carthage, du IV[e] s. av. J.-C., signalées notamment par A. HÉRON DE VILLEFOSSE, *Les sarcophages peints trouvés à Carthage,* «Monuments Piot» XII, 1905, p. 88 fig. 3, et par A.L. DELATTRE, *Une sépulture carthaginoise, sarcophage de marbre blanc peint,* «BAC», 1905, p. 420.

[44] TH. PRÉCHEUR-CANONGE, *La vie rurale en Afrique romaine d'après les mosaïques,* Paris, PUF (s. d.); T. SARNOWSKI, *Les représentations de villas sur les mosaïques africaines tardives,* Wroclaw (1978) ch. V.

ABRÉVIATIONS

BÉRARD 1935: V. BÉRARD, *Mosaïques inédites de Cherchel,* «MEFRA», 52, 1935, p. 113-142.

De Carthage à Kairouan: *De Carthage à Kairouan, 2000 ans d'art et d'histoire en Tunisie,* Catalogue de l'exposition, Musée du Petit Palais de la Ville de Paris, 20 octobre 1982-27 février 1983, Paris 1982.

DE FRANCISCIS, *Oplontis*: A. DE FRANCISCIS, *La villa romana di Oplontis,* dans *Neue Forschungen in Pompeji,* Recklinghausen 1975, pp. 8-17.

DUNBABIN, *Mosaics*: K.M. DUNBABIN, *The Mosaics of Roman North Africa. Studies in Iconography and Patronage,* Oxford Monographs on classical Archaeology, Oxford, Clarendon Press 1978.

Filosofiana: A. CARANDINI, A. RICCI, M. DE VOS, *Filosofiana. La villa di Piazza Armerina. Immagine di un aristocratico romano al tempo di Costantino,* Palermo, S.F. Flaccovio 1982.

GOZLAN, «Maison de Neptune»: S. GOZLAN, *Les pavements en mosaïque de la Maison de Neptune à Acholla-Botria,* «Fondation E. Piot, Monuments et Mémoires», 59, 1974, pp. 71-135.

GOZLAN, *Xenia*: S. GOZLAN, *A propos de quelques pavements africains: les xenia et l'iconographie dionysiaque,* dans *Mosaïque romaine tardive. L'iconographie du Temps, les programmes iconographiques des maisons africaines,* éd. Y. DUVAL, Institut de recherche universitaire d'histoire de la connaissance, des idées et des mentalités, de l'Université de Paris-Val-de-Marne, Publié avec le concours de l'Université de Paris XII-Val-de-Marne, Paris, Didier 1982, pp. 73-87.

InvMos II: P. GAUCKLER, *Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique* II, *Afrique Proconsulaire (Tunisie),* Paris 1910.

InvMos III: F.G. DE PACHTÈRE, *Inventaire des mosaïques de la Gaule et de l'Afrique* III, *Afrique Proconsulaire, Numidie, Maurétanie (Algérie),* Paris 1911.

InvSousse: L. FOUCHER, *Inventaire des Mosaïques, Sousse,* Feuille n° 57 de l'Atlas Archéologique, Institut National d'Archéologie et Arts, Tunis 1960.

MosTunisie: G. FRADIER, *Mosaïques de Tunisie,* Tunis, Ed. Cérès Production, 1976 (ouvrage non paginé).

PARRISH, *Season Mosaics*: D. PARRISH, *Season Mosaics of Roman North Africa,* Rome, Giorgio Bretschneider, 1984.

RFAA: R. BIANCHI BANDINELLI, *Rome, la fin de l'art antique,* Paris, Gallimard, 1970.

YACOUB: M. YACOUB, *Le Musée du Bardo,* Institut National d'Archéologie et d'Art, Tunis 1969.



Fig. 1: Sousse, mosaïque de seuil, détail de la corbeille en crocane; Musée de Sousse n. inv. 10.448. Photo d'après *MosTunisie*, «Vie quotidienne».



Fig. 2: El Alia, mosaïque à motifs de *xenia*, détail d'une corbeille réalisée en croisé; Tunis, Musée du Bardo, n. inv. 3579. Photo d'après *MosTunisie*, «Vie quotidienne».

Tavola II

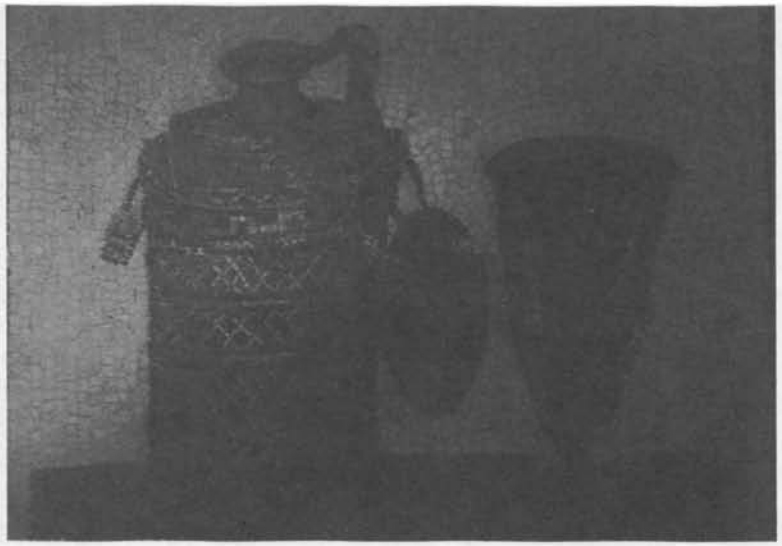


Fig. 3: El Jem, maison au sud-ouest de l'amphithéâtre, mosaïque de triclinium à motifs de *xenia*, détail d'une bouteille de verre protégée par un fourreau en vannerie; Tunis, Musée du Bardo. Photo d'après *De Carthage à Kairouan,* fig. 218.



Fig. 4: Dougga, Maison de Dionysos et Ulysse, mosaïque de l'impluvium, détail des nasses relevées par un Amour pêcheur en barque; Tunis, Musée du Bardo, n. inv. 2884 B. Photo d'après *MosTunisie*, «Mythologie et religion».



Fig. 5: Zliten, villa de Dar Buc Ammera, mosaïque des Saisons, détail du Printemps tenant deux faisselles à fromage; Tripoli, Musée Archéologique, n. 22. Photo d'après PARRISH, *Season Mosaics,* pl. 95 a.



Fig. 6: Sidi Ghrib, thermes du Thiase Marin, frigidarium, détail du Printemps dansant devant une palissade avec à ses pieds une corbeille à anses souples; *in situ*. Photo M. ENNABLI, d'après «Fondation E. Piot, Monuments et Mémoires», 68, 1986, pl. XIII (fig. en bas à gauche).



Fig. 7: La Chebba, thermes privés d'une villa romaine, mosaïque du triomphe de Neptune et des Saisons, détail du ramasseur d'olives; Tunis, Musée du Bardo, n. A. 292. Photo du Centre de Recherche sur la Mosaïque antique (UA 375 du CNRS).



Fig. 8: Cherchel, mosaïque fragmentaire figurant une scène de vendange, détail d'une corbeille de cueillette; Musée de Cherchel. Photo d'après BÉRARD 1935, pl. IV, 1.



Fig. 9: La Chebba, mosaïque du triomphe de Neptune et des Saisons, détail du couffin du moissonneur. Photo d'après *MosTunisie*, «Vie quotidienne».

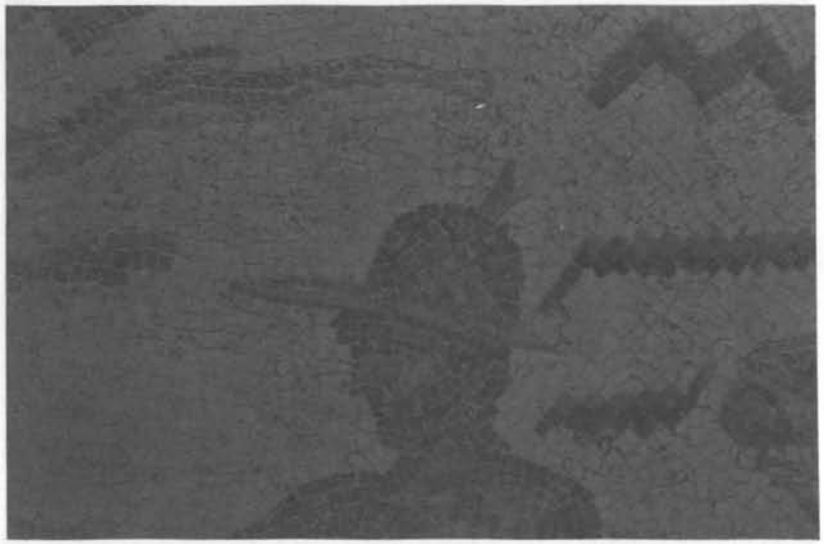


Fig. 10: Dougga, détail du chapeau du pêcheur à la ligne. Photo d'après *MosTunisie*, «Mer et pêche».

Tavola VI



Fig. 11: Dougga, détail du panier au pied du pêcheur à la ligne. Photo d'après *MosTunisie*, «Mer et pêche».



Fig. 12: Cherchel, mosaïque des travaux, détail du semoir; Musée de Cherchel. Photo d'après *RFAA*, fig. 234.

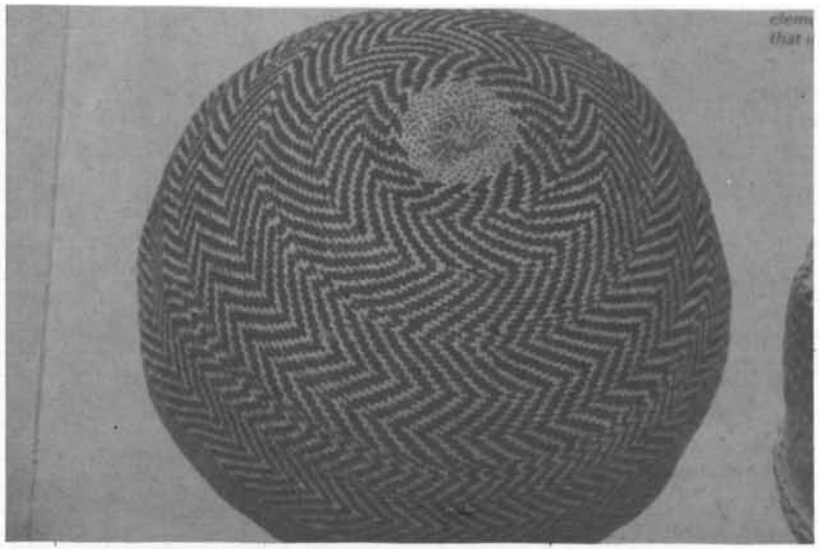


Fig. 13: Exemple de vannerie tissée par les Indiens de Californie. Photo d'après E. ROSSBACH, *Baskets as textile art* (1973) fig. 82-83.



Fig. 14: Piazza Armerina, cubiculum à alcove, pièce 43, détail de l'enfant portant deux paniers de roses; *in situ*. Photo du Centre de Recherche sur la Mosaïque Antique (UA 375 du CNRS).



Fig. 15: Bulla Regia, maison sud, mosaïque de seuil fragmentaire, détail du panier tissé; *in situ*. Photo d'après R. HANOUNE, *Recherches archéologiques franco-tunisiennes à Bulla Regia* IV, *Les mosaïques* 1, 1980, fig. 36.



Fig. 16: Sousse, détail du couffin réalisé dans une technique proche du macramé; Musée de Sousse, n. inv. 10.508. Photo d'après *Mos Tunisie*, «Mer et pêche».

Pina Maria Derudas

Osservazioni sull'impianto urbanistico di Mactaris numido-punica: la *platea vetus*

È noto che le numerose città delle provincie africane — più di 200 nella sola Proconsolare prima della sua divisione in età tetrarchica — sono in buona parte di origine libico-punica; dell'assetto urbano di tali centri in età preromana e di come gli antichi nuclei abbiano determinato lo sviluppo planimetrico degli impianti successivi, sappiamo putroppo ben poco[1].

Se si escludono situazioni privilegiate, riferibili soprattutto alle città puniche sorte lungo le coste quali Cartagine, Utica, Leptis Magna, Sabratha, Kerkouane, dove si ha la fortuna di poter combinare informazioni desunte dalle fonti letterarie, epigrafiche e dagli scavi, non rimangono spesso che le aree funerarie e le iscrizioni a testimonianza dell'insediamento preromano.

Con questo contributo si vogliono esporre delle osservazioni preliminari — e solo tali possono essere — su un centro dell'alto Tell tunisino, Mactaris[2] nato secondo l'opinione corrente come fortezza a difesa dei numerosi villaggi sorti in seguito al forte impulso agricolo che tale regione ricevette dai re Massilli, nel III secolo a.C.

* Questo lavoro è frutto della rielaborazione di un capitolo della mia tesi di laurea intitolata *Mactaris. Storia degli studi e documentazione archeologica*, discussa nel giugno 1987 con i proff. Cinzia Vismara ed Attilio Mastino dell'Università di Sassari.

Mi sono potuta giovare dell'aiuto di alcuni studiosi dell'*Institut National d'Archéologie et Art* di Tunis e della *Faculté des Lettres*, tra i quali desidero ricordare in questa sede i proff. Hédi Slim e Mustapha Khanoussi, che ringrazio cordialmente per i suggerimenti e le informazioni fornite.

I lavori di rilevamento della «*platea vetus*» di Mactaris si sono svolti tra il 5 ed il 7 dicembre 1989, con l'aiuto di Piero Canu.

[1] Su tale problematica vd. ROMANELLI 1970, pp. 63-64; DI VITA 1975, pp. 170-171. Più recentemente: FÉVRIER 1982, pp. 328-335; MAHJOUBI 1985, pp. 201-211; THÉBERT 1986, pp. 31-46 (spec. 31-35).

[2] Si tralascia in questa sede tutta la bibliografia relativa alle esplorazioni e agli scavi effettuati nel sito dalla prima metà del secolo scorso al 1912; vd. AAT, f.30 (Mactar) n. 186. Successivamente, dal 1914 al 1956 brevi relazioni, ancorché numerose, sono pubblicate dal Picard in «BCTH», «CRAI» e «FA»; si segnalano in quanto fondamentali, i seguenti articoli: PICARD 1954b, pp. 3-12; PICARD 1957, pp. 3-166. Per un inquadramento storico aggiornato della città vd. MASTINO 1984, pp. 88-128. Per l'assetto urbano e la documentazione epigrafica vd. M'CHAREK 1985, pp. 213-223.

Questo sito non tardò a raggiungere un importante ruolo economico e amministrativo, divenendo uno dei cardini del programma di sviluppo dell'agricoltura voluto da Massinissa e proseguito dai successori (Strab. VIII, 833).

Della cinta muraria di Mactaris sono oggi noti soltanto due tratti. Uno si snoda in direzione NW-SE per circa una ventina di metri, a S della cosiddetta *Schola Iuvenum* ed è conservato per un'altezza di circa m. 1,50[3]; l'altro, composto di due tronconi perpendicolari — 15 m. in senso SW-NE e una ventina di metri verso SE-NW, — è stato messo in luce recentemente nell'area settentrionale, nelle vicinanze della casa degli scavi[4]. Sia le vestigia rinvenute a SW che il tratto SE-NW sono costituiti da enormi blocchi appena sbozzati di calcare a lumachelle, messi in opera a secco, con ausilio di materiale di rincalzo, mentre il tratto SW-NE, di minor spessore, è costituito da blocchi di arenaria gialla: ciò ha fatto pensare che tale tratto delimitasse un corridoio d'accesso alla città[5]. La datazione di questa cinta è incerta: si è pensato di attribuirla a Giuba; è certo che essa fu distrutta nella prima metà del I secolo d.C., sotto il regno di Caligola, successivamente alla rivolta di *Tacfarinas*[6]. Lo spessore medio della cinta è di circa 1 metro: i Picard, rilevando la mancaza di un doppio paramento interpretarono queste vestigia come un mero segno di confine e non come apprestamenti per la difesa del sito[7]. Sembra poco probabile che un tale sforzo costruttivo avesse solo queste finalità, mentre lo spessore relativamente limitato può facilmente spiegarsi col fatto che il centro è naturalmente fortificato, poiché sorge su un altopiano che sovrasta la vallata del Oued Saboun ed altre depressioni, che lo rendono accessibile solo dal lato occidentale[8].

Per quanto riguarda l'occupazione preromana del sito, di particolare importanza sono i dati offerti dalle necropoli. Nell'architettura funeraria prevale il sistema trilitico: nella regione di Maktar sono ampiamente diffusi dolmen e sepolture megalitiche a camera multipla[9].

[3] PICARD 1957, pp. 119-120: al momento del ritrovamento si conservava per m. 1,90 d'altezza.

[4] C. e G.CH. PICARD 1980, pp. 21-22.

[5] *Ibidem*, p. 22.

[6] PICARD 1957, p. 120.

[7] C. e G.-CH. PICARD 1980, p. 21.

[8] Per la geomorfologia del sito vd. MONCHICOURT 1913, pp. 129-130; la sua descrizione è ripresa e integrata in PICARD 1957, pp. 12-16.

[9] M'TIMET 1982, pp. 7-53.

Anche nella necropoli intramuranea sud-occidentale sono tre tombe a camera multipla: sulla base del materiale sono state datate al I sec. a.C. da Pauphilet[10], al III sec. a.C. da M'Charek e M'Timet[11]. Sempre in questa area sono state individuate sepolture ad incinerazione in fossa, risalenti al II sec. a.C.[12].

La necropoli A, definita la più antica dal Cagnat[13], situata nell'area settentrionale, ha restituito 12 iscrizioni in libico e tutti i testi funerari neopunici scoperti nel sito, collocabili fra il II e il I sec. a.C. L'alto numero di sepolture rappresenta l'unica testimonianza materiale del denso popolamento della regione, che una nota iscrizione (*AE* 1963,96) testimonia essere stata distretto dell'amministrazione punica, il cosiddetto *Pagus Thuscae et Gunzunzi*[14], ampia circoscrizione territoriale raggrupante 64 villaggi indigeni che Massinissa riprese a Cartagine verso la fine del proprio regno, intorno al 150 a.C.

La comunità dei villaggi della regione Tusca, raggruppata intorno a Mactaris, rimase per oltre un secolo all'interno del regno numida a poca distanza dalla provincia romana e poi, dopo la costituzione dell'*Africa Nova* fu riorganizzata come *pagus* romano: già in età numida dunque, Mactaris assurse a capoluogo amministrativo della regione. La popolazione doveva essere in prevalenza autoctona, ma non mancano immigrati stranieri, soprattutto libico-punici: il processo di assimilazione fra elementi autoctoni e maestranze straniere — specializzate soprattutto nel settore agricolo, commerciale ed edilizio — caratterizzerà lo sviluppo di Mactaris sino all'acquisizione della cultura romana[15].

Questo particolare aspetto della società mactaritana si riflette soprattutto nella vita religiosa e istituzionale. Una prima trasformazione della religiosità locale era già avvenuta con i sovrani numidi che nella politica di impulso all'agricoltura avevano «importato» e diffuso una serie di culti ad essa funzionali. Così, ad esempio, è avvenuto per il culto delle Cereri e per quello di *Liber Pater*/Dioniso, testimoniato da una cripta di forma ellittica voltata a botte, che preesisteva al tempio dedicato a questa divinità dai Romani[16].

[10] PAUPHILET 1952, pp. 51-82.

[11] M'CHAREK, M'TIMET 1982, pp. 5-18.

[12] PICARD 1957, pp. 31, 120.

[13] CAGNAT 1891, pp. 509-511; M'CHAREK 1985, p. 216.

[14] PICARD, MAHJOUBI, BESCHAOUCH 1963, pp. 124-130; PICARD 1969-70, pp. 3-12.

[15] PICARD 1957, p. 65; M'CHAREK 1982, p. 82; MASTINO 1984, pp. 89-90.

[16] PICARD 1957, pp. 49-54; LÉZINE 1961, pp. 150-152.

Particolarmente significativa è la presenza a Mactaris di un raro culto di tradizione punica: quello di *Hathor Miskar*, il cui santuario — o meglio la cui area sacra — è situata presso il limite orientale del sito. Gli ultimi scavi ivi effettuati, oltre a definirne la cospicua estensione (80 m. EW; 20-25 m. NS), hanno consentito di datare il primo impianto all'inizio del I sec. a.C.[17].

A circa 500 m. ad ovest del sito è il tempio adrianeo dedicato ad Apollo, che sarebbe stato costruito su un preesistente santuario ad una divinità che non ci è nota: sappiamo da un'iscrizione che veniva utilizzata da Kohanim e che vi si svolgevano banchetti sacri[18].

Infine, nell'area in cui oggi sorge l'arco severiano di Bab-el-Ain, era il *tophet*, che ha restituito numerosi *ex voto* e testimonia il culto di *Ba'al Hammon*[19].

Anche dal punto di vista istituzionale la città presenta qualche particolarità: i sufeti, supremi magistrati cittadini, erano in numero di tre e vennero sostituiti in età traianea dai triumviri. Questa singolarità è stata interpretata come una sopravvivenza di istituzioni numide[20].

Come si è potuto notare, buona parte delle vestigia citate sono da collocarsi all'inizio o a metà del I sec. a.C. Vorrei soffermarmi su un importante elemento urbanistico, datato sinora all'età giulio-claudia, ma che potrebbe collocarsi nel quadro appena descritto.

Si tratta della «*platea vetus*» (fig. 1), messa in luce durante la campagna di scavi del 1952[21]: tale piazza si estendeva al centro delle rovine allora note, un centinaio di metri circa a SW del cosiddetto foro traianeo. La strada che conduce alla «piazza dell'arco» la separa a nord dal tempio di *Liber Pater*[22] (fig. 2). Il limite occidentale della «*platea*» è costituito dalla cosiddetta «rue des *iuvenes*»[23], che corre a una quota in-

[17] PICARD 1988, pp. 17-20; vd. inoltre BOURGEOIS 1982a, pp. 17-73; BOURGEOIS 1982b, pp. 11-15, pl. I-VIII; PICARD 1982b, pp. 5-10; PICARD 1982a, pp. 71-75.

[18] PICARD 1957, pp. 34-35.

[19] M'CHAREK 1985, p. 219; PICARD 1957, pp. 42-47.

[20] PICARD 1957, pp. 60-61; *CIL* VIII 630 = 11827.

[21] PICARD 1953a, pp. 80-82; PICARD 1953b, pp. 47-52; PICARD 1954a, n. 5282; PICARD 1957, pp. 63-64.

[22] PICARD 1955-56, p. 173.

[23] Questa via consiste in due tronconi, che si collegano all'incrocio con la strada quasi perpendicolare che conduce all'arco di Traiano. I due segmenti corrispondono a due diverse fasi, come dimostra il tipo di pavimentazione che nel troncone meridionale è costituita da lastre disposte perpendicolarmente all'asse della strada mentre in quello settentrionale esse sono disposte obliquamente. P. SALAMA (1951, p. 93) data il primo tipo al I sec. d.C.



Fig. 1: Mactaris. Pianta della «*platea vetus*». Rilievo di Piero Canu (dicembre 1989).

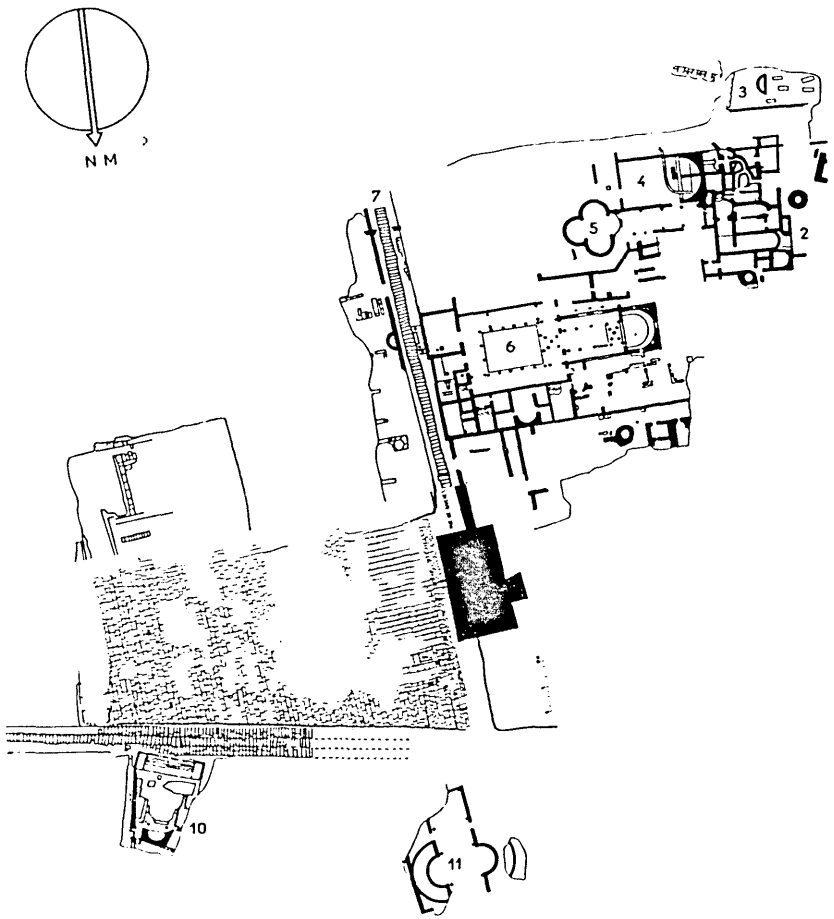


Fig. 2: Mactaris. La «*platea vetus*» inserita nella pianta di PICARD, 1957.

feriore: il dislivello era superato mediante quattro gradini nella parte meridionale, due in quella settentrionale[24]. Al centro, un podio raggiungibile mediante due gradini dà accesso ad un edificio che ha obliterato la sede stradale. I lati meridionale e orientale erano delimitati forse da altre costruzioni ma questo non è stato oggetto di scavo e presso quello meridionale, anch'esso non totalmente scavato, affiora qualche tratto di muro[25].

[24] PICARD 1955-56, p. 173, n. 1.

L'area sinora portata in luce ha dunque forma trapezoidale e le sue dimensioni (64 m. EW; 34 m. NS) sono nettamente superiori a quelle del *forum novum*.

La pavimentazione è costituita da lastre calcaree con superfici molto irregolari, disposte in filari con orientamento NS, salvo che nell'angolo sud-occidentale dove le lastre sono disposte in senso EW. Il lastricato presenta vaste lacune al centro e verso il limite meridionale.

Nell'area si conservano i resti di un basamento modanato da riferirsi probabilmente a una fontana monumentale: un altro simile è stato reimpiegato insieme ad altri elementi architettonici di spoglio nella costruzione di un muro che poggia sul lastricato, a sud.

L'assenza di portici e l'irregolarità della pianta, interpretate come indice di arcaismo, contrastano con l'eleganza del *forum novum*.

Il Picard, che mise in luce la piazza, datò questo complesso all'inizio dell'età giulio-claudia: a sostegno di questa ipotesi non portò i dati desunti dallo scavo, ma i resti di una iscrizione tarda (*AE* 1957,55, riferita al III sec.), della quale non precisò la provenienza[26]. Si tratta di una lastra calcarea il cui testo, mutilo, conserva l'ultima parte di un editto sacro, comprendente la clausola relativa all'incisione e alla conservazione *in templo [Ro]mae et Augus[ti]*; nelle lacune della VI e VII riga dovevano trovarsi precisazioni sull'ubicazione dell'edificio.

Poiché il Picard concordava con la teoria del Toutain[27] per il quale i templi dedicati a Roma e Augusto non possono essere posteriori ai primi decenni dell'impero, non esitò a datare la piazza in età augustea[28].

A sostegno di tale datazione propose, inoltre, un confronto con il foro vecchio di Leptis Magna, ma la cronologia proposta recentemente per quest'ultimo, con argomenti convincenti, dal Di Vita, è piuttosto del I sec. a.C.[29].

La datazione della *platea*, dunque, è ancora da stabilire: resta infatti da dimostrare la pertinenza alla nostra piazza dell'iscrizione relativa al tempio di età giulio-claudia (ma non augustea) e soprattutto la contemporaneità della loro costruzione.

[25] PICARD 1953b, p. 49.

[26] *Ibidem*, pp. 50-52; PICARD 1957, pp. 63-64.

[27] TOUTAIN 1905, pp. 62 ss.; *contra* MELLOR 1981, p. 995. Alle considerazioni di quest'ultimo ribatte PICARD (1987, p. 462, n. 11).

[28] PICARD 1957, pp. 63-64.

[29] DI VITA 1968, pp. 201-204; DI VITA 1982, pp. 47-48.

La «*platea*» è situata presso il limite settentrionale del quartiere sud-occidentale, verosimilmente il più antico della città (come suggeriva recentemente anche M'Charek)[30]: oltre agli edifici citati, bisogna anche ricordare un pozzo preromano. Non stupirebbe, dunque, la presenza in quest'area di un'agorà numido-punica, relativa alla funzione di piccola capitale che la città di Mactaris venne ad assolvere. Siamo infatti di fronte ad un'area aperta che si contrappone nettamente al foro provinciale di età augustea, che in quest'epoca inizia ad evolversi per assumere le proporzioni vitruviane[31].

Da questa constatazione potrebbero trarsi due opposte conclusioni: la prima è che le strade che delimitano la piazza fossero preesistenti ad essa, ma ciò appare poco verosimile sulla base di dati oggi noti; infatti la strada EW si colloca in età traianea e il troncone meridionale della «rue des *iuvenes*» è datato al I sec. d.C.

Non è invece da scartare la tesi opposta, che cioè il *decumanus maximus* abbia in parte tagliato la piazza: in quest'ultimo caso l'antico santuario di Dioniso/*Liber Pater* avrebbe prospettato in origine direttamente sulla «*platea vetus*».

La cronologia e la planimetria della piazza, come si è detto, restano da stabilire mediante indagini archeologiche; per la datazione, in particolare, si potrebbe pensare che la sistemazione dell'area possa essere in relazione alla costruzione degli edifici religiosi degli inizi del I sec. a.C., ma non è da escludere una cronologia più bassa.

[30] M'CHAREK 1985, pp. 21 -21 .

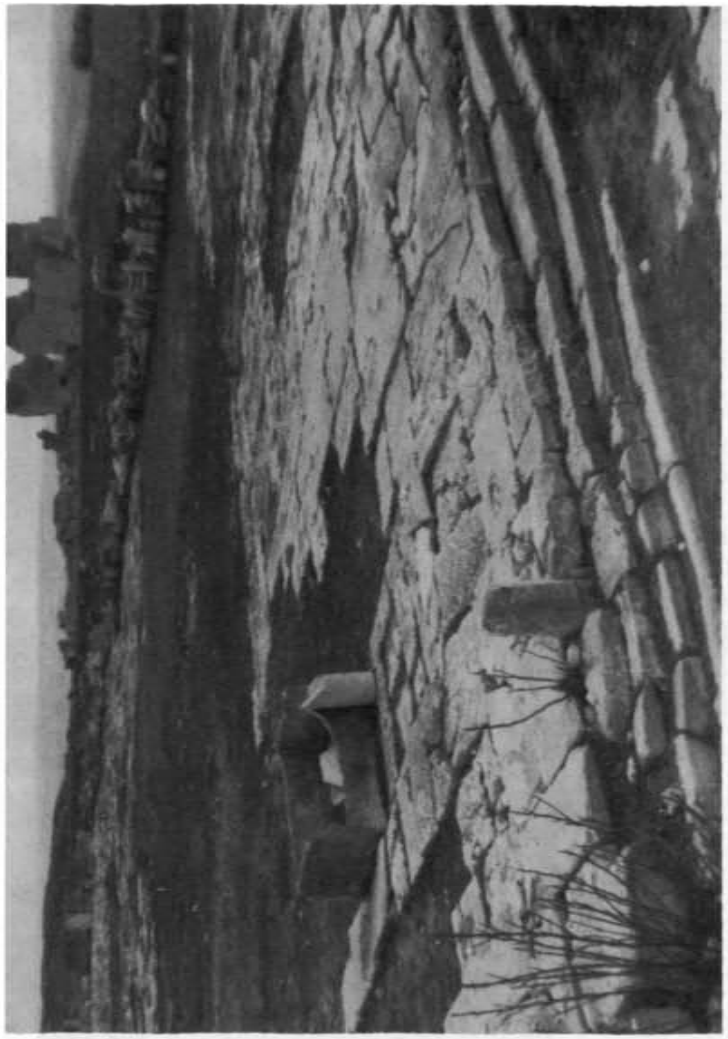
[31] MARTIN 1972, p. 904.



Mactaris. Area centrale della «*platea vetus*» priva del lastricato. A sinistra scala d'accesso al tempio di *Liber Pater*.

Tavola I

Tavola II



Mactaris. Lato ovest della *«platea vetus»*: accesso dalla «rue des *iuvenes*».



Mactaris. Limite settentrionale della «*platea vetus*»: *decumanus maximus*.



Mactaris. Lastricato, angolo Nord-Ovest.

Bibliografia

A.A.T. 1914: *Atlas archéologique de la Tunisie*, édition au 100.000, par R. Cagnat et A. Merlin, II, feuille de Maktar (XXX), n. 186, Paris.

BOURGEOIS 1982a: A. BOURGEOIS, *La céramique du sanctuaire d'Hoter Miskar*, «Karthago», XX, pp. 17-73.

BOURGEOIS 1982b: A. BOURGEOIS, *Les fouilles de Mactar (Tunisie) en 1982*, «Karthago», XX, pp. 2-13, pl. I-VIII.

CAGNAT 1891: R. CAGNAT, *Chronique d'epigraphie Africaine*, «BCTH», pp. 509-535.

DI VITA 1968: A. DI VITA, *Shadrapa e Milk' ashtart dii patrii di Leptis ed i templi del lato nord-ovest del Foro vecchio Leptitano*, «Orientalia», 37, pp. 201-211.

DI VITA 1975: A. DI VITA, *Leggendo «Topografia e archeologia dell'Africa Romana di Pietro Romanelli»; considerazioni, note, segnalazioni*, «QuadALibia», VII, pp. 170-171.

DI VITA 1982: A. DI VITA, *Entgegnung*, «150 Jahr-Peier, DAI», «RM», 25° suppl., pp. 46-49.

FÉVRIER 1982: P.-A. FÉVRIER, *Urbanisation et urbanisme de l'Afrique Romaine*, «ANRW», II, 10,2, pp. 321-396 (spec. 328-335).

LÉZINE 1961: A. LÉZINE, *Architecture romaine d'Afrique*, Tunis.

MAHJOUBI 1985: A. MAHJOUBI, *L'urbanisation de l'Afrique antique à l'époque preromaine*, in *L'Africa Romana*, II, Sassari pp. 201-211.

MARTIN 1972: R. MARTIN, *Agorà et Forum*, «MEFRA», 84, 2, pp. 903-933.

MASTINO 1984: A. MASTINO, *La ricerca epigrafica in Tunisia. Il caso di Mactaris*, in *L'Africa Romana*, I, Sassari pp. 88-128.

M'CHAREK 1982: A. M'CHAREK, *Aspects de l'évolution démographique et sociale à Mactaris aux II et III siècles ap. J.C.*, Tunis.

M'CHAREK 1985: A. M'CHAREK, *Documentation épigraphique et croissance urbaine: l'exemple de Mactaris aux trois premiers siècles de l'ère chrétienne*, in *L'Africa Romana*, II, Sassari pp. 213-223.

M'CHAREK, M'TIMET 1982: A. M'CHAREK, A. M'TIMET, *Données nouvelles sur l'abandon d'un dolmen de Mactaris*, «CT», XXX, pp. 5-18.

MELLOR 1981: R. MELLOR, *The Goddes Roma*, «ANRW», II, 17,2, pp. 951-1030.

MONCHICOURT 1913: CH. MONCHICOURT, *La région du Haut-Tell en Tunisie*, Parigi.

M'TIMET 1982: A. M'TIMET, *Atlas protohistorique de la Tunisie. Feuille de Mactar au 1/200.000*, «Africa», VII-VIII, pp. 7-53.

PAUPHILET 1952: D. PAUPHILET, *Monumentes mégalithiques à Mactar*, «Karthago», IV, pp. 51-82.

PICARD 1982a: C. PICARD, *Le grand autel du sanctuaire d'Hoter Miskar a Mactar*, «Karthago», XX, pp. 71-75.

PICARD 1980: C., G.-CH. PICARD, *Recherches sur l'architecture numide*, «Karthago», XIX, pp. 15-31.

PICARD 1953a: G.-CH. PICARD, *Les places publiques et le statut municipal de Mactar*, «CRAI», pp. 80-82.
PICARD 1953b: G.-CH. PICARD, *Fouilles de Mactar*, «BCTH», pp. 47-52.
PICARD 1954a: G.-CH. PICARD, *Fouilles et découvertes*, «FA», IX, n. 5282.
PICARD 1954b: G.-CH. PICARD, *Mactar*, «Bulletin économique et social de la Tunisie», XC, luglio, pp. 3-18.
PICARD 1955-56: G.-CH. PICARD, *Sur les dernières découvertes effectuées à Mactar*, «BCTH», pp. 173-180.
PICARD 1957: G.-CH. PICARD, *Civitas Mactaritana*, «Karthago», VIII, pp. 3-166.
PICARD 1969-70: G.-CH. PICARD, *Le pagus dans l'Afrique romaine*, «Karthago», XV, pp. 3-12.
PICARD 1982b: G.-CH. PICARD, *Le Sanctuaire de l'Acropole à Mactar*, «Karthago», XX, pp. 5-10.
PICARD 1987: G.-CH. PICARD, *Le Statut politique de Mactar de Trajan à Marc-Aurèle*, in *L'Africa Romana*, IV, Sassari pp. 461-467.
PICARD 1988: G.-CH. PICARD, *Essai d'interprétation du sanctuairé de Hother Miskar à Mactar*, «BCTH», n.s. 18 B, pp. 17-20.
PICARD, MAHJOUBI, BESCHAOUCH 1963: G.CH. PICARD, A. MAHJOUBI, A. BESCHAOUCH, *Pagus Thuscae et Gunzuzi*, «CRAI», pp. 124-130.
ROMANELLI 1970: P. ROMANELLI, *Topografia e archeologia dell'Africa Romana* (Enciclopedia Classica, III, X, VII), Torino.
SALAMA 1951: P. SALAMA, *Les voies romaines de l'Afrique du Nord*, Alger.
THÉBERT 1986: Y. THÉBERT, *Permanences et mutations des espaces urbains dans les villes de l'Afrique Nord Orientale: de la cité antique a la cité médiévale*, «CT», XXXIV, pp. 31-46.
TOUTAIN 1905: J. TOUTAIN, *Les cultes païens dans l'empire romain*, Parigi.

Mariangela Pisanu

La vita religiosa a Gigthis: testimonianze epigrafiche e monumentali

Situata nel sud della Tunisia, nella Piccola Sirte di fronte all'isola di Gerba, Gigthis si trova a breve distanza — poco più di 1 km — da Sidi Salem Bu Ghrara, a metà strada fra Jorf e Medenine[1].

Il sito, segnalato per la prima volta dal Guérin nel 1860 e scavato a partire dalla fine dell'800 fino al primo ventennio del nostro secolo[2], versa attualmente in condizioni di notevole degrado che ostacolano e limitano — unitamente ad una documentazione scientifica non sempre attendibile e di vecchia data — l'analisi esegetica dei resti monumentali[3].

Gigthis nacque verosimilmente come *emporium* fenicio; entrato poi nel regno di Numidia passò sotto la dominazione romana nel 46 a.C. dopo la battaglia di Tapso e la costituzione dell'Africa Nova, dal 27 a.C. fece parte della Proconsolare e quindi — con il nuovo ordinamento dioclezianeo — della Tripolitania.

I resti degli edifici templari, concentrati principalmente intorno al foro (Fig. 1), testimoniano una fervida vita religiosa che dovette ricevere particolare impulso dalla promozione municipale, attribuita — quasi unanimemente — ad Antonino Pio (*CIL* VIII, 22707 = *ILS* 6779)[4]. La vi-

* Mi sia consentito in questa sede ringraziare la prof.ssa M. Giulia Amadasi Guzzo per i preziosi consigli.

[1] Il toponimo è variamente riportato dalle fonti: Γιχυίς (*Geog.* IV 3 11), *Giti* (*Itin. Anton.* 60), *Gitti* (*Itin. Mar.* 518), *Gigti* (*Tab. Peut.*, seg. V), *Gigthi* e *Gittit* rispettivamente in *Cosmogr.* III 5 e *Cosmogr.* V 5. L'etnico *Gittensis* pertinente ad un *Catulinus episcopus plebis* è menzionato nelle liste della *Conlatio Carthaginiensis* del 411 (*Conl. Carth.* I 133).

[2] V. GUERIN, *Voyage archéologique dans la Régence de Tunis*, Parigi 1862, I, pp. 224-230.

[3] Le esplorazioni del sito vennero effettuate in gran parte dai militari francesi agli inizi del secolo e non sempre le relazioni di scavo vennero corredate di un'esauriente documentazione scientifica.

[4] La base onorifica celebrante Antonino quale *conditor municipii* venne rinvenuta estremamente danneggata e spezzata in due frammenti oggi non più reperibili. La reale appartenenza dei suddetti frammenti epigrafici alla stessa dedica imperiale è stata messa in discussione dalla studiosa tunisina N. FERCHIOU, *Gigthis à une époque mal connue: la phase julio-claudienne*, «BCTH» n.s. fasc. 17 B, 1981 (1984), pp. 65-74 che, in base ad elementi architettonici e dell'onomastica sarebbe propensa ad attribuire la promozione municipale ad uno dei giulio-claudii. A nostro avviso va considerata con maggiore attenzione

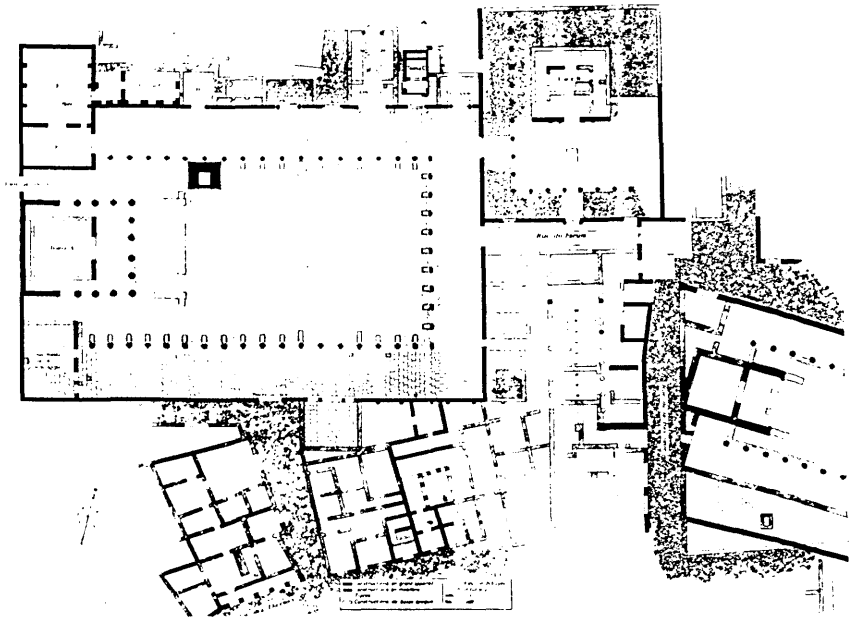


Fig. 1: Gigthis. Pianta del foro (da CONSTANS 1916).

ta pubblica, politica ed economica della città, strettamente legata alla ricchezza e all'intraprendenza di alcune famiglie, raggiunse il proprio acme nel II-III secolo, come si può dedurre dalle iscrizioni onorarie e monumentali, nonché dalle dediche imperiali riguardanti principalmente gli Antonini ed i Severi[5].

La documentazione epigrafica relativa al culto imperiale rivela l'assoluto monopolio delle cariche sacerdotali da parte di una vera e propria

la spinta alla monumentalizzazione che si ebbe nella città a partire dal II secolo e che fu probabilmente in relazione con il miglioramento del suo statuto giuridico. La richiesta del *Latium maius* effettuata dai *Gigthenses* (*CIL* VIII, 22737 = *ILS* 6780) presuppone inoltre un processo di romanizzazione saldamente avviato e non certo possibile agli inizi dell'Impero: Gigthis rimaneva pur sempre il nucleo tribale dei *Cinithii*.

[5] Antonino Pio (*CIL* VIII, 22707 = *ILS* 6779); Marco Aurelio (*CIL* VIII, 22691, 22709-22710); Lucio Vero (*CIL* VIII, 22691, 22708-22710); Commodo (*CIL* VIII, 22712); Settimio Severo (*CIL* VIII, 11018 = *ILS* 436); Caracalla (*CIL* VIII, 11021 cf. 26, 11018 = *ILS* 436, 22714-22715, *AE* 1916, 113, *AE* 1937, 27); Geta (*CIL* VIII, 11018 = *ILS* 436).

oligarchia municipale costituita dalle *gentes* dei *Servilii, Servaei, Memmii-Messii* e *Iulii*[6].

Sebbene sia difficile stabilire l'ordine cronologico dei flamini gigthensi, riteniamo importante evidenziare come nessuno di loro sembri essere anteriore ad Adriano[7]. Due di essi meritano una menzione particolare.

Il primo é L. Memmius Messius Pacatus, *flamen perpetuus divi Traiani*, cittadino romano iscritto alla *Quirina* ed espressamente designato come *chinithius* (*CIL* VIII, 22729 = *ILS* 9394). L'etnico evidenzia l'originaria appartenenza del flamine in questione alla tribù che in Gigthis ebbe il proprio capoluogo e che si unì alla rivolta di *Tacfarinas* dal 17 al 24 d.C.[8]. Con Adriano, a distanza di oltre un secolo dall'insurrezione e a testimonianza dell'avvenuta romanizzazione dei membri di questa tribù, il cinizio Messio Pacato — *adlectus* in una delle cinque decurie giudiziarie — è celebrato come *civis romanus* a tutti gli effetti e quale ministro del culto imperiale. In questo caso tale culto venne officiato verosimilmente prima della promozione a municipio di Gigthis e quindi in una *civitas* ancora peregrina.

Il secondo é M. Servilius Draco Albucianus, protagonista della duplice petizione effettuata al fine di ottenere il *Latium maius* (*CIL* VIII, 22737 = *ILS* 6780)[9].

[6] Questa la distribuzione delle cariche religiose: *Servilii* (*CIL* VIII, 22695-22697a, 22710, 22737 = *ILS* 6780, 22739-22740), *Servaei* (*CIL* VIII, 22733, 22741, L.A. CONSTANS, *Inscriptions de Gigthis (Tunisie)*, «MEFR» XXXIV, 1914, p. 278), *Memmii-Messii* (*CIL* VIII, 22729 = *ILS* 9394, *AE* 1915, 44), *Iulii* (*CIL* VIII, 22694). Va rilevata la totale assenza degli *Ummidii*, *gens* che a Gigthis ebbe una certa importanza come si può facilmente desumere dalle iscrizioni (*CIL* VIII, 11042-11044, 22691, 22693, 22743).

[7] M.S. BASSIGNANO, *Il flaminato nelle province romane dell'Africa*, Roma 1974, pp. 52-60.

[8] Tacito (*ann.* II 52 3), Plinio (*nat.* V 30), Tolomeo (*Geog.* IV 3 6); *RE s.v. «Cinithii»* (Dessau); J. DESANGES, *Catalogue des tribus africaines de l'antiquité classique à l'Ouest du Nil*, Dakar 1962; ID., *Pline l'Ancien. Histoire Naturelle, livre V, 1-46* (Les Belles Lettres), Parigi 1980; M. CHRISTOL, *Rome et les tribus indigènes en Maurétanie Tingitane*, in *L'Africa Romana*, V, *Sassari 1987*, Sassari 1988, pp. 305-337. Oltre a Gigthis l'etnico è attestato a Ksar Gourai, a 10 km da Tebessa (*CIL* VIII, 28002), a *Theveste* (*CIL* VIII, 27869) e a Gadiaufala (*CIL* VIII, 4807). Secondo il Dessau (*ad CIL* VIII, 22729 = *ILS* 9394) l'espressione *ob merita eius et singularem pietatem qua nationi suae praestat* indicherebbe il ruolo di *princeps gentis* espletato da L. Memmius Messius Pacatus.

[9] Gigthis non fu uno degli *oppida civium romanorum* ma un municipio di diritto latino. Allo stato attuale delle conoscenze è impossibile stabilire se la richiesta del *Latium maius* effettuata da M. Servilius Draco Albucianus fu contemporanea alla promozione municipale o posteriore ad essa, il tal caso ai *Gigthenses* sarebbe stato conferito in un primo tempo il *Latium minus* e solo in seguito lo *ius Latii maioris*.

Con la trasformazione dello stato giuridico di Gigthis i *Cinithii*, ormai romanizzati, vennero annessi al municipio, supponiamo in qualità di *incolae* o, più raramente, di *cives Romani*[10].

Le iscrizioni menzionano tre sacerdoti provinciali (*CIL* VIII, 11025 cf. 27; 11032 cf. 31; 22727 cf. *ILTun.* 36) ed un'unica flaminica, Valeria Paulina (*CIL* VIII, 22695).

Fra le divinità attestate vanno annoverate in primo luogo quelle legate ad un particolare sincretismo scaturito dalla fusione di elementi religiosi locali, semitici, greco-romani.

Il culto di Mercurio quale protettore della ricchezza e del commercio — a Gigthis associato a quello di Minerva e forse della Fortuna[11] — sembrerebbe ben accordarsi con la principale attività economica della città: l'esportazione di olio e frumento. Il tempio — databile con verosimiglianza al primo ventennio del III secolo e situato in posizione periferica rispetto al centro monumentale (Fig. 2) — venne fatto erigere in occasione del proprio flaminato perpetuo e di quello della moglie Valeria Paulina dal facoltoso C. Servilius Maurinus (*CIL* VIII, 22695-22697a)[12].

La grande popolarità del culto di Mercurio in Africa si spiega, anche in questo caso, con l'assimilazione del dio ad una divinità preesistente — autoctona o fenicio-punica — ma di certo non romana. In tal senso deve essere interpretata la presenza del caduceo, principale attributo di Mercurio, facilmente riscontrabile su stele e monete puniche[13].

Sempre a Gigthis, in una sala delle cosiddette terme del centro, una raffigurazione musiva ritraeva il dio insieme a Venere e tale rappresentazione, frequentemente usata in Proconsolare, lo celebrava come patrono della gioventù e dei giochi della palestra[14].

[10] A seconda dei luoghi e delle situazioni e soprattutto del grado di romanizzazione raggiunto dai membri della tribù, il controllo dei *Cinithii* venne affidato ad un *princeps* o ad un *praefectus* cf. L. Egnatuleius Sabinus, *praefectus gentis Cinithiorum* (*Thysdrus, CIL* VIII, 10500 = *ILS* 1409).

[11] *CIL* VIII, 22697, 22697a cf. *ILTun.* 24, le due iscrizioni provengono rispettivamente da due sale, forse cappelle, situate all'interno del peribolo che racchiudeva il tempio.

[12] La datazione proposta è basata su un indizio cronologico fornito dalla documentazione epigrafica: delle sette iscrizioni riguardanti il tempio ed il suo donatore, tre menzionano la tribù (*CIL* VIII, 22695, 22697b, 22739) e quattro la omettono (*CIL* VIII, 22696-22697, 22697a, 22740). Da ciò si potrebbe dedurre che C. Servilius Maurinus visse in un periodo in cui l'uso di menzionare la tribù — non avendo più ragione di esistere — andava scomparendo.

[13] J. Toutain, *Les cultes païens dans l'empire romain*, I, *Les provinces latines*, Parigi 1907, pp. 306-307.

[14] L.A. Constans, *Rapport sur une mission archéologique à Bou-Ghara (Gigthis) (1914-1915)*, «NAM» XXI, fasc. 14, 1916, p. 76; *CMA* 1910, Suppl. p. 27, nn. 301-301 *bis*.

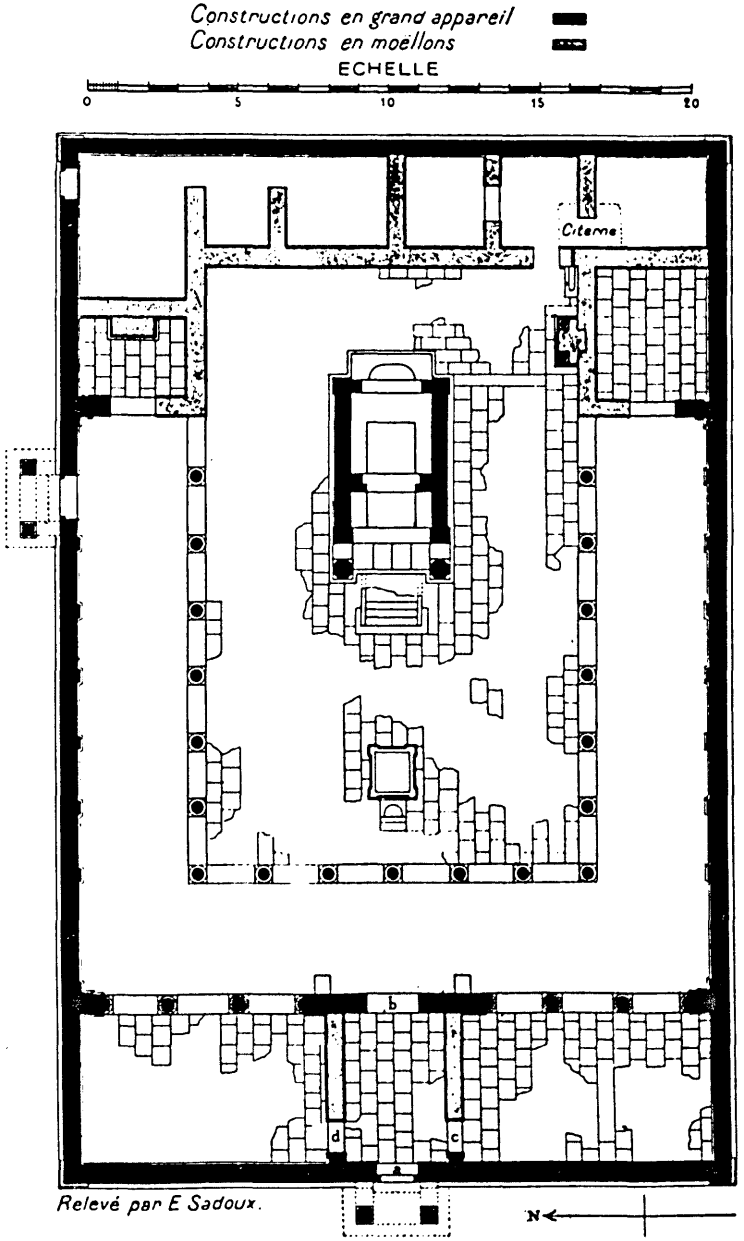


Fig. 2: Gigthis. Pianta del Tempio di Mercurio (da Constans 1916).

L'esistenza del culto di Esculapio, divinità iatromantica assimilata al fenicio *Eshmun*, potrebbe essere suggerita da un frammento di bassorilievo rinvenuto in un edificio situato ad est della piazza porticata e raffigurante una gamba ed un bastone circondato da un serpente[15]. A suffragare tale ipotesi mancano purtroppo altre testimonianze.

Il culto di *Liber Pater* è attestato da un'iscrizione monumentale reimpiegata in epoca tarda come lastra pavimentale ed in base alla quale è stato possibile individuare nel cosiddetto tempio B — situato all'angolo nord-orientale del foro — il luogo di culto consacrato a questa divinità e dovuto alla prodigalità di M. Iulius Mandus (*CIL* VIII, 22694)[16].

Figura divina poliedrica, di carattere agreste, protettrice della virilità e della fecondità, Libero divenne anche dio del vino quando fu assimilato al Dioniso ellenico[17].

In epoca imperiale fu oggetto di singolare venerazione in tutta l'Africa e, nella fattispecie, nelle antiche colonie fenicie delle Sirti: un fatto religioso di tale portata si spiega con l'ormai attestata identificazione di Libero con il semitico *Shadrapa*[18]. Ma non solo. Nella propagazione di questo culto ebbero un ruolo fondamentale i Severi: Libero ed Ercole furono infatti i numi tutelari di Settimio Severo e i *dii patri* di Lepcis Magna.

[15] CONSTANS 1916, p. 67 e *CMA* 1910, Suppl. p. 59, n. 1036; M. LE GLAY, *Les dieux de l'Afrique romaine*, «Archéologia» XXXIX, 1971, pp. 52-53.

[16] CONSTANS 1916, pp. 39-44; i primi esploratori proposero di identificare in questo edificio templare la curia del municipio, P. GAUCKLER, *Séance de la Commision de l'Afrique du Nord*, «BCTH», 1902a, p. CXXVII; ID., *Fouilles de Bou-Grara (Gigthi)*, «RA», 1902b, p. 402; A. MERLIN, *Inscription de Gigthi (Bou-Grara) relative à la construction de la curie*, «RT», 1913, pp. 25-28.

[17] A. BRUHL, Liber Pater. *Origine et expansion du culte dionysiaque à Rome et dans le monde romain*, Parigi 1953.

[18] Nel mercato di Lepcis Magna venne rinvenuta un'iscrizione bilingue (*IRTrip.* 294, I-II d.C.) in neo-punico e latino, con dedica a *Liber Pater - Shadrapa*; G. LEVI DELLA VIDA, *The Phoenician God* Satrapes, «BASOR» LXXXVII, 1942, pp. 29-32. Il culto di *Shadrapa*, divinità orientale e tipica figura del «genio guaritore» del *pantheon* fenicio-punico, è attestato in Africa come in Siria. A Palmira l'iconografia del dio è sempre caratterizzata dalla presenza dello scorpione e del serpente, simboli di fecondità e fertilità. La grande popolarità che il culto di Libero ebbe in Africa ci porta a supporre che la divinità semitica prima e greco-romana poi abbia — di volta in volta — preso il posto di un dio autoctono già venerato dalle popolazioni indigene. J. STARCKY, *Dédicace palmyrénienne à* Sadrafa *e* Du'anat, «Syria» XXVI, 1949, pp. 43-83; A. CAQUOT, Chadrapha. *A propos de quelques articles récents*, «Syria» XXIX, 1952, pp. 74-88; J. TEIXIDOR, *The Pantheon of Palmyre*, «EPRO», Leiden 1979; M.G. AMADASI GUZZO, *Les divinités dans les inscriptions puniques de Tripolitaine: essai de mise au point*, «BCTH» n.s. fasc. 17 B, 1981 (1984), pp. 189-196; P. XELLA, *Sulla più antica storia di alcune divinità fenicie*, *Atti del I Convegno Internazionale di Studi Fenici e Punici, Roma 5-10 novembre 1979*, Roma 1983, pp. 401-407.

A Gigthis il culto fu verosimilmente frutto di una diretta influenza di Lepcis ed alla luce di tale considerazione potrebbe non essere casuale la contiguità del tempio di Libero e di quello consacrato ad Ercole, nota assimilazione di *Milk'ashart*[19].

L'attribuzione ad Ercole del tempio situato all'estremità del portico settentrionale del foro, si basa sul rinvenimento di un reperto scultoreo pertinente ad una rappresentazione del leone di Nemea o della *leonté* e di una testa in marmo raffigurante il dio col capo coronato di pampini (tav. I)[20]. Questo attributo, schiettamente dionisiaco, trova giustificazione in una sorta di fusione mitologica che associò spesso le due divinità ancor prima della *interpretatio* romana.

A Lepcis, *Shadrapa* e *Milk'ashart*, rispettive assimilazioni di Libero ed Ercole, erano congiuntamente menzionati in un'iscrizione punica (*Trip.* 37) databile ad un periodo in cui la città non era stata ancora annessa alla provincia romana d'Africa (II-I a.C.)[21].

Il culto di Apollo è attestato da un'iscrizione frammentaria con dedica in base alla quale è stato possibile identificare nel tempio situato ad ovest dell'apertura che immetteva nel portico settentrionale del foro l'*aedes Apollinis* fatta erigere da M. Ummidius Annianus Quadratianus, legato del proconsole d'Africa (*CIL* VIII, 22691).

La XVI *tribunicia potestas* di Marco Aurelio e la II di Lucio Vero, nonché il proconsolato di Q. Voconius Saxa Fisus datano l'iscrizione e quindi la costruzione del tempio all'anno 162[22].

Nessuna traccia rimane di una presunta statua del dio; pertanto, ignorandone l'iconografia, ci è impossibile stabilire eventuali relazioni col *Reshef* punico.

Il tempio della *Concordia Panthea* — interamente finanziato da M. Ummidius Sedatus in occasione del decurionato del figlio C. Ummidius

[19] A. CAQUOT, *Le dieu* Milk'ashart *et les inscriptions de 'Umm el'Amed*, «Semitica» XV, 1965, pp. 32-33; A. DI VITA, Shadrapa *e* Milk'ashart *dei patri di Leptis ed i templi del foro vecchio leptitano*, «Orientalia» n.s. XXXVII, 1968, pp. 201-211; AMADASI GUZZO 1984, pp. 192-193.

[20] CONSTANS 1916, pp. 45-46; *CMA* 1910, Suppl. p. 59, n. 1033.

[21] Al momento del rinvenimento dell'iscrizione G. LEVI DELLA VIDA, *Iscrizione punica di Lepcis*, «ANLR» X, 1955, pp. 550-561 propose erroneamente di identificare in *Milk'ashart* una divinità femminile, paredra di *Shadrapa*.

[22] A. DEGRASSI, *I fasti consolari nell'Impero romano dal 30 a.C. al 613 d.C.*, Roma 1952, pp. 41-42; R. SYME, *Proconsuls d'Afrique sous Antonin le Pieux*, «REA» LXI, 1959, p. 318, n. 3; ID., *The* Ummidii, «Historia» XVII, 1969, p. 101.

Sedatus (*CIL* VIII, 22693) — si apriva sul portico settentrionale del foro[23].

Il culto della Concordia, particolarmente noto in età adrianea ed analogo a quello di altre astrazioni divinizzate, era assai diffuso per il suo duplice aspetto pubblico e privato; la divinità era simbolo e patrona dell'unione politica e di quella familiare, particolare valore assumeva quando associata al culto imperiale — *Concordia Augusta* — o quando preposta a simboleggiare la fedeltà degli eserciti, *Concordia militaris*[24].

Sinora il culto della *Concordia Panthea* sembrerebbe un'esclusiva di Gigthis dove, per effetto del fenomeno sincretistico, la dea era stata prescelta a sintetizzare simbolicamente le prerogative delle altre divinità[25]. Il simulacro, rinvenuto all'interno di un'edicola absidata con iscrizione (*CIL* VIII, 22692), la raffigura drappeggiata, con una cornucopia nella mano sinistra ed un'asta — di cui resta solo la parte inferiore — nella destra, il capo velato ed ornato di spighe (tav. 2).

La presenza di attributi come le spighe e la cornucopia esprime chiaramente la fedeltà ad una simbologia religiosa — propria dell'Africa romana del II secolo — dominata dall'idea della fertilità e dell'abbondanza e che rappresentò, in qualche misura, il recupero di elementi religiosi locali legati alla fecondità della terra[26].

Un discorso sulla vita religiosa di Gigthis non può prescindere, per ragioni di completezza, da quelle testimonianze archeologiche riconducibili all'esistenza dei culti egizi. Li attestano in maniera oggettiva il ritrovamento di una testa in marmo bianco di Serapide (tav. 3), di un frammento di lucerna fittile raffigurante il *Navigium Isidis* e dei resti di un bassorilievo con soggetti pertinenti a scene nilotiche[27]. Va sottolineata

[23] È interessante notare come in Africa le iscrizioni relative alla *gens Ummidia* siano concentrate principalmente a Gigthis dove si attestano di sicuro tre generazioni di *Ummidi*: *CIL* VIII, 11042-11044, 22691, 22693.

[24] *s.v.* «*Concordia*» (Pottier).

[25] A *Thuburnica* un'iscrizione (*CIL* VIII, 14690 = *ILS* 4484) menziona un *Mercurius pantheus*.

[26] Cf. la statuetta della *Dea Africa* rinvenuta a Lambesi: in questo caso la personificazione dell'Africa è caratterizzata — oltre che dalle orecchie elefantine e forse dalla proboscide — dalla cornucopia, inconfutabile simbolo di fecondità e abbondanza, M. Le Glay, *Encore la Dea Africa*, «Mél. d'Arch. et d'Hist. offerts à A. Piganiol», III, Parigi 1966, pp. 1233-1239.

[27] Constans 1916, pp. 29-33, spiccano una testa di coccodrillo ed una figura femminile caratterizzata da un'acconciatura isiaca; *CMA* 1910, Suppl. p. 229, n. 1281; *DA s.v.* «*Isis*» (Lafaye). La testa di Serapide, conforme alla tradizione iconografica più diffusa — quella rifacentesi ad uno pseudo-Briasside del IV secolo — venne rinvenuta a destra del

la provenienza del bassorilievo: esso ornava la fronte della piattaforma che divideva in due rampe la scalinata di accesso al tempio principale del foro, il presunto *capitolium*[28].

In virtù del sincretismo e delle numerose assimilazione alle quali furono soggetti Iside e Serapide, la religione isiaca incontrò notevoli consensi già nei primi tempi dell'Impero, più rapida diffusione ebbe con i Severi ed in seguito, ancora nel IV secolo.

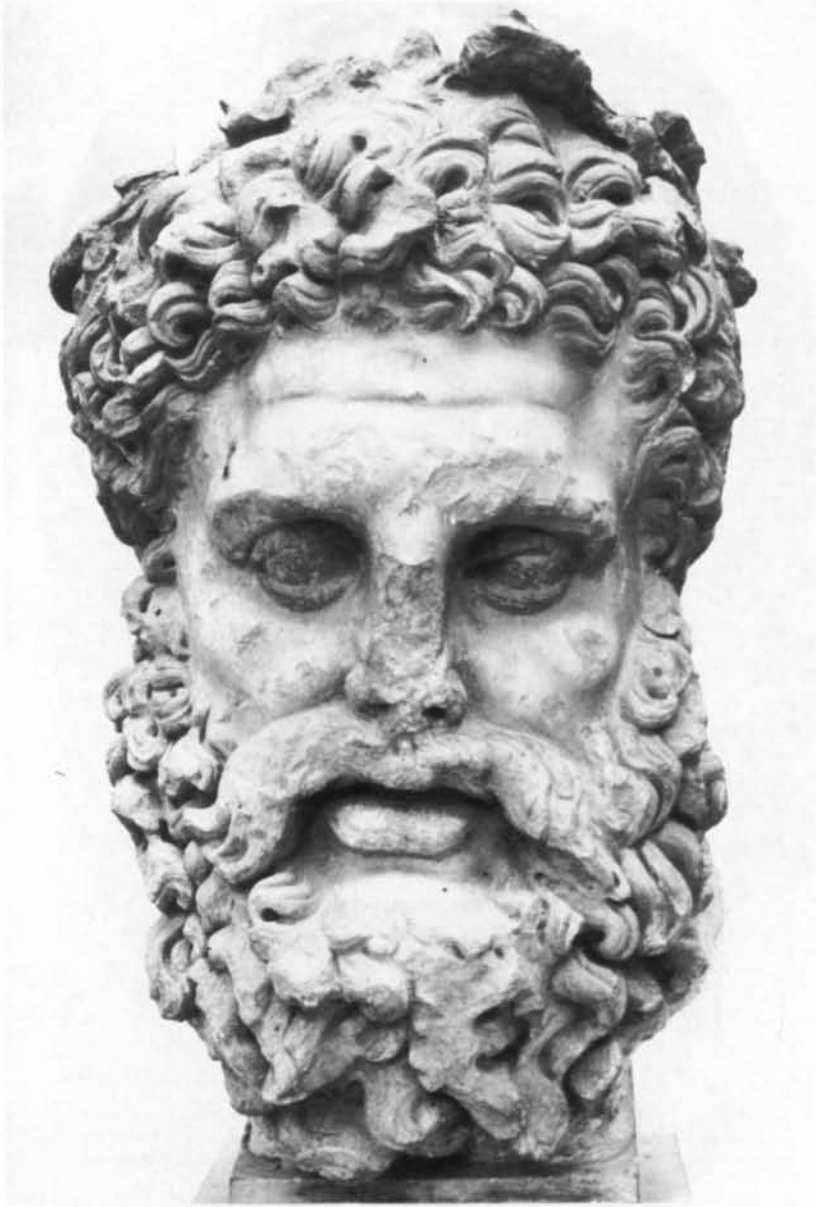
Nel caso di Gigthis le difficoltà sorgono non dal dover riconoscere l'esistenza di tale culto quanto dal dover accettare una sua installazione come culto ufficiale del municipio e proprio nel cuore di un'area romana per antonomasia, il foro.

La presenza di un *serapeum-isaeum* — se pur di foggia classica — anziché di un *capitolium* mal si concilierebbe, a nostro parere, con la comune volontà espressa dai *Gigthenses* tramite la richesta del *Latium maius* (*CIL* VIII, 22737 = *ILS* 6780) di accedere ufficialmente alla romanità e accettarne quindi, anche il *pantheon* ufficiale.

La situazione è estremamente problematica e meriterebbe ulteriori approfondimenti. Resta comunque un fatto: l'esistenza del culto alessandrino officiato, se non nel tempio più importante del foro — e questo non può essere escluso a priori — di sicuro in un altro luogo.

tempio, incastrata in un muro di epoca tarda; *EAA s.v.* «*Serapide*» (Vlad Borrelli); Gauckler 1902a, p. CXXVI; Id. 1902b, p. 401.

[28] La posizione di rilievo occupata nel foro e le analogie con il tempio di Giove a Pompei sembrerebbero designarlo come *capitolium*. La totale assenza di documenti epigrafici ostacola ogni tentativo di attribuzione e datazione, per quest'ultima si potrebbe proporre con verosimiglianza la metà del II secolo, suggerendo quindi la contemporaneità con la fase edilizia più importante del foro, cfr. H. Jouffroy, *La construction publique en Italie et dans l'Afrique romaine*, Strasburgo 1986, p. 214.

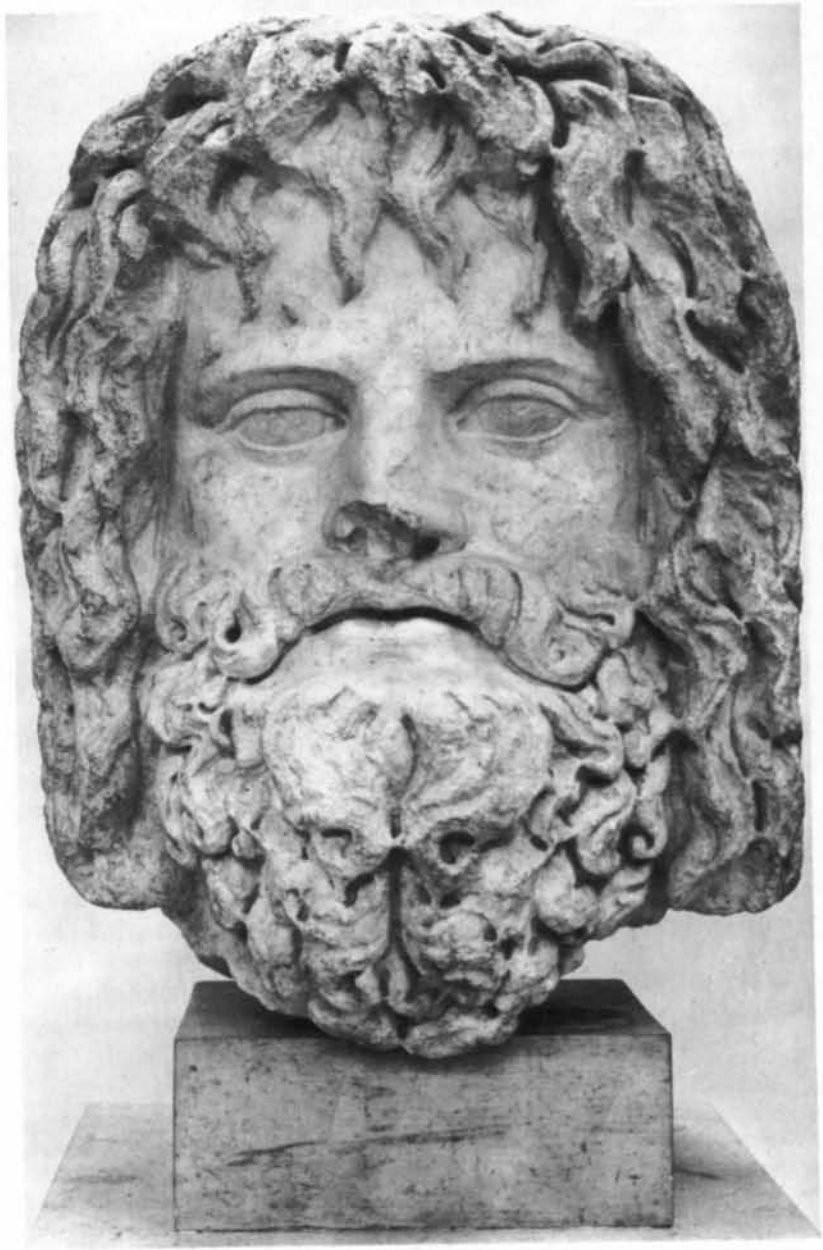


Tunisi. Museo del Bardo. Testa di Ercole da Gigthis (Neg. D.A.I.).

Tavola II



Tunisi, Museo del Bardo. Statua della *Concordia Panthea* da Gigthis (Foto Institut National d'Archéologie et d'Art, Tunis).



Tunisi. Museo del Bardo. Testa di Serapide da Gigthis (Neg. D.A.I.).

Elena Francesca Ghedini

Ancora sulle stele della Ghorfa: qualche precisazione

In un recentissimo contributo A. M'Charek ha presentato all'attenzione degli studiosi un'interessante documentazione che chiarisce finalmente la *vexata quaestio* del luogo di provenienza di quel gruppo di stele note in letteratura come «stele della Ghorfa»: esso sarebbe da individuare nel sito di Maghrāwa, posto a pochi Km. da Mactar, ove, in occasione di scavi recenti, sono state rinvenute anche alcune stele che presentano con quelle c.d. della Ghorfa significative analogie iconografiche[1].

Torna così d'attualità quel problematico gruppo di documenti, su cui A.M. Bisi aveva fatto il punto un decennio or sono in un esauriente saggio, le cui conclusioni erano state sostanzialmente accettate, salvo qualche precisazione portata dal Picard sul problema della cronologia[2]. Infatti mentre la Bisi proponeva per le stele più antiche l'età flavia e per le più recenti la fine del II sec. d.C. (con un unico esemplare del IV sec. d.C.), il Picard fissò la sua attenzione soprattutto sul momento terminale, che egli individuò intorno alla metà del II sec. d.C.

Personalmente, sulla base di considerazioni di ordine antiquario e storico, ritengo che anche la data d'inizio della serie possa essere anticipata di qualche decennio e collocata nella prima età imperiale. Ed è quanto cercherò di dimostrare nel presente contributo.

Il primo punto da chiarire riguarda l'inquadramento architettonico, che non si ricollega necessariamente a tipologie in uso alla fine del I sec. d.C., come generalmente affermato, ma può essere convincentemente posto in rapporto con materiale più antico.

Comè noto nelle stele della Ghorfa possiamo riconoscere diversi tipi di inquadramento architettonico, che vanno da una struttura comples-

[1] A. M'Charek, *Maghrāwa, lieu de provenance des stèles punico-numides dites de la Ghorfa*, in «M.E.F.R.A.», 100, 1988, pp. 731-760. Desidero precisare che nel corso del presente contributo continuerò ad utilizzare la definizione corrente «stele della Ghorfa».

[2] A.M. Bisi, *A proposito di alcune stele del tipo della Ghorfa al British Museum*, in «Ant. Afr.», 12, 1978, pp. 21-88, ivi precedente bibl.; G. Ch. Picard, *La sculpture dans l'Afrique romaine*, in «R.M.», 25 Erg., 1982, p. 184 ss.

sa, costituita da frontone, cornice, doppia fila di cassettoni, il tutto retto da colonne che inquadrano o una porta a T oppure una nicchia archivoltata, fino ad una semplificata con nicchia a volta sorretta da colonne (tav. I, 1-2).

Per quanto riguarda la successione delle modanature della cornice, costituita da ovoli, astragali e dentelli, è innegabile che essa trova riscontro nella tradizione punico-ellenistica o numidico-ellenistica, come provano le testimonianze di Tipasa (tav. II, 1) e del Kbor Klib[3]. L'unica differenza fra le stele della Ghorfa e gli esemplari citati sembra consistere nel fatto che in questi ultimi i dentelli hanno ancora la forma del bastoncello stretto ed allungato, come troviamo nelle stele del tophet di Cartagine[4], nel *naiskos* di Thuburbo Maius e in quello, recentemente pubblicato, di Dougga[5]. Tuttavia, poiché il dentello non è del tutto ignoto alla tradizione punico-ellenistica (come confermano la famosa stele di Cartagine della sacerdotessa di Demetra e i due frammenti di cornice architettonica del tempio di Hoter Miskar a Mactar[6]) sembra verisimile che l'adozione di tale elemento, in luogo del più comune bastoncello, sia avvenuta grazie alle suggestioni ellenistiche, che agirono fortemente fra il II e il I sec. a.C. sulla *koiné* culturale punico-numidica[7].

[3] F. RAKOB, *Numidische Königsarchitektur in Nord Afrika*, in *Die Numider*, Köln Bonn 1979, p. 138 ss., figg. 63, 64 (Tipasa); p. 131, fig. 48 (Kbor Klib); sul Kbor Klib, v. da ultimo G. CH. PICARD, *Recherches sur l'architecture numide*, in «Karthago», XIX, 1977-78 (1980), p. 15 ss.; S. STUCCHI, *L'architettura funeraria suburbana cirenaica in rapporto a quella della «chora» viciniore ed a quella della Libya ulteriore, con speciale riguardo all'età ellenistica*, in «Q.A.L.», 12, 1987, p. 310, figg. 104-105. Per elementi architettonici analoghi v. anche N. FERCHIOU, *Une cité antique: Ain Rchine*, in «Ant. Afr.», 15, 1980, p. 234, fig. 2.

[4] M. HOURS MIÈDAN, *Les représentations figurées sur les stèles de Carthage*, in «Cah. Byrsa», I, 1950, p. 39 ss.; C. PICARD, *Les représentations de sacrifice molk sur les stèles de Carthage*, in «Karthago», XVII, 1973-74 (1976), pp. 97, 109; in «Karthago», XVIII, 1975-76 (1980), pp. 69-70, in particolare tav. XVII, 4; v. anche A. BERTHIER-R. CHARLIER, *Le sanctuaire punique d'El Hofra à Constantine*, Paris 1955, tav. XIX c. Bastoncelli di tradizione locale troviamo ancora utilizzati anche nei mausolei augustei di Assuras: N. FERCHIOU, *Les mausolées augustéens d'Assuras*, in «M.E.F.R.A.», 99, 1987, p. 815 ss., fig. 34 ss.

[5] Per Thuburbo Maius v. A. LÉZINE, *Architecture punique*, Paris 1962, p. 19; *Die Numider*, cit. a n. 3, p. 478, tav. 50; per Dougga CL. POINSSOT, *Éléments architecturaux punicisants de Thugga*, in «R.A.», 1967, 1, p. 123 ss., fig. 17.

[6] HOURS MIÈDAN, *art. cit.* a n. 4, tav. IV,3; v. anche una stele dal tophet: C. PICARD, *Thèmes hellénistiques sur les stèles de Carthage*, in «Ant. Afr.», I, 1967, tav. VI,1; per le cornici di Mactar v. G. CH. PICARD, *Rapport préliminaire sur la fouille du sanctuaire de Hoter Miskar à Mactar*, in «Karthago», XX, 1979-80 (1982), p. 82 ss.

[7] PICARD, *Thèmes hell.* cit. a n. 6, p. 26 ss.

Procedendo nell'esame degli elementi architettonici incontriamo sotto l'architrave la proiezione in piano del soffitto, caratterizzato da un cassettonato a quadrati affiancati (tavv. I, 1; IV, 2; VII, 1; VIII, 1-2). Tale elemento è stato dal Picard messo in relazione con la tradizione flavia per il moltiplicarsi dei rientri nei cassettoni (se ne contano infatti da tre a quattro); ma la serie di aggetti successivi, comune già in ambito greco tardo-classico (e si pensi solo alla *tholos* di Epidauro), è documentata anche a Roma fra la fine della Repubblica e gli inizi dell'Impero, come confermano ad esempio alcuni frammenti di lacunari dal tempio rotondo del Foro Boario (tav. II, 2) e i cassettoni a rientri multipli dei mosaici tardo-repubblicani[8].

Al medesimo orizzonte cronologico ci riportano anche i capitelli, in merito ai quali è necessario anzitutto precisare che le correnti definizioni di «corinzio antico» o «corinzio italico» non sembrano corrette, in quanto l'elemento vegetale, quando c'è, è per lo più limitato a due foglie poste all'esterno della V; solo in rari casi foglie di misura assai ridotta si appoggiano sul collarino (tavv. I, 1; III, 1; IV, 2; VII, 1; VIII, 1-2). L'elemento costantemente evidenziato è invece la doppia voluta raccordata da una V, che non può non richiamare alla mente il capitello eolico di tradizione punica[9], precocemente recepito in ambiente numidico. A tale proposito un raffronto estremamente significativo è possibile istituire con alcuni capitelli di Dougga, databili nel II-I sec. a.C. (tav. III, 2)[10].

L'esame dell'inquadramento architettonico ci riporta dunque nell'ambito della tradizione punico-numidica di indirizzo ellenizzante e la presenza del frontone, che io ritengo funzionale e non decorativo, conferma l'incidenza del modello ellenistico, che proprio a Dougga trova riscontro nei sopra citati *naiskoi* con copertura a spioventi.

Tali elementi non appaiono tuttavia sufficienti per dirimere la controversia sulla datazione, dal momento che non si può del tutto esclude-

[8] Per i cassettoni del tempio rotondo al Foro Boario v. J.B. WARD PERKINS, *The Round Temple in the Forum Boarium*, in «P.B.S.R.», 28, 1960, pp. 24-6, tav. VIII; P. GROS, *Les arcs de Narbonnaise*, in «Gallia», 37, 1979, 1, p. 72; v. anche G. CAVALIERI MANASSE, *La decorazione architettonica romana di Aquileia, Trieste e Pola*, Padova 1978, p. 76 ss., nr. 44. Per i mosaici v. M.L. MORRICONE MATINI, *Mosaici romani a cassettoni del I sec. a.C.*, in «Arch. Cl.», XVII, 1965, p. 88 ss.

[9] Alle testimonianze raccolte nei già citati articoli di HOURS MIÈDAN e PICARD (*supra* n. 4) si possono aggiungere R.P. DELATTRE, *Musée Lavigerie*, II, Paris 1899, tav. XV, 6; F.G. DE LA PACHTÈRE, *Musée de Guelma*, Paris 1909, tavv. VIII, 1; X,1; v. anche M. LEGLAY, *A la recherche d'Icosium*, in «Ant. Afr.», 2, 1968, p. 11, fig. 2.

[10] POINSSOT, *art. cit.* a n. 5, p. 114 ss.

re che gli artigiani abbiano continuato a riprodurre pedissequamente tipologie più antiche.

Indicazioni più significative sembrano invece venire dall'analisi dell'abbigliamento, la cui foggia non trova riscontro né nelle poche testimonianze di vesti punico-numidiche a noi note (generalmente costituite da una tunica, corta o lunga, con o senza cintura) né in quelle romane di II-III sec. d.C. (toga per gli uomini, tunica e mantello disposto ad arco sul ventre in una sorta di riedizione dell'abbigliamento della *Themis* per le donne)[11].

Le vesti attestate sulle stele della Ghorfa (tunica sottile, corta per gli uomini, lunga per le donne), sopra cui è drappeggiato un mantello, che può coprire entrambe le spalle, formando un *sinus* più o meno ampio sul davanti (tavv. I, 2; IV, 1; VII, 2), oppure lasciare scoperta la spalla destra per risalire poi con un rotolo di pieghe sulla sinistra (tavv. I, 1; V, 2; VII, 1; VIII, 2), trovano invece puntuale riscontro nella tradizione tardo-repubblicana[12], come mostra ad esempio il raffronto con alcuni rilievi funerari campani, dove troviamo anche documentato l'uso del piedistallo e del defunto seduto in posizione frontale[13].

Soltanto nella stele di Vienna, K.H.M. I 351 (tav. IV, 2), possiamo riconoscere, sia pur schematizzata, una toga di tipo imperiale, ma la disposizione obliqua del balteo e la brevità del *sinus* sembrano ricollegarsi alla moda attestata in età giulio-claudia[14].

Sembra dunque difficile, anche utilizzando l'abusato e poco convincente argomento del «ritardo provinciale», ipotizzare che fra la fine del I e il II sec. d.C. si fosse riproposto un abbigliamento desueto da ormai oltre un secolo.

L'ipotesi di un innalzamento della cronologia acquista maggiore spessore dall'analisi delle acconciature, abbastanza ben leggibili, nonostante la consunzione superficiale, soprattutto ad un esame autoptico.

Per quanto riguarda i ritratti maschili troviamo generalmente adot-

[11] M. LEGLAY, *Saturne Africain. Histoire*, Paris 1966, p. 22 ss.

[12] Cfr. D.E.E. KLEINER-F. KLEINER, *Early Roman Togate Statuary*, in «Bull. Com.», LXXXVII, 1980-81 (1982), p. 125 ss.

[13] O. VESSBERG, *Studien zur Kunstgeschichte der römischen Republik*, in «A.I.R.R.S.», VIII, 1941, p. 205 ss., tav. XLV,1; v. anche L. FORTI, *Un gruppo di stele del Museo Campano*, Napoli 1938, p. 13, nr. 19, tav. VI, fig. 20. Per attestazioni della posizione frontale seduta in area greca in età ellenistica v. M. TH. COUILLOUD, *Les monuments funéraires de Rhénée*, in *Délos*, XXX, 1974, p. 289.

[14] BISI, *art. cit.* a n. 2, fig. 242; cfr. L. NISTA, *Museo Nazionale Romano, Le sculture*, I,7,2, Roma 1984, p. 497.

tate una disposizione a calotta compatta tipica della tarda età repubblicana (tav. V, 1) ed una con breve frangia, diffusa soprattutto nella prima età imperiale. In particolare le morbide ciocche della stele di Londra, B.M. 125184 (tav. III, 1) sembrano più facilmente ricollegabili alla moda augusteo/tiberiana piuttosto che al recupero traianeo dell'acconciatura a frangia liscia.

Anche le acconciature femminili sono riconducibili a pochi tipi fondamentali, documentati tutti fra la fine della Repubblica e il primo Impero. Alla «Melonenfrisur» greca, che godette di ampia diffusione in ambito alessandrino, come mostrano i ritratti delle regine tolemaiche, e fu poi reinterpretata dalle dame giulio-claudie, possiamo ricollegare la foggia con scriminatura mediana e onde fitte e piatte (tav. V, 2), che trova ad esempio riscontro in un ritratto di giovinetta da Cirene (50-40 a.C.), in cui ritroviamo anche il caratteristico particolare del ricciolo davanti all'orecchio che alla Ghorfa è spesso presente, anche se reso assai rozzamente (tav. VI, 1)[15].

Trova riscontro in ritratti di età tardo-repubblicana ed augustea la caratteristica acconciatura con una treccia mediana (tav. IV, 1), mentre nella versione con due treccine che si dipartono a V dalla scriminatura e si sovrappongono alle onde fitte del tipo «Melonenfrisur» (tav. I, 2), si può forse cogliere la testimonianza di un adattamento locale della moda italica della seconda metà del I sec. a.C. Si ritrova infine in ritratti della prima età imperiale la disposizione a scriminatura mediana e bande rilevate, attestata in un unico caso (tav. I, 2)[16].

[15] Per le regine tolemaiche v. H. KYRIELEIS, *Bildnisse der Ptolemäer*, Berlin 1975, *passim*, in particolare p. 107, 8-9 (Cleopatra VII); per un'informazione generale sulle acconciature ad onde fitte di età giulio-claudia si v. L. FURNÉE VAN ZWEET, *Fashion in Women's Hair-Dress in the First Century of the Roman Empire*, in «B.A. Besch.», XXXI, 1956, p. 1 ss.; K. POLASCHEK, *Studien zu einem Frauenkopf im Landesmuseum Trier und weiblichen Haartracht der iulisch-claudischen Zeit*, in «Tr. Zeitschrift», 35, 1972, p. 141 ss.; v. anche V. POULSEN, *Les portraits romains*, I, Copenhague 1962, nrr. 104, 114; per la giovinetta di Cirene v. E. ROSENBAUM, *Cyrenaican Portrait Sculpture*, London 1960, p. 44, nr. 12; cfr. inoltre alcuni ritratti di private di età giulio-claudia dei Musei Capitolini: K. FITTSCHEN-P. ZANKER, *Katalog der römischen Porträts in den Capitolinischen Museen und den anderen kommunalen Sammlungen der Stadt Rom*, III, Mainz am Rhein 1983, nrr. 52,56,57.

[16] Per l'acconciatura con treccia mediana cfr. FITTSCHEN-ZANKER, *op. cit.* alla n. precedente, nrr. 43,44,45 (tardo-repubblicani), 50 (tardo-augusteo); per la treccina che corre lungo l'attaccatura dei capelli *ibidem*, nr. 48; cfr. inoltre una testa da Oderzo: M. DE MIN, in AA.VV., *Sculture e mosaici romani del Museo Civico di Oderzo*, Treviso 1976, nr. 26. Per il motivo a V in corrispondenza della scriminatura mediana v. D.E.E. KLEINER, *Roman Group Portraiture*, London 1977, nrr. 11,16; per la disposizione a bande rilevate v. V. POULSEN, *Les portraits romains*, Copenhague 1962, nrr. 80,119.

Il quadro che emerge dall'analisi antiquaria sembra trovare significativa conferma nel ridotto apparato epigrafico, che interessa soltanto dieci stele (di cui due in neo-punico e otto in latino), sulle quaranta del gruppo[17].

Il formulario utilizzato (V S; V S A L F; L L V S) in cui non compare né il nome del dedicante né quello della divinità, non sembra infatti documentato oltre il I sec. d.C. Al medesimo orizzonte cronologico ci riporta l'uso di iscrivere il nome del dedicante al nominativo (*Rogatus, Bellicus:* Bardo, Cb 973-974), seguito dalla consueta formula dedicatoria; mentre di poco più tardo è l'esemplare con il nome del dedicante al genitivo *L. Iuli Urbani* (Londra, B.M. 125705), tracciato in scrittura bustrofedica[18]. Ed è da segnalare che mancano totalmente quelle iscrizioni, comuni negli ex-voto a Saturno di II e III sec. d.C., che portano il nome della divinità al dativo seguito da quello del dedicante al genitivo.

Per quanto riguarda la grafia non sembra emergere alcuna significativa indicazione cronologica: le lettere si presentano ben distanziate fra loro con aste rettilinee che solo talvolta si incurvano alle estremità; i punti sono piccoli e di forma triangolare[19]. Soltanto nella stele del Bardo Cb 974 troviamo le *hederae distinguentes*, che sembrerebbero elemento di recenziorità, anche se non mancano testimonianze di un loro utilizzo già nel I sec. d.C.[20]

Passando dal formulario all'onomastica si può osservare che delle tre iscrizioni (Bardo, Cb 973-974; Londra, B.M. 125705, cui si può forse aggiungere Londra, B.M. 527) che conservano il nome del dedicante, due si limitano all'indicazione del *cognomen* (*Rogatus, Bellicus*) e solo una lo riporta con i *tria nomina* (*L. Iulius Urbanus*), secondo l'uso documentato a partire dalla seconda metà del I sec. d.C.[21]

[17] Neo-punico: Londra, B.M. 125183; 125177 = Bisi, *art. cit.* a n. 2, nrr. 14,21; latino: Tunisi, Bardo Cb 966, 973-974 = *C.I.L.*, VIII,1142 (L L V S); 1144 (ROGATVS V S L A); 1143 (BELLIC MAX/F V S L A S) = C. Picard, *Catalogue du Musée Alaoui. Collections puniques*, Tunis 1955, p. 266 ss.; Vienna, K.H.M. I 350 (V S A L F) = Bisi, *art. cit.*, p. 22, n. 3; Parigi, Louvre MNB 898 (V S); 899 (V) = Bisi, *ibidem*; Londra, B.M. 527 = *C.I.L.*, VIII, 1011 (R V S L H) = Bisi, *art. cit.*, nr. 4; 125705 = *C.I.L.*, VIII, 1145 (L. IVLI VRBANI) = Bisi, *art. cit.*, nr. 12. Si ricordi che sulla stele del Bardo 973 (= *C.I.L.*, VIII, 1144) la Bisi ha riconosciuto anche alcune lettere in alfabeto punico.

[18] Leglay, *op. cit.* a n. 11, p. 27 ss. Al I sec. d.C. (con un punto interrogativo) il Noll data anche la stele di Vienna, I 350 (R. Noll, *Die griechischen und lateinischen Inschriften der Wiener Antikensammlung*, Wien 1986, p. 43, nr. 121).

[19] Cfr. M. Lassère, *Recherches sur la chronologie des épitaphes païennes de l'Afrique*, in «Ant. Afr.», 7, 1973, p. 7 ss. *passim*.

[20] R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine*, Paris 1914, p. 28.

[21] M. Leglay, *Les Flaviens et l'Afrique*, in «M.E.F.R.A.», 80, 1968, p. 235.

Tuttavia non sembra inutile ricordare che il gentilizio *L. Iulius*, ben documentato in Proconsolare, ci riporta alla prima fase della romanizzazione, essendo forse da riconnettere al poeta *L. Iulius Caldus*, che, come ci informa Cornelio Nepote, aveva alcuni possedimenti in Africa nel I sec. a.C.[22]

Dei punico-numidi romanizzati dobbiamo invece riconoscere in *Rogatus*, assai comune in Africa e riconducibile al culto di Saturno, e in *Bellicus*, in cui si può forse leggere la traduzione latina di Maharbaal, vale a dire Baal è il mio guerriero[23].

L'insieme degli elementi considerati sembra dunque suggerire una datazione entro il I sec. d.C. per la maggior parte delle testimonianze e gli inizi del II per le più recenti; e a una tale cronologia non ostano i dati storici riguardanti l'area di provenienza dei pezzi.

Fu infatti questa zona della Tunisia centrale una delle più fertili ed abitate in età punico-numidica, come conferma la fitta concentrazione di città nel *pagus Thuscae et Gunzuzi*, il cui centro amministrativo era, come è noto, a Mactar[24]. Tale regione fu sottoposta al controllo numidico fino al 46 a.C., quando fu inquadrata nell'*Africa nova*, tuttavia la penetrazione romana deve essere anticipata di qualche decennio almeno nella zona di Musti dove, com'è noto, furono dedotti coloni già al tempo di Mario[25]. Il dato è importante, poiché è verosimile che un precoce processo di romanizzazione, intesa in senso lato e non specificamente politico o amministrativo, possa essere ipotizzato anche per l'area a sud di Musti, in cui una progressiva integrazione fra l'elemento numidico, già fortemente ellenizzato, e i coloni italici può essere avvenuta, come è ben documentato in situazioni analoghe, sotto il segno del commercio.

[22] Corn. Nep., *Att.*, 12, 4; è forse lo stesso *L. Iulius* che Cicerone raccomanda ad un proconsole d'Africa (Cic., *Ad fam.*, XIII, 6); sui *L. Iulii* v. Lassère, *Ubique populus*, Paris 1977, pp. 98, 123, 126, 162, 249, 256, 461, 602 s.

[23] Per *Rogatus* v. G.-Ch. Picard, *Civitas Mactaritana*, in «Karthago», VIII, 1957, p. 91; Lassère, *op. cit.* alla n. precedente, p. 454; M. Bénabou, *L'Afrique et la culture romaine*, in «Cah. Tun.», XXIX, 117-18, 1981, p. 19. Per *Bellicus* v. Lassère, *op. cit.*, p. 451; sull'onomastica africana in generale v. H.G. Pflaum, *Spécificité de l'onomastique romaine en Afrique du Nord*, in *L'onomastique latine, Paris 1975*, Paris 1977, pp. 315-323.

[24] G. Picard - A. Mahjoubi - A. Beschaouch, *Pagus Thuscae et Gunzuzi*, in «C.R.A.I.», 1963 (1964), p. 123 ss.; G. Ch. Picard, *Le pagus dans l'Afrique romaine*, in «Karthago», XV, 1969-70, p. 5 ss.; A. Mastino, *La ricerca epigrafica in Tunisia*, in *L'Africa romana. I, Sassari 1983*, Sassari 1984, p. 89 s.

[25] A. Beschaouch, *Mustitana*, in «Karthago», XIV, 1967-68, *passim*; Lassère, *op. cit.* a n. 22, p. 125 ss.; Id., *Contacts de population dans l'Afrique romaine*, in *A.N.R.W.*, II, 10,2, 1982, p. 401 ss.

Il processo di romanizzazione si intensificò ovviamente nella seconda metà del I sec. a.C. e di questo periodo restano ad esempio le cospicue tracce del Kbor Klib, che attesta la presenza di raffinate maestranze di tradizione ellenistica. In età augustea il fenomeno acquisì contorni storici più precisi con la deduzione della colonia di Assuras, dove i due mausolei della prima età imperiale documentano lo sforzo di monumentalizzazione dei nuovi coloni[26]. L'onomastica conferma l'estensione del fenomeno, con il proliferare dei *C. Iulii*[27].

Non sembra dunque improbabile che in un'area profondamente ellenizzata e precocemente entrata in contatto con l'elemento romano si sia impiantata un'officina di scalpellini, che diede inizio alla produzione delle stele che stiamo esaminando, al servizio di una committenza di romani o romanizzati, che appaiono profondamente permeati di cultura locale, come risulta dalla complessa simbologia che si articola nella parte superiore degli ex-voto.

Il pantheon delle stele della Ghorfa

È oggi opinione comune, dopo il definitivo rigetto della tesi del Toutain, che le stele della Ghorfa fossero dedicate a Tanit, dea punica dalle molteplici connotazioni, fra cui dominano quelle cosmiche ed agrarie[28]. Solo il Picard, nel suo ormai classico contributo sulla religione africana[29], cautamente suggeriva la possibilità che esistesse un riferimento anche a Saturno, dal momento che le due divinità maggiori del pantheon punico appaiono non solo inscindibilmente legate ma spesso anche intercambiabili.

Ora, poiché le motivazioni del riferimento di questo gruppo di stele al culto di Tanit riposano soprattutto sulla presenza del simbolo trian-

[26] Per il Kbor Klib e i mausolei di Assuras v. *supra* nn. 3-4; v. inoltre N. FERCHIOU, *Remarques sur la politique impériale de colonisation en Proconsulaire au cours du premier siècle après J.C.*, in «Cah. Tun.», XXVIII, 113-114, 1980, p. 47 ss. Non si dimentichi infine la precoce urbanizzazione romana di Dougga che ebbe un foro già nei primi decenni del I sec. d.C.

[27] LASSÈRE, *op. cit.* a n. 22, p. 699 (Index, s.v.); v. anche FERCHIOU, *art. cit.* alla n. precedente, p. 27; M. DONDIN PAYRE, *Recherches sur un aspect de la romanisation de l'Afrique du Nord: l'expansion de la citoyenneté jusqu'à Hadrien*, in «Ant. Afr.», 17, 1981, p. 93 ss.

[28] LEGLAY, *op. cit.* a n. 11, pp. 205, n. 4, 293; PICARD, *op. cit.* a n. 17, p. 262 ss.; BISI, *op. cit.* a n. 2, p. 82; v. però M. LEGLAY, s.v. *Baal Hammon*, in *L.I.M.C.*, III, 1986, nr. 25.

[29] G. CH. PICARD, *Les religions de l'Afrique antique*, Paris 1954, p. 113.

golare, reso per lo più con testa umana, raramente completamente antropoformizzato (tav. V, 1), il quale, come è ormai acquisito, è tutt'altro che esclusivamente riferibile alla divinità femminile[30], non mi sembra inutile verificare l'ipotesi corrente attraverso una rilettura delle complesse raffigurazioni che trovano posto nella parte sommitale delle stele.

Una prima considerazione riguarda il fatto che, come è ormai da tempo noto, Tanit fu signora del pantheon solo a Cartagine[31], altrove, quando il suo culto è documentato, essa appare per lo più subordinata al dio maschile[32]. Tale subordinazione è confermata dalle testimonianze di età romana: e penso alle stele di Theveste, in cui la dea, seduta in trono accanto al suo paredro, è però di misura inferiore rispetto a lui, o a quelle di Henchir Meded (Mididi), in cui il dio domina al centro della composizione, affiancato da *Caelestis* sul leone e da Demetra, entrambe in posizione chiaramente secondaria[33] (tav. VIII, 3). Né si dimentichi che la grande diffusione del culto di *Caelestis, interpretatio* romana di Tanit, è da porre fra la seconda metà del II e la prima metà del III sec. d.C., come confermano le iscrizioni che, oltre a ricordare costruzioni di templi e dediche di statue, attestano anche l'esistenza di un clero organizzato[34]. Le stele della Ghorfa sono invece decisamente anteriori, sia che si ritenga valida la datazione tradizionale (fra l'età flavia e quella severiana) sia, e a maggior ragione, se si accetti l'anticipo qui proposto (fra l'età augustea e quella adrianea). In entrambi i casi infatti esse verrebbero a precorrere di qualche decennio il momento di massima espansione del culto della dea.

L'ipotesi del riferimento delle stele della Ghorfa a Tanit/Caelestis si fa ancora più esile se si riesaminano le rimanenti raffigurazioni simboliche che, lungi dal presentare legami preferenziali con la religione punica, sembrano piuttosto ricollegarsi alla tradizione ellenistica. Ciò vale

[30] LEGLAY, *op. cit.* a n. 11, p. 222.

[31] G. GARBINI, *Continuità e innovazioni nella religione fenicia*, in *La religione fenicia. Matrici orientali e sviluppi occidentali*, Roma 1981, p. 29 ss.

[32] V. ad esempio a Sousse: PICARD, *op. cit.* a n. 29, p. 60; PICARD, *op. cit.* a n. 17, p. 31; o a El Hofra: BERTHIER-CHARLIER, *op. cit.* a n. 4, p. 9 ss.; ulteriori riferimenti in LEGLAY, *op. cit.* a n. 11, p. 216, n. 6.

[33] LEGLAY, *op. cit.*, p. 218; ID., *Saturne africain. Monuments*, I, Paris 1961, tavv. XIII, 5-6; tav. IX,5; v. anche p. 307 (Henchir es Srira). Si ricordi infine che a Ippona, dove è attestato un culto congiunto dei due dei (con una priorità di Tanit) si sostituisce in età romana il culto del solo Saturno (*ibidem*, p. 433 ss., in particolare p. 434, n. 7).

[34] Purtroppo manca uno studio di sintesi sull'argomento; per le testimonianze epigrafiche si possono consultare gli indici di *C.I.L.*, VIII; *I.L.Alg.*; *I.L.Tun.*

soprattutto per la coppia *Liber Pater*/Venere, che occupa gli spioventi del frontone (tavv. I, 1; III, 1; IV, 2; V, 2; VII, 1; VIII, 1-2). L'associazione fra le due divinità non sembra infatti altrimenti documentata in ambito cartaginese (dove d'altronde sia Ashtarte sia Shadrapa non ricorrono con grande frequenza), mentre nel mondo greco la coppia Afrodite/Dioniso appare attestata fin dall'età arcaica[35]. Nella letteratura ad esempio troviamo precoci testimonianze di un legame fra il dio del vino e la dea dell'amore, sancito dalla bevanda che induce all'ebbrezza amorosa: già Saffo infatti affida ad Afrodite il compito di mescere il dolce nettare nella coppa d'oro[36], mentre Paniassi, poeta epico della prima metà del I sec. a.C., ricorda che il primo brindisi si fa alle Grazie (vale a dire che il primo bicchiere di vino induce una gradevole euforia), il secondo ad Afrodite e a Dioniso (cioè all'amore), il terzo alla violenza e alla distruzione (poiché il bere smodato porta alla perdita del controllo[37].

Il legame fra i due dei appare poi istituzionalizzato nella tradizione orfica, dove la dea, definita σεμνὴ βάκχοιο πάρεδρε[38], è madre di Priapo, il dio della fecondità dai mostruosi attributi maschili.

L'analisi della coppia ci riporta dunque nell'ambito di una religiosità ellenistica, direttamente recepita o filtrata attraverso l'esperienza sud-italica[39], ma è significativo sottolineare che, se anche non accettassimo l'ipotesi che le due divinità siano da interpretare come coppia (ciò che peraltro sembra particolarmente difficile soprattutto per quegli esemplari che portano sulla sommità del frontone la raffigurazione di Eros, cioè la personificazione dell'amore che unì Dioniso ad Afrodite sotto il segno di una pregnante caratterizzazione frugifera, tav. IV, 2) e analizzassimo separatamente le due entità divine, egualmente esse ci riporterebbero nell'ambito di una religiosità ellenistica. A tradizione siceliota si deve infatti verisimilmente ascrivere la presenza nella zona di Venere, in cui si può, io credo, riconoscere la dea di Erice, che annualmente mi-

[35] T.H. CARPENTER, *Dionysian Imagery in Archaic Greek Art*, Oxford 1986, p. 25 ss.; v. anche DÜMMLER, s.v. *Aphrodite*, in *P.W.*, I, 1894, c. 2775 (ivi riferimenti).

[36] SAFFO, cit. in ATH., XI, 463 e; per ulteriori riferimenti letterari v. R. SCHILLING, *La religion romaine de Vénus depuis les origines jusqu'au temps d'Auguste*, Paris 1954, p. 131 ss.

[37] PANYASIS, cit. in ATH., II, 36 d.

[38] *Orph. Hymn.*, Εἰς Ἀφροδίτην, 55,7; v. anche SCHILLING, *op. cit.* alla n. precedente, p. 221 ss.

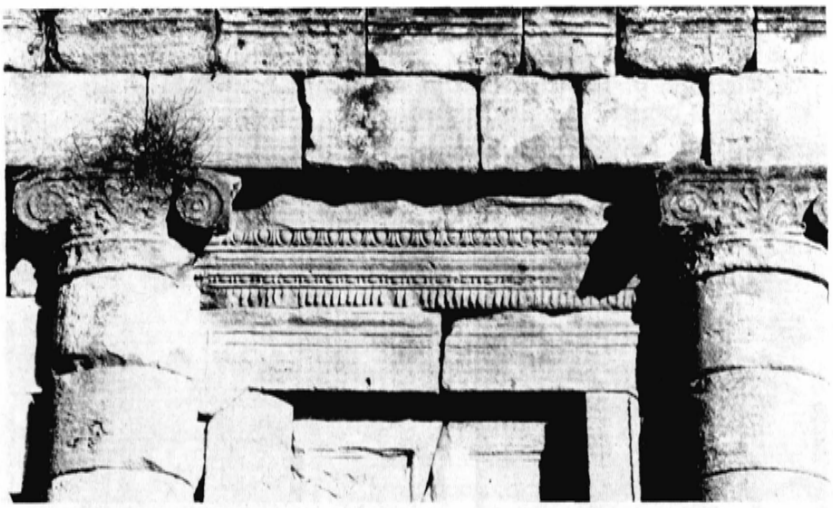
[39] Verso la seconda ipotesi siamo indotti dalla considerazione che a Musti, colonia mariana, è attestato un tempio dove si veneravano congiuntamente *Liber Pater* e Venere: *C.I.L.*, VIII, 15578. La coppia divina è attestata anche a Mactar: PICARD, *Catalogue* cit. a n. 17, p. 284, Cb 1012-1014.



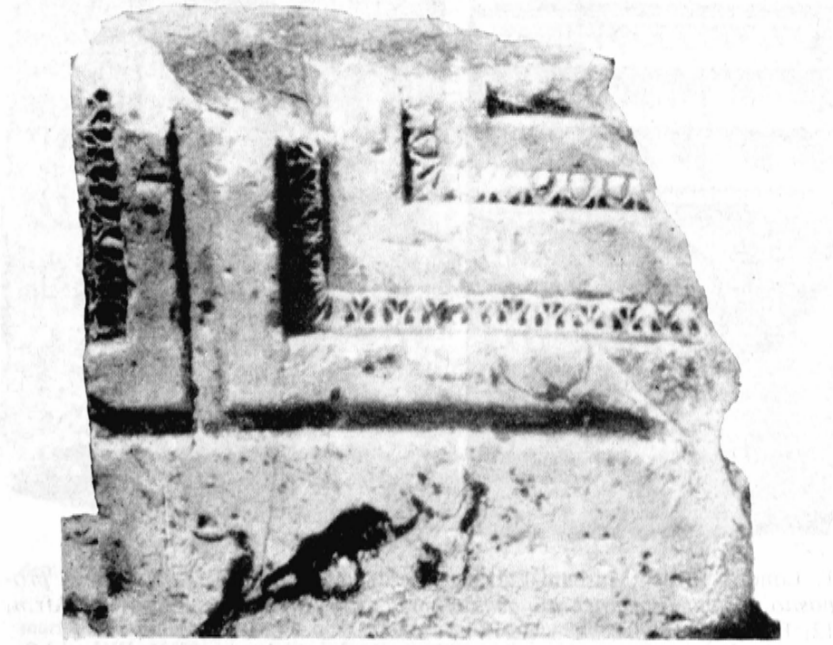
1: Londra, British Museum 125190, stele della Ghorfa (da: A.M. Bisi, *A proposito di alcune stele del tipo della Ghorfa al British Museum*, in «Ant. Afr.», 12, 1978, fig. 1).

2: Londra, British Museum 125101, stele della Ghorfa (da: Bisi, *art. cit.*, fig. 15).

Tavola II



1: Tipasa, mausoleo, particolare della porta (da: F. RAKOB, *Numidische Königsarchitektur in Nordafrika*, in *Die Numider*, Köln-Bonn 1979, p. 141, fig. 64).



2: Roma, tempio rotondo del Foro Boario, cassettone (da: D.E. STRONG-J.B. WARD PERKINS, *The Round Temple in the Forum Boarium*, in «P.B.S.R.», XXVIII, 1960, tav. VIII).



1: Londra, British Museum 125184, stele della Ghorfa (da: BISI, *art. cit.*, fig. 6).



2: Dougga, capitello punico-ellenistico (da CL. POINSSOT, *Éléments architecturaux punicisants de Thugga*, in «R.A.», 1967, 1, fig. 2).

Tavola IV



1: Parigi, Louvre MNB 899, stele della Ghorfa (da: Bisi, *art. cit.*, fig. 25).

2: Vienna, Kunsthistorisches Museum I 351 stele della Ghorfa (KHM neg. II 12510).



1: Londra, British Museum 125063, stele della Ghorfa (da: BISI, *art. cit.*, fig. 7).
2: Londra, British Museum 125043, stele della Ghorfa (da: BISI, *art. cit.*, fig. 9).

Tavola VI



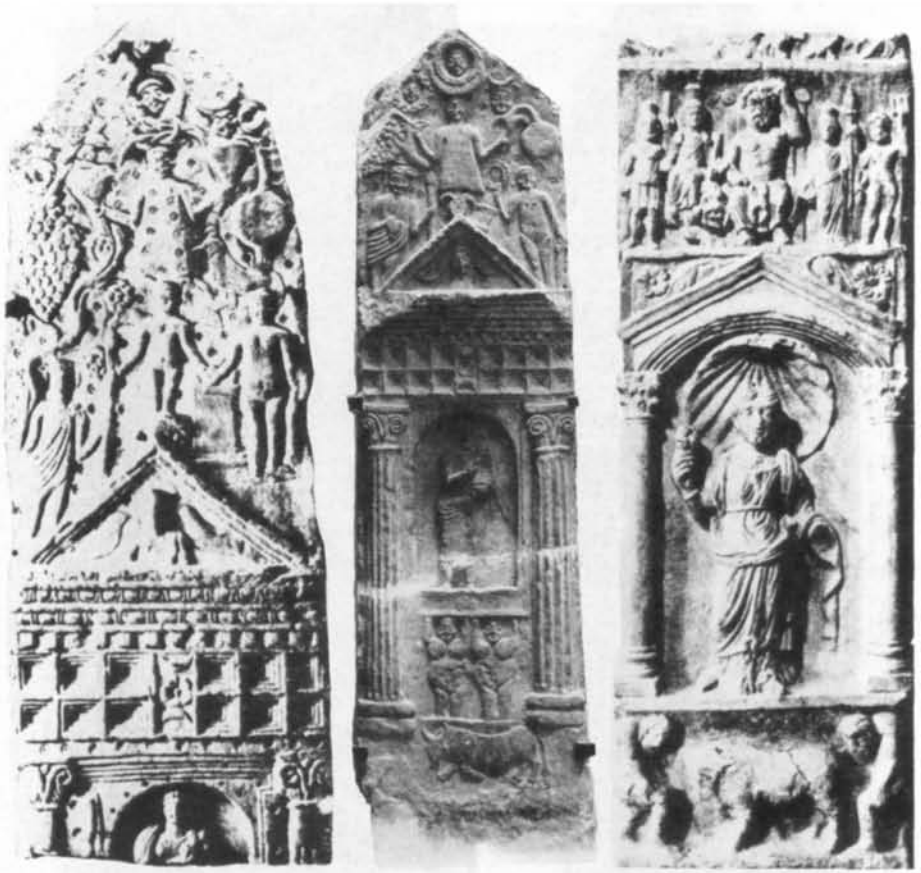
1: Cirene, Museo, ritratto di giovinetta (da: E. ROSENBAUM, *Cyrenaican Portrait Sculpture*, London 1960, tav. XII).



1: Tunisi, Bardo, Cb 974, stele della Ghorfa (foto P. Pensabene).

2: Londra, British Museum 125183, stele della Gorfa (da: BISI, *art. cit.*, fig. 14).

Tavola VIII



1: Tunisi, Bardo Cb 967, stele della Ghorfa (da: C. PICARD, *Catalogue du Musée Alaoui*, Tunis s.d., tav. CIV).

2: Tunisi, Bardo Cb 972, stele della Ghorfa (foto P. Pensabene).

3: Henchir Meded, stele a Saturno (da: M. LEGLAY, *Saturne africain. Monuments,* I, Paris 1961, tav. IX, 5).

grava nel vicino santuario di Sicca Veneria, seguita dal suo stuolo di colombe[40]. Mentre è forse da riconnettere al sostrato numidico ellenizzato Dioniso, del cui culto abbiamo innumerevoli testimonianze nella zona fra Dougga e Mactar[41]. Infatti, se pure è vero che nelle stele del tophet di Cartagine non mancano iconografie dionisiache, tuttavia mi sembra più plausibile ipotizzare che la diffusione del culto sia piuttosto da ascrivere alla propaganda numidica, sempre aperta e recettiva nei confronti delle suggestioni che provenivano dall'Oriente ellenizzato, dove la devozione a Dioniso aveva ricevuto, dopo Alessandro, un notevole impulso. A conferma di ciò possiamo ricordare che nella monetazione di Bocco II ritroviamo sia il dio stante, accompagnato dalla fida pantera, sia il grappolo d'uva, così insistentemente riprodotti nelle stele della Ghorfa[42].

Ma tali considerazioni, che sottolineano la molteplicità di stimoli e suggestioni confluiti nel culto attestato a Maghrāwa, non sono tuttavia sufficienti a definire il problema del destinatario del culto stesso. A tal fine utili indicazioni sembrano invece venire dalla composizione figurata posta sul triangolo sommitale.

Lungo gli spioventi del frontone sono raffigurati per lo più in forma simbolica (disco o rosetta) (tavv. I, 1; IV, 1; VII, 1-2) ma talvolta in forma antropomorfa (testa oppure busto con raggi ovvero con crescente) (tav. VIII, 1, 2), Sol e Luna, che fungono da divini paredri alla somma divinità, pur essa raffigurata in forma simbolica (crescente sormontato da disco o rosetta) (tavv. IV, 1; V, 1) oppure cautamente antropomorfa (testa circondata da un semplice cerchio, da una corona schematizzata (tavv. I, 1; VII, 2; VIII, 2) oppure da una coppia di serpenti allacciati sotto il mento (tav. VIII, 1) o, infine, completamente antropomorfa (busto maschile con scettro e aquila) (tav. VII, 1).

[40] S. Moscati, *Sulla diffusione del culto di Astarte Ericina*, in «Oriens antiquus», VII, 1968, pp. 90-94; e, da ultimo, R. Zucca, *Venus Erycina tra Sicilia, Africa e Sardegna*, in *L'Africa romana*, VI, 1988, p. 773 ss.

[41] Mactar: Picard, *Civitas Mact.* cit. a n. 23, p. 49 ss.; Mastino, *art. cit.* a n. 24, p. 91; Dougga: *C.I.L.*, VIII, 26467, 26476, 26477; Cl. Poinssot, *Les ruines de Dougga*, Tunis 1983, p. 53; la presenza di *Liber* a Dougga e le sue tangenze con il culto di Saturno sono attestati anche dalla decorazione a tralci di vite della cella centrale del santuario di Saturno: Leglay, *op. cit.* a n. 11, p. 160. Si ricordi infine il tempio di *Liber Pater* e Venere a Musti (v. n. 39) e la dedica LIBERO PATRI AVG da Ksar Toual Zammeul: *I.L.Tun.*, 572.

[42] Per il culto di Dioniso a Cartagine v. da ultimo: C. Picard, *Les représentations du cycle dionysiaque à Carthage dans l'art punique*, in «Ant. Afr.», 14, 1979, p. 83 ss.; per le monete di Bocco II: H.R. Baldus, *Die Münzprägung der numidischen Königsreiche*, in *Die Numider*, Köln Bonn 1979, fig. 121, 16, 18.

Il destinatario del culto è dunque divinità cosmica, signora del tempo (simboleggiato da Sol e Luna), e di conseguenza frugifera. Tale accenno alla fecondità è reso perspicuo nella raffigurazione della testa circondata dai serpenti allacciati, che non sono gli urovori, come generalmente affermato[43], bensì il simbolo di Zeus che si accoppia con Rhea, come propone la Gozlan[44], che a ragione ne coglie la ridondante allusione alla fertilità.

Ora, se è vero che le qualità cosmiche e frugifere ben si attagliano a Tanit/Caelestis, è altresì vero che ancor meglio convengono a Saturno, come ha ben dimostrato il Leglay nel suo ormai classico contributo sul culto del dio. E non mi sembra si debba trascurare il fatto che nei soli due esemplari in cui la divinità si presenta completamente antropoforma, essa non veste panni femminili ma appare come divinità maschile, adulta, barbata con scettro ed aquila, con caratteristiche quindi giovie, le quali peraltro possono ben convenire anche a Saturno, come ha più volte ribadito il Leglay[45]. E che proprio di Saturno si tratti sembra confermato dal fatto che sugli ex-voto di tale dio ritroviamo frequentemente riprodotto il medesimo gruppo divino, caratteristico delle stele della Ghorfa, costituito da un vertice affiancato da due assessori (Sol e Luna oppure i Dioscuri). D'altronde non fa meraviglia ritrovare un'ulteriore attestazione del culto di Saturno in una zona dove tale divinità godette di ampia fortuna, come attestano i numerosissimi santuari che conobbero una ininterrotta frequentazione dall'età punica a quella romana[46].

Credo pertanto non sia azzardato concludere che le stele c.d. della Ghorfa costituiscono un'ulteriore, significativa testimonianza della capillare diffusione nella Proconsolare interna del culto di Baal Hammon/Saturno, divinità cosmica e frugifera, la cui fortuna è stata a ragione dal Leglay ricollegata all'elemento locale, non solo aperto verso culti astrali, come conferma Erodoto, ma permeato anche di esigenze enoteistiche[47].

[43] LEGLAY, *op. cit.* a n. 11, p. 104; BISI, *art. cit.* a n. 2, p. 85.

[44] S. GOZLAN, *Une structure ornementale de la mosaïque africaine: le «lacis de nœuds d'Hérakles»*, in «B.C.T.H.», 12-14, 1976-78 (1980), p. 80 ss. Il serpente urovoro ritroviamo invece in una stele da Copto e, come attributo di Saturno, in MART. CAP., *De nuptiis*, I, 70 e in un disegno del codice di Remigio del XII sec. (cfr. F. GHEDINI, *I mosaici con raffigurazioni zodiacali in Africa Proconsolare*, in *Astronomia e Astrologia nel mondo antico, Venezia 1988*, in corso di stampa).

[45] Cfr. BISI, *art. cit.* a n. 2, figg. 18, 33; sull'assimilazione Giove/Saturno v. LEGLAY, *op. cit.* a n. 11, p. 233 ss., ivi bibl.

[46] V. ad esempio al *Vicus Maracitanus*, a Dougga, a Mactar: LEGLAY, *op. cit.* a n. 11, pp. 62, 64 s., 71 s.

[47] Sul ruolo svolto da Massinissa nel diffondere il culto di Saturno v. LEGLAY, *op. cit.* a n. 11, p. 417 ss.; per il culto degli astri *ibidem*, p. 424; per le spinte enoteistiche *ibidem*, pp. 425, 487 e *passim*.

Édouard Lipiński

Pluton, hypostase chthonienne de Baal Hamon?

Pluton africain est un dieu au pouvoir fécondant, qui ne se retrouve guère ailleurs dans l'Occident latin[1]. Il est étroitement associé à Déméter et à Koré, comme le Pluton des monnaies d'Enna, en Sicile, où il figure au revers dans un quadrige, avec son épouse Koré, tandis que l'avers présente l'effigie de Déméter[2]. Le récit de Diodore relatif aux circonstances de l'adoption des déesses Thesmophores de Sicile par les Carthaginois[3], en 396 av.n.è., est confirmé par l'inscription funéraire punique d'une prêtresse de Koré. Cette épitaphe fut trouvée à Carthage, dans la nécropole d'Ard el-Khéraïb[4], qui était utilisée au IV[e] siècle av.n.è.[5]. L'association de Pluton aux deux déesses, devenues *Cereres* à l'époque romaine[6], est si étroite qu'on peut légitimement supposer que son culte a été introduit en Afrique du Nord en même temps que celui de Déméter et Koré[7]. Il serait donc antérieur à celui de Saturne africain, qu'on a subrogé au Kronos grec[8], et il se serait superposé aux aspects

[1] Pluton africain n'a fait l'objet que d'études très partielles ou indirectes, comme celle de M. LE GLAY, *Saturne africain. Histoire*, Paris 1966, p. 120-125, 235-236, à compléter par M. LE GLAY, *Nouveaux documents, nouveaux points de vue sur Saturne africain*, dans E. LIPIŃSKI (éd.), *Carthago*, Leuven 1988, p. 187-237 (voir p. 190-191, 195-196, 235), avec le point de vue différent de A. BESCHAOUCH, *Pluton africain*, «Karthago», 16, 1971-72, p. 103-105. L'article de S. RIBICHINI, *Agrouheros, Baal Addir et Pluton africain*, dans *Histoire et archéologie de l'Afrique du Nord. III[e] Colloque International*, Paris 1986, p. 133-142, ne présente qu'un intérêt limité pour l'étude du Pluton africain.

[2] R.S. POOLE, *A Catalogue of the Greek Coins in the British Museum. Sicily*, London 1876, p. 59, n[os] 9-10; E. et W. SZAIVERT - D.R. SEAR, *Griechischer Münzkatalog* I, München 1980, n° 911. Ces monnaies doivent être datées après 258 av.n.è.

[3] DIODORE de Sicile, *Bibliothèque* XIV, 77.

[4] *CIS* I, 5987 = H. BENICHOU-SAFAR, *Les tombes puniques de Carthage*, Paris 1982, p. 216, n° 49.

[5] P. CINTAS, *Manuel d'archéologie punique* II, Paris 1976, p. 343-352.

[6] M. LE GLAY, *Déméter et Koré*, dans *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique* (en préparation).

[7] M. LE GLAY, *Saturne africain. Histoire*, p. 121.

[8] L'identification de Baal Hamon à Kronos, l'équivalent grec de Saturne, remonte au moins au II[e] siècle av.n.è., comme le montrent les inscriptions grecques d'El-Hofra: A. BERTHIER - R. CHARLIER, *Le sanctuaire punique d'El-Hofra à Constantine*, Paris 1952-55, n[os] 3 gr., 4 gr., 5 gr., 6 gr.

chthoniens, c'est-à-dire fécondateurs, d'un Baal punique. L'épithète latine qui lui est attribuée et qui correspond le mieux à sa fonction de «frugifère» est, bien entendu, celle de *frugifer*[9]. Ce qualificatif, qui est l'équivalent exact du grec καρποφόρος, traduit vraisemblablement le participe ouest-sémitique *ṣober / ṣobar* ou un substantif de la même racine signifiant l'«entasseur» de blé ou de récoltes, comme l'indique l'emploi du verbe *ṣbr* en hébreu biblique[10] et post-biblique[11], et en araméen[12]. Or, certaines inscriptions de Néphéris, dans la riche et fertile vallée à la base de la presqu'île du Cap Bon, sont précisément dédiées *Domino Sobaresi*[13] ou *Saturno Sobaresi*[14]. Plutôt qu'un surnom topique, c'est une forme latinisée du punique **ṣobar* qu'il faut reconnaître dans cette épithète. Le fait que la dédicace *Domino Sobaresi* est employée aussi bien que *Saturno Sobaresi* invite à croire que le théonyme punique était *Ba'al Ṣobar*, «Baal l'entasseur» ou, si l'on préfère, «frugifère».

Si le «Frugifère» était identifié à Saturne africain à Néphéris, en pleine époque romaine, il n'en était pas de même partout, par exemple à *Musti*[15], à *Thuburbo Maius*[16], à *Thugga*[17] et surtout à *Sucubi*, l'actuel Henchir Brerrita, d'où nous vient une dédicace extrêmement intéressante à Pluton, qui n'est certes pas nommé *frugifer*, mais qui y apparaît comme le saint patron d'un *mizreḥ*, c'est-à-dire d'une association religieuse d'origine punique[18]. Il s'agit, comme on le sait, de la dédicace du portique d'un temple de Pluton, élevé par les suffètes de *Sucubi* et un groupe

[9] Cette épithète est attribuée à Pluton au moins à *Thuburbo Maius, Thugga* et *Musti*. Voir M. Le Glay, *Saturne africain. Histoire,* p. 122-123; A. Beschaouch, *art. cit.*; M. Le Glay, *art. cit.*, p. 195-196, 235.

[10] *Genèse* 41, 35.49.

[11] Par exemple, le Talmud de Babylone, traité du *Sabbat* 127a: *tᶜbû'ā ṣᶜbûrā*, «du grain entassé».

[12] *Frahang i Pahlavīk* XVIII, 18.

[13] M. Le Glay, *Saturne africain. Monuments* I, Paris 1961, p. 86-87, nos 4 et 5.

[14] *Ibid.*, nos 3, 6 et 7.

[15] *Plutoni Frugif(ero) Aug(usto) genio Mustis*: A. Beschaouch, *Mustitana,* «Karthago», 14, 1967-68, p. 117-224 (voir p. 176-179, no 6); cf. Id., *art. cit.* Il est donc probable que les deux autres dédicaces de *Musti* adressées au «Frugifère» se rapportent à Pluton: *CIL* VIII, 15577; 27436 = M. Le Glay, *Saturne africain. Monuments* I, p. 221, nos 1-2.

[16] *ILAfr* I, 238, à rapprocher de la dédicace à Pluton, *CIL* VIII, 12362.

[17] *CIL* VIII, 26467; 26468; 26470, à rapprocher des dédicaces à Pluton (*CIL* VIII, 26494; 26495; 26496), le *genius Thuggae* (*CIL* VIII, 26496; *ILAfr* I, 546).

[18] Sur *mizreḥ*, voir E. Lipiński, *Mizreh*, dans *Dictionnaire de la civilisation phénicienne et punique* (en préparation).

d'individus[19]. Cette inscription du Ier siècle de notre ère revêt une importance particulière du fait qu'elle est caractérisée par une onomastique libyco-punique et un formulaire latin dont les nombreuses incorrections pourraient refléter un original néopunique. Qui plus est, la dédicace provient d'un *misre*, transcription du mot punique *mizreḥ*, comme Claude Poinssot l'a bien ressenti il y a trente ans. Le président de l'association serait un certain *Felix Imilis Iamonis f(ilius)*, donc un Félix Himilcon, fils de Iamon; il est nommé en premier lieu, avant la formule de datation: «en l'an d'*Izazci et Zrubalis Anonis f(ilii), sufetes Sucubesium*». Tout porte donc à croire qu'il s'agit d'un culte traditionnel, associé du reste à celui des *Cereres*, comme l'indique la découverte d'un cippe d'une prêtresse des *Cereres* à *Sucubi* même.

L'association régulière de Pluton aux *Cereres* permet d'exclure d'emblée son identification à Baal Addir[20], qui n'est jamais mis en relation avec les deux déesses grecques. «Ce serait une hypothèse en l'air», comme le notait déjà Stéphane Gsell[21]. Il vaut mieux admettre que c'est, comme Déméter et sa fille, un dieu grec que l'on vénérait sous son nom grec, tout comme Koré, ou bien sous l'épithète de «frugifère», dans l'hypothèse *Ṣobar* ou *Ba'al Ṣobar*. Son aspect chthonien de maître du monde souterrain, d'où il veillait à la fécondité du sol, n'était cependant pas oublié en Afrique. Sans insister sur l'épitaphe grecque d'un Crétois à Lepcis Magna, vers 200 ap. J.-C., — «j'ai la demeure de Pluton et un sommeil d'airain»[22], — on peut relever une inscription funéraire versifiée d'Hadrumète, qui devrait dissiper tout doute à cet égard[23]:

> «Libre et affranchi du souci, tu es descendu, frère,
> aux Enfers, isolé et séparé de la vie pour l'éternité.
> Privé de la douce lumière et fuyant les tristes travaux,
> exclu de la terre, à la Cour du Père Pluton
> tu t'es trouvé, retiré des biens. Tant que la vie durait,
> accablé par de misérables soucis,tu ne songeais pas encore à l'Orcus...»

Par ailleurs, c'est probablement Pluton que figure la majestueuse tête barbue, coiffée d'une dépouille de coq, une oeuvre d'époque romai-

[19] C. Poinssot, *Suo et Sucubi*, «Karthago», 10, 1959, p. 93-129 (voir p. 93-112).

[20] Hypothèse défendue par S. Ribichini, *art. cit.*

[21] St. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* IV, Paris 1920, p. 297, n. 4.

[22] *IRT* 690, lignes 9-12.

[23] *CIL* VIII, 22971, inscription analysée par L. Foucher, *Hadrumetum*, Paris 1964, p. 289-292.

ne qui fut découverte dans la région de Carthage[24]. Or, on sait que le coq était non seulement consacré à Koré, l'épouse de Pluton[25], mais qu'il appartenait aussi à l'iconographie funéraire. On le rencontre, par exemple, dans la tombe VIII de la nécropole punique du Djebel Mlezza[26] et sur un petit moule de terre cuite, trouvé dans une maison de Kerkouane[27], laquelle devait appartenir, selon M. Fantar, à «un artisan potier, spécialiste dans la fabrication de ce genre d'objets cultuels en rapport avec les dieux et les morts»[28].

Le symbole par excellence du «Frugifère» était la main tenant trois épis de blé. Ce symbole de l'Orient gréco-romain figure, par exemple, sur une dédicace au Baal des Cieux à Palmyre[29] ou sur une monnaie de Panéas, aux sources du Jourdain, où il est accompagné de la légende grecque καρποφόρος, «frugifère»[30]; on le retrouve en Occident sur le denier d'Hadrumète[31] et l'*aureus* de Clodius Albinus[32] qui représentent le Baal Hamon d'Hadrumète tenant des épis de blé, symbole du *saeculum frugiferum* annoncé par la légende de l'*aureus*. Pluton «frugifère» semble ainsi avoir assumé certaines fonctions de Baal Hamon, notamment à Hadrumète, la capitale du Sahel, où une épitaphe[33] associe un prêtre de Pluton, *P(ublius) Rutilius Maxim(us), sacerdos Plutonis*, et une prêtresse de Caelestis, *Porcia Veneria, sacerdos Caelestis*, son épouse. Cela ne prouve pas d'une manière absolue l'association de Pluton et de Caelestis, mais cela implique une certaine subrogation de Pluton à Baal Hamon, dont la parèdre Tanit s'est vu qualifier de Caelestis. Par ailleurs, l'importance revêtue par Pluton dans des régions agricoles, dont il était le *genius*, présuppose l'attribution au dieu grec de certaines prérogatives de Baal Hamon. C'était notamment le cas dans la riche vallée agricole de l'oued Miliane, à *Thuburbo Maius*[34], dans la région de *Thugga*[35] et de *Musti*[36], mais aussi à la base de la presqu'île du Cap Bon, comme le montrent les sanctuaires ruraux découverts près de Korba[37] et de Soliman[38].

Le culte de Pluton africain est du reste attesté en de nombreux endroits[39], à *Thabraca*[40], *Simitthus*[41], *Zama Regia*[42], Madaure[43], *Thabarbusis*[44], Lambèse[45], *Zucchabar* dans la vallée du Bas-Chélif[46], à *Auzia*[47], *Aquae Thibilitanae*[48], Macomades de Numidie[49], *Mascula*[50], dans la région de Tébessa[51], à *Thala*, où Pluton avait un temple[52], à

[24] L. Heuzey, *Un dieu carthaginois de l'époque romaine,* «Revue d'Assyriologie», 2, 1882, p. 155-159 et pl. V.

[25] Par exemple, sur l'un des monuments de Locres Epizephyroi, datés vers 500 av.n.è., on voit Dionysos s'avançant, une coupe de vin à la main, vers deux divinités assises, Pluton tenant une grenade et Koré portant un coq: *PW* XIII/2, col. 1362-1363. Pour les rapports entre Pluton et Dionysos, on peut voir K. Schauenburg, *Pluton und Dionysos,* «JDAI», 68, 1953, p. 38-72.

[26] On trouvera une bonne reproduction des peintures dans *I Fenici*, Milano 1988, p. 449.

[27] M. Fantar, *Kerkouane* III, Tunis 1986, p. 316 et 361, pl. CXLII.

[28] M. Fantar, *Eschatologie phénicienne punique,* Tunis 1970, p. 21.

[29] H.J.W. Drijvers, *The Religion of Palmyra* (Iconography of Religions XV, 15), Leiden 1976, pl. XXVI, 2.

[30] Y. Meshorer, *The Coins of Caesarea Paneas*, «Israel Numismatic Journal», 8, 1984-85, p. 37-58 et pl. 7-15 (voir p. 39 et pl. 7E). L'émission date de l'année 31 de notre ère.

[31] L. Müller, *Numismatique de l'ancienne Afrique* II, Copenhague 1862, p. 52, n° 29; E. Lipiński, *Syro-fenicische wortels van de karthaagse religie,* «Phoenix», 28, 1982 [1984], p. 51-84 (voir p. 72, fig. 19).

[32] *Ibid.*, p. 72, fig. 18.

[33] *CIL* VIII, 22920. Cf. L. Foucher, *op. cit.*, p. 262.

[34] Voir ci-dessus, n. 16.

[35] Voir ci-dessus, n. 17.

[36] Voir ci-dessus, n. 15.

[37] Sur le sanctuaire de Korba, où des statues de terre cuite de Pluton et des *Cereres* sont venues au jour, voir G. Picard, *Le monde de Carthage*, Paris 1956, p. 66-68.

[38] G. Picard, *Nouveaux documents sur le culte des Cereres dans l'Afrique proconsulaire,* dans *Actes du 79e Congrès National des Sociétés Savantes, Alger 1954. Section d'archéologie et d'histoire de l'art,* Paris 1955, p. 237-252.

[39] *CIL* VIII, *Suppl.* 5, p. 229.

[40] Tabarca: *CIL* VIII, 18679.

[41] Chemtou: *CIL* VIII, 14553.

[42] *CIL* VIII, 12018.

[43] *ILAlg* I, 2041 (*Frugifero*); 2065; 2066; 2208 = *CIL* VIII, 4683; *ILAlg* I, 2211 = *CIL* VIII, 4680; *ILAlg* I, 2220; 2224; 2229 = *CIL* VIII, 4687.

[44] Aïn Nechma: *ILAlg* I, 471 = *CIL* VIII, 17512.

[45] *CIL* VIII, 2629.

[46] Miliana: *CIL* VIII, 9609 = 21482.

[47] Sour el-Ghoslane: *CIL* VIII, 9020.

[48] Hammam Meskoutine: *ILAlg* II, 4586 = *CIL* VIII, 18811.

[49] Oum el-Bouaghi: *CIL* VIII, 18679; 18682.

[50] Khenchela: *CIL* VIII, 2231.

[51] *ILAlg* I, 2999 = *CIL* VIII, 1838 = 16498; *ILAlg* I, 3490; 3517 = *CIL* VIII, 16693; *ILAlg* I, 3624.

[52] *CIL* VIII, 23821.

Koudiat es-Souda, au sud-est du Kef[53], à *Giufi*[54] et, bien sûr, à *Sucubi*. Cette liste n'a pas la prétention d'être complète et c'est une monographie qui serait nécessaire, qui tiendrait compte, à la fois, des inscriptions et de l'iconographie. Elle permettrait de mieux voir comment Pluton, demeuré distinct de Saturne africain, partage néanmoins avec ce dernier certaines prérogatives, soit qu'elles eussent été héritées parallèlement de Baal Hamon par les deux divinités, soit que Saturne, du fait de son omnipotence, les ait prises à Pluton, qui en aurait été le premier titulaire. Ce serait le cas, pensons-nous, de l'épithète de «frugifère», bien qu'Apulée, parlant de *Iupiter frugifer*[55], songe certainement à Saturne africain, assimilé plus d'une fois à Jupiter[56], le maître universel. Pluton, pourtant, en tant que maître du monde souterrain, était le mieux placé pour faire germer le blé et l'amasser, s'il est vrai qu'il était *ṣobar bar*, «l'entasseur de blé».

[53] *CIL* VIII, 27763.

[54] Bir-Mcherga: *CIL* VIII, 12379; 12380; 12381.

[55] Apulée, *De Mundo* 37.

[56] M. Le Glay, *Saturne africain. Histoire,* p. 234-235.

Patrizio Pensabene

Il tempio di Saturno a Dougga e tradizioni architettoniche d'origine punica

1. Introduzione

Uno degli aspetti più caratteristici dell'architettura religiosa africana in età imperiale è la numerosa attestazione di templi a più celle accostate lungo i fianchi. Abbiamo scelto come esemplificazione di questa forma il tempio di Baal / Saturno a Dougga (Fig. 1), in quanto ci è sembrato un buon punto di partenza per un tentativo di risalire all'origine di questa tipologia architettonica punica e alle ragioni storiche e religiose che ne hanno determinato la ripresa in età imperiale anche avanzata.

Si tratta di una ripresa caratterizzata dal contrasto tra l'evidente conservatorismo nella pianta e invece gli elementi della decorazione architettonica del tutto appartenenti alle mode architettoniche introdotte in Africa con l'età imperiale: è ormai assodato come in corrispondenza degli stretti legami politici ed economici con Roma, dovuti alle produzioni agricole africane destinate all'annona di Roma, si sia verificata nei paesi magrebini un'ampia attività edilizia con l'assunzione di tipi architettonici, strutturali e decorativi, direttamente derivanti da Roma. Tuttavia, all'interno di questa politica di urbanizzazione e monumentalizzazione dei centri africani, si riscontra anche la frequente ricostruzione ad opera di benefattori locali dei più antichi santuari punici.

Questo particolare aspetto dell'attività edilizia religiosa non è però il segno di una contrapposizione alla politica religiosa ufficiale importata da Roma, bensì di un programma preciso delle classi dirigenti locali atto ad esprimere l'adesione allo Stato romano e alle condizioni socio-economiche anche attraverso la religione tradizionale. Questo programma si realizza con l'adozione nei santuari di tradizione locale di elementi architettonici dell'elevato nella tradizione romana: infatti nelle ricostruzioni del II secolo e dell'età severiana non sono più presenti capitelli ed elementi della trabeazione riportabili all'architettura punico-ellenistica,

* Il presente contributo, per il quale devo utilissimi suggerimenti bibliografici a Gioacchino Falsone, nasce all'interno di una ricerca sull'architettura monumentale nell'Africa romana, a cui sto lavorando insieme a Marina Milella.

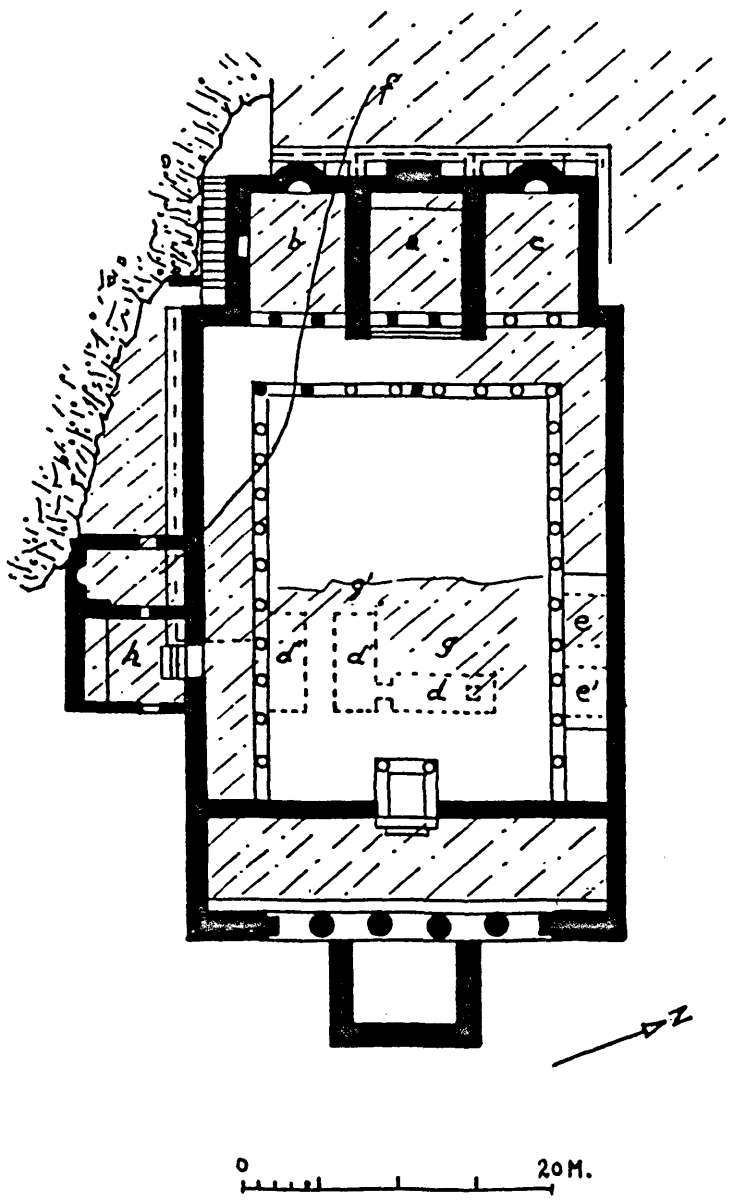


Fig. 1: Dougga, Tempio di Saturno (dal Leglay).

come invece ancora si verificava nei templi di tradizione punica dal I sec. a.C. al I sec. d.C.[1]. Ma il segno evidente di questa volontà celebrativa dell'adesione a Roma è dato dalle iscrizioni dedicatorie agli imperatori: anche in questo tipo di templi, come quello di Saturno a Dougga, all'iscrizione di grandi dimensioni e posta in diretto risalto, è affidato l'immediato messaggio di celebrazione dei rapporti romano-africani. Anzi non è un caso che si siano spesso ricostruiti proprio questi santuari in quanto si tratta di luoghi di culto in cui può presumersi che ancora forte fosse l'afflusso di fedeli: le divinità in essi venerate, assimilate a quelle romane, erano dunque chiamate al ruolo di protettrici di Roma e degli imperatori e sotto questo aspetto vanno viste le monumentali ricostruzioni dei loro santuari.

Sono queste le ragioni che ci hanno spinto ad una ricerca sui precedenti architettonici del tempio a tre celle: non si tratta infatti di una semplice innovazione di età imperiale apportata al tipo di tradizione africana con un'unica cella senza podio affacciata su una corte porticata, ma senza sporgere da essa, quale ad esempio testimoniato a Thuburbo Maius in un santuario (il c.d. Tempio di Cerere - Fig. 2) ricostruito sotto Commodo[2] (tra l'altro decorato con marmi d'importazione a conferma dell'importanza data alla ricostruzione di questi santuari); si è di fronte invece alla persistenza in Africa, anche nel periodo romano, della tradizione orientale del santuario a triplice cella, che evidentemente, come vedremo, era adottato in ambiente fenicio ed anche cartaginese. Le modalità del conservatorismo a livello di pianta inoltre potranno darci informazioni sui significati assunti nei nuovi santuari dalle eventuali modificazioni dello schema strutturale di base.

2. Il tempio di Saturno a Dougga

Il santuario di Dougga (Fig. 1) era già noto alla fine dell'800, in base agli scavi del 1893[3], ma interventi più sistematici furono ancora com-

[1] Per capitelli «tuscanici» di un tipo elaborato in ambiente punico e spesso ritrovati in aree sacre in cui i santuari furono ricostruiti in età imperiale v. A. LÉZINE, in «Karthago», 6, 1955, pp. 16-24, tavv. 2, 3.

[2] LEZINE, *Thuburbo Maius*, Tunis 1968, p. 24, fig. 25; N. DUVAL in «BCTH», n.s., 7, 1971, p. 277, figg. 9, 10.

[3] L. CARTON, *Le Sanctuaire de Baal Saturne à Dougga*, «Nouvelles Archives des Missions», 7, 1897, pp. 367 ss., tavv. 1-4. cfr. R. CAGNAT, P. GAUCKLER, *Les temples païens*, 1898, pp. 82 ss., tavv. 25-27; L. CARTON, *Dougga. Ruines de Thugga*, Tunis 1929, p. 31.

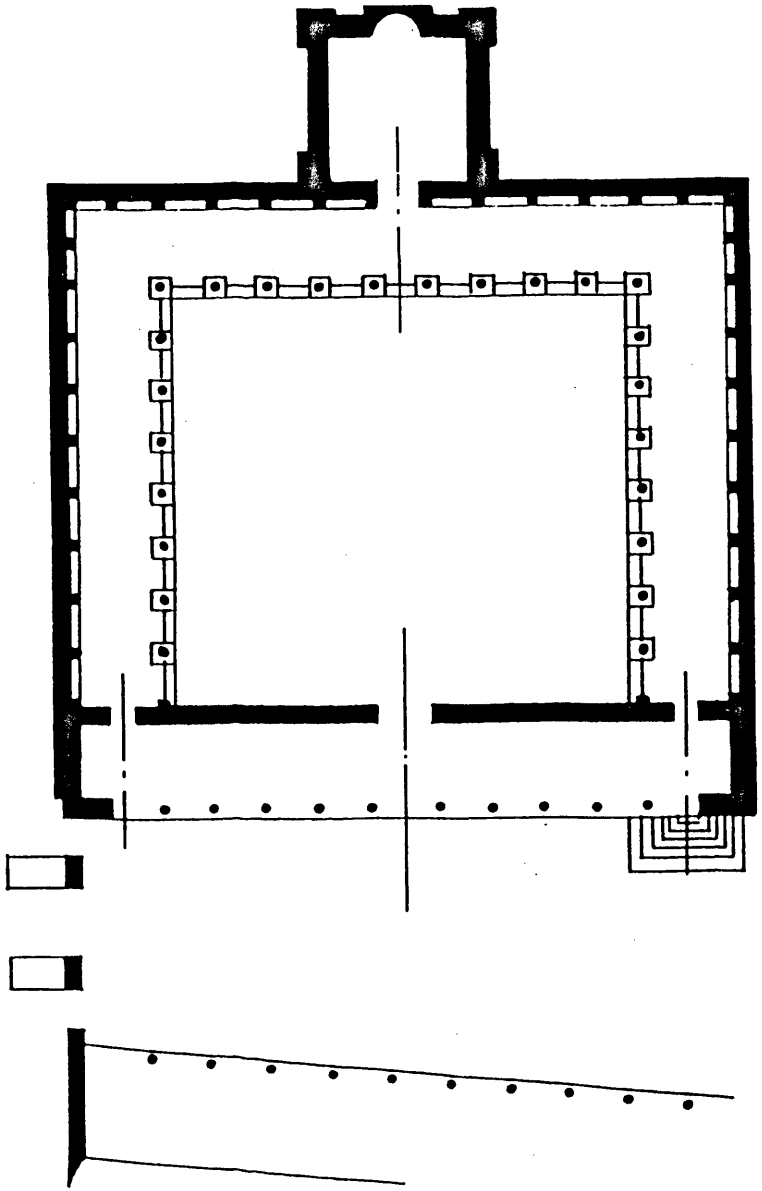


Fig. 2: Thuburbo Maius, Tempio di «Cerere» (dal Lézine).

piuti nel 1927[4] e nel 1954[5] quando furono rinvenuti numerose altre stele ed oggetti relativi alla fase più antica[6] ed anche frammenti scultorei della statua di culto di Saturno[7] della fase imperiale; si rinvenne inoltre la testa appartenente ad una statua togata — questa già scoperta negli scavi del 1893 —, che ne permise l'identificazione con il genio della città[8]. In effetti il santuario presenta due fasi principali: la prima costituita apparentemente da un Tophet, una vasta area libera nella quale avvenivano le offerte sacrificali testimoniate da diverse stele votive neo-puniche, da tavole di offerte e da *unguentaria*. Le stele erano erette sul luogo dove venivano sepolte le urne con i resti degli animali sacrificati: su di esse erano raffigurati simboli di Tanit e immagini di offerte e di animali davanti all'altare (Figg. 3, 4), in base ai quali è stato possibile dividerle in due gruppi databili rispettivamente al II-I sec. a.C. e al I-II sec. d.C.[9].

Questo primo santuario di Baal occupava una zona molto più ridotta di quella successiva imperiale, rispetto a cui si trovava in corrispondenza del settore sud. Al momento della ricostruzione, l'area di culto precedente fu interrata e sopraelevata di almeno due metri per ottenere la piattaforma del nuovo edificio: del precedente santuario viene sicuramente conservato il caratteristico impianto a grande corte.

Il santuario fu riedificato nel 195 d.C. e l'altura su cui sorgeva era ancora al di fuori della cinta muraria romana, a nord nord-est della città. Il nuovo complesso consisté in un atrio, in una corte porticata e in tre celle accostate che ne occupano il lato est.

L'atrio, rettangolare, ha l'aspetto di un vero e proprio propileo monumentale in quanto presenta la parete frontale interrotta da una larga apertura tetrastila corinzia (Tav. I,1): questa non costituisce però l'entrata al santuario, bensì permette l'accesso soltanto ad una stretta terrazza artificiale esterna («suggestus»), sempre rettangolare, non rivolta verso la città, bensì verso la valle ad est, dove passava la strada da Cartagine a Theveste[10].

[4] R. Lantier, L. Poinssot, in «BCTH», 1941-42, pp. 78-81.

[5] Cl. Poinssot, in «Karthago», 6, 1955, p. 32 ss.

[6] R. Lantier, L. Poinssot, in «BCTH», 1941-42, p. 224 ss.; L. Poinssot, *Les ruines de Dougga*, Tunis 1958, p. 64 ss.

[7] Poinssot in «Karthago», 6, 1955, p. 32 ss.

[8] Id., p. 49 ss., dove per la statua si è proposta l'identificazione di un personaggio reale eroizzato come genio.

[9] M. Leglay, *Saturne Africain*, Monuments, I, Parigi 1961, pp. 207-212.

[10] Si ritiene che questa terrazza con la relativa costruzione avesse lo scopo di rafforzare su questo lato la balza rocciosa su cui sorgeva il santuario soggetto a slittamenti del suolo: Lantier, Poinssot, in «BCTH», 1941-42, p. 81.

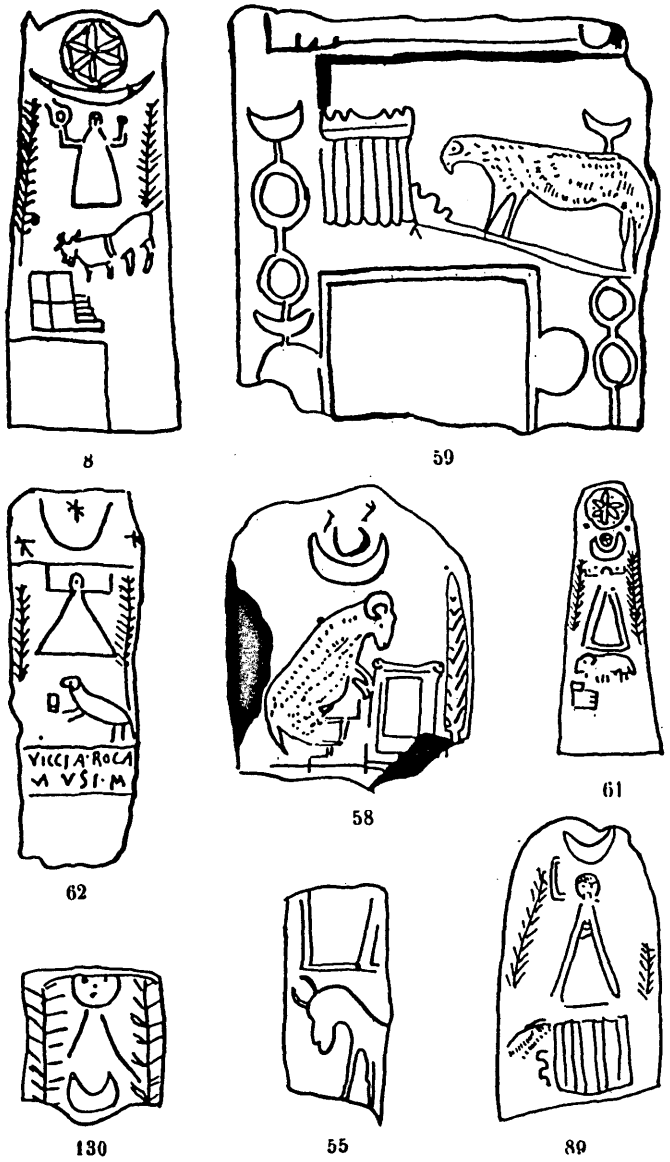


Fig. 3: Stele da una favissa del Tempio di Saturno a Dougga (da R. Lantier e L. Poinssot).

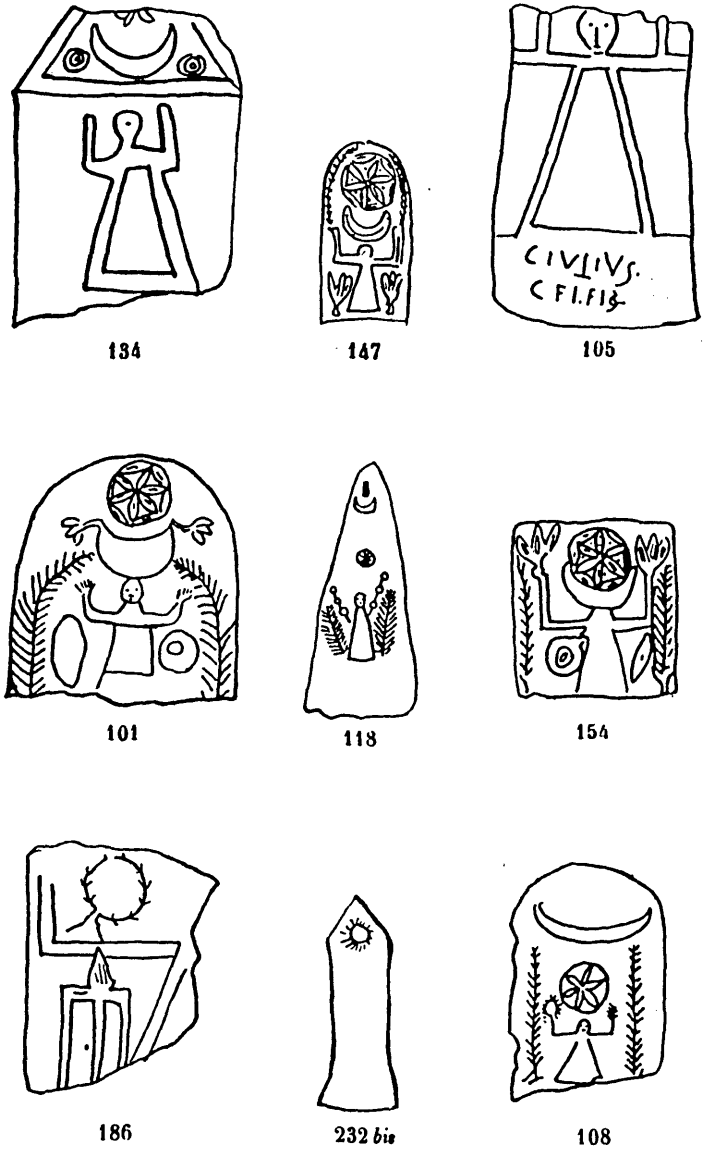


Fig. 4: Stele da una favissa del Tempio di Saturno a Dougga (da R. Lantier e L. Poinssot).

Tra l'atrio e la corte il collegamento avveniva tramite un piccolo propileo (Tav. I,2) al centro del lato ovest della corte ed in asse con la cella mediana: esso presentava due colonne prima dell'ingresso, all'interno della corte, mentre all'esterno era preceduto da una piccola scalinata di due o tre gradini, poi soppressa quando si costruì l'atrio, che dunque è stato aggiunto successivamente.

La corte (m. 31 × 26), in origine lastricata, era circondata sugli altri tre lati interni da un portico d'ordine corinzio con colonne poggianti su uno stilobate in blocchi e con pavimento in origine probabilmente musivo: il soffitto era a volta con un'ossatura costituita da tubi fittili secondo un uso molto comune a Dougga («voûte en berceau»), mentre il tetto doveva essere piano a terrazza. Nel sottosuolo della corte sono state rinvenute quattro cisterne (nell'angolo nord-est e sotto il tratto contiguo del portico) e una favissa[11] da dove provengono circa 290 stele del santuario precedente.

L'entrata alla corte era costituita non tanto dal piccolo propileo sul lato ovest, perché questo finì per servire di comunicazione solo con l'atrio, quanto da un ingresso aperto sul lato sud: questa porta, con tre gradini di accesso, però non immetteva direttamente all'esterno, bensì in una piccola sala rettangolare con due porte sui fianchi est ed ovest, la prima conducente all'esterno, la seconda in comunicazione con un'altra saletta con absidiola sul lato corto sud e con portico sul lato est[12].

Le colonne corinzie del portico sostenevano una trabeazione sul cui fregio era incisa l'iscrizione dedicatoria attraverso la quale siamo informati che il *pagus* e la *civitas* di Thugga completano il tempio di Saturno in onore di Settimio Severo, della moglie Giulia Domna e di Clodio Albino, grazie alla munificenza di L. Octavius Victor Roscianus[13].

Descriviamo brevemente alcuni degli elementi dell'elevato architettonico: rileviamo che i fusti delle colonne dell'atrio tetrastilo sono lisci con sommoscapo dal tondino notevolmente sporgente (Tav. II,1,2).

I capitelli corinzi, due dei quali con la parte superiore molto scheggiata e frammentaria, sono a due corone di foglie d'acanto articolate in lobi a lunghe fogliette e separati da strette zone d'ombra triangolari e verticali; la zona

[11] LANTIER, POINSSOT, in «BCTH», 1941-42, p. 80, nota 3; cfr. anche CARTON, *Dougga* cit., p. 33, per il ritrovamento di altre stele e di più di seicento urne fittili, a forma di vaso contenenti ossa di piccoli animali, rinvenute nella zona nord-ovest della corte, sotto il portico relativo.

[12] In queste sale si proposto di riconoscere le *aediculae* menzionate nelle iscrizioni di dedica del tempio: v. oltre nota 13.

[13] V. da ultimo LEGLAY, *Saturne Africain*, Monuments cit., p. 213, n. 5.

mediana delle foglie presenta una stretta costolatura centrale che si svasa leggermente in alto ed in basso, ai lati della quale vi sono altre due strette costolature convergenti verso la base di quella centrale (Tav. II,1). In tal modo le foglie non appaiono solcate da scanalature verticali e parallele bensì convergenti. I lunghi caulicoli sono piuttosto stretti e con orlo a sepali rovesciati: da essi si originano i calici, le volute e le elici, ora mancanti, mentre dalla cima delle foglie centrali della seconda corona nasce un alto e slanciato calicetto per lo stelo del fiore dell'abaco (Tav. II,2). Si tratta di capitelli nella tradizione canonica del capitello corinzio occidentale adottato in Africa dall'età traiano-adrianea a quella severiana, caratterizzati da forme slanciate e dall'intaglio degli elementi vegetali abbastanza accurato: la convergenza delle costolature centrali verso il centro della base delle foglie, che evita la monotonia delle scanalature verticali e parallele, si inserisce in una tendenza delle officine africane riscontrabile anche altrove, ed esempio a Gemila, nelle Grandi Terme Sud, a Maktar nella Schola Iuvenum ecc.[14].

Le basi, sia quelle che si conservano dell'atrio tetrastilo (Tav. II,3), sia del piccolo propileo distilo, sia del portico, sono del tipo composito[15] (Fig. 5): sul plinto quadrato poggia un sottile toro inferiore separato tramite due *scotiae* dal toro superiore; le due scotiae sono inquadrate da due listelli e tra di esse vi è un astragalo liscio abbastanza sporgente. Vanno rilevate la concavità poco accentuata della *scotia* inferiore, più alta del sottostante toro piuttosto sottile, e ancora la ridotta concavità della *scotia* superiore.

Il fregio-architrave iscritto (Fig. 6) è costituito da diversi blocchi in ciascuno dei quali è intagliato il fregio liscio e piatto, rientrante rispetto alla *taenia*, e l'architrave a due fasce coronato da una gola rovescia[16] (Tav. III,1); il soffitto dell'architrave è decorato con stretti lacunari terminanti alle estremità con archetti concavi che dovevano corrispondere alla sporgenza dei fiori dell'abaco dei capitelli sopra cui poggiavano (Tav. III,2).

Delle cornici del portico[17] restano alcuni elementi modanati con una gola diritta sormontata da uno spesso listello (Tav. III,3) e con una corona molto bassa dal soffitto ridotto; le modanature inferiore sono costituite da una gola rovescia tra due listelli (Fig. 6).

Un'ultima menzione riguarda l'angolo superiore destro della trabeazione di un portale, con gli stipiti e l'architrave incorniciati da due gole rovesce separate da un listello e inquadrate lungo il margine esterno da un altro listello piuttosto spesso. La cornice è invece modanata con una gola diritta sormontata da un listello (Tav. IV,1).

Le tre celle sono rettangolari, delle stesse dimensioni e aperte sul portico con un passaggio distilo: le due laterali presentano sul fondo, al centro

[14] Cfr. P. PENSABENE, *La decorazione architettonica, l'impiego del marmo e l'importazione di manufatti orientali a Roma, in Italia e in Africa*, in *Società romana e impero tardo antico*, III, Roma 1986, p. 368 ss., figg. 33, d, e; M. MILELLA, in *L'Africa romana*, VI, p. 417 ss.

[15] N. FERCHIOU, *Architecture romaine de Tunisie*, Tunis 1975, pp. 28, 29, tav. 11.

[16] EAD., p. 69, tav. 15.

[17] EAD., pp. 73, 78.

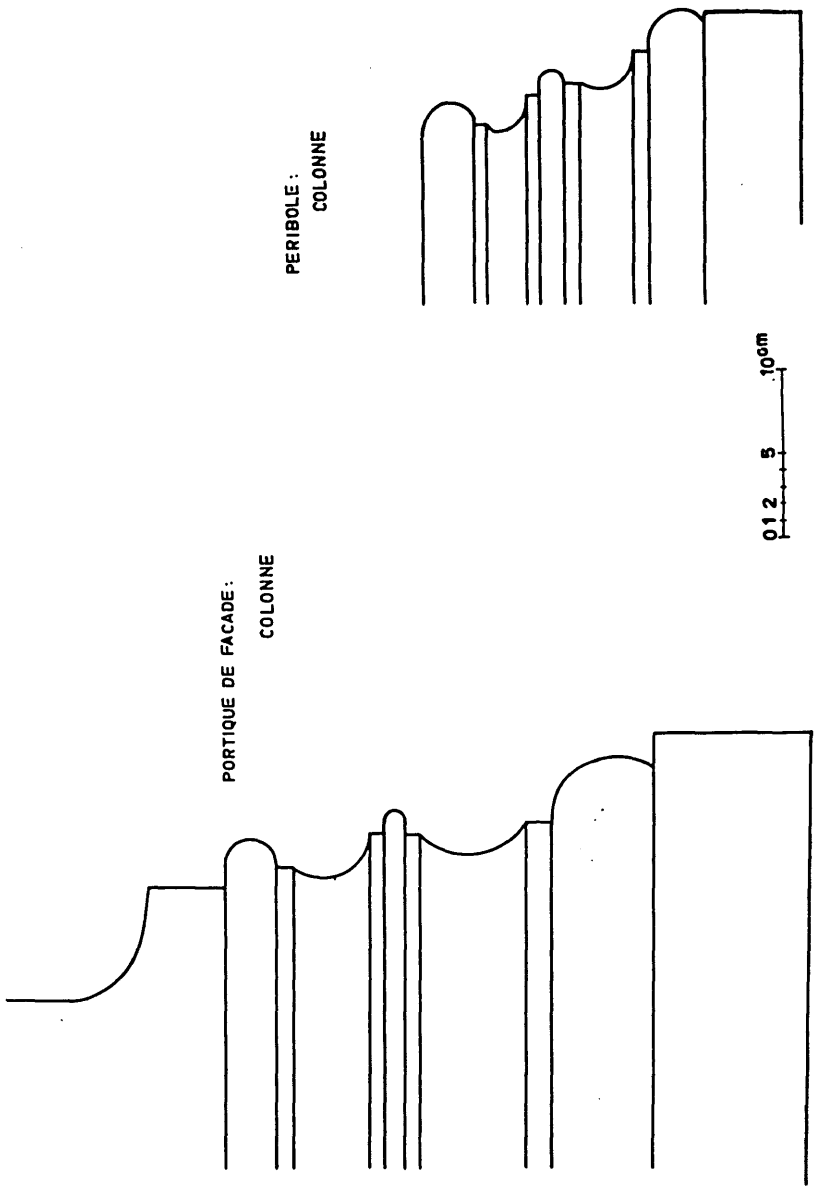


Fig. 5: Dougga, Tempio di Saturno, sezioni delle basi dell'atrio e del portito (da N. Ferchiou).

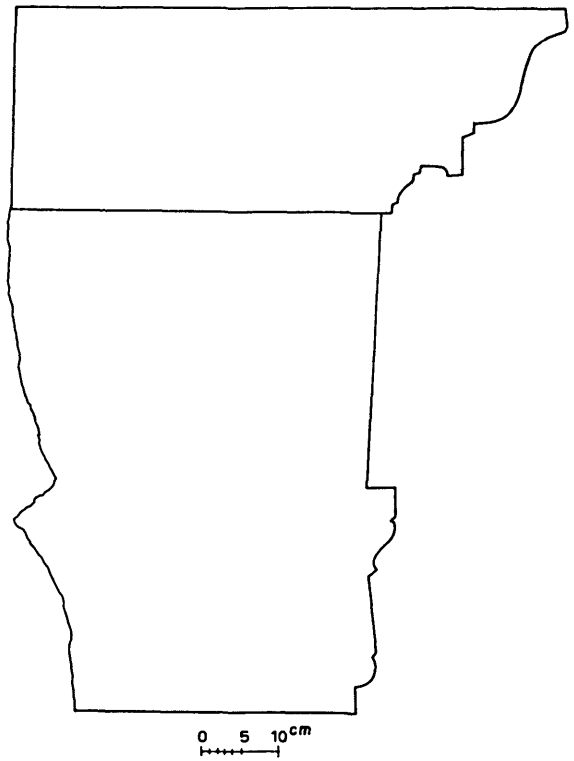


Fig. 6: Dougga, Tempio di Saturno, trabeazione del portico, sezione (da N. Ferchiou).

della parete, una piccola abside; quella centrale invece è occupata sul fondo da un bancone, sopra il quale, a circa m. 1,30 dal suolo, vi era un'altra piccola nicchia[18]; il pavimento di questa cella era inoltre leggermente rialzato rispetto alle laterali e di conseguenza l'accesso era preceduto da due gradini. Il soffitto delle tre celle era con volte a botte: resta una parte della volta della cella centrale, con rivestimento di stucco decorato

[18] Cfr. L. POINSSOT, in «BCTH», 1941-42, p. 81: dalle piante del tempio non è chiara la forma di questa parete, sebbene risulta all'esterno la sporgenza non di un'absidiola come nelle celle laterali, bensì di un blocco di muratura rettangolare; il CARTON, in *Dougga* cit., p. 33, parla espressamente dell'esistenza di una nicchia su questa parete.

con tralci d'uva[19] (Tav. IV,2,3). Poiché le tre celle si affacciavano, come si è detto, all'interno del portico, il loro fronte non sporgeva da questo e non presentava un particolare risalto architettonico. Il tetto era piano e ciò spiega la presenza di una grande scala costruita lungo il fianco della cella meridionale, che doveva consentire l'accesso al tetto a terrazza.

Ciascuna delle celle conteneva una o più statue di divinità e numerosi oggetti di culto: la statua di Saturno era in quella centrale, mentre il genio protettore della città era nella cella meridionale (qui era stato rinvenuto il corpo della statua maschile togata sopra menzionata, a cui era pertinente la testa velata con corona turrita rinvenuta all'interno di un crollo sottostante al Santuario)[20].

In asse con la cella mediana, nell'intercolumnio centrale del portico antistante vi sono due impronte di piedi incise nello stilobate, interpretate come vestigia.

Rispetto a quanto detto, vogliamo in conclusione rilevare alcune caratteristiche principali che ci saranno utili in seguito nella definizione dell'origine architettonica del santuario:

1 - presenza di tre vani di culto affiancati che sporgono sul retro della corte porticata e non all'interno di questa;

2 - vano centrale con panchina e nicchia sul fondo;

3 - ingresso alla corte porticata non in asse rispetto al vano centrale bensì di fianco.

3. Caratteristiche dei templi africani a tre celle

Recentemente le caratteristiche dei santuari africani di tradizione locale sono state rilevate nei lavori di M. Leglay[21] su «Saturne Africain», di R. Rebuffat e G. Hallier su Thamusida[22], e di H. Morestin sul tempio B di Volubilis[23] ed in passato spunti importanti sui rapporti tra l'architettura di tradizione punica e quella orientale erano contenuti in ricerche

[19] CARTON, *Le sanctuaire de Baal-Saturne à Dougga* cit., p. 367»; ID., *Dougga* cit., p. 32.

[20] V. nota 7.

[21] M. LEGLAY *Saturne Africain*, Histoire, Paris 1966, p. 265 ss.

[22] G. HALLIER, R. REBUFFAT, *Thamusida*, 2, Paris 1970, p. 231 ss.

[23] H. MORESTIN, *Le temple B de Volubilis*, Paris 1980, p. 39 ss.

di A. Lézine[24] e di G. Picard[25]. Sono stati raccolti almeno tredici esempi quasi tutti accomunati dalla presenza di una grande corte porticata e di una o tre celle, distinguendo i casi in cui queste non sporgono dentro la corte, bensì si aprono sulla parete di fondo di uno dei lati del portico. Già dal Lézine era stata stabilita una prima distinzione in due principali gruppi: nel primo le celle non sono elevate su un podio, bensì su uno stilobate con pochi gradini (templi di Dougga — Fig. 1 —, di Ippona[26], di Sbeitla — Fig. 7); inoltre, a Dougga, la corte non è porticata sul lato anteriore, opposto alle celle, in quanto vi era su questo lato il muro del recinto con i propilei, mentre è porticata anche sul quarto lato a Sbeitla, dove, tuttavia, ugualmente l'entrata è costituita da un atrio porticato[27]. Non dedicato a Saturno, ma ad Apollo era a Bulla Regia un altro tempio di questo tipo: costruito sul lato nord del foro e senza podio, presentava una cella rettangolare più larga che lunga, ai lati della quale vi dovevano essere altre due celle (se ne conserva attualmente solo una); anche qui esse si affacciavano sul retro del portico che circonda l'area del foro e pure in questo caso si è supposta l'esistenza di un precedente santuario punico, sul quale in età tiberiana s'impiantò il tempio, poi ristrutturato nel periodo adrianeo e nuovamente ricostruito nel II o III secolo d.C. quando forse fu abbandonata una delle celle[28].

Rispetto allo schema di questo primo gruppo, che sembra più antico e che è comune anche ai santuari ad una sola cella (templi di Caelestis, della Pace e di «Cerere» a Thuburbo Maius — Fig. 2 —, tempio di Esculapio nel Djebel Oust[29] — Fig. 8) o a cinque celle (tempio di «Liber Pater» a Dougga[30]), il secondo gruppo comprende templi nei quali

[24] A. LÉZINE, *Architecture romaine d'Afrique*, Paris 1961, p. 102.

[25] G. PICARD, in «RA», 1964, p. 178 ss.

[26] Sul tempio di Baal-Saturno d'Ippona v. da ultimo: LEGLAY, *Saturne Africaine*, Monuments, I, p. 431 ss., fig. 8 e bibl. cit.

[27] LÉZINE, *Architecture Romaine d'Afrique* cit., p. 102, fig. 36; N. DUVAL, in «BCTH», n.s., 7, 1971, p. 269, fig. 3.

[28] ID., p. 86, fig. 82.

[29] N. DUVAL, in «BCTH», n.s. 7, 1971, p. 291, fig. 17.

[30] CL. POINSSOT, *Le ruines de Dougga*, cit., p. 53: in questo tempio la corte è circondata dal portico su tutti e quattro i lati (v. anche il tempio di Saturno a Sbeitla — Fig. 7 ecc.) e le cinque celle si estendono per tutta la larghezza del lato nord-ovest della corte, dietro cui si aprono; inoltre la cella centrale è più grande e più larga che lunga, con absidiola al centro della parete di fondo.

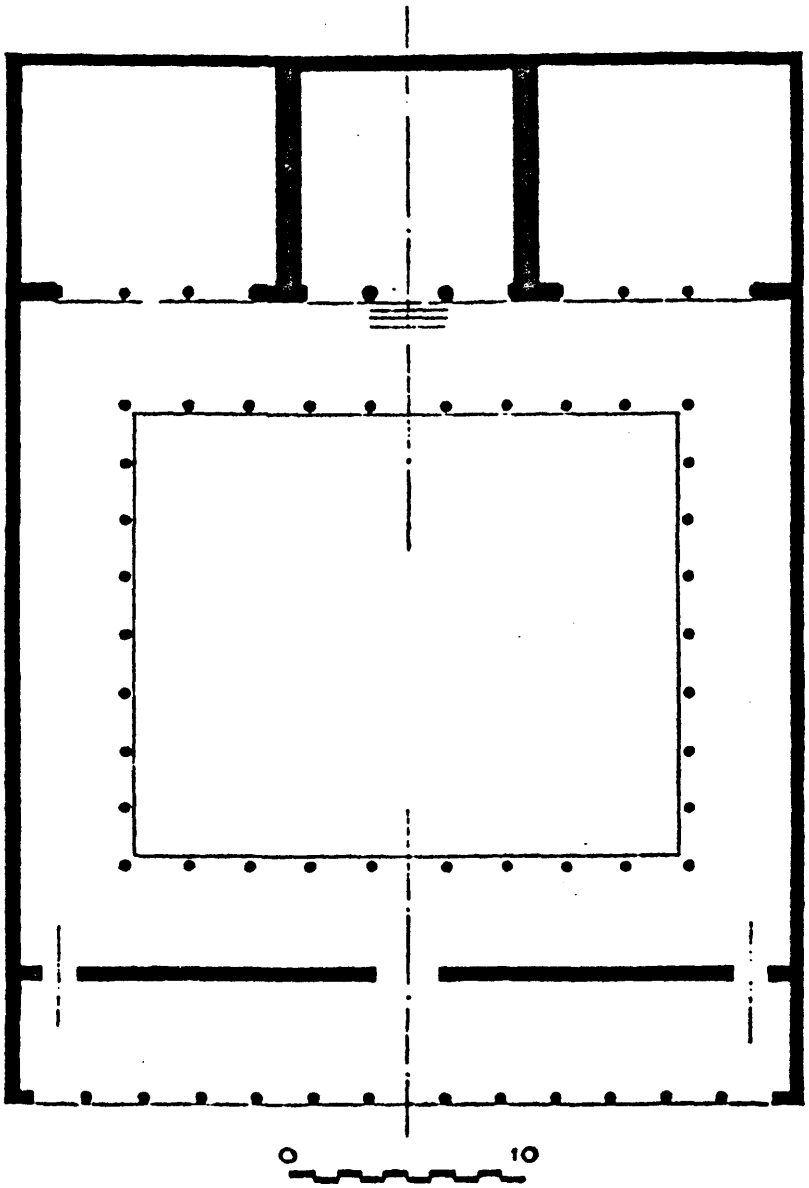


Fig. 7: Sbeitla, Tempio «a corte» (dal Lézine).

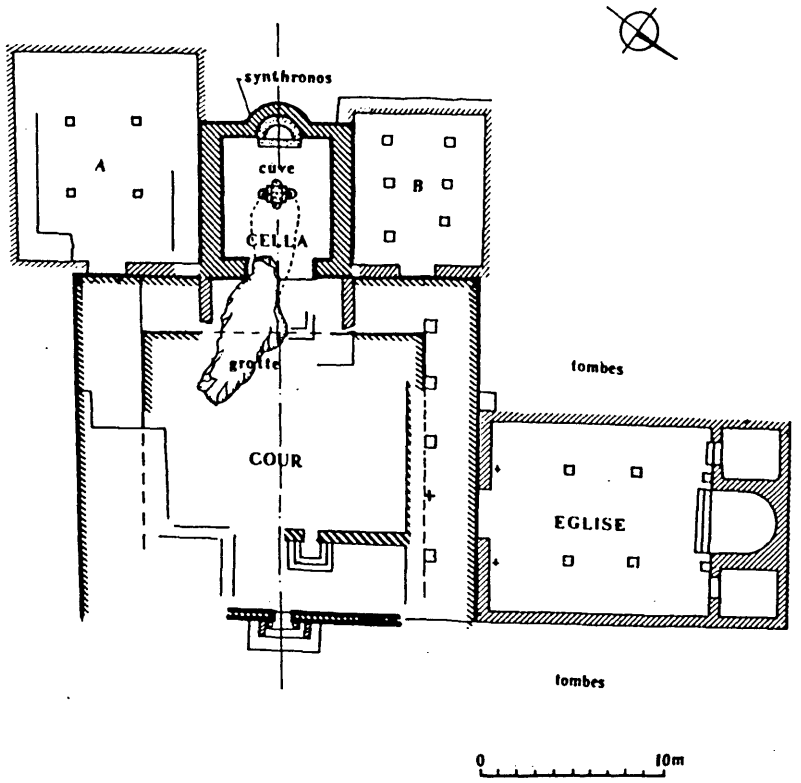


Fig. 8: Djebel Oust, Tempio di «Esculapio» (da N. Duval).

è evidente l'inserzione di forme di tradizione greco-romana, non limitata soltanto all'accentuazione dell'asse centrale o all'elevato con elementi decorativi di tipo occidentale o a particolari della tecnica costruttiva, ma riguardante cambiamenti strutturali dovuti al podio e al risalto dato alla facciata delle celle: queste sporgono dal portico ed evidentemente dovevano presentare un coronamento a frontone e un tetto a doppio spiovente e non a terrazza[31]. Citiamo i templi, sempre dedicati a Saturno,

[31] Cfr. LÉZINE, *Architecture punique* cit., p. 28 sulla tradizione cartaginese dell'uso della copertura a terrazza anche per gli edifici di culto e per la rarità dei templi a frontone in Africa durante il periodo punico.

di Thuburnica, di Timgad (Fig. 9) e di Haidra[32], e ancora il tempio a tre celle di Thamusida[33].

Va dunque rilevato come questa tradizione architettonica di santuari con celle accostate deve aver dato luogo, proprio a causa di inserimenti più o meno rilevanti di elementi estranei ad essa ed in dipendenza anche di specifiche contingenze storiche, a varie forme. La forma base è comunque quella descritta, caratterizzata da una stretta unità delle celle e che può essere considerata come un unico tempio, anche se evidentemente dedicato a più divinità, come doveva verificarsi nel caso del tempio di Saturno a Dougga e ancora nei templi di Sbeitla e di Timgad (Figg. 1, 7, 9). I cambiamenti strutturali dovuti agli influssi romani non modificano, anche nel caso di questi culti a tre divinità, l'accostamento delle celle, ma possono determinare quel particolare risalto architettonico delle singole facciate che permette in alcuni casi la definizione non di un unico tempio, bensì di tre templi contigui: evidentemente sono collegati per ragioni di culto e spesso quello centrale appare più monumentale degli altri. Così nel caso dei templi A, B, C, del lato ovest della prima fase dell'«Esplanade monumentale» di Bulla Regia[34]: sembra che inizialmente vi fosse solo uno zoccolo monumentale in seguito trasformato nel tempio centrale B, a cui si addossarono gli altri due A e C (davanti a uno dei quali è stato rinvenuto un capitello ionico a quattro facce di tipo punico-ellenistico con simbolo di Tanit su uno dei lati). Questi tre templi contigui appaiono distinti non solo perché costruiti su podi differenti nelle dimensioni, ma perché ciascuno di essi fu dotato di una propria scalinata: l'inserimento di queste componenti dell'architettura romana nella tradizione punica, a cui è attribuibile lo schema dei tre templi accostati, è servito dunque ad una differenziazione degli edifici, probabilmente in relazione ai culti in essi praticati.

A questo filone va anche ricondotto il *Capitolium* di Sbeitla (Fig. 10A) con tre templi distinti, ma sul fronte con un unico podio, collocati su un lato del portico del foro, di cui occupano tutta la larghezza, e senza sporgere all'interno di esso, se non con i pronaoi: è evidente che la tradizione del *Capitolium* romano dedicato a tre divinità e articolato in tre celle o in un'unica cella con spazio interno tripartito, si incontra in qual-

32 LEGLAY, *Saturne Africaine*, Monuments, I, pp. 274-277, 323-324; II, pp. 126-129.

33 HALLIER, REBUFFAT, *Thamusida*, II, p. 231 ss.

34 A. BESHAOUCH, R. HANOUNE, Y. THÉBERT, *Les ruines de Bulla Regia*, Rome 1977, p. 100 ss., fig. 100.

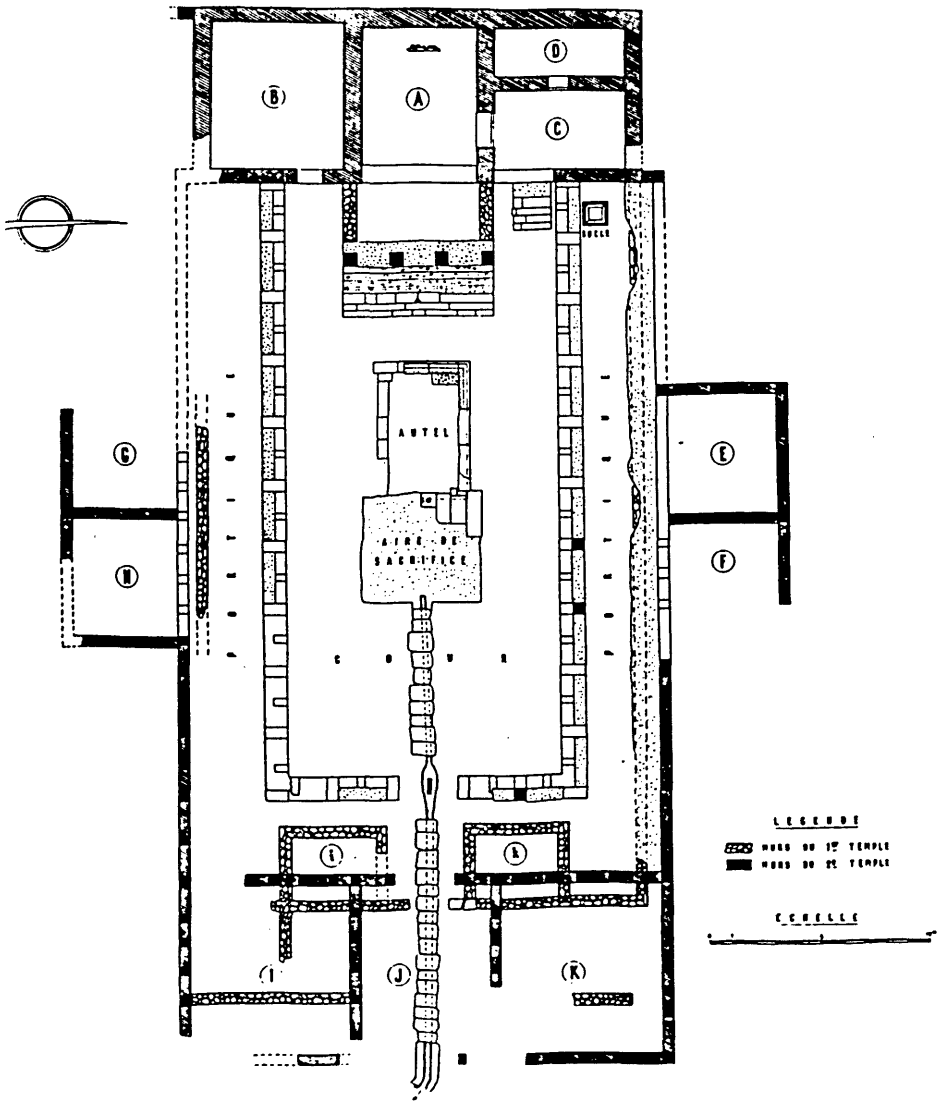


Fig. 9: Timgad, Tempio di Saturno (dal Leglay).

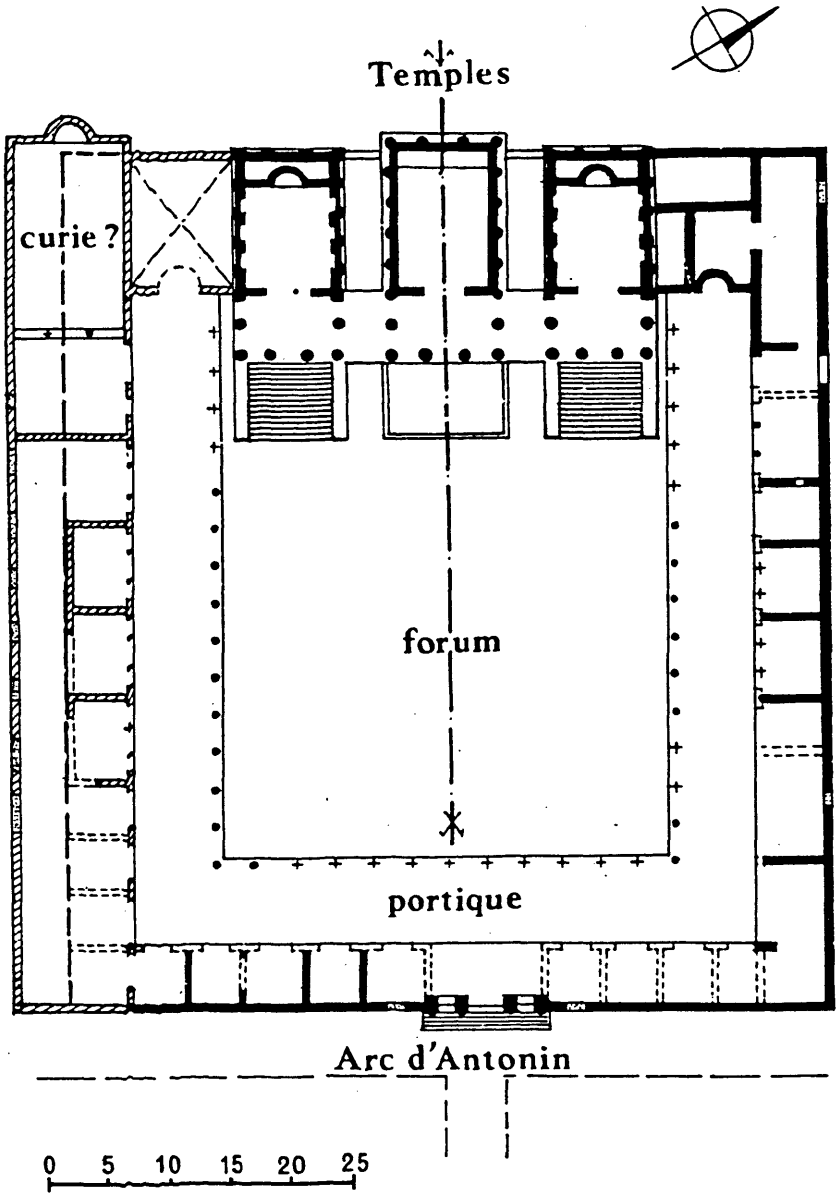


Fig. 10A: Sbeitla, il foro con il *Capitolium* (da Saladin e Merlin).

che modo con la tradizione punica di templi a più celle accostati, dando luogo a quella forma ibrida così caratteristica del *Capitolium* di Sbeitla (se è da identificare con un *Capitolium*).

Su uno stesso podio sono anche a Leptis Magna i tre templi (di Liber Pater, di Roma e Augusto e il terzo non identificato) costruiti sul lato nord-ovest del «foro vecchio», senza sporgere all'interno della sua area (Fig. 10B); questo foro probabilmente rappresenta nel suo aspetto attuale la monumentalizzazione della prima età imperiale di una precedente piazza del periodo punico. Un riflesso della tradizione architettonica punica — dati i richiami con i templi di Saturno a Dougga e a Sbeitla (Figg. 1, 7) — può forse vedersi, immediatamente a ovest del Tempio di Liber Pater, nel «tempio esedra»[35] di età antonina, costituito da tre esedre affiancate, ma non contigue, con ingresso distilo (quella centrale, più grande, doveva essere un sacello dedicato a Antonino Pio) e poste sul retro del portico che abbraccia tre lati di una piccola corte; questa sul quarto lato è occupata dal Tempio di Liber Pater, che ci si chiede se non possa aver «tagliato» un precedente santuario punico, i cui resti furono in seguito monumentalizzati nel tempio-esedra[36].

Si è visto, dunque, che la presenza del podio e la sporgenza e accentuazione del fronte ci offrono elementi importanti per valutare il significato del conservatorismo architettonico visibile invece nella ricostruzione di santuari africani senza podio e con il tenace impiego di tipi strutturali di tradizione punica. La classificazione della struttura di base che determina la forma della pianta è di particolare importanza, perché è solo questa a gettare luce sulla continuità d'uso di schemi architettonici locali nell'architettura ufficiale religiosa di età imperiale, in quanto, come si è detto, gli elementi dell'alzato — basi, colonne, capitelli, trabeazioni — a partire dal II sec. d.C. sono sempre nella tradizione architettonica romana. Anche se presto si formerà «un gusto» africano, che permette di distinguere la decorazione architettonica africana da quella contemporanea di Roma e di altre province, tuttavia completa è la rottura con la tradizione cartaginese; inoltre questa decorazione per tutto il II e parte del III sec. d.C. è monotonamente la stessa sia per gli edifici pubblici,

[35] R. Bianchi Bandinelli, G. Caputo, E. Vergara Caffarelli, *Leptis Magna*, Verona 1964, p. 86.

[36] Cfr. le osservazioni di Lézine, *Architecture romaine d'Afrique*, cit., p. 105 ss. sul carattere sacro delle esedre e sulla loro somiglianza con le celle affiancate con ingresso distilo dei templi di Saturno di Dougga e di Sbeitla.

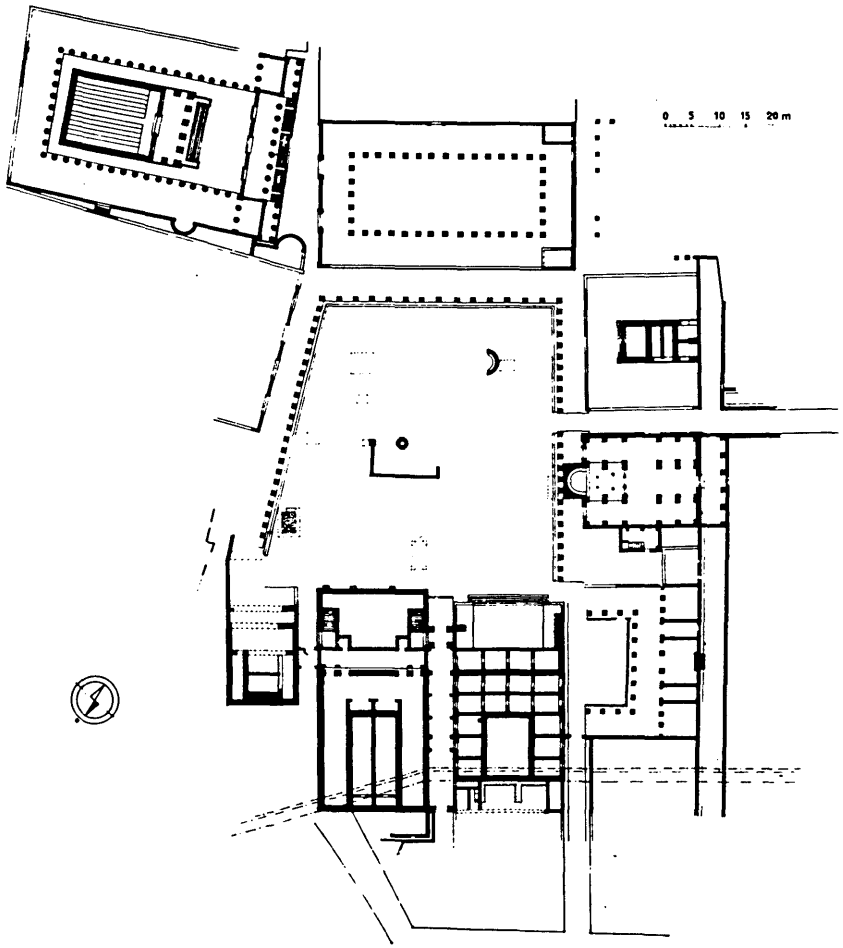


Fig. 10B: Leptis Magna, foro vecchio (da Bianchi Bandinelli, Caputo, Vergara Caffarelli).

sia per quelli religiosi, qualunque sia nella pianta la tradizione architettonica a cui si ispirano.

La continuità di tradizioni locali, anche se in forme diversificate e la loro coesistenza con tradizioni diverse ha dunque ragioni storiche e socio-culturali ben precise, da una parte collegabili con la persistenza di antiche forme di culto, che richiedono appunto determinate strutture templari, dall'altra con la necessità di esprimere anche attraverso questo tipo di santuari la fedeltà allo stato romano. In questo senso non è trascurabile il fatto che la ricostruzione del tempio di Baal Saturno sia avvenuta in età severiana con un'esplicita menzione anche della moglie dell'imperatore nell'iscrizione dedicatoria, se si pensa che Giulia Mesa era figlia di Bassiano grande sacerdote di Baal a Emesa: anzi è possibile che alcuni elementi monumentali di questi santuari spesso ricostruiti proprio in età severiana, come i grandi propilei degli atri, per i quali già il Leglay osservava le strette relazioni con contemporanei santuari della Siria[37], siano proprio dovuti all'importanza che assume il grande santuario di Emesa. Inoltre, nel caso specifico di Dougga non può dimenticarsi che sotto Settimio Severo nel 205 avvenne finalmente la fusione della *civitas* e del *pagus Thuggensis* in un municipio (poi trasformato in colonia nel 265), che certamente dovette corrispondere ad una mutata posizione sociale ed economica delle classi dirigenti della popolazione di origine punica (e che tra l'altro spiega l'enfasi data al culto del genio della città, di cui si è ritrovata, come si è detto, la statua in una delle celle laterali). La ricostruzione del santuario s'inserisce evidentemente in queste varie dinamiche storiche che appunto sono alla base del suo conservatorismo architettonico.

4. Testimonianze templari nell'occidente punico

Nella storia degli studi già da tempo è stata riconosciuta l'esistenza di una tradizione africana, probabilmente di origine punica, del santuario con cella e corte porticata ed anche di quello con più celle accostate; inoltre rispetto al santuario con triplice cella sono ormai accettate le osservazioni del Lézine, che escludevano l'influenza dell'architettura etrusco-romana sulla sua formazione[38]. Vi è tuttavia una serie di problemi storici, architettonici e anche di metodo che non sono stati veramente affrontati: infatti l'affermazione di una persistenza di forme puniche in santuari africani di età imperiale è stata fatta «a lume di logica» in quanto era ovvio attribuire al precedente dominio cartaginese la diffusione di questi tipi architettonici e ritenere che la loro introduzione

[37] LEGLAY, *Saturne Africain*, Monuments cit., I, p. 211, Histoire cit., pp. 278, 279.

[38] Queste osservazioni sono state riprese anche dal Leglay che in questo senso modifica alcune sue precedenti suggestioni: LEGLAY, *Saturne Africain*, Monuments cit., I, p. 211, Histoire cit., p. 277, nota 3.

a Cartagine fosse conseguente della sua origine fenicia. La mancanza di ritrovamenti archeologici a Cartagine stessa ha costretto tuttavia gli studiosi a generici rinvii all'architettura fenicia e cananea o addirittura anatolica dell'età del Bronzo o della prima età del Ferro: ciò ha determinato un salto cronologico da questi periodi a quello imperiale nell'ambito della storia dell'architettura templare fenicio-punica, che non consente di utilizzare confronti tipologici se non con estrema cautela.

È molto scarsa in Africa una documentazione che riguardi il primo millennio a.C., fino agli inizi dell'età imperiale, e sono noti soprattutto i tophet quasi sempre messi in luce nell'area di successivi santuari imperiali. Il Lézine[39] è stato in grado, tuttavia, di individuare presso Cartagine a Sidi-Bou-Said un tempietto o sacello rettangolare (di m. 2,35 × 4,35), costruito in epoca precedente alla distruzione di Cartagine nel 146 e di evidente origine fenicia, data la forma tripartita in senso longitudinale (atrio, piccola corte probabilmente scoperta e cella/*adyton*), secondo una pianta del tipo «Langbau», nota in Oriente[40] (uno degli esempi più noti è la pianta ricostruita per il Tempio di Salomone a Gerusalemme[41]). Sempre al Lézine[42] si deve una disamina delle fasi del santuario di Thinissut presso Bir-Bou-Rekba, che ha permesso di puntualizzare l'aspetto del complesso nel II sec. a.C., quando può presumersi di trovarsi di fronte ad un esempio di continuità della tradizione punica e non di ripresa: il santuario aveva dunque l'aspetto di una corte quadrata e porticata all'interno, dentro la quale era innalzato il betilo sullo zoccolo. Si tratta di una forma che si riscontra in un altro santuario molto antico — del III sec. a.C. — rinvenuto presso Costantina a El-Hofra[43], con un betilo collegato con una cella in cui vi era una statua di culto in terracotta: ci troviamo di fronte, dunque, ad una pianta di un santuario sicuramente dell'epoca punica, per la quale sono state già rilevate le componenti di origine fenicia[44].

[39] A. LÉZINE, «Les cahiers de Tunisie», 7, 1959, pp. 248-261. Su un altro sacello di Cartagine con banconi ed edicola, risalente alla fine del III sec. a.C. (la «chapelle Carton»), v. D. CARTON, *Un sanctuaire punique découvert à Carthage*; LÉZINE, *Architecture punique*, cit., p. 29; N. FERCHIOU, in «CEDAC» Carthage Bulletin, 8, 1987, p. 13 ss.

[40] F. OELLMANN, *Haus und Hof im Altertum*, Berlin 1927; W. ANDRAE, *Das Gotteshaus und die Urformen des Baues in Alten Orient*, Berlin 1930; Th. A. BUSINK, *Der Tempel von Jerusalem*, Leiden 1970.

[41] C. WATZINGER, *Denkmäler Palästinas*, I, 1933, p. 88 ss.

[42] LÉZINE, in «Cahiers de Tunisie», cit., p. 257.

[43] A. BERTIER, R. CHARLIER, *Le sanctuaire punique d'El-Hofra à Constantine*, Paris 1955, pp. 221 ss.

[44] LEGLAY, *Saturne Africain*, Histoire, cit., p. 275, dove vengono richiamati tipi templari cananei, quali i templi di Hugarit e di Hazor.

Non si deve tuttavia ritenere che i santuari «punici» di età imperiale costituiscano semplicemente una meccanica trasformazione o evoluzione di questo tipo, come invece è stato affermato[45], in quanto la posizione della cella all'interno della corte riflette usi liturgici ed una concezione del sacro di un certo tipo, diversi da un santuario nel quale la cella o le celle siano collocate all'esterno del recinto, anche se aperte in uno dei lati del portico: non si tratta di trasformazione bensì di modelli diversi, anche se certamente si è verificato il caso di santuari con corte porticata contenente il betilo nella parte scoperta, ai quali in un secondo momento si aggiunse una cella senza podio, come a El-Hofra, o addirittura si aggiunse un nuovo santuario, come a Thinissut, dove agli inizi dell'epoca imperiale fu costruito, ad ovest del più antico, un nuovo santuario allungato e tripartito, dedicato al paredro femminile di Baal, cioè Tanit-Pene-Ba'al, nella sua triplice forma leontocefala, sul leone e allattante un bambino[46]. Che il santuario a corte porticata con una o più celle addossate ad uno dei lati non derivi da un'evoluzione del tipo «semitico» con cella all'interno della corte sopra menzionato, non si ricava soltanto, come vedremo, da precedenti orientali dei tipi «Breitbau», con più celle precedute da una corte, e «Quadratbau» o «centralized square plan» (v. oltre), ma anche dalle due forme principali assunte in Africa dai santuari di età imperiale dedicati a Baal-Saturno: il Leglay[47] infatti distingue tra i 178 luoghi di culto a lui noti al momento della pubblicazione del suo lavoro, un tipo che definisce «le sanctuaire rural à plan simplifié», con una o due celle precedute da una semplice area sacra, ed un altro che raccoglie i templi «de type africain», dove tutti gli esempi imperiali sono con cella o celle (senza podio) non dentro la corte, ma aperte su uno dei lati dietro il portico[48]. Il dato statistico ci sembra troppo rilevante per non porre nuovi interrogativi: va indagato il perché della presenza della cella non all'interno ma proiettata all'esterno di uno dei muri di fondo, non soltanto con l'ottica di un cambiamento di pianta verificatosi in età imperiale, ma anche con quella della possibile ripresa di una pianta già esistente, che permetterebbe tra l'altro di eliminare il concetto di meccanica «evoluzione» di una forma dall'altra; ancora, van-

[45] ID., p. 276.

[46] ID., p. 276.

[47] ID., pp. 273-83; il Leglay distingue anche aree sacre all'aperto senza costruzioni ma occupate solo dalla stele (il tophet) e un altro tipo poco rappresentato a pianta circolare.

[48] Nei santuari dove le celle sporgono all'interno della corte rispetto al portico, la presenza del podio e del frontone, come si è detto, certamente prova l'influenza romana, che ha modificato l'originaria pianta punica.

no indagate le origini e le funzioni, nei santuari dove si trovano, delle tre celle accostate, che non sono da considerare un'«innovazione» bensì nuovamente una testimonianza di continuità di tipi architettonici molto più antichi, collegati a culti di più divinità o anche di una sola divinità sotto vari aspetti[49].

Possiamo parlare di continuità sulla base dei santuari di altre due centri punici, Kerkouane in Numidia, e, all'altro capo opposto, sull'Atlantico, Lixus nella Mauretania. Quest'ultima città, come è noto un'antica colonia fenicia, fondata forse in epoca contemporanea a Cartagine, ci fornisce un'importante serie di testimonianze archeologiche proprio sui tipi architettonici dei santuari di tradizione fenicia in voga nell'area punica. È stato rilevato[50] come gli edifici di culto più antichi del «quartiere dei templi» (Fig. 11), tra cui il tempio H attribuito alla prima fase (VII-IV sec. a.C.), dopo varie vicende siano stati ricostruiti nel I sec. d.C. in modo abbastanza fedele alla pianta originaria — come mostra il confronto con i resti del tempio H[51] — anche se con dimensioni diverse e trasformazioni (templi F, G): in particolare il tempio F (m. 44×31,50) presentava una vasta corte quadrangolare scoperta, con betilo su piattaforma e a peristilio su tre lati, mentre sul quarto lato dava accesso attraverso un portico sopraelevato alla cella principale del santuario, con ingresso distilo, e a due celle minori ai lati; il muro di fondo della cella principale è leggermente incurvato in modo da formare un'abside piana. Sul lato opposto della corte, la parete presentava un atrio distilo che portava ad una grande abside semicircolare, mentre gli ingressi veri e propri al tempio erano sui fianchi della corte[52] (Figg. 12, 13).

A Kerkouane, città punica, fondata nel VI e abbandonata, come risulta dai dati archeologici, intorno alla metà del III sec. a.C., sono stati messi alla luce due santuari, entrambi con vestibolo, corte scoperta e luogo di culto sul fondo; in uno si sono individuate due piccole celle accostate, una delle quali aggiunta successivamente, nell'altro invece vi è una sola cella[53].

Se questi dati ci permettono di intravedere alcuni aspetti dell'architettura religiosa punica durante il periodo cartaginese — santuari con

[49] Cfr. LEGLAY, cit., p. 277 nota 3.

[50] M. PONSICH, *Lixus, les quartiers des temples*, 1981, p. 129 ss.

[51] ID., p. 97 ss., fig. 30.

[52] ID., p. 55 ss., figg. 13, 14.

[53] M. HASSINE FANTAR, *Kerkouane, une cité punique a Cap Bon*, Tunis 1987, p. 161 ss.

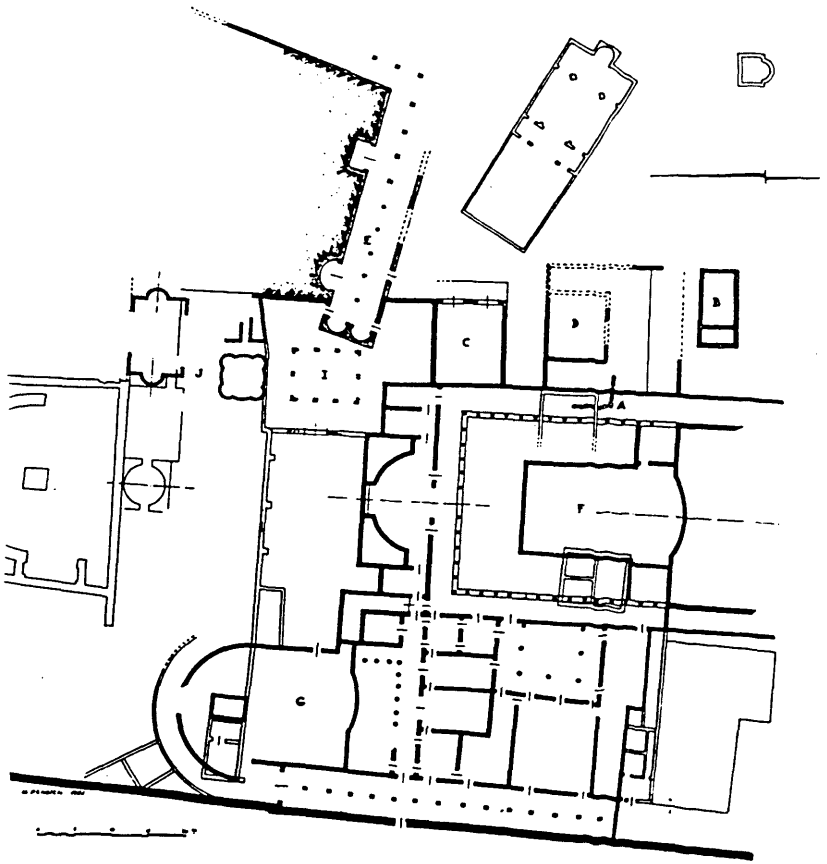


Fig. 11: Lixus, complesso monumentale dei templi (dal Ponsich).

corte scoperta, con una o più celle sul fondo o all'interno della corte, ingresso spesso non in asse con la cella, ma sui fianchi della corte — tuttavia la loro scarsità, unita anche alla scarsità di dati sui templi orientali di ambiente fenicio-punico del I millennio a.C., fa ritenere utile un accenno agli edifici religiosi di tradizione punica conservatisi in occidente nell'area di espansione cartaginese, cioè in Sardegna, in Sicilia e in Spagna.

È stata spesso rilevata la comunanza formale di luoghi di culto africani e della Sardegna, e si sono ad esempio notate le analogie tra i santuari di El-Hofra, a Constantine[54], di Thinissut, nelle sue prime fasi, e

[54] LEGLAY, *Saturne Africain*, Histoire cit., p. 275.

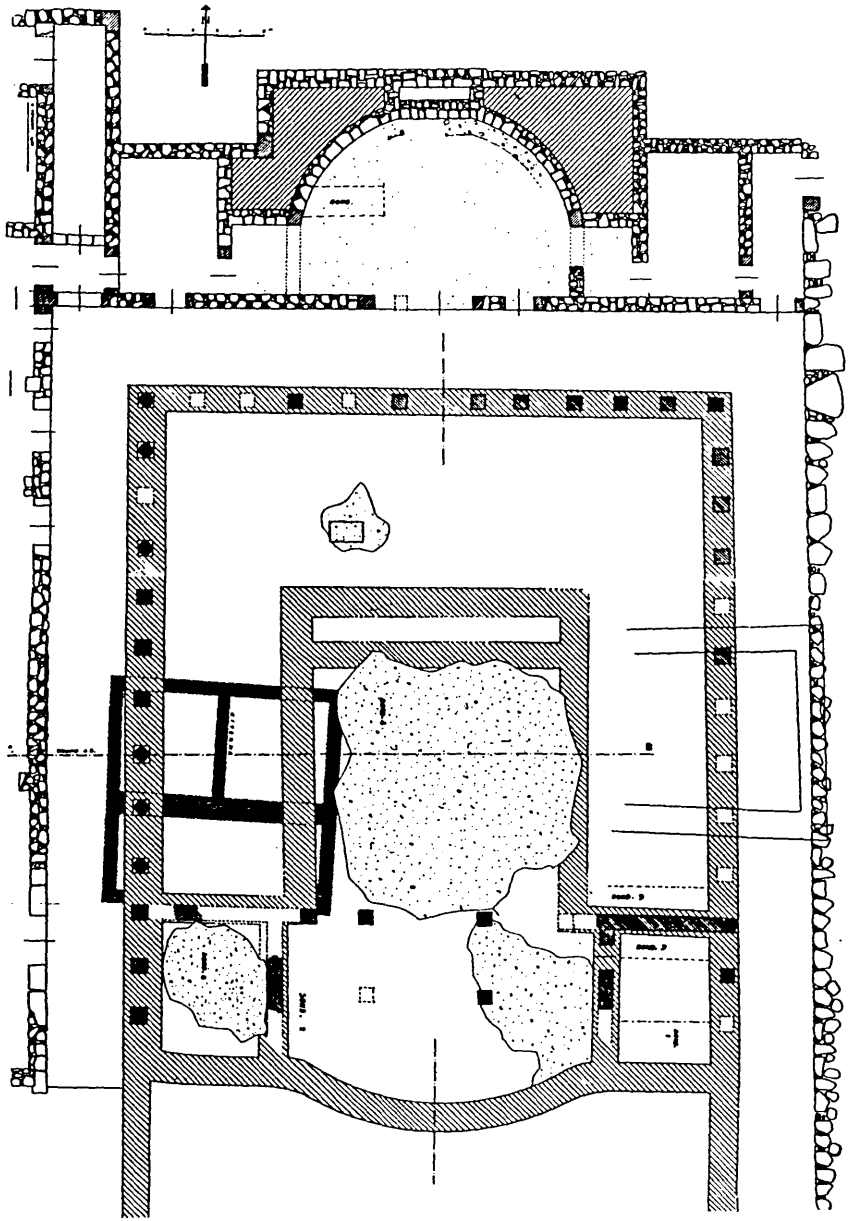


Fig. 12: Lixus, Tempio F (dal Ponsich).

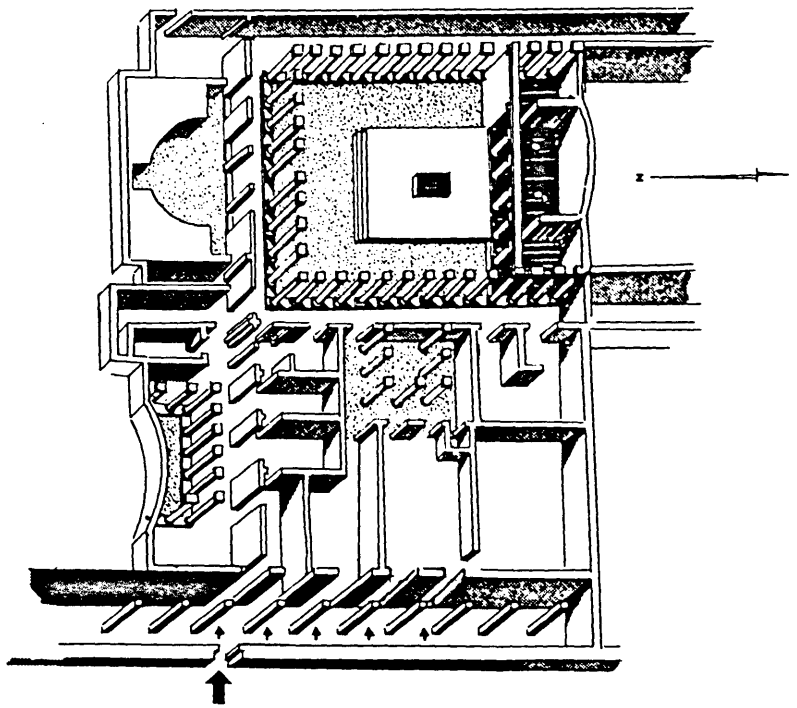


Fig. 13: Lixus, Tempio F, ricostruzione (dal Ponsich).

i santuari di Tharros o di Nora in Sardegna, tutti con corte rettangolare, in cui era esposto il betilo, associato ad una cella[55]. Sono noti altri santuari della Sardegna, dal VII sec. a.C. in poi (sacello di Capo S. Marco, tempio di Monte Sirai, tempio di Bithia) in cui ritornano caratteristiche simili, che permettono un diretto collegamento con lo schema tripartito in senso longitudinale del santuario fenicio. Vanno anche considerati alcuni esempi della Sicilia punica, sia ad una sola cella, sia a due o tre celle accostate, ad esempio a Solunto[56] e a Monte Adranone[57]: a Solunto vi è un luogo di culto, l'«edificio A», risalente al IV sec. a.C. e con una

[55] Cfr. S. Moscati, *Fenici e Cartaginesi in Sardegna*, Milano 1968, p. 109 ss.

[56] M.L. Famà, in «Sicilia Archeologica», 42, 1980, pp. 7 e ss.; cfr. anche V. Tusa, *Edificio sacro a Solunto*, in «Palladio», XVII n. I-IV, 1967, pp. 155 ss.

[57] G. Fiorentini, in *Studi E. Manni*, III, 1979, pp. 907 ss.

fase successiva della fine III-II sec. a.C., costituito da tre vani accostati che si affacciano direttamente sulla strada principale, il primo dei quali, ad est, presenta il noto altare a tre betili[58], mentre quello mediano è caratterizzato da basse banchine lungo le pareti e da una nicchia al centro della parete di fronte all'entrata, elementi questi che ne qualificano la funzione cultuale[59]; ricordiamo che anche a Selinunte esisteva un piccolo vano di culto punico (nel pavimento in cocciopisto vi è la riproduzione musiva del «segno di Tanit»), ricavato nel tempio A, caratterizzato proprio da banchine lungo le pareti[60]. Sul Monte Adranone, luogo dell'antica colonia selinuntina di Adranon e con preminente componente punica a partire dagli inizi del IV secolo, è stato messo in luce un santuario, il c.d. «alto luogo», di forma rettangolare e suddiviso all'interno in tre vani accostati, che non appaiono comunicanti: si ritiene che il vano centrale, più grande, fosse ipetrale e con due basi per betili o pilastri votivi[61]. Anche in Sicilia appare evidente l'adattamento locale di tradizionali forme puniche, queste non necessariamente univoche, bensì differenziate a seconda dei culti, della funzione ed anche del momento storico in cui erano state introdotte in ambiente fenicio-cartaginese. In questo senso va visto l'altro noto santuario della Sicilia, cioè l'area sacra del «Cappiddazzu» a Mozia (Fig. 14), con ampia corte esterna e con grande edificio rettangolare suddiviso internamente in una corte a tre navate longitudinali ed in un *adyton* trasversale e probabilmente tripartito, esteso per tutta la larghezza del lato di fondo ovest, secondo una tipologia che può richiamare il tempio F di Lixus: in questo suo aspetto, attribuito ad una fase finale, risalirebbe al V sec. a.C.[62]. Un'influenza orientale è anche visibile a Selinunte nel tempio della *Malophoros*, soprattutto per l'ultima fase, quando l'*adyton* ebbe un soffitto a volta[63] e dove in ge-

[58] Sulla rappresentazione delle divinità sotto forma di pilastri v. da ultimo J.W. SHAW, in «AJA», 93, 1989, p. 165 ss.

[59] V. FAMÀ, *art. cit.*, p. 39, per l'importanza, oltre che dell'altare, anche delle banchine e della nicchia nella definizione cultuale di un edificio, e ancora per il richiamo all'architettura cananea, di cui cito un esempio del Medio Bronzo, cioè il tempio di Tell Chauera che presenta tracce di banchine lungo tre delle pareti (G.H.R. WRIGHT, in *Palestine Exploration Quarterly*, 1970-71, p. 24, fig. 3 E), ed un esempio più tardo, del VI sec. a.C. di Sarepta con piccolo altare su uno dei lati brevi e banchine su tutti i muri interni.

[60] V. TUSA, in *Studi E. Manni*, 1979, p. 2131.

[61] Cfr. FIORENTINI, *art. cit.*, pp. 908-913. Nella città vi era un altro santuario punico, ancora di forma rettangolare e diviso all'interno in due vani accostati, con entrate indipendenti su un lato lungo (v. anche S. MOSCATI, *Italia punica*, Milano 1986, p. 132).

[62] V. TUSA, in *Mozia*, II, 1966, pp. 7 ss., IV, 1968, p. 7 ss. fig. 1; B.S.J. ISSERLIN, in «Studi Magrebini», 6, 1974, p. 42 tav. 7.

[63] D. WHITE, in «AJA», 71, 1967, pp. 335-352.

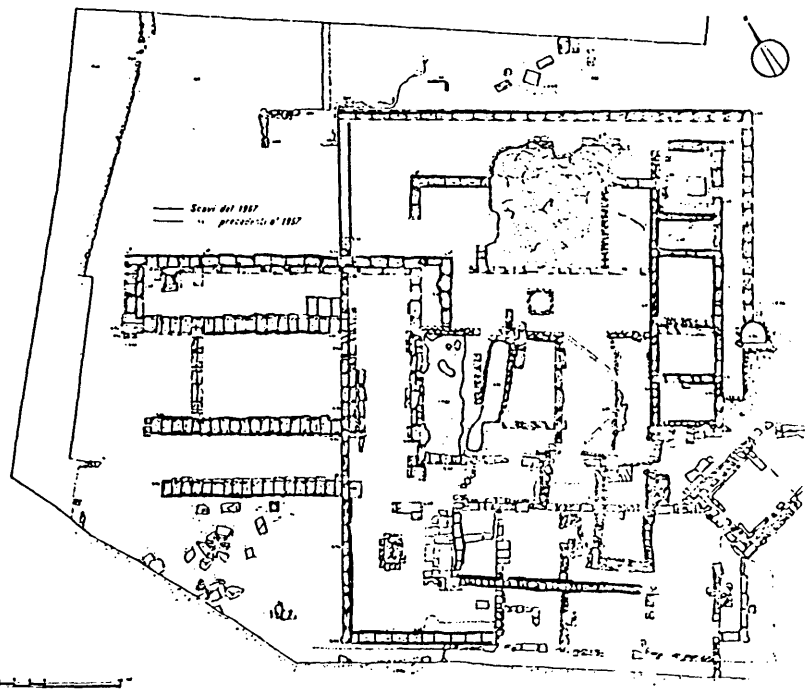


Fig. 14: Mozia, Tempio di Cappidazzu (dal Tusa).

nerale si può riconoscere lo schema tripartito longitudinale («Langbau»), che abbiamo già menzionato per il tempietto di Sidi-Bou-Said[64].

Lo stesso doveva verificarsi nella penisola Iberica, in cui l'espansione fenicia fu piuttosto precoce[65] e dove tra l'altro è attestato molto presto il culto di Tanis[66], anche se per ora le evidenze archeologiche sono piuttosto scarse: crediamo di individuare un influsso punico in un complesso a più celle accostate di età pre-imperiale collocato ad una ventina di km. da Saragozza, presso Cabezo de las Minas[67], e che riteniamo

[64] Cfr. WRIGHT, in *Palestine Exploration Quarterly*, cit., pp. 26-27.

[65] Sulla presenza fenicia e punica in Spagna cfr. J.M. BLAZQUEZ, in *Atti I° Congresso Int. Studi Fenici e Punici*, Roma 1979 (1983), pp. 311-373; G. BUNNENS, *L'expansion phénicienne en Méditerranée*, Bruxelles-Rome 1979, p. 386 ss.

[66] Cfr. J.M. BLAZQUEZ, *Religiones prerromanas*, Madrid 1983, p. 140 ss.

[67] A. BELTRAN MARTINEZ, *Studia Palaeohispanica, Actas IV Coloquios Lenguas y Culturas Paleohispanica*, Vitoria/Gasteiz 1985 (1987), pp. 269-272.

avesse una funzione religiosa nel suo primo utilizzo. A diretti influssi africani (v. il c.d. *Capitolium* di Sbeitla), deve invece attribuirsi probabilmente il complesso imperiale dei tre templi pseudoperipteri accostati di Baelo nella Baetica[68]; ognuno di essi è su podio e con pronao tetrastilo e mancano, come anche nel caso di Sbeitla, sicuri indizi per una loro identificazione con un *capitolium*.

Quanto finora detto prova la diffusione nell'occidente punico dei vari tipi di santuari di tradizione semitica, anche se con variazioni ed adattamenti locali: tanto più risulta necessario indagarne l'origine in ambiente orientale ed in particolare fenicio, in quanto è l'unico mezzo per sopperire alla mancanza di informazioni in tal senso proprio da Cartagine, dove può presumersi si trovassero i modelli diretti ripresi nelle aree politicamente dominate da essa.

Tornando ai santuari con corte porticata e cella, si può dunque condividere l'affermazione del Leglay che questo tipo doveva essere comunque pertinente ai templi di Baal di epoca punica, come si ricaverebbe anche dalla forma monumentale più comune di templi dedicati a Baal-Saturno in epoca imperiale. Che una forma di santuario caratterizzata da una grande corte esistesse a Cartagine, è noto dalle fonti che ci informano come in questa città vi fosse, nella Byrsa, il tempio maggiore, quello di Eshmun (poi identificato con Asclepio), circondato da un recinto sacro a cui si accedeva con una grande scalinata, mentre dei templi dedicati a Tanit e a Baal-Ammone[69] non si conosce la forma perché attestati solo da iscrizioni. Gli esempi di Lixus e di Kerkouane, ancora quelli sardi e siciliani, e i santuari di Thinissut (compreso l'aggiunta degli inizi dell'età imperiale) e di El Hofra dovrebbero comunque essere un'indicazione dell'esistenza a Cartagine di santuari sia a corte porticata con betilo e cella all'interno, sia allungati e tripartiti nell'atrio, nella corte eventualmente con betilo e nella cella sul fondo, sia a corte con più celle accostate su uno dei lati e con atrio.

Ma quali sono gli indizi che non sia soltanto l'antica forma dei santuari cananei, caratterizzati da una cella con nicchia centrale, una corte ed una sala disposte lungo lo stesso asse (vedi i templi di Hugarit e di Hazor[70] del XII sec. a.C., o ancora quelli più antichi di Mari[71] del III

[68] P. PARIS-BONSOR-LE MONNIER, *Fouilles de Belo*, Paris, pp. 66 ss.; cfr. I.M. BARTON, in *ANRW*, II, 12, 1, 1982, p. 268.

[69] S. MOSCATI, *Il mondo punico*, Torino, 1980, p. 58.

[70] Y. YADIN, in «Archaeology», 10, 1957, p. 83 ss.; R. DUSSAUD, in «Syria», 35, 1958, p. 7 ss.

[71] A. PARROT, in «Syria», 31, 1954, p. 151 ss.

millennio) a sopravvivere nei templi punici, ma anche una forma ugualmente molto antica con tre celle accostate e corte con atrio?

Si è detto che il Leglay definiva come innovazione l'arricchimento nei santuari africani della cella centrale con altre due laterali dovuta alla necessità di ospitare le statue di culti delle divinità acolytes[72]; inoltre riteneva che si dovessero ricercare influenze esterne per l'introduzione di questa forma e che bisognasse guardare ai santuari tripartiti del II-I sec. a.C. sia della Siria, citando come eco di ciò le tre celle del santuario dei Berythi a Delo, sia di Roma[73].

Può ritenersi invece che anche questa forma fosse conosciuta dall'architettura punica, come si è detto sopra, e che probabilmente fosse introdotta a Cartagine e in altre colonie fenice, come Lixus, dalla madrepatria.

5. Origine orientale del tempio a triplice cella

Tra le varie forme di templi orientali prendiamo qui in considerazione il tipo contraddistinto da tre stanze accostate precedute o da uno stretto vestibolo o da una corte irregolare oppure inserite in una corte, e ancora il tipo, in cui la corte e cella erano disposte su un asse longitudinale: quest'ultimo tipo, nei casi in cui il tempio era dedicato a tre divinità o per altre ragioni di culto, dovette assumere specifiche forme architettoniche caratterizzate da un *adyton* stretto e largo a tre entrate (in alcuni casi chiaramente suddiviso in tre vani), preceduto da una cella a tre navate, che acquista il valore di corte interna porticata quando scoperta. In entrambi i tipi, per l'eventuale importanza maggiore di una delle tre divinità rispetto alle altre due o per altre ragioni legate alla forma del culto, si verificò spesso l'accentuazione dell'entrata centrale, nel caso di *adyton* a triplice ingresso e anche del vano centrale nel caso della ripartizione in tre vani distinti[74]. I due tipi ora individuati subirono no-

[72] LEGLAY, *Saturne Africain*, Histoire cit., p. 276.

[73] ID., p. 277 nota 3.

[74] A. WESTHOLM, *The Temples of Soli*, Stockholm 1936, pp. 164 ss.: l'autore traccia una storia del tempio orientale a tre celle (con ingressi separati e con la cella centrale più grande e rialzata), che era stato già definito dal Thiersch il tipo dell'antico tempio mediterraneo, citando gli edifici di culto a tre stanze con corte antistante di Tell en-Nasbeh (W. BADÉ, *Excavations at Tell en-Nasbeh*, 1926 and 1927, Berkeley 1928-29), attribuito intorno al 1200 a.C., e ancora a Gerar; distingue inoltre questo tipo da un altro consistente invece in una cella quadrangolare divisa in tre navate da due file di colonne («sala ipostila») a cui ad esempio apparterrebbero templi a Megiddo, a Sichem, e a Bet-shan.

tevoli modificazioni, sviluppando anche forme ibride[75] che non sarà possibile esaminare in questa sede, dove ci si limiterà ad un richiamo ad alcuni monumenti accomunati dalla tripartizione del luogo di culto, rinviando alla specifica bibliografia citata nelle note per la problematica dei tipi di appartenenza e della loro origine.

Nel testo che segue non verrà affrontata inoltre la tematica religiosa delle divinità a cui erano dedicati i templi a triplice cella, né verrà esaminata la tradizionale teoria della triade divina che in ogni città fenicia sarebbe stata a capo del pantheon locale[76]: l'estensione a tale argomento, certamente utile per chiarire anche le scelte tipologiche nelle varie piante di templi, finirebbe per ampliare troppo i limiti di quest'articolo. Ricordiamo soltanto che è ormai assodato come accanto a santuari piuttosto semplici («alti luoghi») con recinto a cielo aperto in cui si deponevano le stele e i cippi, la maggior parte delle città fenicie possedesse santuari strutturalmente più complessi[77] con ogni evidenza collegati alle divinità più rappresentative della città (ad esempio il Santuario di Eshmun presso Sidone, con amplissimo podio di m. 60×40, il tempio di Melqart a Sidone, ipotizzato con una pianta simile a quella del tempio di Gerusalemme — v. sopra — ecc.).

Infine, sarà necessario prendere in considerazione monumenti fenici non soltanto dell'età del Ferro, ma di epoche più antiche: monumenti, quindi, dell'area siro-palestinese propri della cultura cananea dell'età del Bronzo, nella cui tradizione rientra l'architettura religiosa fenicia.

Gli scavi di Byblos hanno ormai dimostrato che nel III millennio esisteva in questa città un santuario eretto presso il «lago sacro», dedicato al dio Reshef (nome con cui era venerato in Siria il dio egizio Herichef) nel quale chiaramente appaiono tre celle *in antis* accostate all'interno di una corte[78] (Fig. 15): in esse è caratteristico il risalto dato a quella centrale, non solo perché leggermente più grande, ma per la disposizione assiale, in quanto le altre si accostano ai lati in modo simmetrico. Si tratta, dunque, di un santuario con il luogo di culto all'interno della corte, disposizione mantenuta anche nella successiva ricostruzione del santuario con un'unica cella («tempio dell'obelisco»[79]) avvenuta intorno al 2150.

[75] ID., p. 174.

[76] Cfr. S. MOSCATI, *Il mondo dei Fenici*, Milano 1966.

[77] V. da ultimo S. FILIPPO BONDÌ, in *I Fenici* (mostra Venezia), Milano 1968, p. 254 ss.

[78] M. DUNAND, *Fouilles de Byblos*, 2, Paris 1939, fig. 1007; BUSINK, *Der Tempel von Jerusalem*, cit., pp. 440-46.

[79] DUNAND, *op. cit.*, fig. 767; BUSINK, *op. cit.*, p. 446, fig. 125.

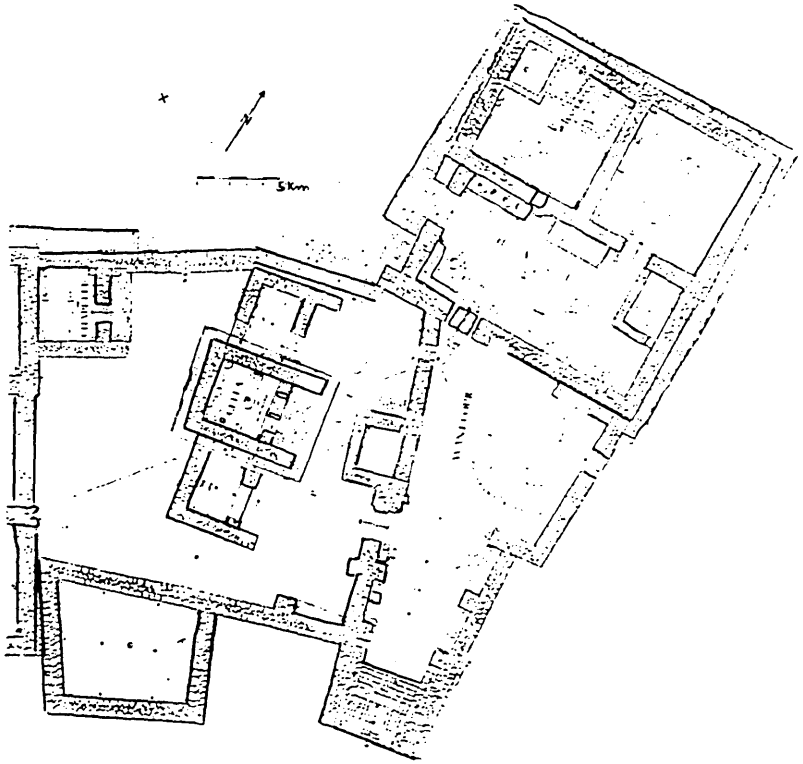


Fig. 15: Byblos, Tempio di Reshef (dal Dunand).

Sempre a Byblos è stato ritrovato sul lato opposto del «lago sacro», un altro santuario, questa volta con una corte, un ambiente di passaggio e tre vani accostati — si tratta del Bâtiment II, in cui si è riconosciuto il tempio di Baal —, tuttavia questi non appaiono disposti simmetricamente: anzi, il vano maggiore è il primo a nord e solo in questo sarebbe stata riconosciuta la cella, mentre gli altri due vani, molto più ristretti, sono definiti come luoghi di deposito[80].

Citiamo infine un altro santuario di Byblos (Fig. 16), ancora della prima età del bronzo, che presenta un'ampia corte, su uno dei cui lati

[80] BUSINK, *op. cit.*, p. 439, fig. 120.

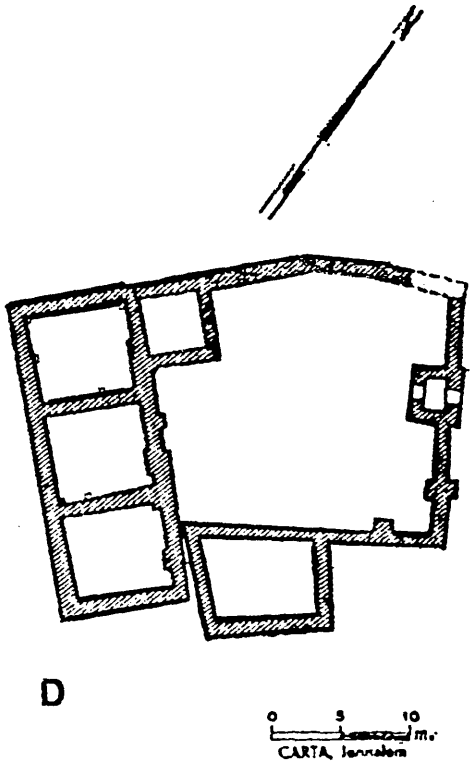


Fig. 16: Byblos, Tempio (dal Kempinski).

vi sono tre vani delle stesse dimensioni: essi permettono una classificazione dell'edificio nel tipo «Breitraum»[81].

Pur mancando in Fenicia altri esempi di templi a tre celle accostate e corte durante il II e I millennio, tuttavia se ne hanno alcuni indizi in santuari del tipo «Breitraum» con vano di fondo tripartito, quello centrale sicuramente identificabile come cella-*adyton*. Ciò è testimoniato ancora nella prima età del Ferro in Palestina, ad esempio a Beṯh-shan, dove è stato rinvenuto il c.d. tempio di Amenophis III: nella sua fase corrispondente al «level VI» (XII-X sec. a.C.), il tempio (Fig. 17) era artico-

[81] A. KEMPINSKI, in «Israelian Eastern Journal», 22, 1972, p. 11, fig. 1; OTTOSSON, cit. alla nota 82, p. 14, fig. 3, D.

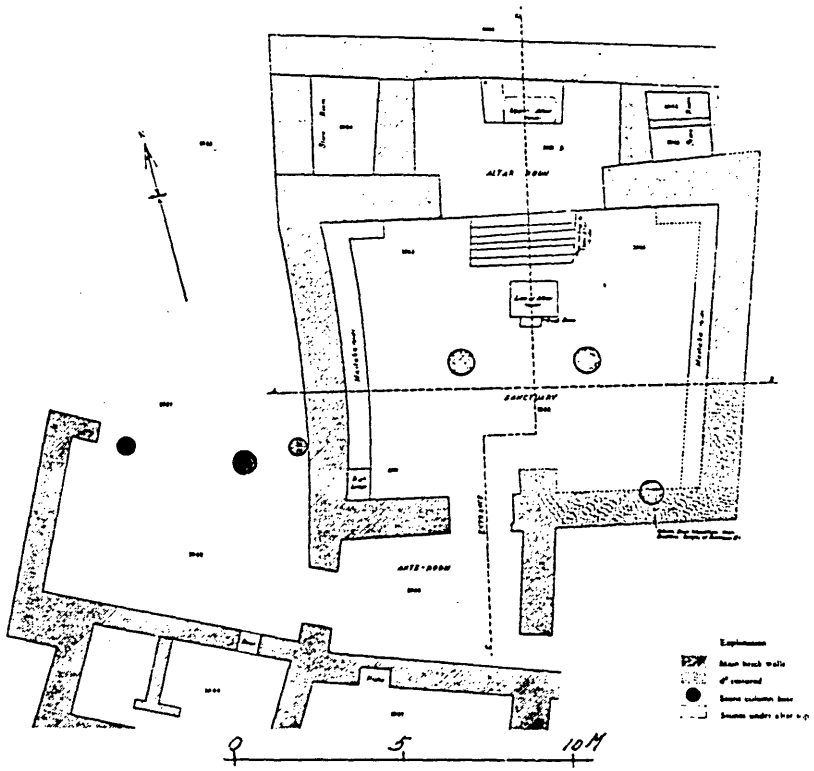


Fig. 17: Beth Shan, Tempio di «Amenophis», sesta fase (dal Rowe).

lato in un *adyton* sopraelevato poco profondo affiancato da due vani più stretti, preceduto da una corte, con banconi lungo le pareti, che il Rowe riteneva non coperta[82]; a questa si accedeva attraverso un vestibolo con l'entrata collocata sul fianco. Possiamo ancora citare il tempio israelita ad Arad[83], attribuito al IX sec. a.C. (Fig. 18), nel quale la cella, a triplice entrata, presentava inoltre una piccola nicchia quasi al centro della parete di fondo. Si tratta di una pianta che trova altri paralleli più antichi, della prima età del Bronzo, in Palestina, ad esempio nel san-

[82] A. ROWE, *The Four Canaanite Temples of Beth-Shan*, Philadelphia 1940, p. 8 n. 21; cfr. M. OTTOSSON, *Temples and Cult Places, in Palestine*, Uppsala 1980, p. 47.

[83] OTTOSSON, *op. cit.*, p. 108, fig. 25.

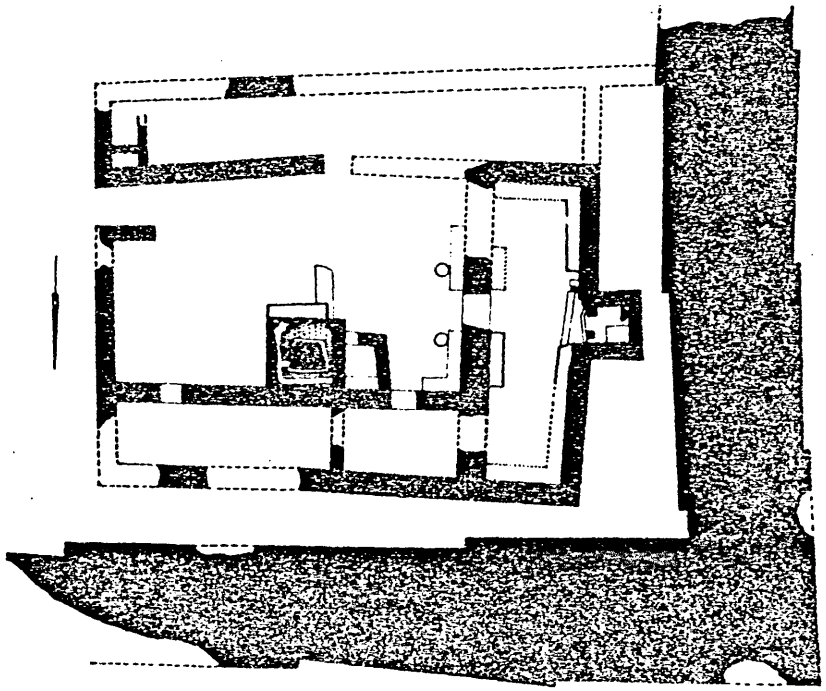


Fig. 18: Arad, Tempio (da M. Ottosson).

tuario di Tell-el-Farah (Fig. 19): qui l'*adyton*-cella, largo quanto il tempio ma poco profondo, è ugualmente sopraelevato rispetto alla grande corte antistante, che doveva presentare due portici interni lungo i fianchi[84].

Un riflesso di queste ultime piante è visibile a Cipro nel tempio di Astarte a Kition (Fig. 20), che nella sua fase del IX sec. a.C., ci restituisce l'esempio di un santuario con l'*adyton* — il *Sancta Sanctorum* — a triplice entrata, con pilastri liberi ai lati di quella centrale, preceduto da una vasta corte porticata internamente lungo i fianchi in modo da lasciare scoperto lo spazio centrale[85].

La facciata tripartita con l'*adyton*-cella centrale più elevato e con grande corte antistante appare ancora nelle riproduzioni su monete ro-

[84] WRIGHT, in *Palestine Exploration Quarterly*, cit., p. 26, fig. 4 a, G.

[85] V. KARAGEORGHIS, *Kition*, London 1976, pp. 97, fig. 18.

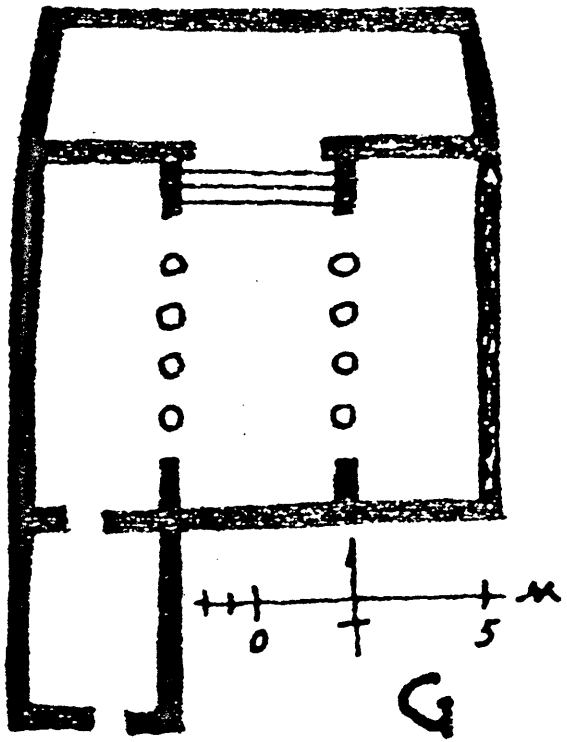


Fig. 19: Tell el-Farah, Tempio (dal Wright).

mane del famoso tempio di Afrodite a Paphos (Fig. 21), costruito per la prima volta alla fine del XIII sec. a.C.[86], ed in un tempio raffigurato in un affresco del palazzo di Cnossos a Creta[87]. Non si tratta evidentemente di templi fenici, tuttavia è possibile riconoscere in essi un'influenza del tipo tripartito fenicio, quale era riflesso nel tempio citato di Bethshan, e un'eco dunque della sua continuità d'uso nel II-I millennio.

È appunto questa forma di santuario con *adyton* a triplice entrata aperto su una grande corte rettangolare eventualmente porticata (il va-

[86] A. WESTHOLM, in «Acta Archaelogica», 4, 1933, pp. 201 ss.; BUSINK, *op. cit.*, pag. 444, fig. 123.

[87] Ch. BLINKENBERG, *Le Temple de Paphos*, Kobenhavn 1924; A.J. EVANS, *The Palace of Minos*, III, 1930, 47; cfr. BUSINK, *op. cit.*, p. 443.

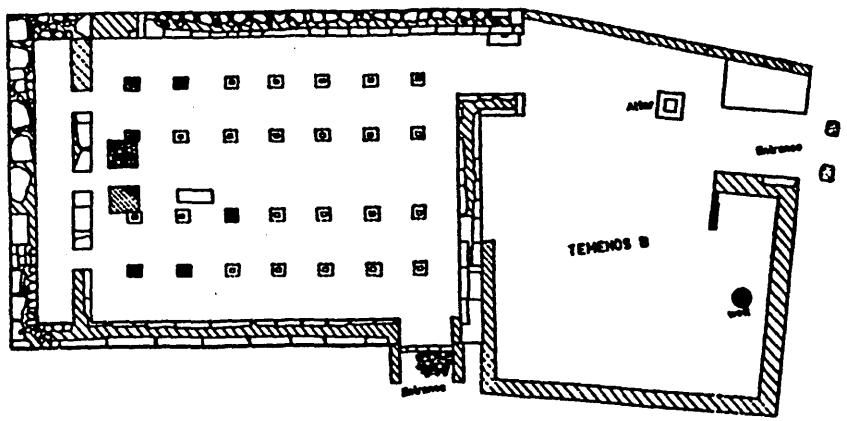


Fig. 20: Kition, Tempio di Astarte (dal Karageorghis).

lore di cella è dunque assunto dall'*adyton* e non dalla corte), a continuare ad essere usata in regioni toccate dall'espansione fenicia fin nell'età ellenistica e romana, diversificandosi in base alle tradizioni locali: ciò è mostrato non solo dai templi di Lixus ancora straordinariamente vicini agli antichi prototipi alla base dei templi di Beth-Shan e di Kition, ma anche dai santuari di Saturno in Africa a tre celle. Queste, proprio a causa del lontano modello dell'*adyton* largo quanto la corte antistante, occupano interamente o quasi uno dei lati della corte porticata (così a Sbeitla, Dougga), anche quando sia stato dato risalto alla cella centrale su influenza romana (così a Thuburnica, a Timgad, a Haidra).

Lo stesso dovette verificarsi, si è detto con esiti diversi, nuovamente a Cipro, nel tempio E di Soli[88] (Figg. 22, 23), e ancora in templi siriani, ad esempio nel tempio di Atargatis a Dura Europos[89] (con richiami anche con antiche forme babilonesi), e in particolare nell'area palmirena[90] e nabatea[91]: così nel Tychaion di Is-Sanamen, con tre celle che si aprono su una corte scoperta quadrata, circondata da alte mura, secon-

[88] WESTHOLM, *The Temples of Soli*, cit., p. 93, fig. 59; BUSINK, *op. cit.*, p. 266 fig. 124.

[89] F. CUMONT, *Fouilles de Doura-Europos 1922-23*, Paris 1926, p. 169.

[90] Sull'influsso semitico nel Tempio di Bel a Palmira v. E. WILL, in «Revue d'Histoire des Religions», 159, 1961, p. 139 ss.

[91] WESTHOLM, cit., pp. 92, 181 ss.



Fig. 21: Moneta con riproduzione del Tempio di Afrodite a Paphos, Cipro (dal Blinkenberg).

do una tipologia che compare anche con un'importante trasformazione, cioè la copertura della corte, nel tempio di Slem[92] e altrove.

Si può nuovamente citare il tempio di Cappiddazzu a Mozia[93] (Fig. 14), dove nelle tre navate longitudinali e in quella trasversale sul fondo è da riconoscere, come si è detto, uno schema simile a quello di Kition e anche di Lixus, con adyton e corte porticata interna e dove l'esistenza

[92] ID., pp. 170-71, dove vengono citati anche i templi di Si, di Sar e Sur, sempre con corte, cella su uno dei lati ed entrata opposta ad essa.

[93] B.S.J. ISSERLIN, in «Studi Magrebini», 6, 1974, pp. 42 ss. tav. 7.

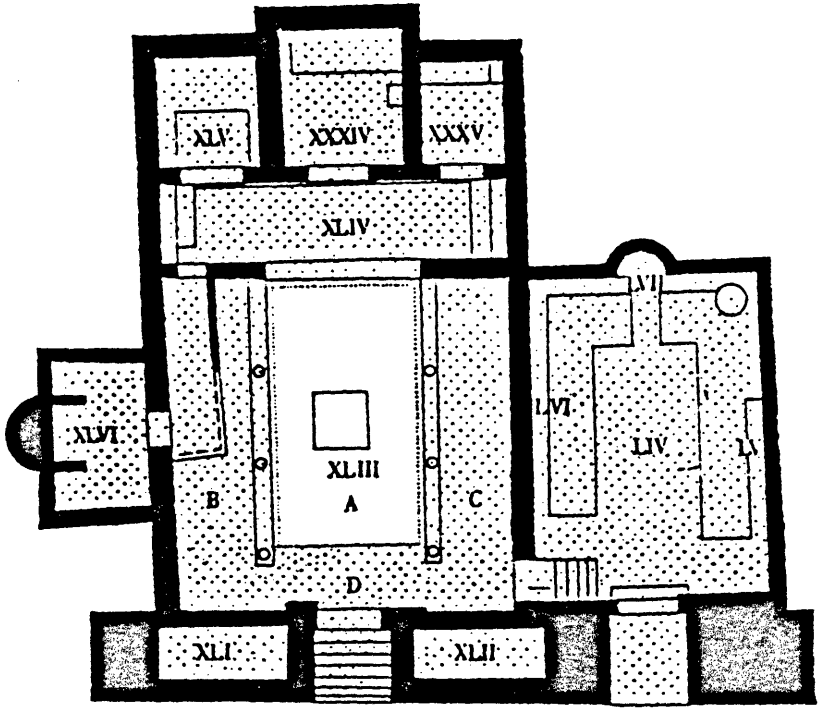


Fig. 22: Soli (Cipro), Tempio E, terza fase (dal Westholm).

di una corte esterna più ampia ha ancora precedenti in ambiente fenicio ed anche egizio (v. oltre).

Infine si ricorda come il Westholm volesse ricollegare ai templi orientali a tre celle anche il tempio etrusco, dove ricomparirebbe la tematica dei vani accostati con corte antistante[94], anche se con forti accenti locali dati dalla presenza del podio e da altri elementi.

6. Appendice

Un discorso a parte merita l'Egitto dove si trova nei Serapei di età tolemaica e imperiale la stessa forma di base, non dovuta però ad un'in-

[94] WESTHOLM, cit., p. 174.

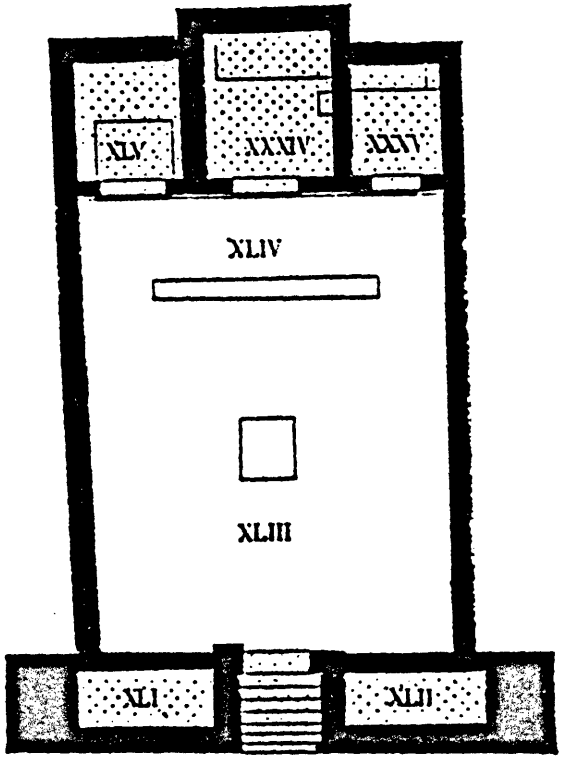


Fig. 23: Soli (Cipro), Tempio E, quarta fase (dal Westholm).

fluenza fenicia, in quanto, al contrario, è probabile che proprio dall'Egitto derivi all'ambiente fenicio la forma a triplice cella del tempio, ciò all'interno di un quadro più generale di precocissimi influssi egiziani sull'architettura religiosa fenicia.

Ad esempio la divisione in tre celle compare già all'interno di un santuario egiziano della III dinastia[95], che può costituire un parallelo per il «Bâtiment II» di Byblos, mentre per il tempio di Beth-shan sono state richiamate diverse tombe a cappella di Tell-el-Amarna[96]. Diffusa in ambiente egizio e, di riflesso, anche nubiano, è una pianta di templi con

[95] W.V. BISSING, *Ägyptisch Kunstgeschichte*, 1935, tav. 27, n. 221.

[96] T.E. PEET, C.L. WOOLLEY, *The City of Akhenaton*, I, 1923, pp. 92-93, tavv. 25, 27, 3; OTTOSSON, *op. cit.*, p. 50.

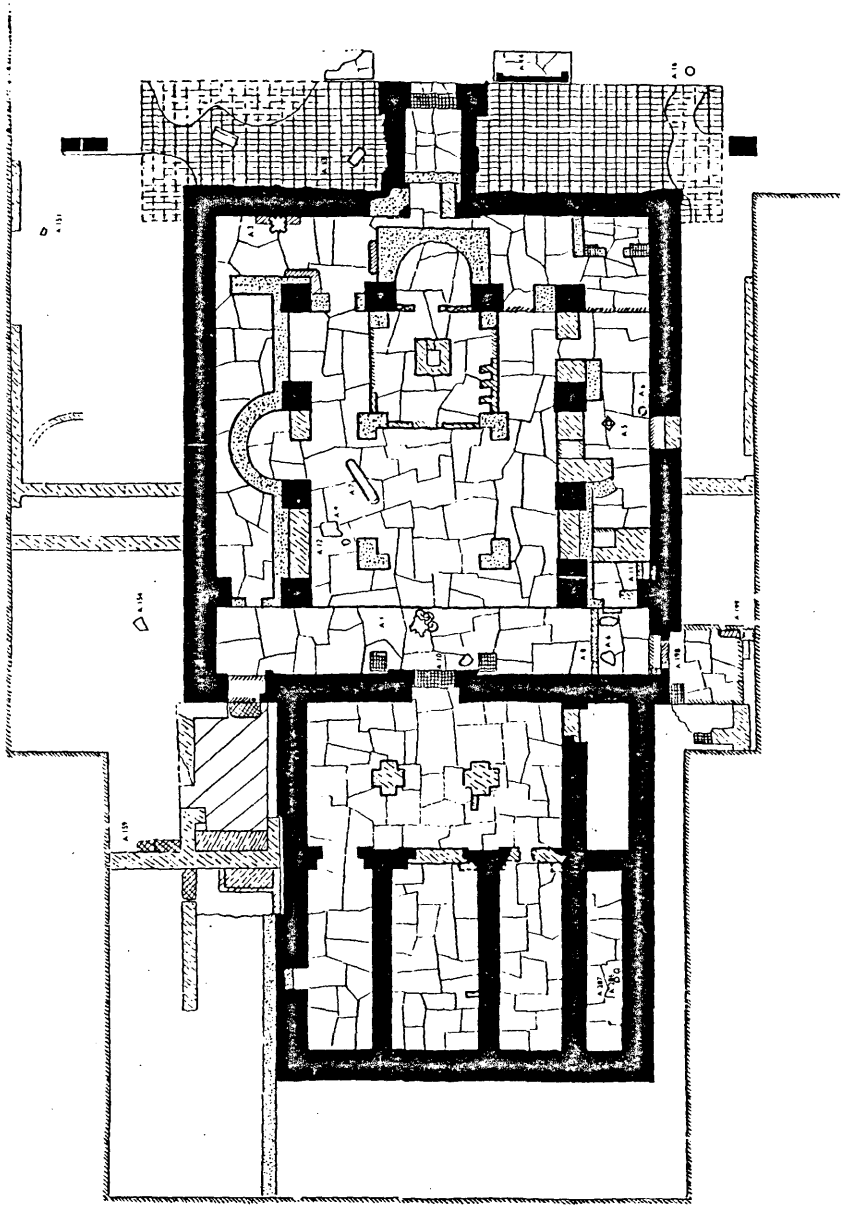


Fig. 24: Aksha (Nubia), Tempio (da H. de Contenson).



1: Dougga, Tempio di Saturno, corte e colonnato dell'atrio.



2: Dougga, Tempio di Saturno, propileo tra la corte e l'atrio.

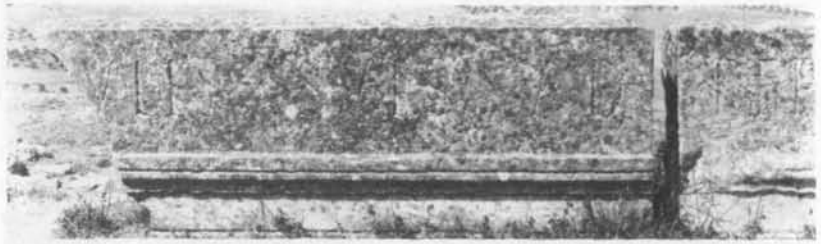
Tavola II



1-2: Dougga, Tempio di Saturno, capitello dell'atrio.



3: Dougga, Tempio di Saturno, portico, base di colonna.



1: Dougga, Tempio di Saturno, portico, architrave e fregio iscritto.



2: Dougga, Tempio di Saturno, portico, soffitto di architrave.



3: Dougga, Tempio di Saturno, portico, cornice.

Tavola IV



1: Dougga, Tempio di Saturno, elemento di portale.





2-3: Dougga, Tempio di Saturno, cella mediana, soffitto della volta.

tre celle accostate, separate tramite una corte interna da una corte esterna porticata sui lati: tra gli esempi noti, abbastanza numerosi, citiamo i templi di Thoth a El Kab e di Isis a Buhen dell'epoca di Amenhotep II, ancora il tempio di Hathor e Amun a Deir el Medina, con corti esterna e interna, sala ipostila pronao e tre celle voltate sul fondo[97]; in Nubia le tre celle compaiono nel piccolo tempio di Amun-Re ad Amada, con corte pilastrata, costruito da Thutmosis III e Amenhotep II, ed ancora nei templi ramessidi di Amara, con corte porticata, sala ipostila, pronao (o vestibolo) e tre celle[98], e di Aksha (Fig. 24), con corte porticata, vestibolo e tre celle[99]. In età tolemaica è noto un tempio in stile faraonico, ancora a tre celle, ad Assuan: eretto da Tolomeo III e dedicato ad Iside, davanti alle tre celle presenta, come a Aksha, un vestibolo con due pilastri al centro[100]. Nello stesso periodo diverse cappelle funerarie, sempre nella tradizione egizia, presentano tre celle, precedute da una larga corte[101]. Ma è nell'impianto dei Serapei, con tre celle, dedicate a Serapide, Iside e a Arpocrate, collocate sul fondo di una grande corte porticata, che si riconosce uno degli esiti della continuità dell'antico schema tripartito egiziano adattato al nuovo culto introdotto dai Tolomei. Ciò è ricostruibile già nel Serapeo ellenistico di Alessandria[102] e probabilmente anche in quello di Hermoupolis, da riconoscere nel santuario tolemaico, ed è documentato chiaramente nel Serapeo del Mons Porphirites, di età traiano-adrianea[103].

[97] A. BADAWY, *A History of Egyptian Architecture*, Losa Angeles 1968, pp. 266, 270, 276, figg. 143, 145, 151.

[98] ID., pp. 273, 275, figg. 146, 148.

[99] H. DE CONTENSON, *Aksha*, I, La Basilique chrétienne, p. 12.

[100] E. BRESCIANI, *Il tempio tolemaico di Iside ad Assuan*, Pisa 1978.

[101] BRESCIANI, *Le pitture murali del cenotafio di Alessandro Magno*, Kom Madi, 1977 e 1978, Suppl. EVO, 2, 1979, p. 51, figg. 7, 12.

[102] ROWE, in «BSAA», 35, 1942, pp. 125 ss. Da ultimo cfr. M. SABOTTKA, *Das Serapeum von Alexandria*, Karlsruhe 1986.

[103] W. MÜLLER-WIENER, in «MittKairo», 22, 1967, p. 174, fig. 17.

Johannes Irmscher

Das römische Afrika als Barbaria und Romania

Die Griechen kannten kein Wort für Afrika, sondern sprachen von Λιβύη. Λιβύη wurde ursprünglich als ein Teil von Asien Verstanden. Später — belegt bei Plinius dem Älteren, Pomponius Mela, aber auch bei Sallust[1] — bildete sich die Vorstellung von drei Erdteilen heraus, nämliche Europa, Asien, wozu auch Ägypten gerechnet wurde, und schließlich Libyen.

Wir haben diese Erörterung vorangestellt, um sichtbar zu machen, daß für die antike Vorstellung Ägypten nicht zu Afrika rechnete[2] — es unterschied sich ja in der Tat durch seine eigenständige Kultur und Geschichte. Afrika war vielmehr, besonders in römischer Sicht, das karthagische Territorium, wie es sich vor den Punischen Kriegen dargeboten hatte[3]. Entsprechend soll in dieser Betrachtung Ägypten, da es eine eigene Behandlung erforderte, ausgespart bleiben.

Die Karthager blieben ungeachtet ihrer mächtigen Reichsbildung für die Griechen Barbaren. Als solche betitelte sie Herodot, wenn er von ihren Kämpfen auf Sizilien mit dem Tyrannen Gelon berichtete: οἱ μὲν βάρβαροι τοῖσι Ἕλληοι ἐν τῇ Σικελίῃ ἐμάχοντο[4]. Auch Platon sprach im 7. und 8. Brief von den Barbaren, d.h. Karthagern, die es im Interesse des Griechentums aus Sizilien zu vertreiben gelte[5]. Die gleiche Sicht und die gleiche Vokabel finden wir noch bei Diodor im ersten vorchristlichen und bei Plutarch im ersten nachchristlichen Jahrhundert[6]. Die

[1] *Bell. Iug.* 19, 3: *Catabathmon qui locus Aegyptum ab Africa dividit* (C. Sallustius Crispus, *Catilina, Iugurtha, fragmenta ampliora*, ed. Alphonsus Kurfeß, 3. Aufl. Leipzig 1958, 71).

[2] M. Leglay bei Konrat Ziegler - Walter Sontheimer, *Der kleine Pauly*, 1, Stuttgart 1964, 109.

[3] Gut sichtbar gemacht in: *Atlas zur Geschichte*, 1, Gotha 1973, 12 Karte 2.

[4] 7, 167 (Herodotus, *De bello Persico*, recogn. Immanuel Bekkerus, 2. Aufl. Berlin 1845, 477).

[5] 336 A und 357 A (Plato, *Dialogi*, recogn. Carolus Fridericus Hermannus, 6, Ed. ster. Leipzig 1907, 32 f. und 57; Platon, Briefe, deutsch von Johannes Irmscher, Berlin 1960, 68 und 101). Arno Eichhorn, Βάρβαρος quid significaverit, Diss. Leipzig 1904, 50 ff. behandelt die Stelle nicht, weil er offenbar die Briefe nicht für echt hielt.

[6] S. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, 4, Paris 1920, 190 Anm. 2.

Römer übernahmen, wie selbstverständlich, Vorstellung und Begriff, solange sie Nordafrika noch nicht in ihrem Sinne pazifiziert hatten, beziehungsweise wenn bei Späteren von dieser Pazifizierung die Rede war. So sind für Sallust die Numidier Jugurthas selbstredend barbari[7], und König Bochus wird ein animus barbari zugesprochen[8]. Cornelius Nepos berichtete gleich zu Beginn der Vita des Timoleon, daß dieser *totam Siciliam multos annos bello vexatam a barbarisque oppressam suo adventu in pristinum restitueret*[9]; die barbari sind natürlich die Karthager. Nicht anders war der Sprachgebrauch des römischen Nationalhistorikers Titus Livius. Hannibals Soldaten, welche die Alpen überschreiten, sind barbari (*rumor per barbaros manavit*[10]). An die Leute von Arpi, die sich den Karthagern angeschlossen hatten, wird die Frage gerichtet, warum sie *pro alienigenis ac barbaris Italici adversus veteres socios Romanos bellum gererent*[11]. An anderer Stelle wurden — im Jahre 204 — den römischen Seesoldaten die Ureinwohner Nordafrikas als barbari und imbelles gegenübergestellyt, *quod plerumque in uberi agro evenit*[12]. Wir schließen mit einem poetischen Exemplum[13]. Der alternde Horaz, der sich wegsehnt von Rom, denkt an Reisen in die Ferne, darunter auch zu den *barbaras Syrtis*, den von den Seefahrern gefürchteten Syrten, *ubi Maura semper aestuat unda*[14]. Zweifelsfrei will hier das Adjektiv weniger die Menschen als die Region bezeichnen[15], welche menschlicher Barbarei entspricht.

Inzwischen hatten sich bereits Um- und Neubewertungen eingestellt. Im 3. vorchristlichen Jahrhundert behandelte der vielseitige alexandrinische Gelehrte Eratosthenes — wir verdanken die Überlieferung dem um die Zeitenwende wirkenden Strabon — das Hellenen-Barbaren-Problem

[7] *Bell. Iug.* 98, 2 (ed. Kurfeß 133 f.).

[8] *Bell. Iug.* 102, 15 (ed. Kurfeß 138).

[9] *Timol.* 1, 1 (Cornelius Nepos, erkl. von Karl Nipperdey, Kleinere Ausgabe, 10. Aufl. von Bernhard Lupus, Berlin 1895, 136).

[10] 21, 23, 4 (Titus Livius, *Historiarum Romanarum libri qui supersunt*, edd. Io. Nic. Madvigius et Io. L. Ussingius, II 1, Kopenhagen 1862, 19).

[11] 24, 47, 5 (edd. Madvigius - Ussingius a.a.O. 218).

[12] 29, 25, 12 (edd. Madvigius - Ussingius a.a.O. II 2, 1863, 209).

[13] Weitere Belege bei Münscher in: *Thesaurus linguae Latinae*, 2, Leipzig 1900 - 1906, 1729 ff.

[14] C. 2, 6, 3 f. (*Q. Horatius Flaccus, Oden und Epoden*, erkl. von A. Kießling, 10. Aufl. von R. Heinze, Berlin [West] 1960, 183).

[15] *Oxford Latin Dictionary*, Oxford 1968, 225: cruel, fierce, savage.

in neuartiger Weise[16]. Er wendete sich gegen die simplifizierende Gegenüberstellung von Griechen und Nichtgriechen, aber auch gegen die spezifische Linie der Alexanderhistoriker, daß man Griechen als Freunde und Barbaren als Feinde zu betrachten habe. Besser sei vielmehr eine Kategorisierung nach ἀρετή und κακία. Denn es gebe unter den Griechen genug Schweinehunde (κακοί), unter den Barbaren aber polite (ἀστεῖοι), freundliche Leute so wie die Inder und die Iranier (Ἀρειανοί), ferner die Römer und Karthager, welche in bemerkenswerter Weise regiert würden[17]. Der Gedanke wurde von Cicero in seiner Staatsschrift aufgenommen. War Romulus ein König über Barbaren? wurde gefragt[18]. Die Antwort lautete: Wenn man die griechische Unterscheidung von Hellenen und Barbaren aufnimmt, war er es sicherlich; *sin id nomen moribus dandum est, quam linguis, non Graecos minus barbaros quam Romanos puto*[19].

Griechische Theoretiker hatten auch weiterhin ihre Schwierigkeiten mit der Barbarenformel und kamen gelegentlich zu einer Dreiteilung «Griechen, Römer und Barbaren», die sich von Cassius Dio (um 150 - 235) bis weit in das byzantinische Mittelalter hinein nachweisen läßt: Ἕλληνες καὶ Ῥωμαῖοι καὶ βάρβαροι[20]. Andererseits hatten die Römer das Weltreich geschaffen, das Alexander zu gründen vorgeschwebt hatte, eine zivilisierte Welt in einer bewundernswert organisierten Einheit. Die Unkultur lag jetzt jenseits der Grenzen dieses Reiches, in der barbaria[21], auch in der Form barbaries begegnend[22]. Afrika aber gehörte fest zu jenem die Ökumene umfassenden Imperium. 146 war Karthago als Africa vetus an Rom gefallen, 46 folgte das Numiderreich als *Africa nova*, im Jahre 25 vor Christus vereinigte Augustus die beiden Provin-

[16] Strab. 1, 4, 9 (*Strabo, Rerum geographicarum libri XVII*, Ed. ster. Tauchnitiana, 1, Leipzig 1829, 105).

[17] Mehr zur Stelle bei Reimar Müller, *Menschenbild und Humanismus der Antike*, Leipzig 1980, 121 f.

[18] *De rep.* 1, 37 (M. Tullius Cicero, Scripta quae manserunt omnia, 39: *De re publica*, recogn. K. Ziegler, 4. Aufl. Leipzig 1958, 35 f.).

[19] Vgl. auch Julius Jüthner, *Hellenen und Barbaren*, Leipzig 1923, 67.

[20] Jüthner, a.a.O. 140 Anm. 202.

[21] Bemerkenswerte Belege für barbaria gibt R. Zucca bei A. Mastino, *L'Africa Romana, Atti del V convegno di studio*, Sassari 1988, 349 ff. Zur weiteren Verwendung des Namens vgl. Ch. André Julien, *Histoire de l'Afrique du Nord*, 2. Aufl. Paris 1951, 9.

[22] *Oxford Latin Dictionary* a.a.O. 225. Das Mittelalter behielt den Begriff bei; vgl. die Belege im Mittellateinischen Wörterbuch, 1 (Otto Prinz), Berlin 1967, 1362 (Artikelverfasser Von Acker).

zen zur *Africa proconsularis*[23]. In der Bodenwirtschaft rivalisierte diese Provinz *Africa proconsularis* mit Ägypten und erbrachte den dritten Teil des in Rom verbrauchten Getreides[24]. Im Handel spielten Sklaven, Vieh, Wollstoffe und Lederwaren eine herausragende Rolle. Die Provinz erreichte einen offenkundigen Wohlstand, gegründet auf die Mittelklasse der Ackerbürger; er äußerte sich in öffentlichen Bädern, Theatern, Prunkgräbern und Luxusbauten. Das wiedergegründete Karthago war unbestritten die zweite Stadt in der lateinischen Reichshälfte und ein bedeutendes Zentrum lateinischer Bildung und Literatur[25]. Vollständig latinisiert, spielte Afrika bei der Entwicklung des Christentums eine hervorragende Rolle[26]. Wer hätte ein solches Land nicht zur Romania[27] rechnen wollen, zum römischen Weltreich mit allen Attributen, welche diesem zukamen?

Diese so positive Wertung änderte sich mit dem fortschreitenden Verfall des Reiches[28]. Es war da nur verständlich, daß die Völkerschaften und militärischen Führer, welche diesen Verfall herbeiführten und beschleunigten, als Barbaren erscheinen mußten. So bezeichnete der Grieche Claudian, den man den letzten großen lateinischen Dichter genannt hat[29], den Mauren Gildo[30] als barbarus[31] und sprach von dessen Aushungerungspolitik gegenüber Rom, er wäge zwischen Leben und Hunger mit barbarischem Hochmut: *praebere cibos vitamque famemque librat barbarico fastu*[32]. Das war so in der Zeit des Kirchenvaters Augustin. In die Epoche Justinians aber gehört der Epiker Corippus, der, selbst aus Afrika gebürtig, in seinem Lobpreis des kaiserlichen Feldherrn Johannes die *turba Maurorum* barbarisch nennt[33].

23 FELLMANN in: *Lexikon der alten Welt*, Zürich 1965, 62.

24 THEODOR MOMMSEN, *Römische Geschichte*, 5, 6. Aufl. Berlin 1909, 651 ff. (auch für das Folgende).

25 Bemerkenswert die Vielzahl epigraphischer Belege, die sich gerade von Afrika her für die Kaisertitulatur ergaben (vgl. die Karte von A. MASTINO in: *Atti del III Seminario internazionale di studi storici «Da Roma alla Terza Roma», 21 - 23 aprile 1983*, zu S. 156).

26 A.M. SCHNEIDER bei Theodor Klauser, *Reallexikon für Antike und Christentum*, 1, Stuttgart 1950, 174 ff. Treffend formulierte Paulinus von Nola die neue Mentalität: *resonare Christum corde Romano* (C. CECCHELLI in: *Africa Romana*, Mailand 1935, 173).

27 Die Wortprägung ist spät, begegnet im Umkreis des Augustinus (Karl Ernst Georges, *Ausführliches lateinisch-deutsches Handwörterbuch*, 2, 8. Aufl. von Heinrich Georges, Hannover 1908, 2407).

28 P. ROMANELLI, *Storia delle province romane dell'Africa*, Rom 1959, 603: il progressivo declino dell'autorità di Roma.

29 BECHER bei JOHANNES IRMSCHER, *Lexikon der Antike*, 9. Aufl. Leipzig 1987, 123.

30 Dazu HANS-JOACHIM DIESNER, «Klio» 49, 1962, 178 ff.

31 MÜNSCHER, a.a.O.

32 ROMANELLI, a.a.O. 609.

33 MÜNSCHER, a.a.O. 1736.

Gianfranco Gaggero

I Mauri nella storiografia del tardo impero

Il lungo periodo del dominio bizantino sull'Africa nordoccidentale, dalla vittoria sui Vandali al definitivo passaggio della regione sotto il nuovo potere arabo-islamico[1], ha trovato nella storiografia tardo-antica greca e latina un riflesso nettamente divergente nel tempo: quanto è ricca la documentazione sulle vicende immediatamente successive alla caduta di quello stato romano-germanico, incentrata sugli ampi e puntuali racconti del greco Procopio e del latino Corippo, tanto modesto ed episodico è invece l'interesse per l'epoca successiva, con molte fasi di assoluto silenzio sulle vicende africane, e solo di rado brevi e poco esaurienti accenni a funzionari imperiali, rivolte indigene, improvvise incursioni di eserciti arabi[2].

E se questo è il quadro d'insieme della produzione letteraria del periodo, non diversa è la situazione per quanto concerne, all'interno di esso, lo stato delle popolazioni poco o nulla romanizzate, quei *Mauri-Mauritani* o Μαυρούσιοι che le fonti pongono in costante contrasto con le masse locali più sedentarizzate e acculturate (*Afri* o Λίβυες), in una distinzione fondata su elementi di indole politica, economica e sociale che non tiene conto in genere né del fondo etnico a tutte comune né dei

1 Sull'Africa bizantina la trattazione più completa è a tutt'oggi, malgrado il tempo intercorso e l'accresciuta documentazione ne rendano superate talune pagine, il classico volume del Diehl (CH. DIEHL, *L'Afrique byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709)*, Paris 1896). Per l'epoca giustinianea di grande importanza è anche il contributo dello Stein (E. STEIN, *Histoire du Bas Empire*, II, Paris-Bruges 1949, pp. 318-328; 547-560), mentre il Courtois, sebbene limitato in teoria al periodo del dominio vandalo, fornisce preziose informazioni sui popoli berberi e la loro civiltà più o meno romanizzata (cfr. CH. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris 1955, soprattutto pp. 325-326; 333-349). Si vedano inoltre CH. A. JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord (Tunisie-Algérie-Maroc) des origines à la conquête arabe (647 ap. J.C.)*, Paris 1951², pp. 263-276; H.J. DIESNER, *Der Untergang der römischen Herrschaft in Nordafrika*, Weimar 1964, pp. 70-78; D. PRINGLE, *The defence of Byzantine Africa from Justinian to the Arab conquest* (B.A.R., Intern. ser. XCIX 1-2), Oxford 1981; cfr. inoltre, in ultimo, P.-A. FÉVRIER, *Approches récentes de l'Afrique byzantine*, «Revue de l'Occident musulman et de la Méditerranée» XXXV, 1983, pp. 25-53.

2 Per una rapida ma esauriente trattazione sulle fonti letterarie greche e latine dell'Africa bizantina cfr. AV. CAMERON, *Byzantine Africa: the Literary Evidence*, in *Excavations at Carthage*. VII. University of Michigan, Ann Arbor, 1982, pp. 29-62.

pur numerosi fenomeni di integrazione e assimilazione che si sono con il tempo verificati. Ciò avviene in effetti, oltre che per il riprodursi anche allora di contrapposizioni classiche (città-campagna, agricoltura-nomadismo, civiltà latina-fondo tradizionale berbero, cristianesimo-paganesimo), per il nuovo ed impetuoso affermarsi dell'elemento indigeno, non soltanto sotto l'aspetto di una generica maggiore aggressività rispetto al passato, favorita dalla presenza di un potere di origine lontana e dotato di forze limitate, ma anche nella forma di una più matura presa di coscienza delle proprie accresciute potenzialità.

Per cui praticamente tutti coloro che, contemporanei o più tardi compilatori, hanno trattato dell'Africa bizantina, hanno dovuto porre in evidenza, accanto all'ambiente degli Africani «civilizzati», la galassia dei popoli mauri: ora ombre lontane vaganti al di là del *limes* più avanzato, ora presenza più inquietante dedita al saccheggio o alla guerriglia vera e propria, ora insieme variegato di tribù dotate di precisa individualità geografica ed etnica, i liberi Berberi hanno cessato di costituire una componente in fondo secondaria del mosaico nordafricano, in grado di produrre violente fiammate e di apparire all'improvviso sulla scena della grande politica internazionale e locale, ma per lo più relegata sullo sfondo di una civiltà provinciale tanto più vivace e prospera. L'età vandala e la riconquista giustinianea, indebolendo le strutture del paese, impoverendo e decimando la popolazione, inasprendo i contrasti fra il clero ortodosso del luogo e le tendenze eterodosse di poteri statuali estranei e sentiti in fondo come ugualmente prevaricatori, hanno reso le regioni africane più misere e meno difese, prede più agevoli di attacchi ed appetiti esterni, e hanno costituito davvero il punto d'avvio di una nuova fase storica in cui, lentamente ma sempre più sicuramente, i Mauri sostituiranno gli Afri come forza più vitale della provincia, talché non sarà una sorpresa eccessiva constatare che alla fine, di fronte a una sempre più flebile resistenza delle forze imperiali e in genere delle comunità urbane, saranno essi ad opporsi con maggiore vigore all'invasione araba.

Le fonti letterarie, come si è detto, riflettono bene questo fenomeno. Tuttavia non si tratterà in questa sede di produrre un arido elenco di testimonianze, né tantomeno di riassumere opere, come quelle di Procopio o di Corippo, ben note e più volte studiate. Sarà invece più utile, nel caso di queste ultime, riesaminare sia pure in breve gli apporti più recenti della critica moderna, particolarmente interessanti nel caso del poeta africano, mentre per gli altri testi contemporanei o posteriori, in genere meno conosciuti, si dovranno individuare eventuali aspetti comuni, in positivo o in negativo, oltre che talune possibili direzioni d'indagine.

Quanto a Procopio, mi limiterò a brevi osservazioni, anche perché

le ultime ricerche relative al *Bellum Vandalicum* e alla sezione africana del *De aedificiis* (VI 1-7) risultano nel complesso limitate all'interno della produzione critica complessiva sullo storico giustinianeo[3]. Scontata l'acribia dello scrittore e la sua maggiore veridicità rispetto ai passi paralleli di Corippo (e ciò è comunque confermato in uno degli ultimi lavori di Yves Modéran)[4], valutata la sua importanza per l'etnografia berbera e per le figure dei principali capi mauri, riconfermato il suo disprezzo di «greco civile» nei confronti degli indigeni (si vedano un articolo del Janon[5] e ancora il Modéran), di Procopio sembrano ora interessare specialmente la visione geoetnografica complessiva e le sue concrete applicazioni (c'è in proposito un valido contributo di Maria Cesa su «Studi Classici e Orientali»)[6] e l'esame di singole pagine del testo (il monte Aurasio nel citato articolo del Janon, che riprende anche un più antico studio di Jehan Desanges)[7].

Ma proprio il lavoro del Janon, al di là dello spunto limitato che gli dà origine, si rivela di particolare stimolo ai nostri fini. Lo studioso infatti, riesaminando l'intero materiale procopiano dedicato ai Mauri[8], pone in rilievo come certe manchevolezze dello storico di Cesarea — accentuazione del tenore di vita selvaggio degli indigeni, impiego di scontati *topoi* sulla «naïveté» e la furberia barbara — non occultano, magari anche al di là delle intenzioni dell'autore e della sua visione giustinianocentrica, i primi ma già evidenti sintomi di una diversa mentalità politico-

[3] Non si dimentichi del resto che tale limitata attenzione può essere in parte dovuta anche alla presenza di un volume autorevole come quello del Courtois (vd. *supra*, n. 1), tutt'ora ben lungi dall'essere superato, e che sul testo di Procopio ovviamente si fonda. E si veda inoltre il capitolo sul *Bellum Vandalicum* in B. RUBIN, s.v. *Prokopios von Kaisareia*, in PW, *RE*, XXIII 1, 1957, coll. 402-428. Quanto a Procopio, sono dedicati all'Africa giustinianea, oltre al *Bellum Vandalicum* (in particolare II 10-28), *aed.* VI 1-7 e *anecd.* 18, 5-12.

[4] Y. MODÉRAN, *Corippe et l'occupation byzantine de l'Afrique: pour une nouvelle lecture de la Johannide*, «Ant. Afr.» XXII, 1986, pp. 195-212.

[5] M. JANON, *L'Aurès au VI^e siècle. Note sur le récit de Procope*, «Ant. Afr.» XV, 1980, pp. 345-351.

[6] M. CESA, *Etnografia e geografia nella visione storica di Procopio di Cesarea*, «SCO» XXXII, 1982, pp. 189-215. Peraltro la Cesa dedica solo pochi accenni agli *excursus* di specifico ambiente africano (II 12,56 sul monte Burgaon e II 13, 22-30 sul monte Aurasio e dintorni).

[7] Vd. M. JANON, *art. cit., passim*; J. DESANGES, *Un témoignage peu connu de Procope sur la Numidie vandale et byzantine (Nouvelle lecture et commentaire de Procope, De aed. VI 7,1-11)*, «Byzantion» XXXIII, 1963, pp. 41-69.

[8] Appare giusta in proposito la sua osservazione (*art. cit.*, p. 346) sul fatto che almeno per buona metà del proprio contenuto il *Bellum Vandalicum* procopiano potrebbe più giustamente definirsi *Bellum Mauricum*.

militare di alcuni fra i capitribù, quali Iaudas o Antalas. Opinione questa che, con altri argomenti e ulteriormente perfezionata, ricompare del resto nello stesso Modéran e soprattutto nel capitolo su Procopio e l'Africa di un'opera, come il recente volume sullo scrittore greco di Averil Cameron, che nel suo complesso, esaminando in dense e puntuali pagine i principali aspetti della narrazione e dell'ideologia procopiana, fornisce una messa a punto fondamentale, e da lungo tempo attesa, di tutta la problematica relativa a quell'autore[9].

Venendo a parlare di Corippo, si può facilmente constatare che le opere dell'ultimo poeta africano di lingua latina dell'antichità hanno conosciuto negli ultimi anni una fortuna persino inattesa, dopo essere state a lungo relativamente trascurate o essere servite, come già a suo tempo per il Diehl, lo Stein o il Courtois, quale mero contenitore di sia pur fondamentali ed abbondanti dati storico-etnografici[10]. Preceduta nel decennio passato da una serie di edizioni critiche che hanno reso più accessibile tanto il testo della *Iohannis* (l'edizione di J. Diggle e F.R.D. Goodyear è del 1970), quanto e ancor più quello del panegirico di Giustino II (le edizioni contemporanee del 1976 di Averil Cameron e dello Stache, e sei anni prima il volume palermitano del Romano)[11], e da notevoli lavori sull'arte e lo stile corippei, come gli articoli del Blänsdorf e di Edith Burck[12], la rivalutazione del poeta è proseguita in pieno, sviluppandosi in più direzioni.

Intanto si sono ulteriormente accresciute le edizioni di Corippo, con la pubblicazione, presso le Belles Lettres e a cura di Serge Antès, del panegirico, e con il testo critico, la traduzione e il commento del primo libro della *Iohannis* ad opera di M. Assunta Vinchesi nella preziosa collana napoletana «Koinonia»[13]. Si sono poi affrontate l'analisi stilistica della *Iohannis* con i suoi echi virgiliani e lucanei, in particolare in un sostanzioso contributo di Wilhelm Ehlers sull'arte epica dello scrittore[14], la vita e la carriera di Corippo, con una rivisitazione dettagliata delle scarse notizie disponibili ad opera soprattutto del Baldwin e ancora della Cameron[15], e la struttura della prefazione del poema, studiata dallo Zarini[16].

Venendo direttamente al contenuto della *Iohannis*, si possono segnalare innanzitutto l'esame delle condizioni fisiche e climatiche della Bizacena meridionale in Corippo, compiuto da Jean-Marie Lassère, e un articolo del Modéran sui «Mélanges» dell'Ecole Française di Roma, relativo al giudizio da dare sulla menzione corippea del popolo dei Gurubi e su una recente ipotesi delle guerre maure come insurrezioni prevalentemente contadine[17]. Romano Dodi, in due articoli su «Aevum» e «Nuova Rivista Storica», ha quindi valutato Corippo rispettivamente come poeta della *romanitas* africana, ovvero di quella antica e pur viva tradizione di cultura e civiltà cui si sentivano legate le classi dirigenti romanizzate, e come fonte storica degna di riconsiderazione e apprezzamento[18].

9 Av. Cameron, *Procopius and the Sixth Century*, London 1985, in particolare il X capitolo «Procopius and Africa», pp. 171-187 (le pp. 180-184 sono riservate al VI libro del *De aedificiis*).

10 Cfr. in proposito le giuste osservazioni del Modéran (*Corippe, cit.*, p. 196) sui testi di Corippo e di Procopio visti come «deux riches conglomérats de détails qu'il faut faire éclater en une moltitude de fiches». Ed è opportuno citare in questa sede anche l'ampio saccheggio che del testo corippeo ha fatto il Desanges nella sua raccolta di testimonianze sulle tribù indigene dell'Africa (J. Desanges, *Catalogue des tribus africaines de l'antiquité classique à l'ouest du Nil*, Dakar 1962, specie pp. 73-143).

11 Cfr. rispettivamente *Iohannidos seu De bellis Libycis libri VIII*, edd. J. Diggle-F.R.D. Goodyear, Cambridge 1970 (vd. F. Bertini, *Nuove edizioni di Corippo*, «Maia» XXIV, 1972, pp. 164-168) e *In laudem Iustini Augusti Minoris libri IV*, ed. trans. Av. Cameron, London 1976; *In laudem Iustini Augusti Minoris*, Einl. Text Komm. U.J. Stache, Berlin 1976; *In laudem Iustini*, ed. D. Romano, Palermo 1972.

12 J. Blänsdorf, *Aeneadas rursus cupiunt resonare Camenae, Vergils epische Form in der Iohannis des Corippus*, in *Monumentum Chiloniense, Kieler Festschrift E. Burck*, Amsterdam 1975, pp. 524-545; E. Burck, *Die Iohannis des Corippus*, in *Das römische Epos*, hrsg. E. Burck, Darmstadt 1979, pp. 379-399.

13 Cfr. *Eloge de l'empereur Justin II*, texte établi trad. par S. Antès, Paris 1981 (e vd. anche *El panegírico de Justino II*, introd. ed. crít. trad. A. Ramírez de Verger, Sevilla 1985); *Iohannidos liber I*, intr. testo crit. comm. M.A. Vinchesi («Koinonia» IX), Napoli 1983. Della Vinchesi si ricordino pure i due articoli in cui tratta di alcuni versi originali di Corippo rinvenuti all'interno di una serie di imitazioni inedite dell'umanista Giovanni De Bonis, lo stesso copista trecentesco dell'unico superstite codice corippeo, il *Trivultianus* 686 (M.A. Vinchesi, *Versi nuovi di Corippo in imitazioni inedite dell'umanista Giovanni de Bonis*, «RFIC» CVIII, 1980, pp. 292-316; Ead., *Recupero di versi della Iohannis di Corippo da imitazioni umanistiche*, «Atene e Roma» XXVII, 1982, pp. 64-71.

14 W. Ehlers, *Epische Kunst in Coripps Iohannis*, «Philologus» CXXIV, 1980, pp. 109-135. Va anche segnalato, a proposito di echi di Virgilio, che il Diggle nella citata edizione aveva suggerito di mutare il titolo tradito del poema nel più virgiliano *Iohanneis* (*op. cit.*, p. XI).

15 B. Baldwin, *The Career of Corippus*, «CQ» XXVIII, 1978, pp. 372-376; Av. Cameron, *The Career of Corippus again*, «CQ» XXX, 1980, pp. 534-539.

16 V. Zarini, *La préface de la Johannide de Corippe. Certitudes et hypothèses*, «Revue des Etudes Augustiniennes» XXXII, 1986, pp. 74-91.

17 Cfr. rispettivamente J.M. Lassère, *La Byzacène méridionale au milieu du VI^e s. pC d'après la Johannide de Corippus*, «Pallas» XXXI, 1984, pp. 163-178; Y. Modéran, *«Qui montana Gurubi colunt». Corippe et le mythe des Maures du Cap Bon*, «MEFRA» IC, 1987, pp. 963-989. Per l'ipotesi criticata dal Modéran vd. P.A. Février, *Le Maure ambigu ou les pièges du discours*, «BCTH» XIX B, 1985, pp. 291-304, specie 300-301.

18 R. Dodi, *Corippo poeta della «Romanitas» africana*, in «Aevum» LX, 1986, pp. 111-119; Id., *La «Iohannis» di Corippo fonte storica dei fatti d'Africa del 546-548*, «NRS» LXX, 1986, pp. 585-596.

I fini propagandistici della *Iohannis* sono stati studiati da Averil Cameron, la quale pone in evidenza, come scopo dell'intero poema, l'intento di persuadere i connazionali che la presenza militare e burocratica bizantina era ormai l'unica forza in grado di salvare la civiltà urbana africana dall'incombente minaccia berbera, e che ad essa occorreva adattarsi pacificamente passando sopra ai mille problemi politici ed economici che comportava[19]. Sulla scia della Cameron Maria Cesa, in un contributo su «Civiltà Classica e Cristiana»[20], ha ulteriormente allargato l'indagine constatando nel poema una relativa moderazione nel giudizio sulla recente dominazione vandala, mentre tutto il livore vi è riservato ai Mauri e alle loro scorrerie: dunque non *epos* nazionale volto a riesumare glorie passate, ma manifesto politico di un intellettuale spinto dall'urgenza di convincere un uditorio probabilmente assai perplesso dinanzi ai nuovi ingombranti protettori venuti dall'Oriente. In ultimo, pur senza trascurare un eccellente contributo di Ilona Opelt, teso a sottolineare l'uso polemico di certi termini negativi riservati da Corippo ai Mauri, sempre *rebelles superbi* e *duri, praedones fallaces* e *perfidi*, dotati di capi *tyranni* e di una lingua addirittura *latrans*[21], vale la pena di segnalare anche in questa sede l'articolo del Modéran cui si era accennato per Procopio[22].

In esso Corippo emerge sì ancora una volta come fonte minore rispetto allo storico di Cesarea, ma non per il tradizionale motivo del poeta ambizioso ma modesto ed impreciso, quanto piuttosto per le necessarie conseguenze di una sua scelta discriminante. Come già alla Cameron e alla Cesa, pure al Modéran lo scrittore appare personalità notevole e pienamente consapevole dell'immagine dell'Africa postvandalica che vuole proporre, e dei ruoli speculari cui destina i suoi personaggi bizantini e berberi. Il messaggio filo-imperiale del poeta non si limita perciò ad una posizione aprioristica e programmatica estranea alla narrazione vera e propria dei fatti, ma si esplica nell'omissione sistematica di tutti gli errori politici, strategici e tattici dei Greci, e nella convinzione dell'esistenza di una chiara e coerente politica berbera da parte loro; per contro

[19] Cfr. Av. Cameron, *Corippus' Iohannis: epic of Byzantine Africa*, «Papers of the Liverpool Latin Seminar» IV (ARCA XI), 1983, pp. 167-180 (e vd. della stessa, in *Byzantine Africa, cit.*, le pp. 36-44 dedicate a Corippo).

[20] M. Cesa, *La pacificazione della Libia nella «Iohannis» di Corippo*, «CCC» VI, 1985, pp. 77-88.

[21] I. Opelt, *Barbarendiskriminierung in den Gedichten des Cresconius Flavius Corippus*, «Romanobarbarica» VII, 1982-83, pp. 161-189.

[22] Vd. *supra*, n. 4.

le azioni dei Mauri, di regola negative e odiose, vengono a loro volta deliberatamente travisate, la lungimiranza o anche soltanto la capacità dei loro capi è ignorata, mentre invece, contro l'evidenza di Procopio, e contro la realtà di un comportamento ben più contorto e ondeggiante, viene resa radicale la polarizzazione fra la condotta *sempre* pro-Bisanzio di un Cutsina, e quella *sempre* ostile del cattivo per eccellenza, il principe dei Frexes Antalas.

Di fronte alla varietà della critica procopiana e corippea colpisce il silenzio dei moderni per la documentazione dell'Africa bizantina postgiustinianea. Le già scarse menzioni del paese e dei suoi abitanti nelle fonti suscitano un evidente disinteresse, dovuto forse anche alla disperante disorganicità dei dati, per cui si può ben dire che il Diehl sia stato in fondo il primo e l'ultimo a trattare con minuzia e sforzo più che apprezzabile l'ardua materia. Non più pertanto le valutazioni attuali, ma le notizie antiche meriteranno queste considerazioni conclusive, necessariamente molto provvisorie.

Prima di tutto vanno menzionati gli autori che forniscono un materiale relativamente maggiore, e che dunque esulano dall'isolato e spesso incontrollabile frammento: si tratta, in ordine cronologico, del cronista spagnolo Giovanni di Biclaro, del papa Gregorio Magno, di Teofilatto Simocatta e di Teofane Confessore. Il primo, che ha attirato di recente l'attenzione di alcuni studiosi[23], che non hanno toccato però la nostra problematica, estrae da fonti ignote informazioni interessanti ed originali sui rapporti Bizantini-Mauri al tempo di Giustino II e Tiberio II, compreso l'emergere della notevole figura del *fortissimus rex* Garmul, e sulle conversioni al cristianesimo di almeno un paio di tribù berbere, i Garamanti e i Maccurritani[24]. Quanto a Gregorio, le sue numerose epistole indirizzate ad alti funzionari e prelati dell'Africa di fine VI secolo, malgrado non siano direttamente connesse con le vicende delle tribù in-

[23] Cfr. A. Kollautz, *Orient und Okzident am Ausgang des 6. Jhs. Johannes, Abt von Biclarum, Bischof von Gerona, der Chronist des westgotischen Spaniens*, «Byzantiná» XII, 1983, pp. 463-506; ma anche J. Campos, *Juan de Biclaro, obispo de Gerona. Su vida y su obra*, Madrid 1960.

[24] Vd. Ioh. Biclar. *chron.* a. 569, 1-3 (ai paragrafi 1 e 3 le conversioni dei due popoli berberi, al paragrafo 2 i Mauri che uccidono il *praefectus Africae* Teodoro); 570, 1 (morte del *magister militum provinciae Africanae* Teoctisto); 571,2 (uccisione del *magister militiae Africae* Amabile); 576,6 (ambasciatori dei Maccurritani a Costantinopoli); 578,1 Garmul, già uccisore dei tre *duces* sopra nominati, viene sconfitto dal *magister militum* Gennadio e si suicida). Su tale serrato succedersi di avvenimenti («lugubre refrain») cfr. Ch. Diehl, *op. cit.*, pp. 459-462. E non si dimentichi che, se la notizia è corretta, all'epoca i Mauri furono in grado di condurre un attacco sulle coste della Provenza (vd. Mar. Aventic. *chron.* a. 574,2).

digene, gettano comunque una luce significativa sulla vita quotidiana dell'intera provincia e meriterebbero senza dubbio un esame specifico approfondito non limitato alle questioni religiose e amministrative che pur vi compaiono in forma dominante[25]. Teofilatto ricorda da parte sua in un paio di passi le irrequietezze berbere al tempo di Maurizio e le reazioni alle stesse delle forze bizantine[26].

Teofane infine presenta una situazione in apparenza ben diversa da quella degli altri scrittori appena nominati. La quantità di notizie che egli fornisce sull'Africa giustinianea e postgiustinianea è infatti ragguardevole, e per di più egli è l'unico che copra cronologicamente l'intero periodo, giungendo fino all'invasione araba e potendone anzi constatare le conseguenze. E tuttavia, ben lungi dal poter considerare il cronista del IX secolo come la terza fondamentale fonte dopo Procopio e Corippo, il suo apporto si riduce in realtà a poca cosa, dato che di quasi tutta la sua documentazione possediamo, e più completo, l'originale. Tolta la massa del materiale sulle guerre di Solomone e Giovanni Troglita, ricavata direttamente da Procopio[27], tolto l'importante accenno al contrasto nel 563 fra Giovanni Rogatino e il vecchio Cutsina, che si trova già nelle ultimissime righe della Cronaca di Malala[28], tolto quanto ricavato

[25] Fra i molti passi dedicati all'Africa e ai funzionari che vi prestavano servizio meritano di essere ricordati almeno alcuni di quelli concernenti l'esarca Gennadio (in carica dal luglio 591 al settembre-ottobre 598: è lo stesso che da *magister militum* aveva sconfitto anni prima Garmul, come si è visto nella nota precedente) e le sue vittorie (*reg.* I 59; 72; 73; e IV 7 per la pace regnante nella regione dopo di esse). Si vedano inoltre IX 232 e X 20 su un'epidemia imperversante in Africa fra il 599 e il 600. Su tutto ciò cfr. CH. DIEHL, *op. cit.*, pp. 504-516, mentre fra i contributi più moderni, in genere non interessati alle epistole gregoriane di argomento africano, si può citare W. MARSCHALL, *Eine afrikanische Appellation an Gregor den Grossen*, in *Ius et salus animarum, Festschrift B. Panzram*, Freiburg 1972, pp. 407-421.

[26] Vd. THEOPH. SIM. *hist.* III 4,8 (di fronte ai continui successi romani — forse gli stessi che Gregorio Magno attribuisce a Gennadio, e di cui si parlava nella nota precedente — le forze dei Mauri διετέλουν ἐξίτηλοι καί... πρὸς τὸ ταπεινὸν καὶ κατητονημένον ἀπέκλινον); VII 6,6-7 (lo στρατηγός Gennadio sconfigge definitivamente nel 596 la forte resistenza maura). A proposito di quest'ultimo episodio, ripreso in parte in *Suda*, II, p. 116 Adler, s.v. διώμοτος, si veda il passo del vescovo copto Giovanni di Nikiu (*chron.* 95,13) sulla vittoria contro i Mauritani in quell'epoca del governatore d'Egitto Aristomaco, forse connessa con le imprese di Gennadio (in tal senso cfr. P. GOUBERT, *Byzance avant l'Islam*, II 2, Paris 1965, p.207).

[27] Tutta la sezione da p. 199,5 a p. 216,4 dell'edizione teofanea del De Boor riprende direttamente, anche se non integralmente, la parte finale del secondo libro del *Bellum Vandalicum* (ovvero II 8,4-28,52). Sul rapporto di dipendenza fra Teofane e Procopio cfr. I. CICUROV, *Feofan Ispovednik - kompiljator Prokopija*, «Vizantijskij Vremennik» XXXVII, 1976, pp. 62-73.

[28] Vd. THEOPH. *chronogr.* pp. 238,19-239,6 (=MAL. *chron.* XVIII, pp. 495,19-496,5). Per il rapporto fra Malala e Teofane cfr. I. ROCHOW, *Malalas bei Theophanes*, «Klio» LXV, 1983, pp. 459-474, specialmente 471-473, e anche M. WHITBY, *Theophanes' Chronicle source for the reigns of Justin II, Tiberius and Maurice (A.D. 565-602)*, «Byzantion» LIII, 1983, p. 329 n. 80.

da Niceforo Patriarca[29], quel che rimane riguarda soltanto alcune isolate citazioni di vicende del VI e VII secolo di cui non si conosce l'originale[30]. E dispiace ovviamente che così poca attenzione abbia provocato la sorte di un territorio tutt'altro che trascurabile, benché periferico, durante il lungo secolo che separa la rivolta dell'esarca Eraclio dalla caduta di Cartagine in mano araba, che quasi sola sembra scuotere in qualche modo il cronista[31].

Considerando nel loro complesso le fonti posteriori a Procopio e a Corippo, si possono comunque rilevare i seguenti fattori:

1) Con pochissime eccezioni (le due tribù cristianizzate di Giovanni di Biclaro) cessa la distinzione fra le tribù maure, così come cessa la menzione dei singoli capitribù (ancora una volta escludendo il Garmul del Biclarense).

2) Nelle notizie relative al VII secolo scompaiono praticamente gli stessi Mauri, sia pure intesi in senso generico[32], fatto che è difficile dire se debba ricondursi a una sostanziale accettazione berbera del potere bizantino dopo le guerre del secolo precedente, o più semplicemente alla crescente trascuratezza di cronisti lontani nel tempo e nello spazio. Questa circostanza spiega comunque il motivo per cui la strenua resistenza delle popolazioni indigene di Koseylah e della Kahina, alleate con i superstiti

[29] Vd. THEOPH. *chronogr.* pp. 295,27-296,3 e specie 298,18-19 (=NICEPH. *brev.* p. 3,20 De Boor); p. 370, 6-18 (= NICEPH. *brev.* p. 39, 12-26). Il primo passo ricorda gli alleati Africani e Mauri dell'esarca Eraclio, padre dell'omonimo imperatore, al tempo della rivolta contro Foca (vd. anche IOH. NIKIU, *chron.* 107,2); il secondo è la succinta descrizione della duplice presa araba di Cartagine fra il 695 e il 698, inframmezzata dalla temporanea vittoria del patrizio Giovanni nel 697, un episodio che, unico fra tutti quelli riguardanti l'Africa bizantina nel VII-VIII secolo, ha avuto una certa eco negli scrittori posteriori: vd. EPHRAIM, *chron.* vv. 1510-1515 (*PG* CXLIII 68); JOEL, *chronogr.* 48 (*PG* CXXXIX 269), e soprattutto CONST. MANAS. *comp. chron.* vv. 3894-3910 (*PG* CXXVII 368).

[30] Vd. soprattutto le sfortunate avventure del patrizio e usurpatore Gregorio, fra il 646 e il 647, in p. 343, 15-16 e 24-28. Ma vd. anche le devastazioni maure del 587 in p. 261, 27-29 (e CEDREN. *syn. hist.* 694-695 [*PG* CXXI 760]), che sembrano l'antefatto di quanto riportato in THEOPH. SIM. III 4,8 (vd. *supra*, n. 26 e cfr. M. WHITBY, *art. cit.*, p. 329 e n. 80), l'incerto accenno alla Libia e a Cartagine in p. 301, 9-13 (cfr. CH. DIEHL, p. 522 n. 1: anche in questo caso il passo è ripreso in CEDREN. *syn. hist.* 715 [*PG* CXXI 784]), l'assalto arabo all'Africa romana, guidato nel 669 da 'Oqba ibn Nafi, in p. 352, 13-14. Nel complesso, per Teofane e il VII secolo, cfr. ora A.S. PROUDFOOT, *The Sources of Theophanes for the Heracleian Dynasty*, «Byzantion» XLIV, 1974, pp. 367-439.

[31] Vd. la precedente n. 29.

[32] Le sole eccezioni sono il ricordo dei Mauri fra i sostenitori dell'esarca Eraclio (vd. ancora la n. 29) e la vittoria a Sufetula nel 647 di Abdallah ibn Saad sui Mauri e il *comes* Gregorio in Isidoro Pacense (vd. *infra*, n. 34).

Bizantini all'immediata vigilia della conquista araba, viene ricordata soltanto nelle più tarde cronache dei vincitori[33].

3) La presenza delle fonti occidentali latine si fa con il tempo sempre più sbiadita, fino a ridursi in ultimo a un accenno dello spagnolo Isidoro Pacense, spettatore nell'VIII secolo dell'inarrestabile avanzata islamica[34]. Pure questo un fatto singolare, anche se non bisogna trascurare l'appartenenza ormai da tempo dell'area nordafricana all'Oriente greco.

4) All'interno infine delle fonti latine, ancor più notevole è la constatazione che, dopo Corippo e il suo contemporaneo Vittore di Tunnuna[35], nessun Africano abbia più scritto nulla sulle vicende della sua patria; su questo fenomeno, e sul riflesso che esso getta su una provincia ormai profondamente lacerata fra le sue tradizioni occidentali e la sua presente condizione di remota appendice del mondo bizantino, ha svolto ancora una volta delle convincenti considerazioni Averil Cameron[36].

[33] Si veda la relativa documentazione delle fonti arabe, con la descrizione degli avvenimenti, in CH. DIEHL, *op. cit.*, rispettivamente pp. 575-581 e 582-585.

[34] Vd. *chron.* 16 (*PL* XCVI 1258-1259). La vittoria di Sufetula, ivi ricordata, compare anche, sia pure in forma più generica, e senza la menzione dei Mauri, in THEOPH. *chronogr.* p. 343, 24-28 (vd. n. 30) e FREDEG. *chron.* IV 81. Si vedano inoltre due passi sull'Africa del *Liber Pontificalis*, privi però anch'essi di ogni accenno ai Mauri: LXXIX 3 (*MGH Gestorum Pontificum Romanorum* I, p. 190 Mommsen), sulla regione sguarnita di truppe nel 668 dopo la morte di Costante II, e LXXXIX 3 (p. 205 Mommsen), sull'Africa tornata provvisoriamente, verso il 685, sotto il pieno controllo bizantino.

[35] Fra le poche notizie ricavabili da questo scrittore, mai riferite peraltro ai Berberi in quanto tali, si possono menzionare *chron.* a. 543 (su Solomone e il ribelle Stotzas) e a. 546,2 (su Guntarith, Areobindo e Artabane a Cartagine). Qualcosa di più, sempre su Solomone e gli altri personaggi appena ricordati, compariva in IORD. *Rom.* 384-385 (con un interessante accenno a Mauri *pacifici*, in buone relazioni con l'impero), e soprattutto in vari passi dell'*Auctarium Marcellini*, dall'anno 535 all'anno 547 (in particolare vd. a. 537,3; 540,4; 541,3; 543,3; 547,6).

[36] Cfr. AV. CAMERON, *Byzantine Africa, cit.*, pp. 51-62; EAD., *Corippus' Iohannis, cit.*, p. 170.

Luigi Serra

I Berberi come *preesistenza* e *persistenza* indigena in Nord-Africa

Non nascondo che intervenire in questo importante Convegno, intitolato all'Africa Romana e dedicato, tra l'altro, alle «preesistenze» e alle «persistenze» indigene in quell'area, è motivo di compiacimento e, anche, di una certa emozione.

Trattasi evidentemente di giuste sensazioni ed esse si estrinsecano in primo luogo nel desiderio di attestare ai professori Mastino, Brizzi e Schipani il merito di avere legato il nostro incontro scientifico ad un argomento di indubbio interesse e di forte articolazione interdisciplinare; in secondo luogo nell'assunzione del limite che vien fatto di riconoscersi a fronte della vastità delle problematiche connesse agli assi tematici del Convegno, in ragione del loro intimo intreccio col referente etno-culturale, linguistico, umano e storico di fondo del Nord-Africa, vale a dire i Berberi.

* * *

Il concetto della «preesistenza» — intesa come antecedenza cronologica e storica, in una certa area, di una data gente, rispetto ad altre che vi sono nel tempo sopraggiunte — e quello della «persistenza» — vista come stabile continuità dell'insediamento e dell'azione culturale di un popolo nella propria terra di origine, attraverso il millenario svolgersi degli eventi — attengono in tutta la loro rilevante importanza e con la complessità delle implicazioni che comportano sul piano della ricerca, ai Berberi del Nord-Africa come a poche altre genti del globo.

Ciò costituisce, per chi si occupa dell'Africa Settentrionale, un dato di fatto di straordinaria portata storico-culturale e antropologica al contempo. Esso stigmatizza, cioè, la forza di radicamento e di permanenza di un popolo — nella fattispecie quello berbero — e della sua cultura in uno spazio dell'area mediterranea dalla quale numerose altre genti sono da lunghissimo tempo e definitivamente scomparse, lasciandoci, spesso, segni luminosissimi della loro presenza. Si pensi agli antichi Egizi, ai Fenici e ai Punici, agli Egei, agli antichi Greci e Latini o agli Etruschi, di cui i progenitori degli attuali Berberi, nella loro progressione storica

e esistenziale, sono stati coevi e, di alcuni fra loro, a seconda delle circostanze, anche alleati, avversari o sottomessi; in ogni caso testimoni della loro sparizione.

Siffatta resistenza al tempo e la permanenza «fisica» dei Berberi nella storia viva del Nord-Africa e del Mediterraneo stupiscono non poco ed è fuor di dubbio che la loro semplice origine locale, nord-africana, ovvero il loro continuo coinvolgimento nel dinamismo politico e culturale della regione non bastano a spiegare il fenomeno.

Lungo tutto l'arco del divenire storico del Nord-Africa i Berberi hanno sempre rappresentato e rappresentano tuttora l'elemento portante, la struttura d'innesto dell'assetto umano, culturale e socio-politico della regione. Essi hanno per ciò stesso costituito, come ancora costituiscono, in forme, il più delle volte, impercettibili, silenziose o non rilevate, il volano di tutti i processi culturali, linguistici, politici od economici nuovi, instauratisi nell'Africa settentrionale, nella scia delle numerose invasioni, conquiste o dominazioni straniere che in essa si sono succedute.

La vera ragione di tutto può, forse, risiedere nel fatto che il mondo berbero esprime la realtà «biologica», di base, oserei dire genetica del Nord-Africa. La realtà attraverso la quale «il est maintenant souvent possible de rétablir la trame réelle de la vie maghrébine, celle du pays profond, qui est en définitive le ressort moteur, sans doute aussi le vrai sujet de l'histoire de la Berbèrie»[1]. La realtà nella quale si appalesa, più che in altre, «un certain nombre de constantes qui ne sont pas ou pas seulement le fait des conditions objectives du climat, de l'économie ou du développement des techniques, mais aussi, et personnellement je dirais surtout, celui des données culturelles, dont on retrouve la remarquable persistance à travers des siècles et des civilisations différents»[2]. Insomma la realtà che, per la storia umana, culturale e civile delle genti cui attiene, è uno degli elementi di imprescindibile riferimento per una corretta valutazione di tutti gli accadimenti nord-africani, visti nel loro complessivo quadro spaziale e temporale.

* * *

Diretti discendenti dei «groupes protoméditerranéens qui, venus d'Orient au VII millenaire, sinon avant, se sont lentement répandus au Maghreb et au Sahara»[3], i Berberi sono parte integrante della vicenda culturale nord-africana e mediterranea fin dalla più remota antichità.

Innestate da sempre in un'area nevralgica del bacino mediterraneo, cruciale punto di convergenza, di transito o di contatto dei maggiori flussi di uomini e di culture che si siano mossi attraverso il nostro mare, fra l'Asia, l'Europa e l'Africa, le popolazioni cosiddette berbere[4] hanno avuto la ventura di potere accogliere sul loro suolo gli innumerevoli influssi delle zone mediterranee circumvicine, non meno che «il poderoso respiro delle regioni sahariane e subsahariane»[5], ed «hanno dato corpo ad uno dei fenomeni di sincretismo culturale, linguistico, religioso e socio-politico più continui e interessanti della storia dell'umanità»[6], ancora oggi vivo e diffuso in tutto il Nord-Africa.

Tale fenomeno, agevolato assai dalla duttile e naturale disponibilità dei Berberi (e qui risiede probabilmente un ulteriore motivo della loro lunga esistenza) ad entrare in osmosi culturale con altre genti e ad acquisirne la civiltà, senza rinunziare alla propria identità, è di innesto molto antico nell'Africa settentrionale.

Difatti, sulla scorta degli elementi «qui semblent démontrer l'exsistence de courants culturels dès l'époque protohistorique et, peut être, même remontant à une époque antérieure, entre le Maghreb et les pays de la Méditerranée centrale»[7], la fase iniziale di incontro e di congiunzione di elementi culturali nord-africani con apporti esterni pare ascendere, con tutta probabilità, all'età preistorica.

Tuttavia, senza volere qui risalire ad epoche anteriori a quelle del Neolitico, v'è sufficiente certezza che i contatti fra culture diverse in Nord-Africa e l'onda lunghissima della «persistenza» *in loco* della stirpe berbera presero a concretizzarsi con gli uomini del Capsiano (VII - II mil-

[1] M. MAMMERI, *Constances Maghrébines*, in *Gli interscambi culturali e socio-economici fra l'Africa Settentrionale e l'Europa Mediterranea*, Atti del Congresso Internazionale di Amalfi, a cura di L. SERRA, Napoli, 1986, vol. I, p. 66.

[2] M. MAMMERI, *art. cit.*, pp. 66-67.

[3] G. CAMPS, *Berbères. Aux marges de l'Histoire*, Toulouse, 1980, p. 17.

[4] I Berberi designano se stessi con il nome Imāzîghen e sue varianti. Cf. al riguardo T. SARNELLI, *Sull'origine del nome Imāzîgen*, in *Mémorial André Basset (1895-1956)*, Paris, 1957, pp. 131 sgg.

[5] L. SERRA, *Il contributo italiano agli studi di Berberistica*, in Atti del II Colloquio Euro-Africano, *Il passato del Sahara e delle zone limitrofe dai Garamanti al Medio Evo*, in «L'Universo», n. 5; sett.-ott. 1984, 2, p. 634.

[6] L. SERRA, *ibidem*; G. CAMPS, *Massinissa ou les débuts de l'histoire*, in «Libyca», VIII, 1, Alger, 1960, *passim*; M. BENABOU, *Le syncrétisme religieux en Afrique romaine*, in *Gli interscambi culturali e socio-economici fra l'Africa Settentrionale e l'Europa Mediterranea ....*, vol. I, pp. 321 sgg.

[7] M.C. CHAMLA, *Les Algériens et les populations arabo-berbères du Nord de l'Afrique*, Mémoires du CRAPE, XXIV, Alger, 1974, p. 115.

lennio a.C.)[8]. Vale a dire con i «premiers Maghrébins que l'on peut sans imprudence placer en tête de la lignée berbère»[9], all'inizio, cioè, di quella trafila di genti originarie del Nord-Africa, designate, di volta in volta, con i nomi di Paleoberberi, Libi, Libico-Berberi o, semplicemente, Berberi, a cui soltanto competono i caratteri della autoctonia e la prerogativa di costituire, in rapporto a tutte le fasi della storia dell'Africa settentrionale e di tutte le componenti che l'hanno alimentata, l'antefatto umano e culturale, il cemento della continuità.

Come è noto, fu soprattutto a partire dal II millennio a.C., all'incirca col momento protostorico, che il Nord-Africa apparve «sur le plan anthropologique méditerranéisé, sinon déjà berbèrisé»[10]. Si accentuò allora il processo di interazione di quell'area con la civiltà mediterranea e i fenomeni che qui ci interessano («preesistenza» e «persistenza») assunsero sempre più chiara evidenza, nel senso che le popolazioni locali presero a ritrovarsi, per gli sviluppi propri della storia del Nord-Africa, nella condizione di permanenti interlocutori di quanti entrarono in contatto con le loro zone.

In sintonia con tali processi si avviò anche l'altro per cui, in successione cronologica, i Paleoberberi prima, i Libico-Berberi ed i Berberi, poi, acquisirono, nei limiti che la storia evidenzia, non soltanto il ruolo, per così dire, di padroni di casa — che pure talvolta tennero, in forma anche bellicosa e tenace contro gli invasori — quanto, piuttosto, quello di mediatori, di catalizzatori della interazione culturale instauratasi fra gran parte delle loro contrade e le altre regioni, soprattutto del Mediterraneo.

Questa loro funzione le popolazioni berbere la consolidarono durante tutto il primo millennio a.C. e, successivamente, nel corso della nostra era, in conseguenza sia del loro incessante insistere nella regione con la propria presenza, con la propria lingua e cultura e con la propria organizzazione socio-economica, sia del crescente schiudersi dell'Africa settentrionale — specie nella sua parte orientale, compresa fra l'Egitto e l'attuale Algeria, ed in quella occidentale, prossima alla penisola iberica — «à tous les enchantements de l'Orient»[11], dell'Europa meridionale e del Mediterraneo in genere. Incantesini d'ordine, evidentemente, culturale, artistico, religioso o, più semplicemente economico o commerciale, che pervenivano da Cipro, ad esempio, come da Creta, dalla Fenicia, come dalla Spagna o dalla vicina Italia meridionale, dalla Sicilia o dalla stessa Sardegna, attraverso la via delle isole, gli approdi costieri od altri itinerari più interni.

[8] H.J. HUGOT, *Le Sahara avant le désert*, Ed. des Hespérides, Argenteuil, 1974, pp. 101 sgg.

[9] G. CAMPS, *Berbères ..., op. cit.*, p. 44.

[10] G. CAMPS, *op. cit.*, p. 45.

[11] G. CAMPS, *Aux origines de la Berbérie. Monuments et rites protohistoriques*, Paris, 1961, p. 569.

Le medesime direttrici lungo le quali si mossero non soltanto gli influssi culturali o d'altro genere or ora ricordati, ma si snodarono, si sa, anche quegli avvenimenti straordinari della storia del Mediterraneo che furono l'arrivo e la concreta, materiale installazione nell'Africa berbera di genti nuove come i Fenici, i Greci, i Romani, gli Arabi e quanti altri si insediarono colà col loro dominio.

L'importanza di ciò è nota[12]. Del pari è noto come l'insediamento in Nord-Africa delle genti prima richiamate sia stato, in più casi e per la sua forte connotazione politica, militare e di conquista, motivo di profondo e, talvolta, positivo sconvolgimento del preesistente assetto socio-politico, culturale ed economico della regione.

Ciò che, invece, non sempre si considera in forma adeguata è che, dal I millennio a.C. circa ai nostri giorni e nel quadro appena abbozzato, la «Berbèrie va subir en tout sept occupations étrangères, pratiquement sans solution de continuité»[13], conservando, pur tuttavia, intatta la propria struttura etno-culturale, linguistica ed umana di fondo. Il che significa molte cose per chi voglia riflettere sul problema delle «preesistenze» e «persistenze» indigene in Nord-Africa.

Significa innanzitutto che «à son avènement»[14] ognuna delle dominazioni impostesi nell'Africa berbera ha tentato «de substituer sa propre légitimité à celle (ou celles) qui l'ont précedée»[15] dando «des événements et des choses du Maghreb la version qui fonde ses droits»[16], ma

[12] M. SZNYCER, *L'expansion phénico-punique dans la Méditerranée occidentale. Problèmes et méthodes*, in *Actes du II^e Congrès d'Etudes des cultures de la Méditerranée occidentale*, Alger, 1976, t. I, pp. 35-48; CH.-A. JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord. Tunisie-Algerie-Maroc. Des origines à la conquête arabe (647 ap.J.C.)*, Paris, 1968, *passim*; IDEM, *Histoire de l'Afrique du Nord. Tunisie-Algerie-Maroc. De la conquête arabe à 1830*, Paris, 1966, *passim*; G.-CH. PICARD, *La civilisation de l'Afrique romaine*, Paris, 1959, *passim*; M. BÉNABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris, 1976, *passim*; T. KOTULA, *Les Africains et la domination de Rome*, in «Dialogues d'Histoire Ancienne», II, 1976, pp. 337 sgg.; P. ROMANELLI, *Storia delle province romane dell'Africa*, Roma, 1959, *passim*; CH. SAUMAGNE, *La Numidie et Rome. Masinissa et Jugurtha*, Paris, 1966, *passim*; A. BERTHIER, *La Numidie, Rome et le Maghreb*, Paris, 1981, *passim*.

[13] M. MAMMERI, *art. cit.*, p. 66.

[14] M. MAMMERI, *ibidem*.

[15] M. MAMMERI, *ibidem*.

[16] M. MAMMERI, *ibidem*.

esercitando anche atti e provvedimenti che, per essere destinati o rapportati in primo luogo alla popolazione locale e al suo controllo, ne documentano la presenza e, quindi, la «preesisenza» e la «persistenza».

In secondo luogo il fatto che in coincidenza di ogni nuova dominazione — e non poteva accadere altrimenti — il Nord-Africa ha conosciuto nuove condizioni di vita, nuove situazioni amministrative, nuovi fatti economici e culturali che hanno investito direttamente, ancorché in forme e misura diverse da zona a zona, proprio le popolazioni berbere, in quanto elemento dinamico della società locale accanto al potere dominante e suo fattore condizionante.

In terzo luogo il rilievo che nella evoluzione storica del Nord-Africa l'azione dei Berberi rimane fondamentale pur stante la loro lunga e spesso pesante complementarità a fronte dei dominatori stranieri. Tale complementarità perde, difatti, di peso e di importanza, fin quasi a scomparire come valore negativo, là dove, in un quadro di analisi degli eventi di lunga durata, si consideri con F. Braduel che «le Maghreb n'est pas punique, il n'a pas été français, il n'est seulement islamique, le Maghreb vient des profondeurs comme l'eau qui viendrait d'un puits extrêmement profond»[17]. Le medesime profondità donde scaturiscono, per così dire, le popolazioni berbere, rappresentando esse il sostrato vivente della società nord-africana, la *couche* originaria su cui la storia ha mostrato le componenti esterne impiantarsi, svilupparsi e, poi, quasi scivolando, scomparire per far posto a ulteriori novità e alla puntuale riconferma della persistente «preesistenza» berbera.

Infine e in sintesi la considerazione che degli avvenimenti connessi al richiamato insediamento dei Fenicio-Punici, dei Greci, dei Romani o degli Arabi in Nord-Africa la storia ha registrato la grandezza e ne ha fissato lo svolgersi, sia sul fronte dell'ampliamento degli spazi che essi hanno significato in Nord-Africa per la civiltà mediterranea, sia sul fronte dei maggiori protagonisti di quegli eventi, ma non si è spinta molto oltre. Non si è occupata molto, cioè, dei vinti, dei dominati, dei ribelli, degli stessi *partners* locali, visto che «si l'on veut saisir ce que les Berbères ont été ou ce qu'ils ont apporté dans une Méditerranée longtemps le centre du monde connu, il faut traquer dans les textes classiques des indications en général brèves et rares où décoder, quand celà est possible, des discours où ils n'interviennent que comme des acteurs secondaires, une espèce de toile de fond suggérée plus que peinte»[18].

[17] F. Braudel, Discorso di chiusura del Congresso, in *Gli interscambi culturali e socio-economici fra l'Africa Settentrionale e l'Europa Mediterranea* ...., vol. II, p. 961.

[18] M. Mammeri, *ibidem*.

Sappiamo così, più o meno abbondantemente, di Cirene[19] o di Barce, di Leptis Magna, di Sabratha o di Volubilis[20]. Sappiamo dei fasti di Cartagine e della fortuna di Roma, come del loro declino e della successiva scomparsa dal Nord-Africa.

Sappiamo anche dell'arrivo degli Arabi, della meravigliosa Qairuwan, della splendida Fez o della superba Meknes nell'affascinante cornice dell'Islām, l'unico innesto esterno ancora fortemente stabile e prevedibilmente duraturo in Nord-Africa. Ma non basta.

La storia del Nord-Africa che abitualmente è letta, in forma monca o parziale, soprattutto lungo il filo dominante dei riferimenti or ora fatti, non è, per l'appunto, solo la storia che scorre sul versante dei conquistatori, dei costruttori di imperi e di egemonie o sul campo dei condottieri; essa è anche la storia dei Berberi che sembra non abbiano mai avuto vocazione per le guerre di conquista o la sottomissione di popoli.

La storia del Nord-Africa è difatti anche la storia di coloro che già Ibn Khaldûn definiva «les habitants du Maghrib depuis toujours»[21], che «en occupent les plaines, les montagnes, les collines, les terres de culture et les terres de pâturages, les villes»[22]. È la storia dei Berberi ai cui antenati lo stesso Ibn Khaldûn riconosceva che «quant aux vertus morales dont ils se paraient, aux qualités louables qu'ils recherchaient à l'envi, à leurs illustres qualités naturelles, tout ce qui fait accéder les nations à la noblesse et à l'élévation et ce par quoi les hommes méritent d'être loués, ils en ont laissé des souvenirs transmis de génération en génération qui, mis par écrit, auraient pu servir d'exemples aux nations à

[19] S. Stucchi, *Il passato della Cirenaica attraverso le ricerche della Missione archeologica italiana a Cirene*, in Atti del II Colloquio Euro-Africano, *Il passato del Sahara* ...., pp. 526 sgg.. Molto interessante è, per quanto ci riguarda in questa sede, il passo in cui l'A. precisa: «La parte più vasta dei rilievi è però occupata da una serie di divinità che [...] certamente greche non sono e che dobbiamo supporre legittimamente essere del pantheon libyo. Primo tra tutte e ben riconoscibile Ammon, seduto sul montone, e, poi, al di sopra di tutti, il Sole con il suo carro, che, se è rappresentato sulla quadriga che si innalza secondo la convenzione del mondo classico, è però anche la divinità principale dei libyi. [...] Questa serie di rilievi ci dà, per la prima volta, la possibilità di aver testimonianza diretta degli usi, dell'abbigliamento, delle credenze religiose di questa popolazione libya, che, anche in età ellenistica, cui si possono far risalire queste opere, ha mantenuto una sua autonomia» (pp. 537-538).

[20] A. Jodin, *La tradition hellénistique dans l'urbanisme de Volubilis*, in «Bulletin Arch. Maroc.», VI, 1966, pp. 511-516; G.K. Jenkins, *Some ancient Coins of Lybia*, in *The Society for Libyan Studies. Fifth Annual Report*, 1973-74, London, s.d., pp. 511-516.

[21] Ibn Khaldûn, *Peuples et nations du monde*, Extraits des 'Ibar choisis, présentés, traduits de l'arabe et annotés par Abdesselam Cheddadi, Paris, 1986, 2, p. 463.

[22] Ibn Khaldûn, *ibidem*.

venir»[23]. La storia, cioè, di quelli che, per essere ancora oggi così abbondantemente presenti in Nord-Africa ed avere meritato dal richiamato Ibn Khaldûn il riconoscimento — certamente esagerato — d'essere un popolo «qui ne le cède en rien aux autres nations et peuples du monde, tels que les Arabes, les Perses, les Grecs, les Romains»[24], rendono «difficile da condividere l'opinione, notevolmente riduttiva e assai superficiale, secondo cui, trattando dell'Africa berbera, ci si trova di fronte ad un paese senza storia, un paese le cui uniche vicende sono solo quelle dei popoli che l'hanno dominato»[25].

Certo, «la ricca e pressoché continua presenza di dominatori stranieri nell'Africa berbera non ha, ovviamente, consentito la formazione di Stati nazionali berberi forti e duraturi, tali che la storia di quelle regioni potesse essere loro sola ed unica espressione. Ciò nondimeno quella stessa condizione di paese dominato ha favorito lo stabile coinvolgimento della società berbera nella spirale della cultura mediterranea, alla quale i Berberi non hanno mancato di offrire il proprio contributo»[26] attraverso l'affermazione o la difesa di princípi o comportamenti loro propri, fra cui il culto della libertà e della indipendenza, l'idea di uguaglianza e di democrazia, l'insofferenza al dogmatismo, la predilezione ad organizzarsi in forme svincolate dalle sfere di potere verticistiche e autoritarie.

Ben meritevole fu in tale contesto l'opera di figure illustri, quali Minucio Felice, Tertulliano, Cipriano, Lattanzio o Sant'Agostino, sulla cui origine berbera o soltanto nord-africana non è qui il caso di indugiare, sembrando più interessante precisare che «condamner les Berbères à un rôle historique passif, c'est-à-dire quasiment nul, en ne voyant en eux qu'une infatigable piétaille et une bonne cavalerie au service de dominateurs étrangers, même si on reconnaît que ces contingents furent les vrais conquérants de l'Espagne au VIII^e siècle et de l'Egypte au X^e, n'est q'une aberration non dépourvue de racisme»[27]. Aberrazione che «doit être définitivement rejetée»[28] per non consentirle di continuare a ingenerare o avallare pesanti falsi culturali[29], dato che in realtà i lunghi secoli della

23 IBN KHALDÛN, *op. cit.*, p. 483.

24 IBN KHALDÛN, *op. cit.*, p. 482.

25 L. SERRA, *art. cit.*, pp. 635-636.

26 L. SERRA, *art. cit.*, p. 636.

27 G. CAMPS, *Être Berbère*, in *Encyclopédie Berbère*, I, Aix-en-Provence, 1984, p. 13.

28 G. CAMPS, *ibidem*.

29 L. SERRA, *Studi di Berberistica*, in *Gli Studi Africanistici in Italia dagli anni '60 ad oggi*, Roma, 1986, p. 222.

storia del Nord-Africa non sono l'espressione né dei soli dominatori, né «seulement d'une anonyme durée berbère; ici comme ailleurs des hommes et des femmes de caractère ont marqué leur temps d'une empreinte vigoureuse mais l'Histoire, écrite par les étrangers, n'en a pas toujours conservé le souvenir qu'ils méritaient»[30].

* * *

In conclusione, tralasciando talune fantasiose leggende sugli insediamenti in Nord-Africa di Persiani, Armeni od altre genti[31] e acquisendo, invece, gli interessanti risultati degli studi di linguistica, di preistoria, di protostoria e antropologia attestanti la remotissima ascendenza nord-africana delle popolazioni libiche e dei loro discendenti berberi, si può dire che le prime notizie di carattere storico al riguardo risalgono all'Egitto Faraonico.

È noto, difatti, che fin dall'Antico Impero gli Egizi furono «en relations étroites, tantôt guerrières, tantôt pacifiques, avec leurs voisins de l'Ouest, ces Lebou ou Libyens, Tehenu, Temehu, Meswesh, subdivisés en de nombreuses tribus»[32].

È, altresì, «certain que la vallée du Nil connut, aux heures de troubles, les incursions des Libyens»[33]: quegli stessi Libi sui quali «dès la première dynastie thinite (vers 3300 a.J.C.) les documents, telles la palette de Nârmer, enregistrent les victoires du Pharaon»[34].

Per il tramite egizio sappiamo anche che la «déesse Neit, dans les 4^e et 5^e nomes, est surnommée la «Libyenne»[35]; mentre «les monuments figurés nous représentent les luttes que livrèrent aux Libyens les rois de la V^e dynastie memphite, pour mettre fin aux désordres qui précédèrent leur avènement (vers 2000)»[36].

Ugualmente ci risulta, tra l'altro, che, regnando Minephtah, figlio di Ramsete II, i Libi «unis aux pirates nordiques, Lyciens, Shardanes

30 G. CAMPS, *art. cit.*, p. 14.

31 CH.-A. JULIEN, *Histoire de l'Afrique du Nord. Tunisie-Algerie-Maroc. Des origines à la conquête arabe (674 ap.J.C.)*, Paris, 1968, p. 53; G. CAMPS, *Origines des Berbères*, in *Encyclopédie Berbère*, I, Aix-en-Provence, 1984, pp. 14 sgg.

32 G. CAMPS, *Être Berbère* ...., p. 7; J. DESANGES, *I Protoberberi*, in *Storia Generale dell'Africa*, Jaca Book, Milano 1988, vol. II, pp. 352 sgg.

33 CH.-A. JULIEN, *op. cit.*, p. 53.

34 CH.-A. JULIEN, *ibidem*.

35 CH.-A. JULIEN, *ibidem*.

36 CH.-A. JULIEN, *ibidem*.

de Sardes, gens de Sagalos [...] constituèrent le gros de l'armée qui attaqua vainement le delta»[37] nel 1227 a.C.; che un Libico «étaiblit sa domination sur Hiérakléopolis, en Moyenne Egypte»[38] e che «son septième descendant, Sheshonq 1er, conquit le Delta, partagea le sol entre les Libyens et fonda la XXIIe dynastie (950)»[39].

Senza indulgere punto a quanto altro andrebbe richiamato anche sul fronte, ad esempio, della stretta parentela linguistica fra antico egizio e libico-berbero, sia nel contesto specifico del camitico, sia in quello più vasto del camito-semitico[40], vale ricordare che Erodoto non manca, per parte sua, di informarci che fra i Libi ve n'erano alcuni, come gli Ardimarchi, che si attenevano per la maggior parte ai costumi egiziani[41].

Quanto gli anzidetti elementi siano importanti per il loro intrinseco valore e fondamentali come documentazione della priorità delle popolazioni libico-berbere sulle altre popolazioni instauratesi in Nord-Africa è di tutta evidenza. E così è, d'altronde, nei fatti, visto che i contatti fra gli Egizi e gli antichi Berberi e gli avvenimenti storici che ne sono derivati «nous ont valu des précisions, des noms de personnages, des déscriptions par l'image et les hiérogliphes qui ont valeur historique et éthnographique. L'aspect physique, l'équipement, les vêtements, les armes des Lebou nous ont été transmis avec une précision quasi photographique, les tatouages mêmes sont figurés»[42].

* * *

Se già con gli Egizi le popolazioni che oggi chiamiamo berbere ebbero rapporti molteplici e significativi, accadde, però, con i Fenicio-Punici, con i Greci, con i Romani e, poi, con gli Arabi che quei rapporti si arricchirono, si evolsero e produssero il massimo dei risultati, sul piano sia della interazione culturale, sia del progresso socio-economico e

37 Ch.-A. Julien, *op. cit.*, p. 54.

38 Ch.-A. Julien, *ibidem*.

39 Ch.-A. Julien, *ibidem*.

40 C. Meinhof, *Die Sprachen der Hamiten*, 1912, *passim*; W. Max Müller, *Ein libyschagyptisches Wort*, «WZKM», t. XXVI, 1912, pp. 428-431; G. Möller, *Aegyptisch-Libysches*, OLZ, t. XXIV, 1921, col. 193-197; M. Cohen, *Langues Chamito-Semitiques*, in *Langues du monde* sous la dir. de A. Meillet et M. Cohen, 1924; Idem, *Essai comparatif sur le vocabolaire et la phonétique du Chamito-Sémitique*, Paris, 1969, *passim*; G. Garbini, *Le lingue semitiche. Studi di Storia linguistica*, Napoli, 1972, cap. IX, pp. 168 sgg.

41 Erodoto, *Storie*, L. IV, 168, BUR, Milano 1984, vol. II, p. 983.

42 G. Camps, *ibidem*.

politico del Nord-Africa[43], dando risalto alla ricordata inclinazione dei Berberi ad «assorbire completamente una civiltà importata o con cui siano a contatto e [...] dare al suo mantenimento e al suo ulteriore sviluppo ottimi contributi»[44].

La concisione che questa sede impone non consente, evidentemente, l'analisi dell'articolato tessuto di relazioni, scambi, collaborazioni e, anche, contrasti, realizzatisi fra il mondo berbero e gli altri gruppi etnici su richiamati, né la disamina del diversificato svolgersi dei processi interni a quei rapporti con il loro puntuale riproporsi sulla base della stabile permanenza *in loco* della gente berbera. Neanche è possibile valutare l'impatto ultimo che i Berberi hanno avuto con i colonizzatori europei e, prima ancora, i loro rapporti con i Vandali, i Bizantini e i Turchi «qui ont laissé dans l'histoire surtout le souvenir d'une implantation administrative et militaire apparemment sans grand effet sur la vie des populations»[45].

Pur tuttavia non si può non rilevare — e piace farlo con le belle considerazioni di P. Romanelli — che se «la civiltà greca, più individualista, più raziocinante, più raffinata era inevitabilmente destinata a non trovare eco in un'anima primitiva, ardente, realistica come quella dei Libi»[46]; se le genti libico-berbere entrando in «diretta relazione con

43 M. Bouchenaki, *Contribution à la connaissance de la Numidie avant la conquête romaine*, in *Atti del I Congresso di Studi Fenici e Punici*, Roma, 1983, II, pp. 527-541; G.-Ch. Picard, *Les rapport entre gouvernants et gouvernés à Carthage*, in «Recueils de la Société Jean Badin pour l'Histoire Comparative des institutions», XXIII, Bruxelles, 1968, pp. 133 sgg.; A. Di Vita, *Les Phéniciens de l'Occident d'après les découvertes archéologiques de Tripolitaine*, in A. Word, ed., *The Role of the Phoenicians in the Interaction of Mediterranean Civilisations*, Beyrout, 1968, pp. 77 sgg.; P. Cintas, *Contribution à l'étude de l'Espansion carthaginoise au Maroc*, Paris, 1954, *passim*; G. Levi della Vida, *Magistrature romane e indigene nelle iscrizioni puniche tripolitane*, in *Studi in onore di Edoardo Volterra*, VI, Milano, 1971, pp. 457 sgg.; S. Chaker, *A propos de la terminologie libyque des titres et fonctions*, in «AION», vol. 46, fasc. 4, Napoli, 1986, pp. 541 sgg.; M. Euzennat, *Héritage punique et influence gréco-romaine au Maroc à la veille de la conquête romaine*, in *Actes du VIIIe Congrès International d'Archéologie Classique*, Paris, 1965, pp. 261 sgg.; P. Romanelli, *I Libi di fronte alla Romanità e all'Ellenismo*, in *Scritti in Onore di Francesco Beguinot*, in «AION», NS, vol. III, Napoli, 1949, pp. 233 sgg.; G. Camps, *Comment la Berbérie est devenue le Maghreb arabe*, in «Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée», 35, 1983, 1, pp. 8 sgg.; W. Marçais, *Comment l'Afrique du Nord a été arabisée*, in «Annales de l'Institut d'Etudes Orientales», IV, Paris, 1921, pp. 1-21; Ch.-A. Julien, *op. cit.*, *passim*.

44 F. Beguinot, *Roma e i Berberi*, in «Roma», ott., 1939, citato anche in P. Romanelli, *art. cit.*, p. 238.

45 M. Mammeri, *art. cit.*p. 67.

46 P. Romanelli, *art. cit.*, p. 243.

Cartagine o con gli altri empori fenici e punici»[47] acquisirono facilmente e con favore «lingua, religione, istituzioni politiche, abitudini puniche»[48], fu nell'incontro con Roma che si realizzò il più intenso e produttivo legame fra le originarie genti nord-africane e una civiltà nuova.

Avvenne così che «Libi di ogni parte dell'Africa entrarono in pieno e con assoluta parità di diritti nei quadri della società romana: furono senatori, magistrati, comandanti di eserciti, arrivarono fino al trono imperiale; e altri contemporaneamente operarono, non pur nell'Africa ma a Roma, come maestri di cultura, retori, scrittori, grammatici»[49].

L'incontro con gli Arabi, seppure più travagliato, non fu meno ricco e stimolante, considerati gli intrecci culturali, civili, politici e d'altro genere che, sullo sfondo dell'Islām, esso ha originato fra l'elemento berbero e quello arabo in Nord-Africa[50]. Intrecci indubbiamente simili, nella loro genesi, a quelli prodottisi fra i Berberi ed altri popoli, ma ancora oggi in atto e carichi per ciò di particolare significato in quanto coinvolgono ormai — nella loro pressoché totale entità di oltre quindici milioni di individui — i Berberi presenti non solo nelle zone costiere, presahariane e sahariane della Libia, della Tunisia, dell'Algeria e del Marocco, ma anche in Mauritania, nel Niger, Mali, Senegal e Ciad[51]. Gli stessi Berberi cui autorevolmente già St. Gsell riconosceva i caratteri della «preesistenza» e della «persistenza» sul suolo nord-africano allorché affermava che «il n'est pas téméraire de soutenir que les habitants actuels de l'Afrique du Nord ne doivent guère différer des hommes qui peuplaient le pays il y a environ trois mille ans»[52] e che, sopravvissuti attraverso

[47] P. ROMANELLI, *art. cit.*, p. 238.

[48] P. ROMANELLI, *ibidem*; R. BASSET, *Les influences puniques chez les Berbères*, in «Revue Africaine», t. LXII, 1921, pp. 340 sgg.; G. CAMPS, *Les Numides et la civilisation punique*, in «Antiquités Africaines», XIV, 1979, pp. 43 sgg.; A. DI VITA, *Gli Emporia di Tripolitania dall'età di Massinissa a Diocleziano: un profilo storico-istituzionale*, in *ANRW*, II, 10, 2, 1982, pp. 515-595.

[49] P. ROMANELLI, *art. cit.*, p. 239; G. PFLAUM, *La romanisation de l'ancien territoire de la Carthage punique à la lumière des découvertes épigraphiques*, in «Antiquités Africaines», 1970, pp. 75 sgg.; J. GASCOU, *La politique municipale de l'Empire romain en Afrique proconsulaire, de Trajan à Septime Sévère*, (Ec. fran. de Rome), Roma, 1972, *passim*.

[50] M. ARKOUN, *Les fondaments arabo-islamiques de la culture maghrébine*, in *Gli interscambi culturali e socio-economici fra l'Africa settentrionale e l'Europa Mediterranea* cit., vol. II, pp. 741 sgg.; A. LAROUI, *L'histoire du Maghreb. Un essai de synthèse*, Paris, 1970, *passim*.

[51] J. LANFRY, *Les Berbères. Leur langue, leur culture. Un renouveau contemporain*, in «Etudes et Documents Berbères», 1, 1986, pp. 41 sgg.

[52] ST. GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, Paris, 1913 e sgg., t. I, p. 283.

tutte le vicende fin qui ricordate, ci interessano non solo come trasmettitori della propria stirpe e cultura, ma anche come palpitante continuità e testimonianza degli influssi che essi hanno accolto dalle numerose civiltà con cui sono venuti a contatto e che fanno in un certo senso rivivere.

Si pensi, in omaggio al titolo di questo Convegno, al gran numero di prestiti latini ancora oggi vivi nei dialetti berberi e tenuti in circolo, grazie proprio al perdurare della lingua e della cultura berbere, nelle forme pressoché inalterate in cui furono anticamente assunti.

Fra i tanti possono citarsi ad esempio:
abekkadu (D 20)[53], peccato; lat. *peccatum*
afarnu (D 225), forno; lat. *furnus*
akarruṿ, akerruṿ (Sc 18-19), cerro, quercia (D 416); lat. *cerrus, quercus* (?)
alili, ilili, talilit (Sc. 26, D 441), oleandro; lat. *lilium*
aren (Sc 54, S), farina; lat. *farina*
asaku (Sc 59, D 766), grosso sacco; lat. *saccus*
atmun (Sc 50, D 825), timone; lat. *temo*
awussu (S[1] 15, P 415), agosto, festa del solstizio d'estate; lat. *augustus*
blitu (D 26), pera mézza; lat. *blitum*
buṿil (Sc 42, B 278, S), fanciullo, ragazzo, giovinetto; lat. *pusillus*
dusku (B 280, Sc 56), grossa scodella in legno; lat. *discus*
Fassaṭo, località della Tripolitania; lat. *fossatum* (?)
furar (D 219), febbraio; lat. *forar*
ġasru (B 297), castello, borgo, villaggio; lat. *castrum*
ibaw (Sc 23, D.57), fava; lat. *faba*
immerwi (Sc 25), marrubio; lat. *marrubium*
iger, iẓer (D.270), campo coltivato; lat. *ager*
ikiker (Sc 24), cece; lat. *cicer*
iskir (Sc 16-17, D 86-87), rovere; lat. *aesculus*
qaṭṭus (B 235), gatto; *tiaṭṭust* (S[2] 124), gatta; lat. *cattus*
Rif, località del Marocco; lat. *ripa* (?)
tagerẓumt (Sc. 45), gola; lat. *gorgia*

[53] I vocaboli berberi sono riportati senza accentuazione. Le sigle B, D, P, S, S[1], S[2] e Sc indicano rispettivamente: (B): F. BEGUINOT, *Il Berbero Nefûsi di Fassâṭo*, Roma, 1942; (D): J.M. DALLET, *Dictionnaire Kabyle-Français*, Paris, 1982; (P): U. PARADISI, *I tre giorni di Awussu a Zuara (Tripolitania)*, in «AION», NS, vol. XIV, Napoli, 1964, pp. 415-419; (S): L. SERRA, materiale inedito sul dialetto berbero di Zuara (Tripolitania); (S[1]): L. SERRA, *Awussu à Zouara (Tripolitaine)*, in *Encyclopédie Berbère*, éd. prov., dif. restr., Aix-en-Provence, avr. 1978; (S[2]): L. SERRA, *Due racconti in dialetto berbero di Zuara (Tripolitania)*, in «Studi Magrebini», II, Napoli, 1968, p. 124; (Sc): H. SCHUCHARDT, *Die romanischen Lehnworter in Berberischen*, Wien, 1918. Le cifre, ove riportate, indicano il numero della pagina dei lavori indicati. Su voci nord-africane derivate dal latino, v. anche F. BEGUINOT, *Di alcune parole di linguaggi nord-africani derivate dal latino*, in «Roma», 11, 1938.

tambult (Sc. 44), vescica; lat. *ampulla*
tarigla, tragla (Sc 58, D 714), asse verticale del telaio; lat. *regulae*
tifirest (Sc 22, D 228), pero; lat. *pirus*
tilentit (Sc 24), lenticchia; lat. *lens*
tisila (Sc 51), sandalo; lat. *solea*
tissubla, tussebla (Sc 58, B 316, S), grosso ago; lat. *subula*
tqumsist, tcamit (Sc 39, S), cimice; lat. *cimex*
tugumert, tigumert (Sc 43), gomito; lat. *camur*
ulmu (D 454), olmo; lat. *ulmus*
urti (Sc 50, D 735), orto, giardino; lat. *hortus*
yebrir (D 39), aprile; lat. *aprilis*
yennayer (D 922), gennaio; lat. *ianuarius*.

Si tratta, come si vede, di vocaboli afferenti a varie categorie lessicali ed essi risaltano, pertanto, come significativa indicazione degli ambiti culturali, delle attività, dei diversificati livelli della società berbera influenzati dalla civiltà romana.

Essi si affiancano a tutti gli altri segni fenicio-punici, greci e ancora anche romani che permangono impressi e funzionanti nella cultura materiale, nelle tradizioni, nelle abitudini e, talvolta, negli ordinamenti consuetudinari delle popolazioni berbere; si uniscono agli elementi successivamente acquisiti dagli Arabi, «come la religione musulmana e in parte la lingua araba»[54], cui sottace stabile «il vecchio fondo di vita e di psicologia berbere»[55], e danno sostegno a quanto si è fin qui detto, meglio e più di ogni altra considerazione.

Essi provano, cioè, l'antecedenza della presenza berbera in Nord-Africa su altre etnie; rispecchiano la salda permanenza dei Berberi *in loco* rispetto all'avvicendarsi altrui; documentano la ricchezza dei contributi che il Nord-Africa berbero ha saputo assumere dall'esterno, nell'agricoltura, ad esempio, come nell'economia monetaria o nello sviluppo urbano e civile[56], attraverso quel meraviglioso processo di osmosi culturale tutto proprio della civiltà mediterranea.

[54] F. BEGUINOT, *Chi sono i Berberi*, in «Oriente Moderno», Roma, 1921, p. 311.

[55] F. BEGUINOT, *ibidem*.

[56] F. BERTRANDY, *Remarques sur l'origine romaine du monnayage en bronze et en argent de Juba I^er, roi de Numidie*, in BAC, n.s., 12-14, B, 1976-1978, pp. 9-22; F. RAKOB, *Architecture royale numide*, in *Architecture et société, de l'archaïsme grec à la fin de la République romaine*, Coll. EFR, Roma, 1983, pp. 325-348; E. MATILLA VICENTE, *Ejèrcito y explotacion agricola en el Norte de Africa durante la época romana*, in *Gli interscambi culturali e socio-economici fra l'Africa Settentrionale e l'Europa Mediterranea ....*, vol. I, pp. 343 sgg.; J. DESANGES, *L'Afrique Romaine et Libyco-Berbère*, in *Rome et la conquête du Monde Méditerranéen, 2, Genèse d'un empire*, sous la dir. de CLAUDE NICOLET, PUF, Paris, 1989, pp. 627-656, sp. pp. 645 sgg.

Clara Gebbia

Essere «*berbero*» nell'Africa tardoantica

«Que l'Afrique des Romains soit, dans son ensemble, une masse berbère que n'ont point sensiblement modifiée les apports extérieurs, c'est ce dont personne ne dispute»[1]. L'espressione di C. Courtois ci lascia un po' perplessi. Posto in tal modo, il problema dei Berberi nell'Africa romana si riduce all'eterno dilemma, resistenza o non resistenza. Termine non neutro dal punto di vista ideologico, mutuato per esprimere le realtà politiche del periodo post coloniale, e strettamente legato ad un altro termine, quello di «romanizzazione», non meno ambiguo del primo.

Da una parte i sostenitori della grandezza dell'antica Roma e della sua azione civilizzatrice, di contro all'inerzia e all'incapacità di evoluzione degli indigeni[2]; dall'altra, i detrattori[3].

Una «mode» secondo M. Bénabou[4] e N. Duval[5]. Una moda, appunto, sterile e negativa per la forma esasperata con cui si è svolto il dibattito.

Il *leit motiv* del conservatorismo immobile dei Berberi, al quale neanche H.G. Pflaum si è sottratto[6], oggi, con la fine di una prospettiva sto-

[1] C. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris 1955, p. 112.

[2] R. CAGNAT, *L'armée romaine d'Afrique*, Paris 1913², p. 776; T.R.S. BROUGHTON, *The Romanization of Africa Proconsularis*, Baltimore 1929, p. 228; G. CH. PICARD, *Les religions de l'Afrique antique*, Paris 1954, p. 37; COURTOIS, *Les Vandales*, cit.; P. ROMANELLI, *Storia delle Province romane dell'Africa*, Roma 1959; M. RACHET, *Rome et les Berbères*, Bruxelles 1970; H.G. PFLAUM, *La romanisation de l'Afrique*, in *Actes du VI^e Congrès Intern. d'Epigraphie*, Monaco 1972, Vestigia 17, pp. 55-68; ID., *Les Vandales et l'Afrique d'après. C. Courtois*, in *Scripta varia. Afrique romaine.* Paris 1978, p. 150 ss.

[3] Fortemente polemico nei confronti della romanizzazione nel Maghreb è A. DEMAN, *Matériaux et réflexions pour servir à une étude du développement et du sous-développement dans les provinces de l'Empire romain*, in *ANRW*, II, 3, 1975, pp. 3-97. Più obiettivo risulta M. BÉNABOU, *La résistance africaine à la romanisation*, Paris 1976. Vd. inoltre le brevi rassegne di R. SHELDON, *Romanizzazione, Acculturazione e Resistenza: problemi concettuali nella storia del Nordafrica*, «DdA», I, n.s. 4, 1982, p. 102-106 e E. FENTRESS, *La vendetta del Moro: recenti ricerche sull'Africa romana, ibid.*, p. 107-112.

[4] *Résistance et Romanisation en Afrique du Nord sous le Haut-Empire*, in *Assimilation et résistance à la culture gréco-romaine dans le monde ancien, Travaux du VI^e Congrès Intern. d'Études Classiques - Madris 1974*, Paris 1976, p. 367.

[5] *Actes du VI^e Congrès Intern. d'Epigraphie*, pp. 69-70.

[6] Secondo PFLAUM, *Scripta varia. Afrique romaine*, p. 153, la *déromanisation* delle

rica esclusivamente eurocentrica o nazionalista, con gli studi interdisciplinari delle varie scienze sociali, appare quasi anacronistico. Essere «berbero» nell'Africa del basso impero presuppone, naturalmente, una causa etnico geografica, ma soprattutto presuppone una mentalità che costituisce la costante in un complesso di varianti. Non porrei quindi la questione sotto forma di «resistenza». È preferibile usare il termine «persistenza», perché più di ogni altro esso attiene alla sfera delle idee, delle tradizioni, delle mentalità.

Sarebbe più opportuno, per uno studio dei Berberi in età tardoantica, procedere ad un diverso criterio di rilevanza basato sull'effettiva realtà antropologica. Ciò comporta però un problema essenziale. Non abbiamo una letteratura berbera, bensì vari dialetti che riconducono al libico. Le testimonianze letterarie in nostro possesso sono di origine romana e ovviamente riguardano le idee, i fatti delle classi dirigenti, dei ceti egemoni e dei loro intellettuali. Le fonti epigrafiche, così come le letterarie, ci danno molte notizie sulla sovrastruttura del Maghreb tardoantico, ma da esse non riusciamo ugualmente a trarre una storia dei Berberi, autonoma da ogni pregiudizio ideologico. Essenziale mi sembra allora l'uso delle fonti archeologiche, nella misura in cui, però, si dà spazio anche alla cultura materiale[7]. Che l'Africa dei Berberi non sia quella delle città costiere, dei grandi municipi, è ciò di cui nessuno dubita. Importante è allora enucleare dall'altra Africa tutti i possibili aspetti che ci riconducano ai loro effettivi comportamenti, alla loro psicologia.

Fatta questa premessa, nei limiti che le testimonianze ci impongono, proporrei un nuovo approccio al problema, partendo dalle coordinate spazio-tempo e affrontando successivamente tre aspetti: religione, lingua, occupazione e ruolo dei Berberi nella struttura economica dell'Africa. Indubbiamente la scelta di concentrare il discorso su questi elementi contiene una certa dose di arbitrarietà; tuttavia si giustifica con l'esigenza di enucleare dalle testimonianze antiche gli aspetti più caratterizzanti.

Nei secoli IV e V, l'Africa si presentava come un mosaico in cui si frapponevano elementi berberi ed elementi romani. Posto che nel IV secolo i Romani avevano mantenuto le stesse posizioni lungo il *limes* severiano[8] — ciò è testimoniato dal rinvenimento dei milliari nella Mauretania Cesariense[9] e dalle esplorazioni archeologiche nel Sud della Tripolitania[10] — le regioni dove persistevano strutture tribali e focolai di rivolta erano le steppe ed i deserti del Sud, le montagne delle Mauretanie e probabilmente certe zone periferiche della Numidia. Nessuna fonte antica cita la presenza di tribù nelle province più romanizzate dell'Est, ad eccezione dell'invasione della Tripolitania da parte degli Austuriani, nomadi sahariani, intorno alla seconda metà del IV secolo[11]. Gli stessi Musulami, principali sostenitori della rivolta di Tacfarinas, a partire dal IV secolo non sono più menzionati[12].

Molte tribù evidentemente erano state inserite nel sistema municipale. Altre, o respinte verso il Sud o in riserve per guadagnare terreni fertili alle colture dell'ulivo, oppure costrette, anche dalla loro naturale indole, oltre che dal sistema politico romano, a stanziarsi in zone montuose, inospitali e incapaci di poter loro offrire i mezzi necessari di sostentamento.

Alla luce delle testimonianze in nostro possesso non sembra però che i nomadi del Sud costituissero un pericolo per l'Africa romanizzata.

province africane, pur accelerata dalla conquista vandala, è da attribuire essenzialmente al conservatorismo immobile dei Berberi; conservatorismo, che è «la loro gloria e la loro onta, la loro forza e la loro eterna debolezza».

7 Vd. gli studi particolarmente significativi di A. CARANDINI, *Archeologia e cultura materiale*, Bari 1975 e *Produzione agricola e produzione ceramica nell'Africa di età imperiale. Appunti sull'economia della Zeugitana*, in *Studi Miscellanei*, 15, 1969-1970, pp. 95-119. Vd. SHELDON, pp. 104-105.

8 Tra il 198 e il 205, sotto Settimio Severo, il *limes* africano, dalla Tripolitania alla Tingitana, fu riorganizzato. Cfr. J. BARADEZ, *Fossatum Africae. Recherches aériennes sur l'organisation des confins sahariens à l'époque romaine*, Alger 1951, in part. pp. 115-122, 138-139; P. SALAMA, *Nouveaux témoignages de l'oeuvre des Sévères dans la Maurétanie Césarienne*, «Libyca», I, 1953, pp. 231-261 e «Libyca», III, 1955, pp. 329-367; COURTOIS, *Les Vandales*, pp. 68-90; A. DI VITA, *Il limes romano di Tripolitania nella sua concretezza archeologica e nella sua realtà storica*, «Libya Antiqua», I, 1964, pp. 65-98; RACHET, *Rome et les Berbères*, p. 212 ss.

9 P. SALAMA, *L'occupation de la Maurétanie Césarienne occidentale sous le Bas Empire romain*, in *Mélanges André Piganiol*, Paris 1966, III, pp. 1291-1311.

10 M. EUZENNAT, *Quattre années de recherches sur la frontière romaine en Tunisie méridionale*, «CRAI» 1972, pp. 7-27; R. REBUFFAT, *Deux ans de recherches dans le sud de la Tripolitaine*, «CRAI», 1969, pp. 189-212; ID., *Nouvelles recherches dans le sud de la Tripolitaine*, «CRAI», 1972, pp. 319-339; P. TROUSSET, *Recherches sur le limes Tripolitanus*, Paris 1974; C. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas Empire*, I, *La permanence d'une civilisation municipale*, Paris 1979; II, *Notices d'histoire municipale*, Paris 1981; I, p. 19.

11 Unica fonte per queste invasioni è AMM., XXVII, 9,1; XXVIII, 6, 1-15. Per la letteratura moderna vd. ROMANELLI, *Storia delle Province romane*, p. 566 ss.; J. DESANGES, *Catalogue des tribus africaines de l'antiquité classique*, Dakar 1962, pp. 75-156.

12 L'episodio della rivolta ci viene narrato soprattutto da TAC., *Ann.* 2,52. Sui *Musulamii* cfr. PLIN., *Nat. hist.*, 5, 30: *non civitates tantum, sed pleraeque etiam nationes iure dici possunt (Musulamii)*. Vd. inoltre *ILAlg.* I, p. 267; DESANGES, *Catalogue*, pp. 117-121; LEPELLEY, *Les cités*, I, p. 135; V.A. SIRAGO, *Tacfarinas*, «L'Africa romana», Atti del V Convegno di studio, Sassari, 11-13 dic. 1987, Ozieri 1988, p. 199 ss.

Anzi, a giudicare da quanto si legge in un'epistola di Agostino, sembra che addirittura fossero soliti varcare il confine per andare ad ingaggiarsi come mano d'opera agricola stagionale presso i domini imperiali o senatoriali[13], e che fornissero ai Romani delle informazioni sulle vie commerciali e sulle piste meno conosciute[14]. Senza una causa scatenante si presume che i nomadi del Sud non fossero pericolosi. Molto più considerevole era invece la minaccia che proveniva dalle tribù stanziate nei massicci delle Mauretanie. La loro posizione geografica le sottraeva alle influenze della civilizzazione mediterranea. Da qui il «particolarismo», loro specifica peculiarità. Non a caso Agostino sdegnosamente definisce *barbarae gentes* le tribù maure non evangelizzate[15], oppure ironizza sul Getulo che, condotto nel Nord in zone fertili, amene, preferisce fuggire per ritornare nella sua arida Getulia, cioè il Sahara[16]. Questi indigeni, anche per gli stessi Africani, erano barbari.

Il ritrovamento di resti romani nell'entroterra montuoso di Cesarea avrebbe fatto supporre per certe zone delle Mauretanie una realtà diversa dal conservatorismo indigeno fin qui presunto[17]. Ma è solo una supposizione da prendere con cautela. Al di là di ogni ipotesi, restano due punti fermi: nelle Mauretanie, più che in altre zone, esisteva una maggiore concentrazione di forze militari, segno della necessità di un rafforzamento della linea difensiva[18]; sempre nelle Mauretanie scoppiarono, come vedremo più avanti, scintille di rivolte che poi si sarebbero propagate verso Est.

Fin qui sembrerebbe allora che «berberi» nell'Africa tardoantica fossero i non romanizzati o i semi-romanizzati che vivevano ai margini della civiltà romana. Ma ciò è solo l'espressione più esasperata del loro particolarismo.

L'indagine sulla religione africana ha mostrato una vitalità ben lontana dall'immobilismo supposto.

13 AUG., *ep.* 46, *CSEL* 34, 2, 123-129. Si allude, in particolare, alla tribù degli *Arzuges*, stanziati vicino il *limes* della Tripolitania.

14 Tale aspetto è ben sviluppato in LEPELLEY, *Les cités*, I, p. 45-46; Vd. inoltre R. REBUFFAT, *La frontière romaine en Afrique Tripolitaine en Tingitane*, «Ktèma», IV, 1979, p. 228.

15 AUG., *ep.* 199, *CSEL* 57, 284.

16 AUG., *Enarr. in ps.* 148, 10, *CC* 40, 2173.

17 L'ipotesi è sostenuta da P. LEVEAU, *Paysanneries antiques du pays des Beni-Menacer: à propos des ruines de la région de Cherchel*, «BCTH», n.s. 8, 1972, pp. 3-26; ID., *Paysans maures et villes romaines en Maurétanie Césarienne centrale*, «MEFRA», 1975; LEPELLEY, *Les cités*, I, p. 52.

18 Secondo la *Notitia dignitatum* sono attestati *praepositi limitis* in tutta la regione. Vd. CAGNAT, *L'armée romaine d'Afrique*, pp. 754-762.

La molteplicità delle pratiche religiose afro-romane denuncia più che un sincretismo religioso un processo di *transfert* su una divinità di origine e nome romani di funzioni che corrispondono alle esigenze ed ai bisogni propri degli Africani[19]. Il culto di Saturno *africano*, la divinità più rappresentativa della loro mentalità religiosa, come è stato ben dimostrato da M. Leglay[20], non è altro che l'incontro di tutte le razze e di tutte le culture che si sono succedute nel Nord Africa. Sintetizza dunque lo spirito religioso africano nella sua unità e nella sua diversità. Non stupisce pertanto la sua presenza in età tardoantica, anche quando il Cristianesimo, con l'affermazione del Dio unico, si porrà come diretto antagonista. Testimonianze archeologiche e letterarie lo confermano.

Tra le prime, si annoverano alcune stele a Cuicul[21], degli ex voto sempre a Cuicul[22], a Novar[23], e alcune monete, rinvenute presso il santuario di *Saturnus Balcaranensis* a Bou-Kourneïn, perdute probabilmente dagli stessi fedeli del culto in visita nel tempio[24].

Al di là del III sec. non ci sono esempi di nuove costruzioni o restauri di santuari. Ma questo non significa la scomparsa del culto di Saturno e delle principali divinità indigene. I fedeli continuavano a frequentare vecchi santuari, la cui esistenza ci viene attestata da numerose testimonianze. È il caso di Thuburbo Maius[25], di Thuburnica[26], di Theveste[27].

Nel momento in cui il Cristianesimo, all'epoca teodosiana, sferrava il suo duro attacco contro il paganesimo, quest'ultimo, nella forma del culto di Saturno, continuava dunque a trovare adepti tra gli indigeni[28].

19 Vd. BÉNABOU, *Résistance et Romanisation*, p. 373.

20 *Saturne Africain. Monuments*, Paris 1961, I; 1966, II (cit. in seg. *Sat. Afr. Mon.*); *Saturne Africain. Histoire*, Paris 1966 (cit. in seg. *Sat. Afr. Hist.*). Vd. inoltre BÉNABOU, *La résistance africaine*, p. 261 ss.

21 Vd. M. LEGLAY, *Les stèles à Saturne de Djémila-Cuicul*, «Libyca», I, 1953, p. 75; *Sat. Afr. Hist.*, pp. 99.

22 LEGLAY, *Sat. Afr. Mon.*, II, *Djémila*, pp. 32 e 33-37; *Sat. Afr. Hist.*, p. 100.

23 LEGLAY, *Sat. Afr. Mon.*, II, *Sillègue*, p. 20; *Sat. Afr. Hist.*, p. 100.

24 LEGLAY, *Sat. Afr. Mon.*, I, pp. 34-35.

25 Soltanto nel VI secolo il santuario di *Baal-Saturnus* e di *Tanit-Caelestis* fu trasformato in chiesa. Cfr. LEGLAY, *Sat. Afr. Mon.*, I, pp. 113-114 e *Hist.*, p. 102.

26 È attestata, presso il santuario del dio Saturno, la presenza di numerose lucerne. Cfr. LEGLAY, *Sat. Afr. Mon.*, I, p. 277 e *Hist.*, p. 102.

27 In tale sito sono state rinvenute tracce di culti pagani, sotto forma di statue, stele del culto di Saturno, frammenti di statue di Giove e Apollo, nascosti alla rinfusa, molto probabilmente dagli stessi cristiani. Cfr. *Sat. Afr. Mon.*, I, pp. 332-333 e *Hist.*, p. 102.

28 Vd. AUG., *ep.* 232, 3, *CSEL* 57, 514. LEGLAY, *Sat. Afr. Hist.*, p. 490, ritiene che le distruzioni dei templi pagani siano state frequenti, contrariamente a quanto già ritenuto da S. GSELL, *Les monuments antiques de l'Algérie*, 2 voll., Paris 1901; II, p. 121.

Agostino quando, con soddisfazione, afferma la distruzione dei templi pagani[29], la scomparsa dei regni degli idoli, dei demoni[30], chiamando in causa lo stesso Saturno *africano*[31]; quando esorta il suo popolo a testimoniare la propria fedeltà a Dio anziché a Saturno[32], o ironizza sull'attributo principale del dio Saturno, quello di *frugifer*[33], lascia chiaramente intendere che il paganesimo e il culto di Saturno non solo non erano scomparsi, ma erano ancora temibili. La sua allusione al povero che veniva spogliato del suo gregge per alimentare i sacrifici delle feste pagane non si spiegherebbe fuori di quel contesto[34].

Che il culto di Saturno — la divinità, come si è già detto, più rappresentativa del mondo africano — perdurasse, sia pure in forme sporadiche, per tutto il V secolo, non ci meraviglia dunque. Ci sorprende invece la persistenza di culti antichissimi e di credenze pagane in età islamica, il che ci induce a ipotizzare un *continuum* pur nell'avvicendarsi di popoli e culture[35].

Il rapporto odio-amore degli indigeni nei confronti di montagne, grotte, caverne, rocce, pietre, investite di un carattere sacro in quanto legate alla presenza, secondo le loro credenze, di spiriti malefici o benefici, risalirebbe addirittura alla fine della preistoria[36]. In età romana, ce

[29] *Ep.* 232, 22, *CSEL* 57, 512: *Videtis certe simulacrorum templa partim sine reparatione conlapsa, partim diruta, partim clausa, partim in usus alios commutata, ipsaque simulacra vel confringi vel incendi vel includi vel destrui...*

[30] *Enarr. in ps.* 98, 14, *CC* 39, 1391-1392: *Regna idolorum regna daemoniorum fracta sunt. Regnabat Saturnus in multis hominibus: ubi est regnum eius?*

[31] Sentimenti antipagani sono particolarmente evidenti in *Contra litt. Petil.*, II, 7,16, *PL* 43, 152; *Enarr. in ps.* 40, 6, *CC* 38, 454; 98, 14, cit.; 128, 9, *CC* 40, 1887; 145, 12, *CC* 40, 2114.

[32] *Enarr. in ps.* 145, 12, cit.

[33] *De civ. Dei*, VII, 21, *CC* 47, 203.

[34] *Ep.* 91, 5, *CSEL* 34,2, 431.

[35] J. Leon L'Africain, *Description de l'Afrique*, n.e., 2 voll. Paris 1956; I, p. 45, nell'anno 1526, affermava che soltanto duecento anni dopo la morte di Maometto, e cioè verso l'anno 832, la quasi totalità della Berberia era diventata musulmana. Trovava così conferma quanto già sostenuto da alcuni storici arabi e soprattutto da Ibn Khaldoun, *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, n.e., 4 voll., Paris 1925-1956; I, pp. 215-216, a proposito di certi culti praticati fino all'invasione araba ed anche oltre, tra i Berberi che non avevano aderito né al giudaismo, né al cristianesimo. Vd. inoltre H. Fournel, *Les Berbères. Étude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes*, 2 voll., Paris 1875-1881; I, p. 271. Secondo G. Camps, *Monuments et rites funéraires protohistoriques*, Paris 1961, p. 571, il diritto coranico non sarebbe riuscito ad eliminare il diritto consuetudinario ancestrale. Sulla persistenza di certe pratiche religiose vd. T. Lewicki, *Survivances chez les Berbères médiévaux d'ère musulmane de cultes anciens et de croyances païennes*, «Folia orientalia», VIII, 1967, p. 13 ss.

[36] Camps, *Monuments*, p. 63, n. 2. Sul culto delle grotte cfr. H. Basset, *Le culte des grottes au Maroc*, Alger 1920; sulla litolatria vd. D. Gobert, *Essai sur la litholâtrie*,

ne danno testimonianza Pomponio Mela[37], Plinio[38], Apuleio[39], Arnobio[40], oltre naturalmente Agostino[41].

Integrano le informazioni pervenuteci sotto forma letteraria alcune iscrizioni dedicate a più di un *genius montis*, presso Auzia[42], Simitthus[43]. Ora, sembra che il culto delle rocce e delle pietre si perpetuasse, attraverso il Medio evo, presso i musulmani ibaditi, come testimonia una lista del Djebel Nefousa, nella quale sono enumerati tutti i luoghi santi presso cui si recavano nel XVI sec. i pellegrini ibaditi[44]. Non c'è alcun elemento che riconduca all'islamismo o a forme particolari di culto della tribù ibadita; è certo quindi che si è in presenza di antichi luoghi di culto berbero, risalenti al periodo pagano.

Ugualmente oggetto di culto erano anticamente, presso gli indigeni, i fiumi e le sorgenti, perché l'acqua era il bene più necessario alla loro sopravvivenza. Ne sono testimonianza alcune epigrafi dedicate al loro *genius*[45]. Ora, tracce del culto dell'acqua sono rintracciabili fino ai nostri giorni presso il Djebel Nefousa, dove si trova un piccolo stagno dal nome di *Nanna-Tala*, indubbiamente l'antico genio tutelare pagano dello stagno in questione. E qui, tuttora, vengono compiuti abluzioni, preghiere, offerte, per implorare la guarigione di bambini ammalati[46].

Altre sopravvivenze di culti antichi presso i Berberi islamizzati sono

«R. Afr.», 89, 1948, pp. 24-110; sulla magia vd. E. Doutté, *Magie et religion dans l'Afrique du Nord*, Alger 1909, partic. pp. 584-585. Cfr. inoltre S. Gsell, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, 8 voll., Paris 1913-1928; IV, pp. 161-163, 374; Picard, *Religions*, pp. 5-6; Leglay, *Sat. Afr. Hist.*, p. 157 ss.; Bénabou, *La résistance africaine*, p. 268 ss.

[37] *De situ orbis*, III, 95.

[38] *Nat. Hist.*, V, 1-7.

[39] *Florida*, 1; *Apolog.*, 56.

[40] *Adver. nationes*, I, 39.

[41] *In Sermo* 45, 7,1, *CC* 41, 522, Agostino lamenta la consuetudine dei fedeli di discendere in *lateribus montium* per pregare meglio Dio. Vd. inoltre *ep.* 17, 2, *CSEL* 34,1, 41 (trattata in questa sede da H. Solin, pp. 177-186); *De civ. Dei*, XVI, 38,2, *CC* 47, 544.

[42] *CIL* VIII 9180.

[43] *CIL* VIII 14588.

[44] Si tratta della Tasmiya mašāhid al-Ğabal, citata da R. Basset, *Les sanctuaires du Djebel Nefousa*, «Journal Asiatique» 1899, pp. 435, 436, 458, 463. Vd. inoltre Lewicki, *Survivances* p. 15.

[45] *CIL* VIII 2662; 4291; 5884; 9749; «BAC» 1919 p. 137. Nella *colonia Marciana Traiana* a Thamugadi è stato rinvenuto un tempio davanti al quale sorgeva una piscina dall'acqua miracolosa: vd. M. Leglay, *Le temple sévérien de l'Aqua Septimiana Felix*, «BAC», III 1967, p. 262; «BAC», IV 1968; Bénabou, *La résistance africaine*, p. 274.

[46] Lewicki, *Survivances*, p. 18.

legate alla credenza nei demoni e nella loro azione benefica o malefica su particolari individui o sull'intera tribù. Già Procopio, nel VI sec., alludeva a delle donne indovine, capaci di predire il futuro, ispirate da un demone[47]; e nel VII sec. la tradizione africana attribuiva dei poteri divinatori alla regina berbera Dihyā, posseduta, sembra, da demoni tutelari[48]. Non diversamente, agli inizi del XVI sec., esistevano, presso Fez nel Marocco, delle donne indovine, le quali, con l'impiego di speciali erbe aromatiche, evocavano dei demoni per predire l'avvenire[49]. E si potrebbero fare tanti altri esempi[50].

Cosa concludere? Che siamo in presenza di un conservatorismo berbero, inossidabile di fronte ai secoli? Non credo. È soltanto persistenza di mentalità presso gruppi rimasti legati ad una propria «cultura» e quindi non integrati in quella romana.

Nell'Africa del Nord romanizzata, sia pure incompletamente, qual era la lingua correntemente usata dagli indigeni, in età tardoantica? La questione è annosa, di non facile soluzione, e sempre aperta a nuovi confronti e sollecitazioni.

Come è noto, da tempo, si è incentrato il problema su due punti: libico-berbero o punico?

I fautori della lingua libico-berbera[51], in base ad una ricca documentazione epigrafica, portano a sostegno della loro tesi la sopravvivenza della lingua indigena fino ai giorni nostri, in alcune zone dell'Algeria. Non ci sarebbe dunque alcuna soluzione di continuità.

Le iscrizioni rinvenute appartengono, in maggior parte, alla zona a Nord-Est di Costantina; altre alla frontiera tunisina; altre ancora alla zona di Guelma[52]. Non ci addentriamo nell'analisi delle epigrafi, perché so-

[47] *Bell. Vand.* II, 8.

[48] IBN KHALDOUN, *Histoire*, I, pp. 213-215; R. BASSET, *Berbers and North Africa*, «Encyclopaedia of Religion and Ethics», II, New York 1909, p. 512.

[49] IBN KHALDOUN, *Histoire*, II, p. 144.

[50] LEWICKI, *Survivances*, p. 23 ss.

[51] La bibliografia è abbondante. Vd. in particolare W.H.C. FREND, *A Note on the Berber Background in the Life of Augustine*, «JTS», 1942, pp. 179-181; ID., *The Donatist Church.*, Oxford 1952, p. 57 ss.; C. COURTOIS, *Saint Augustin et le problème de la survivance du punique*, «R. Afr.», 1950, pp. 259-282; A. BASSET, *La Langue berbère*, Oxford 1952; J.-G. FÉVRIER, *Que savons-nous du libyque?*, «R. Afr.», 1956, p. 263; BÉNABOU, *La résistance africaine*, p. 474 ss.

[52] Per le iscrizioni libiche, oltre ai lavori di S. LANCEL, J. DESANGES, «BAA», I, 1962-1965 e L. GALAND, *Les Etudes de linguistique berbère de 1954 à 1965*, «L'Annuaire de l'Afrique du Nord», IV, 1965, vd.: L. GALAND, J.-G. FÉVRIER, G. VAJDA, *IAMar.*, in cui sono pubblicate 27 iscrizioni libiche; J.M. REYNOLDS, O. BROGAN, D. SMITH, *Inscriptions in the Libyan Alphabet from Ghirza in Tripolitania*, «Antiquity», 32, 1958, pp. 112-115; A. DI VITA, *Archaeological News*, «Libya antiqua», I, 1964, pp. 141-142.

no state già oggetto di parecchi studi. Ci preme però sottolineare, con M. Bénabou[53], che si tratta di testi scarni, attraverso i quali emerge l'uso scritto della lingua, ma non la lingua parlata.

I sostenitori della lingua punica si rifanno essenzialmente alla testimonianza di Agostino[54]. In più luoghi il vescovo di Ippona parla di lingua punica. Ma che cosa intendeva propriamente per «punica»? *Punicam (linguam) id est Aframm*[55], cioè punica sinonimo di africana, indigena, si è creduto da più parti[56]. Ma perché come ha opportunamente sottolineato M. Simon, non intendere invece *afram* in senso geografico, col significato di lingua «parlata dagli Africani»[57]?

Non si può pensare, come hanno erroneamente inteso Frend e Courtois, che proprio Agostino, uomo di cultura, scambiasse il punico con l'idioma libico. Agostino sottolinea spesso l'affinità tra la lingua ebraica e il punico: *Cognatae quippe sunt linguae istae et vicinae, Hebraica, Punica, et Syra*[58]; ed ancora: *Quod verbum Punicae linguae consonum est, sicut alia hebraea permulta et poene omnia*[59]. In un altro testo il nostro vescovo precisa meglio che gli stessi Africani delle campagne si dichiaravano *cananei: interrogati rustici nostri quid sint, punice respondentes Chanani*[60]. Quindi, quando nei testi agostiniani si allude al punico, significa che Agostino sapeva bene a che cosa e a chi si riferiva. E quando per segnalare l'unità di lingua che esisteva tra i barbari dell'Africa, e cioè i Berberi, dice: *Nam et in Africa barbaras gentes in una lingua plurimas novimus*[61], il nostro vescovo allude ad una lingua parlata dagli Africani, il libico molto probabilmente, ma non certamente il punico, altrimenti non li avrebbe definiti «*barbarae gentes*». Il punico ha tradizioni illustri, è una lingua di cui non ci si deve vergognare. È quan-

[53] *La résistance africaine*, p. 475.

[54] Tra i sostenitori del «punico», vd. S. GSELL, *Histoire*, IV, p. 496; M. SIMON, *Le Judaïsme berbère dans l'Afrique ancienne*, «Revue d'histoire et de philosophie religieuse», 1946, pp. 1-31, 105-145; C. SAUMAGNE, *La survivance du punique en Afrique au V^e et VI^e siècles*, «Karthago», IV, 1954, pp. 171-178.

[55] *In ep. Joann., tract.* 2,3, *PL* 35, 1991.

[56] Vd., in particolare COURTOIS, *Saint Augustin*, p. 276 e FREND, *The Donatist Church*, p. 58.

[57] *Punique ou Berbère? Note sur la situation linguistique dans l'Afrique romaine*, in *Recherches d'histoire judéo-chrétienne*, Paris 1962, p. 91.

[58] *In Joann. evang., tract.* 15, 27, *CC* 36, 162.

[59] *Contra litt. Petil.* II, 104, *PL* 43, 341.

[60] *Ep. ad Rom. inch. exp.* 13, *PL* 35, 2096.

[61] *De civ. Dei*, XVI, 6,2, *CC* 47, 508.

to Agostino sostiene in una lettera inviata ad un retore di Madaura: *Quae lingua si inprobatur abs te, nega Punicis libris, ut a viris doctissimis proditur, multa sapienter esse mandata memoriae; paeniteat te certe ibi natum, ubi huius linguae cunabula recalent*[62]. Ed a sostegno del punico come lingua dei cartaginesi c'è tutta una letteratura anteriore ad Agostino[63].

Chiarito il «problema» del punico in Agostino, restano due punti fermi: l'esistenza di una epigrafia libica abbondante nella regione di Ippona — ma le iscrizioni o non sono datate o lo sono molto approssimativamente — là dove Agostino parla della vitalità della lingua punica, e la scoperta, negli ultimi decenni, di una epigrafia neo punica, del III sec. circa, in Tripolitania, che confuta la tesi di Courtois circa l'assenza di una epigrafia punica tarda[64].

Al di là di ogni schematizzazione, molto pericolosa, perché niente esclude che nelle località in cui non c'è alcuna attestazione o epigrafica o letteraria, un determinato idioma potesse ugualmente essere parlato o viceversa, mi sembra che il problema postoci inizialmente e cioè quale fosse la lingua parlata dagli indigeni nel tardo impero, si debba impostare su basi diverse. Non dimentichiamo che la battaglia tra Cristianesimo e paganesimo non fu semplicemente un conflitto di due religioni; fu il conflitto di due differenti culture, in cui il latino ebbe un ruolo rilevante.

Il cattolicesimo e il donatismo per fare proseliti esigevano una lingua di cultura, quale il latino[65]. Quindi, mettendo da parte le lingue minori, greco ed ebraico, il problema della lingua coinvolge tre idiomi, libico-berbero, punico e latino. È presumibile una sovrapposizione di lingue e può darsi sia nel giusto M. Bénabou quando parla di un'epigrafia libica che si sarebbe sviluppata in vicinanza di centri di cultura punica e romana[66]. A sostegno di tale ipotesi ci sono due elementi: il rinvenimento di alcune stele nel Nord-ovest del Marocco, dove è anche localizzata l'epigrafia punica e romana[67] e l'inesistenza, prima della penetrazione dei Cartaginesi e poi dei Romani, di una effettiva tradizione epigrafica in Africa[68]. Se accettiamo tale interpretazione, dobbiamo prendere atto dell'apertura dei Berberi nei confronti delle culture importate. Da prendere però con cautela. Parliamo sempre di lingua scritta. Se nell'epoca tarda il latino è la lingua colta del Cristianesimo, e di ciò ce ne dà atto Agostino[69], gli Africani non romanizzati, o scarsamente romanizzati, quale lingua parlavano? I Berberi delle montagne, i nomadi, i contadini, coloro che vivevano ai margini della civiltà romana, pur essendo entro il *limes*, perché avrebbero dovuto parlare il latino, lingua colta, a loro ostica in quanto espressione di una cultura non assimilabile alla loro? Un grado di evoluzione è riscontrabile già nella ricettività del genere epigrafico — ecco perché siamo ben lontani dall'ipotizzare un immobilismo dei Berberi — ma la lingua parlata doveva essere senz'altro l'indigena, il libico, quella a cui allude Agostino quando parla di «*barbarae gentes*».

Non è molto chiaro quale fosse l'economia delle popolazioni africane. L'avanzata della colonizzazione romana è strettamente proporzionale all'estensione progressiva delle zone adibite ad agricoltura. Ciò però comportava il sacrificio della maggior parte delle terre utilizzate dagli indigeni come terre di percorso o di transuanza. Da qui, come è noto, l'espropriazione di terre fertili. Le terre così alienate venivano o integrate nel territorio dipendente da una colonia, o attribuite ai domini imperiali, o affidate ai grandi proprietari terrieri. La popolazione indigena delle terre così espropriate veniva sedentarizzata e sottoposta ad una politica di *limitatio*[70]. Nella maggior parte dei casi dalla *limitatio* si passava al frazionamento delle tribù — soprattutto nel caso in cui queste ulti-

[62] *Ep.* 16, 2 e 17, 2, *CSEL* 34,1, 37 ss e 41 ss.

[63] *Hist. Aug., Vita Severi*, XV, 7; XIX, 10; AUR. VIC., *Epit.*, XX, 8. Cfr. inoltre APUL., *Apolog.*, 98, 8-9; ULPIAN., *Lib.* II, *fideicommissorum, Dig.* XXXII, 1, 11: *Fideicommissa quocumque sermone relinqui possunt non solum Latina vel Graeca, sed etiam Punica vel Gallicana vel alterius cuiuscunque gentis.*

[64] Vd. *Saint Augustin*, pp. 259-282. Per l'epigrafia punica, vd.: J.-G. FÉVRIER, *Les découvertes puniques et néo-puniques depuis la guerre*, in «Studi orientali in onore di G. Levi della Vida», I, 1956, p. 274; J. DESANGES, S. LANCEL, *Bibliographie analytique de l'Afrique antique*, «BAA», I, p. 277; II, p. 315; J.-G. FÉVRIER, *La grande inscription dédicatoire de Mactar*, «Semitica» VI, 1956, p. 15 ss; G.-CH. PICARD, *Civitas Mactaritana*, «Karthago», VIII, 1957; J.G. FÉVRIER, M. FANTAR, *Les nouvelles inscriptions néo-puniques de Mactar*, «Karthago», XII, 1963-64; M. SZNYCER, *Les inscriptions dites latino-libyques*, «GLECS», X, 1963-1966, pp. 97-104. Quest'ultimo studioso fa luce su alcune epigrafi scoperte nell'interno della Tripolitania, riconducibili al punico, ma ritenute precedentemente di origine libica. Vd. R.G. GOODCHILD, *The Latino-Libyan Inscriptions of Tripolitania*, «Antiquaries Journal», XXX, 1950, p. 135. Per l'analisi di tale problema vd. BÉNABOU, *La résistance africaine*, e la ricca bibliografia sui rinvenimenti più recenti ivi contenuta, p. 485 ss.

[65] Vd. P. BROWN, *Christianity and Local Culture in Late Roman Africa*, «JRS», 1968, p. 89 ss.; F. MILLAR, *Local Cultures in the Roman Empire: Libyan, Punic and Latin in Roman Africa*, «JRS», 1968, p. 126 ss.; E. FENTRESS, *La vendetta del Moro*, p. 109.

[66] *La résistance africaine*, p. 482.

[67] Vd. GALAND, *IAMar.*, pp. 12-13.

[68] Vd. BÉNABOU, *La résistance africaine*, pp. 482-483.

[69] Il latino, però, non di Cicerone, AUG., *ep.* 118, 2,9, *CSEL* 34,2, 674, ma dei Salmi: *Enarr. in ps.* 132,1, *CC.* 40, 1927.

[70] Sulla politica di espropriazione vd. BÉNABOU, *La resistance africaine*, p. 429 e le fonti e la bibliografia ivi contenute.

me costituivano un pericolo — o al loro arretramento verso il deserto[71]. In tal modo la produzione di sussistenza veniva sospinta sempre più verso zone marginali.

Ciò è quanto ipotizzato dagli studiosi in base alle testimonianze a noi pervenute. La realtà doveva essere molto più dinamica. Gli Africani delle steppe per motivi di sopravvivenza finivano, molto probabilmente, col trasferirsi nelle regioni degli Altipiani costieri o dell'interno, e viceversa, creando una fluidità in cui è oggi difficile stabilire, in base alle scarne testimonianze, l'indice demografico dell'elemento indigeno in regioni più intensamente romanizzate, e, al contrario, quello romano, in regioni più specificatamente indigene.

Tali elementi, se fosse possibile accertarli, darebbero un notevole contributo alla soluzione di alcuni problemi fondamentali: qual era il ruolo degli indigeni nella struttura economica della società? Di che vivevano? Quale fu l'atteggiamento dei vari strati sociali di fronte alla romanizzazione?

A. Deman ha definito l'Africa romana «zona di sottosviluppo sotto il dominio coloniale romano»[72]. Premesso che, come ha già opportunamente osservato R. Sheldom[73], Roma antica non poteva essere una potenza coloniale alla maniera moderna, se ci si spoglia da ogni influsso ideologico, la realtà appare un po' diversa. La chiave interpretativa sta nella produzione agricola.

L'organizzazione di essa risiedeva, come è noto, nel sistema dei *latifundia* appartenenti alla proprietà imperiale ed ai privati e nell'estensione del colonato, voluti già dalla *lex Manciana* e dalla *lex Hadriana*[74]. La produzione agricola indubbiamente era gestita secondo i bisogni di Roma e della classe dirigente, ma è anche vero che tra il latifondo del

[71] LEPELLEY, *Les cités*, I, p. 134 ss.

[72] *Matériaux et réflexions*, p. 21 ss.

[73] *Romanizzazione*, p. 105.

[74] Sulla legislazione agraria vd. C. SAUMAGNE, *Études d'histoire sociale et politique relative à la province romaine d'Afrique*, «Cahiers de Tunisie», X, 1962, pp. 11-114; J. KOLENDO, *Sur la législation relative aux grands domaines de l'Afrique*, «REA», LXV, 1963, pp. 80-103; P.-A. FÉVRIER, *Inscriptions inédites relatives aux domaines de la région de Sétif*, «Mélanges d'archéologie et d'histoire offerts à A. Piganiol», Paris 1966, I, pp. 217-228; G. CH. PICARD, *Le dossier de l'agricolture africaine*, in G. CH. PICARD, J. ROUGÉ, *Textes et documents relatifs à la vie économique et sociale dans l'Empire romain, 31 avant J.C. - 225 après J.C.*, Paris 1969, pp. 211-227; J. KOLENDO, *Le colonat en Afrique sous le haut empire*, «Annales Litteraires de l'Université de Besançon», Paris 1976; D. VERA, *Enfiteusi, colonato e trasformazioni agrarie nell'Africa Proconsolare del tardo impero*, «L'Africa romana», Atti del IV convegno di studio, Sassari, 12-14 dic. 1986, Ozieri 1987, I, pp. 267-293.

principato e quello del tardo impero esiste una profonda differenza[75]. Essa verte sullo sviluppo dell'enfiteusi, una vera e propria rivoluzione in campo amministrativo. Le proprietà imperiali, gestite fino alla prima metà del III secolo secondo un rapporto regolato dalla *locatio-conductio* valido un quinquennio[76], per vari motivi — non ultimi gli inconvenienti legati ai tempi corti del rapporto d'affitto —, intorno al 310-320 vennero regolate da un nuovo rapporto agrario, basato sull'enfiteusi e sul *ius perpetuum*[77].

Esempi di enfiteusi per l'Africa sono rintracciabili nelle famose iscrizioni funebri del III secolo dedicate al mietitore di Mactar[78], al *conductor* del *fundus Aufidianus*, nella Tunisia settentrionale[79], ad un certo Bion di Uzappa, vissuto intorno al IV secolo, meritevole di avere piantato in tutta la sua vita circa 4000 alberi, probabilmente ulivi[80].

In effetti, l'agricoltura africana, che tra il II e il III secolo passa dal predominio delle colture frumentarie a quello delle colture arboricole, con lo sviluppo soprattutto dell'olivicoltura, necessitava, per il suo decollo, di un modello produttivo diverso. L'enfiteusi si prestava a tale scopo. Si spiega così, contrariamente a quanto ipotizzato da Deman, lo straordinario sviluppo economico del Maghreb a partire dal III secolo e la sua supremazia sul resto delle province occidentali fino all'invasione vandala[81].

[75] I coloni non erano più una categoria di fittavoli, liberi di abbandonare il fondo, ma un ceto di contadini legati al podere su cui erano registrati. Questa, la regola generale. Non sembra però che la situazione fosse così rigida. Al tempo di Agostino i contadini di Fussala minacciano di trasferirsi altrove: AUG., *ep.* 20, 10,2, *CSEL* 88, 94 ss.; Cfr. S. LANCEL, *L'affaire d'Antoninus de Fussala: pays, choses, et gens de la Numidie d'Hippone, saisis dans la durée d'une procédure d'enquête épiscopale (ep. 20)* in «AA.VV., Les lettres de Saint Augustin découvertes par J. Divjak, sept. 1982», Paris 1983, pp. 267-285; cfr. VERA, p. 271.

[76] ULPIAN., *Libro trigesimo secundo ad edictum, «Lustrum conductionis», Dig.*, XIX, 2, 13,11; *«Locare quinquennium», Dig.*, XIX, 2, 9,1; PAULUS, *Libro trigesimo quarto ad edictum, «quinquennium», Dig.* XIX, 2, 24,2.

[77] Vd. *CI* 11, 66,3 (377); *CI* 11, 71,5, 6-7 (429).

[78] *CIL* VIII, 11824 = *ILS* 7457. P. DESIDERI, *L'iscrizione del mietitore* (*CIL* VIII 11824): *un aspetto della cultura mactaritana del III secolo*, «L'Africa romana», Atti del IV convegno di studio, Sassari, 12-14 dic. 1986, Ozieri 1987, pp. 137-149.

[79] Si tratta di un'iscrizione pubblicata da J. PEYRAS, *Le Fundus Aufidianus, étude d'un grand domaine de la région de Mateur*, «Ant. Afr.», 9, 1975, pp. 181-222 (il testo è a p. 198). Vd. LEPELLEY, *Les cités*, I, p. 35 e VERA, p. 291.

[80] *ILTun.* 243. Vd. VERA, p. 291.

[81] *Expos. totius mundi*, 61, *SC* 124, 201; *C.Th.* XII, 5,3 (397) = *CI* 10, 32, 52; *C.Th.* XIV, 15,3 (397) = *CI* 11, 23,2; SYMM., *ep.* 58; AUG., *Serm.* 177, 10, *PL* 38, 959. Cfr. COURTOIS, *Les Vandales*, pp. 310-323; LEPELLEY, *Les cités*, I, p. 18 ss.; VERA, p. 286.

Una tale crescita economica dovette senz'altro coinvolgere tutti i ceti. Il punto nodale sta allora nell'individuare il rapporto tra i Berberi delle montagne, delle steppe, delle riserve e quest'Africa dalla forte crescita economica. Gli indigeni, per sopravvivere, non avevano veramente altra scelta che ribellarsi, predare o arruolarsi nelle legioni romane, come sostengono taluni[82]? Oppure è più ragionevole supporre altre attività?

Strettamente legati all'agricoltura africana e all'arboricoltura in particolare, oltre alla produzione di viveri, sono alcuni beni di uso corrente, quali tessuti, abiti e ceramica[83]. Mettendo da parte la produzione dei tessuti e degli abiti, per l'inesistenza delle testimonianze materiali dirette, a causa della natura stessa del prodotto, terracotta e ceramica appaiono l'elemento fondamentale sul quale si reggeva l'economia dell'Africa romana di età imperiale[84]. La fortuna della produzione della ceramica si spiega mettendola in relazione con l'arboricoltura. L'olivicoltura soprattutto provocò una concentrazione orizzontale di attività connesse, per cui nelle campagne si produceva oltre che olio, ceramica; nei centri di raccolta si immagazzinavano prodotti dell'arboricoltura e ceramica; e così ancora i *negotiatores* che trasportavano grano e olio per lo Stato, esercitavano pure il commercio della ceramica[85]. Non ci addentriamo nella fortuna della sigillata chiara, di cui si è occupato brillantemente A. Carandini[86]. È importante chiedersi invece quali siano stati i centri di produzione e quali artigiani l'abbiano prodotta.

È stato dimostrato che la sigillata chiara è stata prodotta essenzialmente nella zona che coincide con l'odierna Tunisia[87]. Aree di maggiore diffusione si possono individuare intorno alle due grandi aree di produzione dell'olio, il *tractus Thevestinus* e il *tractus Hadrumetinus*, lungo la zona costiera, e in quella centro meridionale, soprattutto a Gemellae e Thaenae[88]. Dall'analisi dei resti a noi pervenuti si deduce che

[82] Vd. DEMAN, *Matériaux et réflexions*, p. 34.

[83] *ILS* 7542.

[84] A.H.M. JONES, *The Later Roman Empire (284-602). A Social Economic and Administrative Survey*, Oxford 1964, pp. 834 ss., 850, 867. In particolare, l'argomento è ben trattato in A. CARANDINI, *Produzione agricola e produzione ceramica nell'Africa di età imperiale*, cit., p. 104 ss.

[85] *CIL* XIII, 2033: *negotiator vinarius et artis cretariae*. Cfr. CARANDINI, *Produzione agricola*, p. 104-105.

[86] *Produzione agricola*, p. 107.

[87] CARANDINI, *Produzione agricola*, p. 114.

[88] CARANDINI, *Produzione agricola*, p. 115.

le officine potevano trovarsi nei latifondi, nei villaggi di campagna, presso le città; da ciò si evince una mano d'opera piuttosto eterogenea.

Data la supposta concentrazione orizzontale di attività connesse all'arboricoltura, si possono ipotizzare due tipi di artigiani rurali: nomadi e coloni. Certamente il concetto stesso di nomade urta con una tale ipotesi. Sebbene, infatti, i prodotti della sigillata chiara fossero in prevalenza rustici e non necessitassero di un'arte particolare — per lo meno per il mercato locale[89] —, tuttavia è anche vero che la produzione artigianale doveva richiedere una certa attività continuativa. Agostino parla di barbari che, in alcuni periodi dell'anno, varcavano il *limes* per prestare la propria opera presso le terre di un senatore[90], ma non abbiamo altre testimonianze per supporre presso i nomadi altre attività che non fossero quelle legate alla pastorizia e all'agricoltura. Meglio l'ipotesi dell'artigiano colono.

I coloni rappresentavano la maggior parte della popolazione rurale, non romanizzata o scarsamente romanizzata. Possedevano una particella del fondo e potevano anche dedicarsi ad un particolare tipo di produzione da rivendere, onde ricavarne un utile[91]. Buona parte dei Berberi potrebbe dunque identificarsi con questi coloni artigiani e commercianti. Altri potrebbero essere stati dediti ad attività metallurgiche presso opifici stanziati nelle grandi proprietà. Ricordiamo S. Melania, la quale impiegava nelle sue proprietà in Africa *aurifices, argentiferii* ed *aerarii*[92], ma è un'illazione perché, alla luce degli studi attuali, è difficile stabilire l'identità degli operatori metallurgici.

Certamente restano fuori da questo quadro i Berberi più refrattari alla romanizzazione, quelli sui quali Roma esercitava un protettorato concretizzato da un'investitura data ai capi indigeni. Un esempio si può rinvenire in Firmo, capo mauro, della cui rivolta ci dà testimonianza Ammiano[93].

[89] Più complesso credo sia il caso della ceramica fine da esportazione. Vd. S. TORTORELLA, *La ceramica fine da mensa africana dal IV al VII* sec. d.C., in (a cura di) A. GIARDINA, *Società romana e impero tardoantico*, III, 1986, pp. 211-225; C. PANELLA, *Le anfore tardoantiche: centri di produzione e mercati preferenziali, ibid.*, pp. 256-266 (per le province nord-africane).

[90] *Ep.* 46, cit.

[91] Delle norme ben precise sancivano tali prerogative: *C.Th.* XIII, 1,10 (374).

[92] PALLAD., *Hist. Laus.*, 34. Vd. JONES, *The Later Roman Empire*, pp. 787, 847, 855; CARANDINI, *Produzione agricola*, p. 116.

[93] Nel basso impero, all'interno del *limes*, esistevano delle tribù africane, considerate barbare, con propri usi e costumi, con un proprio diritto, sotto l'autorità di capi indigeni. Vd. AMM., XXIX, 5,2; 25; 35. SERVIUS HONOR., alla fine del IV secolo, nel commento

La debolezza di Roma sta, a mio avviso, nel non avere individuato il pericolo potenziale rappresentato proprio da questi Berberi, i quali, per un atavico spirito di ribellione oltre che per motivi contingenti, nei momenti di maggiore crisi dello Stato romano, potrebbero aver creato un polo di aggregazione nei confronti degli indigeni stabiliti nei domini imperiali e senatoriali, come fittavoli, e degli operatori, nomadi o meno, che prestavano la propria opera a giornate o a mesi[94].

La solidarietà di classe che si veniva a creare fa luce sulle rivolte di Firmo e Gildone[95], sulle agitazioni dei circoncellioni[96], ma soprattutto sulle incursioni e distruzioni delle città dell'Est, in età vandala, secondo la testimonianza di Procopio[97] e dei resti archeologici[98].

«L'Afrique nous apparâit comme un bloc ethnique. Il y a le Berbère qui est resté Berbère et celui qui est devenu Romain», afferma C. Courtois[99]. In effetti la distinzione non è etnica, ma sociale. E non può essere solo tra sedentari e nomadi, tra indigeni delle montagne e indigeni delle pianure, tra abitanti delle città e abitanti delle campagne. È una differenza di classe.

all'Eneide, IV, 242, a proposito dei prefetti delle tribù maure, così scriveva: *Praefecti gentium Maurorum cum fiunt uirgam, accipiunt et gestant.* Sui *praefecti gentis* vd. C. LEPELLEY, *La préfecture de tribu dans l'Afrique du Bas-Empire*, «Mélanges W. Seston», Paris 1974, pp. 285-295; ID., *Les cités*, I, p. 135 ss.

94 Nel basso impero si era acuito il contrasto tra ricchi e poveri e soprattutto il divario tra città e campagna. La causa principale è da ricercare nell'accrescimento della pressione fiscale. Dall'analisi delle strutture municipali africane sembra che il più penalizzato fosse il ceto degli *humiliores*. Lo dimostra il loro accresciuto indebitamento: OPTAT., III, 4, *CSEL* 26, 81; AUG., *ep.* 185, 4, *CSEL* 57, 13-14. Cfr. LEPELLEY, *Les cités*, I, p. 326 ss.; C. GEBBIA, *Agostino e gli humiliores*, «SEIA», 2, 1985 (1988), pp. 77-90.

95 Vd., per ultimo, C. GEBBIA, *Ancora sulle «rivolte» di Firmo e Gildone*, «L'Africa romana», Atti del V convegno di studio, Sassari, 11-13 dicembre 1987, Ozieri 1988, 117-129, e le fonti e la bibliografia ivi contenute.

96 Operatori agricoli, liberi e itineranti, costituirono l'espressione più significativa dell'insoddisfazione maturata nelle campagne contro gli *honestiores*. Soltanto dopo il 340 la loro agitazione acquistò carattere essenzialmente religioso. Vd. LEPELLEY, *Les cités*, I, p. 92 ss.

97 *Bell. Vand.*, soprattutto II, 13,26 e IV, 23,24,27. Sono descritte le incursioni e le devastazioni delle tribù maure nelle città del Nord dell'Aurès.

98 *Lambaesis* venne totalmente distrutta. Vd. LEPELLEY, *Les cités*, II, pp. 423-424. Uguale sorte toccò a *Thamugadi*. I Vandali l'occuparono per poco tempo, forse solo tra il 442 e il 477. La pressione maura li costrinse a spingere la frontiera più ad Est. È allora, secondo PROCOP., *Bell. Vand.* II, 13,26, cit., che la città fu distrutta. L'archeologia ha confermato queste distruzioni con la scoperta di tracce di incendio. Vd. LEPELLEY, *Les cités*, II, p. 474.

99 *Les Vandales*, p. 112.

La distinzione dovrebbe porsi all'interno degli strati sociali. Vedere cioè quali strati mantengono più o meno latente «l'anima berbera» e chi ha superato tale stadio. Un superamento della mentalità indigena si può trovare solo laddove c'è una convergenza di interessi, come, ad esempio, tra burocrati e *possessores*. Soltanto allora si può dire, con Courtois, che il Berbero è diventato Romano.

Una romanizzazione però precaria se, a giudicare dagli avvenimenti successivi, nel giro di pochi secoli, l'islamismo riuscirà a cancellare dall'Africa la civiltà romana e gli aspetti più significativi di essa.

Giusto Traina

L'Africa secondo Costantinopoli: il VI libro del *De aedificiis* di Procopio di Cesarea

Il *De aedificiis* di Procopio di Cesarea dedica il suo sesto e ultimo libro interamente all'Africa, con l'esclusione di alcune note finali che accennano molto brevemente alla Sardegna e a Cadice. Nell'insieme dell'opera, la trattazione sull'Africa è indubbiamente dettagliata, ma limitata ad alcuni *exempla* significativi: peraltro, la struttura del libro è nel complesso equilibrata e mostra il respiro e la completezza che caratterizzano le parti più riuscite e definite di quest'opera[1].

Lasciando agli specialisti dell'Africa tardoantica il compito di individuare il valore storico di questa testimonianza, e di migliorarne il testo come ha già fatto Desanges in un importante articolo[2], mi limiterò a fissare qui alcuni punti per la comprensione del programma ideologico di Giustiniano, in particolare sulla struttura del *De aedificiis*[3].

Consideriamo anzitutto la posizione di Procopio sulla collocazione dell'Africa nel quadro della cosmografia generale. In alcuni passi delle *Guerre*, di argomento geografico, egli si attiene a uno schema di divisione dell'ecumene in due continenti, separando l'Europa dal blocco Asia-Africa. La cosmografia bipartita, in luogo della consueta divisione del mondo in tre continenti, non era una novità, poiché era già stata adottata da Varrone e Sallustio.

* Questa breve nota fa parte di una serie di studi preliminari sul problema della frontiera tra IV e VII secolo, che introducono a un mio lavoro in preparazione. Cf. G. TRAINA, *Aspettando i barbari. Le origini tardoantiche della guerriglia di frontiera*, «Romano-barbarica», 9 (1986-7), pp. 247-79; *De Synésios à Priscus: aperçus sur la connaissance de la «barbarie» hunnique (fin IV^e siècle-moitié V^e siècle)*, in «L'armée romaine et les barbares», Actes du Colloque (St Germain-en-Laye 1990), c.s.

1 In generale cf. B. RUBIN, *Das Zeitalter Iustinians* 1, Berlin 1960; A. CAMERON, *Procopius and the Sixth Century*, London 1985.

2 J. DESANGES, *Un témoignage peu connu de Procope, sur la Numidie vandale*, «Byzantion», 33 (1963), pp. 41-69.

3 Poco è stato detto, finora, a proposito della struttura dell'opera: fa eccezione l'articolo di M. PERRIN-HENRY, *La place des listes toponymiques dans l'organisation du livre IV des édifices de Procope*, in A. AHRWEILER (ed.), *Geographica Byzantina*, Paris 1981, pp. 95-106.

L'innovazione sta invece nell'unione dei due continenti Asia e Africa, dato che quest'ultima gravitava tradizionalmente nella sfera continentale europea. Nelle *Guerre*, il Nilo sembrerebbe quindi perdere il ruolo di confine tra continenti. E il valore di tale ripartizione non è soltanto geografico, ma anche storiografico, come si vede nel noto *excursus* che introduce il *Bellum Vandalicum*[4].

Qui si comprende bene come la scelta di Procopio, abbastanza insolita, sia un preciso riflesso della politica di Giustiniano. Anche se l'opera di Procopio sembra tradire la delusione per l'operato dell'imperatore, e la coscienza dell'impossibilità di restaurare l'impero universale, d'altra parte il messaggio ideologico giustinianeo resta evidente nei suoi caratteri generali.

Il *De aedificiis*, che riflette questo messaggio in modo meno contraddittorio, sembra confermare questo assunto: già il libro V, che reintroduce l'accostamento tra Asia e Africa, segna soprattutto il preciso distacco di Africa, Anatolia, Siria e Palestina non soltanto dall'Europa, ma anche dalla fascia delle province di confine.

Ciò è importante per comprendere la struttura dell'opera, in cui i libri I, V e VI descrivono soprattutto l'edilizia civile e religiosa, mentre quelli dal II al IV sono dedicati alla ristrutturazione della frontiera orientale, sia balcanica che persiana. Si tratta di una sorta di *Ringskomposition*, in cui *ekphraseis*, aneddoti retorici e liste di monumenti vennero inserite in una struttura logica che giustificava le scelte di Giustiniano.

Né sembra costituire problema l'assenza di una sezione sull'Italia, che probabilmente doveva essere inserita nello stesso libro VI, e che per la piega presa dagli eventi politici può essere stata eliminata, o mai scritta. Si potrebbe obiettare che l'Italia dovrebbe gravitare nella sfera occidentale: ma ciò non costituisce problema, in quanto i paragrafi superstiti sulla Sardegna e su Cadice, posti poco prima della frettolosa chiusura dell'opera, sembrerebbero confermare l'ipotesi della concezione iniziale di un libro VI dedicato alle conquiste occidentali dell'impero[5].

Di fatto, il *De aedificiis* segue sì un percorso geografico, ma allo stesso modo delle *Guerre* è strutturato in modo da seguire essenzialmente la logica delle conquiste militari, e non si pone quindi come un inventario dell'ecumene in senso geografico. Ciò spiega quindi la contraddizione all'interno del *De aedificiis* tra l'allusione all'unione di Asia e Africa posta all'inizio del libro V, e il discorso di 6.1.11, che invece indica il Nilo come il confine tra Asia e Africa.

Questa contraddizione cosmografica è sfumata da Procopio stesso, quando spiega che la *Libyē* è effettivamente, sul piano geografico, la regione estesa dal Nilo all'Oceano (6.1.9), ma che ai suoi tempi questo nome indicava ormai soltanto il territorio compreso tra Alessandria e la Pentapoli (6.1.11). Ridimensionando così lo stesso concetto di *Libyē*, Procopio risolveva il problema della distinzione fra Asia e Africa.

Si tratta forse di uno di quei casi in cui Procopio lascia trasparire le sue critiche alla propaganda di Giustiniano, difendendo la tradizionale suddivisione dell'ecumene classica. D'altra parte, egli lo fa cercando di sminuire la questione del confine dei continenti come una disputa tra sapienti del passato. Distinguendo la geografia tradizionale dalla geografia delle conquiste giustinianee, Procopio riusciva così ad adeguare la struttura del discorso senza per questo distaccarsi del tutto dalla tradizione.

Quanto all'allusione di 5.1.3, che analogamente ai passi delle *Guerre* contrappone l'Europa al blocco Asia-Africa, essa non poteva aver più lo stesso significato dell'*excursus* del *Bellum Vandalicum*, scritto in una diversa situazione politica e militare. Nel più tardo *De aedificiis* la contrapposizione dell'Africa-Asia all'Europa potrebbe costituire una semplice aggiunta dovuta all'esigenza di giustificare l'assenza dell'Italia.

In tal modo, questa interpretazione cosmografica consentiva a Procopio di considerare unitariamente il libro V e il dimezzato VI, e al tempo stesso di non porre insieme Africa e Italia, come voleva ancora la propaganda dei primi anni di Giustiniano, di cui resta peraltro un accenno nel libro I, a proposito della decorazione musiva della *Chalké*, che raffigurava la presa di città dell'Italia e dell'Africa (1.10.16).

Ma se escludiamo questo particolare, il *De aedificiis* presenta un impero quasi del tutto limitato alla *pars Orientis*, dove l'Europa è quella balcanica, mentre l'Africa è inserita in una prospettiva cosmografica che giustifica la sua appartenenza all'Oriente. Questa divisione dell'ecumene si ispirava anche all'orientamento di alcune nuove carte che circolavano in quel periodo, dove l'orientamento est-ovest veniva sostituito da una polarità nord-sud dell'orbe terracqueo. Essa segnava un'ulteriore innovazione nel programma ideologico di Giustiniano.

D'altra parte, a prescindere dagli schemi delle carte, i termini politici del discorso erano già stati posti in precedenza: infatti, la ricca e ferti-

[4] Cf. M. CESA, *Etnografia e geografia nella visione storica di Procopio di Cesarea*, «SCO», 32 (1982), pp. 389-409, da rivedere in base alle osservazioni di CAMERON, *op. cit.*

[5] Pur vincendo la guerra gotica, Giustiniano sembra aver via via rinunciato alle sue pretese ecumeniche, rendendosi conto della diversità dell'Italia: cf. CAMERON, *op. cit.*, pp. 205 s.; sulle conseguenze politiche cf. A. GUILLOU, *Régionalisme et indépendance dans l'empire byzantin au VII^e siècle. L'exemple de l'Exarchat et de la Pentapole d'Italie*, Roma 1969.

le Africa doveva essere oggetto privilegiato del dibattito sulla *translatio imperii* sorto a partire dalla morte di Teodosio il Grande. Ad esempio, nel *De bello Gildonico* Claudiano parla di un recupero dell'Africa all'Europa, grazie al quale è stata riacquisita *concordia plena*[6].

Non è necessario attribuire a Gildone una tale lungimiranza politica da voler effettivamente legare l'Africa all'Oriente. La sua «rivolta» va inquadrata in un discorso politico molto complesso: comunque è evidente che, almeno a livello ideologico, il problema geografico della collocazione dell'Africa in 'Occidente' veniva riproposto allo stesso modo in cui Sallustio lo aveva indicato nel *Bellum Iugurthinum*, e costituiva un elemento propagandistico non trascurabile.

Nel momento in cui Procopio componeva il *De aedificiis*, tra la metà e la fine degli anni 550, la situazione in Occidente non era più favorevole come al tempo delle prime campagne militari: ed è evidente che l'Italia non poteva essere più considerata come un possedimento di cui giustificare il controllo.

Diverso era il ruolo dell'Africa, le cui risorse frumentarie erano certamente più importanti per salvaguardare il corpo dell'impero: ciò spiega, ad esempio, come nel libro VI, dedicato alla cristianizzazione e all'urbanizzazione dell'Africa, Procopio abbia sentito l'esigenza di aggiungere l'aneddoto sulla prodigiosa fertilità dell'Aurès (6.7.2-7), quasi a giustificare l'occupazione del retroterra presahariano e la ricostituzione del *limes* originario, nonostante lo spirito dell'opera che tende anzi a trascurare il ruolo delle campagne in funzione dell'urbanizzazione[7].

L'interesse di Giustiniano per l'Africa è giustificato dalla particolare accuratezza delle descrizioni nel libro VI del *De aedificiis*. Come si è detto, l'aspetto difensivo è qui irrilevante rispetto al ruolo occupato dalla cristianizzazione delle città e all'eliminazione delle ultime tracce di paganesimo, come ad Augila, dove si celebravano ancora riti in onore di Giove Ammone e Alessandro Magno (6.2.16), oppure a Boreion (6.2.23) o presso i gadabitani dell'entroterra di Leptis Magna (6.4.12)[8].

[6] In generale, cf. sempre S. MAZZARINO, *Stilicone. La crisi imperiale dopo Teodosio*, Roma 1942.

[7] Cf. M. JANON, *L'Aurès au VI^e siècle. Note sur le récit de Procope*, «AntAfr», 15 (1980), pp. 345-51. Janon mette insieme la testimonianza del *De aedificiis* con quella delle *Guerre* (4.13.23-5), costituendo una sorta di collage: ma in questo modo risulta difficile comprendere il valore storico della testimonianza di Procopio, e il significato dell'*excursus* nell'ambito del *De aedificiis*.

[8] Commento archeologico in O. VEH - W. PÜLHORN, *Prokop, Bauten. Paulos Silentiarios, Beschreibung der Hagia Sophia* (Prokop. Werke V, Tusculum-Bücherei), München 1977.

Nell'ideologia di Giustiniano, come è ancor meglio riscontrabile in Corippo, l'Africa è essenzialmente oggetto di conquista, e il solo accenno a opere difensive riguarda le fortezze poste, con un'espressione vaga ma efficace, *amfi to oros* (6.7.8), riferendosi al massiccio dell'Aurès che come si è visto costituisce un sorta di eccezione nell'insieme del discorso.

Ma se i vaghi accenni ai barbari mauri rivelano un atteggiamento ambiguo e inespresso, la vera opera propagandistica è attuata con la massiccia urbanizzazione delle città poste sulla costa, importanti per salvaguardare il commercio mediterraneo.

Esemplare è il caso di Caput Vada, i cui abitanti vengono riscattati dalla condizione di *agroikoi*, gettano l'aratro e diventano dei veri cittadini, dediti al commercio (6.6.13-6). Questo villaggio costiero viene così trasformato grazie allo scavo di pozzi d'acqua potabile: similmente viene riscattata Tolemaide (6.2.9-11), mentre Leptis Magna viene salvata dalle sabbie del deserto (6.4.1-5). In Procopio, questi interventi vengono evidenziati accuratamente, e mostrano come l'impegno di Giustiniano si profondesse soprattutto in un'opera di ristrutturazione economica dell'Africa.

La propaganda recuperava antichi presupposti ideologici mai tramontati, come quello della contrapposizione fra civiltà urbana e nomadi: questi ultimi venivano idealmente spinti alla frontiera, ovviamente con significative eccezioni, come i mauri «pacati», tradizionalmente in pace con Roma, la cui posizione era ulteriormente regolarizzata dall'abbraccio della fede cristiana.

Le iscrizioni poste da Giustiniano sugli edifici da lui, almeno sulla carta, ricostruiti «dalle fondamenta», confermano l'importanza del *De aedificiis* come testimonianza di un piano di ristrutturazione concepito a Costantinopoli[9]. Come vediamo già in *De aed.* 1.1.8, Giustiniano è indicato come colui che «procura», in senso economico, delle nuove *nationes* all'impero, facendo la loro fortuna grazie alla fondazione di città in luoghi che, almeno in apparenza, non erano stati toccati dalla civiltà urbana[10].

La ricostruzione è, per Giustiniano, un elemento fondamentale della propaganda retorica, che giustifica la composizione di un'opera come il *De aedificiis*. Ciò spiega l'assenza di un qualsiasi accenno ai conflitti tra città e campagne, che viceversa Procopio mostra di percepire molto

[9] Cf. J. DURLIAT, *Les dédicaces d'ouvrages de défense dans l'Afrique byzantine*, Roma 1981.

[10] Su questo passo, cf. RUBIN, *op. cit.*, pp. 430 s.

bene, come in un passo del *Bellum Gothicum* 3.24, già opportunamente ricordato da Santo Mazzarino[11].

L'intervento bizantino in Africa è descritto soprattutto come l'introduzione di civiltà e prosperità che si impone su una situazione fino allora immutata e cristallizzata. Di qui si può comprendere la funzione ideologica del *limes* così recuperato, che garantiva al suo interno l'urbanizzazione e la cristianizzazione dei pagani e degli *agroikoi*, mentre teneva a bada i mauri, presentati dall'ideologia di Giustiniano come i barbari della tradizione ellenistica e romana, ossia come uomini silvestri e nomadi, diametralmente opposti alla civiltà urbana.

[11] S. Mazzarino, *Il pensiero storico classico* 2.2, Bari 1966, pp. 258 s.

Antonino Di Vita

Antico e tardo-antico in Tripolitania: sopravvivenze e metodologia

Lo spunto per questa comunicazione mi è dato dai ben noti *emblemata* a mosaico con Stagioni dalla villa di Zliten. La loro esatta datazione non avrebbe grande importanza se, secondo me, non coinvolgesse una, del resto vecchia, questione di metodo, e cioè in quale misura sia legittimo applicare alle province africane gli stessi criteri di giudizio con cui puntualizziamo il divenire artistico nella Roma imperiale o anche nelle province di cultura tradizionalmente greca.

Nella stessa Africa romana la Tripolitania presenta poi alcune specificità, di cui varrà la pena di tornare a ricordare almeno queste tre: 1) punica, essa non ricevette mai colonie né italiche né romane; 2) non conobbe mai la densità urbana attestataci da scavi e fonti antiche, già dall'età di Massinissa, nell'area delle vicine Bizacena e Proconsolare (la vallata del Bagradas ne è l'esempio più cospicuo[1]); 3) i suoi numerosi monumenti, solo assai parzialmente editi, sono in notevole misura poco noti agli studiosi che non conoscano a fondo la regione.

Ma ritorniamo alle Stagioni della villa di Zliten: tav. I, IIa, Va. Esse furono datate dallo scopritore, l'Aurigemma, in età flavia, così come tutto il complesso musivo di cui fanno parte, e ciò per via della raffigurazione dei condannati *ad bestias*, ritenuti prigionieri Garamanti del 69 d.C. Una datazione fra l'ultimo quarto del I e l'inizio del II secolo è stata accettata dal Levi, dal Picard, dal Foucher, dal Ville, da me stesso, e più di recente dalla Dunbabin, ma è stata, com'è noto, più volte contestata: il Rumpf prima, il Cagiano, dopo, hanno attribuito le Stagioni al III secolo, il Parlasca e il Carandini agli inizi del IV, e una datazione in età tardo-severiana è stata riproposta ancora di recente da David Parrish[2].

[1] Cfr. al riguardo J. Kolendo e T. Kotula, *Quelques problèmes du développement des villes en Afrique romaine*, «Klio», 59, 1977, pp. 175-184; lo scrivente in *Architecture et Société de l'archaïsme grec à la fin de la république romaine* (C.E.F.R. 66), Roma 1983, p. 356.

[2] D. Parrish, *Season Mosaics of Roman North-Africa*, Roma 1984, p. 245 (sulla base di confronti per un verso o per l'altro poco significativi con una delle figure dipinte del cripto-portico della stessa villa, nonché con il pannello di Berlino con Settimio Severo e famiglia e con una pittura a Malibù, dall'Egitto, con Iside e Serapide).

Trattandosi di *emblemata* lavorati su laterizio e quindi facilmente riutilizzabili in contesti pavimentali seriori, i soli argomenti a favore delle datazioni tarde restano i pretesi caratteri stilistici severiani o tardo-antichi che i vari Autori vi hanno veduto. Ho già molti anni fa richiamato l'attenzione su un mosaico di Sabratha con busto di Artemide-Selene (tav. VIa) in tutto simile, stilisticamente, alle Stagioni di Zliten e databile, per motivi archeologici (la prima fase delle terme di Oceano cui il mosaico appartiene ha mattoni con bolli del 123), all'età di Adriano, e, comunque, rinvenuto al di sotto di un mosaico con *emblema* a testa di Oceano, la quale ultima, per il realismo pittorico con cui è costruita, non può datarsi oltre il terzo quarto del II sec. d.C.[3]: tav. VIb. Evidentemente però o il confronto da me proposto non è sembrato convincente o, per amor di tesi, non s'è data a questa testimonianza il giusto peso (il Parrish, ad esempio, semplicemente la ignora, ma non v'è da stupirsene; in un momento in cui, nel nostro campo, si pubblica freneticamente, non si ha evidentemente tempo di leggere con attenzione!). Ora quello che io continuo a ritenere un errore di valutazione stilistico-cronologico va attribuito al fatto, credo, che gli Autori citati — e fra essi vi sono storici dell'arte antica di sicuro intuito — non erano documentati a sufficienza sullo sviluppo della pittura e del mosaico in Tripolitania e non hanno tenuto per lo meno nella necessaria considerazione l'ambiente socio-culturale che quelle opere produsse.

Tenterò di darne qui, sia pure per sommi capi, un'idea.

Sconfitta Cartagine a Zama, le tre antiche colonie puniche di Tripolitania, rimaste in pratica indipendenti, conquistarono rapidamente la ricchezza e mantennero a lungo intatta la propria cultura punica, ch'era fatta di una forte tradizione semitica e di apporti culturali ellenistici provenienti sia dalla Sicilia e dall'Italia meridionale, sia, principalmente, da Alessandria.

Questi caratteri si trovano riuniti già nel più imponente monumento punico che ci sia stato dato di recuperare in Tripolitania, il Mausoleo B di Sabratha, databile intorno al 180 a.C. Come ho già più volte altrove rilevato, mentre in architettura l'influenza ellenistica è assai pressante, caratteri spiccatamente tradizionali mostra la scultura[4]. Così le grandi metope del Mausoleo, così le statue di divinità rinvenute nel porto neroniano di Leptis Magna, le quali, poi, per essere tagliate in calcare di

[3] Si veda già lo scrivente in *La villa della gara delle Nereidi* (Suppl. to «Libya Antiqua», II), Roma 1966, pp. 51 segg., tav. VIa.

[4] Per ciò, specialmente, «MEFR», 80, 1968, alle pp. 29, 51-58 (ed anche «Röm. Mitt.», LXXXIII, 1976, pp. 273-285, *passim*).

Ras el-Hammam, è inverosimile che siano più tarde del I sec. a.C.: tav. IIb. Come mostrano queste sculture, nel campo delle arti figurative i Puni di Tripolitania, nella tarda età ellenistica, appaiono ancorati a schemi dell'arcaismo greco maturo o dello stile severo e questa tradizione continua, com'è reso evidente dalle pitture di alcune tombe, fra le quali due (databili entrambe intorno alla metà del I sec. d.C., l'una a Sabratha, l'altra oense) sono particolarmente significative.

Nella prima, che ho chiamato «del defunto eroizzato» (il cui nome era Marco o Marcio, figlio di MNTLK l'anziano), appaiono sul fondo della camera principale, di fronte alla scala d'accesso alla tomba, le immagini del defunto e della moglie nel campo delle due nicchie più importanti di tutto il complesso[5]: tav. III. L'immagine del defunto, barbato e raffigurato come banchettante disteso su una *kline* e con una coppetta a pareti sottili in mano, richiama a tutta prima le figure dipinte sulle coeve stele puniche di Lilibeo; ma qui egli ha una corona radiata sulla testa che lo eroizza alla maniera ellenistica, ed eroizzata appare anche la testa di Gorgone alla sua sinistra, suo genio tutelare. La moglie è raffigurata a metà busto ma senza braccia, ad erma, e vicino ad essa sono due triangoli pieni sovrapposti, forse un'espressione del segno di Tanit mediante la reduplicazione del simbolo a triangolo fenicio-punico, legato al concetto di fecondità e presente, fra l'altro, su due anfore funerarie da Cartagine e da Pithecusa[6].

Il proprietario della tomba, un *mystes* dionisiaco, volle essere raffigurato come un βάκχος e il pittore locale realizzò il suo desiderio risalendo, attraverso la formula stereotipa del *banquet couché* pervenuta a Sabratha, credo, via Alessandria, alla tipologia del banchettante isolato alla maniera dei sovrani orientali, dei principi della Ionia, degli aristocratici e degli eroi della Grecia. Ch'egli fosse un punico lo mostra la tradizionale indifferenza per una corretta prospettiva e per un rendimento naturalistico della figura ch'egli trascrive dal suo modello iconografico e quella strana convenzione che gli fa rappresentare il piede destro visto correttamente di profilo ma poggiato come su un alto «baule», rappresentazione corsiva e geometrizzata della metà inferiore del corpo ricoperta da *himation*. In poche parole, egli recepisce dalla cultura figurativa classica solo quegli schemi iconografici che ritiene idonei a veicolare quanto desidera esprimere ed ha saputo costruire dalla somma di persi-

[5] Per queste pitture, lo scrivente in *Alessandria e il mondo ellenistico-romano*, III, Roma 1984, pp. 858-879 e in «Libya Antiqua», XV-XVI, 1978-79 [1987], pp. 50-64.

[6] Cfr. G. Garbini in Φιλίας χάριν (*Miscellanea in onore di E. Manni*), III, Roma 1980, pp. 1033-1040.

stenze culturali orientali, di modi espressivi popolari e di tipologia greca, un'immagine di banchettante di profonda dignità, di essenzialità arcaica, quasi monumentalizzata nei tre blocchi delle gambe, del busto e della testa. Attraverso un espressionismo efficace e ricco di allusioni egli ha raggiunto così il suo scopo, ch'era quello di rendere il defunto esprimendone sia la perduta τρυφή terrena sia la nuova dimensione di *mystes* eroizzato, fiducioso nel suo destino ultraterreno.

Là dove la punicità del pittore si esprime in pieno è nella immagine della moglie, concettualmente legata alla figura del banchettante, del quale però non condivideva l'eroizzazione, e pertanto non vi era bisogno che fosse raffigurata secondo un'iconografia allusiva.

Ala — questo il suo nome di origine punica o libica — è detta nell'iscrizione neopunica che la identifica, «domno», con una traslitterazione evidente e sintomatica del latino *domina*, ed è, come il marito, gratificata del titolo di «eccellente». Essa però è raffigurata semplicemente come una grande testa su un piccolo busto da erma, ravvivato solo dai due stretti *clavi* rosso-bruni della tunica: una convenzione anorganica diffusissima in ambiente punico, che ha in questa immagine la sua più antica espressione in Tripolitania e che resterà viva, all'interno dell'Africa già cartaginese, fino alla più tarda antichità. E basterà ch'io ricordi — in sequenza cronologica — le stele della Ghorfa in Tunisia o i rilievi del mausoleo di Uadi Mesueggi o di qualcuna delle monumentali tombe di Ghirza in Tripolitania.

Gli occhi vistosamente grandi, dalle pupille dilatate, della donna e del marito, le immense teste, che troneggiano su un corpo rachitico, denunciano un popolaresco espressionismo che affonda le sue radici nella cultura figurativa punica e che, nelle città di Tripolitania, si ritrova fino nel pieno II sec. d.C. nell'opera di pittori e mosaicisti locali, i quali ripetono ad infinito stilemi propri di quella cultura e che suonano «orientale». Così non meraviglierà di ritrovare nel volto del nostro defunto sia la stessa singolare corta *barbula* che sale sul labbro superiore a far blocco con i baffi pendenti presente già su una delle teste calcaree di divinità, ancora d'età ellenistica, da Leptis, sia lo stesso taglio degli occhi, che richiama poi alla mente alcuni dei coevi ritratti dipinti di mummie egiziane.

Con queste ultime, del resto, le concordanze non si limitano al taglio dei grandi occhi e non sono casuali. In realtà l'immagine di Ala — sia pure attraverso il velo del gusto punico per il rendimento anorganico, di cui si è detto — è strettamente apparentata, dal punto di vista iconografico, tanto ai mezzi busti del Fayyum e delle altre località egiziane che hanno reso ritratti dipinti di mummie quanto, anche, alla nota serie dei consimili busti funerari scolpiti della necropoli di Cirene.

Nell'una serie e nell'altra ritornano sia l'identica maniera di trattare il busto senza braccia (e, nei ritratti di Cirene del I sec. d.C., lo stesso taglio arrotondato), sia l'evidente privilegiare la testa sul busto stesso e, nella testa, gli occhi, i quali sono resi spesso alla stessa maniera degli occhi (e delle sopracciglia) di Ala, del marito e delle Gorgoni della nostra tomba.

A me pare, pertanto, logico supporre che il pittore di Sabratha abbia derivato dall'Egitto ellenistico non solo lo schema iconografico del defunto da rappresentare come eroe, ma anche quello della moglie resa come un busto di mummia dipinto, e vedo in ciò ancora una prova del peso che Alessandria e l'Egitto ellenistico ebbero sulla vita culturale e civile stessa delle città di Tripolitania, almeno fra l'Ellenismo ed il I secolo dell'Impero.

Di estrazione socio-culturale più elevata sembra essere il proprietario della tomba nr. 1 di Zanzur, una ventina di chilometri ad Ovest dell'antica Oea, scoperta e scavata nel 1958-59 da Ernesto Vergara Caffarelli[7]: tav. IV.

Qui il defunto — anch'esso un punico e anch'egli un *mystes* — ci appare a ben diverso livello partecipe della cultura ellenistica e con lui l'artista cui egli affidò la decorazione della sua ultima dimora. Su un pilastro che aggetta al centro della parete di fondo, di rimpetto all'ingresso, è raffigurato il proprietario in tradizionale abbigliamento punico — porta in testa un copricapo cilindrico ancora oggi in uso in Libia, ma che è vecchio di millenni e derivò ai Puni dalla Fenicia — nell'atto di bruciare incenso su un *thymiaterion* di foggia usuale in ambiente punico e diffuso in tutto il mondo orientale se si ritrova a Dura Europos nel sacrificio di Conone, personaggio cui il nostro defunto può essere accostato anche per la ieratizzante frontalità. Sulle pareti laterali, a partire dall'ingresso e procedendo verso il fondo, è dipinta una narrazione continua nella quale è protagonista lo stesso defunto che si accomiata prima da parenti e servi, traversa quindi la riviera infernale sulla barca di Caronte e si presenta infine ad Hades e Persefone nel verde dei campi elisi. Sulla parete opposta, quella sud, partendo dal fondo ed andando verso la porta, è Eracle il protagonista. Tira Cerbero tricorpore dall'Ade, riporta verso l'apertura (e cioè verso la luce, la vita) forse Alcesti, e quasi certamente Teseo. Attraverso le gesta dell'eroe che impersona l'ideale cinico-stoico della forza morale, il proprietario della tomba di Zanzur

[7] Ne ho dato più volte notizia, ma si veda soprattutto in *Architecture et Société, cit.*, pp. 355-376.

voleva esprimere, mi pare evidente, la sua speranza, la sua fiducia nel superamento della morte, in quanto partecipe di una filosofia o di una religione di salvezza.

Se elementi tipologici e stilistici sottintendono l'imprestito dalla cultura e dal mondo figurativo ellenistico (l'impressionismo con cui figure e alberi sono trattati sembrerebbe richiamare ancora una volta ad Alessandria), numerosi altri elementi — dal fregio di animali, che corre sotto quello principale, alla decorazione del soffitto, alle caratteristiche teste di personaggi, alla raffigurazione del defunto priva di relazione con lo spazio, al *thymiaterion* (tav. IV) — mostrano anche in questa pittura la mano indigena e la presenza di una forte tradizione semitica.

Quanto al proprietario della tomba, doveva trattarsi di un punico profondamente ellenizzato, e lo vedrei bene partecipe della vita culturale e sociale della vicina Oea.

Le pitture finora esaminate sono tutte attestazioni, sia pure socioculturalmente differenziate, della vivacità della cultura punica in Tripolitania ancora all'inizio della 2ª metà del I sec. d.C. ed illuminano l'ambiente in cui poterono essere prodotti sia i quadri a mosaico delle stagioni di Zliten sia alcune delle pitture del cripto-portico della stessa villa, oltre alla già ricordata Artemide-Selene di Sabratha: tav. VIa.

Riassumendo, mi pare si possa dire che l'élite cittadina tripolitana proprietaria di queste tombe, così come delle sontuose ville marittime, in età flavia, debba considerarsi, prima e più che romanizzata, ellenizzata. Un'ellenizzazione che ha radici lontane ormai e che impronta — sia pure in misura in ogni caso diversa — la vita spirituale e materiale dei maggiorenti delle città tripolitane, senza peraltro che questi abbiano abdicato al loro sentire punico. E per decorare le loro tombe o illuminare di mosaici le loro case si servono di maestranze locali, le quali utilizzano sì modelli «ellenistici» ma li rendono e li manipolano nel gusto ch'era proprio loro e dei committenti.

Ne deriva una resa dei volti caratteristica: gonfi, senza passaggi di piani che li movimentino, il naso dalle forti canne diritte e desinenti a punta, ombre pesanti intorno agli occhi, grandi, bovini che denunziano un mal digerito insegnamento pittorico, proprio quella espressione formale che è sembrata tardo-antica. Si tratta di una maniera di fare che, in realtà, possiamo seguire dalle sculture del Mausoleo B e del porto di Leptis alle tombe dipinte di Sabratha, alle stagioni di Zliten, alla Artemide-Selene di Sabratha e, fuori dall'Africa, alla Primavera della villa di Baccano a Nord di Roma sulla Cassia — a torto ricondotta anch'essa dal Parlasca al III-IV secolo — che il Becatti ritiene, a ragione, vicinissima all'Artemide di Sabratha e che attribuisce pertanto alla fase

adrianea della villa: tav. Vb. Senza peraltro avere avuto, diciamo, il coraggio di postulare, come a me pare evidente, la presenza di maestranze africane fra i mosaicisti attivi nella prima fase di questa villa. Maestranze tripolitane, direi anzi, visto che la villa appartenne ai Severi ed è con tutta verosimiglianza quella ricordata da Stazio a proposito dell'avo del futuro imperatore[8].

Fra il 155 ed il 160 i bolli laterizi datano la villa marittima di Tagiura che ho chiamato, dal mosaico principale, della «gara delle Nereidi» e, benché lo stile «ellenistico» avesse fatto notevoli progressi, vediamo ancora, nella sua ricca decorazione musiva, figure realizzate secondo le tradizionali convenzioni stilistiche[9]. Si osservino le due Anfitriti che costituivano il medaglione centrale dei due vani più importanti (il 45 ed il 6) della villa, entrambe, senza dubbio, tratte da un medesimo cartone: l'una resa secondo il vecchio gusto locale, volto massiccio, mento forte, occhi sbarrati, grandi, resi di prospetto (erroneamente, diremmo, a partire dal modello); l'altra ben più aderente all'originario cartone «ellenistico»: tav. VII. Lo stesso può dirsi dei busti dei Venti del tablino 6 dei quali uno solo su quattro appare aderente al prototipo ricopiato: gli altri tre, pur resi di profilo, presentano, come la Nereide dello stesso pavimento, l'occhio grande, sbarrato, di prospetto: un arcaismo ostinatamente conservato, non un provincialismo d'accatto: tav. VIII.

Si tratta della volontà di operare in una certa maniera che è tradizione e questa tradizione, fatta di peculiarità iconografiche e formali, secondo me tipicamente puniche, illanguidisce lentamente e si perde — come il punico nelle iscrizioni o il braccio punico nell'architettura — sul finire del II secolo.

È, grosso modo, nel momento in cui Settimio Severo va al potere che la Tripolitania diventa veramente romana. Si suole dire che l'Africa conquista Roma con la dinastia severiana, ma l'archeologia ci attesta che fu proprio quello il momento in cui anche l'Africa più tenacemente punica si romanizza, si mette al passo, nelle sue manifestazioni artistiche, con il centro del potere.

Si è sostenuto, e a ragione, che artisti indigeni abbiano lavorato — insieme ad artisti provenienti dalle città greche d'Asia Minore — alla decorazione dei monumenti severiani di Leptis. La loro presenza peraltro è tradita ormai solo da un qualche impaccio, da una certa pesantezza

[8] AA.VV. *Mosaici antichi in Italia — Regione settima — Baccano: villa romana*, Roma 1970, specie pp. 1-6 (A. Gallina) e pp. 82 seg. (Becatti).

[9] Per ciò lo scrivente in *op. cit.* (*supra*, n. 3), pp. 34-36, 54 segg.

nel rendimento delle immagni, ma non si coglie più la volontà di renderle in una maniera «diversa» dal modello proposto. Sicché l'affermazione che in Africa la «peinture murale n'est pas un art populaire et elle suit fidèlement les modes venues de Rome»[10], è improponibile per quanto riguarda la pittura di Tripolitania dei primi due secoli dell'Impero, mentre essa è sostenibile per i secoli che seguono. Ne fanno buona testimonianza le pitture delle terme «dei Cacciatori» di Leptis, barocche, e datate correttamente dal Perkins e dalla Toynbee sotto i Severi[11]: tav. IX.

Nella megalografia con scene di caccia le convenzioni che abbiamo detto puniche sono sparite; la resa delle ombre atte a suscitare volume non è più convenzionale: si tratta di un'ombreggiatura tonale pienamente ellenistico-romana nella sua espressione barocca. Naturalmente sono gli animali le immagini meglio riuscite e del resto i pittori e i mosaicisti dell'Africa romana appaiono eredi della grande tradizione animaliera orientale e rimasero fino alla fine dell'evo antico grandi costruttori di animali.

Lo prova il grande complesso dipinto di Sidret el-Balik, alla periferia sud dell'antica Sabratha, il più imponente ciclo d'affreschi mai rinvenuto nell'Africa romana, databile intorno alla metà del IV secolo e distrutto, ancora vivido dei suoi colori, dal terremoto del 365[12]. Si tratta di una grande corte *sub divo* di m. 18 × 14, limitata da muri alti circa 3 metri completamente affrescati, così come i quattro grandi *stibadia*, le *mensae* fra essi e la vasca che, con una cappella funeraria e una grande tomba sotterranea, compongono il complesso. Vi si celebrava il rito, notissimo attraverso S. Agostino, del refrigerio, che nel IV secolo si caricò, in Africa, di un forte significato socio-politico.

La parete più importante di questa corte, quella orientale, presenta nella larga fascia inferiore un *paradeisos*[13] ricco di animali e bestie feroci trattate con una maestria non comune e nei due grandi riquadri superiori scene di caccia e di vita in borghi abitati: tav. X. Alcuni particolari quali i padiglioni a torre mostrano la persistenza di antichi modelli

[10] La citazione è da un lavoro di Cèbe, *apud* PICARD in «REL», XLV, 1967, p. 495.

[11] Per queste terme si vedano J. WARD-PERKINS-J. TOYNBEE in «*Archaeologia*», XCIII, 1949, pp. 165-195.

[12] Per queste pitture, lo scrivente, soprattutto, in *Atti del IX Congresso Int. di Archeologia Cristiana* (Roma 1975), Roma 1979, pp. 248 segg. e ancora in CNR, *Quaderni della ricerca scientifica*, 112, Roma 1985, pp. 443-461.

[13] Sul *paradeisos* si veda ora M. VENTURI FERRIOLO, *Nel grembo della vita. Le origini dell'idea di giardino*, Milano 1989, pp. 19, 65 seg., 82, 107, 157, 168 e, specie, 156.

alessandrini e alcuni dettagli delle scene di caccia ripetono motivi già visti negli affreschi delle terme di Leptis e utilizzati anche nel grande ambulacro di Piazza Armerina. Sulla parete sud, poi, si stende una lunga *pergula* ricca di amorini e volatili (tav. XI), a cui il parallelo più vicino è un ben noto e all'incirca coevo mosaico di Cherchell[14]. Se in queste pitture il soggetto è «africano», lo stile è largamente romano nel senso che è comune a Roma e ad altri centri dell'Occidente ed una testa virile dalla parete nord, per quanto frammentaria, risulta uno splendido esempio di pittura impressionistica con lumeggiature e cromatismi da maestro: tav. XIIa. Essa richiama da vicino le pitture coeve delle catacombe romane, mentre in alcune figure umane, si veda l'Amorino paffuto della parete est, l'organicità propria della tradizione figurativa ellenistica tende a disintegrarsi, il corpo si disarticola nelle singole parti che lo compongono, e fra esse spiccano gli occhi, ora di nuovo di prospetto e sbarrati: tav. XIIb.

Sono tutti elementi che si ritrovano in un altro complesso sacro-funerario — questa volta cristiano — scoperto nel 1965 a Gargaresc alla periferia ovest di Tripoli e all'incirca coevo agli affreschi sabrathensi[15]: tav. XIII.

Lampadofori entro nicchie, Adamo ed Eva tentati dal serpente, Gesù o il profeta Balaam sull'asina e poi un gruppo che sembra un prototipo di miniature pergamenacee mostrano elementi che li avvicinano sul piano iconografico ed anche dello stile alle immagini della villa di Piazza Armerina e alle pitture della romana catacomba di via Latina. Due modi di fare pittura s'incontrano in questo ipogeo: da un lato la tradizione ellenistico-romana vive ancora nel gruppo del *dominus* con *domina* e ancella, rese con accentuata plasticità e naturalezza, in una spazialità efficacemente resa anche attraverso le lance che rompono lo sfondo e creano aria. Dall'altro lato il principio formale tardo-antico della discontinuità delle scene, inquadrate in un'architettura a colonne, così frequente nei sarcofagi cristiani coevi e con figure nelle quali il disegno prevale sulla costruzione tonale e l'irrigidimento in schemi frontali sulla prospettiva naturalistica.

Non si è però ancora al prebizantino della vicina ma più tarda tomba di Aelia Arisuth, nonostante essa sia quasi certamente opera delle maestranze più innovatrici che produssero le pitture del complesso di Adamo ed Eva[16]: tav. XIV.

[14] «Libyca» (Arch.-Ep.), 7, 1959, pp. 256-258, figg. 28-29.

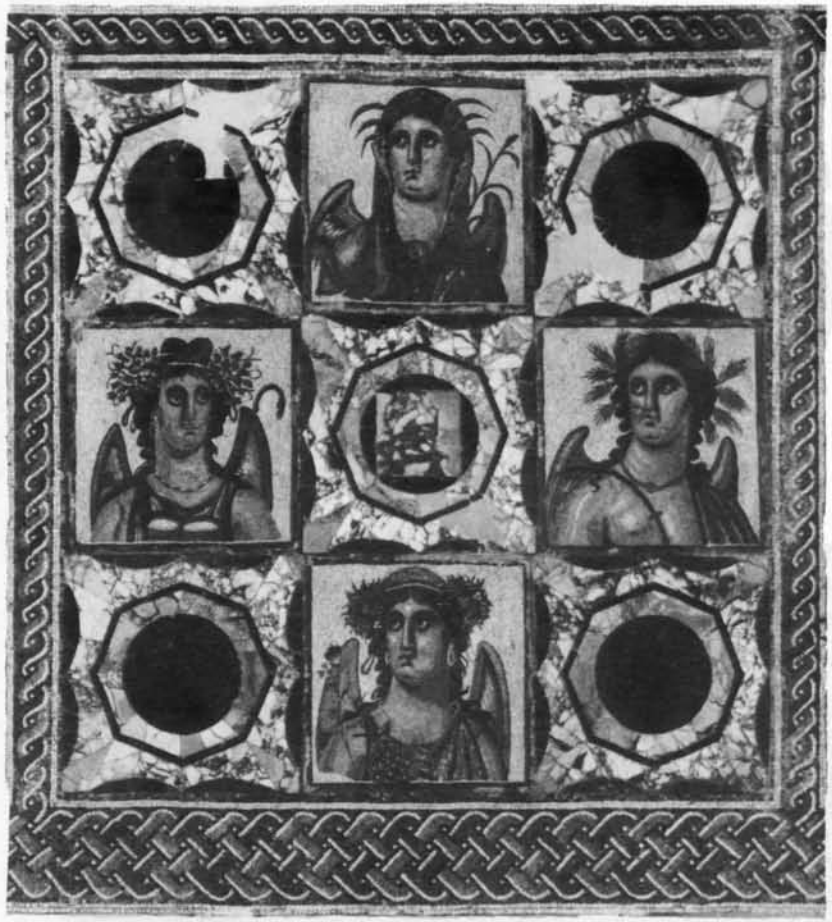
[15] Si veda l'autore in *Atti, cit.* (*supra* n. 12), specie pp. 208-248.

[16] S. AURIGEMMA, *L'Italia in Africa. Le scoperte archeologiche. Tripolitania II. Le pitture d'età romana*, Roma 1962, pp. 95-98 (con bibl.), tavv. 84-90; P. ROMANELLI, *Topografia e archeologia dell'Africa romana* (Enc. Cl. X, 7), Roma 1970, pp. 319 seg., tavv. IV, 264.

Amorini e lampadofori che accompagnano nel suo sonno immortale Aelia Arisuth esplodono di tardo antico: nei colori, nella struttura anatomica, nei grandi occhi pesanti e cerchiati. Su essi domina l'elegante distaccata, rarefatta immagine della proprietaria, dalle immense pupille aperte sul silenzio dell'eternità.

Se questo fu dunque il tardo antico in Tripolitania mi pare difficile inserirvi le stagioni di Zliten o le opere che ad esse possono connettersi, ma per completare la nostra carrellata ci resta ancora un passo e siamo, più che alle soglie della conquista, già in età vandala. Un mosaico dal bivio Gheran, non lontano da Tripoli, ci conserva il ricordo, ritengo, di una *adlocutio*, ma i due principi appaiono raffigurati ora sotto l'ipostasi di aquile presentate rigorosamente di prospetto e umanizzate giacché l'una porta una Vittoria ed una corona e l'altra una sorta di daga e la loro gente è rappresentata mediante cerchietti accostati, a raffigurare l'affollarsi delle teste[17]: tav. XV. Una stilizzazione cui si arriva attraverso il famoso mosaico di anfiteatro da Gafsa al Bardo e che produce un quadro di un'astrazione barbara incredibilmente moderna e nel quale, se il ricordo dell'Impero di Roma ancora vive, dal punto di vista formale ogni rapporto con la cultura ellenistico-romana è andato irrimediabilmente perduto.

[17] Per questo mosaico cfr. lo scrivente in «Quaderni di Archeologia della Libia», 7, 1975, p. 185, figg. 5-6 (per il mosaico di Gafsa, v. ROMANELLI, *op. cit.*, p. 336, tav. 282b).



Zliten. Villa romana: mosaico delle Stagioni.



a: Zliten. Stagione (l'Estate).



b: Leptis Magna. Testa di divinità dal porto neroniano.



a: Sabratha. Tomba del defunto eroizzato:
il proprietario, Marcio figlio di MNTLK.



b: Sabratha. Tomba del defunto eroizzato: la moglie.

Tavola IV



a: Zanzur. Tomba n. 1: veduta d'insieme della parete settentrionale e della metà nord della parte orientale.



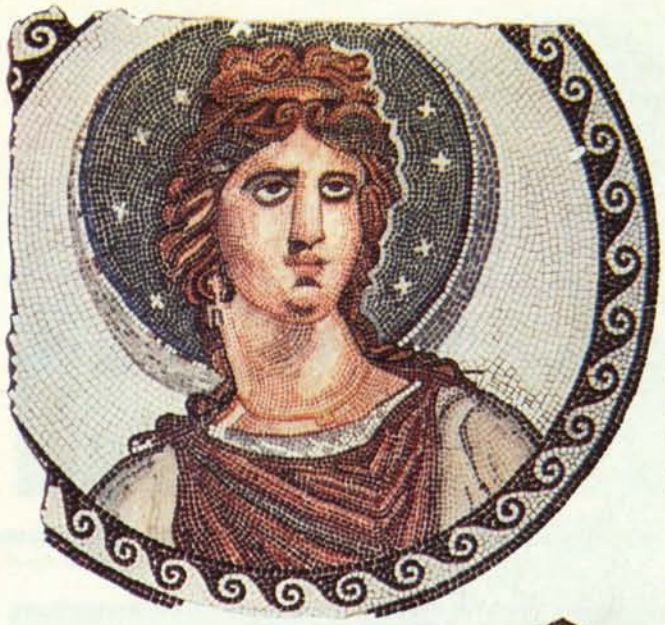


a: Zliten. L'Autunno.



b: Baccano. Villa dei Severi:
Stagione, di età adrianea.

Tavola VI



a: Sabratha. Terme di Oceano, prima fase: *emblema* con Artemide-Selene.



b: Sabratha. Terme di Oceano, seconda fase: l'*emblema* di Oceano.



a: Tagiura. Villa della Gara delle Nereidi, vano 45: Anfitrite.



b: Tagiura. Villa della Gara delle Nereidi, vano 6: Anfitrite.

Tavola VIII



a: Tagiura. Villa della Gara delle Nereidi, vano 6: uno dei Venti.



b: Tagiura. Villa della Gara delle Nereidi, vano 6: uno dei Venti.



a: Leptis Magna. Terme dei Cacciatori: uno dei cacciatori.



b: Leptis Magna. Terme dei Cacciatori: un leopardo.

Tavola X



a: Sabratha. Area sacro-funeraria, parete orientale: dettaglio.



b: Sabratha. Area sacro-funeraria, parete orientale: la metà nord.



a: Sabratha. Area sacro-funeraria, parete sud: *pergula* con Amorini.



b: Sabratha. Area sacro-funeraria, parete sud: *pergula*, particolare.

Tavola XII



a: Sabratha. Area sacro-funeraria, parete nord: testa virile.



b: Sabratha. Area sacro-funeraria, parete est: amorino.



a: Gargaresc, ipogeo di Adamo ed Eva, parete ovest: lampadoforo.



b: Gargaresc, ipogeo di Adamo ed Eva, parete ovest: *dominus, domina* e ancella.

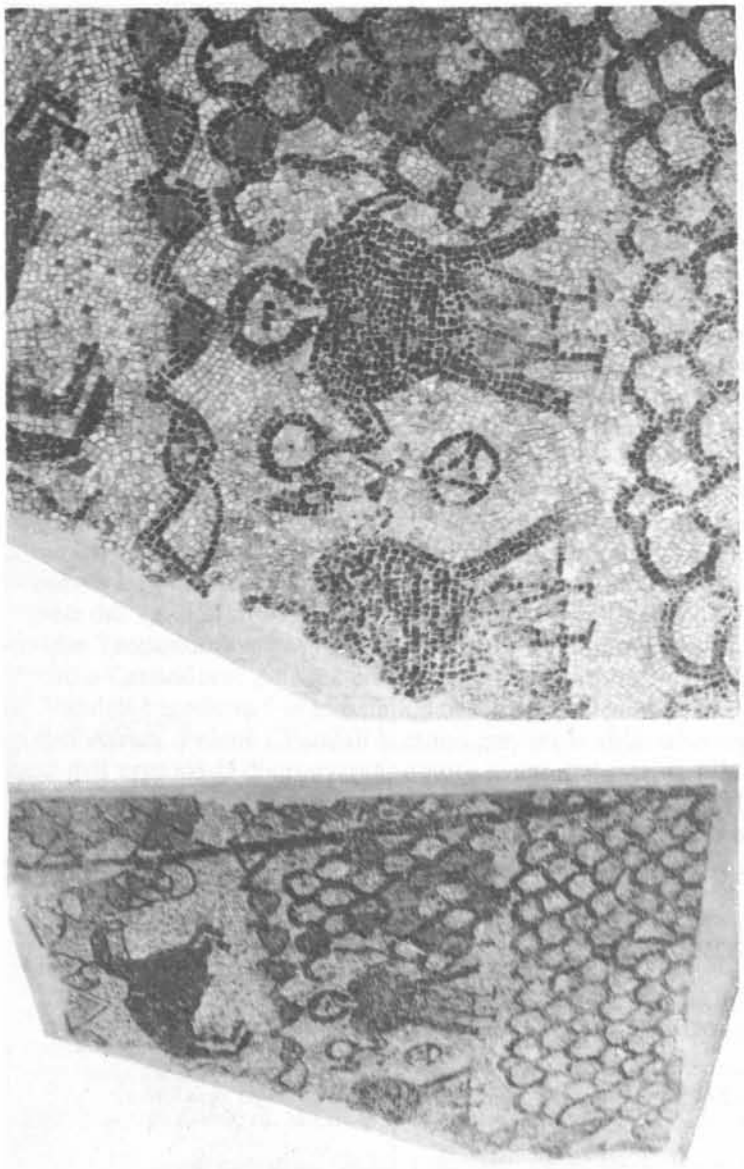
Tavola XIV



a: Gargaresc. Tomba di Aelia Arisuth: amorini.



b: Gargaresc. Tomba di Aelia Arisuth: Aelia Arisuth.



a e b: Tripolitania. Bivio Gheran: mosaico d'età vandala.

Hannu Laaksonen

L'educazione e la trasformazione della cultura nel regno dei Vandali

La nostra fonte più importante per la storia della scuola e dell'educazione nella tarda Antichità è senza dubbio costituita da Agostino, vescovo di Ippona e grande uomo di cultura. Ancora oggi utili per lo studio della tradizione letteraria nelle scuole dell'epoca sono i lavori di Henri-Irénée Marrou su Agostino e le sue opere[1]. Dopo la conquista dei Vandali e la morte di Agostino le scuole non sono sparite nell'Africa del Nord e specialmente a Cartagine ancora durante i primi decenni del potere vandalo troviamo una notevole attività letteraria, fedele allo spirito della tradizione romana.

La reputazione di cui godono i Vandali in relazione alla cultura tradizionale dell'Impero Romano non può essere paragonata a quella concernente i Goti in Italia all'epoca di Teoderico il Grande. Una conferma di questo è stata trovata nella mancanza di testimonianze letterarie lasciateci dai Vandali stessi, fatto particolarmente significativo, se pensiamo che Teodorico aveva presso la sua corte di Ravenna uomini come Boezio e Cassiodoro. Anche l'eredità epigrafica o archeologica lasciata dai Vandali è modesta e in massima parte risale alla popolazione romana dell'Africa. Poiché i Vandali si erano convertiti all'arianesimo, i seguaci dell'ortodossia distruggeranno tutto il materiale scritto o prodotto da loro; per di più bisogna tenere presente che la letteratura storica dell'epoca era in gran parte ispirata ai principi dell'antiarianesimo[2].

Alcuni ricercatori hanno comunque parlato di «rinascimento van-

[1] H.I. MARROU, *Saint Augustin et la fin de la culture antique*, Paris 1937; H.I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, 6e ed., Paris 1965.

[2] Cfr. opere come VICTOR VITENSIS, *Historia persecutionis Africanae provinciae*, rec. C. HALM, MGH, Auct. antiquiss. III,I, Berlin 1879, nuova ed. Berlin 1961. Sulle sue fonti, cfr. CHR. COURTOIS, *Victor de Vita et son oeuvre*, Alger 1954.

Procopio, *De bello vandalico*.

Fulgentius de Ruspe, *Opera* ed. J. Fraipont, *Corpus Christianorum* XCI-XCIA, 1968; o nella *Patrologia Latina*, ed. Migne, 65. Sulla vita di Fulgenzio: FERRANDUS, *Vita Fulgentii*.

Cfr. anche i lavori generali sui Vandali: L. SCHMIDT, *Geschichte der Wandalen*, Leipzig 1901, 2. Auflage München 1942; CHR. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris 1955; H.J. DIESNER, *Das Vandalenreich*, Leipzig und Stuttgart 1966.

dalico» per il periodo 480-530, durante il quale la terza generazione dei Vandali adottò tratti della vita e cultura romana e a Cartagine vissero alcuni poeti quali Lussorio[3], Draconzio e vescovi importanti come Fulgenzio di Ruspe. A quest'epoca risale anche il famoso *Codex Salmasianus*, che forma una parte dell'*Anthologia Latina*, scritto probabilmente in Spagna o in Italia nel secolo VII-VIII, nel quale si trovano epigrammi e poesie scritti a Cartagine verso il 530[4]. La storia letteraria ha da tempo criticato questa compilazione da un punto di vista filologico[5], ma è chiaro che il codice c'informa sull'atteggiamento nei confronti della cultura tradizionale e negli ultimi anni la ricerca storica ne ha messo in luce gli aspetti relativi alla storia sociale e culturale[6].

Il famoso decreto di Giustiniano dell'anno 534 è una testimonianza della continuazione dell'educazione a Cartagine; in esso infatti si trova la menzione di una retribuzione pagata a due grammatici e due retori a Cartagine, a quell'epoca sottoposta al governo bizantino[7]. Il numero degli insegnanti è comunque minimo; già attorno al 530 del resto l'interno del paese era ormai deserto in conseguenza delle invasioni dei Berberi e di conseguenza l'attività culturale venne circostritta alla costa africana[8].

[3] Cfr. sull'opera di Lussorio: H. HAPP, *Luxurius, Text, Untersuchungen, Kommentar*, I-II, Stuttgart 1986; M. ROSENBLUM, *Luxorius. A Latin poet among the Vandals*, Columbia University Press New York and London 1961 e D. ROMANO, *Ritratto di Lussorio*, in *Letteratura e storia nell'età tardoromana*, Palermo 1979, pp. 223-251.

[4] *Codex Par.Lat.* 10318 nell'edizione di BÜCHELER-RIESE, Leipzig 1894 (= Amsterdam 1973) e nella nuova di SHACKLETON-BAILEY, *Anthologia latina*, I,1, *Libri Salmasiani aliorumque carmina*, Stuttgart 1981.

Sulla datazione del manoscritto scrive SHACKLETON-BAILEY: *Codex... qui a Claudio Salmasio olim possessus Salmasianus appellatur, litteris uncialibus scriptus est, utrum a scriba Hispanico, id quod I. Traube censuit (Philologus 50, 1895, 124), circa septimi saeculi finem, an in Italia septentrionali vel Francogallia medio vel exeunte saeculo octavo, ut recentiores decreverunt* (E.A. LOWE, *Codices Latini Antiquiores*, 1950, 593; B. BISCHOFF in *Karl der Grosse*, II, 1965, 252).

[5] Cfr. ad es. P. COURCELLE, *Histoire lettéraire des grandes invasions*, 3e éd. Paris 1964, p. 195: «aucun souffle n'anime cette litérature d'une préciosité décadente... L'ensemble est du conformisme le plus vil».

[6] Cfr. in particolare M. CHALON - G. DEVALLET - P. FORCE - M. GRIFFE - J.-M. LASSÈRE - J.-N. MICHAUD, *Memorabile factum. Une célébration de l'éverqétisme des rois vandales dans l'Anthologie Latine* in Ant. afr., 21, 1985, pp. 207-262; M. SPALLONE, *Il Part. Lat. 10318. Dal manoscritto alto-medievale ad una raccolta enciclopedica tardo-antica* in «Italia medioevale e umanistica», 25, 1982, pp. 1-71.

[7] *Cod. Iust.* I,27 e I,42. Per una aggiornata ricerca sulla prosopografia dei grammatici africani cfr. A. KARSTER, *Guardians of Language: the Grammarian and Society in Late Antiquity*, University of California Press, Berkeley and Los Angeles 1988.

[8] Un documento importante sulla continuazione della cultura romana nell'interno dell'Africa del Nord è costituita dalla collezione di 32 tavolette in latino degli anni 492-96, trovate negli anni 1920: CHR. COURTOIS - L. LESCHI - C. PERRAT - C. SAUMAGNE, *Tablettes Albertini. Actes privés de l'époque vandale*, Paris 1952.

Senza dubbio la cultura cristiana di origine urbana, come anche il cristianesimo in generale e la lingua latina, sono sopravvissuti in aree ristrette fino alla conquista araba. Ancora nel 600 si trovano iscrizioni latine e cristiane in Marocco e a Orano[9]. Dopo la conquista di Cartagine nel 695-97 le comunità cristiane sono perdurate almeno fino al secolo XI, quando papa Gregorio VII ebbe corrispondenza, in latino, con i cristiani dell'Africa del Nord[10]. Sarebbe molto interessante approfondire la ricerca su queste comunità, la cui consistenza numerica era alquanto scarsa ma che hanno mantenuto la cultura latina nell'Africa musulmana.

Nella società dell'epoca vandalica la necessità di conoscere la tradizione e l'eredità romana era pur sempre sentita. Infatti funzionavano ancora i tribunali romani con i rispettivi avvocati[11]; c'erano inotre medici[12] e insegnanti, anche cattolici, i quali disponevano di una buona educazione tradizionale di cui era parte la conoscenza per lo meno di alcuni elementi di greco, come nel caso del vescovo Fulgenzio. In linea di massima però la Chiesa aveva in sospetto l'educazione classica[13]. Per questo anche nell'Africa del Nord nascevano le scuole cristiane aggregate

[9] H.-I. MARROU, *Histoire de l'éducation dans l'Antiquité*, Paris 1948, 7e éd. 1976, p. 626; G. CAMPS, *Rex gentium Maurorum et Romanorum. Recherches sur les royaumes de Maurétanie des VIe et VIIe siecles*, in «Ant. Afr.», 20, 1984, pp. 183-218.

[10] C. COURTOIS, *Grégoire VII et l'Afrique du Nord, remarques sur les communautés chrétiennes d'Afrique au XIe siecle*, in «R.H.», CXCV, 1943, pp. 97-122, 193-226.

[11] In un epigramma di Lussorio si parla di un avvocato scherzando sulle sue abitudini sessuali, come sempre nella sua poesia; ma, come dice H. HAPP, *op. cit.*, pp. 103-109, si trova in queste poesie anche una testimonianza del funzionamento dei tribunali romani nel regno dei Vandali: Riese 340 (= Shackleton Bailey 335).

DE CAUSIDICO TURPI, QUI CONCUBAM SUAM CHARITEM VOCABAT.

Esset causidici si par facundia nervo, / implere(t) cuncti viscera negotii, / et tamen invigilat chartis, quae crimina pandunt, / (invigilatque suae non minus et Chariti. / huic nullum potuit tamen aptius indere nomen:) / cum Veneris famula iure Priapus agit.

[12] In un altro epigramma Lussorio si burla di un medico e delle sue abitudini sessuali, ma interessante nella poesia è la menzione agli impegni e studi del medico, cfr. H. HAPP, *op. cit.*, pp. 146-47: Riese 302 (= Shackleton Bailey 297):

IN MEDICUM LENONEM

Quod te pallidulum, Marine noster, / cuncti post totidem diem salutant, / credebam medicum velut peritum / curam febribus et malae podag(r)ae / logicae placitis parare sectae / aut de methodicis probare libris, / et tu fornice turpius vacabas, / exercens aliis quod ipse possis / lenatis melius tibi puellis / scortandi solito labore ferre. / novi quid liceat tuum, chirurge, / conspectos animum videre cunnos, / vis ostendere te minus virum esse, / cum arrectos satis est mares videre.

[13] Cfr. per esempio A.H.M. JONES, *The Later Roman Empire 284-602*, Oxford 1964, repr. 1986, pp. 1005-7.

ai monasteri e sotto il controllo dei vescovi, dove la teologia occupava una posizione centrale nell'educazione dei clerici.

In una situazione in cui due gruppi potenti lottavano per il potere — quello dei cattolici romani e quello dei germani ariani — si può applicare alla situazione culturale e alla trasformazione subita dalla società il concetto di *educatio*. In una cultura i cambiamenti subiti dai concetti sono anche di tipo storico, di conseguenza la trasformazione culturale che ha luogo all'epoca delle grandi invasioni può forse essere riscontrata anche nei cambiamenti che i diversi concetti subiscono. Come esempio possiamo ricordare la parola «Roma»? Comunque ci sono pervenuti solo pochi testi ed è certo che i diversi gruppi avevano diversi concetti e modi di pensare. È dubbia la relazione dei Vandali con la cultura classica e il compito della ricerca è quello di unificare le conoscenze per documentarci sul modo in cui i Vandali si sono adattati al mondo romano dell'Africa. Che cosa significa la cosiddetta decadenza dei Vandali, di cui hanno parlato gli storici tedeschi in base a Procopio? È la decadenza una conseguenza dell'assunzione dei costumi romani, accettati dai Vandali della seconda e terza generazione? Fa parte anche l'educazione romana di questa decadenza?

La ricerca degli ultimi anni ha voluto sottolineare la nuova attività letteraria a Cartagine sotto gli ultimi re vandali. Nel suo recente studio Robin Macpherson ha affermato che all'inizio i Vandali sentirono un'avversione nei confronti della cultura letteraria, ma quando le relazioni tra loro e i Romani migliorarono, la corte vandala a Cartagine divenne un centro di attività letteraria[14]. Comunque l'identità dei conquistatori era in pericolo in conseguenza del fatto che l'aristocrazia romana attribuiva nella sua ideologia un grande valore alla letteratura classica, come del resto succedeva anche in Gallia o Spagna. I Vandali però, più dei Goti o dei Franchi, mantenevano abitudini germaniche — come racconta Procopio. Ciò del resto si può provare con un'analisi dei concetti: che cosa significava l'educazione per i Vandali e per le classi superiori romane in Africa all'inizio del VI secolo? L'educazione consisteva solo nella conoscenza della lingua e della mitologia classica?

Una terza questione importante riguarda la posizione di Cartagine nel mondo del Mediterraneo occidentale. H.I. Marrou ha presentato Cartagine come il secondo centro per importanza dal punto di vista delle scuole nel mondo latino dopo Roma. In Spagna, Gallia meridionale, ma

[14] R. MACPHERSON, *Rome in Involution. Casiodorus' Variae in their Literary and Historical Setting*, Poznan 1989, pp. 57-67.

anche nell'Italia meridionale, si trovano professori, vescovi e manoscritti provenuti dall'Africa nel VI secolo. Specialmente in Spagna l'influsso africano sembra diventare più grande verso il 550-600. A Siviglia o in Portogallo troviamo monaci e altri emigranti provenienti dall'Africa devastata dalle guerre berbere[15]. Vorrei in seguito fare un elenco di questi uomini provenienti dall'Africa. Così potrà forse essere provata la tesi di Marrou sull'importanza di Cartagine come centro di scuole.

Pierre Riché ha trattato nelle sue opere il problema dell'educazione e della cultura in Gallia dopo le invasioni germaniche[16]. Le sue teorie non sono lontane dalla situazione dell'Africa del Nord dei Vandali, Romani, Berberi, Bizantini e Ebrei[17], ma la società africana era abbastanza diversa da quella della Gallia, per la presenza di gruppi fuori dell'area civilizzata, come quello dei Berberi. In ogni caso l'Africa era una parte integrante del mondo latino, tanto che i filologi si sono chiesto se si stesse sviluppando una nuova lingua in Africa sulla base del latino.

Insomma, le relazioni tra i diversi gruppi della società possono essere trattate dal punto di vista dell'educazione tradizionale. Anche i nuovi fattori di potere — la Chiesa e i conquistatori germanici — avevano per scopi politici e sociali necessità di conoscere la cultura classica e specialmente quella giuridica. Rimane naturalmente le difficoltà di applicare al problema dell'educazione nell'età vandalica concetti e valori propri della nostra tradizione culturale.

Ringrazio il prof. Heikki Solin, il dott. Luigi De Anna ed il dott. Gianluca Gregori per il loro gentile aiuto nella traduzione di questo articolo.

[15] Negli anni 570 era imigrato nella Lusitania dall'Africa bizantina l'abate Nanctus con i suoi monaci. *Vit. patr. Emeret.* 3,9. Cfr. K.F. STROHEKER, *Germanentum und Spätantike* Zürich und Stuttgart 1965, p. 172; J. FONTAINE, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, I-II, Paris 1959, pp. 756 ss.

[16] P. RICHÉ, *Education et culture dans l'Occident barbare, 6e-8e siècles*, Paris 1962. (trad. ingl. a cura di J.J. Contreni, University of South Carolina Press, Columbia S.C. 1976).

[17] Sul problema degli ebrei nell'Africa del Nord cfr. Y. LE BOHEC, *Inscriptions juives et judaïsantes de l'Afrique romaine*, in «Ant. Afr.», 17, 1981, pp. 165-207.

Ingemar König

Die frühe nordafricanische Kirche als Katalysator sozialen einheimischen Widerstandes gegen Rom?

Wenn man von kirchlichem Widerstand in Nord-Africa sprechen will, wird man zuerst mit der Situation nach Septimius Severus konfrontiert: Die Ergebnisse der großen Christenverfolgungen unter Decius, Valerian und Diocletian haben dort ein kämpferisches Potential hinterlassen, das fast nur noch mit dem von Alexandria vergleichbar ist. Gruppen wie die Montanisten, die Donatisten oder die Circumcellionen sind bestens bekannt, wenn auch in diesem Zusammenhang nur als ausgewählte Beispiele anzusehen. Schwieriger wird es, wenn man in die Zeit vor den großen Verfolgungen zurückgeht, da hier das Material inkohärent erscheint, und so ist es kein Zufall, daß J.-P. Brisson zwar auf die Zeit eines Tertullian und Cyprian zu sprechen kommt[1], auf die Periode davor jedoch mangels ergiebiger Quellen weitgehend verzichtet. Den Quellenmangel hatte bereits P. Monceaux beklagt, auch wenn er alle Notizen zur frühen Kirche N.-Africas höchst akribisch zusammengetragen hat[2]. Augustinus wie Salvian nannten die Kirche eine «Apostelkirche»[3], was auf ein hohes Alter schließen läßt, d.h. bis in die Zeit vor Traian zurückreichend[4].

[1] J.-P. Brisson, *Autonomisme et Christianisme dans l'Afrique romaine de Septime Sévère à l'invasion vandale*, Paris 1958.

[2] P. Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu' à l'invasion arabe*, Bd. 1, Paris 1901 S. 3: «Nous ne savons rien de précis sur l'évangélisation de l'Afrique. Brusquement, à la fin du IIe siècle, apparaît l'Eglise de Carthage, entièrement constituée, avec un nombre imposant de fidèles, une hiérachie presque complète, des cimetières, des lieux de réunion, un culte organisé. A ce moment, le christianisme rayonne déjà dans toute la Proconsulaire et une bonne partie de la Numidie: Soixante-dix évêques, originaires de ces deux provinces, se rencontrent dans un concile convoqué par Agrippine, évêque de Carthage».

[3] Augustin. *Enarrat. in Psalm.* 44, 23; Salvian, *De gub. Dei* VII, 18, 27; weitere Belege bei P. Monceaux (vgl. Anm. 2) S. 6 mit entsprechender Kritik; dgl. A. von Harnack, *Die Mission und Ausbreitung des Christentums in den ersten drei Jahrhunderten*, Leipzig[4] 1924 S. 890 Anm. 3.

[4] W.H.C. Frend, *Martyrdom and Persecution in the Early Church*, Oxford 1965 S. 361 ff. denkt an ein Herauswachsen aus der jüdischen Gemeinde Karthagos in der Mitte des 2. Jhdts.

Die moderne Wissenschaft geht davon aus, daß die Mission durch Missionsträger von Rom aus erfolgte[5]. Aber, und das erscheint bedeutsam, obwohl die frühe Mission auf der griechischen Bibel basierte und auch Tertullian Schriften in griechischer Sprache abgefaßt hatte[6], können wir eben aus Tertullian feststellen, daß eine lateinische Bibelübersetzung in N.-Africa im Umlauf war[7]. Es erscheint logisch, daß, sollte die christliche Lehre auch die unteren, nicht griechisch gebildeten Schichten erreichen, eine lateinische Übersetzung geschaffen werden mußte: Latein deswegen, weil in einer Landschaft, in der die punische Sprache und die berberischen Dialekte sehr lebendig waren[8], dieses als Offizialsprache ein einigendes Band darstellte. Selbst wenn wir heute die n.-africanische Bibel als die älteste uns bekannt gewordene lateinische ansprechen können[9], so bestehen doch höchste Zweifel, ob wir eine Art n.-africanische «Vulgata» zugrunde legen dürfen: Die Hinweise sind zu inkohärent, um nach dem heutigen Forschungsstand nur von einer einzigen (einheitlichen) Bibelübersetzung ausgehen zu können[10]. Eine solche Vermutung scheint sich vor allem aufzudrängen, wenn wir uns das früheste sichere christliche Dokument dieses Gebietes vornehmen: die *Passio Sanctorum Scillitanorum*.

In dem Prozeß, der am 17. Juli 180 vor dem Statthalter P. Vigellius Saturninus in Karthago stattfand[11], bezeichneten sich die Beklagten als Christen (§ 9-13), so wie es die Prozeßvorschrift für die Urteilsfindung verlangte[12]. Zudem scheinen — und darauf legt T.D. Barnes besonderen Wert[13], — die überlieferten «Acta» ein Zitat aus I. Timotheus 6, 16 zu enthalten: *Magis illi Deo servio quem nemo hominum vidit nec videre*

5 A. von Harnack (vgl. Anm. 3) S. 891 Anm. 2.

6 T.D. Barnes, *Tertullian; a Historical and Literary Study*, Oxford² 1985 S. 68 f.; 277.

7 T.D. Barnes (vgl. Anm. 6) S. 278.

8 F. Millar, *Local Cultures in the Roman Empire: Libyan, Punic and Latin in Roman Africa*, «JRS», 58, 1968 S. 126-134.

9 A. von Harnack (vgl. Anm. 3) S. 894.

10 C. Mohrmann, *Etudes sur le latin des chrétiens*, Rom 1958.

11 Eine größere Analyse des Textes bietet A. Wlosok, *Rom und die Christen*, Stuttgart 1970 S. 40-48; vgl. W.H.C. Frend (vgl. Anm. 4) S. 313 f.; zu *P. Vigellius Raius Plarius Saturninus Atilius Braduanus Caucidius Tertullus*: B.E. Thomasson, *Laterculi praesidium* I, Göteborg 1984 Sp. 384 n. 103.

12 G. Lanata, *Gli atti dei martiri come documenti processuali*, Mailand 1973 S. 15 f.; C. Munier, *L'Eglise dans l'Empire Romain (II^e - III^e siècle)*, Paris 1979 S. 230 f.

13 T.D. Barnes (vgl. Anm. 6) S. 277.

oculis potest (§ 6)[14]. Es ist heute unbestritten, daß die überlieferten «Acta» dem lateinischen Gerichtsprotokoll nahe kommen[15], auch wenn sie nur noch die Befragung der Angeklagten, deren Bekenntnis sowie die Urteilsverkündung enthalten, nicht aber die Anklageerhebung selbst. Hier ist nicht der Ort darauf zu verweisen, daß der Prozeß exakt nach dem in den berühmten Plinius-Briefen (epp. X 93. 97) aufgezeigten Schema ablief. Ich spreche hier absichtlich von «Schema», da die «Acta» enge formale Übereinstimmungen mit diesen nach Plinius' Tod veröffentlichten Briefen enthalten; das aber bedeutet, daß der erst im März 180 von Rom entsandte Statthalter Saturninus die Richtlinien für solche Prozesse, die vermutlich unter (von) M. Aurelius bestätigt worden waren, in seinem «Gepäck» hatte[16]. Wichtiger ist, und darauf hatte bereits A. von Harnack hingewiesen[17], daß die uns überlieferten Namen der Verurteilten auf römisches Bürgerrecht hinweisen, da alle Bekenner mit dem Schwert hingerichtet worden sind[18]: Speratus, Nartzalus, Cittinus, Veturius, Felix, Aquilinus, Laetantius, Ianuaria, Generosa, Vestia, Donata, Secunda klingen zum Großteil wie die Namen von Freigelassenen; keiner der Angeklagten scheint griechischer Herkunft zu sein, zwei hingegen, Nartzalus und Cittinus, lassen sich mit Sicherheit als einheimisch identifizieren. Keiner gehörte wohl der römischen provinzialen Oberschicht an. Einen ähnlichen Namensbestand können wir den sog. «Märtyrern von Madaura» abgewinnen, deren Martyrien ebenfalls in diese Zeit (kurz davor?[19]) datierbar sind: Namphamo, Miggin, Lucita, Sanae, deren Na-

14 (Iesus Christus) *qui solus habet immortalitatem, et lucem inhabitat inaccessabilem: quem nullus hominum vidit, sed nec videre potest: cui honor, et imperium sempiternum.*

15 H. Musurillo, *The Acts of the Christian Martyrs*, Oxford 1972 S. xxxii.

16 A. Wlosok (vgl. Anm. 11) S. 47; zur Bestätigung der von Plinius angewandten Vorgehensweise durch die Kaiser nach Traian J. Molthagen, *Der römischen Staat und die Christen im zweiten und dritten Jahrhundert*, Göttingen 1970 S. 33-36. Eine andere Sichtweise findet sich bei U. Schillinger-Häfele, *Plinius epp. 10, 96 und 97: Eine Frage und ihre Beantwortung*, «Chiron», 9, 1979 S. 383-392, die den Plinius-Brief und das Rescript Traians lediglich auf die Behandlung von Renegaten (Apostaten) beziehen will und ein vortraianisches «Vereins-Verbot» für Christen zugrunde legt. Dennoch muß auffallen, daß Plinius den formalen Ablauf der *quaestio* voll umfänglich beschreibt, was doch der kaiserlichen Kanzlei hätte bekannt sein müssen.

17 A. von Harnack (vgl. Anm. 3) S. 892 Anm. 1.

18 Musurillo 6, 14: *gladio animadverti placet*; vgl. 17: *et statim decollati sunt.*

19 Augustin. *ep.* 16, 17 spricht vom *archimartyr Namphamo*; Tertullian, *Ad Scapulam* 3 sagt, daß Saturninus der erste «Christenverfolger» in N.-Africa war: *primus hic gladium in nos egit*. P. Allard, *Histoire des persécutions*, Bd. I, Paris 1903 S. 457 schlägt den 4. Juli als Tag des Martyriums vor.

men wohl als numidisch einzustufen sind[20]. Wie wir dem Protokoll entnehmen können, hieß der Wortführer Speratus, ohne daß ihm eine besondere Funktion im Kreise der Beklagten zugeordnet wurde. Doch: Speratus führte ein Behältnis (*capsa*) mit sich, das die Bibel und Paulus-Briefe enthielt. Dies aber scheint auf seine Position als Gemeindevorsteher oder «Lektor» (*levita*) hinzuweisen. Aus dieser Schriftensammlung, dem lateinischen Zitat sowie aus der sozialen Schicht der Beklagten dürfen wir schließen, daß die mitgeführten Schriften lateinisch waren, d.h. die *Scillitani* einer (vorwiegend) lateinisch sprechenden Christengemeinde angehörten. Mehr scheinen die «Acta» auf den ersten Blick nicht auszusagen.

Die nächsten wichtigen Hinweise auf das n.-africanische Christentum finden sich offenbar erst bei Tertullian. Um ca. 200 (oder schon früher) entwarf er eine Streitschrift, die uns erst in der Endfassung von 208/9 voll inhaltlich zugänglich ist: *Aversus Marcionem*[21]. Es ist nicht notwendig darauf hinzuweisen, daß es sich um die argumentative Widerlegung einer häretischen Lehre handelte; bedeutsamer ist, daß die «Urfassung» schon um (vor) 200 entstanden war, auch wenn wir die Schärfe der Polemik erst in der tatsächlichen Publikation fassen können. Wichtig jedoch sind zwei Aspekte: Tertullian wandte sich gegen eine Häresie, die in N.-Africa erheblichen und weiter anwachsenden Zulauf gefunden haben mußte, da sie von ihm in der eben angedeuteten Weise bekämpft wurde; weiterhin können wir aus Tertullians Schriften, die natürlich lateinische Bibelzitate enthalten, schließen, daß «wir ... guten Grund zu der Annahme (haben), daß am Ausgang der Antoninenzeit auch in Rom eine lateinische Bibelübersetzung vorhanden war, die sich von ihrer africanischen Schwester deutlich unterschied»[22]. Dies besagt, daß Tertullian beide Bibelversionen, d.h. die in N.-Africa «gebräuchliche» ebenso wie die «römische» kannte und aus ihnen zitierte. Dies läßt folgende Überlegungen zu: Entweder polemisierte Tertullian gegen eine «römische» lateinische Bibel, die ihm aus Italien zugänglich gemacht worden war, oder aber er wandte sich gegen eine Bibelübersetzung, die in N.-Africa umlief und die er als nicht akzeptabel empfand, da sie verdächtige Teile enthielt bzw. Wichtiges unterschlug[23]. Da sich solche Anwürfe auch im Zusammenhang mit der Schrift gegen Marcion feststellen lassen, ist die Wahrscheinlichkeit, daß eine häretische Bibel, eine «marcionitische Bibel» in N.-Africa im Umlauf war, nicht von der Hand zu weisen[24].

Marcion aus Sinope, Sohn eines Bischofs[25], von Tertullian jedoch wegen — nach seiner Ansicht — mangelnder Qualifikation in christologischer und theologischer Fragestellung verächtlich nach seinem ursprünglichen Beruf «der Reeder» genannt[26], war ca. 140 nach Rom gekommen, wo er sich der Christengemeinde anschloß. Von der kleinasiatischen Gnosis stark beeinflußt, begann er umgehend eine eigene Glaubensrichtung zu vertreten, die den strafenden Gott des Alten Testaments, den Weltschöpfer, dem liebenden Gott des Neuen Testaments gegenüberstellte, der durch seine Offenbarung in Jesus die Möglichkeit eröffnet hatte, die unvollkommen geschaffene Welt zu vervollkommnen[27]. Gleichzeitig arbeitete Marcion so die Trennungslinie zwischen Juden und Christen scharf heraus[28]. Aufgrund solcher Lehrmeinung wurde er 144 aus der römischen Christengemeinde ausgeschlossen[29] und begann nun mit seinen Anhängern eine neue, ebenfalls missions-orientierte Kirche und Organisation aufzubauen[30]. Um seine Glaubenssicht besser vortragen zu können, legte Marcion seinen Anhängern eine «emendierte» Bibel vor, dgl. ein *corpus* von 10 Paulus-Briefen[31], die er als dem Evangelium hinsichtlich der Offenbarung gleichrangig setzte. Paulus seinerseits hatte ja in seinen Sendschreiben immer wieder gnostisches Gedankengut für die Definition von «Psyche» und «Pneuma» herangezogen, so daß sich die christlichen Gnostiker sehr wohl berechtigt fühlen konnten, die Paulus-Briefe als Argumentationshilfe für ihre eigenen Ansichten heranzuziehen, ungeachtet der Tatsache, daß sich Paulus dagegen verwahrte. Diese

[20] P. ALLARD (vgl. Anm. 19) S. 457; A. VON HARNACK (vgl. Anm. 3) S. 891.

[21] Zum komplizierten Problem der Datierung der drei sukzessiv erarbeiteten Fassungen s. T.D. BARNES (vgl. Anm. 6) S. 325-328.

[22] H. LIETZMANN, *Geschichte der Alten Kirche*, Bd. I, Berlin[4] 1961 S. 220.

[23] Daß Tertullian den lateinischen Übersetzungen mißtraute, zeigt die Tatsache, daß er nicht selten griechische Bibelzitate selbst ins Latein übersetzte: E. EVANS, *Tertullian: adversus Marcionem*, Oxford 1972 S. xx f.

[24] G.J.D. AALDERS, *Tertullianus' Citaten uit de Evangelien en de oudlatijnsche Bibelvertalingen*, Amsterdam 1932.

[25] Justin. *Apol.* I 26, 5; Epiphan. *haer.* 42, 1. 3; H. LIETZMANN, *RE* XIV 1930 (1849-1852) Sp. 1849.

[26] Tert. *praescr.* 30; *Marcion.* I, 18.

[27] A. VON HARNACK, *Marcion. Das Evangelium vom fremden Gott*, Leipzig[2/3] 1960 (mit Ergänzung: Neue Studien zu Marcion); s. allerdings die kritischen Anmerkungen von E.C. BLACKMAN, *Marcion and his Influence*, New York/London 1950, und W.H.C. FREND, *The Rise of Christianity*, London 1986 S. 212-217.

[28] Tert. *Marcion.* I 19.

[29] Epiphan. *haer.* 42, 2.

[30] W. BAUER, *Rechtgläubigkeit und Ketzerei im ältesten Christentum*, Tübingen[2] 1963 (hg. v. G. Strecker) S. 136 ff.

[31] Tert. *Marcion.* V 1. 9; zu diesem Problem W. BAUER (vgl. Anm. 30) S. 225 ff.

Briefe, aus denen auch ein großer Rigorismus hinsichtlich der christlichen Lebensführung sprach, waren geeignet, den Boden für Eiferer zu bereiten, und dies umso mehr, als die Parusie-Erwartung zu dieser Zeit noch ungebrochen war. Bibel und Paulus-Briefe bildeten somit in der christlichen Gnosis eine Lehreinheit, und so definierte es auch Marcion[32]. Wir wissen nicht, wann die Lehre der Marcioniten von Rom aus nach N.-Africa übergriff, doch muß sie — wie bereits gesagt — schon vor 200 einen beträchtlichen Zulauf erlebt haben, so daß sich Tertullian zu einer Streitschrift entschloß[33]. Aus seinem Bericht von 208/9 erkennen wir, daß die Marcioniten bereits eine beachtliche Kirchenorganisation entwikkelt hatten, die neben der sog. «offiziellen» Kirche in N.-Africa stand. Damit können wir festhalten, daß schon vor 200 in diesem Bereich eine christliche Glaubensgemeinschaft entstanden war, die sich zumindest im Widerspruch, wenn nicht sogar im Widerstand zur «römischen» Kirche befand[34].

Auf diesem Hintergrund ist es nun nicht uninteressant, die *Acta Scillitanorum* noch einmal zu überprüfen: Wir haben bereits davon gesprochen, daß der Wortführer der angeklagten Christen, Speratus, lateinische Schriften mit sich führte. Aber es ist interessant, sich noch einmal den Wortlaut des Dialogs mit dem Statthalter zu vergegenwärtigen: Auf die Frage des Saturninus, was er in seinem Behältnis habe[35], antwortete ihm Speratus: *Libri et epistulae Pauli viri iusti*[36]. Es fällt auf, daß Speratus nicht nur die Bibel mit sich führte, sondern eben auch die Paulus-Briefe, und er hob zudem die Qualität des Paulus so hervor, als ob es sich um eine weitere, wesentliche Autorität handle[37]. Die Durchsicht der Märtyrerakten bzw. der Berichte über Martyrien aus der Zeit vor Decius zeigt uns, daß die Zusammenstellung Bibel und Paulus-Briefe ungewöhnlich ist, daß auch später zumeist nur von der Bibel allein gesprochen wurde. Der Verdacht, daß es sich bei den *Scillitani* um marcionitisch orientierte Christen oder sogar Marcioniten gehandelt haben könnte, ist daher nicht ganz von der Hand zu weisen, auch wenn wir aufgrund einer späten Märtyrerkirche in Karthago, der *Basilica martyrum Scillitanorum*, schließen dürfen, daß sie von der n.-africanischen (= karthagischen) Kirche kanonisiert wurden[38]. Zweifel könnten vor allem erhoben werden aufgrund des Zitates aus dem Timotheus-Brief. Es darf als sicher gelten, daß er nicht zum ursprünglichen *corpus* der Paulus-Briefe Marcions zählte[39]; doch ist es nach K.T. Schäfer sehr wahrscheinlich, daß er — wie auch der Titus-Brief — schon frühzeitig dem *corpus* eingefügt wurde, da er in der Auseinandersetzung mit den Juden (*falsi apostoli*) eine gewichtige Argumentationshilfe darstellte[40]. Die Tatsache, daß Tertullian sich lediglich gegen die «Emendationen» Marcions wandte, ist kein Argument dafür, daß die Pastoralbriefe den Marcioniten in N.-Africa nicht als Argumentationshilfe vor allem gegen die Juden in und um Karthago dienten. Auch der Rigorismus, der aus der Feststellung des Speratus spricht: *Ego imperium huius saeculi non cognosco*[41], mag ein, wenn auch nicht gewichtiges Indiz für die Zugehörigkeit zu einer Gruppe von Eiferern sein, zumal sich Tertullian selbst wesentlich vorsichtiger äußerte. Speratus seinerseits setzte jedoch die Distanzierung zum Kaiser damit fort, daß er ihn im Gegensatz zu Gott sah: *quia cognosco domnum meum, imperatorem regum et omnium gentium*[42]; und so ist es nur konsequent, wenn Cittinus die seit Domitian immer geläufiger werdende Anrede *Dominus noster* nur Gott, nicht aber dem Kaiser zuerkannte[43]. Zurecht sah W.H.C. Frend darin eine kompromißlose Haltung gegenüber dem Kaiser und der römischen Religiosität[44].

[32] S. dazu die Prologe zu den Paulus-Briefen, wo von Paulus als dem *apostolus* gesprochen wird, der die «Fehlgeleiteten» *revocat ... ad veram evangelicam fidem scribens eis*: Römer-Brief; vgl. 1. Korinther; Galater; K.T. Schäfer, *Marcion und die ältesten Prologe zu den Paulusbriefen, Kyriakon* (Festschrift f. J. Quasten), Bd. I, Münster 1970 (135-150) S. 141 Nr. 3; daß die Prologe zwar nicht von Marcion selbst stammen, aber doch von einem Marcioniten im lateinischen Westen verfaßt worden sind, darf nach der Darstellung von Schäfer S. 147 f. als ziemlich sicher angesehen werden.

[33] E. Evans (vgl. Anm. 23) S. xviii schließt aufgrund von Marcion. III 24, daß eine erste Fassung bereits 198 von Tertullian veröffentlicht worden war.

[34] Vgl. Tert. *praescr.* 30.

[35] Musurillo 6, 12: *Quae sunt res in capsa vestra?*

[36] Musurillo 6, 12.

[37] Dies erinnert erneut an die Formulierung des Prologs zum 1. Korintherbrief: (Korinthos) *revocat apostolus ad veram et evangelicam sapientiam* (etc.).

[38] In dieser Kirche soll Augustinus gepredigt haben, Augustin. *Serm.* 155; vgl. Victor v. Vita, *Hist. pers.* I 3, 9; Y. Duval, *Loca Sanctorum Africae. Le culte des martyrs en Afrique du IV^e au VII^e siècle*, Bd. II, Rom 1982 S. 691 f. s.v. 'La groupe des Scillitani', sagt jedoch, daß die Verehrung dieser Märtyrergruppe in N.-Africa auf Karthago selbst beschränkt scheint.

[39] Tert. *Marcion.* V 21, 1.

[40] K.T. Schäfer (vgl. Anm. 32) S. 142.

[41] Musurillo 6, 6.

[42] Musurillo 6, 6; J.A. Robinson, *The Acts of the Scillitan Martyrs*, Cambridge 1891, hatte hier gemäß dem Codex Baronianus und dem Codex Parisinus (G) gelesen: *regem regum et imperatorem*, was die Aussage noch unterstreichen würde!

[43] Musurillo 6, 8.

[44] W.H.C. Frend (vgl. Anm. 4) S. 314: «There was no compromise here. Moreover the reward for rejecting the 'mos Romanorum' was immediate entry into Paradise.

Wir dürfen zudem festhalten, daß Martyrien für N.-Africa wesentlich später bezeugt sind als in anderen missionierten Reichsteilen, so als ob sich die n.-africanische Kirche bislang unauffällig — herrschaftskonform? — verhalten habe und erst in dieser relativ späten Zeit der Konflikt mit der römischen Herrschaft ausgebrochen sei. Hier setzte zumindest der Vorwurf an, den wenig später die Montanisten erneut gegenüber der «offiziellen» Kirche erhoben: die unauffällige Zusammenarbeit mit dem Staat. Ja, während Tertullian den Marcionismus noch vehement bekämpfte, begann er sich selbst der Glaubensrichtung der Montanisten zuzuwenden. Sind also die in N.-Africa um sich greifenden häretischen Strö-
mungen Anlaß für den Beginn von Martyrien?

Was den Bericht über die Märtyrer von Scillium zudem für uns nur schwer einordnen läßt, sind neben der Unsicherheit, wo der Herkunftsort der Märtyrer zu lokalisieren ist[45], alle fehlenden Hinweise auf deren sozialen Stand und Hintergrund. Für uns wären derartige einordnende Hinweise wichtig, da wir etwa aus dem Bagradas-Gebiet mit seinen kaiserlichen Domänen die präzisesten Hinweise auf die Lage der sozialen Schicht der Colonen innerhalb der Proconsularis besitzen[46]. Es gibt zweifellos keinen stichhaltigen Beweis dafür, daß wir die uns überlieferten Märtyrernamen im Kreis der Colonen ansiedeln müssen, doch bieten gerade die Inschriften des Bagradas-Tales gute Hinweise dafür, daß Namen von *coloni*, die das römische Bürgerrecht besaßen, nicht selten auf einheimische ethnische Bevölkerungsschichten verweisen[47]. Diese Inschriften des Bagradas-Tales öffnen uns den Einblick in den seit früher Zeit herrschenden Konflikt zwischen *conductores* und *coloni*[48], da die *conductores* ihre Forderung nach zusätzlichen, nicht durch kaiserliche Verfügungen abgesichterten *munera* durchzusetzen suchten, wobei sie häufig mit den Finanzprocuratoren zusammenarbeiteten. Aus der In-

'Hodie martyres in caelis sumus'. This was to be the rallying-cry of African Christians against the Imperial authorities for the next two centuries. The religion of the Book allowed no other conclusion».

[45] Da der *proconsul Africae* diesen Prozeß leitete, ist die Zugehörigkeit zur *Africa Proconsularis* sicher, H. Dessau, *Scillium*, *RE* II A 1921 Sp. 819 f.; Y. Duval (vgl. Anm. 38) S. 691; T.D. Barnes (vgl. Anm. 6) S. 63 vermutet den Ort nahe Karthago, doch ist der Ort der Verhandlung kein ausreichendes Indiz.

[46] D.P. Kehoe, *The Economics of Agriculture of Roman Imperial Estates in North Africa*, Göttingen 1988 S. 28 ff.

[47] D.P. Kehoe (vgl. Anm. 46) S. 30 f.; 191 f.

[48] D. Flach, *Inschriftenuntersuchungen zum römischen Kolonat in Nordafrica*, «Chiron», 8, 1978 S. 441-492; J. Kolendo, *Le colonat en Afrique sous le Haut-Empire*, Paris 1976 S. 47-74.

schrift von Souk el-Khmis erfahren wir etwa, daß sich die *conductores*, allen voran Allius Maximus, im Einvernehmen mit dem *Procurator* sogar des Militärs bedient hatten, um ihre Forderungen durchzusetzen[49]. Nun, im September 181 beantwortete Commodus die schriftlich eingereichten Klagen der Colonen mit einem positiven Bescheid, der, wie von den *coloni* erbeten, auf die Hadrianische Gesetzgebung Bezug nahm[50]. Man kann es als bloßen Zufall werten, daß die von den Colonen beklagten Zustände gerade in der Zeit einen Höhepunkt erreichen, da sich in N.-Africa die ersten Christenprozesse nachweisen lassen; nichts aber spricht gegen die These, daß während der hier geschilderten Auseinandersetzungen die Behörden die Christen aufgegriffen haben, die aufgefallen oder von den *conductores* angezeigt worden waren, und die gerade in der Zeit des M. Aurelius häufig als Schadensverursacher vom Volk zur Anzeige gebracht worden waren[51]. Zudem fällt auf, daß nach dem Jahr 180 die Hinweise auf Martyrien in N.-Africa bis in die Severerzeit fast verstummen. Man hat, aufgrund einer entsprechenden Bemerkung Eusebs[52], diesen Umstand auf das Desinteresse des Commodus gegenüber den Christen zurückführen wollen[53], doch zeigt gerade der Bericht Tertullians, daß der Statthalter Vesponius Candidus es abgelehnt hatte, auf den Druck des Mobs hin Christen zu verurteilen[54], daß Commodus lediglich zu den juristischen Grundlagen Traians und Hadrians zurükkehren wollte, die besagten, daß anonymen Anzeigen nicht nachgegangen werden bzw. ungerechtfertigte Anzeigen den Verleumder treffen sollten[55]. Es spricht alles dafür, daß auf diese Weise die innere Ruhe wiedergewonnen werden sollte[56].

Es entspricht zweifellos in der damaligen Zeit nicht christlichem

[49] D. Flach (vgl. Anm. 48) S. 489: D. Die Inschrift von Souk el-Khmis, II 11-20.

[50] D. Flach (vgl. Anm. 48) S. 473-486: D. III 5 ff.; 24-30.

[51] A. Wlosok (vgl. Anm. 11) S. 24 f.

[52] Euseb. *hist. eccl.* V 21.

[53] W.H.C. Frend (vgl. Anm. 4) S. 314; C. Munier (vgl. Anm. 12) S. 240 f.; A.W. Ziegler, *Entwicklungstendenzen der frühchristlichen Staatslehre, Kyriakon*, Münster 1970, Bd. I (40-58) S. 47 spricht von einer «toleranten Regierung des Commodus».

[54] Tert. *Ad Scapulam* 4; zu *L. Vesponius Candidus Sallustius Sabinianus*: B.E. Thomasson (vgl. Anm. 11) Sp. 384 n. 109.

[55] Euseb. *hist. eccl.* IV 9; J. Molthagen (vgl. Anm. 16) S. 34.

[56] Es ist in diesem Zusammenhang nicht ohne Interesse, daß Tertullian, *Apolog.* 7, 3; *Scorpiac.* 10 vor allem die karthagische Judengemeinde für solche Anzeigen verantwortlich machte, was jedoch die römischen Behörden nicht unbedingt zum Eingreifen gegen die Christen veranlassen mußte.

Selbstverständnis, sich aktiv am Widerstand gegen den Staat zu beteiligen, ja ihn selbst zu betreiben[57]. Aber die Äußerung des Speratus, daß er nur das Reich Gottes anerkenne[58], deutet auch auf den politischen Konflikt hin. Gerade die häretischen Glaubensrichtungen mit ihrem rigorosen Purismus regten dazu an, die Zusammenarbeit mit dem heidnischen Staat zu überdenken. Auch an Tertullian läßt sich eine derartige Entwicklung erkennen: Wenn er auch immer wieder in seinen Schriften betonte, daß sich Christen als «Römer» und loyale Untertanen des Kaisers empfanden, so zeigen doch seine ab 196 veröffentlichten Schriften *De idololatria, Ad nationes* und das *Apopogeticum* sehr deutlich, daß die Zusammenarbeit mit dem heidnischen Staat Grenzen haben mußte, die von Tertullian immer enger und schärfer gezogen wurden. So leugnete er im *Apologeticum* (§ 38, 3) jegliches Interesse am römischen Staatswesen, da die Christen ja nur ein Ziel besäßen, nämlich diese Welt möglichst schnell zu verlassen[59]. In einem alles umfassenden Rumdumschlag verurteilte er jegliche Berufsausübung, die den Christen mit einer Form der Götterverehrung in Berührung bringt, und zwar den Astrologen und Künstler ebenso wie den Händler, der wie ein Heide nach Gewinn strebt; aber auch der Beruf des Bauern und Hirten war ihm suspekt, da deren Produkte als Gaben für Götteropfer mißbraucht würden[60]. Man muß vorsichtig sein, die Äußerungen Tertullians als allgemeingültige Empfehlungen in seiner Zeit zu definieren, aber es ist wichtig festzuhalten, daß er in dieser Haltung keineswegs alleine stand: Er traf sich darin mit den Forderungen häretischer Gruppen. Gerade aus Tertullian erfahren wir, daß das Martyrium als gottgefälliges Opfer, als Wegweiser für andere, weniger glaubensstarke Mitchristen notwendig ist: Das Martyrium ist der garantierte Eintritt in das ewige Leben[61], und so enden auch die *Acta Scillitanorum* mit der Feststellung des Nartzalus: *Hodie martyres in caelis sumus. Deo gratias*[62]. Es mag zweifellos auffallen, daß sich hier montanistisches Gedankengut Tertullians mit den «Acta» vergleichen läßt,

[57] M. Spanneut, *La non-violence chez les Pères africains avant Constantin, Kyriakon*, Münster 1970, Bd. I S. 36-39.

[58] Musurillo 6, 6.

[59] Tert. *Apolog.* 41, 5: *inprimis quia nihil nostra refert in hoc aevo nisi de eo quam celeriter excedere.*

[60] Tert. *De idololatria, passim.*

[61] Tert. *Scorpiac.* 5-6.

[62] Musurillo 6, 15; vgl. die im Apparat gebotene bemerkenswerte Handschriften-Variante: *et ita omnes simul martyrio coronati sunt et regnant cum Patre et Spiritu sanctu per omnia saecula saeculorum.*

doch muß die Frage nach der späteren christlichen Bearbeitung berücksichtigt werden[63]. Wenn sich Tertullian für eine solche Haltung aussprach, so zeigt dies, daß das Martyrium für ihn nicht nur geistiger Selbstzweck war, sondern vielmehr Zeichen der Opposition gegen den heidnischen Staat; denn nur der feige, schwache Christ — worunter er vor allem die christlichen Würden-(Amts-)träger verstanden wissen wollte[64] — flieht vor dem Martyrium, das der Widerstand gegen den Staat nach sich zieht. Man darf die Frage aufwerfen, ob Tertullian hier nur allgemein argumentierte, oder ob er nicht eher Zustände anprangerte, die gerade in «seiner» n.-africanischen Kirche um sich griffen und deren Zurückweisungen nicht ohne den Einfluß häretischer Glaubenselemente interpretierbar sind. Wenn dem aber so ist, sind wir gezwungen, das Zusammengehen von religiösem Widerstand und politischem Widerstand in vor-tertullianischer Zeit in N.-Africa zumindest in Erwägung zu ziehen, wobei, wie wir gesehen haben, die sozial geringeren Schichten und die Verbreitung der lateinischen Bibel einen weiteren Konnex bilden. Dies nicht zuletzt hinsichtlich der Frage, ob der christliche Widerstand gegen die heidnische weltliche Macht sich nicht auch gegen die von Rom geführte und von Tertullian als «lau» charakterisierte Westkirche richtete, die einen Lehr- und Hegemonialanspruch aufzubauen begann, der allerdings die vor allem in N.- Africa erkennbaren rigorosen Glaubensformen ablehnte, um zu einem Ausgleich mit der weltlichen Macht zu kommen. Dies aber hätte in der vom Großgrundbesitz beherrschten Landschaft = Provinz zu keiner Verbesserung sozialer Verhältnisse geführt.

[63] A. Wlosok (vgl. Anm. 11) S. 41.

[64] Tert. *Fuga* 11.

Federico Mario Beltrán Torreira

La Iglesia norteafricana y el problema de la cristianización de los pueblos indígenas en la época vándala

1. Introducción

Una conocida anécdota de juventud de San Fulgencio de Ruspe, transmitida por su biógrafo y discípulo Ferrando de Cartago (*Vit. Fulg.* 7), cuenta como aquél, harto de la persecución de los vándalos, optó por abandonar la Proconsular, dirigiéndose a la cercana — e insegura — Bizacena, «prefiriendo tener a los moros como vecinos, que seguir soportando a los molestísimos arrianos»[1].

Descontando lo que pueda haber de tópico en estas palabras, muy similares en efecto a otras de Orosio y Salviano[2], lo cierto es que la decisión de San Fulgencio parece contradecir la tesis tradicional, repetidamente enunciada, de un cristianismo norteafricano «colonial» ajeno, casi por completo, a la masa de población autóctona y por lo tanto destinado al fracaso[3]. La supuesta permanente equiparación entre territorio so-

[1] Ferrando, *Vit. Fulg.* 7: «Nolens ergo retribuere mala pro malis, et vitam suam sciens necessariam bonis, ne quam forsitam haereticorum violentiam denuo paterentur, ex illa provincia rursus egrediuntur, et ad vicina provinciae suae loca celeriter revertuntur, magis eligentes Mauros habere vicinos quam pati molestissimos arianos». Edición de G.G. LAPEYRE, *Ferrand, diacre de Carthage: Vie de Saint Fulgence de Ruspe*, París, 1929, pág. 45. El pasaje ha sido repetidamente analizado: CH. COURTOIS, *Les Vandales et l'Afrique*, París, 1955, págs. 351-352; H.J. DIESNER, *Das Vandalenreich. Aufstieg und Untergang*, Berlín, 1966, pág. 149, etc. Vide infra n. 37 y n. 38.

[2] Orosio, *Hist.* VII,41,7 (a quien sigue San Isidoro, *Hist. Goth.* 15) y Salviano, *De gub. Dei.* V,21. De manera similar, San Agustín, *Enarr. in Ps.* 148,10.

[3] Así opinaron, E. MERCIER, *La population indigène de l'Afrique sous la domination romaine, vandale et byzantine*, «Recueil de Constantine», 30, 1895/6, pág. 197-198; CH. DIEHL, *L'Afrique byzantine*, París, 1896, págs. 590-592 y muy especialmente J. MESNAGE, *Le Christianisme en Afrique. Origines, développement, extension*, «R. Afr.», 57 (1913), págs. 553-633 y *Le Christianisme en Afrique. Declin et extinction*, Argel-París, 1915, págs. 44-49, 112-113 y 268-284. Hasta el punto de que las opiniones de este último autor continúan siendo hoy comúnmente aceptadas: W.H.C. FREND, *The Christian Period in Mediterranean Africa c. AD. 200 to 700*, en J.D. FAGE (Dir.), *The Cambrigde History of Africa*, 2, Cambrigde, 1978, págs. 478-480 y K. BAUS, *El cristianismo norteafricano desde el comienzo de la dominación vándala hasta la invasión islamica*, en H. JEDIN (Dir.), *Manual de Historia de la Iglesia*, 2, Barcelona, 1980, págs. 829-831. Vide infra n. 14 a n. 16 y n. 21.

metido a las armas romanas y territorio cristianizado se ha venido explicando, como es sabido, por el conocido desdén del episcopado local (extensible al de todo el Imperio) hacia la acción misional allende el *limes*[4]. El caso de San Augustín, en cuya ingente obra falta de hecho cualquier reflexión catequética del alcance sobre la cristianización de los bereberes[5], y cuyo incidental arcercamiento al tema obedece sólo a motivaciones de índole escatológica, resultaría en ese sentido ejemplificador[6].

Tan sólo, apuntan algunos autores, el donatismo habría representando un serio intento por conectar con el eterno sustrato — antirromano y rural — indígena. Mas sus prelados tampoco mostrarían una especial inquietud por difundir el mensaje del cisma entre los pueblos insumisos a Roma[7]. Así, en vísperas de la invasión vándala, las fronteras imperiales norteafricanas seguirían coincidiendo en lo fundamental con el territorio cristianizado.

Enjuiciado de manera diversa por los historiadores, el periodo vándalo habría representado una importante, aunque negativa, modificación a este estado de cosas. Tanto los defensores de la teoría catastrofista como los partidarios de la continuidad estructural con los tiempos ba-

[4] V. SEUMOIS, *La Papauté et les Missions au cours des six premiers siècles,* París-Lovaina, 1951, págs. 60-73; E.A. THOMPSON, *Christianity and the Northern Barbarians*, «Nottingham Mediaeval Studies», 1, 1957, págs. 3-21; K. BAUS, *Erwägungen zu einer künftigen. Geschichte der christlichen Mission in der Spätantike (4. bis 6. Jahrhundert)*, en E. ISERLOH y K. REPGEN (Dirs.), «Reformata Reformanda», Festgabe für Hubert Jedin. Münster, 1965, págs. 22-38; W.H.C. FREND, *The Missions of the Early Church, 180-1700*, «Miscellanea Historiae Ecclesiasticae», 3, 1970, págs. 3-23 y E. MOLLAND, *L'antiquité chrétienne a-t-elle eu un programme et des méthodes missionaires?, ibid.*, págs. 53-61. Vide infra n. 16.

[5] Desde luego su finalidad básica fue siempre la de convertir a la población afrorromana: A. SANTOS HERNANDEZ, *Teología bíblico-patrística de las misiones.* Santander, 1962, págs. 206-214; K. BAUS y E. EWIG, *La actividad misionera*, en H. JEDIN, *op. cit.*, págs. 284-287.

[6] San Agustín, *Ep.* 47,2; 93,24; 199,46 etc. R.A. MARKUS, *«Saeculum». History and Society in the Theology of St. Augustine,* Cambrigde, 1970, págs. 19-20 y 39-41. Cuestión distinta es que sus testimonios resulten hoy preciosos para analizar la problemática del mundo bereber: R. THOUVENOT, *Saint Augustin et les Paiens, Hommages à Jean Bayet,* Bruselas, 1964, págs. 682-690; C. LEPELLEY, *La préfecture de tribu dans l'Afrique du Bas-Empire, Mélanges d'Histoire Ancienne offerts a William Seston,* Paris, 1974, págs. 285-295; A. MANDOUZE, *PCBE, AC,* págs. 932-933 («Publicola») y F. DECRET, *Les gentes barbarae asservies par Rome dans l'Afrique du V^e siècle*, «BCTH», 19, 1983, págs. 265-271.

[7] W.H.C. FREND, *The Christian Period...*, págs. 478-479. Este mismo autor ha defendido repetidamente la consideración del donatismo como movimiento «nacional/popular» bereber. Véase su ya clásica obra, *The Donatist Church,* Oxford, 1971. Un excelente comentario crítico y bibliografía actualizada, por R.A. MARKUS, *Christianity and Dissent in Roman North Africa: Changing Perspectives in Recent Work*, «Studies in Church History», 9, 1972, págs. 21-36. Vide infra n. 48 y n. 53.

joimperiales, coinciden en presentar a la nueva etapa como un periodo de decadencia religiosa, marcado por las persecuciones arrianas[8]. A la nueva posición defensiva de la, hasta entonces, hegemónica Iglesia católica se le uniría una general retracción del cristianismo en el territorio norteafricano. La pérdida de provincias enteras, ya por el Imperio ya por el reino vándalo (Mauritanias, amplias zonas de Numidia, Tripolitania e incluso Bizacena), significaría no sólo el fracaso de la romanización, sino también de la — por lo demas tímida — cristianización del mundo bereber[9]. A partir de entonces el tiempo jugaría definitivamente a favor del «Africa olvidada», territorio de difícil concreción espacial dado su continuo avance desde el siglo III y en el que el nacimiento de entidades políticas autónomas (los llamados «reinos moros») estaría determinado por un inevitable proceso de desromanización[10].

La pervivencia de numerosas, aunque estériles, comunidades cristianas (católicas como donatistas) en los territorios pertenecientes en su día al Imperio, así como el incuestionable barniz romanizante de la mayoría de dichos reinos, no representarían un serio obstáculo a esta evolución general[11]. La omnipresencia de las poblaciones nómadas, rurales y paganas — en suma indígenas —, sobre las que todavía conservaban la cultura clásica (urbana y cristiana a un tiempo) iría haciéndose cada vez más evidente según avanzaba el proceso de descomposición del estado vándalo[12]. El intento de imponer — *igne et ferro* — al arrianismo co-

[8] Para la situación del catolicismo en el periodo vándalo, K. BAUS, *El cristianismo norteafricano...*, págs. 815-824 (con bibliografía) e infra n. 32.

[9] J. MESNAGE, *Déclin et extinction...*, pags. 24-49 y 53-60; a quien siguen, S. GSELL *Le Christianisme en Oranie avant la conquête arabe*, «Bull. Oran», 50, 1929, págs. 25-28 y H. LECLERCQ, *Oran et Oranie*, «DACL», 12, 1936, cols. 2266-2271. Vide *infra* n. 15.

[10] Sobre el «Africa olvidada» y los reinos moros, véase especialmente: CH. COURTOIS, *op. cit.*, págs. 65-125, 325-352. Pero contrástese con C. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique romaine au Bas-Empire*, 1, París, 1979, págs. 37-57. Vide *infra* n. 23 y n. 38.

[11] Para los estados indígenas, añádanse: J. CARCOPINO, *Un empereur maure inconnu d'après une inscription latine récemment découverte dans l'Aurès*, «REA», 46, 1944, págs. 94-120; *Encore Masties, L'empereur maure inconnu*, «R. Afr.», 100, 1956, págs. 339-348; *Profils de conquerants,* París, 1961, págs. 396-403; H.J. DIESNER, *Der Untergang der römischen Herrschaft in Nordafrika,* Weimar, 1964, págs. 151-164; CH. E. DUFORCQ, *Berberie et Ibérie médiévales: un problème de rupture*, «RH», 240, 1968, págs. 293-324; P. SALAMA, *De Roma al Islam*, en G. MOKHTAR (Dir.), *Historia General de Africa (Unesco)*, 2, Madrid, 1983, págs. 517-520 y G. CAMPS, *«Rex gentium Maurorum et Romanorum». Recherches sur les royaumes de Maurétanie des VI^e et VII^e siècles*, «Ant. Afr.», 20, 1984, págs. 183-218; P.-A. FÉVRIER, *Masuna et Masties, ibid.*, 24, 1988, págs 133-147 y P. MORIZOT, *Pour une nouvelle lecture de l'elogium de Masties, ibid.*, 25, 1989, págs. 263-284. Vide infra n. 31.

[12] Sobre la decadencia vándala frente a los bereberes, G.G. LAPEYRE, *Saint Fulgence de Ruspe. Un évêque catholique africain sous la domination vandale,* París, 1929, págs. 186-188; CH. COURTOIS, *op. cit.*, págs. 340-352; J. DESANGES, *La dernière retraite de Gé-*

mo religión oficial habría provocado en suma no sólo la decadencia de la, en tiempos, pujante Iglesia católica, sino favorecido también la extinción de la fe cristiana en las regiones ahora limítrofes con el decaído poder vándalo[13].

Pese a su brillantez inicial, la «Reconquista» justinianea no conseguiría devolver tampoco a las provincias norteafricanas (muy disminuidas de hecho desde el punto de vista territorial) el esplendor de los tiempos del Bajo Imperio. La imagen de una ciudadela permanentemente asediada por las tribus bereberes, y entregada de forma febril y suicida a las querellas teológicas y a los complots políticos, resume la opinión que la historiografía ha venido dando del Africa bizantina desde fines del siglo pasado[14].

Sin embargo, y en esto la opinión tradicional vuelve a caracterizarse por el consenso, la nueva época habría representado un giro radical en lo relativo a la conocida actitud de desdén de la Iglesia norteafricana hacia la fe de los indígenas. Coincidiendo con la *Recuperatio Imperii,* se habrían también reanudado las labores misionales entre las tribus, in-

limer, «CT», 7, 1959, págs. 429-435; H.J. DIESNER, *Das Vandalenreich...*, págs. 145-150, *Grenzen und Grenzverteidigung des Vandalenreiches,* en *Studi in onore di Edoardo Volterra*, 3. Roma, 1969, págs. 481-490 y D. PRINGLE, *The Defence of Byzantine Africa from Justinian to the Arab Conquest,* Oxford, 1981, págs. 13-16. Vide *infra* n. 40.

[13] La decadencia del catolicismo en epoca vándala ha sido destacada (exageradamente) por W.H.C. FREND, *The Donatist Church...*, págs. 301-303 y *The Christian Period...*, págs. 479-480. Vide supra n. 8 e infra n. 32. Sobre una hipotética conversión al arrianismo de ciertas tribus moras al calor de la influencia vándala: J. MESNAGE, *Déclin et extinction...*, págs. 49, 80-81; J. CARCOPINO, *Le Maroc antique,* París, 1948, pág. 301; *Profils de conquerants...*, págs. 407-408 y en especial, C.J. SPEEL, *The Disappearance of Christianity from North Africa in the Wake of the Rise of Islam*, «Church. History», 29, 1960, págs. 379-397. En contra, acertadamente, W.E. KAEGI, *Arianism and the Byzantine Army in Africa, 533-546*, «Traditio», 21, 1965, págs. 51-53. Pero ninguno de estos autores tiene en cuenta la sorprendente noticia de *Vit. Pat. Emer.* XVIII, 42, que nos habla del destierro y predicación en la Mauritania Tingitana hacia 590, del obispo visigodo arriano Sunna: L.A. GARCIA MORENO, *Prosopografia del Reino visigodo de Toledo.* Salamanca, 1974, págs. 224-225.

[14] Asi CH. DIEHL, *op. cit.*, págs. 535-562, a quien siguen infinidad de autores: E. MERCIER, *op. cit.*, págs. 180-199; H. LECLERCQ, *L'Afrique chrétienne*, 2, París, 1904, págs. 214-323; J. MESNAGE, *op. cit.*, págs. 51-72; R. DEVREESSE, *L'Eglise d'Afrique durant l'occupation byzantine*, «MEFRA», 57, 1940, págs. 143-166; CH. COURTOIS, *De Rome a l'Islam*, «R. Afr.», 86, 1942, págs. 36-40; CH. SAUMAGNE, *Points de vue sur la reconquête byzantine de l'Afrique au VII^e siècle*, «CT», 7, 1959, págs. 294-297; H.J. DIESNER, *Der Untergang...*, págs. 66-78; K. BELKHODJA, *L'Afrique byzantine a la fin du VI^e et au début du VII^e siècle*, «Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée», 8 bis, 1970, págs. 55-65; W.H.C. FREND, *op. cit.*, págs. 485-489, etc. Pero vide *infra* n. 23. En concreto, para la reducción territorial del dominio bizantino respecto al de epoca tardorromana: P. TROUSSET, *Les fines antiquae et la reconquête byzantine en Afrique*, «BCTH», 19, 1983, págs. 361-376.

sumisas o no, de los territorios fronterizos, mas ahora (y a diferencia de lo que había acontecido en tiempos bajoimperiales), de modo permanente y sistemático. Encuadrada en la estrategia general de pacificación de los límites imperiales, la cristianización de los bereberes cumpliría así un doble objetivo político y religioso, tal y como Procopio de Cesarea, Corippo o Juan de Biclaro ponen de manifiesto[15]. Por vez primera las fronteras políticas no coincidirían exactamente con las de la cristiandad. La Iglesia norteafricana, siguiendo las órdenes de Constantinopla, habría comprendido al fin al importancia de la misión indígena. La religión precedía en suma a las banderas[16].

Por desgracia, y siempre según la opinión tradicional, el cambio se habría producido demasiado tarde. A la creciente presión de nuevos pueblos nómadas, caracterizados por su ferocidad y paganismo[17], vino a unírsele desde mediados del siglo VII una amenaza aún más grave como fue la de los árabes[18]. El prometedor avance de la fe cristiana entre los bereberes, atestiguado por las propias fuentes musulmanas, sufriría así un brusco e inesperado colapso. Con una fe todavía balbuciente, las comunidades indígenas abandonadas a su suerte no podrían resistir durante mucho tiempo la inevitable atracción del nuevo credo islámico, y las apostasías se harían ya generales desde principios del siglo VIII[19]. Ex-

[15] CH. DIEHL, *op. cit.*, págs. 324-330, 527-528; H. LECLERCQ, *op. cit.*, págs. 295-299; J. MESNAGE, *op. cit.*, págs. 61-72; L. DUCHESNE, *L'Eglise au VI^e siècle*, París, 1925, págs. 650-652; R. AIGRAIN, *La fin de l'Afrique chrétienne*, en A. FLICHE y V. MARTIN (Dirs.), *Histoire de L'Eglise*, 5, París, 1938, págs. 220-223 y especialmente A. AUDOLLENT, *La diffusion du christianisme en Afrique au sud des territoires soumis a Rome, après le V^e siècle*, «CRAI» 1942, págs. 211-216.

[16] Sobre la concepción político-religiosa de la misión bizantina: H.G. BECK, *Christliche Mission und politische Propaganda in byzantinischen Reich, «Settimane di Studio sull'Alto Medioevo (Spoleto)»*, 14, 1967, págs. 649-674, 685-694 y *La actividad misionera de la primitiva Iglesia imperial bizantina*, en H. JEDIN, *op. cit.*, págs. 682-688. Vide supra n. 4 e infra n. 53.

[17] Así especialmente, W.H.C. FREND, *North Africa and Europe in the Early Middle Ages*, «Transactions of the Royal Historical Society», 5, 1955, págs. 61-72; *Nomads and Christianity in the Middle Ages*, «The Journal of Ecclesiastical History», 26, 1975, págs. 209-214 y *The End of Byzantine North Africa: Some Evidence of Transitions*, «BCTH», 19, 1983, págs. 394-397. En concreto, para Tripolitania, D.J. MATTINGLY, *The Laguatan: a Libyan Tribal Confederation in the Later Roman Empire*, «Libyan Studies», 14, 1983, págs. 96-108 y *Libyans and the limes: Culture and Society in Roman Tripolitania*, «Ant. Afr.», 23, 1987, págs. 71-94.

[18] La bibliografía es enorme, remitimos a las síntesis de E.F. GAUTIER, *Le passé de l'Afrique du Nord. Les siècles obscurs.* París, 1942, págs. 247-280 y M. BRETT, *The Arab Conquest and the Rise of Islam in North Africa*, en J.D. FAGE, págs. 505-513.

[19] J. MESNAGE, *op. cit.*, págs. 73-177 y G. CAMPS, *Comment la Berbérie est devenue le Maghreb arabe*, «Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée», 35, 1983, págs. 7-24. La existencia de tribus bereberes judías, afirmada por J. MESNAGE, *op. cit.*, págs.

tinguida también progresivamente la estructura episcopal con la derrota bizantina, algunas comunidades cristianas pervivirían en el Magreb hasta bien entrado el siglo XI. Se trataba sin embargo de casos aislados y excepcionales, restos de un mundo definitivamente muerto[20].

En realidad, todo lo expuesto anteriormente forma parte de una visión más general de la historia del norte de Africa que, hasta hace pocos años, ha podido considerarse canónica. Los partidarios de esta que se ha venido aquí denominando «postura tradicional» se caracterizan, pese a grandes diferencias de matiz, por partir del presupuesto de la desromanización final (o mejor dicho, del «fracaso» de la romanización), para enjuiciar desde esa perspectiva los diversos aspectos — también el religioso — de la historia tardoantigua y altomedieval norteafricana. No puede extrañar por lo tanto que el pesimismo, e incluso el catastrofismo, sean la nota dominante en la mayoría de estos autores. La obsesión por definir en clave de decadencia y revuelta lo que quizás no sea otra cosa que evolución ha llevado lógicamente a la búsqueda de culpables, a los que responsabilizar del fracaso del Africa romana.

Sin duda los «villanos» preferidos han sido siempre los indígenas — insumisos o no — a cuyo irreductible «espíritu de independencia y anarquía» se achacan el permanente estado de inseguridad fronteriza, la decadencia agrícola, comercial y urbana a partir del siglo IV, el donatismo y, en suma, el rechazo de la romanización[21]. Junto a estos, los

92-112 y M. SIMON, *Le Judaïsme berbère dans l'Afrique ancienne (1946)*, en *Recherches d'Histoire Judéo-chrétienne,* París-La Haya, 1962, págs. 81-84, ha sido cuestionada acertadamente: M. TALBI, *Un nouveau fragment de l'histoire de l'Occident musulman (62-196/682-812). L'epopée d'Al-Kahina*, «CT», 19, 1971, págs. 41-43; le sigue, J. DEJEUX, *La Kahina: de l'histoire à la fiction littéraire*, «Stud. Magr.», 15, 1983, págs. 7-8.

[20] D. RATTINGER, *Der Untergang der Kirchen Nordafrikas im Mittelalter*, «Zeitschrift für Katholische Theologie», 10, 1886, págs. 481-496; H. LECLERCQ, *op. cit.*, págs. 317-323; J. MESNAGE, *op. cit.*, págs. 179-290; E. BUONAIUTI, *Il Cristianesimo nell'Africa romana,* Bari, 1928, págs. 439-447; W. SESTON, *Sur les derniers temps du Christianisme en Afrique*, «MEFRA», 53, 1936, págs. 101-124; G. MARCAIS, *La Berbérie au IX^e siècle d'après El-Ya'-qoûbî*, «R. Afr.», 85, 1941, págs. 45-52; CH. COURTOIS, *Grégoire VII et l'Afrique du Nord. Remarques sur les communautés chrétiennes d'Afrique au XI^e siècle*, «RH», 195, 1945, págs. 97-122, 193-226 y A. MAHJOUBI, *Nouveau témoignage épigraphique sur la communauté chrétienne de Kairouan au XI^e siècle*, «Africa», 1, 1966, págs. 85-103. No nos ha resultado accesible la obra de M. DALL'ARCHE, *Scomparsa del cristianesimo ed espansione dell'Islam nell'Africa settentrionale,* Roma, 1967. Vide *infra* n. 55. En concreto, para la defección del episcopado tras la derrota bizantina, A. CAMERON, *Byzantine Africa: The Literary Evidence*, en J.H. HUMPHREY (Ed.), *Excavations at Carthage 1978 (University of Michigan)*, 7 Ann Arbor, 1982, págs. 61-62.

[21] Buenos resúmenes de las teorías tradicionales y su crítica, por M. BÉNABOU, *La résistance africaine à la romanisation,* Paris, 1976, págs. 579-589 y C. LEPELLEY, *Les cités de l'Afrique...*, págs. 15-21. Vide *supra* n. 3 e *infra* n. 23. La historiografía tradicional no hacía por otro lado sino resucitar el tópico de la «barbarie», heredado de época clásica:

vándalos (cuya simple mención suele evocar la idea de violencia gratuita) han tenido, también desde siempre, el triste privilegio de identificarse con la barbarie, la herejía y la persecución religiosa, a lo que habría que añadir el desgobierno político y la decadencia económica[22].

Estas opiniones tradicionales, basadas demasiado a menudo en la mera lectura de las fuentes literarias, han venido recibiendo en los últimos años fuertes embates desde el campo arqueológico. La creciente ampliación de la base documental ha permitido así arrumbar tópicos como los de la decadencia económica y urbana norteafricana en tiempos del Bajo Imperio, el permanente estado de sitio del periodo bizantino o, en suma, la omnipresencia del «Africa olvidada» sobre las regiones de pujante vida romana. Las fuertes disparidades espaciales — a menudo incluso a nivel local —, la lenta transformación de las estructuras socioeconómicas y la más compleja imbricación de los mundos bereber y romano son, por el contrario, algunos de los aspectos que los últimos estudios han venido a poner de manifiesto[23].

2. El cristianismo indígena en la época vándala: por un nuevo «estado de la cuestión»

Desgraciadamente esta renovación metodológica, que lo es también documental, apenas se ha aplicado al campo religioso. La lectura de unas fuentes repetidamente utilizadas y, sobre todo, el mantenimiento de unas

A. CAMERON, *op. cit.*, págs. 36, 39-41; P.-A. FEVRIER, *Le maure ambigu ou les pièges du discours*, «BCTH», 19, 1983, págs. 291-306 e Y. MODÉRAN, *Corippe et l'occupation byzantine de l'Afrique: pour une nouvelle lecture de la Johannide*, «Ant. Afr.», 22, 1986, págs. 195-212.

[22] H.J. DIESNER, *Der Untergang...*, págs. 164-169. Una adecuada crítica al concepto de «vandalismo», por CH. COURTOIS, *Les Vandales...*, págs. 58-64; últimamente, C. BOURGEOIS, *Les Vandales, le vandalisme et l'Afrique*, «Ant. Afr.», 16, 1980, págs. 213-228.

[23] P. LEVEAU, *L'opposition de la montagne et de la plaine dans l'historiographie de l'Afrique du Nord antique*, «Annales de Géographie», 86, 1977, págs. 201-205; D. PRINGLE, *op.cit.*, págs. 109-120; G.G. KOENIG, *Vandalische Grabfunde des 5. und 6. Jhs.*, «Madrider Mitteilungen», 22, 1981, págs. 299-360; F.M. CLOVER, *Carthage and the Vandals,* en *Excavations at Carthage...*, págs. 1-22; A. CAMERON, *op. cit., ibid.*, págs. 29-62; P. SALAMA, *Economie monétaire de l'Afrique du Nord dans l'Antiquité Tardive*, «BCTH», 19, 1983, págs. 183-203; J. DURLIAT, *Les finances municipales africaines de Constantin aux Aghlabides, ibid,* págs. 377-386; Y. THÉBERT, *L'évolution urbaine dans les provinces orientales de l'Afrique romaine tardive*, «Opus», 2, 1983, págs. 99-131; P.-A. FÉVRIER, *Approches récentes de l'Afrique byzantine*, «Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée», 35, 1983, págs. 25-53 y, para una época anterior, M. EUZENNAT, *Les troubles de Maurétanie*, «CRAI», 1984, págs. 372-393. Vide *supra* n. 10.

perspectivas de análisis consideradas seguras desde hace más de medio siglo conducen al esteril resultado antes expuesto. Un resultado en el que sólo la época bizantina habría representado un giro drástico — por lo demás tardío — respecto a la cristianización de las poblaciones bereberes.

El objetivo del presente trabajo es, en ese sentido, el de señalar (necesariamente de forma resumida y abierta a futuras investigaciones) la inconsistencia del argumento tradicional, adelantando al periodo vándalo un movimiento — el de la misión católica entre los indígenas — que continuaría, aunque con distintos presupuestos, en la época bizantina[24].

Desde el punto de vista arqueológico, los testimonios materiales y epigráficos de carácter paleocristiano en el territorio no perteneciente al reino vándalo son indudablemente numerosos para los siglos V y VI. Sin afán de mostrarnos exhaustivos, valdrá la pena recordar los ejemplos de Breviglieri, Wadi Gsea y Gasr Maamura en Tripolitania[25]; Arris, macizo del Aurés y Djebel Nif en-Nser en Numidia[26]; *Sitifis*, Djidel, montes Zab y Chott-El-Hodna en Mauritania Sitifense[27]; *Pomaria, Taranamusa Castra, Altava,* Berrouaghia, los llamados «Djedar», Tiaret, *Ala Miliaria*, etc. en Mauritania Cesariense[28]; Siour y *Volubilis* en Mauritania Tingitana[29] y, más allá del *limes*, Djorf-Torba[30].

Se trata casi siempre de comunidades, rurales como urbanas, en donde resulta difícil señalar una cronología rigurosamente exacta, dada la parquedad de las fuentes conservadas. De hecho, estos y otros muchos emplazamientos nos son a menudo sólo conocidos gracias a las excavaciones. Sin embargo, resulta también evidente en la mayoría de los casos la falta de solución de continuidad entre los periodos bajoimperial y bizantino o subromano. Sin entrar en el espinoso tema de determinar a qué exacta adscripción religiosa (católica o donatista) corresponden estas comunidades, resulta lícito concluir que la fe cristiana en absoluto se extinguió en los territorios norteafricanos no integrados en el reino vándalo. Por el contrario, la tenaz resistencia de ciertos hábitos culturales antiguos, como la lengua latina y el entramado jurídico-institucional en el nebuloso mundo del «Africa olvidada», encuentra su mejor expresión en la continuidad — e incluso auge — del factor religioso. Un mundo en suma subromano, híbrido desde el punto de vista étnico, fraccionado en numerosas e inestables jefaturas políticas y de claro predominio rural ya, mas también fundamentalmente cristiano[31].

[24] El único estudio de conjunto hasta la fecha es el ya citado de A. AUDOLLENT, *La diffusion du christianisme...*; aquí en especial, págs. 207-210. Añádase el renovador trabajo de G. CAMPS, *«Rex gentium Maurorum...»*, págs. 191, 199-200, 206-215, quien sin embargo sigue apostando por un movimiento misional de época bizantina. Vide *supra* n. 15 e *infra* n. 55.

[25] En general, para el cristianismo tardío en Tripolitania y Fezzan: P. ROMANELLI, *Le Sedi Episcopali della Tripolitania antica*, «Atti della Pontificia Academia Romana di Archeologia», 4, 1926, págs. 163-166; J.B. WARD PERKINS y R.G. GOODCHILD, *The Christian Antiquities of Tripolitania*, «Archaeologia», 95, 1953, págs. 1-83 (fundamental); D. OATES, *Ancient Settlement in the Tripolitania Gebel, II: the Berber Period*, «Papers of the British School at Rome», 22, 1954, págs. 104-113; A. DI VITA, *La diffusione del Cristianesimo nell'interno della Tripolitania attraverso i monumenti e sue sopravvivenze nella Tripolitania araba*, «QAL», 5, 1967, págs. 121-142: R.C.C. LAW, *The Garamantes and Trans-saharan Enterprise in Classical Times*, «Journal of African Studies», 8, 1967, pág. 199; G. DE ANGELIS (Et alii), *Il complesso paleocristiano di Breviglieri (El-Kadra)*, «QAL», 7, 1975, págs. 150-156 y D.J. MATTINGLY, *Libyans and the limes...*, págs. 89-93 (demasiado pesimista). Vide *infra* n. 35, n. 37 y n. 55.

[26] El mejor estudio de conjunto sigue siendo, pese a su principal defecto (identificación de cualquier vestigio de cristianismo bereber con «donatismo»), la obra de A. BERTHIER, *Le vestiges du Christianisme antique dans la Numidie centrale*, Argel, 1943. Véase una acertada, aunque no global critica, en Y. DUVAL, *«Loca Sanctorum Africae». Le culte des martyrs en Afrique du IV^e au VII^e siècle,* París-Roma, 1982, págs. 443-446, 487-489; vide infra n. 46. Añádanse: F. LOGEART y L. LESCHI, *Les épitaphes funéraires chrétiennes du Djebel Nif en-Nser*, «R. Afr.», 84, 1940, págs. 5-29/35; J. DESANGES, *Un témoignage peu connu de Procope sur la Numidie vandale et byzantine*, «Byzantion», 33, 1963, págs. 49-63 y *Abaritana Provincia, Encyclopédie Berbère*, 1, 1984, págs. 57-59. Vide *supra* n. 11 e *infra* n. 51.

[27] P. MASSIERA, *Inscriptions chrétiennes de Maurétanie Sitifienne*, «R. Afr.», 100, 1956, págs. 319-321; J. DESANGES, *Un témoignage...*, págs. 62-63; P.-A. FÉVRIER, *Martyrs, polémique et politique en Afrique (IV^e-V^e siècle)*, «RHCM», 1, 1966, págs. 8-18 y G. CAMPS, *op. cit.*, págs. 199-200. Vide *infra* n. 36 y n. 40.

[28] Superado en numerosos aspectos, el mejor estudio de conjunto sigue siendo sin embargo el de S. GSELL, *Le christianisme en Oranie...*, págs. 17-32, a quien sigue H. LECLERQ, *Oran et Oranie...*, cols. 2255-2273. Añádanse: A. AUDOLLENT, *Sur un groupe d'inscriptions de Pomaria (Tlemcen) en Maurétanie Césarienne*, «MEFRA», 12 — Supplément —, 1892, págs. 127-136, seguido por H. LECLERQ, *Domus Aeterna*, «DACL», 4, 1921, cols. 1446-1448; E. ALBERTINI, *Inscription chrétienne des environs de Berrouaghia (Alger)*, «CRAI», 1925, págs. 261-266; W. SESTON, *Le monastère d'Ain-Tamda et les origines de l'architecture monastique en Afrique du Nord*, «MEFRA», 51, 1934, págs. 82-86; H. LECLERCQ, *Mouzaiaville*, «DACL», 12, 1935, cols. 377-378; P. CADENAT, *Vestiges paléochrétiens dans la région de Tiaret*, «Libyca», 5, 1957, págs. 77-103; C. LEPELLEY, *La préfecture de tribu...*, págs. 292-294; Y. DUVAL, *op. cit.*, págs. 508-509; G. CAMPS, *op. cit.*, págs. 190-192, 201-208; P. SALAMA, *Ala Miliaria, Encyclopédie Berbère*, 3, 1986, págs. 433-437 y P. COURTOT, *Altava, ibid.*, págs. 548-551. No hemos podido consultar la obra de F.K. KADRA, *Les Djedars. Monuments funéraires berbères de la region de Frenda*, Argel, 1983. Vide *infra* n. 42 a n. 55.

[29] J. CARCOPINO, *Le Maroc antique...*, págs. 288-304; R. THOUVENOT, *Les origines chrétiennes en Maurétanie Tingitane*, «REA», 71, 1969, págs. 364-378 y G. CAMPS, *op. cit.*, págs. 213-214. Vide *infra* n. 55.

[30] *Ibid.*, págs. 208-212 y *De Masuna à Koceila. Les destinées de la Maurétanie aux VI^e et VII^e siècles*, «BCTH», 19, 1983, pág. 325. Vide *infra* n. 52.

[31] B.H. WARMINGTON, *The North African Provinces from Diocletian to the Vandal Conquest*, Cambrigde, 1954, págs. 69-75; M. CANARD, *Les travaux de T. Lewicki concernant le Maghrib et en particulier les Ibâdites*, «R. Afr.», 103, 1959, págs. 357-361; P.-A. FÉVRIER, *Evolution des formes de l'écrit en Afrique du Nord à la fin de l'Antiquité et durant le Haut Moyen Age, Tardoantico e Alto Medioevo,* Roma, 1968, págs. 201-221; P.

¿Se trata en cualquier caso de un fénomeno decadente, simple resultado del aislamiento de regiones previamente romanizadas, o por el contrario de una nueva y esperanzadora fase del cristianismo norteafricano? Una reposada lectura de las fuentes permite afirmar, en contra de la opinión tradicional, justamente la segunda hipótesis.

Renunciando de antemano a exponer el complicado tema de la situación religiosa en el reino vándalo, parece obligado aceptar el dato de las persecuciones arrianas como punto fundamental de arranque[32]. Sabido es que, transcurridos los primeros años después de la invasión y pese a la sombría imagen que gustan ofrecer los autores católicos coetáneos, la política religiosa de los reyes vándalos distó de ser permanentemente sanguinaria. Por el contrario, la represión anticatólica adoptó casi siempre criterios selectivos, centrándose especialmente en el grupo episcopal. Sin duda, el principal método utilizado fue el destierro, con el que en suma se perseguía el descabezamiento de la estructura eclesiástica mediante la no provisión de las sedes. Organizado de acuerdo con una complicada red diocesana, expresión de la pujante vida municipal, el catolicismo norteafricano no podía subsistir sin sus prelados. Ausentes éstos, el triunfo de la Iglesia arriana, ahora oficial, sería sólo cuestión de tiempo[33].

Para lo que aquí interesa, el fenómeno del exilio, aunque muy negativo para la causa de la ortodoxia en las provincias sometidas a los vándalos (Proconsular y Bizacena fundamentalmente), vino a favorecer de manera decisiva la cristianización de los territorios fronterizos, hasta entonces casi ajenos a toda iniciativa misional. Al mismo tiempo, en las

BROWN, *Christianity and Local Culture in Late Roman Africa (1968)*, en *Religion and Society in the Age of St. Augustine,* Londres, 1972, págs. 279-300 y S. LANCEL, *La fin et la survie de la latinité en Afrique du Nord. Etat des questions*, «REL», 59, 1981, págs. 269-297. *Vide supra* n. 10, n. 11 e *infra* n. 55.

32 Remitimos a los estudios generales de H. LECLERQ, *L'Afrique chrétienne...*, págs. 143-213; A. AUDOLLENT, *Afrique*, «DHGE», 1, 1912, cols. 823-833; J. MESNAGE, *op. cit.*, págs. 1-49; E. BUONAIUTI, *op. cit.*, págs. 399-414; G.G. LAPEYRE, *L'ancien Eglise de Carthage*, 2, Argel-París, 1932, págs. 11-151 (apologéticos); CH. COURTOIS, *op. cit.*, págs. 389-310; P. COURCELLE, *Histoire littéraire des grandes invasions germaniques*, París, 1964, págs. 115-139, 183-199 y H.J. DIESNER, *Das Vandalenreich...*, págs. 137-141 (fundamentales). Añádase, Y. DUVAL, *op. cit.*, págs. 490-491. Vide *supra* n. 8.

33 H.J. DIESNER, *Zur Katholikenverfolgung Hunerichs*, «Theologische Literaturzeitung», 90, 1965, cols. 893-896. Para la Iglesia arriana y su organización, L. SCHMIDT, *Histoire des Vandales,* París, 1953, págs. 225-229 y CH. COURTOIS, *op. cit.*, págs. 225-228. Sobre la equívoca actitud del monacato ortodoxo durante el periodo vándalo, véase nuestro trabajo, actualmente en prensa, *De San Agustín a la «Reconquista» justinianea: ¿continuidad o cambio en el monacato norteafricano?, Actas del Congreso Internacional «Espacios y tiempos en el Monacato»*, León, 1988.

regiones libres de vándalos, e igualmente perdidas por el Imperio, se producía un movimento de reorganización eclesiástica de claro matiz autonomista (especialmente obvio en Mauritania Cesariense), que iba a favorecer también la difusión de la fe cristiana entre los indígenas. De la confluencia de ambas corrientes resultaría en suma, la cristianización de buena parte del país bereber, tradicionalmente atribuida a las misiones de época bizantina.

Las acciones catequéticas, producto del destierro en los territorios limítrofes formalmente sometidos a las autoridades vándalas, nos son bien conocidas gracias al testimonio de Víctor de Vita y su *Historia Persecutionis*[34]. En tiempos de Genserico, el exilio de ciertos esclavos cristianos al desierto de *Caprapicti*, en tierras del príncipe moro Capsur (verosímilmente la región de los «Arzuges», entre Bizacena y Tripolitania), permitió la conversión de gran número de indígenas. Tras bautizarles, los circunstanciales misioneros cedieron su puesto a clérigos enviados al efecto por un obispo cercano, construyéndose entonces una iglesia, y asegurándose así de modo permanente la cura pastoral[35]. Sin duda, la generalización en tiempos de Hunerico de los exilios sacerdotales permitió que el fenómeno de la misión indígena se afianzara y ampliase a otros territorios. En concreto, la zona de Chott-El-Hodna en Mauritania Sitifense parece haber servido como lugar de confinamiento para miles de clérigos, según los testimonios de Víctor de Vita y Víctor de Tunnuna[36].

Pese a ciertas noticias, literarias como epigráficas, relativas a violencias ejercidas por indígenas contra sacerdotes católicos, el espíritu de

34 El mejor estudio sigue siendo, indiscutiblemente, el de CH. COURTOIS, *Victor de Vita et son œuvre*, Argel, 1954. Añádanse, H.I. MARROU, *La valeur historique de Victor de Vita*, «CT», 15, 1967, págs. 205-208; A. MANDOUZE, *PCBE, AC*, págs. 1175-1176 («Victor 64»); M. SIMONETTI, *La produzione letteraria latina fra romani e barbari (sec. V-VIII)*, Roma, 1986, págs. 39-41 y S. LANCEL, *Victor de Vita et la Carthage vandale, L'Africa romana*, VI, págs. 649-661.

35 *Hist. Persec.* I,11; 35-38. Edición de C. HALM, *MGH A/A*, III/1, Berlín, 1879, págs. 9-10. Sobre estos hechos, A. AUDOLLENT, *La diffusion du christianisme...*, págs. 207-210; CH. COURTOIS, *op. cit.*, págs. 37-38 y A. MANDOUZE, *op. cit.*, págs. 710-711 («Martinianus 3»). Para la *Regio Arzugum*, A. AUDOLLENT, *Arzuges*, «DHGE», 4, 1930, cols. 863-865 y J. DESANGES, *Arzuges, Encyclopédie Berbère*, 6, 1989, págs. 950-952.

36 Aunque sin cesar naturalmente los destierros a los confines de Bizacena. *Hist. Persec.* II,8;26; II,12;37 y III,11;42-43. Edic. cit., págs. 19, 21 y 51 respectivamente. Víctor de Tunnuna, *Chron.* 479,1, Edición de T. MOMMSEN, *MGH A/A*, XI. Berlin, 1894, pág. 189. Sobre estos hechos, A. AUDOLLENT, *op. cit.*, pág. 210; CH. COURTOIS, *op. cit.*, págs. 38-39. Añádase el testimonio — cronológicamente inseguro — de *Burgus Speculatorius*: D. PRINGLE, *op.cit.*, págs. 280 y 346. Vide *supra* n. 27 e *infra* n. 40 y n. 41.

colaboración entre ambas comunidades debió ser la tónica general[37]. De ello se hace eco, en efecto, la *Vita Fulgentii* de Ferrando de Cartago. Aparte de la anécdota, ya mencionada, sobre el autoexilio de San Fulgencio a tierras moras huyendo de la persecución arriana, la misma fuente nos informa de la favorable acogida que la población de las *ignotae regiones* de Bizacena dispensó a la comunidad monástica emigrada[38]. Por su parte, Procopio de Cesarea, narrando hechos acaecidos en el suroeste de la citada provincia a fines del reinado de Trasamundo, no duda en contraponer la respetuosa actitud del jefe indígena Cabaón y su pueblo hacia la religión católica con la intolerancia y ferocidad de los vándalos[39]. La situación de práctica independencia, que los reinos indígenas colindantes con el territorio vándalo irían adquiriendo desde la época de Hunerico, debió verse sin duda favorecida (de manera similar a lo que ocurre en las provincias occidentales) por su acercamiento a la población afrorromana y, en suma, al catolicismo[40].

El hecho de que entre los reinados de Hunerico y Trasamundo se fueran sustituyendo las zonas tradicionales de destierro por otras no africanas, como Córcega y Cerdeña, parece indicar la progresiva toma de conciencia por parte de las autoridades del peligro que esta alianza católico-bereber representaba[41]. Alianza surgida en gran parte al calor de un asistemático, pero profundo, movimiento misional que los propios vándalos habían auspiciado inconcientemente.

[37] San Agustín, *Ep.* 220,7-8; San León I, *Ep.* 12,8 y 11. Edición en *PL*, 54, cols. 653 y 655; Ferrando, *Vit. Fulg.* 5, 6 y 28. Edic. cit., págs. 33, 37 y 141 respectivamente. Los testimonios epigráficos son por lo demás motivo de discusión: H. LECLERQ, *Mouzaiaville...*, col. 378; CH. COURTOIS, *Les Vandales...*, pág. 159 y G. CAMPS, *Rex gentium Maurorum...*, págs. 193-194. Una inscripción de Ain Zara en Tripolitania, fechada en época vándala por S. AURIGEMMA, *L'Area cementeriale cristiana di Ain Zara*, Roma, 1932, págs. 87-91, 246-253, parece ser por el contrario muy posterior: ¿ siglos X/XI? Así, entre otros, A. DI VITA, *op. cit.*, pág. 136; P.-A. FÉVRIER, *Evolution des formes de l'écrit...*, págs. 209-213 e Y. DUVAL, *op. cit.*, págs. 422-423.

[38] *Vit. Fulg.* 5. Edic. cit., pág. 33. F. CHATILLON, *L'Afrique oubliée de Christian Courtois et les «ignotae regiones» de la Vita Fulgentii*, «Revue du Moyen Age Latin», 11, 1955, págs. 381-388.

[39] Procopio, *Bell. Vand.* I,8;15-23. Edición de H.B. DEWING, *Procopius: History of the Wars (books III and IV)*, Cambrigde, 1953, págs. 76-81; C. COURTOIS, *op. cit.*, pág. 350.

[40] Así, CH. COURTOIS, *ibid.*, pág. 339 y especialmente J. CARCOPINO, *Profils de conquérants...*, págs. 396-399 y CH. É. DUFOURCQ, *op. cit.*, págs. 298-303. Vide *supra* n. 10 a n. 12. Para algunos testimonios epigráficos en ese sentido: W. SESTON, *Le monastère d'Ain-Tamda...*, págs. 82-86 y especialmente *infra* n. 43.

[41] Sobre estos exilios ultramarinos: G.G. LAPEYRE, *Saint Fulgence de Ruspe...*, pág. 157 y A. MASTINO, *Le relazioni tra Africa e Sardegna in età romana: inventario preliminare, L'Africa romana*, II, págs. 36-37.

En el caso de las provincias occidentales, libres de la tiranía vándala y perdidas también por el Imperio, el fenómeno de la difusión de la fe entre los indígenas fue sin embargo un resultado más del general renacimiento eclesiástico vivido tras el momento de la invasión. Este proceso renovador imprimiría a las estructuras diocesanas tres notas características: el fuerte sentido autonomista, la clara ortodoxia dogmática y el predominante carácter rural[42].

En ese sentido, resultan preciosos los datos contenidos en una epístola de San León I a los obispos de Mauritania Cesariense hacia 446, tratando de corregir ciertos defectos disciplinares, que en el fondo eran sólo expresión de la mencionada peculiaridad eclesiástica[43]. Para lo que aquí interesa, son también tres los aspectos a destacar en la epístola pontificia. En primer lugar, San León I menciona el problema de la admisión en el clero católico de ministros procedentes del novacianismo y donatismo[44]. El fin de la represión imperial en materia religiosa y el creciente aislamiento — expresado en el sentimiento autonomista — no podían sino favorecer un acercamiento entre católicos y cismáticos de cara a la formación de un frente común antiarriano[45]. Así, tras la desaparición del donatismo, documentada arqueológicamente, la Iglesia católica se afirmaría de manera indiscutible en los territorios norteafrianos occidentales. La misión indígena que tiene lugar en aquellos años, será

[42] Vide *supra* n. 28. Así incluso, W.H.C. FREND, *The Donatist Church...*, págs. 304-305, que se equivoca sin embargo contraponiendo el carácter rural del donatistmo, con el pretendidamente urbano del catolicismo: vide infra n. 48. El fuerte sentido autonomista es por lo demás una de las características principales del cristianismo norteafricano de toda época: P. ZMIRE, *Recherches sur la collégialité épiscopale dans l'Eglise d'Afrique*, «Recherches Augustiniennes», 7, 1971, págs. 3-72; R.A. MARKUS, *The Imperial Administration and the Church in Byzantine Africa*, «Church History», 36, 1967, págs. 18-23 e *infra* n. 43, n. 48 y n. 53.

[43] San León I, *Ep.* 12. Edic. cit., cols. 645-656. Sobre esta carta, el excelente estudio de C. LEPELLEY, *Saint Léon le Grand et l'église maurétanienne. Primauté romaine et autonomie africaine au V^e siècle*, «CT», 15, 1967, págs. 189-204. Otro ejemplo de la influencia romana en el cristianismo mauritano, en S. GSELL, *Le christianisme en Oranie...*, pág. 22. Es muy probable también que el culto «político-propagandístico» a ciertos santos italianos en los territorios de Numidia y Mauritania Sitifense fronterizos con el reino vándalo, obedezca a designios pontificios: P.-A. FÉVRIER, *Martyrs, polémique...*, págs. 16-18, a quien sigue Y. DUVAL, *op. cit.*, págs. 648-649. Desde luego se ha demostrado falsa la tesis de W.H.C. FREND, *op. cit.*, págs. 307-308, que vinculaba el culto a San Pedro y San Pablo con la pervivencia del donatismo en la Numidia de los siglos V y VI. En contra, acertadamente, P.A. FEVRIER e Y. DUVAL, *op. cit.*, págs. 9-16 y 633-645 respectivamente.

[44] San León I, *Ep.* 12,6. Edic. cit., col. 653. C. LEPELLEY, *op. cit.*, pág. 192 y A. MANDOUZE, *PCBE, AC*, pág. 738 («Maximus 13»).

[45] R.A. MARKUS *Donatism: the Last Phase*, «Studies in Church History», 1, 1964, págs. 125-126. Vide *infra* n. 53.

siempre (y en contra de la conocida opinión que asocia al cristianismo bereber con el donatismo) de exclusiva paternidad católica[46].

Los otros dos aspectos a destacar en la carta del pontífice son el de las irregulares elecciones eclesiásticas y el de la creación, así mismo irregular, de nuevos y numerosos obispados. En el primer caso se denuncia como el cargo episcopal solía recaer en candidatos indignos, antiguos laicos procedentes del grupo de los notables locales. Práctica generalizada ésta, que se entiende muy bien en el contexto rural y de jefaturas señoriales — romanas como indígenas — propio del «Africa olvidada»[47]. La figura del obispo rural, poco avezado quizás en cuestiones dogmáticas, pero legítimo representante sin duda de las sociedades locales y aristocráticas del periodo subromano, se convertirá de hecho en época bizantina en el más firme exponente del espíritu de independencia eclesiástico norteafricano[48].

Mayor interés reviste sin embargo el problema de la multiplicación de sedes. San León I la considera sin duda escandalosa, ya que viene a vulnerar el principio canónico que determinaba a las *civitates* como exclusivo lugar de residencia episcopal. Por el contrario, se nos dice, cualquier torre fortificada, «oscuro municipio» o dominio rural es considerado apto para ser elevado a la categoría de sede. Naturalmente se trata, una vez más, no tanto de una irregularidad real como de un conflicto entre distintas tradiciones eclesiásticas. El hecho denunciado por el pontífice no alude sino a una rancia tradición africana, que concebía necesaria la presencia de un obispo en cada grey suficientemente numerosa[49]. Sea como fuere, lo cierto es que la multiplicación de obispados solo puede obedecer al crecimiento de las comunidades de fieles, producto a su vez de la cristianización indígena que este auge autonomista estaba promoviendo.

Afortunadamente, poseemos un documento excepcional, como es la *Notitia provinciarum et civitatum Africae*, para medir la importancia, siquiera cuantitativa, del crecimiento diocesano. Considerada tradicionalmente una lista de los participantes en la conferencia de Cartago de 484, la *Notitia* es en realidad una simple «agenda de direcciones» procedente de los archivos eclesiásticos de la citada metrópoli. Sin embargo, su contenido resulta precioso para conocer el número y denominación de las distintas sedes norteafricanas en epoca de Hunerico[50]. En ese sentido, tanto la Mauritania Sitifense como, sobre todo, la Cesariense parecen haber registrado un crecimiento espectacular en los años que median entre el fin de la dominación romana y la época bizantina. Comparando, en efecto, los datos de la *Notitia* con los de la *Gesta collationis Carthaginensis* de 411, se observa que el número de sedes en la Sitifense pasa de 28 a 42, mientras que en la Cesariense el crecimiento es aún mayor: de 34 a 120/126. La exacta localización de la mayoría de estos obispados resulta por desgracia desconocida, aunque el auge religioso que presupone está respaldado como es sabido por una sólida base arqueológica[51].

Sea como fuere, el fenómeno de la expansión diocesana documentado por la *Notitia* encuentra su verdadera razón de ser en el triunfo del catolicismo en las regiones — hasta entonces paganas — situadas a ambos lados del *limes*. El carácter rural de las nuevas sedes, coincidentes

[46] Destacado ya acertadamente por B.H. WARMINGTON, *op. cit.*, págs. 75, 90-91 y 99. Para la localidad de Benian, última en la que se atestigua culto donatista (hasta 446): P. SALAMA, «*Ala Miliaria...*», págs. 432-438. Ni que decir tiene que los resultados de A. BERTHIER, *Les vestiges du christianisme...*, págs. 171-172, 220-224, aceptados por W.H.C. FREND., *op. cit.*, págs. 306-308, en el sentido de una clara pervivencia del donatismo rural bereber en la Numidia subromana, están necesitando una urgente revisión crítica. De hecho todo hace pensar que se trata siempre de comunidades ortodoxas, por más que su estructura diocesana resulte difícil de precisar: vide *supra* n. 7 e *infra* n. 48 y n. 51. En un sentido mucho más prudente se expresó ya de hecho L. LESCHI, *A propos des épitaphes chrétiennes du Djebel Nif en-Nser*, «R. Afr.», 84, 1940, págs. 31-35 y *Préface* a la obra de A. BERTHIER, pág. 6. Añádase, Y. DUVAL, *op. cit.*, págs. 757-758.

[47] San León I, *Ep.* 12,1-5. Ed. cit., cols. 645-653. C. LEPELLEY, *op. cit.*, págs. 199-201. Para ejemplos similares en otras provincias: S. LANCEL, *Originalité de la province ecclésiastique de Byzacène aux IV^e et V^e siècles*, «CT», 12, 1964, págs. 144-146, 149; J.B. WARD PERKINS y R.G. GOODCHILD, *op. cit.*, págs. 3-5; A DI VITA, *op. cit.*, pág. 122 e *infra* n. 48.

[48] K. BELKHODJA, *L'Afrique byzantine...*, págs. 62-63 y muy especialmente, R.A. MARKUS, *Country Bishops in Byzantine Africa*, «Studies in Church History», 16, 1979, págs. 1-15. Se equivoca W.H.C. FREND, *The End of Byzantine North Africa...*, págs. 391-392 y *Donatist and Catholic. The Organisation of Christian Communities in the North African Countryside*, «Settimane di Studio...», 28, 1982, págs. 629-634, identificando repetidamente cristianismo rural tardío con donatismo.

[49] San León I, *Ep.* 12,10. Edic. cit., cols. 654-655. C. LEPELLEY, *op. cit.*, págs. 202-203. Para un caso bien conocido de época anterior: A. MANDOUZE, *PCBE, AC*, págs. 73-75 («Antoninus 3»). Vide *infra* n. 50 a n. 52.

[50] Edición por C. HALM, *MGH A/A*, III/1, Berlín, 1879, págs. 63-71. Sobre esta fuente: P. SCHEPENS, *A propos du sigle PRBT̄ dans la «Notitia Provinciarum et Civitatum Africae»*, «Recherches de Science Religieuse», 6, 1916, págs. 139-148; *A propos du sigle PRBT̄. Notes complémentaires; ibid.*, 9, 1919, págs. 369-370 y muy especialmente, CH.COURTOIS, *Victor de Vita...*, págs. 91-100. Añádase, J.L. MAIER, *L'épiscopat de l'Afrique romaine, vandale et byzantine*, Neuchâtel, 1973, págs. 64-73.

[51] J. MESNAGE, *Déclin et extinction...*, págs. 12-13; CH. COURTOIS, *op. cit.*, págs. 97-100; B.H. WARMINGTON, *op. cit.*, págs. 69, 75, 90-91; W.H.C. FREND, *The Donatist Church...*, págs. 304 y *The Christian Period...*, págs. 481-482. Para las sedes desconocidas, J. MESNAGE, *L'Afrique chrétienne. Evêchés et ruines antiques*, París, 1912, págs. 401-440 (Mauritania Sitifense y Numidia) y 488-506 (Mauritanias Cesariense y Tingitana). Nótese por lo demás que el número de sedes númidas en 484 ascendía a 123, lo que contradice obviamente la tesis que considera a la provincia un bastión del donatismo: vide *supra* n. 46.

en su mayoría con pequeños núcleos campesinos e incluso (a juzgar por ciertos datos toponímicos) con zonas de habitación de grupos seminómadas, se corresponde de hecho con los testimonios aportados por la epístola de San León I[52].

3. Conclusión

Visto todo lo anterior, parecerá obligado concluir que el fenómeno misional bizantino en tierras norteafricanas no hizo sino entroncar con la ingente y anónima labor emprendida por el clero local en la epoca vándala. Entronque que sin embargo no fructificaría a causa de la nueva dinámica político-religiosa introducida por la victoria imperial. La rígida centralización emprendida por Roma y Constantinopla en detrimento de la tradicional autonomía eclesiástica norteafricana (juzgada despectivamente por San Gregorio Magno como «donatista») y los problemas dogmáticos y disciplinares que ello representó, paralizaron de hecho a largo plazo la vitalidad misional[53]. La permanente identificación entre vasallaje político y conversión religiosa que las predicaciones bizantinas representaban, restó por otro lado efectividad al movimiento en las regiones no colindantes con el territorio imperial.

Significativamente se produciría entonces un completo y definitivo alejamiento entre las cristiandades indígena y de obediencia imperial. Alejamiento que ni siquiera se había producido en el momento álgido de la persecución vándala, como el tenor de la *Notitia* pone de manifiesto[54].

En adelante, el pujante cristianismo subromano, aislado del de Africa bizantina, quedaría abocado a una lenta decadencia y a un obligado silencio. Mas la historia de este apasionante «cristianismo olvidado», cuyo fin definitivo no tendría lugar hasta el siglo XI, esta aún en gran parte por escribir[55].

[52] Así G. CAMPS, *Rex gentium Maurorum...*, págs. 191 y 200, que critica acertadamente a S. GSELL, *Le christianisme en Oranie...*, págs. 23-28 (seguido por H. LECLERQ, *Oran et Oranie...*, cols. 2265-2270), cuando aseguraba la no difusión del cristianismo allende el *limes*, a pesar de ignorarse la localización de más del 50% de sedes de la Mauritania Cesariense. Se equivocaba así mismo J. MESNAGE, *Le christianisme en Afrique. Origines...*, págs. 530 y 596, datando la fundación de estos obispados antes de la invasion vándala. Añádase, C. LEPELLEY, *La préfecture de tribu...*, págs. 293-294.

[53] Sobre el donatismo tardío, M. MONCEAUX, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, 4, París, 1912, págs. 97-108, 309-319 y W.H.C. FREND, *The Donatist Church...*, págs. 300-314. Pero véanse las acertadas críticas de R.A. MARKUS, *Donatism: the Last Phase...*, págs. 118-126, *Reflections on Religious Dissent in North Africa in Byzantine Period*, «Studies in Church History», 3, 1966, págs. 140-149 y *Country Bishops...*, págs. 1-15, a quien sigue A. CAMERON, *Byzantine Africa...*, págs. 49-51. Pero últimamente a favor de la postura tradicional, W.H.C. FREND, *Donatist and catholic...*, págs. 630-634 y *The North African Cult of Martyrs. From Apocaliptic to Hero-worship*, en *Jenseitsvorstellungen in Antike und Christentum (Gedenkschrift für Alfred Stuiber)*, Münster, 1982, págs. 165-167. En concreto, para la perspectiva misionera de San Gregorio, cerradamente proimperial, V. SEUMOIS, *La Papauté...*, págs. 83-91 y especialmente R.A. MARKUS, *Gregory the Great's Europe*, «Transactions of the Royal Historical Society», 5th. Series, 31, 1981, págs. 22-29.

[54] P. CHAMPETIER, *Les conciles africains durant la période byzantine*, «R. Afr.» 95, 1951, págs. 111-112, 118-119 y A. MANDOUZE, *PCBE, AC*, pág. 1052 («Secundinus 8»). Todavía pueden ser útiles, CH. DIEHL, *op. cit.*, págs. 413-414, 527-528 y J. MESNAGE, *L'Afrique chrétienne...* págs. 531-535; *Déclin et extinction...*, págs. 53-59. Pero ambos aceptaban el testimonio del llamado *Thronus Alexandrinos*, que ha demostrado ser una falsificación del siglo XVII: E. HONIGMANN y P. DEVOS, *Trois Mémoires postumes d'Histoire et de Géographie de l'Orient chrétien*, Bruselas, 1961, págs. 125-207. Es probable por lo demás que el alejamiento de las dos cristiandades viniera también propiciado por las querellas de los «Tres Capítulos», del monotelismo y, por supuesto, del «donatismo» final: R.A. MARKUS, *Donatism: the Last Phase...*, págs. 125-126 y *Country Bishops...*, págs. 13-15.

[55] En ese sentido, CH. E. DUFORCQ, *op. cit.*, págs. 307-324; A. CAMERON, *op. cit.*, págs. 59-62 y G. CAMPS, págs. 191-192, 208 y *Comment la Berbérie...*, págs. 11-15. Sobre las últimas comunidades cristianas en el norte de Africa: J.P. LEFRANC, *L'expédition d'Uqba Ibn Nafi au Kawar (46 hég./666 J.C.) Nouveaux aspects d'un épisode de l'introduction de l'Islam au Fezzan (Libye)*, «BCTH», 19, 1983, págs. 415, 419; S. DAHMANI, *Note sur un exemple de permanence de l'habitat et de l'urbanisme de l'époque antique à l'époque musulmane: Agadir-Tlemcen, ibid.*, págs. 441, 443, 445; N. BENSEDDIK, *De Caesarea a Shershel: premiers resultats de la fouille du forum, ibid.*, págs. 453-455 y la bibliografía citada *supra* n. 15, n. 17, n. 20, n. 25 a n. 31. Añádase últimamente, M. TALBI, *Le Christianisme maghrébin de la conquête musulmane à sa disparition. Une tentative d'explication*, en M. GERVERS y R.J. BIKHAZI, *Conversion and Continuity. Indigenous Christian Communities in Islamic Lands. Eighth to Eighteenth Centuries*, Toronto, 1990, págs. 313-351.

Yves Modéran

Koutzinas-Cusina
Recherches sur un Maure du VI^e siècle

Lorsqu'on veut illustrer la notion d'une «persistance indigène» en Afrique du Nord, l'exemple des Maures du VI^e siècle vient presque immédiatement à l'esprit. Comment en effet ne pas être frappé par les multiples évocations, dans les textes de ce temps, de tribus maures, de guerres maures, de paganisme maure? Après plus de quatre siècles de domination romaine et de romanisation, on croit retrouver une situation voisine de celle du temps de Massinissa ou de Jugurtha, et l'historiographie traditionnelle a largement exploité ce thème pour affirmer la fameuse *permanence berbère*. Ainsi Charles Diehl, dans les chapitres qu'il consacre aux Maures dans sa synthèse sur «L'Afrique Byzantine», parue en 1896: «à l'époque byzantine, écrit-il, les indigènes d'Afrique ont gardé tous les caractères qui distinguaient leurs ancêtres, tous ceux que l'on retrouve chez les Berbères d'aujourd'hui[1]». Soixante ans plus tard, Christian Courtois, tout en évitant certains jugements caricaturaux de Diehl, ne peut s'empêcher de reconnaître dans les chefs maures du VI^e siècle les émules de Massinissa et de Jugurtha[2]. Avec une perspective théoriquement différente, puisqu'il les considère comme engagés dans un projet national d'expulsion des «occupants étrangers», A. Laraoui, en 1970, affirme les mêmes rapprochements[3].

Une véritable remise en cause de ce schéma n'est apparue que depuis quelques années seulement, à travers une analyse critique des sources, par A. Cameron à propos de Procope[4], et surtout par P.-A. Février, dans un article célèbre sur ce qu'il a appelé le «Maure ambigu» chez Corippus.

S'interrogeant dans ce travail sur la réalité recouverte par le terme «Maure» chez le poète, il y suggère que l'*Afer*, c'est-à-dire le paysan romanisé, et le Maure guerrier de la *Johannide*, pourraient très bien être les deux faces d'une même réalité, caricaturalement déformée par

[1] Ch. Diehl, *L'Afrique Byzantine*, Paris, 1896, p. 312.

[2] Chr. Courtois, *Les Vandales et l'Afrique*, Paris, 1955, p. 351.

[3] Abd. Laraoui, *L'histoire du Maghreb, un essai de synthèse*, Paris, 1970, p. 72.

[4] Av. Cameron, *Procopius and the Sixth Century*, Los Angeles, 1985, p. 171-187.

Corippus[5]. Un débat s'est ainsi ouvert sur la définition du Maure de l'époque byzantine, qui, par sa problématique, s'inscrit parfaitement dans le cadre de ce colloque. En marge d'une thèse de doctorat maintenant presque acheveé et en grande partie consacrée à ces questions[6], je voudrais montrer ici ce que peut apporter au débat actuel l'étude d'un cas précis de chef maure.

Le choix du personnage de Koutzinas (ou Cusina)[7] a été fait pour plusieurs raisons. Nous avons d'abord la chance de posséder sur lui des sources relativement riches, qui permettent de suivre sa carrière sur exactement trente ans, de 533 à 563[8]. De surcroît, ces sources sont d'origines variées (*Guerre Vandale* de Procope, qui fut présent en Afrique de 533 à 535; *Johannide* de Corippus, Africain lui-même et témoin direct pour toute la période; *chroniques* de Jean Malalas et de Théophane)[9], ce qui donne jour à des contradictions riches de sens et dont nous avons montré ailleurs l'intérêt[10]. Enfin, ce chef maure a aussi le privilège d'avoir déjà retenu l'attention de plusieurs historiens, ce qui en fait un bon exemple d'un point de vue historiographique[11]. Sans prétendre aborder tous les thèmes que ce dossier permettrait d'envisager, notre étude s'attachera, à travers différents aspects de la carrière de Cusina, à montrer toute la complexité de la notion de Maure au VI^e siècle.

[5] P.A. FÉVRIER, *Le Maure ambigu ou les pièges du discours* dans *Actes du II^e congrès international d'histoire et d'archéologie de l'Afrique du Nord, Grenoble, 1983*, parus dans «Bulletin Archéologique du Comité», n.s., 19 B, 1985, p. 291-306.

[6] *Byzantins et Berbères en Afrique au VI^e siècle*, thèse sous la direction de M.Cl. Lepelley.

[7] Procope écrit Κουτζίνας, Corippus *Cusina* (*Cosina* parfois dans le manuscrit), Jean Malalas Κουτζίνης, Théophane Κουτζίνας. Pour des raisons de commodité, nous avons adopté la forme donnée par Corippus, Africain lui-même, et mieux familiarisé que les Grecs avec ces noms Berbères. L'identité de Κουτζίνας et Cusina a été démontrée par J. Partsch dans le *proemium* de son édition de la *Johannide*. Nous l'avons vérifiée dans notre article *Coripe et l'occupation byzantine de l'Afrique* dans «Antiquités Africaines», 22, 1986, p. 202.

[8] Cusina apparaît exactement en 534, dans le récit de Procope (*Guerre Vandale*, II, 10, 6), mais divers indices donnés plus loin permettent d'affirmer qu'il participait aux négociations entreprises avec les Byzantins à l'automne 533 (cf. *infra* note 65). La dâte de 563 pour son assassinat est établie avec précision grâce à Jean Malalas.

[9] Procope, *La Guerre Vandale*, éd. J. Haury, reprise par H.B. Dewing dans la Loeb Classical Library, Londres, 1953.
Corippus, *Johannide*, éd. J. Partsch, M.G.H. III, 2, Berlin, 1879; et éd. J. Diggle et F.R.D. Goodyear, Cambridge, 1970.
Jean Malalas, *Chronographia*, éd. L. Dindorf, Bonn, 1831 (Corpus Scriptorum Historiae Byzantinae).
Théophane, *Chronographia*, éd. C. de Boor, tome I, Leipzig, 1883.

[10] Cf. notre article cité *supra* note 7.

[11] Diehl en trace un portrait caricatural dans *L'Afrique Byzantine*, pp. 315-317. C. Courtois l'évoque dans *Les Vandales et l'Afrique*, p. 349-350.

Le Maure Cusina

Notre personnage réunit bien, d'un premier point de vue, tous les traits de l'image traditionnelle du Maure. Procope le désigne comme tel dès le début, le définissant comme un chef de *barbares*[12]. Pour Jean Malalas, il *commandait le peuple des Maures*[13], que Théophane appelle aussi *Mauritani*[14]. Corippus, enfin, le présente comme un *ductor Maurorum*[15], avançant sous des *Massylis signis*[16] (les deux termes ayant la même valeur dans la *Johannide*)[17]. En un passage du chant III, il semble même lui attribuer un ethnique précis, lorsqu'il le montre *Mastracianos* (sic) *secum viribus ingens*[18]. Mais les *Mastraciani* sont inconnus de toutes les nomenclatures ethnographiques africaines, et leur mention unique dans ce vers de la *Johannide* peut paraître étrange. C'est la raison pour laquelle beaucoup de philologues ont mis en doute ici la leçon du *Trivultianus*, l'unique manuscrit du poème, et ont proposé des corrections: J. Partsch a suggéré ainsi de lire *Massylis ad nos cum*[19], Petschenig *Mazacianis secum*[20], Diggle *Mazaciis consaeptus*[21], et V. Zarini, plus récemment, *Mastruca vestitis*[22]. Le point commun de toutes ces interpré-

[12] Procope, *La Guerre Vandale*, II, 10, 6: ὡς δὲ οὗτος ὁ λόγος ἐς τῶν βαρβάρων τοὺς ἄρχοντας ἦκε, Κουτζίναν τε καὶ Ἐσδιλάσαν (...)

[13] Jean Malalas, *Chronographia*, p. 495: Κουτζίνης ... ἐπειδὴ ἦρχε τοῦ ἔθνους τῶν Μαύρων ...

[14] Théophane, *Chronographia*, p. 238: Κουτζίνας ... ἔζαρχος τῶν Μαυριτάνων ...

[15] Corippus, *Johannide*, III, 405-408: *Et ruit ecce volans ... Maurorum ductor, miseri Solomonis amicus ... Cusina*; cf. également *ibid.* VII, 263-264: *innumerasque acies Maurorum in proelia ductor Cusina fidus agit*

[16] *Ibid.*, IV 509-510: *Hos sequitur fidus, densa stipante caterva Cusina Massylis deducens agmina signis*

[17] Le sens très large de *Maurus* et *Massylus* dans la *Johannide* avait déjà été noté par ST. GSELL, *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord*, tome V, Paris, 1927, p. 102.

[18] *Johannide*, III, 408.

[19] J. PARTSCH, éd. de la *Johannide* citée *supra*, p. 37.

[20] M. PETSCHENIG, éd. de la *Johannide* dans les Berliner Studien, 4, Berlin, 1886.

[21] J. DIGGLE, éd. de la *Johannide*, citée *supra*, p. 63.

[22] V. ZARINI, *Bases d'une édition critique, traduite et commentée de la Johannide de Corippus*, Mémoire inédit de D.E.A. de l'Université de Paris IV, 1986, p. 47.

tations, remarquablement variées, est de se fonder sur le caractère exceptionnel de la mention des *Mastraciani*, à la fois chez Corippus et dans la documentation ethnographique, pour la refuser. En raison de l'image favorable que le poète veut donner de Cusina, celle d'un Maure soumis aux Byzantins et intègré à leur armée[23], il n'y a cependant rien de vraiment surprenant à ce que son peuple d'origine ne soit cité qu'une fois. D'autre part, ce nom de *Mastraciani* n'est pas aussi singulier qu'on l'a dit. Une inscription funéraire trouvée à Henchir El Goula, à proximité de Thélepte, et surtout tout près du territoire initial de Cusina comme nous le verrons, comporte en effet la mention d'un cognomen *Mathacianus*, inconnu ailleurs en Afrique, et qui pouvait peut-être à l'origine avoir valeur d'ethnique[24]. Les corrections évoquées plus haut pourraient donc être abusives. Le nom même de Cusina, en tout cas, est reconnu comme «authentiquement berbère» par S. Chaker[25]. Autre trait caractéristique du Maure, Cusina commande à des *gentes*. Ce mot apparaît très souvent seul chez Corippus comme synonyme de Maures[26]. Il est alors opposé à *cives*, en particulier dans les harangues de Jean Troglita à ses soldats. Ainsi en IV, 123-125: *consurgite cives romani pro laude pii, gentesque superbas frangite*. De même, en IV, 439-444: *civesque fideles ..., Romana de more pii, gentesque malignas rumpite*. Cette opposition *civis/gens*, pour distinguer les Romains des Maures, semble pour le poète résumer une opposition d'organisation sociale et politique, et nous renvoie à cette réalité que l'on appelle, faute de mieux, la *tribu*. De fait, Procope ne manque pas de signaler qu'en 534 le groupe emmené au combat par Cusina comportait des guerriers, mais aussi leurs femmes et leurs enfants, qu'un cheptel varié, en particulier camelin,

[23] Cf. notre article cité *supra* note 7, particulièrement p. 202-205.

[24] *Inscriptions Latines de l'Algérie*, I, n° 3825: *D M S, T(itus) Flavius, Qu(i)r(ina), Satluc Mathacianus, vix(it) annis LXXX* (...). Gsell note à propos de *Mathacianus*: «second *cognomen* ou adjectif tiré d'un nom géographique». L'hypothèse d'un ethnique, déjà évoquée avec prudence par J. Desanges (*Catalogue des Tribus africaines de l'Antiquité classique*, Dakar, 1962, p. 111), est envisageable car on trouve dans cette même région un certain nombre de *cognomina* à références ethniques (*Gaetulus* par exemple). Il n'est donc pas impossible que notre personnage ait porté un second *cognomen* rappelant le groupe traditionnel dont il était issu.

[25] S. Chaker, *La situation linguistique dans le Maghreb antique: le Berbère face aux idiomes extérieurs*, dans «Libyca», 28-29, 1980-81, p. 145-146.

[26] L'étude détaillée du vocabulaire de Corippus pour désigner les Maures est un des chapitres de la thèse annoncée *supra* note 6. Pour donner simplement ici un indice des choix du poète, le terme *gens/gentes*, sans qualificatif géographique ou ethnique, est employé plus de 130 fois dans la *Johannide*, contre une soixantaine de *Maurus/Maurusius* et moins de 10 *barbarus*.

accompagnait[27]. Ce sont là tous les éléments typiques de la tribu berbère nomade, souvent décrite.

Cette adéquation à l'image traditionnelle du Maure est renforcée par la carrière politique de Cusina. Il fait partie en 534 et 535 de l'armée ennemie qui ravage les campagnes de Byzacène, tuant les Africains et enchaînant leurs femmes et leurs enfants selon Procope[28]. Le même auteur, qui estime les Maures incapables de fidélité à une cause, le démontre à propos de notre personnage en évoquant ses changements d'attitude répétés entre 546 et 548, contre, puis pour les Byzantins[29]. Corippus enfin, illustre un autre cliché habituel, la désunion des Maures entre eux, en racontant la haine réciproque qui mettait face à face en 548 Cusina et Ifisdaias, son compagnon d'armes jusque là[30]. L'auteur de la *Johannide*, même si par ailleurs il cherche à faire de Cusina un symbole de l'«indigène soumis», le considère en effet, autant que Procope, comme un Maure au plein sens du terme[31].

Tous ces éléments permettent de comprendre les jugements des deux grands historiens qui ont étudié Cusina. Pour Diehl, «bien qu'il prétende être un civilisé», «chez lui le Berbère l'emporte: vienne une belle occasion de pillage, la tentation de faire du butin sera la plus forte et sans grand scrupule il se jettera dans l'insurrection»[32]. Pour C. Courtois, Cusina est le type du grand nomade chamelier, venu de Tripolitaine et engagé dans une invasion qui, à terme, ruinera la romanité africaine[33].

Ces interprétations, présentant Cusina comme un symbole du Berbère éternel, fondamentalement étranger au monde romain, sont en fait exagérément schématiques, car la réalité du personnage s'avère beaucoup

[27] Procope, *La Guerre Vandale*, II, 11, 17-19: κύκλον ἐκ τῶν καμήλων ταζάμενοι (...) καὶ γυναῖκας μὲν ζὺν τοῖς παισὶ κατέθεντο τοῦ κύκλου ἐντός.

[28] *Ibid*, II, 8, 22 et II, 10, 2.

[29] *Ibid*, II, 25 et II, 27. En fait, Cusina est à un moment de l'année 546 aux côtés de Maures insurgés, mais c'est à l'appel du *dux* de Numidie Guntarith lorsque celui-ci réalise sa tentative d'usurpation.

[30] Corippus, *Johannide*, VII, 244-246: *namque inter sese duri jam semina belli / saevus Ifisdaias et fidus Cusina junctis / tunc habuere odiis ...*

[31] *Supra* notes 15 et 16, et *Johannide*, VII, 282: les *ferae gentes* aux côtés des Byzantins. Le terme s'applique aux alliés qui suivent Jean Troglita, dont Cusina est le principal élément.

[32] Ch. Diehl, *op. cit. supra* note 1, p. 316.

[33] C. Courtois, *op. cit. supra* note 2, p. 349-350.

plus complexe. L'étude de la localisation géographique de son groupe d'origine, et celle de ses rapports avec les Byzantins, une fois dépassés les a-priori idéologiques de Diehl, mettent en valeur cette complexité.

Les origines de Cusina

Cusina apparaît dans nos textes en 534, chez Procope, dans le récit du tout premier conflit entre Byzantins et Maures. Il appartient alors à un groupe de quatre chefs qui combattent les Grecs en Byzacène, et sont vaincus à Mammès, dans le nord de la province, à une trentaine de kilomètres à l'ouest de l'actuelle Kairouan[34]. Chr. Courtois, en retenant surtout la mention de chameaux dans cette bataille, en fit un épisode des invasions en Byzacène des grands nomades chameliers de Tripolitaine, commencées selon lui depuis 523[35]. Cette thèse, comme cela a été démontré dans un précédent travail, repose sur des arguments extrêmement fragiles, et il n'est guère possible de distinguer des invasions sahariennes avant 544[36]. Dans le cas précis de Cusina, plusieurs indices suggèrent qu'il était très probablement originaire de la Byzacène même. C'est d'abord l'expression de Procope lorsqu'il présente pour la première fois le groupe dont il faisait partie: «mais les Maures qui habitaient en Byzacène et en Numidie se révoltèrent sans raison ...»[37] Le verbe οἰκέω-ῶ, employé ici, semble bien faire référence à des gens établis, non à des envahisseurs. Le Maures de Numidie sont ceux de Iaudas, évoqués plus loin par l'historien grec; les Maures de Byzacène, le texte le précise ensuite sans doute possible, sont ceux des quatre chefs dont Cusina faisait partie. Le même Procope signale alors qu'avant de les affronter, le général Solomon rappela à ces chefs, dans un message, les engagements qu'ils avaient pris dans un accord avec les Byzantins en 533[38]. Or, l'auteur de la *Guerre Vandale*, en évoquant cet accord quelques pages avant, en avait

[34] Procope, *La Guerre Vandale*, II, 10 et II, 11. L'emplacement de Mammès a été identifié par M. Solignac, *Recherches sur les installations hydrauliques de Kairouan et des steppes tunisiennes du VII^e au XI^e siècle*, dans «Annales de l'Institut d'Etudes Orientales de l'Université d'Alger», 10, 1952, p. 154-161.

[35] C. Courtois, *op. cit.*, p. 349-350.

[36] Cf. Y. Modéran, *Les premiers raids des tribus sahariennes en Afrique et la Johannide de Corippus*, dans les *Actes du IV^e congrès d'histoire et d'archéologie de l'Afrique du Nord*, Strasbourg, 1988, *sous presse*.

[37] Procope, *La Guerre Vandale*, II, 8, 9: Μαυρούσιοι δὲ ὅσοι ἔν τε Βυζακίῳ καὶ Νουμιδίᾳ ᾤκηντο (...)

[38] *Ibid*, II, 11, 4. Cf. *infra* note 65.

présenté les protagonistes ainsi: «tous ceux qui commandaient aux Maures en Maurétanie, Numidie et Byzacène»[39]. L'absence de la Tripolitaine dans cette liste est remarquable et confirme une localisation de Cusina et de ses confédérés en Byzacène. Les détails donnés par Procope sur le genre de vie des groupes présents à Mammès permettent de préciser cette situation. Ils disposaient en effet à la fois de chevaux et de chameaux; mais ces derniers n'étaient apparemment utilisés que pour le transport, puisque les combats se firent à pied ou à cheval[40]. On ne peut donc parler à propos de ces Maures de grands nomades exclusivement chameliers. Une forme de nomadisme paraît cependant certaine dans leur cas, puisqu'à Mammès les femmes et les enfants suivent les guerriers, et qu'après la défaite de Burgaon, en 535, un nombre élevé d'enfants furent capturés par les Byzantins[41]. Si on accepte ces deux éléments, une résidence à l'intérieur de la Byzacène et un genre de vie plus ou moins nomade, seules quelques régions, par leurs conditions naturelles, peuvent être retenues pour situer Cusina: les steppes centrales de la province, le nord des Chotts, ou le sud-ouest, à l'ouest d'une ligne Capsa-Thélepte. Le comportememt de Cusina après 535 conduit à privilégier cette dernière région. Ecrasés dans la bataille de Burgaon, les vaincus emmenés par Cusina décidèrent en effet de se réfugier en Numidie, où ils se firent les suppliants de Iaudas, qui commandait les Maures de l'Aurès[42]. Le rapprochement fut durable puisqu'ensuite Cusina est toujours présenté par nos sources comme venant de Numidie, et commandant des Maures de Numidie[43]. Cette évolution est doublement significative à nos yeux. Le choix de la Numidie confirme d'abord que Cusina n'était décidément pas un grand nomade de Tripolitaine, car c'était dans cette dernière région qu'il aurait dû normalement se réfugier si on suit

[39] *Ibid*, I, 25, 3-4: ὅσοι γὰρ ἔν τε Μαυριτανίᾳ καὶ Νουμιδίᾳ καὶ Βυζακίῳ Μαυρουσίων ἦρχον (...)

[40] Les chameaux ne sont évoqués que dans la bataille de Mammès et servent, couchés, à protéger le camp. Des hommes combattent à pied, derrière ces chameaux, d'autres attendent à l'écart avec des chevaux (*ibid.*, II, 11, 18-19). Dans la bataille de Burgaon (site non-identifié), les chameaux ne sont plus évoqués, mais on retrouve le même partage entre ceux qui combattent à pied pour protéger leur camp et ceux qui attendent avec des chevaux, pour la fuite ou la poursuite (*ibid.* II, 12, 7-9).

[41] Cf. *supra* note 27. Après Burgaon, affirme Procope, le nombre des femmes et des enfants capturés était tel que l'on vendait un jeune Maure pour le prix d'un mouton (II, 12, 27).

[42] Procope, *ibid*, II, 12, 29: ζὺν δὲ ἄρχουσι τοῖς σφετέροις εἰς Νουμιδίαν ἀφικόμενοι ἱκέται γίνονται Ἰαύδα, ὃς τῶν ἐν Αὐρασίῳ Μαυρουσίων ἦρχε.

[43] En 546, lorsqu'il marche sur Carthage à l'appel du félon Guntarith, Procope le présente ainsi: ἡγεῖτο δὲ Νουμιδῶν μὲν Κουτζίνας τε καὶ Ἰαύδας, Βυζακηνῶν δὲ Ἀντάλας (...)

le schéma de Courtois[44]. Mais cette décision suppose surtout des liens antérieurs avec Iaudas et les Aurasiens, que l'établissement définitif de Cusina en Numidie ensuite confirme. Or, le sud-ouest de la Byzacène est la région la plus proche de l'Aurès, qui s'en trouve séparé d'à peine cent kilomètres. Ce territoire correspond aussi très bien aux indications de Procope lorsqu'il signale que la révolte de 534 se manifesta d'abord «depuis les régions les plus reculées» (de la Byzacène)[45]. D'autre part, l'existence d'un nomadisme chamelier paraît y être attesté dans l'antiquité tardive par la *via de camellos*, mentionnée dans les *Tablettes Albertini*[46]: celles-ci datées de la fin du Ve siècle, furent en effet découvertes près du Djebel Mrata, au coeur de l'espace qui nous intéresse[47]. Une disposition de l'édit I, 27, 2 du *Code Justinien*, organisant l'armée et la défense de l'Afrique, apporte enfin un argument important à cette localisation. Ce texte est daté du 13 avril 534[48]: il est donc de très peu antérieur à la révolte des Maures de Byzacène, dirigée entre autres, par Cusina, et qui semble se situer à l'été 534[49]. Or, il prévoit que le nouveau chef de l'armée dans la province, le *dux Byzacenae*, ne résidera pas, à la différence de ses collègues, dans la capitale traditionnelle de sa province, mais alternativement dans les deux villes de Capsa et Thélepte[50]. Ce choix ne peut se justifier que par des raisons stratégiques. Sachant que les seuls Maures de Byzacène insurgés presque aussitôt après furent ceux de Cusina et de ses associés, il est difficile de ne pas conclure que la présence du *dux* à Capsa et Thélepte n'était pas due à la nécessité de surveiller ce groupe, déjà connu depuis l'entrevue de 533. La localisation de Cusina à l'ouest de cet axe Thélepte-Capsa nous paraît donc au total fortement fondée.

[44] C'est ainsi qu'agiront les vrais nomades de Tripolitaine, les *Laguatan*, après leur défaite contre Jean Troglita fin 546/début 547. Battus en Byzacène, ils s'enfuirent en Tripolitaine où Carcasan élabora alors une nouvelle coalition (cf. *Johannide*, VI, 221-227).

[45] Procope, *La Guerre Vandale*, II, 8, 21: les premières victimes sont les soldats qui gardaient les ἐσχατιᾶς χώρᾳ. Cette expression reste cependant très vague chez Procope.

[46] *Tablettes Albertini*, éditées et commentées par C. COURTOIS, L. LESCHI, CH. PERRAT, CH. SAUMAGNE, Paris, 1952. Tablette 34b, p. 278: *ad via de camellos*. Cf. sur ce sujet J.M. LASSÈRE, *Ubique populus*, Paris, 1977, p. 349 note 264.

[47] Sur la région de découverte, cf. *Tablettes Albertini*, édition citée *supra* p. 189-194.

[48] Sur la date, cf. S. PULIATTI, *Ricerche sulla legislazione regionale di Giustiniano*, dans «Seminario giuridico dell'Università di Bologna», LXXXIV, Milan, 1980, p. 59 note 1.

[49] Cf. D. PRINGLE, *The Defence of Byzantine Africa from Justinian to the Arab Conquest*, B.A.R. International Series, 99, 1, Oxford, 1981, p. 22-23.

[50] *Code Justinien*, I, 27, 2, § 1: *Sancimus itaque, ut dux militum Tripolitanae provinciae in Leptimagnensi civitate sedes interim habeat. Dux vero Byzacenae provinciae et in Capsa et altera Thelepte civitatibus interim sedeat. Dux vero Numidiae provinciae in Constantiniensi civitate sedes interim habeat. Dux autem Mauritaniae provinciae in Caesariensi civitate interim sedeat.* Le mot *interim* employé à chaque fois montre que l'empereur avait conscience à ce moment d'une conquête encore inachevée.

Cette identification dans l'espace appelle plusieurs commentaires. Le sud-ouest de la Byzacène au début du VIe siècle ne peut en effet être considéré comme une zone abandonnée. L'ampleur du site de Thélepte, avec ses sept basiliques, témoigne d'une population nombreuse à l'époque tardive, dans un environnement aujourd'hui totalement steppique[51]. Les découvertes encore inédites de l'équipe de la Carte Archéologique de la Tunisie, à l'ouest et au nord de Gafsa, révèlent de même une densité de sites romains plus importante qu'on le croyait[52]. On doit aussi revenir ici sur le contenu des *Tablettes Albertini*, déjà citées: découvertes à 100 km au sud de Tebessa et 65 km à l'ouest de Gafsa, elles montrent dans les années 490 une agriculture active et une société rurale très diversifiée, placée sous l'autorité des rois Vandales[53]. La même remarque, un peu plus à l'ouest, s'applique aux *ostraka* de Bir-Trouch, datés de la même époque[54]. Un demi-siècle plus tard, l'*ostrakon* de Négrine signale une production d'huile dans un espace très proche et aux conditions naturelles actuelles encore plus graves[55]. Tout ceci ne doit pas être exagéré mais témoigne, en des points très variés, du maintien de communautés sédentaires et romanisées. Celles-ci ne sont pas incompatibles avec la présence de groupes nomades ou semi-nomades, mais la coexistence entre les deux suppose inévitablement des relations et une certaine familiarité. Il est intéressant de noter dans ces conditions un détail souvent passé inaperçu à propos de Cusina: Corippus signale à deux reprises que ce Maure, plusieurs fois révolté, était de mère latine, *genitus de matre Latina, Roma-*

[51] Cf. la notice commode de A. ENNABLI dans la *Princeton Encyclopedia of Classical Sites*, Princeton, 1976, p. 906.

[52] Je remercie ici très vivement S. Ben Baaziz et T. Ghalia pour les informations qu'ils m'ont données sur ce sujet.

[53] Cf. *supra* note 46. Analyse des données économiques et sociales par C. COURTOIS, p. 195-211.

[54] J.P. BONNAL et P.-A. FÉVRIER, *Ostraka de la région de Bir-Trouch* dans «Bulletin d'Archéologie Algérienne», 2, 1966-67, p. 239-249. Les mêmes auteurs signalent l'existence d'autres ostraca provenant du Djebel Onk, malheureusement inédits. On peut aussi évoquer, toujours dans la même région, la découverte du manuscrit manichéen d'Ain Telidjen, daté peut-être du début du Ve siècle (cf. F. DECRET, *L'Afrique manichéenne*, Paris, 1978, tome 1, p. 201-203 et tome 2 p. 146-149).

[55] E. ALBERTINI, *Ostrakon Byzantin de Négrine (Numidie)*, dans *Cinquantenaire de la Faculté des Lettres d'Alger*, Alger, 1932, p. 53-62.

nis propinquus consanguinitate[56]. On ignore le contexte précis qui permit l'union dont naquit Cusina, mais le fait est moins surprenant quand on sait l'environnement dans lequel vivait le personnage au début du VI^e^ siècle. La localisation de Cusina nous permet ainsi d'apporter à son portrait une première série de nuances, que l'analyse de sa carrière politique va largement compléter.

La carrière de Cusina

Trois aspects essentiels se dégagent de cette carrière. En premier lieu, les rapports réguliers existant entre Cusina, en tant que chef de *gentes*, et les autorités de Carthage. A trois reprises en effet, nous avons la preuve que ce personnage bénéficia d'une sorte d'investiture de fonction par les Byzantins, très proche de ce qu'était au Bas-Empire la préfecture de tribu.

Cusina avait participé en 533 aux premières négociations entre Maures et Byzantins[57]. Dans le récit qu'il donne de cet événement, Procope signale qu'une alliance fut conclue entre les deux parties. Mais il ajoute aussi que certains des chefs maures offrirent leurs enfants en otages, et demandèrent à Bélisaire des insignes, parmi lesquels un bâton d'argent doré (ῥάβδος τε ἀργυρᾶ κατακεχρυσωμένη) car «selon la coutume des Maures, nul ne pouvait exercer le commandement, même s'il était hostile aux Romains, avant que l'empereur des Romains ne lui remette les insignes du pouvoir»[58]. Bélisaire leur donna satisfaction et accompagna son geste d'un don d'argent. L'année suivante, lorsque Solomon s'adressa aux chefs de Byzacène insurgés, dont Cusina faisait partie, il leur rappela qu'ils avaient auparavant promis leur alliance et remis leurs enfants en otages[59]. Cusina était donc de ceux qui avaient bénéficié de la remise des insignes.

[56] *Johannide*, VIII, 271: *dum consanguineis, genitus de matre Latina...*; *ibid*, IV, 451: *Cusina, Romanis consanguinitate propinquus.*

[57] Lorsque Solomon s'adresse en 534 à Cusina et aux trois autres chefs de Byzacène insurgés, il leur rappelle en effet qu'ils avaient juré la paix précédemment: (*Guerre Vandale*, II, 11, 5). Cela ne peut que faire référence aux négociations de 533 évoquées auparavant (*ibid* 1, 25, 3-4).

[58] Procope, *ibid.*, 1, 25, 5: νόμος γὰρ ἦν Μαυρουσίων ἄρχειν μηδένα, κἂν Ῥωμαίοις πολέμιος ᾖ, πρὶν ἂν αὐτῷ τὰ γνωρίσματα τῆς ἀρχῆς ὁ Ῥωμαίων βασιλεὺς δοίη.

[59] Cf. *Guerre Vandale*, 1, 25, 3-4 (accord de 533): καὶ ζυμμαχήσειν ὑπέσχοντὸ. εἰσὶ δὲ οἳ καὶ τοὺς παῖδας ἐν ὁμήρων παρείχοντο λόγῳ, (...) et *ibid*, II, 11, 5: Lettre de Solomon en 534 à Cusina et aux 3 autres chefs: καὶ ταῦτα ὅρκους τε τοὺς δεινοτάτους ἐν γράμμασι δόντες καὶ τοὺς παῖδας τοὺς ὑμετέρους τῶν ὡμολογημένων ἐνέχυρα παρασχόμενοι.

La description que fait Procope de ceux-ci et de leur fonction a été judicieusement rapprochée par Ph. Leveau de l'institution des préfets de tribu du Bas-Empire[60]. Divers textes suggèrent en effet qu'à cette époque des chefs de tribus étaient investis par Rome pour gouverner leurs communautés au nom de l'Empire[61]. Selon Servius Honoratus, ils recevaient, en particulier, au moment de leur investiture au moins un insigne, une sorte de sceptre (*virga*) qui paraît identique au bâton d'argent évoqué par Procope[62]. Le rapprochement est d'autant plus vraisemblable que Procope signale que de telles investitures avaient déjà été accordées par les Vandales aux chefs qui se présentèrent en 533[63]: la continuité de l'institution est donc très probable. On peut ainsi considérer Cusina, au moment où il apparaît dans nos textes, comme un préfet de tribu, c'est-à-dire un chef en relations suivies avec les détenteurs du pouvoir à Carthage.

On sait par l'exemple du *praefectus gentis* Fericius, complice de Firmus en 373, que ce titre n'empêchait pas ceux qui le détenaient de participer à des révoltes maures[64]. De fait, Cusina s'engagea dans l'insurrection de 534-35. Ecrasé après Burgaon, il dut s'enfuir dans l'Aurès, où il se réfugia auprès du chef Iaudas. Mais Iaudas fut à son tour attaqué par les Byzantins en 539, et expulsé de l'Aurès, désormais occupé[65]. Aucun texte ne mentionne à ce moment Cusina, que l'on retrouve pourtant à partir de 544 désigné comme un chef de tribus de Numidie, allié des Byzantins[66]. Corippus précise son pouvoir en 548. Suivant fidèlement Jean Troglita, il est alors à la tête de trente chefs placés sous ses ordres:

[60] PH. LEVEAU, *L'Aile II des Thraces, la tribu des Mazices et les Praefecti Gentis en Afrique du Nord*, dans «Antiquités Africaines», 7, 1973, p. 182-183.

[61] *Ibid.*, p. 184-186.

[62] Servius Honoratus, *Ad. Aen.* IV, 242: *Praefecti gentium Maurorum cum fiunt virgam accipiunt et gestant.*

[63] Procope, *La Guerre Vandale*, 1, 25, 6: les chefs maures demandent les insignes ἅπερ ἤδη πρὸς Βανδίλων λαβόντες οὐκ ᾤοντο ἐν βεβαίῳ τὴν ἀρχὴν ἔχειν.

[64] Ammien Marcellin, *Histoire*, XXIX, 5, 21.

[65] Procope, *La Guerre Vandale*, II, 19, 5-32.

[66] Corippus, *Johannide*, III, 405-408: *Et ruit ecce volans ... Maurorum ductor, miseri Solomonis amicus, Romanis rebus nimium semperque fidelis Cusina...* Ces vers suivent dans la *Johannide* l'évocation de la mobilisation des troupes romaines par Solomon et précédent l'attaque du général byzantin contre les Maures insurgés, que l'on peut situer, grâce à Procope (*Guerre Vandale*, II, 21, 19), à Theveste (544). L'appartenance de Cusina à la Numidie est confirmée par Procope en 546 (cf. *supra* note 43).

ille duces proprios triginta fortior armat[67]. L'expression *duces proprios* est particulièrement significative du pouvoir considérable de Cusina à ce moment sur les tribus de Numidie. Un étonnant retournement de situation s'est donc produit pout lui: vaincu, chassé de Byzacène avec les restes d'un groupe décimé, et réfugié, «suppliant», auprès de Iaudas, il est dix ans plus tard à la tête d'une véritable confédération dans sa terre d'accueil, mais soumis aux Byzantins. Si, comme tout le porte à croire, la Numidie fut totalement contrôlée par ces derniers entre 539 et 544, après la victoire de Solomon dans l'Aurès[68], l'évolution de la situation de Cusina ne peut s'expliquer que par une politique délibérée des généraux de Justinien en sa faveur. De toute évidence, le chef maure est passé sous leur contrôle lors de la campagne de 539. Soumis et jugé désormais sûr, il est devenu une carte essentielle de la politique maure des Byzantins, qui l'ont investi d'un pouvoir de commandement sur une partie des tribus de la Numidie. Sa nouvelle autorité, et son rôle d'allié fidèle, trouveraient donc leur explication dans une fonction de «superpréfet» de tribu, qui lui aurait été à nouveau confiée.

Les textes décrivant sa situation quinze ans plus tard, en 563, confirment cette analyse. Jean Malalas le présente alors comme «l'exarque de son peuple», qui «avait l'habitude de recevoir, en temps opportun, une certaine quantité d'or du chef des Romains, depuis qu'il commandait le peuple des Maures»[69]. Ce versement nous renvoie aux dons de 533, et sa périodicité établit la continuité avec la fonction mise en valeur précédemment.

Ainsi, du début des années 530 à sa mort en 563, en mettant à part les moments où il participa à des soulèvements, Cusina fut en liaison continue avec le gouvernement de Carthage, par le biais d'une institution que tout conduit à identifier à la préfecture de tribu du Bas-Empire.

Mais ces liens pouvaient être plus étroits encore. En 405 en effet, une constitution d'Honorius évoquant les préfets de tribu précisait un aspect très significatif de leur rôle: l'empereur décidait par ce texte de reconnaître aux *gentiles* et à leurs *praefecti* le droit de recourir à la juridiction d'appel du proconsul d'Afrique[70]. Analysant ce texte, C. Lepelley en a déduit logiquement qu'il impliquait une reconnaissance des droits des citoyens romains en faveur de ces communautés qui, étant en même temps «extra-municipales», gardaient leur droit coutumier (citoyenneté *salvo jure gentis*)[71]. Or, un passage de la *Johannide* suggère que cette situation était aussi celle de Cusina et de ses Maures en 548. Haranguant ses soldats en pleine bataille pour qu'ils portent secours à leur allié Cusina en difficulté, Jean Troglita affirme en effet:

Romanum imperium gentes quascumque fideles
subjectasque videt, cives putat esse Latinos[72]

Cette reconnaissance de la citoyenneté à des *gentes* par ailleurs toujours définies comme Maures, permet de comprendre l'aisance avec laquelle elles s'insérèrent à certains moments dans l'armée byzantine. On ne peut donc plus s'étonner des honneurs dont Cusina fut chargé en 548. Il porta en effet à ce moment le titre de *magister militum*:

est etiam dux ipse feras disperdere gentes
Romana pro parte parans, dum plaudit honorum
inflatus titulis, dum dicitur esse magister[73]

Et en tant que tel, il eut même sous ses ordres des soldats romains:

Romanis gaudet sese tamen esse magister
militibus medium, quos princeps maximus orbis
ipse dedit paci socios pugnaeque ministros[74]

Mais en même temps, et c'est un troisième aspect de sa carrière, Cusina resta de bout en bout un chef de tribu. C'est ainsi qu'il apparaît en 563 dans le texte de Malalas cité plus haut, et c'est ce qui finit par lui coûter la la vie. Il fut en effet assassiné cette année-là sur l'ordre du gouverneur Jean Rogathinos. La raison de ce meurtre est inconnue, mais ses suites sont significatives: les fils de Cusina déclenchèrent une révolte,

[67] *Johannide*, VII, 266.

[68] Cf. la conclusion de Procope au récit de la guerre de 539 contre Iaudas (*Guerre Vandale*, II, 20, 22): «Les Romains, après avoir pillé le camp de l'ennemi, décidèrent de ne pas abandonner l'Aurès de nouveau».

[69] Jean Malalas, *Chronographia*, éd. Dindorf, p. 495.

[70] *Code Théodosien*, XI, 30, 62: (Arcadius, Honorius, et Théodose à Diotimus, Proconsul d'Afrique): «*in negotiis, quae ex appellatione discendunt, veterem consuetudinem volumus custodiri, illud addentes ut si quando a gentilibus vel a praefectis eorum fuisset interposita provocatio, sacrum solemniter, hoc est proconsularis cognitionis praestoletur examen*».

[71] Cl. Lepelley, *La préfecture de tribu dans l'Afrique du Bas-Empire* dans *Mélanges d'Histoire ancienne offerts à William Seston*, Paris, 1974, p. 285-295.

[72] *Johannide*, VIII, 461-462: «L'empire Romain considère comme citoyens Latins tous les peuples qu'il voit fidèles et soumis».

[73] *Ibid* VIII, 268-270: «Le chef lui-même est cruel et se prépare à anéantir les tribus pour le compte des Romains, et il exulte, gonflé d'orgueil par ses titres honorifiques tandis qu'on le désigne du nom de général».

[74] *Ibid*, VII, 262-264: «Cependant le général se réjouit d'être au milieu des soldats romains que le plus grand prince de l'univers lui-même lui a donnés comme compagnons dans la paix et assistants dans le combat».

décrite par tous nos textes comme une «guerre Maure», comme celles des décennies précédentes[75].

Comment donc, à travers ce cas, définir la notion de Maure au VI^e siècle? Cusina ne peut être un grand nomade chamelier engagé dans un processus d'invasion comme le voulait Courtois. Tout témoigne chez lui d'une grande familiarité avec l'Empire et le monde romain, et de liens anciens et réguliers. Mais il n'est pas possible non plus de l'assimiler à un *Afer*, comme le suggérait P.-A. Février: chef en 534 d'un groupe apparemment semi-nomade ou nomade, toujours défini comme dirigeant des *gentes*, il n'a jamais été intégré à une cité. P.-A. Février estimait que le Maure n'était peut-être que le produit des circonstances d'une guerre, c'est-à-dire qu'il aurait été défini d'abord dans nos textes par son hostilité à l'ordre romain. Mais notre principale source, Corippus, fait précisément de Cusina un ami toujours fidèle de l'Empire (*Cusina Romanis semper fidissimus armis*[76]), sans pour autant cesser de le désigner comme *Maure*. Le fait même qu'il existe ainsi un «bon Maure» dans la *Johannide* montre bien les difficultés de cette interprétation. En réalité, ce que la lecture de Corippus révèle le plus nettement sur ce sujet, c'est l'importance essentielle aux yeux du poète de la *gens*, que nous appelons faute de mieux la *tribu*. L'usage systématique de ce terme *gens/gentes*, employé, seul, comme synonyme de Maure bien plus souvent que le mot *Mauri*, est un des choix lexicaux les plus frappants de la *Johannide* et nous paraît particulièment riche de signification[77]. C'est dans la *gens*, structure socio-politique à la fois extra-municipale mais intégrée à l'empire, au moins en Byzacène et Numidie, et fonctionnant en relation regulière avec les autorités romaines, que réside l'originalité essentielle de Cusina et de nombre de Maures du VI^e siècle.

Certes, le cas de Cusina ne doit pas être abusivement généralisé: mais l'analyse systématique des données dont nous disposons sur ces Maures de l'antiquité tardive montre qu'il était en fait assez représentatif: l'étu-

[75] Jean Malalas, *Chronographia*, éd. Dindorf, p. 495. Théophane, *Chronographia*, éd. De Boor, p. 239. On peut se demander, étant donnés les honneurs conférés à Cusina en 548, pourquoi sa promotion n'a pas continué. Il est possible que l'obstacle ait été religieux. Nos textes n'évoquent en effet jamais la religion de Cusina et cette lacune est particulièrement remarquable chez Corippus. On peut raisonnablement penser que si ce chef maure avait été chrétien, l'auteur de la *Johannide*, qui ne tarit pas d'éloges sur lui, l'aurait certainement signalé. La thématique religieuse est riche dans le poème, qui assimile souvent la guerre contre les Maures insurgés à une croisade, et Cusina y aurait trouvé sa place si cela avait été possible.

[76] *Johannide*, VI, 268.

[77] Cf. *supra* note 26.

de des personnages d'Antalas, Iaudas ou Carcasan, trois chefs dont nous pouvons suivre parallèlement les carrières, révèle les mêmes caractères déterminants[78]. La vraie question est donc aujourd'hui, nous semble-t-il, non plus de définir le Maure, mais bien plutôt d'expliciter la notion de *gens* au VI^e siècle, en sachant bien, le cas de Cusina le prouve, que celle-ci était alors le résultat d'une longue histoire, et non une structure immuable figée depuis le néolithique. Cette étude est l'objet d'une autre recherche, en voie d'achèvement. Pour cette fois, notre but était de montrer que, sur ces questions, la problématique du doute peut en définitive être dépassée, mais sans qu'on ne puisse pour l'instant substituer plus au *Maure ambigu* qu'un *Maure* encore singulièrement *complexe*.

[78] Le dossier complet figurera dans la thèse annoncée *supra* note 6.

Roger Hanoune

«*Opus africanum*» à Bulla Regia (Tunisie)

Cette note a pour intention de présenter le résultat tout provisoire de fouilles récentes sur le site de la petite ville de Bulla Regia (Fig. 1) en Afrique proconsulaire[1]. Dans le cadre de ce colloque consacré aux permanences puniques et indigènes en Afrique, elle vise à illustrer la survie d'une technique architecturale pré-romaine remarquable par sa monumentalité.

On trouvera donc ici un premier examen du grand mur de soutènement d'une esplanade monumentale (Fig. 2) dégagée depuis une trentaine d'années au Sud du site, en bordure de la plaine de la Medjerda et de la route antique de Carthage à Hippone. Ce grand ensemble monumental a été diversement interprété et on a émis récemment, pour certaines de ses composantes, des hypothèses qu'il faudrait examiner (bibliothèque, «xyste»)[2]: pour le moment il est plus satisfaisant, semble-t-il, en raison de l'implantation des salles et des inscriptions en l'honneur de membres de la famille sévérienne, d'y voir un édifice du type *Augusteum*, avec des *cellae* diverses et un grand espace basilical au Sud (il ressort d'ailleurs d'un premier examen qu'il s'agit d'une construction qui n'a pas été unitaire)[3].

La reprise des travaux sur le terrain, depuis 1989 surtout, a juste-

[1] M. Boulouednine, *Bulla Regia, Hammam-Derradji. Fouilles et découvertes,* «FA», 12, 1957, p. 285-286.

[2] M. Le Glay, *Une nouvelle bibliothèque municipale à Bulla Regia en Afrique proconsulaire?, Mélanges de la Bibliothèque de la Sorbonne offerts à A. Tuilier*, 8, Paris, 1988, p. 52-60.

[3] A. Beschaouch, R. Hanoune, Y. Thébert, *Les ruines de Bulla Regia,* Rome, Ecole française, 1977, p. 108-113 et plan fig. 105 p. 105; A. Antit, H. Broise, Y. Thébert, *Les environs immédiats de Bulla Regia, Recherches archéologiques franco-tunisiennes à Bulla Regia,* I, 1, Rome, Ecole française, 1983, p. 139. Le jugement de N. Ferchiou est encore un peu prématuré: «la ville de Bulla Regia ... referme le plus grand ensemble julio-claudien connu de la province, pour une raison qu'il serait intéressant de chercher, peut-être dans son histoire municipale» (*Aperçus et hypothèses de travail sur les colonies juliennes et les «pagi» de Carthage au Ier siècle après J.-C., Actes du IVe Congrès international d'histoire et de civilisation du Maghreb (avril 1986). Villes et sociétés urbaines au Maghreb* = «Les Cahiers de Tunisie», 34, n° 137-138, 1986, p. 17).

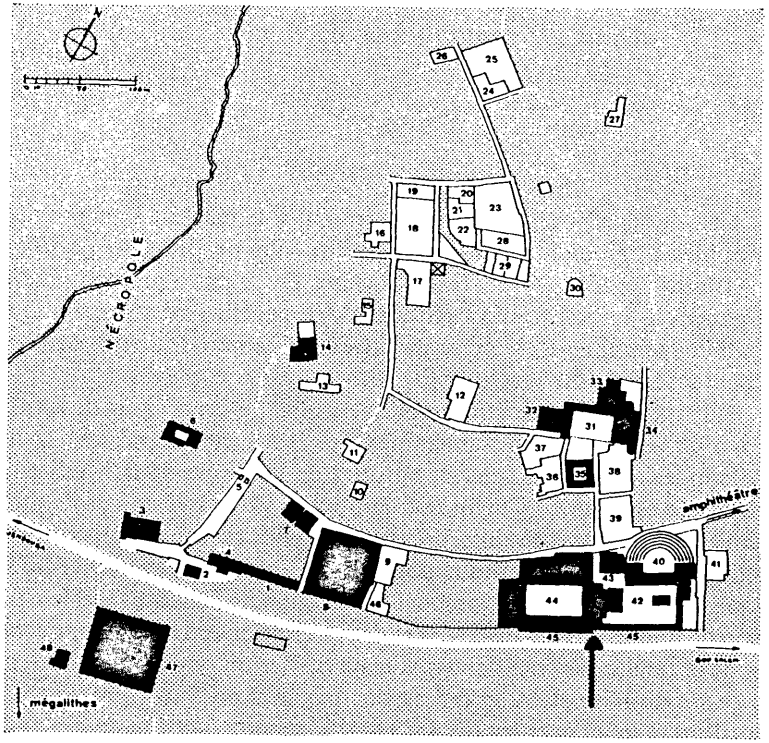


Fig. 1: Plan de Bulla Regia (H. BROISE, dans A. BESCHAOUCH, R. HANOUNE, Y. THÉBERT, *Les ruines de Bulla Regia, ouvr. cité,* p. 13, fig. 3: l'édifice et les murs ici considérés portent les n. 44-45).

ment permis d'examiner le mur de soutènement de la basilique (Pl. I, 1-2): il s'agit d'un grand mur de 66,5 m environ; la hauteur conservée est actuellement d'environ 2 m, mais il s'agit probablement, pour la partie supérieure, d'une restauration (de l'époque du dégagement ?), tandis que la fouille a montré qu'une assise au moins était encore enterrée sous le niveau actuel du terrain et que le sommet de la fondation apparaissait à environ un mètre sous ce niveau[4].

Un premier examen de la fosse de fondation de ce mur et des couches tranchées par cette dernière n'a apporté que peu de matériel, mais

[4] R. HANOUNE, dans «MEFRA», 1989, 1 p. 540-541.

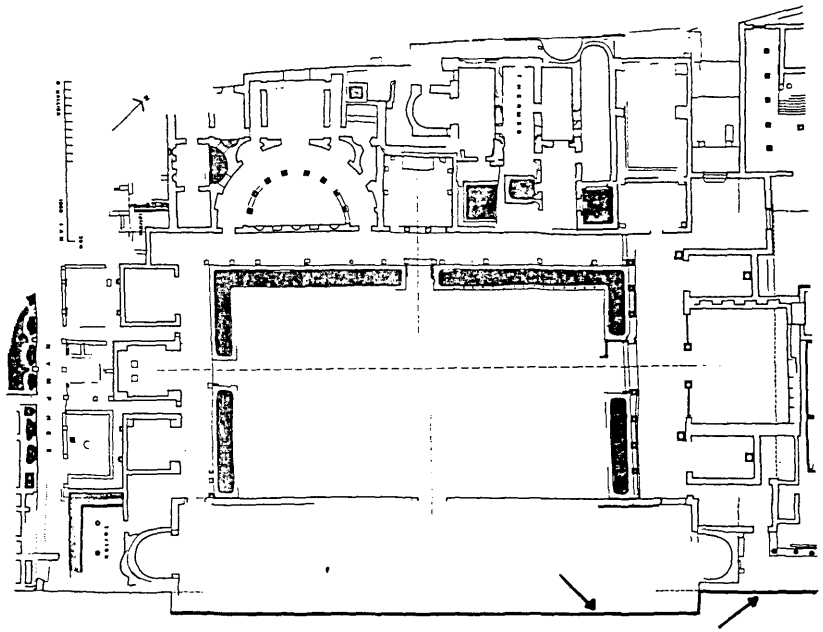


Fig. 2: Plan de l'espanade monumentale (G. HALLIER, *ibid.*, p. 105, fig. 105: en bas à gauche, mur de soutènement de la basilique; en bas à droite, mur à bossages).

on y trouve néanmoins une monnaie augustéenne, un fragment de céramique arétine et peut-être un autre de sigillée claire A; il ne s'agit certes que d'un premier sondage, mais on peut provisoirement en tirer argument pour penser que ce mur a pu être établi au I[er] s. de notre ère.

Or il faut attirer l'attention sur deux points:

— D'abord il s'agit d'une construction en appareil harpé ou en «*opus africanum*»[5], selon le récent néologisme[6], mais d'un type très remarqua-

[5] Sur cet appareil, G. LUGLI, *La tecnica edilizia romana,* Rome, 1957, p. 380-381 (cite le temple d'Apollon à Bulla Regia); P. ROMANELLI, *Topografia e architettura dell'Africa romana,* Turin, 1970, p. 56; J.-P. ADAM, *La construction romaine,* Paris, 1984 (I[re] éd.)-1989 (2e éd.), p. 130-131; R. GINOUVÈS, R. MARTIN (dir.), *Dictionnaire méthodique de l'architecture grecque et romaine,* t. 1, 1985, p. 101-102 (appareil «punique» à cadres et à remplissage, appareil «africain» à montants et remplissage).

[6] Cette expression en effet ne paraît pas usitée dans la littérature archéologique (par ex. R. CAGNAT, dans *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines,* Paris, 3, 2, 1904, *s.v.* «*murus*», p. 2057, ou G. CHARLES-PICARD, *La civilisation de l'Afrique romaine,* Pa-

ble, car non seulement les piles mais aussi le remplissage entre elles sont, contrairement à l'usage, en maçonnerie de pierres de taille très soignée et de très grandes dimensions: ces blocs sont couramment d'un poids qu'on peut estimer à une demi-tonne (un des plus grands, qui se trouve à l'angle Est du mur et qui est un des rares dont on connaisse les trois dimensions [0,54 m, 0,79 m et 1,68 m] atteint même un poids d'environ 1700 kg). Au fond, on a ici affaire à un mur d'*opus quadratum* rythmé par des piles disposées à intervalle régulier: or autant l'«*opus africanum*» avec remplissage de petits moellons est de règle en Afrique romaine à l'époque impériale, autant ce remplissage aussi gros que les blocs des piles est exceptionnel[7]. Bulla Regia, qui fournissait déjà des exemples originaux d'«*opus africanum*», soit avec des piles de petit module où les blocs ne sont que des moellons à peine plus gros que ceux du remplissage (à proximité de l'édifice en appareil réticulé), soit avec de grandes piles alliées à un remplissage en *opus reticulatum* très irrégulier[8], offre ainsi encore une attestation assez étonnante de cette technique de construction.

— Or ce mur n'est que la prolongation vers l'Ouest d'un premier mur d'appareil identique, mais moins bien conservé, qui borde au Sud, sur presque 100 m, l'esplanade qui se trouve derrière le théâtre (Pl. 11, 1-2): il apparaît nettement que le mur romain continue, avec un léger décalage vers le Sud, le tracé d'une muraille de la ville numide indépendante[9] qui a pu être partiellement démontée; la datation de cet-

ris, 1959, p. 196) jusqu'à A. LÉZINE, *La maison des chapiteaux historiés à Utique, Karthago*, 7, 1956, p. 26 (en français) ou *Architecture romaine d'Afrique*, Publications de l'Université de Tunis, Faculté des Lettres, 1re sér., n° 9, s.d. [1964], p. 139 (en latin).

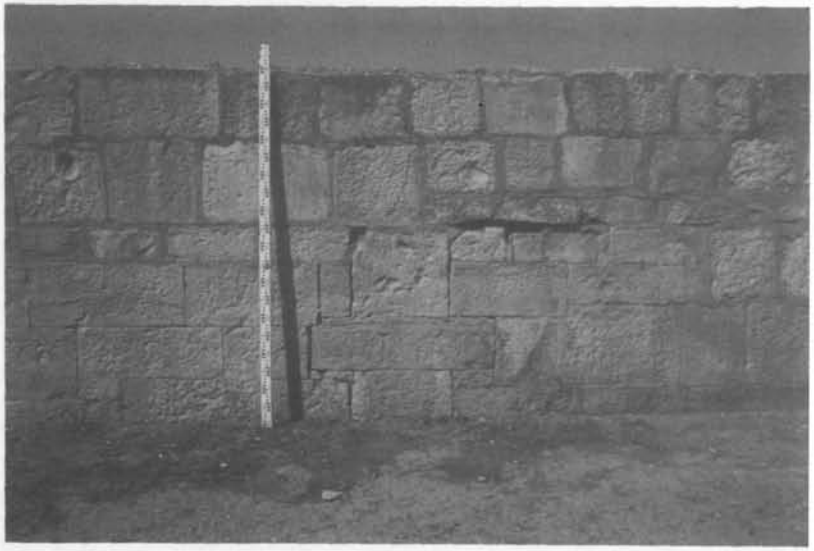
[7] On n'en trouve pas aisément, semble-t-il, d'autres attestations (voir par exemple M.H. FANTAR, *Le temple de Ras-ed-Drek*, dans F. BARRECA, M.H. FANTAR, *Prospezione archeologica al Capo Bon*, II, Roma, CNR, 1983, fig. 8: dessin de restitution où l'on peut trouver la possibilité de deux harpes, séparées de 3,50 m environ, et d'un remplissage en grands blocs); voir aussi F. RAKOB, *Römische Architektur in Nordafrika. Bautechnik und Bautradition, 150. Jahr-Feier Deutsches archäologisches Institut Rom 1979 = Mitteilungen des DAI, Röm. Abt.*, 25. Ergänzungsheft, 1982, pl. 23,1 (mur augustéen précoce de Carthage).

[8] Cet édifice a déjà été fréquemment illustré: voir par ex. A. BESCHAOUCH, R. HANOUNE, Y. THÉBERT, *Les ruines de Bulla Regia, ouvr. cité*, p. 18-22; J.-P. ADAM, *La construction romaine, ouvr. cité*, pp. 131-132.

[9] M. KHANOUSSI, *Note préliminaire sur Bulla la Royale*, «REPPAL», 2, Tunis, INAA, 1986, p. 326-335 (en part. p. 327: sur une enceinte «qu'il n'est pas exclu de faire remonter à la période punique ou plus probablement à l'époque royale. Les différences qu'on remarque dans le mode de construction peuvent aisément s'expliquer par des réfections et des restaurations postérieures» et p. 331 n. 7: «on doit d'ores et déjà éliminer comme ne faisant pas partie de l'enceinte le puissant mur de soutènement de la première esplanade monumentale. Il s'agit en réalité du mur Sud d'un très grand monument hellénistique»; F. COARELLI et Y. THÉBERT, *Architecture funéraire et pouvoir: réflexions sur l'hellénisme*



1: Vue générale vers l'Ouest du mur de soutènement de la basilique.



2: Détail du mur de soutènement de la basilique.

Tavola II



1: Vue générale vers l'Ouest du mur à bossages.



2: Détail du mur à bossages.

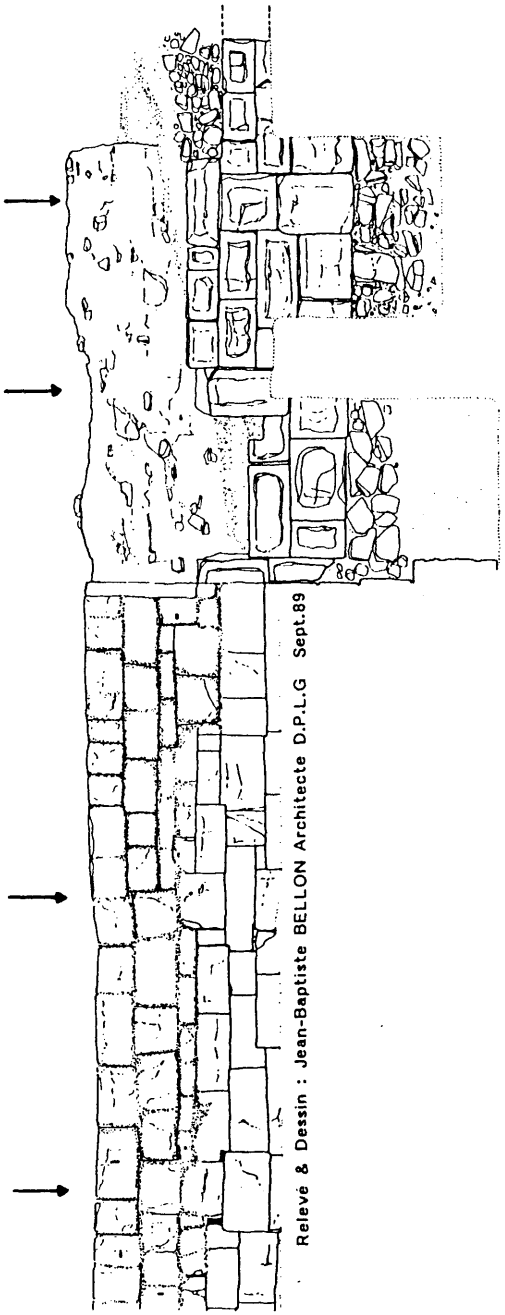


Fig. 3: Détail de l'appareil des deux murs et rythme des piles (J.-B. BELLON, 1989).

te muraille est fixée par un sondage récent au IIe siècle avant notre ère, cette fois de façon nette par l'abondance du matériel campanien dans les couches liées à l'établissement du massif de fondation.

Nous avons ainsi un exemple très net de permanence dans l'utilisation de certaines techniques architecturales propres à la tradition punique et à l'hellénisme numide au même endroit:

— «*opus africanum*» de filiation locale, mais très monumental avec remplissage en grands blocs, soigneusement taillés dans la tradition grecque et appareillés avec des décrochements et de petits blocs de calage[10];

— dans le deuxième état, il semble que les blocs, qui peuvent d'ailleurs provenir du réemploi des éléments du premier mur, aient été ravalés: il y a en tout cas moins de bossages conservés;

— les piles du mur récent reviennent tous les 3,10 m environ: cette valeur a été mesurée sur 14 entraxes nettement visibles; au contraire, dans le mur ancien, elles paraissent être séparées d'environ 2 m (Fig. 3): sans vouloir entrer déjà dans le domaine de la métrologie, on pourrait penser à un changement de module, mais non d'étalon de longueur — autre exemple bien attesté de permanence — avec un passage de 4 coudées dans le premier mur à 6 dans le plus récent[11].

numide, «MEFRA», 100, 1988, 2, p. 816; J. DESANGES, *L'hellénisme dans le royaume protégé de Maurétanie (25 avant J.-C.-40 après J.-C.)*, «Bulletin archéologique du CTHS», n.s. (Afr. du Nord), 20-21, 1984-1985 [1989], p. 53-61.

[10] Sur l'histoire de cet appareil, il suffit désormais de renvoyer aux développements de M. FANTAR, *Kerkouane, cité punique du Cap Bon (Tunisie)*, I, Tunis, INAA, 1984: «Les techniques architecturales» (p. 307-383: en particulier «La maçonnerie à piédroits ou harpes verticales» p. 335-343; l'«*opus africanum*» p. 336 et 341; «les blocs à crochets» p. 316: sur ce dernier thème voir aussi R. MARTIN, *Manuel d'architecture grecque*, I, Paris, 1965, p. 385 [l'appareil rectangulaire irrégulier] et fig. 186 p. 417 ou J.-P. ADAM, *L'architecture militaire grecque*, Paris, 1982, fig. 48, 61, 144, 276).

[11] On pourrait aussi penser dans ce cas à un module de 10 pieds d'environ 31 cm. Voir F. HULTSCH, *Griechische und römische Metrologie*, Berlin, 1862, p. 63 (*pertica decempeda*), p. 279-281 (coudée égyptienne), p. 55 (pied attique ou ptolémaïque de 30,8 cm) et J. DE WAELE, *Le dessin d'architecture du temple grec au début de l'époque classique*, dans *Le dessin d'architecture dans les sociétés antiques (Colloque de Strasbourg 1984)*, Université de Strasbourg, Travaux du Centre de recherche sur le proche Orient et la Grèce antiques, 8, 1985, pp. 88-93. En Afrique, voir par ex. F. RAKOB, *Das Quellenheiligtum in Zaghouan und die römische Wasserleitung nach Karthago*, «Mitteilungen des DAI, Röm. Abt.», 81, 1974, 1, p. 77, n. 53 et *Römische Architektur in Nordafrika. Bautechnik und Bautradition, art. cité*, p. 109, n. 9 (coudée punique de Carthage: 51,51 cm); et la mise au point de G. HALLIER, *Remarques sur les métrologies de l'Afrique antique*, «Bulletin archéologique du CTHS», n.s. (Afr. du Nord), 20-21, 1984-1985 [1989], p. 142.

Giovanni Lilliu

Sopravvivenze nuragiche in età romana

1. È stato scritto che la Sardegna è terra di forti persistenze, è un deposito conservativo di antiche forme materiali e spirituali dove i grumi culturali si sono sovrapposti all'interno d'un tessuto secolare di resistenza[1]. Anzi proprio la resistenza sarebbe stata una costante storica dell'isola che rivela, nella lunga durata, la vera traccia dell'uomo e della società sarda[2].

Si capisce che queste arcaicissime sopravvivenze, un certo archetipico antropologico ereditato dalla lontana preistoria, che si coglie ancor oggi più o meno visibilmente nel profondo della geografia sarda, doveva constare come fatto caratteristico sempre più palese col risalire del cammino storico isolano[3]. Appunto nel tempo romano — è il tema del mio discorso — le vecchie forme, i vecchi usi, molto di quel che era il patrimonio della tradizione indigena tuttaltro che sommersa ed ossificata, continuarono a vivere accanto e anche contro la nuova cultura, tanto che gli scrittori li percepivano dall'esterno nel segno della loro autentica identità, come cose d'un mondo diverso e lontano, una «metafora» della memoria passata. Scriveva Cicerone della Sardegna del suo tempo (metà circa del I secolo a.C.): «*habet profecto quiddam Sardinia adpositum ad recordationem praeteritae memoriae*»[4].

2. È sulla traccia delle scarne e frammentarie notizie della tradizione letteraria che cercherò di ricostruire, nel possibile, un'immagine dell'eredità delle origini — in particolare di quelle nuragiche — passata alla Sardegna romana. Le informazioni vanno prese per quel che valgono, rivelando esse una conoscenza epidermica del «paese reale» visto con la lente della cultura «superiore» greco-latina e secondo un'interpretazio-

[1] S. SECHI, *Tutti i libri della Sardegna*, ed. della Torre, Cagliari 1989, p. 22 ss.; G. LILLIU, «St. s.», XXVIII, 1989, p. 11 s.

[2] G. LILLIU, *Costante resistenziale sarda*, Stef, Cagliari 1971, p. 41 ss.

[3] G. LILLIU, *L'eredità delle origini*, in «La Sardegna. Enciclopedia a cura di M. Brigaglia», ed. della Torre, Cagliari 1988, p. 19 ss.

[4] P. PITTALIS, *Lo sguardo straniero*, in «La Sardegna» cit., p. 145.

ne di maniera, per lo più di segno negativo. Tuttavia emerge dagli scritti il durare, in epoca romana, di forme costruttive e monumentali soggette spesso a riconversione d'uso, di modi di combattere e di predare, di maniere di soggiornare e di vivere, di costumi «civili» e tradizioni religiose, di organizzazione economica e sociale le cui origini e il cui sviluppo appartengono al «genio» delle genti protosarde. Gli scrittori greci e latini, viventi tra la metà circa del I secolo a.C. e il primo quarto del III d.C., rievocano, tra storia ed *excursus* geoetnografici, tratti di gesta degli indigeni sardi, soprattutto di quelli della «riserva montana», avvenuti secoli innanzi, specie nel III-II secolo a.C.[5]. Accenni, dunque, sul filo della memoria, con pregiudizi e generalizzazioni, *topoi* che segnarono a lungo di stranezza e di discredito i sardi nella considerazione esterna.

Strabone (18 d.C.) riferisce che gli indigeni montanari — il popolo degli Iolei/Diagesbei e le tribù dei Parati, Sossinati, Balari e Aconiti — abitavano nelle caverne. Pur avendo essi terre adatte alla semina, non si preoccupavano di farle produrre. Preferivano, invece, razziare i campi degli agricoltori non solo nell'isola ma anche con incursioni dal mare nel continente, soprattutto nel territorio di Pisa. Cose, queste, d'una Sardegna in massima parte selvaggia e non ancora (ai tempi di Strabone) pacificata[6]. Che le genti dell'interno vivessero in caverne, ma pure in capanne in forma di abitazione sparsa (in cultura di villaggio diciamo noi), lo scrive anche Pausania intorno al 115 d.C. quando sulla Sardegna imperiale era scesa la c.d. «pax romana»[7].

In Strabone si coglie un accenno indiretto alla sopravvivenza di culti protosardi in epoca romana. Il passo citato V,2,7 a proposito delle razzie, continua dicendo che «i comandanti (*romani*) che vengono inviati contro di loro (*i nuragici*), si limitano a respingerli, ma non si spingono oltre poiché non vi è alcun vantaggio a mantenere a lungo un esercito in luoghi malsani. Non resta che combatterli con stratagemmi: avendo notato che i barbari hanno il costume di riunirsi tutti insieme dopo le scorrerie per festeggiamenti di diversi giorni, approfittano dell'occasione per assalirli e catturarne un gran numero»[8]. È il tema dei sardi «predoni» (pastori che calano dai monti della Barbaria per «bardanare» nelle pianure coltivate dai contadini) che ritorna in citazioni di diversi autori con riferimento ai 4000 soldati ebrei inviati in Sardegna da Tiberio nel 19 d.C., «*coercendis illic*» (cioè tra le tribù montanare) *latrociniis*»[9]. Il più esplicito e formale documento del costume è il noto testo epigrafico nel bronzo detto «tavola di Esterzili», contenente un decreto del 69 a.C., inteso a definire l'annosa questione dei confini tra i Galillenses, abitanti nelle zone della Bassa Ogliastra/Gerrei e i Patulcenses Campani, pacifici coloni sardo-romani nel territorio di Parti Olla. I primi, a cominciare dalla metà circa del II secolo a.C. sino al declinare del I dopo, facevano sistematiche incursioni per ragioni di pascolo e preda nelle fertili terre pedemontane dei secondi, un significativo episodio dell'eterno conflitto tra pastori e contadini che è stato — ed è — una costante della storia economica e dell'antropologia culturale della Sardegna[10].

Più interessanti, poiché rispecchiano fatti di maggior risonanza — le guerre tra indigeni e romani — e per l'interpretazione che se ne è data dai moderni, sono i passi di Diodoro Siculo IV,30 e V,15 e di Zonara VIII, 18. Diodoro (tra 60 e 30 a.C.), dopo aver messo in rilievo il tono civile degli Iolei come costruttori di grandi edifizi nei tempi della loro libertà, ne descrive la ritirata, in seguito alla conquista cartaginese dell'isola, nei luoghi aspri dei monti: qui essi abitarono allevando numerosi greggi delle cui carni e del cui latte si cibavano, non preoccupati di seminare le nuove terre. Loro dimore erano costruzioni sotterranee (καταγείοι οἰχήσεις) e caverne naturali (ὀρύγματα), luoghi che consentivano una vita sottratta ai pericoli della guerra, essendo difficili da raggiungere a causa del sito disagevole. I pericoli sono precisati dal tardo epitomatore Zonara con riferimento alle operazioni militari condotte nel 231 a.C. dai comandanti C. Papirio Masone e M. Pomponio Mathone contro i popoli dell'interno i quali, per sfuggire alle battaglie campali, si rintanavano «εἰς σπήλαια ὑλώδες καὶ δυσεύρετα), cioè in spelonche irreperibili per stare nascoste fra i boschi e i cui abitatori potevano scovarsi solamente con l'aiuto di cani poliziotti fatti venire apposta da Roma[11].

[5] Sul concetto di «riserva montana sarda», G. LILLIU, *La civiltà dei sardi dal neolitico all'età dei nuraghi*, ERI, Torino 1963, p. 179 e *La civiltà dei sardi dal paleolitico all'età dei nuraghi*, Nuova Eri, Torino 1988, p. 419.

[6] *Geografia*, V,2,7; P. MELONI, *La Sardegna romana*, Chiarella, Sassari 1975, p. 259 s.; N. BIFFI, *L'Italia di Strabone. Testo traduzione e commento dei libri V e VI della Geografia*, D.AR.FL.CL.ET., 1988, pp. 47-49.

[7] X, 17.

[8] G. LILLIU, *La civiltà dei sardi* cit., 1988, p. 478.

[9] TACITO, *Annales*, II,85,5; SVETONIO, *Tiberio*, XXXVI,1; GIUSEPPE FLAVIO, *Antiquitates Iudaicae* XVIII,3,4 s.; DIONE CASSIO, framm. LVII,18,50; P. MELONI, *La Sardegna romana* cit., p. 300.

[10] *C.I.L.*, X, 7852; P. MELONI, *La Sardegna* cit., p. 147 ss.; M. BONELLO LAI, «St.s.», XXV, 1981, p. 29 ss.; G. LILLIU, *La civiltà* cit., 1988, p. 477, 479.

[11] B.R. MOTZO, *Del modo di abitare degli antichi sardi in rapporto con i Nuraghi*, in «Il convegno archeologico in Sardegna, giugno 1926», seconda edizione, Reggio nell'Emilia coi tipi delle Officine grafiche reggiane, 1929, p. 81 ss.; P. MELONI, *La Sardegna* cit., p. 47 s.

Si deve a B.R. Motzo (1926) l'identificazione delle costruzioni sotterranee e delle spelonche con i nuraghi, non mai ricordati con questo nome dagli scrittori classici, sulla base del doppio significato della parola da ritenere un aggettivo sostantivato del vocabolo protosardo *nurra* (*nora, nola* etc.), avente il duplice senso di «mucchio» e di «cavità». Il nuraghe all'esterno appare appunto come una torre elevata, ma i suoi vani cupoliformi sanno proprio di grotta[12]. Successivamente (1934) il Motzo ha rilevato la differenza tra οἰκήσεις καταγείοι e ὀρύγματα citati insieme, ma distintamente, nel passo diodoreo, riferendo le prime a strutture sotterranee artefatte, ossia ai nuraghi, mentre nelle ὀρύγματα sarebbero da riconoscersi semplici grotte naturali[13]. L'ipotesi è stata da me condivisa prima con la proposta di vedere le «costruzioni sotterranee» nei c.d. pseudonuraghi o meglio nuraghi a corridoio e a galleria[14] e da ultimo nei nuraghi senza distinzione tipologica, abbandonati e semisepolti dalla rovina così da prestarsi all'occultamento o ancora utilizzati nelle strutture rimaste in piedi parzialmente o totalmente anche per scopo militare, una sorta di «santuari» della guerriglia[15]. I ragionamenti del Motzo sono stati accolti pure dal glottologo G. Alessio[16].

[12] B.R. Motzo, *Del modo di abitare* cit., p. 82 ss.

[13] B.R. Motzo, *Norake e i Fenici* in «St.s.», I, 1, p. 123, dove afferma che il verbo κατασκευάζω nei passi di Diodoro κατασκευάσαντες δ'οἰκήσεις ἑαυτοῖς (IV,30,5) e καταγείους οἰκήσεις κατασκευάσαντες (V,15,4), significa «costruire».

[14] G. Lilliu, *Il nuraghe di Barumini e la stratigrafia nuragica*, in «St.s.» XII-XIII, 1, 1955, p. 130 s. Per le più recenti considerazioni su pseudonuraghi e protonuraghi v. L. Manca-S. Demurtas, *I protonuraghi* in «The Deya Conference of Prehistory. Early Settlement in the Western Mediterranean and the Peripheral Areas-Bar International series 229, 1984, pp. 629-645, figg. 1-24; G. Lilliu, *Le origini della storia sarda*, in AA.VV., *Storia dei sardi e della Sardegna. Dalle origini alla fine dell'età bizantina*, Jaca Book, Milano 1988, p. 84 ss.

[15] G. Lilliu, *La civiltà nuragica*, C. Delfino ed., Firenze 1982, p. 11 e *Civiltà* cit., 1988, p. 478 s. Nella scia del nesso proposto dal Motzo, G. Lilliu, sin dal 1951 (*Sardegna* in «Il Ponte», VII, nn. 9-10, p. 991) ha riconosciuto nella voce nuraghe (norake) il significato di «mucchio», cioè «cumulo costruttivo», «torre» e «cavità», ossia il cavo cupoliforme della *tholos* contenuta nella torre in elevazione, e lo ha ripetuto sino ad oggi («Le Vie d'Italia», 1955, p. 4; «Antiquity», vol. XXXIII, n. 129, 1959, p. 33; *The Protocastles of Sardinia* in «Scientific American», dec. 1959, vol. 201, n. 6, p. 63; *I Nuraghi. Torri preistoriche della Sardegna*, La Zattera ed., Mondadori 1962, p. 12; *Civiltà dei Sardi* cit., 1963, p. 247, 1967, 1975, 1983, p. 288; *Civiltà* cit., 1988, p. 485).

[16] G. Alessio, «Arch. Alto Adige», 49, p. 419. Il sardo *nurra* (*nura*) nel senso di *nur(r)aghe* avrebbe avuto uno sviluppo semantico simile al latino «fossatum» «scavo», «cavità». Anche J. Hubschmidt, avvicinando *nur(r)aghe* (per lui forma architettonica derivata da un «recipiente rovesciato») al bizantino τροῦλλα = *trulla* significante «cupola», «volta», ravvisa in nuraghe il concetto di «cavità», «ὄρυγμα» (*Sardische Studien*, Bern 1953, p. 47 e *Kritische Bemerkungen zum mediterranen Substrat Sardiniens und Hispaniens*, in «Zeitschrift für Romanischer Philologie», Tubingen 1958, 74, p. 219). Su ciò considerazioni di G. Lilliu, *Trulla «cupola» in Sardegna*, «Arch. stor. sardo», XXVI, 1959, p. 5, nota 2. Su nuraghe = «cumulo tombale di pietra o tomba a cumulo di pietra» v. E. Contu, *Architettura nuragica*, in AA.VV., *Ichnussa. La Sardegna dalle origini all'età classica*, Verona 1981, p. 66.

Livio (XLI,12), accennando alle prospere *res gestae* sortite dal console Ti. Sempronio Gracco nel 177 a.C. sui Sardi Iliensi e sui Balari venuti in forze a sostenerli, scrive che questi nello scontro con l'esercito romano avvenuto nelle terre degli Iliensi, furono sconfitti, messi in fuga e «*castrisque exuti*»[17]. È interessante il riferimento ai «*castra*» di quegli indigeni che lasciarono sul campo dodicimila morti e numerose armi raccolte dai vincitori a formare un cumulo votivo arso in onore del dio Vulcano. «Castru», «crastu», «castros», «castra» sono denominazioni di lingua sarda applicate ancor oggi ai nuraghi, per cui l'equazione semantica, non etimologica, «castru(m)»-nuraghi è possibile, se non certa. E a nuraghi, sia pure nel senso d'una tardiva occasionale riutilizzazione nelle guerriglie del III-II secolo a.C., io ho ricondotto la citazione di «*castra*» nel testo liviano[18]. Già dal 1963 ho pure proposto di riconoscere nei «*castra*» citati da Livio i recinti fortificati in struttura nuragica, di pianta circolare e trapezoidale, detti *muras*, in varie località della Campeda-Bonorva, nati in funzione del *limes* tra indigeni e cartaginesi nel V secolo a.C., ma usati più tardi anche nel lungo conflitto in armi con i Romani[19].

3. Questo è il veramente poco tramandatoci dagli antichi autori che, tuttavia, offre testimonianza della sopravvivenza di elementi della civiltà protosarda, e specie di quella nuragica, in età romana. Assai di più della tradizione indigena si coglie nei documenti dell'archeologia, i quali, talvolta, confermano le notizie delle fonti letterarie e le chiariscono oggettivamente.

È un significativo fenomeno di persistenza quello dell'insistere centinaia di insediamenti romani nei terreni già occupati da agglomerati abitativi nuragici. Tra i tantissimi scelgo due esempi del fenomeno, uno in area di collina a struttura economica agricola e l'altro in area di montagna a forma di economia pastorale.

Dei trenta insediamenti di età romana riconosciuti nel territorio comunale di Barumini, dove già dalla tarda Repubblica si era affermato il latifondo privato a culture cerealicole con infrastrutture rilevanti, di-

[17] E. Pais, *Storia della Sardegna e della Corsica durante il dominio romano*, Nardecchia ed., Roma 1, 1923, p. 81, nota 1; Meloni, *Sardegna* cit., p. 71 s.

[18] G. Lilliu, *La civiltà nuragica* cit., p. 11, *Civiltà*, 1988 cit., p. 478 s.

[19] G. Lilliu, *L'architettura nuragica* in AA.VV., *Atti del XIII Congresso di storia dell'architettura (Sardegna), Cagliari 6-12 aprile 1963*, Centro di studi per la storia dell'architettura, Roma 1966, 1, p. 82, 2, p. 75, figg. 97-98, G. Lilliu, *Civiltà dei sardi* 1967, 1975, 1983, p. 270 s., *La civiltà*, 1988, cit., p. 474, fig. 176.

ciannove, ossia il 36,66% dei centri, continuano la dimora iniziata nel tempo dei nuraghi[20]. Dei quattordici siti abitati in età romana nel territorio a latifondo pubblico pastorale dell'agro di Meana, quattro (il 28,57%) corrispondono a luoghi scelti per dimorare da gruppi appartenenti a una delle tante *civitates Barbariae*[21]. I terreni nei quali tutti gli insediamenti sono qui ubicati, appaiono poveri di risorse agricole e si adattano a quanto scrive Strabone dei suoli delle montagne sarde che non venivano seminati o erano seminati senza cura[22]. I villaggi poi delle due aree sono diffusi (per non dire dispersi) nei territori di pertinenza, avvalorando il cenno di Pausania sul vivere degli indigeni in capanne in forma di abitazione sparsa (da σποράδες)[23].

Non mancano casi di rioccupazione in età romana, a scopo di dimora, delle stesse capanne tradizionali di forma circolare con tetti in legno a cono e muro a secco, già abitate da famiglie nuragiche.

Nei vani di capanne rotonde, costruite in età nuragica (A,B) del villaggio di Serrucci-Gonnesa, sono stati ritrovati, nei livelli superiori, abbondanti resti di anfore, brocche e altri vasi in ceramica (compresa quella «campana» = II-I secolo a.C.), nonché, sul pavimento in argilla di A, l'avanzo di un *torcular* per olio, in pietra, documenti di comunità rurali radicate in forme di vita e usi del remoto passato ancora in epoca classica[24].

Anche in alcune strutture a capanna rotonda e tetto stramineo dell'insieme di abitazioni annesse al santuario nuragico di Santa Vittoria sulla «giara» di Serri, il riuso per dimora in tempi romani è evidente. Nello strato di circa quaranta centimetri di spessore costituente il deposito dell'atrio rettangolare della c.d. «Dimora del Capo» (Tav. I, n. 32, figg. 31-33), ristrutturata in età romana (lo ricopriva un tetto angolare di embrici), furono rinvenute numerose tracce di vita dell'epoca. Tra l'altro sono state raccolte, in frammenti, brocche, tegami, tazze e altre forme vascolari in ceramica fine e depurata, e rozza di argilla impura che dimostra la persistenza di tecnica indigena nella manipolazione. Si ebbe-

[20] G. LILLIU, in G. LILLIU-R. ZUCCA, *Su Nuraxi di Barùmini*, Guide e Itinerari, C. Delfino ed., Sassari 1988, p. 7 ss., fig. 1, p. 13 ss.

[21] G. LILLIU, *Meana dalle origini all'alto Medioevo*, in AA.VV., *Meana. Radici e tradizioni*, Stef, Cagliari 1989, p. 46 ss., fig. 14, p. 67 ss.

[22] G. LILLIU, *Meana* cit., p. 90 e nota 6.

[23] Vedi nota 7.

[24] A. TARAMELLI, *Gonnesa. Indagini nella cittadella nuragica di Serrucci (Cagliari)* in «Mon. ant. Lincei» XXIV, 1917, col. 646-648, 653, 663-665, figg. 3-12, 13-18.

ro inoltre perline di pastra vitrea azzurra e, di bronzo, anelli e una laminetta con fori alle estremità, varie monete imperatorie tra cui una di età costantiniana[25]. Anche nell'interno del vano, sotto il crollo, nello strato superiore e dentro le nicchie parietali sono venuti in luce frammenti di ceramica romana e frustoli di metallo insieme a ossa d'animali (tra l'altro corna di capriolo) e a ceneri e carboni avutisi pure nell'atrio come testimonianza di soggiorno prolungato[26].

La capanna A (Tav. I, a), davanti all'ingresso dai templi al recinto c.d. delle Feste, fu rabberciata nei muri in età romana e ne fu rifatta la copertura sotto i resti caduti della quale stava un deposito di materia carboniosa e cinerina confusa con numerosi pezzi di vasi vinarii, tegami e ciotole di terra cotta figulina e di fattura locale nella tradizione tecnica indigena[27].

Anche il vano 20 (Tav. I, n. 20, fig. 38) del predetto recinto, costruito in tempi nuragici come dimostrano il coevo vasellame e coti litiche, fu riutilizzato, dopo un breve soggiorno in età punica (anfore e brocchette dell'epoca), in periodo romano a cominciare dalla tarda repubblica (ceramiche «campane del II-I a.C.) e nell'impero (grandi anfore per vino) sino a che la dimora non venne distrutta da un violento incendio[28]. La stessa vicenda di vita fu osservata nel vano 21 del recinto: i reperti di età romana erano costituiti da anfore vinarie e da un asse di bronzo repubblicano[29]. Lo strato sovrastante il livello con relitti di vita materiale nuragica nel piccolo vano rettangolare n. 29, del porticato tramezzato del recinto, ha restituito, pur esso, rottami di anfore vinarie in terracotta e di vetri di pertinenza romana con i soliti focolari attestanti il soggiorno domestico nell'epoca[30]. Vasi a decorazione impressa della stessa epoca, insieme a resti di stoviglie tardo-puniche se non alto-repubblicane, segnano lo strato superiore a quello di soggiorno indigeno, nel vano quadrangolare n. 24, detto della «Cucina», sempre dentro il recinto delle Feste[31]. Infine nella capanna 53, fuori dal recinto a NE,

[25] A. TARAMELLI, *Nuove ricerche nel santuario nuragico di Santa Vittoria di Serri* in «Mon. ant. Lincei», XXXIV, 1931, col. 51.

[26] *Cit.*, col. 53.

[27] *Cit.*, col. 59.

[28] *Cit.*, col. 64 s.

[29] *Cit.*, col. 66 s.

[30] *Cit.*, col. 76.

[31] *Cit.*, col. 81, tav. I, n. 24, tav. VIII, 24.

detta «Abitazione del Sacerdote», pavimentata con lastre calcaree in età tardopunica o altoromana, la massa di pietre e terra accumulatasi presso una mensa litica, restituì, al di sopra del livello segnato da materiali d'uso nuragici, monete di bronzo consolari e assi repubblicani; sarebbe da approfondire il discorso sulla pertinenza a cultura indigena oppure ad artigianato di età romana di un pilastrino calcareo decorato da un motivo a spina di pesce, rinvenuto nella dimora[32].

4. Circa le notizie di Strabone, Diodoro, Pausania e Zonara sull'abitazione dei sardi indigeni (dei nuragici) in caverne naturali ancora in età romana[33], non manca il riscontro archeologico.

La grotta di Pera Pala-Siniscola, abitata dall'uomo sin dal neolitico recente nel tempo della cultura di Ozieri[34] e poi in quello della cultura di Bonnànaro del Bronzo antico[35], continuò a fungere da dimora in età romana, come prova il rinvenimento in *situ* di frammenti di vasellame di terracotta e di monete bronzee tardorepubblicane[36]. Sempre a Siniscola la caverna di Sa Conca de Elène Pòrtiche, presso la chiesa di San Simplicio, ha restituito anfore romane[37] rinvenute pure in grandi e piccoli anfratti di Monte Nurres (che prende il nome da *nurra* = spelonca) e di Monte Lacu, tra Siniscola e Posada[38].

Nel territorio di Dorgali, la voragine di Ispinigoli, frequentata già in età nuragica (tegami e ciotole di terracotta d'impasto, oggetti metallici del Bronzo recente-finale) continuò a essere dimora in quella romana (anfore e fuseruole fittili); la vita vi durò sino all'alto Medioevo[39]. Una

[32] *Cit.*, col. 92-93, tav. I, n. 53, tav. X, fig. 2, figg. 58-60.

[33] V. note 6-7, 10.

[34] E. Atzeni, *Aspetti e sviluppi culturali del neolitico e della prima età dei metalli in Sardegna*, in AA.VV., *Icnussa* cit., p. XXII, Carta n. 42: Perapala, con errata indicazione del Comune di Dorgali; G. Lilliu, *Civiltà*, 1988 cit., p. 30 s., Carta n. 42.

[35] M.L. Ferrarese Ceruti, *La cultura di Bonnànnaro* in AA.VV., *Ichnussa* cit., p. LXVI, n. 37; G. Lilliu, *Civiltà* 1988, p. 162 s., Carta a fig. 43, n. 37, p. 298.

[36] Notizie del Prof. Giuseppe Seu di Siniscola. Lo ringrazio sentitamente.

[37] Notizia del Prof. Giuseppe Seu.

[38] Notizia del Prof. Giuseppe Seu.

[39] A. Moravetti, *Nuovi materiali della voragine di Ispinigoli* in AA.VV., *Dorgali, Documenti archeologici*, Chiarella, Sassari 1980, p. 165 ss., fig. 4, p. 169, tav. XLIX, 14 (frammento di anfore Dressel I, in argilla rossa con l'ingubbiatura bianca: I a.C.). A p. 165, 168 ss. 3-7, tav. XLIX, 3,8 ceramiche nuragiche, un braccialetto di bronzo. A p. 165 s., 169 s., nn. 10-11, 12-15 orecchini d'argento e di bronzo, perline di pasta vitrea e vaselline d'impasto altomedievale: VII-VIII d.C.

lucerna fittile di tipo *africano* del V secolo d.C., quattro frammenti di fusaiole fittili attestano la frequenza del grottone di sa Conca 'e s'orcu a Codula Fuile[40], cominciato a essere abitato da nuclei familiari nuragici come provano pestelli e macineli dell'epoca[41]. Ancora in agro di Dorgali sono ubicate le grotte naturali di Sos Sirios e Sos Sirieddos. A Sos Sirios l'abitazione di età romana[42] e, più documentata, dell'alto Medioevo[43], fu preceduta da quella prenuragica e nuragica[44]. Nella grotta di Sos Sirieddos sono stati raccolti frammenti di anfore romane[45] ma, come a Sos Sirios, prevale il vasellame altomedievale[46]; non vi sono stati osservati materiali preistorici ma non si esclude che vi possano essere, come in quella di Sos Sirios, non avendo avuto la grotta una seria ricerca.

Piccole grotte in località San Marco-Lòculi e tafoni in granito nel monte Oddié di Irgoli sono ricche di rottami di terracotta del periodo romano, ad Oddié riferibili ad abitazione e a tombe del periodo[47].

Istruttivo per il nostro discorso è infine il gruppo di spelonche di Punta is gruttas sotto la culminazione della ripa calcarea del Supramonte di Urzulei, sovrastante il paese[48]. Qui gli anfratti di S'édera, Su Fochile e quello più capace detto di Domu s'orcu, furono sedi di abitazioni umane, di rifugio di greggi e luoghi di culto nell'età nuragica nel Bronzo finale e nell'età del Ferro-periodo geometrico ed orientalizzante: IX-VII

[40] R. Caprara, *Grottone di «Codula Fuile»*, in AA.VV., *Dorgali* cit., p. 267 s.; A. Boninu, *Testimonianze di età romana nel territorio di Dorgali*, in AA.VV., *Dorgali* cit., p. 237 s., nn. 14-17 (frammenti di fuseruole fittili).

[41] Pestelli e macinelli sono stati notati dal Prof. Giuseppe Seu che me ne ha dato gentilmente notizia.

[42] R. Caprara, *Documenti archeologici medievali. Materiali da Sos Sirios*, in AA.VV., *Dorgali* cit., pp. 247, 252. Talune anfore presentano sagome tardo-antiche.

[43] Cit., p. 217 ss., nn. 1-17, tav. LXX, 3-4, LXXI, 1-2, LXXII, 1-2, LXXIII, 2-6, LXXIV, 1-5 (si tratta di anfore, catini, olle, scodella d'argilla grezza, forme ceramiche fatte localmente senza tornio, usate nella vita quotidiana assai semplice e rustica.

[44] M.A. Fadda, *Materiali preistorici di Sos Sirios* in AA.VV., *Dorgali* cit., p. 264 ss., 1-15 (tazze, tegami, ollette e altri vasi); R. Caprara, *Documenti* cit., p. 247 cita la classificazione della Fadda la quale avrebbe riconosciuto nel materiale ceramico primitivo alcune forme riferibili alla cultura d'Ozieri e la maggior parte a tempi della civiltà nuragica.

[45] A. Boninu, *Testimonianze* cit., p. 238, nn. 18-19, R. Caprara, *Documenti* cit., p. 247.

[46] R. Caprara, *Documenti* cit., p. 259 ss., nn. 18-48, tav. LXXIV, 7-14 (anfore in prevalenza, tegami, ciotole e altri vasi grandi e medi).

[47] Notizia del Prof. Giuseppe Seu.

[48] A. Assorgia-L. Bentini-G. Leoncavallo, *Note geomorfologiche e fenomeni carsici del Supramonte di Urzulei, Oliena, Orgosolo* in «Atti del XI Congresso internazionale di speleologia, Genova '72», Rassegna speleologica italiana, memoria XI, vol. II, Como 1974, p. 169 ss., fig. 4, in basso e sinistra.

secolo a.C.[49]. Famiglie di pastori li frequentavano ancora, vivendovi non occasionalmente, in età romana (numerosi rottami fittili d'impasto grossolano, fabbricati usando la terra rossa locale, furono trovati e tuttora si possono osservare specie nell'anfratto dell'Edera) e nell'alto Medioevo[50].

5. Più sopra mi sono intrattenuto sull'ipotesi, fondata sull'informazione degli scrittori classici circa gli indigeni delle zone interne καταγείους οἰκήσεις κατασκευάσαντες e in possesso di *castra*, che in queste denominazioni potessero essere riconosciuti i nuraghi usati con funzione militare ancora in età romana tardorepubblicana. Non vi sono tuttavia evidenze archeologiche che avvalorino il supposto. Inutile quindi recare il supporto di monumenti che sarebbero rimasti nei luoghi e ambienti montani aspri e selvosi conformi a quelli nei quali Diodoro e gli altri autori situano le dimore costruite in sotterraneo, i castelli e le spelonche. Ma se dovessi proprio esemplificare, porterei la suggestione del complesso nuragico di Serbissi-Gairo/Osini, ubicato su d'un roccione calcareo a picco, di difficile accesso, alla quota di 964 m l m[51]. L'insieme consta d'un nuraghe complesso, del tipo trilobato, e di qualche capanna circolare intorno recinti da muraglia sull'orlo della ripa, e di una grotta naturale distante dal nuraghe m. 27,50 a SE, ampia e articolata in sale e gallerie servite da due ingressi. Dunque un ὄρυγμα e una οἴκησις καταγείος collegate funzionalmente anche se non costruttivamente per ragioni di vita e difesa, come quelle tramandateci dalla memoria di più di duemila anni fa.

Attraverso i documenti dell'archeologia si possono invece dimostrare le diverse riconversioni d'uso dei nuraghi in periodo romano.

Frequente è l'utilizzazione dei nuraghi semplici e complessi per abitazione, specie come luogo di deposito di derrate, e per frequentazione assidua od occasionale.

Negli strati medio e superiore del nuraghe Bullittas-Alghero, un monotorre, scavi di fine '800 hanno messo in luce sigillate italiche (I d.C.) e africane (IV-V), un frammento di lampada con figura di pesce nel disco (III-IV), chiodi di bronzo di età romana; in più un rottame di vaso con cordone impresso a polpastrello e cerchielli stampigliati, forse altomedievale[52]. Nella stessa Alghero il nuraghe Sa Láttara, pur esso monotorre, ha restituito sigillate italiche e africane[53]. Infine, ad Alghero, materiali ceramici di epoca romana sono stati prelevati nella cella A (torre antica) e nel cortile dell'aggiunta «a tancato» del nuraghe Palmavera[54].

Durante gli scavi operati in alcuni punti del nuraghe La Prisciona-Arzachena, un polilobato in granito con antemurale, sono stati estratti resti di vasellame di età romana: nello strato superiore della c.d. «Capanna I» numerosi cocci tra i quali riconoscibili anfore e ceramica campana di tempi tardorepubblicani e un frammento di piatto in sigillata norditalica o italica di periodo augusteo-prototiberiano[55]; nella trincea di scavo tra l'antemurale ed il bastione pezzi di «campana» A e di anfore[56]; nel primo taglio del pozzo, frammenti di «campana» A[57].

Una delle torri laterali del complesso nuraghe San Pietro-Torpé, verso la fine del I o all'inizio del II secolo a.C. fu occupata utilizzandola come granaio. Lo documenta la presenza di anfore vicine alle Dressel 13 e 14, di contenitori in legno e sughero, di due ceste di giunco o vimini intrecciati, nonché di vari chili di chicchi di grano e fave[58].

In una buca sotto l'architrave del vano di sbocco della scala d'andi-

[49] A. TARAMELLI, «Not. Sc», 1904, pp. 229-231, figg. 1-4 e «Not. Sc.» 1931, pp. 48-87, figg. 1-2 (statuetta e bipenne di bronzo); A. MORAVETTI, in AA.VV., *Sardegna centroorientale*, pp. 119-121, tav. XLII, 1-3.

[50] ASSORGIA e altri, *Note* cit., p. 170; G. LILLIU, *Ceramiche stampigliate altomedievali della Sardegna* (in corso di pubblicazione).

[51] G. BARTOLO, A. DI PAOLA, *Ussassai, Gairo, Osini. Attuali conoscenze speleologiche a cura dello Speleoclub di Cagliari*, Stef 1970, p. 53 ss., fig. 21 (la grotta); G. LILLIU, *I nuraghi. Torri preistoriche* cit., p. 151 ss., fig. 18, 1, cartina B, 70 (con bibliografia precedente), *Civiltà dei sardi* cit., 1963, p. 266 s., 1967, 1975, 1980, 1983, p. 367 s., *Civiltà* 1988, p. 401, fig. 142, 1, p. 516; E. CONTU, *L'architettura nuragica* in AA.VV., *Ichnussa* cit., p. 60, tav. IV,A,*a* (nuraghe e capanne); M. CARMEN LOCCI, *Il nuraghe e la grotta Serbissi (Osini-Gairo-Nuoro)*, Università degli studi di Cagliari, Facoltà di Lettere e Filosofia, Scuola di specializzazione in studi sardi, anno accademico 1988-89 (tesina di diploma), pp. 3-70, tavv. I-XV (descrizione, illustrazione e studio dell'insieme).

[52] G. PINZA, «Mon. ant. Lincei», XI, 1901, col. 91, fig. 68 in alto; G. LILLIU, «Not. Sc.», 1941, p. 159 e *Il Nuraghe di Barumini* cit., 1955, p. 97.

[53] A. TARAMELLI, «Not. Sc.», 1904, p. 351; G. LILLIU, *Il nuraghe di Barumini* cit., p. 101.

[54] A. TARAMELLI, «Mon. ant. Lincei», XIX, 1909, col. 262, 297; G. LILLIU, *Il nuraghe di Barumini* cit., p. 101.

[55] E. CONTU, «St. s.» XIX, 1966, p. 161, figg. 5-6, p. 167 e 207, fig. 9, 13, tav. IV, 11. Per confronto con il piatto decorato da volto plastico v. *Enc. Arte antica Atlante delle forme ceramiche*, 1985, II, p. 201 s., tav. LXI, *18,20*, p. 383, tav. CXIX,1 (20-25/45 d.C.), p. 384, tav. CXX,9 (10 d.C./primi II), p. 385, tav. CXXI,8 (10-primi II d.C.).

[56] E. CONTU, «St.s.», 1966 cit., p. 169, fig. 1,*a*.

[57] *Cit.*, p. 186, fig. 18, figg. 3-4.

[58] M.A. FADDA, «Nuovo Bullettino arch. sardo», I, 1984, p. 377 (scavi 1983); R. D'ORIANO, *ibidem*, p. 381.

to del nuraghe Norgòe in località Scala sa murta-Irgoli, fu rinvenuto nel 1974 un «tesoretto» composto di 141 monete romane (denari, assi, antoniani, *follis*, un p.b. di Domiziano: I d.C., nummi del basso impero: IV-V d.C.)[59].

Due vani di torre del bilobato nuraghe Bau Nuraxi-Triei, furono ristrutturati in età romana e trasformati in magazzeno. Vi si trovarono, infatti, durante scavi condotti nel 1985, numerosi frammenti di doli di periodo tardoromano e altomedievale, quelli di quest'ultima epoca con disegni di «croci di Malta» impressi a stampiglie: VII-VIII d.C.[60].

Varie celle delle torri del nuraghe Santu Antine-Torralba, un monumentale trilobato in basalto, furono usate come magazzeno d'una contigua struttura abitativa di latifondo[61]. Nella camera a pianterreno della torre centrale si ebbe in recenti scavi una quantità notevole di anfore e doli[62]. Il vano della torre laterale B ha restituito frammenti di coppe a vernice nera «campane» della prima metà e della metà circa del II secolo a.C. e l'orlo d'un vaso a listello in sigillata africana chiara: V-VI d.C.[63]. Coppe di ceramica campana e pezzi di sigillata africana chiara anche dentro la torre laterale D, mentre il pozzo interno all'antica fortezza ha dato anfore Dressel 1a/1b[64].

D'una frequentazione intensa del pluriturrito Nuraghe Funtana-Ittireddu parla «l'ingente» materiale romano (specie ceramiche del periodo tardoantico: IV-V d.C.), rinvenuto nei primi tagli della camera della torre centrale e del cortile[65].

È possibile che siano d'età romana le armi e gli arnesi di ferro rinvenuti nel pozzo all'interno della torre perimetrale E del trilobato nuraghe

[59] F. GUIDO, in AA.VV., *Sardegna centroorientale dal neolitico alla fine del mondo antico*, Dessì, Sassari 1978, p. 193-195.

[60] M. SANGES, *10 anni di attività nel territorio della provincia di Nuoro*, Nuoro 1985, p. 89, fot. a p. 91; G. LILLIU, *Meana* cit., p. 97, nota 106.

[61] A. TARAMELLI, «Mon. ant. Lincei», XXXVIII, 1939, coll. 55-66, figg. 12, 16; G. LILLIU, *Il nuraghe di Barumini* cit., p. 123; S. BAFICO-G. ROSSI, *Il nuraghe S. Antine di Torralba. Scavi e materiali*, in AA.VV., *Il nuraghe S. Antine nel Logudoro-Meilogu*, C. Delfino ed., 1988, p. 61.

[62] G. MANCA DI MORES, *Il nuraghe S. Antine di Torralba. Materiali ceramici di età romana*, in AA.VV., *Il nuraghe S. Antine* cit., p. 274.

[63] G. MANCA DI MORES, *Il nuraghe* cit., p. 282, fig. 1,*1*, 286 n. 13, fig. 2,*13*, p. 290, n. 33, fig. 5,*33*, e n. 34, fig. 5,*34*.

[64] G. MANCA DI MORES, *Il nuraghe* cit., p. 283, n. 6, fig. 1,*6*, p. 288, n. 24, fig. 3,*24*, p. 290, n. 32, fig. 5,*32*, p. 293, n. 48, fig. 8,*48*.

[65] F. GALLI, «Nuovo Bull. arch. sardo», 1, 1984, p. 115 e 2, 1985 (1989) p. 105.

Losa: si tratta di daghe, pugnali, arpioni, una bipenne e un anello[66]. Dico è possibile, ma non certo, perché non si esclude la loro appartenenza anche all'alto Medioevo, tenendo presente che vasellini di terracotta d'impasto ornati da coppelline sull'orlo e frammenti di doli con disegni impressi a stampiglia (materiale del VII-VIII d.C.) sono stati estratti dal livello superficiale del vano della torre marginale D, adibita a magazzeno nel periodo protobizantino[67].

A. Taramelli, nello scavo del nuraghe Santa Barbara di Villanovatruscheddu (1915), rilevò nel cortile del «tancato» (tale è lo schema planimetrico del nuraghe), uno strato romano visibile, oltre che nel materiale ceramico, nei resti di casupole ivi adattate alla buona con una parziale ristrutturazione dello spazio esistente[68].

Recenti scavi nel nuraghe Orrùbiu di Orròli, effettuati nel cortile centrale del bastione pentalobato (la fortezza era pure fornita d'un complesso antemurale che portava a diciotto le torri dell'insieme), hanno rimesso in luce una struttura della prima età imperiale (I d.C.) di riutilizzo dell'antica fabbrica militare per piccole industrie rurali. Sulla massa di crollo del vecchio edificio furono costruiti muri divisori di spazi rettangolari pavimentati a grandi basoli di basalto del luogo. Nei vani stavano bacili di pietra e un contrapeso litico di *torcular* per la spremitura dell'olio probabilmente già d'oliva; inoltre grosse giare per derrate. Dunque un *oleificium* e una *cella* d'una comunità di latifondo pubblico. Saggi sul lato sudest del bastione hanno poi messo in evidenza i resti di altri ambienti di età romana tardoantica (III-IV d.C.). Una riconversione d'uso durata secoli[69].

Un livello con ceramiche romane, indicativo se non altro di frequentazione, è stato riconosciuto da A. Moravetti dentro il nuraghe Is Paras o Su Idili-Isili[70]. Ma si affaccia l'ipotesi che, come in altre torri nuragi-

[66] A. TARAMELLI, «Not. Sc.» 1916, p. 246; G. LILLIU, *Il nuraghe di Barumini* cit., p. 119, tav. VII (non confermo oggi l'ipotesi, affacciata nel 1955, di riferire gli oggetti alla proposta terza fase (*c*) del nuraghe, ossia al VII-VI a.C., p. 121).

[67] G. LILLIU, *Il nuraghe di Barumini* cit., p. 119, tav. VIII, 1-3, tav. X.

[68] A. TARAMELLI, «Not. Sc.» 1903, p. 493, figg. 20-23 e «Not. Sc.» 1915, p. 305, figg. 1-2; G. LILLIU, *Il nuraghe di Barumini* cit., p. 102 s.

[69] M. SANGES, *Orroli (Nuoro). Scavi nel nuraghe Arrubiu* in «Nuovo Bull. arch. arch. sardo» I, p. 366. Per altri esemplari di simili contrappesi di *torcular* G. LILLIU, *Meana* cit., p. 68, fig. 28 in basso e p. 95, nota 80. Nella primavera di quest'anno (1989) ho avuto occasione di notare un contrappeso anche presso la chiesa campestre di S. Maria a Samugheo dove sorgeva un tempo un agglomerato rustico di età romana (V. ANGIUS, in CASALIS, *Dizionario*, XVIII, 1849, p. 28).

[70] A. MORAVETTI, *Nuraghe is Paras-Isili* in AA.VV., *10 anni di attività cit.*, p. 28.

che, anche la splendida camera del cono centrale e i vani delle torri perimetrali fossero stati adibiti a dispense della comunità rurale abitante nel contiguo villaggio in cui si osservano tracce di casupole che erano coperte da embrici (ne sono rimasti pezzi sul terreno) e contenevano ceramiche romane comuni e anche fini in sigillata italica e africana, sparse ora in rottami sul terreno agrario[71].

In età romana fu occupato il nuraghe di Santa Vittoria che si era conservato più o meno integro seguendo le vicende del santuario sulla «giara» di Serri. Il nuraghe si componeva di torre centrale (A) e di due torri laterali (B e C) unite da cortina rettilinea, il tutto in basalto locale. Cinque feritoie-finestrini della torre B, onde consentire l'utilizzazione del vano, erano state otturate con brecciame minuto e frammenti di ceramica romana; all'esterno fu addossata all'antica struttura una scala in lastre calcaree. La ristrutturazione dell'insieme si completò con altra fabbrica, contigua alla torre centrale, di pianta rettangolare, a muro di piccolo pezzame litico in calcare cementato con argilla e calce secondo la tradizione edilizia romana[72].

Il nuraghe Su Nuraxi di Barùmini, già riconvertito nell'uso nel secolo VII a.C., ossia nella tarda età nuragica[73], fu continuato a essere utilizzato come succursale del vicino villaggio e magazzeno dello stesso nelle epoche punica[74] e romana. Per quanto si riferisce a quest'ultimo impiego varie sono le testimonianze materiali venute in luce durante gli scavi del '51-55. Ancora nel II-I a.C. erano praticate sino al livello della fase *d*, cioè fino quasi alla base, le camere delle torri perimetrali ed il vano del cortile del nuraghe. Ne fa prova il rinvenimento di pezzi di ceramica «campana» e grigia regionale sarda, di balsamari piriformi e rottami d'anfore vinarie con relativi tappi d'argilla[75]. Nei vani delle torri dell'antemurale (H-P) i livelli di frequentazione cominciavano all'altezza delle

[71] G. LILLIU, *Per la topografia di Biora (Serri-Nuoro)*, in «St.s.», VII, 1-3, 1947, p. 59, nota 62 e *I Nuraghi. Torri preistoriche* cit., p. 166-168, tavv. XXII-XXV, cartina B, 80 (a p. 168 cenno sugli avanzi fittili di età romana).

[72] A. TARAMELLI, «Not. Sc.», 1911, p. 293.

[73] G. LILLIU, in G. LILLIU-R. ZUCCA, *Su Nuraxi di Barumini* cit., p. 38, 43 s., 67.

[74] G. LILLIU, *Il nuraghe di Barumini cit.*, p. 298, 418, 420, 422: monete cartaginesi nel vano della torre E, nel cortile e al limite di elevazione del rudere della torre H (fine IV-216 a.C.); pp. 421, 423: campanelli bronzei di età punica dentro la torre H e nel vano scala di discesa dagli spalti al cortile lungo la cortina d nordest (IV-III a.C.). V. pure G. LILLIU, in G. LILLIU-R. ZUCCA, *Su Nuraxi* cit., p. 63.

[75] G. LILLIU, *Il nuraghe di Barumini* cit., p. 421 s. e *Su Nuraxi* cit., p. 52.

feritoie basali per salire di strato in strato del riempimento a m. 1,50 e 0,60 sotto il piano di svettamento e finire al disopra dello stesso. Si penetrava prima nelle camere attraverso la porta d'ingresso e in seguito alla sua ostruzione si scendeva dall'alto delle torri prive di volta. Nel livello più basso di H-P erano rimasti cocci di ceramica «campana» e pezzi d'una ciotola giallìccia, nel livello superiore avanzavano stoviglie più recenti[76]. Il deposito dentro il *silos* della torre C del bastione quadrilobato, sovrastante lo strato con ex-voto del sacello punico-romano (III-II a.C.), conteneva ceramiche romane del I a.C.[77]. Sul pavimento lastricato del *silos* della torre E dello stesso bastione, furono raccolte stoviglie tardorepubblicane del II-I a.C.; soprastava un livello con ceramica comune, una moneta di Giulia Mammea e un braccialetto in lamina bronzea decorato con cerchielli a «occhio di dado» del VI-VII d.C.[78]. Dunque, per quanto appare, un lunghissimo uso in età storica del vetustissimo edifizio.

Sul finire della Repubblica fu rimaneggiato il nuraghe Marfudi-Barumini, un monotorre in basalto di arcaica struttura. Alla volta crollata, come copertura del vano, si sostituì un tetto di embrici rinvenuti nel crollo. Dentro la c.d. «garetta» lo scavo (1956) mise in luce un truogolo d'arenaria e, nel nicchione a destra entrando nella camera, un fondo d'anfora e rottami di terracotta di età romana. Il nuraghe era diventato il magazzeno d'un'attigua casa quadrangolare appartenente a un esteso *vicus*, che restituì ceramiche campane e sigillata italica, attestanti vita dal II a.C. al II dopo[79].

Adattamenti murari col nuovo uso a «cella» granaria e di altre derrate intervennero anche nel nuraghe quadrilobato di Ortu Còmmidu-Sardara[80]. Il reimpiego cominciò in periodo tardopunico[81], ma si fece più presente in quello romano per effetto dell'esistenza in prossimità del nuraghe d'un gruppo di casupole a muro di poco spessore coperte da embrici, come testimoniano i pezzi che ne rimangono sparsi a fior di suolo

[76] G. LILLIU, *Il nuraghe di Barumini* cit., p. 423 s. e *Su Naraxi* cit., p. 52.

[77] G. LILLIU, *Su Nuraxi* cit., p. 53.

[78] *Cit.*, p. 54.

[79] *Cit.*, pp. 15-17, fig. 4 (ivi bibliografia precedente).

[80] A. TARAMELLI, «Mon. ant. Lincei», XXV, 1918, col. 107 ss., tax. XI, fig. 110; G. LILLIU, *Bronzetti nuragici da Terralba (Cagliari)*, in «Annali delle Facoltà di Lettere e Filosofia e di Magistero dell'Università di Cagliari», XXI, parte I, 1953, pp. 89-92 (estratto).

[81] M.S. BALMUTH, *Studio architettonico del nuraghe Ortu Commidu* in AA.VV., *La Sardegna nel Mediterraneo tra il secondo e il primo millennio a.C.*, Cagliari 1987, p. 219: pavimento di età punica nel vano della torre sud (tav. II,1) e monete puniche nella camera della torre E.

insieme a rottami di stoviglie dell'epoca. Gli aggiustamenti edilizi, presumibilmente tardorepubblicani, si osservano in strutture murarie a piccole pietre e malta di fango, contenute nella camera della torre marginale sud (E) e in un recinto rettangolare (*f*) con prossimo focolare (*g*) dentro il cortile. Nel vano E fu rinvenuto un muretto circolare a contorno d'un grosso dolio decorato a larghe ditate impresse a crudo[82]; un simile dolio, senza giro di pietre di sostegno, si presentò nel vano della torre perimetrale M.

Infine è da ricordare il riuso del nuraghe «a tancato» Domu s'orcu-Sarròch, dove nel livello superiore del deposito archeologico del vano della torre centrale e del cortile si rinvennero frammenti ceramici di periodo romano[83].

6. In misura assai minore di quello a dimora e magazzeno, fu usato il nuraghe, in età romana, come luogo di sepoltura.

In età tarda repubblicana, nel vano della torre nord del citato nuraghe di San Pietro-Torpé, furono sistemate alcune tombe a fossa al disopra del crollo definitivo della volta[84].

Di scheletri umani inumati in periodo romano dentro il nuraghe Vesos di Alghero dà notizia Michele Urgias nel 1803 ed il Lamarmora nel 1819 fa cenno ad una salma deposta all'interno del nuraghe Iselle di Buddusò. Gelasio Floris parla di inumazioni, di età tardiva, in altri nuraghi[85]. È da supporre intrusione sepolcrale «postnuragica» quella ricordata da V. Angius nel cono laterale del complesso nuraghe di San Lussorio a Pabillonis: vi osservò «un'urna quadrilunga di metri due e mezzo nel lato maggiore, e dentro la medesima delle grandi ossa»[86].

Come prolungamento dell'usanza di riconversione a impiego funerario del nuraghe in epoca romana, si può menzionare lo stesso costume nell'alto Medioevo. La «garetta» del nuraghe monotorre Càndala-Sorradile fu occupata nella seconda metà del VII-prima metà dell'VIII d.C., da una tomba bisoma di coniugi, corredata da una brocchetta fittile, da un pugnale in ferro e da affibbiagli di cintura in ferro e bronzo, da una laminetta enea, da perline in pastra vitrea di collana femminile più una scheggia amorfa di ossidiana di valore amuletico[87]. Deposizioni collettive con corredi personali e offerte funerarie furono immesse, nello stesso periodo di tempo, cioè in epoca protobizantina, nello pseudonuraghe Sa Jacca-Busachi e nel nuraghe Nuraxi di Siurgus Donigala[88].

A cominciare dall'età augustea il cortile del nuraghe su Nuraxi di Barumini, in stato di avanzata colmatura, fu trasformato in luogo di sepoltura. All'altezza dell'apertura della celletta superiore ricavata nel muro circondante, furono rinvenuti frammenti di ceramica «campana» e un embrice insieme ad avanzi scheletrici umani, forse filtrati dal livello sovrastante a filo dell'architrave della stessa apertura, quota che restituì rottame di stoviglie di età romana. Simili resti ceramici si ebbero, infine, all'altezza della soglia del finestrone del mastio e dell'andito dietro la porta-finestra sopralevata del nuraghe che si affaccia al cortile. Tutto l'andito era poi ricolmo di scheletri[89].

7. Si conoscono attualmente una dozzena di nuraghi nei quali, in età romana, si adattarono sacelli o si deposero materiali di stipi votive rimosse dai luoghi di culto. Era questa una riconversione d'uso già documentata per la stessa età nuragica[90] e che, pertanto, trovava nelle origini lo stimolo e la tradizione per mantenerla nel periodo classico, mutando divinità e riti.

Già A. Bresciani, alla metà dell'800, aveva rilevato la consuetudine nel nuraghe Elighe Longu-Nurra d'Alghero[91]. Di recente la stessa è stata notata per il nuraghe Piano d'oliva-Portotorres[92]. In entrambi gli edi-

[82] A. Taramelli, «Mon. ant. Lincei» cit., p. 89 ss.; P. Bartoloni, in *La Sardegna nel Mediterraneo* cit., p. 577, riconosce nel frammento di dolio impresso a ditate un focolare fittile di tipo punico non anteriore al III a.C., ascrivendolo al tipo *tabun* adoperato soprattutto nei secoli III-II a.C. In realtà si tratta proprio di resto di dolio per derrate, per cui va ribadito il confronto proposto da G. Lilliu (*I bronzetti* cit., p. 91) con esemplari dello strato ellenistico-romano di dimora rurale attigua al nuraghe S'Urachi di San Vero Milis e del rustico di casa signorile in località Campo Sempione-Santa Gilla (Cagliari) databili al III a.C.

[83] A. Taramelli. «Mon. ant. Lincei», XXXI, 1926, col. 438 s., 441; G. Lilliu, *Il nuraghe di Barumini* cit., 1955, p. 105 s.

[84] R. D'Oriano, «Nuovo Bull. arch. sardo», I, 1984, p. 381.

[85] G. Lilliu, *La preistoria sarda e la civiltà nuragica nella storiografica moderna*, «Icnussa» cit., p. 497.

[86] V. Angius, in Casalis, *Dizionario*, XIV, 1846, p. 43; G. Lilliu, *La preistoria sarda* cit., p. 497.

[87] P.B. Serra, in AA.VV. *Lo scavo del nuraghe Candala di Sorradile* in «Quaderni della Soprintendenza archeologica per le province di Cagliari e Oristano», 4.1.1987, Stef, Cagliari 1988, p. 73 s., 83 ss., tav. VII.

[88] P.B. Serra, *Lo scavo* cit., p. 84.

[89] G. Lilliu, *Il nuraghe di Barumini* cit., p. 419 s. e *Su Nuraxi* cit., p. 52.

[90] G. Lilliu, *Civiltà* cit., p. 433 s.

[91] A. Bresciani, *Dei costumi dell'isola di Sardegna comparati con gli antichissimi popoli orientali*, Napoli 1850, I, p. 188 s.; C. Vismara, *Sarda Ceres* «Quaderni Soprintendenza archeologica di Sassari e Nuoro», Sassari 1980, p. 54; Cat. Lilliu, *Un culto di età punica-romana al nuraghe Genna Maria di Villanovaforru*, «Quaderni Soprintendenza archeologica per le province di Cagliari e Oristano», Cagliari 1988, n. 5, p. 113.

[92] C. Vismara, *Sarda Ceres* cit., pp. 53, 73; Cat. Lilliu, «Quaderni» cit., p. 113.

fici si rinvennero busti fittili della c.d. «Sarda Ceres» (I-fine II d.C.), da riferire ai culti rurali di Demeter e Core[93]. Plastiche consimili, insieme a lucerne bilicni, monolicni a volute e a becco cuoriforme, ha restituito il nuraghe Turrícola-Muros[94]. Sembrerebbero accennare a rituale i reperti del vano della torre centrale (ampliata poi da due torri laterali e cortile) del nuraghe Sa Mandra 'e sa jua-Ossi. Nell'andito d'ingresso e nel nicchione laterale, ricco di ceneri e carboni, lo scavo (1983) ha messo in luce una quantità di mandibole di maiale e d'ossa frontali, con le corna, di capre e bovini; furono pure rinvenuti nella nicchia qualche vaso e una punta di ferro di età romana[95].

Il rinvenimento di numerosi *thymiateria* fittili nella camera e nel vano-scala che porta allo spalto della torre perimetrale B (a destra del cortile) del quadrilobato nuraghe di S. Barbara-Macomér, attesta l'uso di questa torretta come sacello votivo in età romana e forse anche prima[96]. La stessa funzione parrebbero avere avuto i nuraghi Tunis-Narbolia[97], Matta Sterri-San Vero Milis[98] e Caddaane-Cabras[99].

Un sacello con relativa stipe di ex-voto, legati al culto di divinità agraria, è stato riconosciuto, ultimamente, nel nuraghe Su Nuraxi di Barumini. Dentro il *silos* della torre perimetrale C del bastione, sotto il livello con ceramiche romane del I a.C., giaceva un deposito contenente in mezzo a cenere e carbone, pezzi di stoviglie di particolare valore. Si estrassero, in vernice nera, una lampada a tre becchi di bottega attica (ultimo quarto III-terzo quarto II a.C.), una lucerna monolicne a becco rostrato del tipo detto «dell'Esquilino», di produzione laziale (180-250 a.C.), un piattello a peduccio d'imitazione attica (III-II a.C.), altro piattello, ornato di rosetta impressa sul fondo interno, di ceramica campana A (prima metà II a.C.). In terracotta non verniciata si ebbero una lampada punica a

[93] CAT. LILLIU, «Quaderni» cit., p. 115.

[94] M.L. FERRARESE CERUTI, *Nuraghe sa Turricola (Muros)* in Notiziario di «Riv. Sc. Preist.», XXXIII, 2, 1978, p. 444; P. BASOLI, «Nuovo Bull. arch. sardo», 1984 (1985), p. 257; CAT. LILLIU, «Quaderni» cit., p. 113.

[95] M.L. FERRARESE CERUTI, *Un bronzetto nuragico da Ossi* in AA.VV., *Studi in onore di Giovanni Lilliu*, Cagliari, Stef 1985, pp. 53, 55; CAT. LILLIU, «Quaderni» cit., p. 113.

[96] A. MORAVETTI, *10 anni di attività* cit., p. 32; CAT. LILLIU, «Quaderni» cit., p. 113.

[97] F. BARRECA, *La civiltà fenicio-punica in Sardegna*, Delfino ed., 1986, p. 304 (figurine fittili, forse *kernophoroi*), restituite da uno scavo del secolo XVIII; CAT. LILLIU, «Quaderni» cit., p. 113.

[98] G. PAU, *Il Sinis*, 1981, p. 127; CAT. LILLIU, «Quaderni» cit., p. 113 (figurine *kernophoroi*).

[99] F. BARRECA, *La civiltà cit.*, p. 134, 287; CAT. LILLIU, «Quaderni» cit., p. 113.

sette becchi del tipo «hanouka» d'impiego solitamente rituale e uno stampo in terracotta per pani sacri (III-II a.C.). Gli oggetti del deposito sono stati supposti lo scarico della stipe votiva d'un sacello rustico, dedicato forse a Demeter e Core, situato in alto al disopra delle rovine del nuraghe in prossimità della torre C e del finestrone sopraelevato dell'antica fortezza ancora accessibile, così che fu possibile, attraverso l'andito retrostante, portare gli ex-voto disusati ma non dissacrati al *silos* della predetta torre e quivi depositarli. Il sacello poté funzionare dal IV a.C. (età tardopunica) sino al II-I a.C. in età repubblicana romana[100].

Giova fermarsi di più sui nuraghi Lugherras-Paulilàtino e Genna Maria-Villanovaforru, nei quali sono più evidenti e particolareggiati gli adattamenti a *aediculae* in onore delle predette divinità agresti, e il loro funzionamento.

Nel Lugherras, un grosso edifizio trilobato in basalto, il sacello, sorto in età punica e durato sino al IV d.C. in periodo romano, fu aggiustato nella camera superiore della torre centrale che, per essere scoperta, fu protetta con un tetto di embrici; la luce vi entrava dal finestrone della torre, al livello del primo piano. L'arredo sacro era costituito da una mensa per i doni, in muratura di piccolo scagliame legato con cattiva malta di calce, e da un'*arula* di basalto, a forma di pilastrino modanato, poggiata sul pavimento in calcestruzzo[101]. Lo scavo mise in luce, sparsi sull'impiantito, resti di sacrifici e offerte: carboni, lucerne di terracotta e trentasette monete bronzee di piccolo modulo del III-IV d.C., da Massimiano-286/305 a Valente-374/378[102]. Il sacello era collegato, tramite l'antica scala intermuraria nuragica, alla camera terrena della torre intatta ancora, che fu destinata a *favissa* degli ex-voto. Questi vennero raccolti nel vano della stessa scala ma soprattutto dentro una «vasta buca»

[100] G. LILLIU, *Su Nuraxi* cit., p. 53; CAT. LILLIU, «Quaderni» cit., p. 113.

[101] A. TARAMELLI, «Mon. ant. Lincei», XX, 1910, col. 165, 169 s.; G. LILLIU *Il nuraghe di Barumini* cit., p. 108 ss.; F. BARRECA, *La civiltà* cit., p. 308; CAT. LILLIU «Quaderni» cit., pp. 113, 115. G. TORE, «St. s.» XXII, 1973, p. 204, nota 81, tav. XXV, 1-2 accosta l'*arula* del tempietto, per la modinatura a gradini, ai cippi-trono tharrensi e la data in conseguenza al V a.C., in coincidenza col primo impianto dell'edicola (lo segue CAT. LILLIU, «Quaderni» cit., p. 115, 120, nota 79). In realtà lo stile della scorniciatura a cordoni semicircolari dei cippi-trono tharrensi portati a riscontro (tav. XXI, 1-2, XXIV, 3, XXV, 3-4) è assai lontano da quello a gradini appiattiti del pilastro del Lugherras. Piuttosto si potrebbe avvicinare alla sagoma della modinatura alla base del concio in basalto del tempio a pozzo di S. Anastasia-Sardara, riferito dal Taramelli a età nuragica «Mon. ant. Lincei», 1918, col. 45, figg. 19-20). Se è valido il rapporto, nell'*arula* del Lugherras si potrebbe riconoscere la riconversione d'uso d'un elemento d'arredo dell'antica fortezza-palazzo.

[102] A. TARAMELLI, «Mon. ant.», XX, 1910 cit., col. 107 s.

aperta sotto il pavimento della camera, rinvenuta interamente ricolma di cenere, carboni, ossa d'animali, terrecotte varie, lucerne e monete, ossia di quanto, di tanto in tanto, a cerimonie ultimate, veniva rimosso dalla cella superiore di culto[103].

Tra le plastiche fittili prevalgono i *thymiateria* che hanno rappresentata in rilievo la protome della divinità femminile (prima Astarte-Tanit e poi Demeter-Ceres) avente i capelli variamente acconciati e velati, pendagli a lunga goccia agli orecchi e la testa, con ornamento di diadema, sormontata da colombe e bacche simboliche sotto il *calathos* nel quale bruciava l'incenso. Fatti salvi alcuni migliori prodotti, forse plasmati a Tharros, la massa appare di fattura provinciale e banale, di «routine», senza peraltro venir meno allo stile dei prototipi greco-arcaici (ionici) ed ellenistici (rodii e sicelioti). Un esemplare risale al IV a.C., i più sono del III e perdurano nei secoli successivi[104]. Altri ex-voto sono di figurine di terracotta, femminili, a tutto tondo, diademate o drappeggiate al modo delle «tanagrine», che trovano i modelli nelle stesse aree a cui si inspira la produzione dei *thymiateria*[105].

Tra gli ex-voti in ceramica, la «buca» restituì varie forme di vasellame: patere «campane», balsamari e fiale di ceramica locale e, della prima età imperiale, un piatto col bollo LICINI, una scodella timbrata SIM e una coppa di terra sigillata italica con bollo *in planta pedis* CORNELI[106].

A migliaia nella favissa stavano le lucerne, molte di tarda Repubblica imitanti tipi ellenistici, alcune di modello cartaginese, altre dell'inizio dell'impero come quelle a volute con bolli Q.MEM.PUD., P. MUNATIU., LUT., NOMR etc.[107]. Interessanti come sopravvivenza di tecnica nuragica, le lampade «miniaturistiche» attestanti il carattere votivo, di pasta rozzissima, fatte a mano[108]. Infine la stipe era costituita da quarantotto monete; piccoli bronzi punici (ante 238 e 238/215), nummi repubblicani, denari e piccoli bronzi di Augusto (20 a.C.), Vespasiano (72-73 d.C), Nerva (96-98), Costantino I (315) e Costantino II (317-337)[109].

[103] *Cit.*, col. 174.

[104] *Cit.*, col. 178-191, figg. 9-15.

[105] *Cit.*, col. 192-194, fig. 16.

[106] *Cit.*, col. 199. A confronto della coppa di sigillata italica bollata CORNELI si vedano esemplari della stessa fabbrica, ascrivibili a tempi tra il 20-25 e il 45 d.C. in *Enciclopedia italiana dell'arte antica. Atlante* cit., II, p. 391, n. 10. La forma, tipica di officina italica provinciale di età cesariana e giulio-claudia, fu prodotta più a Pozzuoli che ad Arezzo.

[107] *Cit.*, col. 197-199, figg. 17-18. Per il tipo a volute cfr. CAT. LILLIU, «Quaderni» cit., tav. III 2ª fila dall'alto, al centro, e *Villanovaforru* in AA.VV. *L'Antiquarium arborense e i civici Musei archeologici della Sardegna*, Banco di Sardegna, Milano 1988, p. 195, fig. 23, 1-6, terza fila dall'alto. Si tratta di produzione artigianale centroitalica e campana del I d.C., modellata a matrice.

[108] A. TARAMELLI, «Mon. ant.», XX, 1910 cit., col. 196 s.

Lo scavo accurato e lo studio serio delle vicende e del modo col quale nel nuraghe trilobato in marna calcarea di Genna Maria si adattò il sacello punico-romano per onorare le divinità rurali cui resero culto per centinaia di anni i contadini della prossima campagna strutturata a latifondo, ci offrono particolari ancor più significativi di quelli pur istruttivi forniti dal nuraghe Lugherras[110].

Sul finire del IV secolo a.C., quel che restava in piedi e fruibile dell'edificio già militare di Genna Maria, fu riutilizzato per allogarvi lo spazio di culto e il deposito delle offerte. Nel cortile si facevano i sacrifici cruenti, dimostrati dai resti di animali bruciati, dai carboni ivi rinvenuti e dall'arrossamento del paramento murario, dovuto al fuoco. È stato supposto che il vano a cielo aperto accogliesse l'ara per l'abbattimento e l'arsione delle vittime e la tavola sacrificale per il taglio delle carni (ma nulla è rimasto di tale arredo rituale e cerimoniale). La camera terrena della torre centrale, dove sono stati ipotizzati il sacello col simulacro, gli oggetti sacri e la mensa per i sacrifici incruenti (nulla però si è conservato di tali pur necessari ingredienti del culto), raccoglieva i doni dei fedeli, che, fortunatamente, ci sono arrivati a chiarire materia, forme, tempi diversi delle offerte e il ceto degli offerenti[111].

Il deposito dei donari ritrovati sul pavimento della camera e nell'andito di accesso dal cortile, constava per lo più di lucerne di terracotta e di monete, ma anche di *thiymiateria kernophoroi* fittili, vasellame ceramico e vitreo per contenere le offerte e oggetti metallici, taluni preziosi. Tra le seicento lucerne prevalgono i tipi a tazzina prodotti al tornio tra la fine del IV e gli inizi del I secolo a.C. Vi sono inoltre taluni esemplari, lavorati al tornio od ottenuti a matrice, verniciati, d'importazione greca e italica e, come nella stipe del Lugherras, sono presenti le lampade a barchetta ritenute «relitti di cultura nuragica in piena età ellenistica»[112]. Un sesto delle lucerne sono romane imperiali, rappresentate da

[109] *Cit.*, col. 175-176.

[110] G. LILLIU, *Civiltà* 1988, p. 356, 370, 432 ss., 443, 446, 450 ss., 466, 498, 507 (nuraghe, villaggio e materiali nuragici), p. 472 (sacello e oggetti della stipe); E. ATZENI, *Villanovaforru* in «L'Antiquarium arborense» cit., pp. 181-191, figg. 2-13 (nuraghe e villaggio); U. BADAS, *ibidem*, pp. 191-194, figg. 14-17.

[111] CAT. LILLIU, «Quaderni» cit., pp. 110-112.

[112] CAT. LILLIU, *Villanovaforru* cit., p. 196 s. e «Quaderni» cit., p. 112 s., 116, tav. III, 3, tav. IV, 3.

tipi a volute (I d.C.), a becco tondo e cuoriforme, da matrice di fabbrica per lo più africana (II-III d.C.). Si è conservato un unico esemplare in sigillata africana del V-VI d.C.[113].

I *thymiateria*, dei quali uno fatto a mano, come gli esemplari del nuraghe Lugherras, sono di aspetto spiccatamente ellenizzante e si rifanno a originali modelli sicelioti[114]. Nel vasellame compaiono in alta percentuale patere e coppe di ceramica campana (II a.C.), un'oenochoe a becco verniciata in nero di fabbrica etrusca (III a.C.), piatti di «pasta grigia» prodotti in Sardegna (II-I a.C.) e, di fattura locale, forme varie vascolari, di argilla poco cotta e di scadente manipolazione, di tono variante dal marrone al rosso-arancio. Vi sono poi unguentari, boccaletti a pareti sottili (I d.C.) e, non consueti, un *thymiaterion* caliciforme con vaschetta unita al piede discoide da colonnette, e un coperchio forato per tiraggio, forse di *thymiaterion*[115].

Scarso il materiale vitreo-tazze e ampolle per profumi — e gli ornamenti personali — vaghi di pasta vitrea di collane, una gemma in corniola[116]. Sono da notare manici di specchio a teca in argento e bronzo e, in oro, una mascherina, una foglia di corona, un diadema, inoltre alcune spighe d'argento connesse con il carattere agrario del culto al quale, come rivelano i pochi gioielli, le donne assicuravano una convinta presenza[117].

Di minore interesse, ma non insignificanti, un pugnale e altri oggetti in ferro, che segnano la devozione maschile, e in legno e sughero[118]. Completano il materiale del deposito duecentosettanta monete di bronzo, rame e ottone, pezzi scadenti nel conio e di poco valore conforme alla povera economia dei devoti, forse offerti ai sacerdoti come remunerazione del servizio religioso[119]. Si tratta di un buon numero di bronzi punici, di zecca siciliana, e tardorepubblicani romani, ma prevale la monetazione enea scaglionata nella sequenza temporale dell'impero, con esemplari di Augusto, Nerone, Tito, Domiziano (I d.C.), Adriano, Antonino Pio, Commodo (II), Massimiano Erculeo (III), Costanzo II (IV). La moneta più tardiva è di Marciano, imperatore d'Oriente tra il 450 e il 457. Pare essere questo della metà circa del V secolo, il termine ultimo della frequentazione del luogo di culto, durato più di settecento anni. Tanta era la forza del sacro e tanto lo spirito di conservazione in quella umile gente dei campi.

113 CAT. LILLIU, *Villanovaforru* cit., p. 116, fig. 23.

114 COMELLA, *Villanovaforru* cit., p. 195, fig. 20, fila inferiore a sinistra; CAT. LILLIU, «Quaderni» cit., pp. 112, 115, tav. II,2.

115 COMELLA, *Villanovaforru* cit., p. 196, fig. 20, alto a sinistra e basso a destra, fig. 25 in alto; CAT. LILLIU, «Quaderni» cit., p. 110, tav. II, 1, 3-4.

116 COMELLA, *Villanovaforru* cit., p. 195, fig. 21 in alto al centro, fig. 25 fila in basso; CAT. LILLIU, «Quaderni» cit., p. 110.

117 COMELLA, *Villanovaforru* cit., p. 195, fig. 21; CAT. LILLIU, «Quaderni» cit., p. 110, tav. III,1.

118 CAT. LILLIU, «Quaderni» cit., p. 110.

119 CAT. LILLIU, *Villanovaforru* cit., p. 196, fig. 22 e «Quaderni» cit., pp. 110, 112, tav. IV, 1-2.

8. In età romana furono ancora utilizzate, mantenendone la funzione funeraria, alcune tombe megalitiche pertinenti alla civiltà nuragica.

Abbastanza istruttiva al riguardo è la tomba di giganti a stele arcuata, costruita nell'antica età del Bronzo[120], di S'ena e Thomes-Dorgali. Alle primitive tumulazioni corredate da vasellame di cultura Bonnànaro e di *facies* Subbonnanaro[121], seguirono quelle di età punica[122] e di periodo romano sino alla più tardiva utilizzazione del monumento sepolcrale nell'alto Medioevo[123]. Indicavano l'uso durante l'impero romano ceramiche[124] e una moneta di Costantino di zecca di Arles, del 319 d.C.[125].

Stoviglie di terracotta e vetri, facenti da corredo a sepolture di età imperiale romana, furono introdotti nella tomba di giganti di Màstala-Fonni, costruzione in granito, del tipo tardoeneo (fine XIV-XI a.C.) con sovrastruttura a barca e facciata segnata da fregio a dentelli[126].

Lunga è stata la riutilizzazione in tempi storici della tomba megalitica di Bruncu Espis-Arbus, un monumento in calcare, a larga camera rettangolare, con prospetto rettilineo[127]. Negli strati sovrastanti a quel-

120 A. MORAVETTI, *Dorgali* cit., p. 87 s., n. 5, tav. XXII (ivi bibliografia precedente); G. LILLIU, *Civiltà* 1988, p. 328, fig. 106.

121 A. MORAVETTI, *Dorgali* cit., pp. 93-100, nn. 1-50, tavv. XXX, 2-16, XXXI, 1-15, XXXII, 1-7; G. LILLIU, *Civiltà* cit., 1988, pp. 319, 328, 340 s, 611, 619.

122 F. GUIDO, *Dorgali* cit., p. 101: monete puniche con Tanit nel D) e protome di cavallo e cavallo a destra nel R) (300/264, 241/238 C).

123 R. CAPRARA, *Dorgali* cit., p. 105: lucerna di tipo africano (V-VI d.C.), anfora, bottiglia invetriata, tav. XXXII, 16-18.

124 A. BONINU, *Dorgali* cit., p. 103, tav. XXXII, 10-12: patera in sigillata chiara, olpe, frammenti embrici di cui uno con cartiglio EUSAP.

125 F. GUIDO, *Dorgali* cit., p. 101.

126 G. LILLIU, *Monumenti antichi barbaricini* «Quaderno-10 della Soprintendenza archeologica per le provincie di Sassari e Nuoro», 1981, p. 154, nota 359 e *Civiltà* 1988, pp. 379, 392, 471.

127 A. TARAMELLI, «Not. Sc.» 1927, p. 360 ss., fig. 1.

lo nuragico nel quale i defunti erano stati provveduti di suppellettile litica, ceramica e in metallo[128], si conservavano i resti dei seppellimenti di età punica[129] e romana repubblicana e imperiale[130]. Le deposizioni nell'antica tomba cessarono al tempo del regno di Commodo (175-192 d.C.).

9. Non furono molti gli edifici di culto dell'età dei nuraghi utilizzati mantenendone la funzione o convertendoli ad altro impiego durante il dominio romano.

Ancora nel III-II secolo a.C. duravano i riti protosardi presso il pozzo sacro di Noddule-Orune, un elegante monumentino costruito in tersa struttura di conci di trachite nel periodo «geometrico» IX-VIII a.C.[131]. Il vasto vano rotondo che gli sta davanti (m. 7 di diametro), con funzione di accogliere riunioni religiose o anche profane sotto il segno della divinità delle acque, sembra essere stato aggiunto in età romana repubblicana. Infatti lo scavo, condotto nel vano sino a raggiungere il pavimento, nulla ha rivelato di materiale preistorico, pur conservando la muratura «alla nuragica», ma soltanto ceramiche «campane» di argilla figulina chiara (tipo B)[132].

Anche il pozzo sacro di Camposanto-Olmedo, sorto attorno al 1000 a.C. e praticato per lungo tempo dai fedeli di cultura nuragica[133], persi-

[128] A. TARAMELLI, *cit.*, p. 362 s.; G. LILLIU, *Civiltà* 1988 cit., p. 468 s. Di pietra, schegge e punte di freccia in ossidiana, di valore amuletico. In ceramica, un'anforina a corpo globulare e largo collo con alte anse a nastro, imitazione di forma vascolare fenicia di circa il 650 a.C. e un *askos* inornato. In bronzo un'armilla con decorazione incisa di linee racchiudenti denti di lupo, e punteruoli o spilloni.

[129] A. TARAMELLI, *cit.*, p. 363: piccoli bronzi con Astarte o Tanit nel D) e protome di cavallo o spighe nel R) (fine IV-216 a.C.); G. LILLIU, *Civiltà* 1988, cit., p. 471.

[130] A. TARAMELLI, *cit.*, p. 363 s. I circa cento deposti erano corredati da vasellame fra cui piattelli «campani» (II a.C.), brocchette, ciotoline, bicchieri (questi ultimi a pareti sottili: I d.C.) e orcioletti di sigillata italica (I-II d.C.). Si ebbero assi repubblicani (circa 220 a.C.), monete dei triumviri monetali di Augusto (43 a.C./13 d.C.) e bronzi di vario modulo di Agrippa, Claudio, Nerone, Vespasiano, Domiziano (I d.C.), Traiano, Adriano, Antonino Pio, Faustina *senior*, Commodo (II d.C.). Infine furono rinvenuti una quarantina di chiodi in bronzo di valore amuletico e pezzi di galena forse della non lontana miniera di Montevecchio, cui si attribuiva particolare pregio seppure non indicano la professione di minatore di qualche defunto.

[131] E. CONTU, «Ichnussa» cit., p. 122, tav. IX, b; G. LILLIU, *Civiltà* 1988 cit., p. 537, fig. 209; M.A. FADDA, *La fonte sacra di Su Tempiesu*, «Guide e Itinerari», Delfino ed. 1988, p. 6 ss., figg. 4-6.

[132] CAT. LILLIU, *Civiltà* 1988, cit., p. 480.

[133] Lo provano gli oggetti in bronzo della stipe: modellino di nuraghe quadrilobato, pugnali e spade, protome taurina, figurine di bue e di muflone, statuetta di personaggio maschile di stile fenicio-IX-VIII a.C.: A. TARAMELLI «Bull. paletn. it.», 1933, p. 121, tav. II, figg. 6-7; G. LILLIU, «St. s.» X-XI, 1952, pp. 77-79, nota 15 e *Sculture della Sardegna*

steva nella sua originaria funzione di luogo di culto tra la fine del I e il II secolo d.C., come testimoniano i busti fittili di «Sarda Ceres» ivi rinvenuti[134]. Non è impossibile che nella memoria collettiva della comunità che frequentava il sacello all'inizio dell'impero, Cerere rievocasse la vecchia divinità femminile nuragica delle acque.

È recente la scoperta della fonte in costruzione di Mitza Salamu-Dolianova[135]. Lo schema di pianta a pozzetto rotondo preceduto da lungo atrio rettangolare allargato nel mezzo, arieggia a quello ben noto del tempio a pozzo protosardo. Poiché non sono stati rinvenuti materiali nuragici non si esclude che il sacello sia stato eretto non molto dopo la conquista dell'isola da parte di Cartagine. Certo è che il culto si sviluppò nel corso della civiltà punica. Dentro il pozzetto, immerse nell'acqua per voto, sono state rinvenute 36 mascherine antropomorfe di argilla, ottenute a stampo su matrice, riferite a tre gruppi distinti anche cronologicamente. Il primo gruppo di inspirazione a modelli di coroplastica microasiatica, produce mascherine femminili; lo si è ipotizzato, non senza dubbio, del VI-V a.C. Nel secondo gruppo le placchette più o meno ovali recano disegni di volto maschile con lineare realizzazione in parte a stecca e in parte con applicazione di grumi e cordoni di argilla lavorati distintamente; nella gustosa ingenuità del tratto tradiscono estro e fattezze locali. Ancora più sbrigliata è la *verve* popolaresca nelle lastrine fittili in forma di steli arcuate, dove la maschera visuale è così alterata da sembrare surreale; questo terzo gruppo, che è il più nutrito, è riferito al I-IV secolo, ma può scendere assai di più nel tempo[136].

Altri pozzi sacri dell'età dei nuraghi, in quella romana cessarono dal culto per diventare comuni luoghi di approvvigionamento d'acqua potabile o di consumo per le faccende domestiche o per il bestiame.

nuragica, La Zattera 1966, nn. 175, 223, 265, 269, 330 (per le figurine). Per il culto alla fine del VII-inizio VI a.C., vedi il bronzetto imitante il tipo del *Kouros* greco arcaico per M. Gras, etrusco per F. Nicosia e greco d'area periferica per G. Tore, di maniera arcaicistica per G. Lilliu che lo ha pubblicato per primo (M. GRAS, *Bronzetto arcaico da Olmedo*, in M. GRAS-G. TORE, *Bronzetti fenici dalla Nurra*, «Quaderno-9 della Soprintendenza archeologica per le provincie di Sassari e Nuoro, 1981, p. 7-9 e *Trafics tyrrhéniens archaïques*, 1985, p. 106, 172; F. NICOSIA, *Etruskische Zeugnisse und Einflusse* in AA.VV., *Kunst und Kultur Sardiniens*, Karlsruhe, 1980, p. 209; G. TORE, *Elenco degli oggetti importati in Sardegna in epoca antica*, 1980, p. 312; G. LILLIU, «St. s.» X-XI, 1952, p. 79 s.).

[134] A. TARAMELLI «Bull. paletn. it.» cit., p. 131, tav. II, 6-7; P. MINGAZZINI, «St. S.», X-XI, 1952, p. 54; G. LILLIU, *ibidem*, p. 76.

[135] D. SALVI, *Testimonianze archeologiche*, Associazione archeologica Parteollese, Dolianova 1989, p. 14, planimetria e sezione della sorgente a p. 12.

[136] *Cit.*, p. 14-16, figg. a p. 14 e 15.

È provato che intorno al III a.C., se non dopo, la facciata del pozzo sacro di Santa Vittoria-Serri, rinnovato nel IX-VIII a.C. per abbellire l'antica costruzione del 1000 o giù di lì[137], era pressoché caduta. I pezzi architettonici in parte furono riutilizzati adattandoli a sedili dell'atrio il cui pavimento fu rifatto con lastre calcaree al posto del sottostante impiantito in basoli di basalto sul quale rimasero, durante i lavori, un frammento di ceramica campana e un chiodo di ferro[138]. All'esterno del tempio erano disperse monete tardopuniche e romane repubblicane. Poi la frequentazione del pozzo per uso civile continuò in periodo imperiale di cui faceva fede la presenza d'una fibula bronzea del I d.C. e di denari enei degli imperatori Alessandro Severo (222-235 d.C.) e Magnenzio (350)[139]. L'ultima destinazione del già tanto venerato edifizio fu quella di accogliere nell'atrio e anche dentro la scala, sepolture di soldati «limitanei» bizantini, appostati sull'altopiano della «giara» a difesa dagli assalti delle tribù barbaricine nel VII d.C. Croci astili in ferro montate con spezzoni di spade segnavano le tombe dei militari, deposti col loro corredo di armi (pugnali o coltelli, e cuspidi di lancia) e nella loro divisa stretta alla vita da cinturoni di cuoio con affibbiagli di bronzo decorati di vario tipo[140].

È in questo tempo che appare la più ovvia e significativa riconversione d'uso, con la frequentazione soltanto per soddisfare la sete che aumenta nei periodi di siccità, antica e moderna calamità dell'isola. La frequenza è palesata da materiali romani ritrovati nei pozzi sacri di Sa Testa-Olbia, Predio Canopoli-Pérfugas, Coni o Santu Millanu-Nuragus, Su Putzu-Orroli, Funtana Coberta-Ballao. Si tratta di ceramiche dell'epoca nel primo pozzo[141], di anfore vinarie nel secondo[142], di brocche e ciotole all'interno e nel terreno circostante la fontana di Ballao[143]. La

[137] G. LILLIU, *Civiltà* 1988, cit., pp. 480, 529, fig. 203, 533 s.

[138] A. TARAMELLI, «Mon. ant. Lincei», 1914, col. 354 s.

[139] *Cit.*, col. 387; G. LILLIU, «St. s.», X-XI, 1952, p. 75.

[140] A. TARAMELLI, *cit.*, p. 388, figg. 92-92a; R. ZUCCA, *Il santuario nuragico di S. Vittoria di Serri*, «Guide e Itinerari», Delfino ed., 1988, p. 38; L. PANI ERMINI-M. MARINONE, *Museo archeologico nazionale di Cagliari. Materiali paleocristiani e altomedievali*, 1981, pp. 95, n. 138, p. 98 n. 146 e 148, p. 102, n. 159, p. 117, n. 197.

[141] G. LILLIU, «St. s.», X-XI, 1952, p. 76 e *Civiltà* 1988 cit., p. 529, fig. 102. Il culto vi durava in età punica, dimostrato da ceramiche lisce, decorate e dipinte e, soprattutto, da una statuetta di legno d'influenza greca-siceliota metà VI secolo a.C. (M. GRAS, *Trafics* cit., 172, con bibliografia precedente di G. TORE e F. NICOSIA).

[142] A. TARAMELLI, «Not. Sc.» 1922, p. 332. Precedente frequentazione punica provata da vasellame e anfore rodie e cartaginesi.

[143] A. TARAMELLI, «Not. Sc.» 1919, p. 308.

scala dell'antichissimo tempio a pozzo di Su Putzu fu riattata costruendo quattro gradoni lastricati alla romana, ossia con basoli poligonali per lo più di risulta dal tetto crollato del vano-scala. Per sottofondo resti carboniosi e avanzi di stoviglie d'impasto nuragiche ma soprattutto di ceramiche biancastre granulose e rossicce di fattura romana, erano stati usati insieme a pietre e terra; altri rottami di terracotta romana stavano a contatto diretto del lastronato e all'esterno dell'edifizio in vari punti dell'esedra e del muro perimetrale[144]. Nel pozzo di Santu Millanu fu riattato in periodo romano l'impiantito dell'atrio, rinnovandolo più d'una volta perché sul pavimento di età nuragica furono rinvenuti cocci dello stesso periodo. Perline di vetro bianco e di pasta vitrea policroma e una moneta di bronzo di piccolo modulo dell'imperatore Claudio Gotico (269-270) indicavano la lunga durata della frequentazione[145].

10. Portando lo sguardo alle vicende dei santuari sorti nell'età dei nuraghi, si rileva quanto è stato detto per i templi, ossia ve n'è qualcuno nel quale la valenza sacra si è protratta fino a periodo storico e altri hanno subíto una riconversione d'uso in senso pratico.

Ha continuato a svolgere la funzione di culto in epoca punica e soprattutto nella romana il santuario di Orulu-Orgòsolo, situato in cima a una rupe granitica a cui si accedeva tramite scalinata per farvi sacrifici in uno spazio-altare scolpito nella roccia e lasciarvi offerte votive. Queste ultime vennero rinvenute per la maggior parte al piede della rupe, sparse, insieme a resti di animali domestici che erano stati bruciati in olocausto. Le più remote consistevano in barchette di bronzo e in avanzi di vasellame di età nuragica[146]. Delle devozioni praticate dagli indigeni presumibilmente in onore delle divinità preistoriche in età cartaginese sono rimaste diciassette monete, tredici di zecca sarda — 300/264 a.C. e quattro di zecca sicula — fine IV — primi III a.C.[147]. Ricca l'offerta di utensili e ornamenti in bronzo e in monete imperiali da Antonino Pio a Giuliano (138-363 d.C.)[148]. È stato supposto che la frequentazione reli-

[144] G. LILLIU, «St. s.» XIV-XV, 1, 1958, p. 208, tav. III, 2-3, p. 210 s. e *Civiltà* 1988 cit., p. 480.

[145] A. TARAMELLI, «Not. Sc.» 1913, p. 97 e «Not. Sc.» 1915, p. 105.

[146] A. TARAMELLI, «Not. Sc.» 1932, p. 530 ss.

[147] A. TARAMELLI, *cit.*, p. 533 s.; F. GUIDO, *Sardegna centrosettentrionale* cit., p. 186, nn. 1-4, 7-17, 21-24, tavv. LXXV-LXXVI.

[148] A. TARAMELLI, *cit.*, p. 534-536: monete di Antonino Pio (138-161 d.C.), Caracalla (196-217), Balbino (238), Gordiano (238-244), Traiano Decio (249-251), Treboniano (252-254), Diocleziano (284-305), Licinio (307-323), Costantino I (306-337), Costante II (323-361), Giuliano (335-363). Gli utensili constano di *trullae* talora stagnate, di *simpula* in lamina sottilissima, di anse di vaso con testa di Sileno. Bracciali, anelli digitali e una

giosa del santuario, cui si annetteva un piccolo borgo del quale sono avanzati ruderi delle casupole, sia cessato con la conversione al cristianesimo dei Barbaricini[149].

Non mantenne in età storica il suo carattere originario di santuario quello di Santa Vittoria di Serri, perché non si posseggono materiali dell'epoca attestanti valore sacro in senso cerimoniale e di offerte. Pertanto l'ipotesi del Taramelli che in periodo romano il tempio a pozzo fosse ancora usato per il culto, conseguendone il carattere del contorno (recinto delle feste e altre infrastrutture), non pare accoglibile alla luce dei dati conosciuti[150]. Soltanto con l'occupazione del sito da parte della scolta armata bizantina nel VII secolo d.C. è possibile che si fosse ricostituito nel luogo un segno del sacro materializzato in un'edicola in onore della Vittoria cui seguì la chiesetta rurale di Santa Vittoria in prossimità dei ruderi dell'antico santuario del quale furono usati materiali per la costruzione, tuttora aperta al culto cristiano[151]. Già in età punica e poi in quella romana il santuario si era trasformato in luogo di comune abitazione civile; e ne sono rimaste tracce materiali in diversi punti del tessuto urbano come ho detto al comma 3. A riprova vale la presenza del piccolo cimitero della borgatella, di età romana, consistente in modeste tombe a cassone di lastre calcaree provenienti dal cerchio di mensole che sosteneva il tetto ligneo del vecchio recinto delle adunanze federali. Le sepolture, adattate al di sopra del crollo della vasta rotonda, contenevano, accanto ai resti dei depositi, monete in bronzo di Gordiano (238-244 d.C.), Aureliano (270-275) e di Costanzo (292-304) a prova che la vita dell'abitato durava ancora nel IV d.C.[152].

fibula a cerniera del I d.C. costituiscono gli ornamenti personali (A. TARAMELLI, *cit.*, p. 354 ss.; A. BONINU, *Sardegna centrosettentrionale* cit., p. 171, tavv. LXIV, 1-8, LXV, 1-2, LXVI, 1-8).

149 A. TARAMELLI, *cit.*, p. 536.

150 A. TARAMELLI, «Mon. ant. Lincei», XXIII, 1914, col. 354.

151 G. LILLIU, *Civiltà* 1988, p. 480. Di età bizantina io suppongo essere stata l'edicoletta, ipotizzata dal Taramelli di periodo romano, a NO della torre con feritoie del nuraghe («Mon. ant. Lincei, XXXIV, 1931, col. 9 e 14). Si trattava (dico si trattava perché fu distrutto nello scavo) di un modesto edifizio in blocchetti di calcare legati da cattiva malta di calce, di pianta rettangolare (m. 2,50x3,50, spessore murario 0,30) col pavimento in cocciopisto, accessibile con una scaletta in muratura unico elemento rimasto dell'insieme costruttivo (tav. I, n. 5). La piccola struttura fa parte del complesso e intricato sistema di difesa e di vedetta posto nell'angolo SO dell'altopiano (tav. I, nn. 2-6): corridoi, trincere, la torretta di guardia n. 4, il vano rotondo n. 6 che dovrebbe essere scavato sino all'antico pavimento nuragico (lo scavo Taramelli si è fermato infatti al livello dell'ultimo adattamento che io suppongo bizantino come il resto delle ristrutturazioni del sistema).

152 A. TARAMELLI, «Not. Sc.» 1911, p. 310 e «Mon. ant. Lincei», 1914, col. 424.

11. Rimane da fare qualche osservazione in ordine a forme, esseri e divinità del culto, proprie alla religione delle comunità nuragiche, in epoca classica e postclassica.

Ragionando sul fatto che alla fine del VI d.C., nell'area barbaricina, durassero concezioni naturalistiche e animistiche espresse materialmente in idoli di pietra e legno, pare lecito supporre — pur non avendo prove oggettive — che esse fossero presenti nella precedente età romana, ereditate dalla lontana preistoria a cominciare dal neolitico. Tante volte è stata citata e commentata la lettera indirizzata ad Ospitone il 15 aprile del 594 d.C. dal papa Gregorio I Magno, dolendosi che ancora ai suoi tempi (*dum enim*) *Barbaricini omnes ut insensata animalia vivant, Deum verum nesciant, ligna autem et lapides adorent*[153]. Certo non tutte le oltre trecento pietre fitte o *menhirs* diffuse nel territorio sardo saranno state in così tardiva epoca fatte oggetto di culto, riconoscendovi diversi spiriti e valenze sacre[154]. Parecchie di esse saranno state abbattute o anche lasciate in piedi soltanto come memoria nebulosa del passato non legato a un preciso segno religioso, soprattutto nelle zone all'esterno della «riserva montana», precocemente punicizzate e romanizzate essendosi sostituiti i culti dei vincitori[155]. Tuttavia non si può escludere che anche nelle regioni «incivilite» le pietre facessero colpo per la loro vistosità e vetustà e stimolassero a identificarne il contenuto ideologico con esseri e personificazioni della natura nelle sue varie manifestazioni, presenti nella religione del mondo romano.

Pausania (X, XVII, 1), facendo la rassegna di opere offerte come ex-voto al santuario di Apollo in Delfi, menziona una statua bronzea del Sardus Pater che era fatta vedere ai visitatori al suo tempo, all'incirca nel 170 d.C. Il simulacro era la copia dell'originale conservato nel tempio del dio: il *Sardopátoros hierón* (*Sardopátoris fanum*), alle *ekbolài* del «fiume sacro» (l'attuale riu Mannu di Fluminimaggiore)[156]. A donarlo in periodo arcaico sarebbero stati i Barbari abitanti all'occidente della Sardegna (πρὸς τῆς ἑσπέρας οἱ ἔχοντες Σαρδὼ). I commentatori del

153 *Epist.* XXVII, 4. Commento, tra gli altri numerosi, in G. LILLIU, *Civiltà* cit., 1988, pp. 478-480.

154 G. LILLIU, *Monumenti antichi barbaricini* cit., pp. 13-19, 40-42, 47-51, 57-59, 63-80, 123-128, 133-140, tavv. V-VIII, X-XI, XXIII-XXVII, XXXI-XXXVII, XLI e *Civiltà* 1988 cit., pp. 86-89, 223, 233-239, 256-258, figg. 6, a-d, 7, a-b, 8, 29-30, 45-46.

155 Alcune del gruppo di pietre fitte dell'allineamento di Pedras Fittas-Ovodda furono abbattute e gli spezzoni trasportati dal sacrario remotissimo (del Neolitico recente) per utilizzarli in opera muraria di case di abitazione della posta tardoromana di Domosnovas sulla strada «per mediterranea» Caralibus-Caput Thyrsi (G. LILLIU, *Monumenti* cit., p. 50, tavv. XXXVI, 2-3, XXXVII, a-b, p. 128).

156 Sulla localizzazione del tempio del Sardus alle *ekbolài* del «fiume sacro» PTOLOMEO, *Geografia*, III, 3,2. Per Sartiparias v. P. MELONI, *Sardegna romana* cit. p. 326 s.

passo di Pausania sono d'accordo sui donatori: i Sardo punici del sudovest dell'isola, della moderna regione dell'Iglesiente dove rimangono i ruderi dell'antico tempio ad Antas, già Metalla, che nell'Anonimo Ravennate (VII d.C.) è indicata col nome di Sartiparias, appunto dal *Sardopatoris fanum*.

Quanto alla data del donario, escluso che possa essere stato fatto durante la civiltà nuragica, viene supposta al più presto alla fine del V a.C., quando Cartagine e Atene divennero città amiche e si riannodarono i contatti con l'ambiente greco; è questo anche il momento del primo impianto architettonico del tempio del Sardus, contenente l'originario *bàmah* poi monumentalizzato nel III a.C. al modo «orientale» ma con partiture ornamentali di stile greco ed egizio[157]. L'iconografia della statua sembra essere ripetuta parzialmente, più o meno stilizzata e comunque semplificata, in un centinaio di monete bronzee rinvenute nell'area sulcitana — la metà nella città di Sulci — e coniate in zecca sarda, forse a Metalla, il centro direzionale delle vicine miniere, al tempo di Ottaviano, nel 38 a.C.[158]. Come è noto, nel D) delle monete figura la testa di Atius Balbus, avo per madre di Ottaviano, indicato come *praetor* (fu propretore in Sardegna nel 59 a.C.), e nel R) appare il busto con leggenda di Sardus Pater avente la corona di penne (o un *calathos*) sulla testa e, a spall'arm, una lancia o uno scettro con pomo[159]. Punici sono i tratti del volto del nume. La barba soprattutto trova riscontro in statuine di terracotta e di bronzo dell'Africa cartaginese e della Sardegna rappresentanti una divinità maschile (un Baal) seduto in trono o in piedi, il capo distinto da corona di penne, il corpo vestito di lunga talare, la mano sinistra tesa a impugnare lo scettro e la destra alzata in atto di benedire[160]. È possibile che la statua del tempio di Antas, intorno al IV-III a.C. (datazione di alcune delle statuine sopradette), di queste avesse la figura, non sappiamo se stante o assisa, e che simile fosse la copia donata al santuario delfico. In quel tempo, forse più che nel IV nel III, il simulacro figurava la divinità cartaginese Sid Addir babai (o baby) ricordata nelle epigrafi dedicatorie. In essa era stata assimilata sincretisticamente l'entità divina del Sardus, il leggendario duce libico, eponimo della Sardegna, idealizzato come «padre della patria», «eroe nazionale», del quale esisteva in Antas il luogo di culto nuragico, già nel passaggio dal Bronzo finale all'inizio dell'età del Ferro-IX-VIII a.C.[161].

Dopo la conquista romana dell'isola, occupato anche il sito sacro del culto punico al Sid, in una diversa prospettiva di politica religiosa tendente a rimuovere il pantheon e le cerimonie cartaginesi, i Romani,

[157] L'ipotesi del dono della statua alla fine del V a.C. è di C. TRONCHETTI, *I Sardi. Traffici, relazioni, ideologie nella Sardegna arcaica*, Longanesi, Milano 1988, p. 130. Sulle fasi costruttive del tempio di Antas durante l'età cartaginese F. BARRECA, *La Sardegna fenicio-punica*, Chiarella, Sassari 1974, p. 239 s.

[158] G. LILLIU, «St. s.», IX, 1950, pp. 534-539. Ipotizzo coniazione di monete del Sardus a Metalla tenendo presente anche il bronzo di emissione coloniale, indicante nel R) i quattuorviri monetali con figure nello stesso dritto d'un magistrato(?) simile per stile alla protome del Sardus Pater nei nummi di Atius Balbus (E. PAIS, *Storia della Sardegna e della Corsica* cit., p. 410, disegno a p. 406 in basso). Nel retro della moneta, rinvenuta a Uselis, è raffigurato il pronao tetrastilo di un tempio che vorrei identificare con quello di Metalla-Antas. Ciò induce a supporre una fase repubblicana di questo tempio come suggerisce S. ANGIOLILLO (*L'arte della Sardegna romana*, Jaca Book, Milano 1987, p. 85) nella seconda metà del II a.C. La moneta di Uselis, del 38 a.C., lo riprodurrebbe schematicamente a distanza di circa un secolo.

[159] G. LILLIU, «St. etr.», 1944, XVIII, p. 358 s., nota 72; S. MOSCATI, *Fenici e Cartaginesi in Sardegna*, Il Saggiatore di Mondadori, 1968, p. 94.

[160] C. ALBIZZATI, «Il Convegno archeologico» cit., p. 88 ss., figg. 1-3 (monete del Sardus), figg. 5-7, 12 (figure di Baal a confronto). Si tenga presente, per quanto non si possa facilmente condividere, la tesi dell'Albizzati che, anche grazie a questi non trascurabili raffronti iconografici, esclude l'appartenenza del Sardus alla religione dei Protosardi. A suo avviso la tradizione letteraria sul Sardus (SALL., *Hist.*, II, 1, fr. 4, PAUS., X, 17, 2, SILIO ITAL., *Punic.*, XII, 359 ss., SOLINO, IV, 1, ISIDORO, *Etymol.*, XIV, 39) sarebbe invenzione degli storiografi greci. Ma non può essere ritenuta pure fiaba una memoria remota che, pur concedendo molto al mito, venne però assunta, trasformandola in propria veste, dalla civiltà punica e poi fortemente riabilitata da quella romana, in quanto vi si riconosceva un reale fondamento storico.

[161] Nei pressi del tempio del Sardus Pater furono rinvenuti oggetti votivi collegati a un luogo di culto di età nuragica: una statuina di devoto in bronzo (G. LILLIU, *Sculture della Sardegna nuragica* cit., p. 107, n. 50, figg. 111-112 e *Civiltà* 1988 cit., p. 563) e, pure di bronzo, una faretrina, una spada miniaturistica ad antenne, un arto inferiore di altra statuina (F. BARRECA, *Contatti tra Protosardi e Fenici*, in «Atti XXII Riunione scientifica IIPP», Firenze, Dda, 1, p. 479, fig. 4). Il luogo di culto si annetteva a un abitato capannicolo situato ad est del tempio punico-romano (S.M. CECCHINI, *Sondaggi al villaggio* in «Studi Semitici, 30, Ricerche puniche ad Antas», Roma 1969, p. 147 ss., fig. 8, tavv. LII-LV, LVI-LVIII, 1, LIX). L'abitato aveva il suo cimitero di tombe singole in forma di pozzetto rotondo con inumazioni (G.UGAS-G. LUCIA, *Primi scavi nel sepolcreto nuragico di Antas*, in «La Sardegna nel Mediterraneo cit.», p. 255 ss., tavv. I,2, II,3). Il pozzetto n. 3, a corredo del defunto, ha restituito perle in cristallo di rocca, vetro e ambra, un vago d'argento laminato d'oro, un anello digitale in bronzo, un pendaglio scutiforme in argento. Ma di maggiore interesse, nella tomba, era una statuina enea di personaggio maschile tutto nudo, stante con i ginocchi lievemente piegati, la mano destra alzata nel gesto del saluto o della benedizione e la sinistra protesa impugnando obliquamente una corta spada (p. 256 ss., tav. IV bis, V-VI). P. BERNARDINI (p. 590 di «La Sardegna nel Mediterraneo») riferisce il bronzetto figurato, di chiaro schema vicino-orientale, al IX a.C. È mera illazione quella di G. UGAS (p. 258) che vorrebbe riconoscere nella statuina il Sardus Pater in aspetto chtonio-funerario ed oltremodo ardita appare l'identificazione della valenza «celeste e regale» dello stesso nume nella figurina di Decimoputzu (questa di vero stile nuragico, gruppo di Uta) vestita, con copricapo a piume e collo fasciato da goliera (G. LILLIU, *Sculture* cit., p. 99, n. 44, figg. 101-102). Quest'ultima statuetta, purtroppo ridotta alla sola testa, fu già attribuita al Sardus Pater dal Cavedoni, altri proposero della stessa le più svariate, talora bizzarre e assai scorrette, interpretazioni e cronologie (G. LILLIU, cit., p. 99).

con manifesti fini di ingraziarsi la popolazione locale, recuperarono, senza integrarla, la figura con l'antico nome del Sardus nuragico, enfatizzato a chiare lettere capitali sull'epistilio del pronao a quattro colonne ioniche del monumentale tempio rifatto quasi per intero al tempo dell'imperatore Caracalla (dopo il 213 d.C.)[162]. Questo radicale mutamento di nome e di culto, richiamantesi con intenzione alla tradizione indigena, doveva essere già avvenuto quarantatre anni prima della costruzione del tempio romano, e ciò spiega che Pausania, facendo menzione della statua donata al santuario di Delfi, la specifichi, per diretta informazione, come quella del Sardus Pater.

Consideriamo tale fatto storico-politico una sopravvivenza della civiltà nuragica per *revival* (non superficiale, né puramente strumentale, ma sentito e necessario per così dire), in un'area al di fuori di quella interna di conservazione e di resistenza. Un'azione abile ed efficace del dominatore per procurare, attraverso il richiamo del *babai*, la pacificazione con i Sardi. Il *nomen* «babai», col significato del nume *locipater*, aveva attraversato tutti i tempi, ed in esso si poteva riconoscere, pur nella soggezione, l'intero popolo sardo.

[162] F. BARRECA, *Lo scavo del tempio* in «Studi Semitici 30. Ricerche puniche» cit., p. 9 ss., tavv. II-XXII; S. ANGIOLILLO, *L'arte della Sardegna* cit., p. 84 s., figg. 28-31. Per l'iscrizione v. G. SOTGIU, in «St. S.» XXI, 1971, p. 8 ss., tavv. I-VI.

Tarciso Agus

L'antico bacino minerario neapolitano

Fra le aree minerarie più importanti della Sardegna si colloca in posizione preminente il bacino piombo-argentifero di Montevecchio.

Oggi non è più al centro della produzione mineraria, ma intorno agli anni '40 era la realtà produttiva più importante d'Italia, tanto che le sue produzioni raggiunsero quote rilevanti per il fabbisogno nazionale: Piombo 54%, Zinco 34%, Cadmio 45% e Argento 50%[1].

Ubicata nel sud/ovest dell'isola e compresa fra i comuni di Arbus e Guspini in Provincia di Cagliari, la miniera occupa, solo nel settore di levante, 1960 ettari.

Stretta fra i graniti dell'era primaria e i Basalti del terziario, l'aspetto geologico della regione è dato dagli scisti silurici che si appoggiano a sud sul granito mentre a nord sono ricoperti dai basalti dell'Arcuentu, con l'emergenza (nella zona di levante) di uno strato eocenico marnoso-calcareo a Génnas o Génnaserápis.

Gli imponenti affioramenti che si estendono per oltre 7 Km., con origine a levante nei pressi di Sciria e di Piccalina o Piccalinna, si sviluppano ad arco in quello di Ponente verso Ingurtosu, con propaggini all'interno dell'abitato di Guspini, in regione Luzzifuru e presso i centri di Arbus, Gonnosfanadiga, San Gavino e Villacidro.

Questa grande risorsa non sfuggì certamente agli antichi ricercatori e se l'ossidiana è elemento inequivocabile della presenza umana più antica, possiamo affermare che queste aree erano ampiamente frequentate.

La presenza Neolitica, Nuragica e Punico-Romana nell'area mineraria di Montevecchio potrà, forse, essere meglio precisata con l'esplorazione scientifica delle sacche archeologiche di Sciría a bocca di miniera[2].

* Ringrazio il dott. Giuseppe Nieddu per avermi coinvolto, mio malgrado, e il Dipartimento di Storia dell'Università degli Studi di Sassari; nonché il prof. Attilio Mastino per aver accolto ed inserito la mia modesta comunicazione negli Atti del VII Convegno Internazionale di Studi su «L'Africa Romana».

[1] G. ROLANI, *L'industria del piombo e dello zinco nel gruppo Montevecchio*, da «Industria Mineraria d'Italia e d'oltremare», Faenza 1941.

[2] Si evidenziano almeno tre sacche nella sezione stradale della provinciale Guspini-Montevecchio, presso il deposito ferroviario dello scalo di Sciria (ricerche inedite G. Ugas-T. Agus).

Certo è che la dislocazione di tutta una serie di fortificazioni nuragiche a valle, quasi a protezione dell'unico accesso ai filoni emergenti, di Piccalína, Sciría e Guspini, inducono a credere che quest'area fosse già sfruttata in epoca nuragica. Infatti non meno di venti nuraghi cingevano la parte più esposta con una «cortina» compresa fra i nuraghi Arrosu, in regione Terramaestus, sul versante sud/est e il Saurécci a nord, che ha restituito mezza matrice fusoria in steatite di una bipenne[3]. Nelle immediate vicinanze del filone più importante e ricco di Piccalína sono i protonuraghi «Cugúi» e «Narínu»; presso quest'ultimo sono ancora visibili due trincee a fossa della larghezza media di metri 1,50, oggi in parte ricolme.

La parte occidentale del bacino minerario era protetto naturalmente dalle impervie montagne dell'Arcuéntu e controllata dai villaggi nuragici di «Gennè Grúxi», «Térra Sébis», che ha restituito circa 2 kg. di frammenti di panelle in rame, tipo Flumenelongu di Alghero[4], «Cánali Cánna» e «Masóni Érdi».

A detta di Francesco Lampis[5], già collaboratore del Taramelli, l'uomo nuragico estraeva il minerale dagli affioramenti di Piccalína per fonderlo nei forni fusori che sorgevano a Guspini tra il colle Zéppara rio Cábras, Caróngiu de Pónti e Bíngia de Súsu (aree ricche di acque perenni, dove anche oggi, nonostante il generale abbassamento delle falde, nelle fonti di Santa Maria e Sa Pisciédda, l'acqua sgorga ancora in grandi quantità tutto l'anno). In queste località, il Lampis, raccolse scorie bollose e litargiro. Individuò presso il rio Cábras, in proprietà del Sig. Onidi, cinque fornelli fusori allineati con alcune teste di mazza spezzate. Sotto «Mítza Nóa» (Santa Maria), in proprietà del tagliapietre Pítzus Antioco, recuperò, ammucchiati, 12 pestelli, un grosso blocco di quarzo da 800 gr. con spigoli smussati[6] e un deposito di polvere rossa, presumibilmente ossido di piombo.

La scoperta di un relitto in loc. Dómu de S'órku[7], nel litorale ar-

[3] Collezione Sini, Roma, il frammento di matrice in steatite rosa venne recuperato durante una passeggiata presso la cinta muraria sul versante nord del complesso di Saurecci in agro di Guspini.
La parte residua della matrice di una bipenne è lunga circa 20 cm., alta 5 e profonda 12.

[4] AA.VV., *Civiltà Nuragica*, Milano 1985.

[5] Appassionato di archeologia, iniziò un intensa collaborazione col Taramelli nel 1919. Tale collaborazione si trasformò in profonda amicizia e l'interscambio di dati e notizie proseguì anche dopo la collocazione a riposo del Taramelli già Senatore del Regno.

[6] Nando Lampis, Archivio Privato, Montevecchio.

[7] La prima mia segnalazione, a seguito di una donazione del Sig. G. Peccorelli, venne affidata al dott. G. Ugas della Soprintendenza Archeologica per le prov. di Cagliari e Oristano, nel settembre 1982. Seguirono ulteriori ricerche e prospezioni con recupero di altri materiali ad opera del Dott. Ugas, dell'Isp. On. N. Porcu e del Dott. R. Ruggeri del Gruppo Archeologico Neapolis di Guspini.

La description que fait Procope de ceux-ci et de leur fonction a été judicieusement rapprochée par Ph. Leveau de l'institution des préfets de tribu du Bas-Empire[60]. Divers textes suggèrent en effet qu'à cette époque des chefs de tribus étaient investis par Rome pour gouverner leurs communautés au nom de l'Empire[61]. Selon Servius Honoratus, ils recevaient, en particulier, au moment de leur investiture au moins un insigne, une sorte de sceptre (*virga*) qui paraît identique au bâton d'argent évoqué par Procope[62]. Le rapprochement est d'autant plus vraisemblable que Procope signale que de telles investitures avaient déjà été accordées par les Vandales aux chefs qui se présentèrent en 533[63]: la continuité de l'institution est donc très probable. On peut ainsi considérer Cusina, au moment où il apparaît dans nos textes, comme un préfet de tribu, c'est-à-dire un chef en relations suivies avec les détenteurs du pouvoir à Carthage.

On sait par l'exemple du *praefectus gentis* Fericius, complice de Firmus en 373, que ce titre n'empêchait pas ceux qui le détenaient de participer à des révoltes maures[64]. De fait, Cusina s'engagea dans l'insurrection de 534-35. Ecrasé après Burgaon, il dut s'enfuir dans l'Aurès, où il se réfugia auprès du chef Iaudas. Mais Iaudas fut à son tour attaqué par les Byzantins en 539, et expulsé de l'Aurès, désormais occupé[65]. Aucun texte ne mentionne à ce moment Cusina, que l'on retrouve pourtant à partir de 544 désigné comme un chef de tribus de Numidie, allié des Byzantins[66]. Corippus précise son pouvoir en 548. Suivant fidèlement Jean Troglita, il est alors à la tête de trente chefs placés sous ses ordres:

mon en 534 à Cusina et aux 3 autres chefs: καὶ ταῦτα ὅρκους τε τοὺς δεινοτάτους ἐν γράμμασι δόντες καὶ τοὺς παῖδας τοὺς ὑμετέρους τῶν ὡμολογημένων ἐνέχυρα παρασχόμενοι.

[60] PH. LEVEAU, *L'Aile II des Thraces, la tribu des Mazices et les Praefecti Gentis en Afrique du Nord*, dans «Antiquités Africaines», 7, 1973, p. 182-183.

[61] *Ibid.*, p. 184-186.

[62] Servius Honoratus, *Ad. Aen.* IV, 242: *Praefecti gentium Maurorum cum fiunt virgam accipiunt et gestant.*

[63] Procope, *La Guerre Vandale*, 1, 25, 6: les chefs maures demandent les insignes ἅπερ ἤδη πρὸς Βανδίλων λαβόντες οὐκ ὤοντο ἐν βεβαίῳ τὴν ἀρχὴν ἔχειν.

[64] Ammien Marcellin, *Histoire*, XXIX, 5, 21.

[65] Procope, *La Guerre Vandale*, II, 19, 5-32.

[66] Corippus, *Johannide*, III, 405-408: *Et ruit ecce volans ... Maurorum ductor, miseri Solomonis amicus, Romanis rebus nimium semperque fidelis Cusina...* Ces vers suivent dans la *Johannide* l'évocation de la mobilisation des troupes romaines par Solomon et précèdent l'attaque du général byzantin contre les Maures insurgés, que l'on peut situer, grâce à Procope (*Guerre Vandale*, II, 21, 19), à Theveste (544). L'appartenance de Cusina à la Numidie est confirmée par Procope en 546 (cf. *supra* note 43).

miche del Bronzo Medio, in loc. Caróngiu de Pónti[13] e i resti di un corredo funerario venne rinvenuto presso il monte Zurrádili a Guspini, associato con ceramiche dell'età del Ferro[14].

Se rimane ancora lacunosa la ricerca nuragica, non vi sono ormai più dubbi che in epoca punico-romana questa regione, pertinente all'agro Neapolitano, fosse uno dei bacini minerari più importanti dell'isola.

I ritrovamenti archeologici, pur nell'esiguità delle ricerche, testimoniano ampiamente lo sfruttamento romano del bacino di Montevecchio.

La presenza punica risulta attualmente più marcata nella regione di ponente, specie in loc. Cuccúru Ábis, Génna Grúsci, Sántu Antíne e Guttúru de Flúmini, con probabile porto canale della larghezza di circa m. 6 e una lunghezza di m. 30.

A ciò si possono accostare i toponomi di Púnta Maimóni, Génna Serápis, Cónca Serápis, Montiána e lo stesso Arcuéntu che ha restituito un tesoretto con monete bronzee comprese tra il III sec. a.C. e il III d.C., con frammenti di lucerne a conchiglia e due divese coniazioni del Sardus Pater (Tav. III-IV), riconducibili al 38 d.C.

Meno marcate, ma credo solo per carenze di ricerche, sono le propaggini Sud e Sud/Est del bacino minerario Neapolitano, anche se solo i templi di Matzánni e Ántas basterebbero a fugare ogni dubbio sulla presenza punica nei versanti meridionali.

Lucerne e picozze di epoca romana vennero rinvenuti anche a grandi profondità a S. Antonio[15] nell'attuale cantiere di Montevecchio.

Nel 1929, nello «strozzo» n. 4 di Santa Barbara, furono rinvenuti alcuni recipienti di piombo della capacità di 20-25 litri ciascuno, uno a forma di catino e gli altri due con fondo piano, dotati alla base di un cannello sempre in piombo lungo 10 cm., oggi presso il Museo Archeologico di Cagliari[16].

Un altro di questi recipienti a forma di pentola e diverse lucerne furono rinvenute intorno al 1927/28 dal minatore Vincenzo Manca e dalla guardia giurata Guglielmo Atzeni di Arbus in un lungo budello dell'attuale Pozzo Orefici[17].

«Sa Rócca Stampáda» viene ritenuta la cavità residua, dopo l'asportazione del minerale, come avveniva sino agli inizi del secolo lungo gli «strozzi» che segnano, come una vasta ferita, tutto il bacino minerario.

13 T. Agus-G. Ugas. Ricerche inedite.

14 T. Agus. Ricerche inedite, segnalazione Soprintendenza Archeologica del 20/12/87.

15 G. ROLANDI, *op. cit.*

16 N. LAMPIS, *op. cit.*

17 N. LAMPIS, *op. cit.*

A Piccalina sono stati rinvenuti arnesi in ferro, lampade ad olio e recipienti in piombo oggi custoditi presso il museo mineralogico di Iglesias[18].

Dalla stessa località provengono varie sepolture con scheletri e corredi[19].

Lo stesso tesoretto di «Mónti», a qualche chilometro da Montevecchio, che restituì 114 monete del basso impero, fu messo in relazione dal Taramelli con un probabile centro di lavorazione minerario[20].

Le sacche di «Sciría» hanno restituito numerosissime scorie di piombo argentifero, ceramica campana A, ceramica comune e frammenti d'anfora.

A «Sa Fráiga», sopra Montevecchio, con la ripresa degli sfruttamenti nel XVIII secolo vennero individuate e documentate le antiche fosse di estrazione[21].

Una probabile fonderia venne individuata a Montevecchio in loc. Sa Mátta[22] e Génna Ábis[23].

Allo stato attuale delle ricerche credo si possa ancora concordare comunque, con l'ipotesi del Lampis che considerava Montevecchio centro con vocazione prevalentemente estrattiva. Le lavorazioni, come già accennato, avvenivano sul versante orientale nei numerosi centri abitati di Arbus e Guspini, lungo la via Neapolis — Metalla, ove per altro emergono ramificazioni del filone principale Montevecchio — Ingurtosu.

A Guspini entro l'abitato si fondeva presso le fonti «Sa Pisciédda» e «Santa Maria», su un'area che raggiungeva le falde del colle Zeppara[24].

Intorno agli anni '55, durante i lavori per la realizzazione del viale Libertà, si rinvennero diverse tombe romane, monete e un ambiente pavimentato con lastre di piombo; purtroppo pare che tutto sia andato disperso.

Il particolare dell'ambiente pavimentato con lastre in piombo (probabile fucina) si accosta alla testimonianza fornitami dal minatore sig.

18 Museo Mineralogico via Roma 45, Iglesias.

19 R. ZUCCA, *Neapolis e il suo territorio*, Oristano 1987.

20 A. TARAMELLI, *Scavi e Scoperte*, Vol. III, Roma 1984, p. 313.

21 AA.VV., *Le miniere e i minatori della Sardegna*, Milano 1986.

22 G. ROLANDI, *op. cit.*

23 V. ANGIUS, in G. CASALIS, *Dizionario Geografico storico statistico Commerciale degli Stati di S.M. il Re di Sardegna*, Vol. I, pag. 355.

24 L. LAMPIS, *op. cit.*

fusione, fondi d'anfora ancora impregnati di minerale triturato e nella sezione stradale si evidenziano diverse sepolture a fossa e alla cappuccina, mentre più ad est si localizza una probabile fornace semi interrata ed una cisterna a pianta quasi quadrata in opera cementizia con volta a botte[33].

A Gonnosfanadiga si fondeva in regione Santa Maria, sede in un vasto centro abitato con terme, che ha restituito copiose quantità di scorie ferrose e nel grosso centro di Sérru, a ridosso dei vasti filoni del massiccio del Linas, in regione «Sibiri», ricollegabile al bacino della cassiterite nel versante villacidrese[34] e di Arcu Signor Melis nell'arburese.

Ancora a Gonnosfanadiga si fondeva in loc. Santa Severa, ricordata dal La Marmora[35], e Pále Párdu.

La regione già citata di «S'Ácqua Cótta» era un'altra località fusoria per eccellenza a bocca di miniera; in particolare, presso il monte Zippiri, ove affiorano i filoni argentiferi discendenti dal Monte Linas, ricollegabili al bacino di Sibiri con quello più occidentale di Génnamári nell'arburese.

In epoca romana questa regione ospitò presumibilmente un grosso centro, forse uno dei 18 *oppida* ricordati da Plinio nella «*Naturalis Historia*» (III, 7,85).

Pare che durante una delle ricognizioni aeree effettuate con l'ausilio dei raggi infrarossi, dopo la fine della seconda guerra mondiale per lo sminamento e la bonifica dell'area, interessata dalla presenza di un aereoporto militare, venne individuato un vasto insediamento di probabile impianto romano per le numerose murature perfettamente allineate.

Lungo il litorale arburese sono stati recuperati altri reperti che potrebbero suffragare l'ipotesi che il bacino minerario di Montevecchio abbia contribuito non poco alla produzione di quei manufatti plumbei: 7 ancore (Tav. IV,1) e alcuni lingotti repubblicani da Piscínas, presso la miniera di Ingurtósu[36], mentre più a nord, presso Porto Pístis, nell'estate del 1987, fu individuato un carico di almeno 40 lingotti a

[33] T. Agus. Ricerche inedite.

[34] T. Agus-S. Sanna. Ricerche, Gonnosfanadiga.

[35] La Marmora, *op. cit.*

[36] I recuperi sono stati effetuati, in tempi diversi, dall'ing. Sini, dal Cap. Caroli e ultimo in ordine di tempo dal Gruppo Archeologico Neapolis. Le testimonianze sono custodite presso il centro balneare di Piscinas di proprietà del Cap. Caroli, la direzione delle miniere di Montevecchio e il deposito comunale di Guspini in via Roma 36/38.

sezione trapezoidale, con la scritta (IMP.CAES.HADR.AUG.) e l'indicazione ponderale sulla fiancata (Tav. IV,2), ascrivibile al regno di Adriano (117-138 d.C.)[37].

Ancora a nord, anche se distante dalle miniere e dal litorale arburese 12 miglia, può esser presa in considerazione l'imbarcazione repubblicana con un carico di lingotti, già oggetto di scavo scientifico questa estate da parte della Soprintendenza Archeologica per le province di Cagliari e Oristano, presso l'isola di Maldiventre nell'Oristanese.

Se oggi a questi dati si aggiunge anche l'ipotesi che l'oreficeria di Tharros, ormai da molti accettata come prodotto indigeno, sia stata realizzata con l'argento e l'oro delle miniere di Montevecchio[38], credo che questo lembo di Sardegna possa dire molto sulle produzioni minerarie e metallurgiche nell'antichità, nonché sull'aspetto economico e sociale dei suoi abitanti.

[37] L'individuazione del carico dei lingotti avvenuta nel luglio del 1987, in Loc. Pistis, su un fondale di circa 6 metri, fu opera dei Sigg. Roberto Pani di Guspini e Onorato Spiga di Sardara che ne recuperarono una piccola parte, il resto fu in buona parte trafugato (gli scopritori parlarono di almeno 40 lingotti accatastati sul fondo). Il successivo intervento degli operatori Sub del Gruppo Archeologico Neapolis (Dott. Ruggero Ruggeri, Roberto Ruggeri, Giampaolo Cancedda, Piero Soriga, Giorgio Orrù e l'isp. On. Nicola Porcu), in stretta collaborazione con la Soprintendenza Archeologica di Cagliari e la 15 Brigata della Guardia di Finanza di stanza a San Gavino Monreale, consentì il recupero di altri due lingotti.

[38] G. Ugas, *L'antiquarium Arborese..., op. cit.*, p. 208.

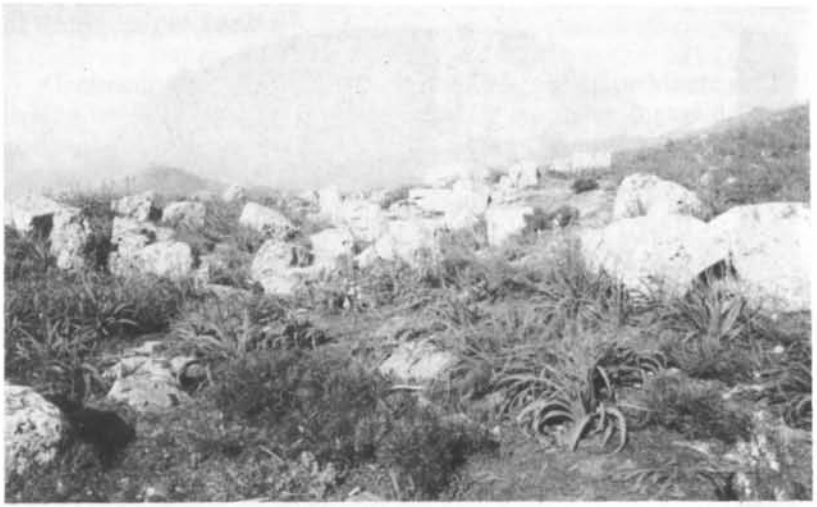


Lingotto a macina da «Rio Domu De S'Orku», Arbus.
Composizione:

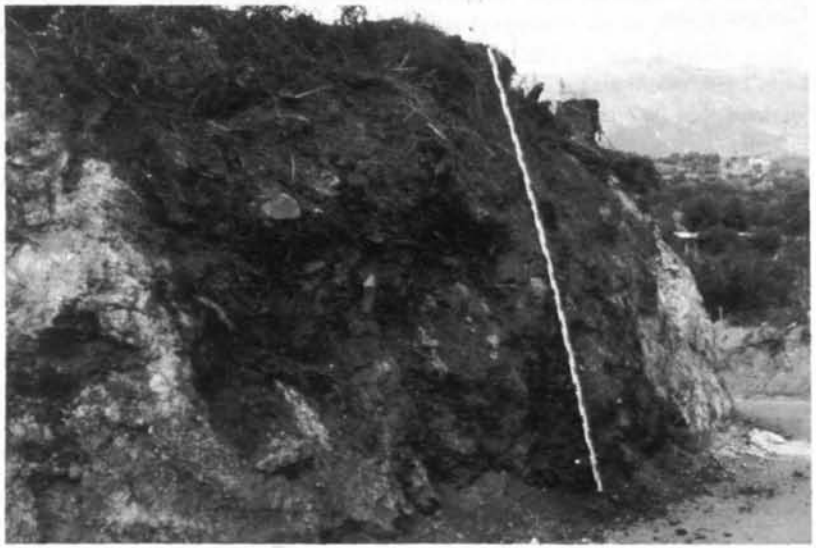
Pb	64,50 %	Na	0,32 %
Al	2,04 %	Mu	0,001%
Fe	0,005%	Bi	0,35 %
Sb	0,65 %	Ag	0,009%
Cu	0,09 %	Zn	0,81 %
Mg	0,38 %	Sn	12,40 %

(Analisi effettuate nel laboratorio chimico della SAMIN di Montevecchio, Guspini).

Tavola II



Resti del tempio Punico-Romano di Matzanni.



Sezione del filone ferroso in loc. Murtemari, Arbus.

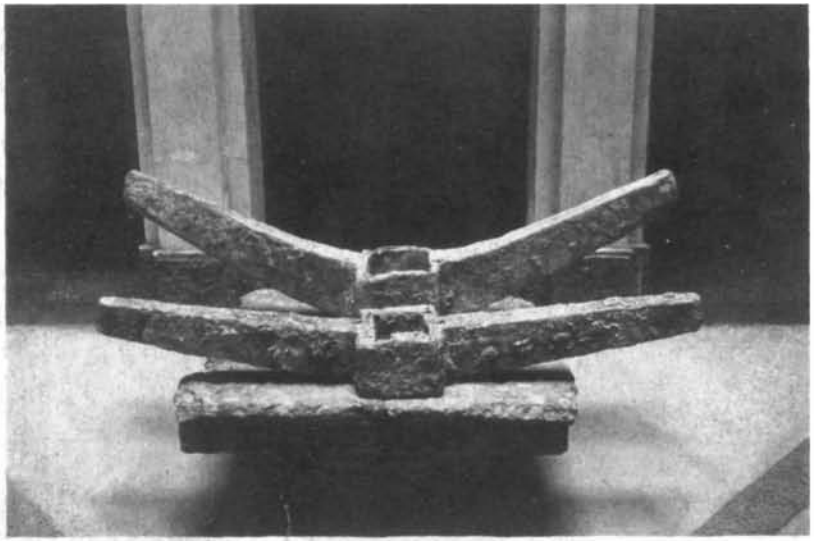


«Sardus Pater» II, dal tesoretto di Arcuentu, Arbus.



«Sardus Pater» I, dal tesoretto di Arcuentu, Arbus.

Tavola IV



Ancore e capitello. Direzione Miniere Montevecchio, Guspini.



Lingotto plumeo da Pistis, Arbus.

Sandro Filippo Bondì

La cultura punica nella Sardegna romana: un fenomeno di sopravvivenza?

Redigendo per il secondo nei nostri convegni di studio il suo inventario preliminare sulle relazioni tra l'Africa e la Sardegna durante l'età romana, Attilio Mastino concludeva per la necessità di non sottovalutare la funzione della componente africana nell'antica storia dell'isola[1]. Tale giudizio si fondava in specie sulla constatazione dell'esistenza di flussi piuttosto continui di popolazione tra le due regioni, determinati da motivi diversi: «commercio, servizio militare, incarichi pubblici, deduzioni coloniarie»[2].

L'analisi a cui ho fatto riferimento, rendendo esplicito il peso degli apporti africani nelle vicende della Sardegna all'indomani del suo passaggio nell'orbita di Roma, ha fatto emergere in filigrana, attraverso l'esame di una serie di elementi innovativi, l'inadeguatezza di ogni valutazione che consideri gli aspetti di cultura punica nella Sardegna di quest'epoca nei termini semplicistici della persistenza, dell'eredità o addirittura della sopravvivenza, i quali implicano (*post hoc, propter hoc*) una definitiva perdita di vitalità dell'elemento punico dell'isola dopo la conquista romana e ne considerano le «superstiti» espressioni quasi come fossili culturali in attesa dell'ineluttabile dissolvimento.

Può essere dunque opportuno dedicare alcune riflessioni proprio al tema della vitalità della cultura punica nella Sardegna tra la fine del III e il I secolo a.C., valutando separatamente i dati relativi da un lato ai centri tradizionali della presenza fenicia e cartaginese e dall'altro alle località più marginali, nelle quali cioè, allo stato attuale della documentazione, tale presenza non è attestata archeologicamente in modo apprezzabile prima del periodo a cui abbiamo fatto riferimento.

Va osservato in primo luogo che molti siti fondamentali dell'irra-

[1] A. MASTINO, *Le relazioni tra Africa e Sardegna in età romana: inventario preliminare*, in *L'Africa romana. Atti del II convegno di studio. Sassari, 14-16 dicembre 1984*, Sassari 1985, pp. 27-89. Per una recente sintesi delle più tarde testimonianze puniche in Sardegna cf. anche, dello scrivente, *Le sopravvivenze puniche nella Sardegna romana*, in *Storia dei Sardi e della Sardegna*, I. *Dalle origini alla fine dell'età bizantina*, Milano 1988, pp. 205-11, 448-49.

[2] A. MASTINO, *cit.*, p. 39.

diazione fenicia e punica in Sardegna conoscono, a partire dalla seconda metà del III secolo a.C., una fase di autentica fioritura, legata — e questo è il dato a mio avviso più significativo — a evidenze ancora integralmente inquadrabili nell'orizzonte cartaginese. Tali evidenze riguardano aspetti assai diversificati quali la vita religiosa, la produzione artigianale, l'assetto architettonico o i lineamenti urbanistici di vari centri.

Un caso particolarmente rappresentativo è, in tale ambito, quello di Monte Sirai[3]: qui lo sviluppo di un grande quartiere abitativo punico si realizza nel III-II secolo a.C.[4] come elemento più vistoso di un generale ripensamento delle funzioni e della natura del centro. Il nuovo sacello che viene ospitato nel mastio[5] è strutturalmente punico, come punici — secondo quanto attesta la nota iscrizione in bronzo[6] — sono sia la divinità venerata sia i realizzatori di alcuni arredi di culto. E certo nell'ambito di un complessivo riassetto dell'insediamento va anche inquadrata la ristrutturazione radicale a cui è sottoposto contemporaneamente il *tofet*[7].

A Monte Sirai, dunque, coesistono, nella nuova e fiorente stagione che caratterizza l'antico centro fortificato punico, aspetti innovativi riguardanti la religione, l'architettura e l'urbanistica; ma quali fattori possono aver indotto un tale sviluppo? È senz'altro possibile che esso sia stato in parte determinato da una diversa utilizzazione delle risorse agropastorali del circondario[8], o meglio da un più diretto beneficio sulla popolazione del monte di tale sfruttamento, in concomitanza con l'affrancamento dalla dipendenza da Sulcis e con la possibile, conseguente modifica dell'assetto proprietario dei suoli (o della titolarità di tale possesso). Quel che è certo, in ogni caso, è che Monte Sirai mostra un sostanziale incremento della popolazione residente, che può essere stato motivato da un'accresciuta mobilità[9] delle popolazioni rurali della Sardegna punica ovvero da uno di quei flussi d'immigrazione dal Nord Africa ricorrentemente attestati dalle fonti[10].

[3] Cf., dello scrivente, *Monte Sirai nel quadro della cultura fenicio-punica di Sardegna*, «Egitto e Vicino Oriente», 8, 1985, pp. 73-89; ID., *Nuovi dati sul tofet di Monte Sirai*, in *Riti funerari e di olocausto nella Sardegna fenicia e punica* (in corso di stampa). Sintesi aggiornata dei dati in S. MOSCATI, *Italia punica*, Milano 1986, pp. 263-82.

[4] Cf. L.A. MARRAS, *Saggio di esplorazione stratigrafica nell'acropoli di Monte Sirai*, «Rivista di studi fenici», 9, 1981, pp. 187-209.

[5] F. BARRECA, *L'acropoli*, in *Monte Sirai-II*, Roma 1965, pp. 39-42, 51-62.

[6] G. GARBINI, *L'iscrizione punica*, *ibid.*, pp. 79-92; M.G. GUZZO AMADASI, *Le iscrizioni fenicie e puniche delle colonie in Occidente*, Roma 1967, n. Sard. 39, pp. 121-23.

[7] Per i più recenti interventi nel *tofet* di Monte Sirai e per una valutazione complessiva dei dati cf., dello scrivente, *Monte Sirai 1985. Lo scavo nel* tofet *(campagne 1984 e 1985)*, «Rivista di studi fenici», 15, 1987, pp. 179-89; ID., *Nuovi dati sul tofet di Monte Sirai*, *cit.*

[8] Cf. in tal senso F. BARRECA, *Venti anni di scavi a Monte Sirai*, «Nuovo Bullettino Archeologico Sardo», 1, 1984, p. 150.

Ciò che sembra emergere dall'analisi della situazione di questo insediamento è un fenomeno non solo e non tanto di continuità, ma piuttosto di discontinuità evolutiva. E anche la vicina Sulcis[11], pur nella meno ampia documentazione relativa alle sue fasi tardo-puniche, registra processi analoghi, percepibili in primo luogo sul piano della cultura artigianale.

Lo studio condotto sulle stele sulcitane da Sabatino Moscati[12] riporta al pieno III secolo e all'età successiva (fino al I secolo a.C.) gli esemplari di dimensioni ridotte ricavate nel caratteristico tufo verdastro, quelli centinati con animale passante e le piccole stele marmoree destinate a essere incluse in dadi di arenaria[13]. Va ricordato che questi ultimi due gruppi si associano a motivi del tutto nuovi nell'iconografia o nello stile, i quali restano pur sempre valutabili nell'ambito della tradizione punica e non di rado si avvalgono di specifici riferimenti nordafricani, come è stato suggerito ancora da Sabatino Moscati per una parte del repertorio di ispirazione greca o per il motivo del quadrupede di profilo[14].

Anche sul piano quantitativo tali esiti tardi dell'artigianato lapideo sulcitano costituiscono una parte rilevante del repertorio: oltre 70 sono le stele con animale passante[15], una ventina quelle scolpite nel marmo[16], mentre l'affermazione del tufo verdastro si lega ai tardi esemplari con donna recante il disco o con personaggio con *ankh*, oltre centoventi

[9] Sul problema della mobilità dell'elemento punico di Sardegna, anche nella fase propriamente cartaginese, cf. quanto da me notato in «Archivio storico sardo», 33, 1982, pp. 114-16.

[10] Cf. S. MOSCATI, *«Africa ipsa parens illa Sardiniae»*, «Rivista di Filologia e d'Istruzione classica», 95, 1967, pp. 385-88; A. MASTINO, *cit.*, pp. 34-41.

[11] Per una sintesi delle conoscenze su questo sito cf. S. MOSCATI, *Italia punica*, *cit.*, pp. 240-62; per le espressioni più significative della relativa cultura artigianale, cf. ID., *Le officine di Sulcis*, Roma 1988.

[12] ID., *Le stele di Sulcis. Caratteri e confronti*, Roma 1986.

[13] *Ibid.*, p. 84.

[14] *Ibid.*, pp. 120-22. Nello stesso senso cf. già, dello stesso autore, *L'arte della Sardegna punica*, Milano 1986, pp. 43, 47, 107, 210.

[15] P. BARTOLONI, *Le stele di Sulcis. Catalogo*, Roma 1986, nn. 881-953, pp. 28, 161-72.

[16] *Ibid.*, pp. 14-15, nota 7.

stele[17] che nella grande maggioranza, se non nella loro totalità, vanno attibuite a età post-cartaginese[18].

In altri centri primari della presenza fenicia e punica questa rinnovata vitalità si manifesta nello stesso periodo sul piano delle realizzazioni architettoniche, ponendo in luce in vari casi quel raccordo con la coeva realtà nordafricana a cui si è fatto cenno sopra. Il dossier in nostro possesso sull'architettura templare dei maggiori centri della Sardegna punica è infatti costituito in misura assai conspicua da edifici di culto eretti all'indomani della conquista romana della Sardegna; e per molti di essi gli unici raffronti proposti riguardano santuari nordafricani.

Per Cagliari va ricordato il tempio di via Malta[19], di età tardopunica e fondato su parametri strutturali non altrimenti presenti nell'architettura sacra della Sardegna cartaginese[20]. A Nora v'è il problematico succedersi di elementi punici e romani nel complesso di «sa punta 'e su coloru»[21] e nel tempio romano scavato da Gennaro Pesce e fatto oggetto di nuove osservazioni da Carlo Tronchetti[22]. A Tharros l'esistenza di tardi luoghi di culto ancora in linea con le tradizioni struttive puniche è testimoniata nel modo più chiaro dalla recente ipotesi restitutiva avanzata per il tempietto «K»[23], con la sua collocazione culturale latamente «italica», l'attribuzione cronologica al II-I secolo a.C., la proposta di raffronto con un luogo sacro di ambientazione neopunica qual è la cappella di Thuburbo Maius.

[17] Cf. *ibid.*, nn. 282, 283, 286, 287, 290, 294-296, 298-301, 303, 305-307, 311, 385-387, 390, 394-402, 405-416 (stele in tufo verdastro con personaggio femminile recante il disco entro inquadramento riportabile, talora ipoteticamente, a modelli ellenizzanti); nn. 489, 491-493, 497, 498, 501, 503, 505, 507-511, 516, 517, 519, 529, 531, 533-536, 540, 543, 554, 558, 559, 561, 568, 570 (stele in tufo verdastro con personaggio con stola, eventualmente *ankh* e inquadramento come sopra); nn. 628, 631, 638, 645-650, 653, 654, 658, 663-675, 677-682, 684-692, 694, 696, 701, 702, 706-711 (altre stele in tufo verdastro, con figura umana e inquadramento ellenizzante).

[18] S. Moscati, *Le stele di Sulcis. Caratteri e confronti, cit.*, pp. 81-84.

[19] P. Mingazzini, *Cagliari. - Resti di santuario punico e di altri ruderi a monte di Piazza del Carmine*, «Notizie degli scavi di antichità», 74, 1949, pp. 213-74; Id., *Il santuario punico di Cagliari*, «Studi sardi», 10-11, 1950-51, pp. 165-68.

[20] Id., *Sul tipo architettonico del tempio punico di Cagliari, ibid.*, pp. 161-64.

[21] Cf. G. Pesce, *Nora. Guida agli scavi*, Cagliari 1972, pp. 89-96, 100-101 (con diversi richiami all'architettura nordafricana); G. Chiera, *Testimonianze su Nora*, Roma 1978, pp. 47-49; C. Tronchetti, *Nora*, Sassari 1984, pp. 57-64.

[22] Id., *Il tempio romano*, in *Nora. Recenti studi e scoperte*, Pula 1985, pp. 82-83; Id., *Nora, cit.*, pp. 21-22.

[23] E. Acquaro, *Nuove ricerche a Tharros*, in *Atti del I Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici*, III, Roma 1983, pp. 625-28, figg. 2-4.

Del resto nella stessa Tharros una medesima conclusione sembra imporsi, con riferimento all'aspetto religioso e artigianale, a proposito della terracotta leontocefala del II secolo a.C. ritrovata di recente nel locale *tofet*[24]: la proposta d'interpretazione come *Frugiferius*, paredro di Saturno secondo la testimonianza di Arnobio, il richiamo alle statue fittili di Siagu e la mancanza di stringenti raffronti in Sardegna concorrono a riportare tale reperto al coevo ambiente nordafricano, con ciò confermando la perdurante vitalità dei rapporti di cultura con l'area cartaginese in una fase ormai pienamente romana.

Ai dati fin qui richiamati ne vanno aggiunti altri desumibili dalla documentazione epigrafica che attesta la presenza di luoghi di culto tardopunici e della prima età romana a San Nicolò Gerrei nella prima metà del II secolo a.C.[25], forse al Capo Sant'Elia[26] e a Carloforte[27] (se la datazione delle rispettive iscrizioni puniche con dedica ad Astarte e a Baalshamem va riportata alla fine di quel III secolo a.C. a cui esse sono attribuite) e certamente ancora a Tharros, come prova la dedica a Melqart su un'epigrafe punica del III-II secolo a.C.[28], e a Sulcis, dove il culto per la dea Elat in un apposito santuario è attestato nella celebre bilingue di età sillana[29].

Giova sottolineare che nei casi richiamati la documentazione ci pone di fronte a luoghi di culto non attestati in precedenza e la cui punicità è assicurata spesso dalla natura degli dei titolari. V'è dunque una specifica vitalità della cultura punica di Sardegna che si esprime sul piano dei culti e dell'architettura religiosa e di cui l'indicatore più esplicito resta in ogni caso costituito dallo sviluppo dei *tofet*. Ovunque lo scavo abbia attinto risultanze stratigrafiche certe (come a Tharros e a Monte Sirai[30])

[24] Id., *Tharros-X. La campagna del 1983*, «Rivista di studi fenici», 12, 1984, pp. 49-51.

[25] M.G. Guzzo Amadasi, *cit.*, n. Sard. 9, pp. 91-93.

[26] *Ibid.*, n. Sard. 19, pp. 99-100.

[27] *Ibid.*, n. Sard. 23, pp. 101-102.

[28] *Ibid.*, n. Sard. 32, pp. 109-12.

[29] *Ibid.*, n. Npu. 5, pp. 129-31.

[30] Cf. rispettivamente, per Tharros, AA.VV., *Tharros I-XVI*, «Rivista di studi fenici», 3, 1975, pp. 89-119, 213-25; 4, 1976, pp. 197-228; 6, 1978, pp. 69-99; 7, 1979, pp. 49-124; 8, 1980, pp. 79-142; 9, 1981, pp. 29-119; 10, 1982, pp. 37-127; 11, 1983, pp. 49-111; 12, 1984, pp. 47-101; 13, 1985, pp. 11-147; 14, 1986, pp. 95-107; 15, 1987, pp. 75-102; 16, 1988, pp. 207-52; per Monte Sirai, AA.VV., *Monte Sirai 1979-85, ibid.*, 8, 1980, pp. 143-45; 9, 1981, pp. 217-30; 10, 1982, pp. 273-90; 11, 1983, pp. 183-203; 12, 1984, pp. 185-98; 14, 1986, pp. 179-90.

o l'analisi di reperti ormai estrapolati dal contesto di provenienza abbia fornito attendibili elementi di datazione (come accade per le stele del *tofet* di Sant'Antioco[31]), si dimostra la persistenza, senza soluzione di continuità, dell'utilizzazione di tali aree sacre almeno fino al II secolo a.C.

Considerando la valenza comunitaria e urbana e quasi di autoidentificazione civica che il *tofet* e i riti ivi svolti avevano per la parte punica della popolazione[32], si coglie appieno l'importanza di questo dato nel quadro culturale della Sardegna della prima età romana. Non minore rilevanza hanno, in tale ambito, gli elementi di natura giuridica e istituzionale che ci pone a disposizione l'epigrafia punica dell'isola[33]. L'attestazione di sufeti, di senati cittadini e di assemblee popolari per questo periodo riguarda essenzialmente le grandi città di cultura punica dell'isola (Cagliari, Bithia, Sulcis, Tharros)[34] e ciò è tanto più significativo perché l'esistenza di tali istituti presuppone, per l'intera società di questi centri, una strutturazione secondo i parametri tipici delle comunità puniche[35].

Non sembra possibile postulare che tali fenomeni costituiscano mere sopravvivenze di un precedente ordinamento cartaginese. Tenendo conto della diffusione e della vitalità di questi istituti nell'Africa settentrionale dello stesso periodo[36], è legittimo ritenere che essi siano stati determinati da apporti freschi e innovativi di elementi punici nordafricani, in grado di rivitalizzare le componenti sarde di origine fenicia e cartaginese e di sottolinearne la specifica identità[37].

Se la documentazione finora proposta ha riguardato quelli che pos-

[31] S. Moscati, *Le stele di Sulcis. Caratteri e confronti*, *cit.*, pp. 81-84.

[32] Cf., dello scrivente, *Per una riconsiderazione del tofet*, «Egitto e Vicino Oriente», 2, 1979, pp. 139-50; il complesso della documentazione su tali aree è stato recentemente riesaminato da S. Moscati, *Il sacrificio punico dei fanciulli: realtà o invenzione?*, Roma 1987 e da S. Ribichini, *Il tofet e il sacrificio dei fanciulli*, Sassari 1987.

[33] A. Mastino, *cit.*, pp. 69-74.

[34] Cf. per la documentazione S. Moscati, *Italia punica*, *cit.*, pp. 157-60.

[35] Sulla stratificazione sociale nei centri punici di Sardegna, cf. I. Schiffmann, *Zur Interpretation der Inschriften IFPCO Sard. 36 und 39 aus Sardinien*, «Rivista di studi fenici», 4, 1976, pp. 49-52.

[36] Cf. A. Mastino, *cit.*, pp. 71-73.

[37] Sull'ipotesi che, anche al livello di burocrazia e di magistrature minori e sul piano dell'organizzazione economica, l'assetto della Sardegna di età romana rifletta specifici precedenti punici, cf., dello scrivente, *Le relazioni con la Sicilia e la Sardegna nel quadro della politica economica di Cartagine nel Mediterraneo*, in *Gli interscambi culturali e socio-economici fra l'Africa settentrionale e l'Europa mediterranea*, I, Napoli 1986, pp. 229-44 (e specialmente pp. 229-35).

sono definirsi i centri primari della presenza fenicia e punica in Sardegna, elementi per certi versi ancor più significativi emergono dall'analisi delle presenze puniche della prima età romana in aree dell'isola periferiche e appartate rispetto alle zone di più tradizionale e approfondita frequentazione. Abitati più o meno vasti con necropoli e santuari, ritrovamenti di prodotti artigianali quali in primo luogo le stele e le terrecotte offrono il quadro di una diffusione amplissima del patrimonio culturale di matrice cartaginese, che risulta attestato praticamente in tutti i quadranti della regione.

Per le stele di tradizione punica presenti in Sardegna dagl'inizi della fase romana si può utilizzare il rilevamento condotto ultimamente da Gianni Tore[38] che ne ha registrata la presenza in una venticinquina di siti delle province di Sassari (Sorso, Ossi, Castelsardo, Tergu, Codaruina, Viddalba, Alghero, Bonorva, Olbia, Porto Torres), di Nuoro (Macomer, Bortigali, Oniferi, Sarule, Nurri) e di Oristano (San Vero Milis, Riola, Milis, Cabras, Oristano, Santulussurgiu, Allai, Pau, Sant'Antonio Ruinas, Uras, Mogoro).

Di ancor maggiore spessore culturale risulta l'esistenza di numerosissimi abitati rurali che, anche al di fuori delle aree tradizionali del Sinis, del Campidano e del Sulcis, dimostrano l'ampia irradiazione dell'elemento punico (o di cultura punica) nelle campagne dell'isola. Rimanendo sempre ai soli siti in cui non sia attestata un'apprezzabile frequentazione punica di età preromana[39], l'ulteriore documentazione di abitati e necropoli raccolta a Florinas, Bauladu, forse Tertenia, Albagiara, San Nicolò d'Arcidano, Gesico e Nuramini e quella relativa a santuari nelle località di Gonnosfanadiga, Vallermosa e Narcao mostrano la profondità territoriale e culturale della diffusione punica.

Di fronte a un fenomeno di proporzioni tanto vaste non sembra adeguata l'ipotesi di una diaspora muovente dalle sole sedi primarie o quella di un'affermazione seriore di elementi già presenti nel tessuto culturale dell'isola. Ancora una volta si è indotti a riconoscere le premesse di questa fioritura in nuovi e non trascurabili apporti etnici dall'area nordafricana[40].

Ciò permetterebbe, peraltro, di spiegare le analogie riscontrabili in

[38] G. Tore, *Di alcune stele funerarie dal Sinis: persistenze puniche di età romana in Sardegna*, in *L'Africa romana. Atti del II convegno di studio*, *cit.*, pp. 135-46.

[39] Per quanto segue, cf. F. Barreca, *La civiltà fenicio-punica in Sardegna*, Sassari 1986, pp. 279-325.

[40] Per l'esistenza di flussi immigratorii dal Nord Africa alla Sardegna nell'epoca della dominazione cartaginese, cf. l'articolo dello scrivente citato alla nota 37. Qualche cenno al problema, per le implicazioni sul piano artigianale, è in S. Moscati, *L'arte della Sardegna punica*, *cit.*, pp. 16-33 e *passim*.

taluni tardi esiti del rilievo lapideo del Nord Africa e della Sardegna, messe in evidenza a più riprese da Gianni Tore[41] (anche se seguiterei a non sottovalutare il parallelo contributo di correnti «provinciali» presenti nell'isola fin dalla piena età cartaginese[42]). Può anche avanzarsi l'ipotesi che tali fasce etniche appartengano a strati piuttosto bassi della popolazione: lo lascia intendere, in specie, la totale mancanza, in tali siti di carattere fondamentalmente rurale, di attestazioni scritte in lingua punica, che rimangono appannaggio dei soli centri maggiori, come si può verificare analizzando la distribuzione delle epigrafi neopuniche in Sardegna[43].

In conclusione, l'esame di alcuni aspetti della presenza punica nella Sardegna romana evidenzia una serie di elementi innovativi, di fattori di arricchimento, di esperienze religiose, artigianali e di diffusione nel territorio che modificano in profondità il quadro che può delinearsi per l'isola al termine del periodo di dominazione cartaginese. Assai notevole appare in specie il ruolo svolto tra il III e il I secolo a.C. dal Nord Africa, donde sembrano irradiarsi[44] gli stimoli rinnovatori di maggiore consistenza, al seguito verosimilmente di flussi d'immigrazione spontanea o coatta.

Tale processo, innestandosi su un patrimonio di cultura cartaginese già profondamente radicato nell'isola, determina un'ancora lunga fase di fioritura punica nella Sardegna di età romana e rende ragione dell'attardamento, solo in apparenza sorprendente, costituito sul piano epigrafico dall'iscrizione neopunica di Bithia[45].

[41] Oltre allo studio citato *supra*, nota 38, cf. G. Tore, in *Forme di contatto e processi di trasformazione nelle società antiche*, Pisa-Roma 1983, p. 406 e, in precedenza, Id., *Su alcune stele funerarie sarde di età punico-romana*, «Latomus», 34, 1975, pp. 293-318.

[42] Cf., dello scrivente, *Monte Sirai nel quadro della cultura fenicio-punica di Sardegna, cit.*, pp. 79-80.

[43] Cf. in M.G. Guzzo Amadasi, *cit.*, pp. 125-36, il repertorio delle iscrizioni neopuniche di Sardegna, tutte provenienti da Cagliari, Nora, Bithia, Sulcis o Tharros.

[44] Un analogo fenomeno, movente dal Nord Africa in direzione della Sicilia, è stato evidenziato da A.M. Bisi, *Le stele puniche di Lilibeo e il problema dell'influenza semitica nella religione e nell'arte della Sicilia occidentale*, «Karthago», 14, 1967-68, pp. 227-34.

[45] M.G. Guzzo Amadasi, *cit.*, n. Npu. Sard. 8, pp. 133-36.

Donatella Salvi

La continuità del culto. La stipe votiva di S. Andrea Frius

La località di Linna Pertunta, alla periferia di S. Andrea Frius[1], è una vasta estensione di terreno, in leggero pendìo, particolarmente ricca d'acqua. Diversi pozzi — scavati nella roccia nella parte più profonda, costruiti in pietrame in quella più superficiale e nella struttura in elevato, — dotati a volte di sistemi di sollevamento con norie, attestano lo sfruttamento della falda, forse a fini manifatturieri, in un passato recente. Fu probabilmente lo scavo collegato con uno di questi pozzi che determinò nel secolo scorso la scoperta della favissa, descritta dallo Spano come un edificio in grossi blocchi squadrati, a quattro metri di profondità dal piano di campagna[2].

Moltissimi gli ex-voto che in più riprese ne furono estratti: statuine a tutto tondo, votivi anatomici, monete, gioielli, mascherine fittili. Alcune di queste ultime, che il Cara pubblicò, accompagnandole con una riproduzione grafica quanto mai fedele[3] (fig. 1), insolite perché lontane

[1] Il paese di S. Andrea Frius si trova, a poco più di 30 Km. da Cagliari, al limite tra il Gerrei, il Parteolla e la Trexenta. Più volte in occasione di scavi di fondazione, furono messi in luce in passato avanzi murari e pavimenti in mosaico che ne attestano la frequentazione in età romana: cf. G. Spano, *Emendamenti ed appunti all'Itinerario dell'isola di Sardegna del conte Alberto della Marmora*, Cagliari 1874, p. 77 e A. Taramelli, *S. Andrea Frius. Tomba di età romana scoperta nell'abitato*, «NS», 1923, pp. 291-92. In altra occasione, nei pressi del paese, fu scoperta una fornace per la fabbricazione di ceramiche: cf. G. Spano, *Emendamenti*, cit. p. 77. Testimonia poi la continuità dell'insediamento una tomba altomedievale, rinvenuta nell'abitato nel 1923, dotata di un ricco e articolato corredo, databile intorno al VII secolo: cf. A. Taramelli, *Tomba di età romana*, cit. pp. 290-91. A poca distanza dal sito di Linna Pertunta sono stati inoltre individuati di recente i resti di un modesto villaggio, con materiale di superficie databile tra il II sec. a.C. ed il III d.C.

[2] Cf. G. Spano, *Scoperte archeologiche fattesi nell'isola in tutto l'anno 1866*, Cagliari 1867, p. 40; l'anno successivo lo Spano diede notizia di altri ritrovamenti: G. Spano, *Scoperte archeologiche fattesi nell'isola in tutto l'anno 1867*, Cagliari 1868, p. 35. La notizia è poi richiamata in occasione del ritrovamento di analoga favissa, solo parzialmente indagata ed i cui materiali sono andati dispersi, messa in luce in località Is Murdegus, nelle campagne di Nurri: G. Spano, *Scoperte archeologiche fattesi nell'isola in tutto l'anno 1873*, Cagliari 1874, p. 7 e G. Spano, *Emendamenti*, cit. p. 77.

[3] Cf. G. Cara, *Sulla genuinità degli idoli sardo-fenici esistenti nel Museo archeologico della Regia Università di Cagliari*, Cagliari 1875, pp. 22-23, tav. XII e pp. 384-86.

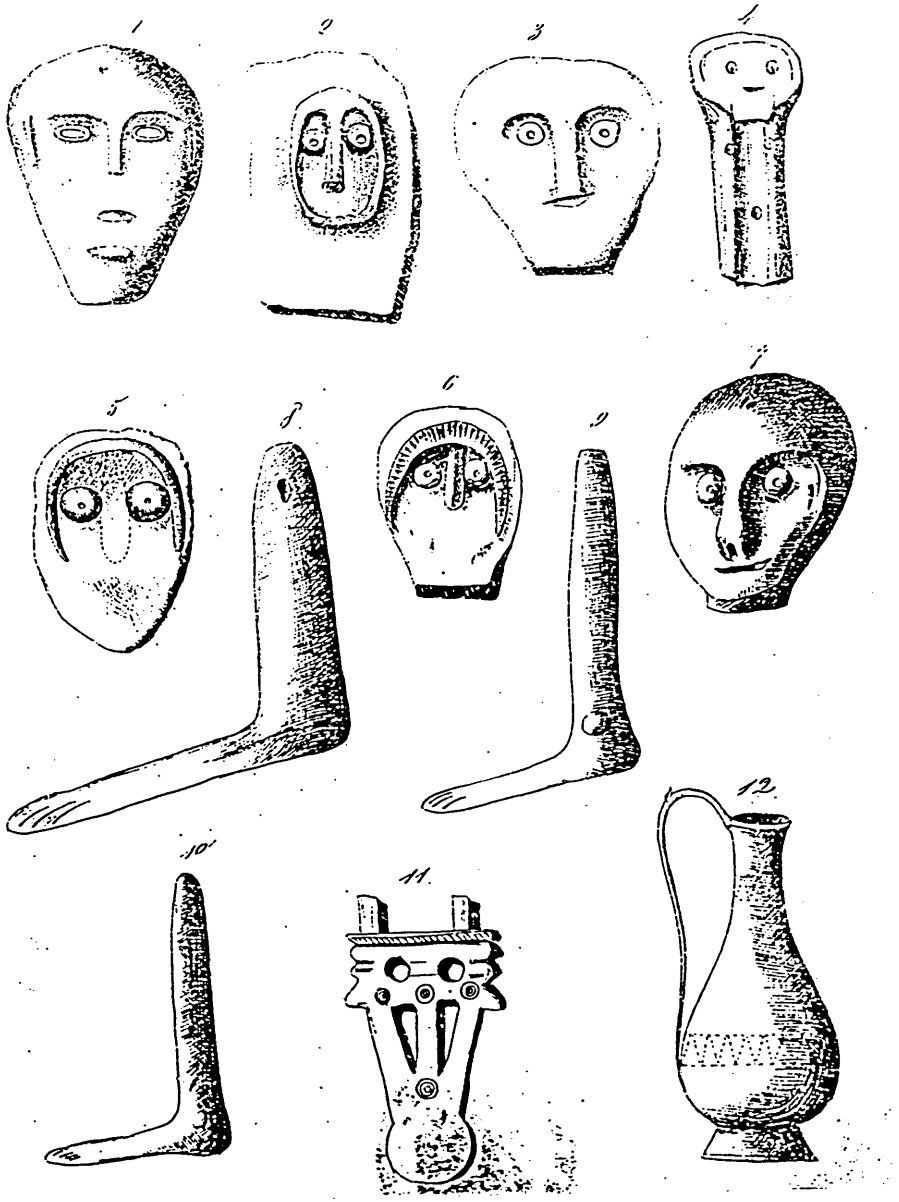


Fig. 1: Gli ex-voto di Linna Pertunta da G. CARA, *Sulla genuinità degli idoli sardo-fenici*, Cagliari 1875, tav. XII.

dai canoni noti, difficilmente databili per la loro sommarietà, trovano oggi singolare possibilità di confronto con i materiali di un'altra stipe, casualmente rinvenuta, a pochi chilometri di distanza, in località Mitza Salamu, nelle campagne di Dolianova, che ha restituito trentasei mascherine votive, in parte ispirate a modelli di ambito punico, in parte realizzate appunto, come quelle di Linna Pertunta, con schemi compositivi semplificati[4].

Nasce da questo elemento nuovo il desiderio di un riesame complessivo dell'intera stipe di S. Andrea Frius, che attraverso forme diverse di offerta, documenta il perdurare del culto per un lungo arco di tempo[5].

È difficile, per l'assenza dei dati di scavo e per la dispersione dei materiali, comprendere esattamente quali fossero le condizioni del ritrovamento e l'entità complessiva della stipe[6]. È probabile che degli oggetti allora ritrovati solo alcuni siano confluiti, attraverso le collezioni private di cui fecero parte, nei musei di Sassari e di Cagliari. I primi, appartenuti alla collezione Spano, comprendono alcuni ex-voto anatomici e poche protomi frammentarie, che sono state di recente oggetto di studio da parte di S. Moscati e M.L. Uberti[7].

Più ricca e varia la parte dei materiali che è custodita nel museo cagliaritano e che è stata esaminata solo occasionalmente per le caratteristiche particolari dei singoli oggetti[8]. Ad ampliarne il quadro cronologico, già di per sé esteso, si aggiunge oggi, quale attestazione più antica

[4] Una prima notizia del ritrovamento è in D. SALVI, *Testimonianze archeologiche*, Dolianova 1989, pp. 13-16; si tratta in questo caso di un contesto omogeneo, che comprende esclusivamente mascherine fittili, delle quali solo alcune sono realizzate a stampo; le altre, sia ispirate a modelli punici che originali nell'esecuzione, sono plasmate a mano. I materiali sono stati ritrovati sul fondo e sulle pareti di una sorgente coperta da una piccola struttura a *tholos*.

[5] L'auspicio per uno studio di tali materiali, considerati analoghi a «terracotte prefenicie dell'Iberia» è in A. TARAMELLI, *Tomba di età romana*, cit. p. 291.

[6] Cf. G. SPANO, *Scoperte archeologiche... 1867*, cit. p. 35, da cui risulta che dei molti materiali Filippo Nissardi «ebbe... tre monete consolari» e G. SPANO, *Scoperte archeologiche ...1873*, cit. che riferisce dell'acquisizione da parte del cav. Efisio Timon di «alcuni voti, gambe, teste e piedi sformati al solito»; si ignora infine quale destino abbiano avuto le lastre di marmo con iscrizione di cui si fa cenno in G. SPANO, *Emendamenti*, cit. p. 77. Sulla provenienza dei materiali confluiti nei Musei di Cagliari e di Sassari vedi note 7 e 8 cf. inoltre A. TARAMELLI, *Tomba di età romana*, cit. p. 291.

[7] Cf. S. MOSCATI, M.L. UBERTI, *Iocalia punica*, Roma 1987, p. 11, nn. A36-A49, tutti provenienti dalla collezione Spano.

[8] Quasi tutti i materiali presentati in questa sede risultano inventariati con i nn. 5276-5310 tra i materiali del Museo di Cagliari; una annotazione del Nissardi precisa che gli oggetti furono consegnati da tale Giuseppe Loddo il 15 febbraio 1867; non sono compresi in questo lotto i reperti altomedievali, in parte inventariati in momenti successivi. Per essi si rimanda a P.B. SERRA, *Quartu S. Elena (Ca): coppia di orecchini aurei con cestello a calice floreale (orecchini di tipo I della Sardegna)*, Quaderni della Soprintendenza archeologica di Cagliari e Oristano, 4,II, 1987, p. 107, con bibliografia precedente.

del culto praticato nel sito di Linna Pertunta, un frammento di bronzetto femminile, di produzione nuragica, limitato alla parte inferiore del corpo[9] (Tav. I,1). I piedi larghi, affiancati, sporgono dalla sovrapposizione dei tre lembi di tunica, di lunghezza diversa, simili, per «moda» all'abito dei più noti bronzetti quali l'«orante» di Nuragus o la «madre dell'ucciso» di Urzulei[10]. Se questa statuina, minuscola nei suoi tre centimetri residui, costituisce la forma più antica ed indigena del culto, richiama invece modelli di importazione la maschera fittile virile, dalla lunga barba resa dal susseguirsi di grosse perle che la accomunano alla raffigurazione dei riccioli dei capelli dei kouroi arcaici, alla resa della barba dei sileni nelle antefisse etrusche e, in Sardegna, alla capigliatura delle immagini femminili di alcuni pendenti aurei da Tharros[11] (Tav. I,2). Ad essa può essere accostata una seconda maschera virile, simile per l'argilla e la tipologia, ma la cui provenienza da Linna Pertunta è purtroppo incerta. Incerto anche il modo del fissaggio tramite un intenzionale incavo laterale ad un probabile supporto e la funzione dei rotolini d'argilla che, alla sommità, sembrano suggerire un nodo per la sospensione (Tav. I,3).

Influenze culturali diverse si intrecciano e si susseguono negli altri ex-voto, realizzati con tecniche ed argille differenti, che appaiono attribuibili a botteghe artigiane locali che operano ispirandosi a modelli di importazione. A modelli fenici da Tiro, ma anche ad esemplari di matrice greca rinvenuti nel santuario demetriaco di Papalucio (Puglia)[12], si ispira la figura di gestante assisa (Tav. I,4): la forma del trono avvolgente a base circolare richiama troni etruschi del VII/VI secolo a.C., ma la realizzazione a stampo si collega con evidenza alle matrici ellenistiche ritrovate a Tharros[13].

Con la stessa argilla chiara e depurata della statuina, accuratamente allisciata in superficie, è realizzata la piccola testina femminile col capo coperto da un velo che raccoglie e nasconde i capelli lasciando libere le orecchie e la fronte secondo la moda orientale (Tav. II,1)[14]. Sono invece certamente esperienze greche che portano alla plasticità del volto femminile a matrice che emerge isolato dal nimbo piatto di supporto (Tav. II,2). L'argilla è in questo caso rosata e porosa, confrontabile con quella con cui a Mitza Salamu sono realizzate a stampo alcune mascherine in stile ionico[15]. Ancora in ambito greco trovano ispirazione due volti femminili dei tratti consunti, dovuti però certamente ad una bottega locale[16] (Tav. II,4 e 5). Realizzato con argilla di composizione aspetto e colore simile, è presente a Linna Pertunta un viso maschile di profilo, dal naso prominente e le labbra carnose, insolito ma non isolato tra i materiali votivi sardi[17] (Tav. II,3).

Al gusto italico di età ellenistica sono poi riconducibili due volti, diversi tra loro per dimensioni e tipo di argilla, ma accomunati da una intensa drammaticità che li differenzia dalla contemporanea produzione coroplastica nota in Sardegna. Nel primo caso il volto di una donna dai tratti scavati, il naso sottile, gli occhi sbarrati, i capelli gonfi sulla fronte, suggeriti più che naturalisticamente raffigurati dall'irregolare trattamento dell'argilla, trova la derivazione più diretta nella volontà ritrattistica dell'età repubblicana[18] (Tav. III,1). Altrettanto immediato e ricco

[9] Il ritrovamento è dovuto alle ricerche di superficie dell'Associazione archeologica parteollese, che ringrazio per la collaborazione sempre gentilmente offerta.

[10] Cf. G. LILLIU, *Sculture della Sardegna nuragica*, Verona 1966, nn. 68 e 69. Non è un caso insolito che materiali nuragici si ritrovino in una stipe votiva insieme a materiali punici: si cf. ad esempio i vasi nuragici della stipe di Narbolia: S. MOSCATI, *Le officine di Tharros*, Roma 1987, pp. 83-89 e le faretrine in bronzo della stipe di Antas, anche se per questa area è stata avanzata l'ipotesi dell'esistenza di un luogo di culto nuragico diverso dalla stipe del tempio: cf. R. ZUCCA, *Il tempio di Antas*, Sassari 1989, p. 31 e pp. 36-38.

[11] Cf. da ultimo AA.VV., *I Fenici*, Milano 1988, schede nn. 622 e 623; cf. anche per l'impostazione del volto e dei baffi la maschera frammentaria da Cartagine: P. CINTAS, *Manuel d'archéologie punique*, Paris 1976, tav. LXXXIII,8. Le due maschere sono inventariate con i numerosi 8292 e 8293, ma solo la prima proviene con certezza dalla collezione Timon.

[12] Cf. per le attestazioni più antiche AA.VV., *I Fenici*, cit. schede nn. 970-72, 975 da Tiro: simili nell'iconografia e nell'impostazione complessiva, presentano una maggiore rigidità e si differenziano per la particolare resa del volto e dei capelli; gli esemplari del santuario tesmoforico di Papalucio, Oria (Puglia), datati alla seconda metà del VI sec. a.C., appaiono invece più tozzi e meno dettagliati, prodotti da matrici stanche: cf. F. D'ANDRIA, *Messapi e Peuceti*, AA.VV., *Italia, omnium terrarum alumna*, Milano 1988, pp. 662-63, figg. 656-57.

[13] Cf. per il modello del trono avvolgente con i margini dello schienale alto arrotondati e la base cilindrica, l'esemplare rinvenuto nella tomba Bernardini di Preneste: da ultimo E. ACQUARO, *Fenici e Etruschi*, AA.VV., *I Fenici* cit., p. 535. Per la matrice da Tharros alla quale rimanda non solo la figura seduta ma anche la particolare resa della mano cf. E. ACQUARO, S. MOSCATI, M.L. UBERTI, *Anecdota tharrica*, Roma 1975, p. 20, tav. II, n. A11, datata tra il IV ed il III sec. a.C.

[14] Cf. AA.VV., *I Fenici*, cit. nn. 972, 975.

[15] Cf. D. SALVI, *Testimonianze*, cit. p. 15.

[16] Testine femminili greche in marmo sono presenti nel tempio di Antas: cf. M. MINUTOLA, *Originali greci provenienti dal tempio di Antas*, «Dialoghi di archeologia», 9-10 1976-77, pp. 399-438.

[17] Per la testa maschile di profilo, in ardesia, proveniente anch'essa da Antas, cf. F. BARRECA, *La civiltà fenicio-punica in Sardegna*, Sassari 1986, fig. 144, che la identifica con Sid.

[18] La resa è ancora quella della maschera, ma i tratti fisionomici sono quelli che caratterizzano la tradizione artigiana e popolare, veristica, sottolineata da R. BIANCHI BANDINELLI, *Sulla formazione del ritratto romano*, in ID., *Archeologia e cultura*, Roma 1979, pp. 167-68.

di *pathos*, il viso minuto di fanciullo dalle ciocche scomposte e dai tratti regolari resi drammatici dal taglio disuguale degli occhi e dalla bocca appena socchiusa, che è comunque assimilabile alla tipologia del giovane imberbe, comune nei santuari di età repubblicana[19] (Tav. III, 2).

Oltre ai materiali che denunciano sostrati culturali di origine diversa, la stipe di Linna Pertunta comprende anche una produzione in qualche modo autonoma che trova riscontro soltanto in analoghi ex-voto sardi. Le caratteristiche particolari dell'argilla, rossa con fitti e minuti inclusi bianchi, permettono infatti di attribuire ad un artigiano operante nella zona, oltre alle due citate testine femminili di modello greco ed al volto maschile di profilo, anche una serie di piccole maschere plasmate a mano, nelle quali i dettagli fisionomici vengono realizzati sul supporto pressoché piatto o per mezzo dell'incisione o con l'applicazione di elementi lavorati separatamente. Con la prima tecnica sono indicati i capelli, in un caso con tocchi irregolari, nell'altro con segni minuti, di due esemplari maschili frammentari (Tav. III, 3 e 5), mentre un terzo esemplare, integro, presenta sul volto sommariamente modellato, il contorno degli occhi tracciato con una incisione continua (Tav. III,4). Con la seconda tecnica sono, invece, realizzate cinque mascherine femminili che, pur diverse tra loro nel dettaglio e nelle dimensioni, sono simili nell'esecuzione dell'insieme: sono infatti costituite da un supporto ovale, piatto, sul quale un rotolino d'argilla applicato lungo il margine superiore, e a volte inferiore, suggerisce la capigliatura ed insieme il contorno del viso: ad esso, al centro, si unisce il naso lungo e carnoso al quale si affiancano, anch'essi applicati, gli occhi globulari con la pupilla indicata da un foro (Tav. IV, 1-5).

Le difficoltà di datazione che comportano i prodotti non riconducibili a modelli noti, per la *naïveté*, ma anche per la quasi dichiarata volontà di escludere la raffigurazione naturalistica, è qui resa ancor più sensibile dall'uso del supporto piatto, ulteriore negazione della volumetria della figura. Tale gusto, la cui origine va forse ricercata in ambito cipriota[20], è presente anche negli ex-voto di Mitza Salamu, a Dolianova, tra i quali, oltre alle mascherine simili a quelle di Linna Pertunta,

[19] Tra i molti esempi generici, una certa affinità si nota con due teste fittili da Carsoli: A. MARINUCCI, *Stipe votiva di Carsoli, teste fittili*, Soprintendenza archeologica degli Abruzzi 1976, nn. A, VIIIa1, VIIIa2; per il taglio degli occhi il confronto è possibile anche con un piccolo busto, femminile, dell'Ara della Regina: A. COMELLA, *Il deposito votivo presso l'Ara della Regina*, Roma 1982, tav. 71, B41, pp. 100-101.

[20] Cf. A. CIASCA, *Le protomi e le maschere*, AA.VV., *I Fenici*, cit. pp. 354-69.

sono comprese come si è detto anche diverse piastrine che raffigurano fattezze consuete in ambito punico[21].

Nell'analisi dei singoli elementi compositivi, poche informazioni possono ricavarsi dall'utilizzo dei rotolini d'argilla e degli occhi a sferetta o a pastiglia applicati, poiché essi tornano in età e in contesti diversi, laddove la raffigurazione è ridotta alle sue forme più semplici[22]. Più significativa appare perciò l'analisi dell'argilla che accomuna, sia a Mitza Salamu che a Linna Pertunta, raffigurazioni naturalistiche e votivi a piastrina, ma che è anche la stessa con la quale un'officina, probabilmente non distante dai due luoghi di culto, produce tegami ad orlo piatto, olle ad orlo ingrossato, brocchette con ansa ellittica. Questo, che è uno dei pochi dati nuovi evidenziati da un recente sopralluogo, costituisce un approssimativo ma valido indizio cronologico, che conferma per tali prodotti la già ipotizzata datazione intorno al IV secolo a.C.[23]. In età di poco più tarda l'offerente di Linna Pertunta non disdegnerà di utilizzare come ex-voto proprio un'ansa d'anforetta, sulla quale fori circolari poco profondi indicano gli occhi, il seno, l'ombelico ed un taglio orizzontale la bocca (Tav. V,5).

Nessuna delle forme analizzate, né qui né tra quelle di Mitza Salamu, esprime la patologia dell'offerente, diversamente dalle altrettanto originali figure votive di Neapolis o di Bithia, alle quali però rimandano, a Linna Pertunta, due testine maschili quasi caricaturali (Tav. V,1 e 2)[24]. La favissa, che si può collegare intuitivamente al culto delle acque, potrebbe fin qui, in effetti, riferirsi anche ad una divinità diversa

[21] Cf. D. SALVI, *Testimonianze*, cit. pp. 13-16.

[22] Un'analisi dettagliata della resa differenziata dei tratti del volto e delle varianti nella resa delle caratteristiche fisionomiche delle figurine fittili dei depositi votivi sardi è in R. ZUCCA, *Neapolis*, Oristano 1987, pp. 156-62. Il gusto per la resa essenziale, anonima e fuori dal tempo dei tratti del volto, del naso e degli occhi ben in risalto, della bocca talvolta assente, spesso ridotta ad un taglio sottile, è presente in Sardegna anche nella produzione dei bronzetti «mediterraneizzanti»: cf. G. LILLIU, *Bronzetti e statuaria nella civiltà nuragica*, AA.VV., *Ichnussa, La Sardegna dalle origini all'età classica*, Milano 1981, pp. 228-29, che sottolinea l'autonomia della produzione bronzistica in cui affiora l'identità sarda, pur non estranea agli influssi e agli stimoli provenienti dall'esterno. Il rapporto strutturale e la comune ricerca espressionistica tra gli ex-voto di Bithia, — evidenziata da FERRON AUBET, *Orants de Carthage*, Paris 1974, p. 46 —, ed i bronzetti «mediterraneizzanti», è sottolineato da P. BERNARDINI, *Osservazioni sulla bronzistica figurata sarda*, NBAS 2, 1985 (1989), pp. 158-62, che riporta entrambe le produzioni ad ambito di «ellenismo provinciale», accomunandole alla produzione etrusco-italica.

[23] Cf. D. SALVI, *Testimonianze*, cit. p. 16. Una datazione al III secolo a.C., o ancora più tarda, è proposta da S. MOSCATI, M.L. UBERTI, *Iocalia punica*, p. 24 per i reperti di S. Andrea Frius del museo di Sassari.

[24] Cf. M.L. UBERTI, *Le figurine fittili di Bithia*, Roma 1973, ad esempio pp. 159, 188.

da quella salutare. Ad essa, però, riportano i numerosi ex-voto anatomici: come i materiali esposti al Museo Sanna di Sassari[25], anche quelli custoditi nel Museo archeologico cagliaritano comprendono braccia dal pugno chiuso (Tav. VI,6) e piedi, ora nudi e massicci, plasmati a mano (Tav. VI,1-5), ora — diversamente dagli ex-voto di Sassari —, realizzati a stampo e ricoperti da calzari[26]. L'argilla è nei primi rossastra, scurita a volte in superficie, rosata e porosa negli altri; nonostante il ripetersi di certa sommarietà di esecuzione nei ritocchi a stecca o nell'applicazione dei malleoli lavorati separatamente, i primi appaiono più tardi rispetto alle mascherine e più vicini a modelli di area italica[27], risultando estranei agli ex-voto sardi più antichi. Nettamente diversa, inoltre, la dimensione degli oggetti, in alcuni dei quali la mancanza di proporzione tra le parti è ancor più messa in evidenza dalla accentuata volumetria. Se i piedi nudi, spesso tozzi, hanno confronto nella abbondante produzione presente a Bithia[28], la tipologia del piede calzato ha più antiche attestazioni in Sardegna in un *guttus* «a sandalo» a vernice nera di provenienza incerta ed in uno simile, di impasto rosato e di probabile fabbrica locale, ritrovato di recente nell'area punica di S. Gilla, Cagliari[29]. Nel caso dei votivi di Linna Pertunta, tuttavia, le caratteristiche dei calzari — numero delle corregge, sistema di allaccio alla caviglia — escludono un rapporto di derivazione da quei modelli e suggeriscono datazioni notevolmente più tarde, trovando confronto nelle calzature in uso nel I secolo d.C. quali compaiono nei rilievi domizianei del Palazzo della Cancelleria o nell'arco di Tito, a Roma[30].

[25] Cf. S. MOSCATI, M.L. UBERTI, *Iocalia punica*, cit. nn. A40-A49.

[26] Uno solo il braccio col pugno chiuso, i piedi nudi esaminati sono sei, benché dall'inventario ne risultino undici più cinque frammentari; è compreso tra i piedi nudi anche un esemplare che presenta una calzatura formata da un'unica stringa a separadito, simile all'esemplare di Sassari n. A46.

[27] Tale osservazione è già in S. MOSCATI, M.L. UBERTI, *Iocalia punica*, cit. p. 24.

[28] La sommarietà dell'esecuzione che accomuna questi ex-voto anatomici a quelli di Bithia — M.L. UBERTI, *Le figurine fittili*, cit. — li distingue poi nettamente dalla produzione probabilmente contemporanea di altri depositi votivi sardi, quali quello di Santa Gilla, Cagliari, cf. F. VIVANET, *Nuove terracotte votive ripescate nella laguna di S. Gilla presso la città*, «NS», 1893, p. 258.

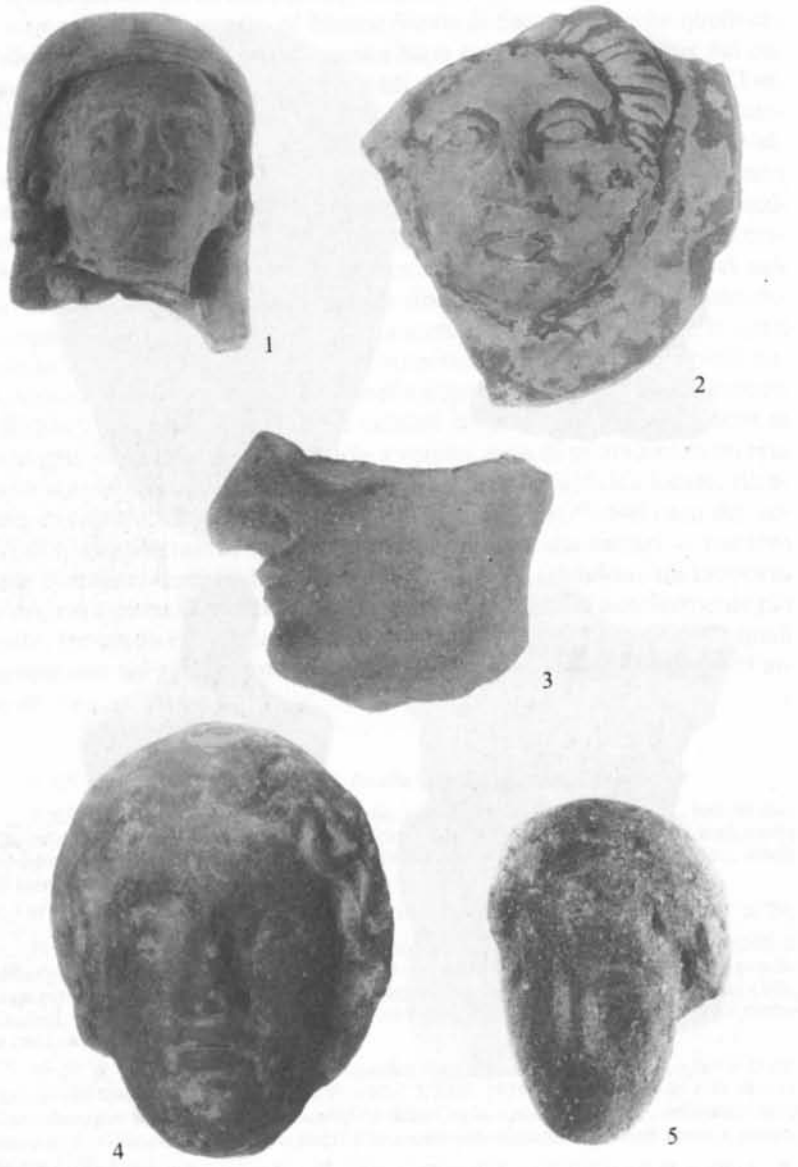
[29] Cf. E. ACQUARO, *Un guttus «a sandalo» del Museo Nazionale di Cagliari e la diffusione del tipo nell'Occidente punico*, «SS», XXIII, 1973-74, I, pp. 141-48 e D. SALVI, *Contributo per la ricostruzione topografica della Cagliari punica. Notizie preliminari sullo scavo di S. Gilla 1986-87*, in *Atti del II Congresso internazionale di studi fenici e punici*, Roma 1988, c.s.

[30] Cf. B. BIANCHI BANDINELLI, *L'arte romana al centro del potere*, Milano 1969, figg. 236, 238, 240.



S. Andrea Frius (CA), loc. Linna Pertunta. Frammento di bronzetto nuragico e votivi ispirati a modelli di importazione. Foto C. Buffa, L. Corpino. Soprintendenza Archeologica, Cagliari.

Tavola II



S. Andrea Frius (CA), loc. Linna Pertunta. Protomi ispirate a modelli di importazione. Foto C. Buffa, L. Corpino. Soprintendenza Archeologica, Cagliari.



S. Andrea Frius (CA), loc. Linna Pertunta. Ex-voto di gusto italico e mascherine realizzate con tecnica mista. Foto C. Buffa, L. Corpino. Soprintendenza Archeologica, Cagliari.

Tavola IV

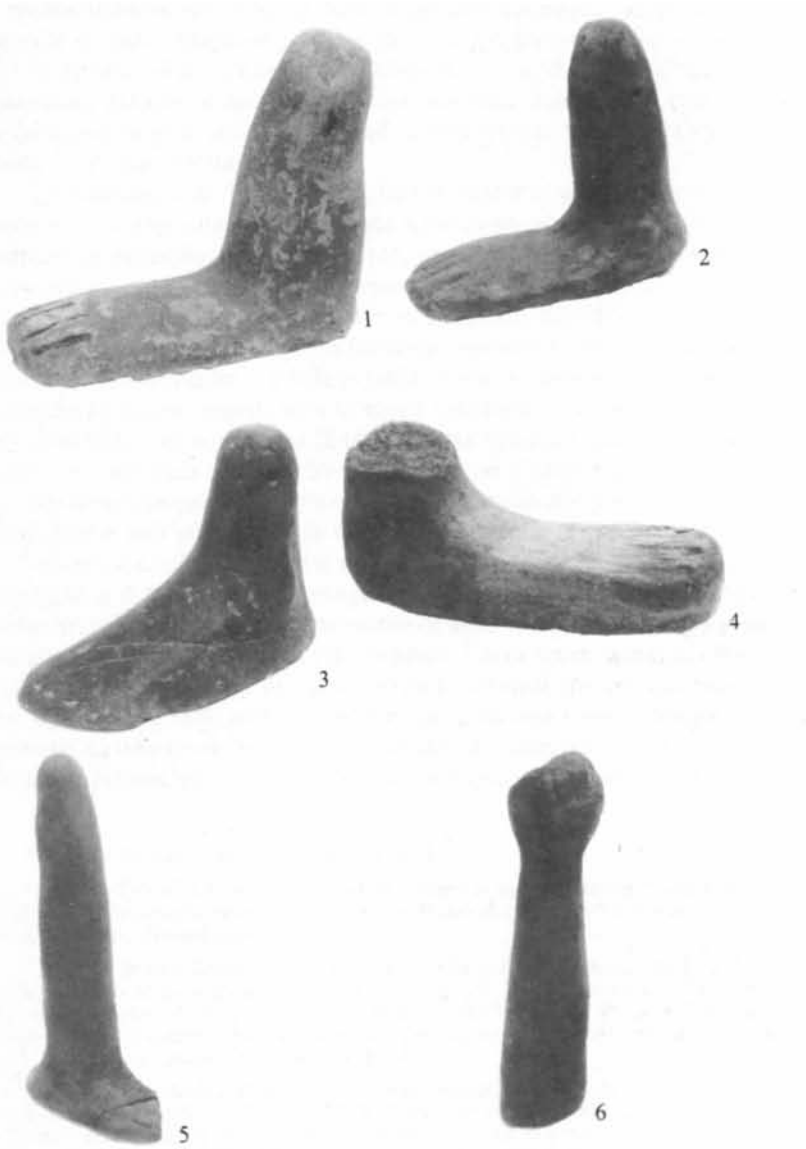


S. Andrea Frius (CA), loc. Linna Pertunta. Mascherine votive a piastrina. Foto C. Buffa, L. Corpino. Soprintendenza Archeologica, Cagliari.



S. Andrea Frius (CA), loc. Linna Pertunta. Testine maschili, ex-voto ricavato da un'ansa di vaso e piedi con calzari. Foto C. Buffa, L. Corpino. Soprintendenza Archeologica, Cagliari.

Tavola VI



S. Andrea Frius (CA), loc. Linna Pertunta. Votivi anatomici di fattura sommaria. Foto C. Buffa, L. Corpino. Soprintendenza Archeologica, Cagliari.

Sono queste le ultime attestazioni di ex-voto fittili: della continuità di frequentazione dell'area di culto negli anni successivi fanno fede soltanto le monete, ritrovate in gran quantità nel secolo scorso e databili, dice lo Spano, «fino a Costantino Magno»[31]. Ciò fa presumere che alla continuità di culto si accompagni una modifica dell'offerta, già notata in Sardegna in altre aree sacre, quali Genna Maria, Villanovaforru o Sa domu 'e s'ossu, Dolianova[32].

La mancanza di dati di scavo, infine, lascia in sospeso alcuni interrogativi in merito alla pertinenza alla stipe di un certo numero di oggetti di età altomedievale: globetti di vetro, un orecchino a globo mammellato ed uno a cestello, una fibbia tipo Corinto ed una brocca in bronzo che sembrerebbero con maggior verosimiglianza riferibili a contesti funerari. Ma a sostegno della loro funzione cultuale è l'assenza di qualsiasi riferimento a tombe o scheletri nella cronaca ottocentesca ed il ritrovamento di questi oggetti non in unica soluzione, ma suddivisi nei due recuperi effettuati a distanza di tempo nella favissa e sempre in associazione con materiali più antichi[33]. Il fenomeno d'altra parte non è isolato, trovando somiglianza nella continuità di culto protrattasi fino all'altomedioevo nell'area sacra di Orolù, Orgosolo[34].

Messa a confronto con le altre stipi votive sarde, quella di Linna Pertunta si distingue per l'eterogeneità tipologica dei materiali e per il lungo arco di tempo in cui, attraverso di essi, vi si espresse la religiosità popolare. Già frequentata in età nuragica, l'area sacra sembra costituire un punto di confluenza di varie correnti culturali che convivono senza prevalere le une sulle altre. La provenienza da una stessa bottega, o comunque da una stessa zona di produzione, di materiali diversi sottolinea questo carattere, presupponendo più che capacità o inventiva degli arti-

[31] Cf. G. SPANO, *Scoperte ...1867*, cit. p. 35.

[32] Cf. C. LILLIU, *Un culto di età punico-romana al nuraghe Genna maria di Villanovaforru*, Quaderni della Soprintendenza archeologica di Cagliari e Oristano, 5, 1988, p. 110 e D. SALVI, *Testimonianze*, p. 18.

[33] Cf. G. SPANO, *Scoperte ...1866*, cit. p. 40 cita il ritrovamento del «vaso di bronzo col suo manico ed un orecchino con monile in oro»; G. SPANO, *Scoperte ...1867*, cit. p. 35, invece, «globetti di vetro rotondi e bislunghi... orecchini grandi d'argento, ed un altro in oro a forma di cuore». Sembra propendere per una interpretazione funeraria di tali oggetti, P.B. SERRA, *Quartu S. Elena*, cit. p. 107.

[34] Cf. A. TARAMELLI, *Orgosolo (NU), Rinvenimento fortuito di un deposito votivo in località Orolù*, «NS», 1932, pp. 528-36; il deposito restituì anche una colomba stante in bronzo per la quale è stata suggerita la provenienza da una bottega copta: cf. R. CAPRARA, *Materiali di età altomedievale, Collezione comunale «Sebastiano Satta» di Nuoro* AA.VV., *Sardegna centro-orientale dal Neolitico alla fine del mondo antico*, Sassari 1978, pp. 182, 185, tav. LXXII,2.

giani, il soddisfacimento di una committenza differenziata. Qui, come avviene in altri centri di culto periferici, gli oggetti votivi appaiono nell'insieme meno standardizzati e meno soggetti alla moda del momento di quelli che caratterizzano l'ambiente urbano: l'uso delle piastrine votive, ad esempio, la cui matrice è certo di importazione, non ha altri confronti in Sardegna ma a Mitza Salamu è possibile osservarne le varianti, seguirne per così dire lo sviluppo, formale più che temporale, dall'aspetto naturalistico a quello astratto. Il quadro che ne deriva e che, sotto il profilo religioso accomuna altre aree di culto, è quello di santuari di antica tradizione che, lontani dai maggiori centri urbani, vedono il perpetuarsi di pratiche religiose e di ideologie profondamente radicate nelle popolazioni locali, certamente non isolate culturalmente — come testimoniano i materiali di importazione —, ma libere di trasformare i moduli espressivi nuovi in qualcosa di originalissimo e di personale, aderente ad un certo modo di rappresentarsi anonimo, ma ricco di simboli nella sua astrazione, proprio nel rapporto privato ed individuale che l'offerente stabilisce con la divinità.

Giovanni Ugas - M. Cristina Paderi

Persistenze rituali e cultuali in età punica e romana nel sacello nuragico del vano *e* della fortezza di Su Mulinu - Villanovafranca (Cagliari)

I. Elementi e forme del culto nuragico

I.1. Che ancor prima dell'avvento dei Cartaginesi le fortezze nuragiche avessero conosciuto i sapori delle festività religiose lo ha già sostenuto Giovanni Lilliu sulla base di chiari elementi testimoniali[1]. Purtroppo queste testimonianze si presentano sempre svincolate da un sistema contestuale. L'indagine di scavo del 1988, compiuta nella fortezza di Su Mulinu in agro di Villanovafranca (CA)[2], ha recato un significativo contributo per il superamento di tale carenza, documentando in modo organico le vicende di un luogo di culto all'interno di uno degli ambienti del nuraghe: il vano *e*[3].

Segnano le tappe di questo monumentale complesso fortificato della Marmilla tre distinte fasi edilizie (Fig. 1): la 1ª è riferibile almeno al XVI-XV sec. a.C.; la 2ª al XIV; la 3ª al XIII sec. a.C. L'uso primario e secondario della fortezza e la vita nell'ampio insediamento circostante si protrassero almeno dagli inizi del Bronzo medio fino al VI-VII sec.

[1] G. Lilliu, *La civiltà nuragica*, Sassari, 1982, p. 137; G. Lilliu, *La civiltà dei Sardi. Dal Paleolitico all'età dei nuraghi*, Torino 1988, p. 138. Vd., inoltre, G. Ugas-R. Zucca, *Il commercio arcaico in Sardegna. Importazioni etrusche e greche (640-480 a.C.)*, Sanluri-Cagliari, 1984, p. 59, nota 20; E. Usai, *Materiali dell'età del Ferro in Marmilla*, in Atti II Convegno di Studi *Un Millennio di relazioni tra la Sardegna e i Paesi del Mediterraneo*, Selargius-Cagliari, 27-30 nov. 1986, STEF, Cagliari, 1987, p. 244. Per l'utilizzo, a scopo sacro, dei nuraghi in età punica e romana vd. C. Lilliu, *Un culto di età punico-romana al nuraghe di Genna Maria di Villanovaforru*, Quaderni Soprintendenza Archeologica, Cagliari 1988, 5,I, pp. 109-128.

[2] G. Ugas, *Un nuovo contributo per lo studio della tholos in Sardegna. La fortezza di Su Mulinu-Villanovafranca*, in *Studies in Sardinian Archaeology* III, *Nuragic Sardinia and the Mycenean World*, BAR International Series 387, Oxford 1987, pp. 77-128.

[3] G. Ugas, *Il sacello del vano* e *nella fortezza nuragica di Su Mulinu-Villanovafranca (CA)*, in Atti del Convegno *Anathema. Regime delle offerte ed economie dei santuari nel Mediterraneo antico*, Roma, 15-18 giugno 1989, in stampa; G. Ugas, *Villanovafranca, Su Mulinu. Notiziario* in «Bollettino d'Arte», in stampa.

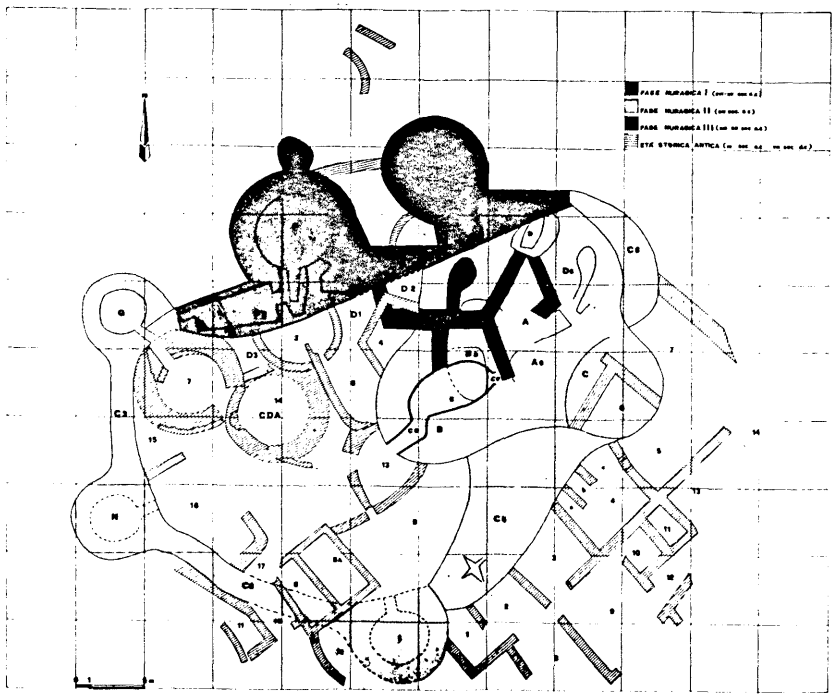


Fig. 1: *Villanovafranca, Su Mulinu.* Planimetria del nuraghe e dell'insediamento (dopo la campagna di scavi del 1989).

d.C., dopo una cesura durante i primi due secoli dell'occupazione cartaginese[4].

Il vano *e* (Tavv. Ia-Ib) appartiene al piano inferiore del bastione e risale al XIV sec. a.C. Esso mostra un impianto planimetrico ellissoide (m 6,10 × m 3,25) e una sezione tronco-conica a nave rovescia (h. m 4,20). Sull'ambiente si aprono gli ingressi di tre corridoi: due conducono ad altri vani e corridoi interni al bastione; il terzo immette nella spaziosa corte d'armi, delimitata dalla cinta antemurale[5].

[4] G. UGAS, *Un nuovo contributo*, cit. Un frammento di cultura M. Claro, rinvenuto nella campagna di scavo del 1989 in uno strato di crollo del bastione, da ritenere pertinente all'apparecchiatura muraria, induce a far retrodatare l'inizio della vita dell'insediamento di Su Mulinu almeno al Calcolitico recente (2400-2000 a.C. circa).

[5] Sugli aspetti tecnico-costruttivi del vano *e* e sul suo *excursus* vitale, anche religioso: G. UGAS, *Il sacello*, cit. A questo lavoro si rimanda anche per l'apparato critico della prima parte del presente articolo.

Considerata la sua posizione centrale in seno alla corte d'armi, il vano ebbe un ruolo preminente fin dal suo nascere. È pensabile che la sua funzione nell'ambito della fortezza equivalesse a quella assunta dalla camera inferiore della torre centrale che, nei bastioni turriti quadrilobati e trilobati del Bronzo recente, si affaccia al centro del cortile.

I.2. L'indagine stratigrafica nel vano *e* ha rilevato una complessa sequenza di depositi di riempimento formati da nove strati con numerosi interstrati.

I due focolari impiantati sullo strato di base (strato 8D), suggeriscono problematicamente l'esistenza di un culto domestico nell'ambito della fortezza durante il XIV sec. a.C.[6]

Dopo un periodo di apparente abbandono tra il XIII e l'XI secolo, il vano fu utilizzato come luogo di culto pubblico dalla fine del X o dagli inizi del IX sec. a.C. fino al II sec. d.C. con una cesura tra il V e il IV sec. a.C.

Per quanto concerne in particolare l'ambito nuragico, nei vari strati di pertinenza sono sempre presenti almeno due focolari: in uno, sistemato in posizione decentrata, si bruciavano sostanze oleose; l'altro, ubicato al centro della camera, era destinato all'olocausto di porzioni di vittime animali. I resti osteologici, in corso di studio da parte di Ornella Fonzo, appartengono generalmente a *primitiae* della specie *sus* e meno frequentemente *ovis* e *bos*.

I.3. In assoluto gli oggetti liturgici piú diffusi sono le lucerne, quasi tutte in terracotta. Di alcuni esemplari in bronzo residuano frammenti d'alberi di prua a forma di torricella[7]. Le lucerne in terracotta, alcune centinaia, sono spesso integre o ricomponibili integralmente (Tav. IIa). Si

[6] G. UGAS, *Il sacello*, cit. Gli strati 8C e 8D hanno restituito esclusivamente materiali del Bronzo medio avanzato (fase San Cosimo di Gonnosfanadiga). I frammenti fittili, ancora in corso di studio, non indicano la presenza di forme proprie della liturgia, ma l'impianto contemporaneo di due focolari, uno dei quali, per la bruciatura di sostanze oleose, fa pensare, comunque, a episodi cultuali. Mancano i materiali pertinenti al Bronzo recente, ma non si può escludere in assoluto una rinettatura parziale del vano che può avere provocato la rimozione degli stessi. Restano da definire le ragioni che determinarono il mutamento funzionale del nuraghe alle soglie dell'età del Ferro e forse ancor prima. Certamente concorsero motivazioni politiche, sociali ed economiche, oltre che religiose.

[7] Una torricella «a calice» di navicella in bronzo (Rep. 361, sigla V 26339), alta cm. 2,1, è stata rinvenuta nel vano *e* (Strato 5), nel corso della campagna di scavo del 1987. Altri due frammenti bronzei di navicella sono stati recuperati nella campagna del 1989, in un cumulo di terriccio e pietrame trasferito dal vano *e* nella corte d'armi, allorquando il sacello fu sottoposto al saccheggio e al riassetto nel corso del II sec. d.C. Per quanto concerne le navicelle in terracotta si rimanda a G. UGAS, *Il sacello*, cit.

osservano sagome a conchiglia, a navicella (spesso ornate con protomi bovine e, talora, di ariete e di uccello) e altre a pareti ruvide.

Esse persistono per l'intero ciclo cultuale come le coppe e i piatti destinati a offerte di prodotti vegetali (*primitiae?*) e a libagioni. Nelle prime fasi del sacello (Bronzo finale e primo Ferro) le coppe del tipo a calotta trovavano posto in una tavola per offerte in arenaria, provvista di sei profonde cuppelle sulle quali si adattano perfettamente (Tav. IIb). Successivamente, nel VII-VI sec., la stessa tavola, sostenuta da due elementi ortostatici, ospitava, capovolta, le coppe e le ciotole a fondo piano.

Un altro elemento importante per il cerimoniale, a iniziare dalla fine del secolo VIII a.C., fu una colonnina in calcare, sistemata a centrovano che fungeva da supporto ad una tavola per offerte.

L'elemento nucleare del culto è un grande altare in arenaria tufacea (m 1,40 × 1,20 × 1,40), scavato internamente a vasca, che ripropone il disegno di una fortezza nuragica che dobbiamo riconoscere nello stesso bastione di Su Mulinu. Il monumentale manufatto fu collocato nell'angolo arrotondato tra due pareti, nella parte piú recessa del vano, fungente da penetrale e delimitata da una panchina ad «L».

Sulla sommità dell'unica torre dell'altare-fortezza, una conca raccoglieva il liquido sacrificale che poi scorreva, attraverso un canale modanato, all'interno della vasca. Tre else di spade (in origine quattro), scolpite a giro sul parapetto del terrazzo, reggevano altrettante lunghe lame in bronzo. Il coronamento dell'altare era completato da una teoria di altri manufatti in bronzo (non meno di dieci). Si ritiene che questi elementi fossero i lunghi stocchi culminanti con figurine antropomorfe e animalesche, analoghi a quelli ben noti di Abini[8], che forse rappresentavano il mito sacro, lo ἱερὸς λόγος, che stava alla base del culto.

È palese che se il nuraghe ha assunto una veste templare, il grande altare ormai rappresenta il tempio e non già (o non solo) la fortezza, anche se a forma di nuraghe.

I.4. L'ideologia religiosa traspare dagli elementi funzionali della liturgia e dal complesso delle forme rituali qui appresso riassunte: a) accensione delle lucerne; b) bruciatura di sostanze oleose, forse profumate; c) abluzioni e altre cerimonie di purificazione; d) offerte di primizie agrarie; e) consacrazione di oggetti preziosi; f) olocausti di vittime animali; g) riti cruenti nell'altare-fortezza.

[8] E. Pais, *Il ripostiglio di bronzi di Abini presso Teti*, «BAS», 1884,7, p. 108, tav. IV: 2; Ch. Zervos, *La civiltà della Sardegna*, Sassari, 1980, pp. 322-25, 398-403; G. Lilliu, *Sculture della Sardegna nuragica*, 1966, pp. 360-64; 367-70.

Il crescente lunare scolpito sulla torre dell'altare e il contesto delle funzioni sacre consentono di individuare uno degli oggetti, se non l'oggetto primario, del culto: la grande Dea Madre, signora ad un tempo del mondo celeste, della sfera terrestre e del mondo degli inferi[9].

Questa stessa dea protosarda va riconosciuta, in veste antropomorfa, nelle figure femminili in bronzo da Santa Vittoria di Serri e dalla grotta-santuario di Urzulei (NU): la prima fa gruppo col figlio bambino[10]; la seconda col giovane figlio morto[11]. Tra questi due gruppi si inserisce in modo logico un'altra scultura in bronzo da Serri, definita «la grazia» da G. Lilliu, che propone l'immagine di madre con bambino itifallico al suo ingresso nella pubertà[12].

I tre citati bronzi compongono una sorta di trilogia e rappresentano emblematicamente il ciclo vitale umano e cosmico ad un tempo, caratterizzato da tre tappe salienti: la nascita, lo sviluppo e la morte in un processo ciclico infinito[13].

(G.U.)

II. Elementi e forme del culto in età storica

II.1. Alla fine del VI sec. a.C., con l'avvento dei Cartaginesi, in sintonia con l'abbandono dell'abitato di Su Mulinu, si osserva la temporanea cessazione del culto nel vano *e*[14].

La memoria del luogo, però, non venne meno, se esso riprese a svolgere le sue funzioni di sacello alla fine del IV sec. a.C. Un deposito di

[9] G. Ugas, *Il sacello*, cit.

[10] G. Lilliu, *Sculture*, cit., pp. 135-137, n. 68, figg. 155-157. Ivi precedente bibliografia. Inoltre G. Ugas, *Il sacello*, cit.

[11] G. Lilliu, *Sculture*, cit. pp. 230-231, n. 124, figg. 297-298. Ivi bibliografia. Inoltre G. Ugas, *Il sacello*, cit.

[12] G. Lilliu, *Sculture* cit., pp. 22, s., n. 123, figg. 194-196. Ivi precedente bibliografia.

[13] A questa triade va aggiunta l'immagine maschile, con lancia corta, della tomba III di Antas, pure itifallica, che simbolicamente rappresenta la resurrezione. La figurina di Antas va riconosciuta, in veste filiale, nello stesso Sardo, divinità menzionata da Pausania (10, 17, 1) e nota quale *Sid Babay* in età punica e riproposta come *Sardus Pater* in età romana. Al riguardo vd. G. Ugas-G. Lucia, *Primi scavi nel sepolcreto nuragico di Antas*, Atti II Convegno di Selargius, *Un Millennio di relazioni tra la Sardegna e i Paesi del Mediterraneo. La Sardegna nel Mediterraneo tra il secondo e il primo Millennio a.C.*, Selargius-Cagliari, 27-30 nov. 1986.

[14] Nel periodo di abbandono dell'insediamento di Su Mulinu era invece fiorente quello non lontano di Tuppedili, sempre in agro di Villanovafranca (G. Ugas-R. Zucca, *Il commercio arcaico*, cit., pp. 45-48).

pareggiamento (strato 7) documenta la ripresa del culto nonostante l'esiguità dei materiali e l'assenza di focolari. In questa fase continuano ad essere utilizzati sia l'altare a vasca che la colonnina centrale e la tavola con cuppelle rovesciata su cui si adagiavano le coppe per le offerte. Tra i materiali di età punica, in corso di studio da parte di Anna Rosa Corda, sono significative, ai fini della comprensione del tipo di culto praticato in questo momento, le monete con la raffigurazione delle spighe e quelle recanti il toro sormontato da una stella[15], nonché le piccole spighe in argento[16].

II.2. Con la conquista romana riprende l'uso sistematico del vano che conosce la massima intensità tra la 2ª metà del I sec. a.C. e la 1ª metà del II sec. d.C.. La continuità dei riti è osservabile nell'impianto dei due canonici focolari: uno, che fungeva da *mundus*, riutilizza la colonnina e una tavola litica per offerte, provvista di foro, in cui furono stipate le ossa degli olocausti, l'altro, decentrato, era impiegato per la bruciatura delle sostanze oleose.

L'elemento nucleare del culto è tuttora il grande altare a forma di nuraghe.

Continuano le offerte di cibo documentate da patere e da coppe in ceramica campana[17] e in sigillata chiara[18].

Numerosissime, come per il periodo nuragico, le lucerne: pochi gli esemplari di tipo «ellenistico» di età repubblicana; prevalgono i modelli di età imperiale del tipo a disco e a volúte ornati con motivi figurati (Tav.

[15] Alcune monete con le spighe sono state rinvenute all'interno del vano *e* nello strato 7. Una moneta col toro sormontato da stella proviene, invece, della vicina torre F della cinta antemurale. In questo stesso ambiente e nell'adiacente vano F1 sono state recuperate alcune matrici per focacce, in terracotta, da correlare anch'esse con la vita del tempio.

[16] È verosimile che alcune spighe in argento, provenienti da uno strato perturbato, risalgano già ad età nuragica e potrebbero essere in rapporto con altri monili in argento rinvenuti in uno strato risalente all'VIII-VII sec. a.C. Per le spighe in argento da Villanovaforru: C. LILLIU, *Un culto*, cit. pp. 112-114, nota 66.

[17] Si distinguono in particolare alcune patere in ceramica grigia di produzione locale. Per questi fittili cfr. da ultimo C. TRONCHETTI, *Bithia II: la ceramica a vernice nera a pasta grigia*, in Quaderni della Soprintendenza Archeologica per le Provincie di CA e OR, Cagliari 1988, 5, I. Vasellame grigio di produzione locale, specie nelle forme di coppe e patere, rinvenuto in corredi tombali, proviene da scavi eseguiti da chi scrive a Sanluri-Bidd'e Cresia (M.C. PADERI, *Sepolture e corredi di età romana della necropoli di Bidd'e Cresia*, in AA.VV., *Ricerche archeologiche nel territorio di Sanluri*, Sanluri 1982, pp. 68-70) e a Sardara-Terr'e Cresia (M.C. PADERI-G. UGAS, *L'Antiquarium arborense e i civici Musei della Sardegna*, 1988, p. 209).

[18] Sono presenti i tipi HAYES 8B, 3B e 3B miniaturistica (per cui cfr. M.C. PADERI, *Vasi in terra sigillata*, in AA.VV. *Gesturi. Censimento archeologico*, pp. 214, n. 942).

IIIa)[19]. In alcuni casi esse recano bolli riconducibili a fabbriche sarde come quelle dei *Memmii*[20], africane come quelle dei *Successi* (Tav. IIIb)[21], o italiche[22]. Documentano l'uso di sostanze liquide nei cerimoniali, presumibilmente vino, negli olocausti, alcune brocchette, di cui una in sigillata chiara. Il ritrovamento di unguentari fittili e in vetro, in prossimità dei focolari destinati alla bruciatura di sostanze oleose, attesta l'impiego rituale di olî profumati (Tavv. IVa-IVb)[23].

Di difficile lettura è l'esiguo numero di monete e di manufatti preziosi che, salvo possibili espoliazioni del sacello, fa ipotizzare un impoverimento dell'abitato di Su Mulinu rispetto all'età nuragica.

L'impiego dei medesimi nanufatti liturgici, dei due focolari, delle stesse categorie di materiali, attestano la persistenza dei riti e dell'oggetto del culto di origine nuragica in età romana, almeno sino alla metà del II sec. d.C., allorché il sacello fu sottoposto ad una violenta manomissione.

Dopo il saccheggio il culto riprese con forme rituali in parte differenti: sul grande altare, nel quale non era piú visibile il disegno della fortezza, a causa della sovrapposizione degli strati, fu innalzato un muretto in pietre e fango. La sommità della torre, da cui furono divelte le lame delle spade, fu riutilizzata in un nuovo focolare per l'arsione delle vittime animali. Un secondo focolare fu destinato alla bruciatura degli unguenti.

[19] Si tratta di elementi fitomorfi, animali, protomi umane o scene mitologiche (come nel caso del mostro che sputa fuoco che attacca la porta di una città difesa da tre soldati, per cui cfr. C. DENEAUVE, *Lampes de Carthage*, Parigi 1974, n. 302, 1ª metà I sec. d.C.).

[20] Bollo di QUINTUS MEMMIUS KARUS e uno frammentario che potrebbe appartenere anche a QUINTUS MEMMIUS PUDENS. I bolli dei due fabbricanti sono piuttosto diffusi in Sardegna e provengono anche da uno scavo recente condotto da chi scrive a Sardara-Terr'e Cresia. La Sotgiu colloca le fabbriche dei Memmi nell'Oristanese (G. SOTGIU, *La civiltà romana. L'epigrafia*, in AA.VV., *Il museo archeologico nazionale di Cagliari*, Milano 1989, p. 244).

[21] Bolli di CAIUS CLODIUS SUCCESSUS e LUCIUS MUNATIUS SUCCESSUS, per cui cfr. G. SOTGIU *Iscrizioni latine della Sardegna*, II, Padova, 1968, nn. 411 e 454.

[22] Italico è considerato dalla Sotgiu il fabbricante CAIUS ATILIUS VESTUS (o Vestalis) (SOTGIU, *Iscrizioni*, cit., n. 399).

[23] L'unica brocchetta in sigillata chiara rientra nel tipo Pallarès 30C (F. PALLARÈS, *Notas complementarias sobre terra sigillata clara. Sigillata clara A en el Museo di Copenhague*, «R.S.L.», XXVI, 1960, pp. 264 ss.), fine I - inizi II sec. d.C. Tra gli unguentari è presente una brocchetta in ceramica grigia di età imperiale, pertinente a un tipo già noto in contesti tombali databili al II sec. d.C. (M.C. PADERI, *Sepolture*, cit., 1982, pp. 71, 74; M.C. PADERI-G. UGAS, *Sardara*, cit. 1988, p. 209) e osservato anche in scavi recenti (inediti) a Sardara-Terr'e Cresia.

In questa fase vengono ancora utilizzati due oggetti del rituale nuragico: una torricella stilizzata in arenaria (forse usata come sostegno di *thymiaterion*) e un ciottolo sferico.

Dalle analisi degli elementi osteologici risulta che gli animali sacrificati, ora non piú giovanissimi, appartengono prevalentemente alle specie *sus*, *ovis* e *bos*.

L'uso sacro del vano cessa nella seconda metà del II sec. d.C. e non ne conosciamo la ragione. Considerato che la vita nell'abitato di Su Mulinu persiste almeno fino al VI-VII sec. d.C., è possibile che il tempietto del vano ***e*** sia stato affiancato e poi sostituito da un secondo edificio sacro. Con quest'ultimo potrebbe essere correlato un frammento di statuetta in terracotta, che rappresenta Minerva, rinvenuto in superficie ad una trentina di metri a S./SE dal vano ***e***.

(M.C.P.)

III. Considerazioni[24]

Il persistere per oltre un millennio degli stessi elementi liturgici e delle funzioni sacre evidenzia la pervicace resistenza dell'ideologia protosarda e l'adattamento ad essa delle piú tarde esperienze religiose provenienti dalle culture cartaginese, romana e, sia pure mediata da queste ultime, greca.

Tale persistenza è ancor piú sorprendente se si considera il momentaneo abbandono dell'intero insediamento di Su Mulinu nel V-IV sec. a.C. Evidentemente non erano stati cancellati dalla memoria né il luogo sacro, né, tantomeno, la concezione religiosa che l'aveva fatto nascere. Ciò fa pensare ad una resistenza ideologica religiosa e politica da parte delle popolazioni sarde della Marmilla e delle altre regioni interne nei confronti della egemonia cartaginese tra il V e il IV secolo a.C.

È da credere che la ripresa del culto nel sacello di Su Mulinu alla fine del IV o agli inizi del III secolo, con il mantenimento dei connotati ideologici originali, discenda dalla mutata sfera di interessi economici[25] e soprattutto politici di Cartagine nei confronti della popolazione indigena, allorché si approssimava e di faceva concreto il pericolo delle mire di Roma riguardo all'isola. Documentano questo nuovo rapporto fra Cartagine e gli ambienti indigeni, non solo l'alleanza militare che piú tardi nel 215 a.C. unì contro Roma i Punici e i Sardi Pelliti guidati da Ampsicora[26], ma anche altri importanti fatti come le coniazioni di monete con simboli della religiosità indigena. La sostituzione dei simboli del cavallo e della palma con gli *emblemata* del toro e con la stella e delle spighe, esprimono con evidenza l'insorgere di patti e alleanze fra i Sardi e i Cartaginesi che coinvolgono la sfera dell'economia e dei rapporti politici, oltre che l'ideologia religiosa. La moneta sardo-punica col toro e la stella ebbe lo stesso valore e funzione assunti in età romana tardo-repubblicana della moneta con l'effigie del *Sardus Pater*[27].

Nel sacello di Su Mulinu sono totalmente assenti per l'intero ciclo di utilizzo i votivi anatomici e altri tipi di offerte connesse con aspetti del culto propri di una divinità salutare.

Per quanto riguarda in modo specifico l'età nuragica, il culto di una divinità salutare, come è stato sostenuto ampiamente, va connesso piuttosto con i templi a pozzo dove, per contro, le lucerne appaiono sempre in numero modesto.

Dal sistema dei riti praticati nel vano ***e*** emerge una precisa matrice ideologica: la concezione cosmica dell'eterno ritorno e specificamente del ritorno del ciclo annuale che sottintende particolari scadenze calendariali. Il numero straordinario di lucerne, il termine sardo *làmpadas* per giugno, la cornice di ritualità precristiana nella ricorrenza festiva di S. Giovanni Battista, inducono a ritenere che una delle piú importanti di queste scadenze calendariali cadesse nel solstizio d'estate, ricorrenza festiva già ipotizzata da Caterina Lilliu per il sacello di Genna Maria di Villanovaforru[28]. La fine dell'anno agrario imponeva cerimonie di ringraziamento e auspici per l'incerto nuovo ciclo mediante atti divinatori e, forse, oracoli[29].

In rapporto con le cerimonie di fine e inizio anno si pone l'iniziazione degli adepti nelle società segrete mediante sacrifici umani simbolici. Questo rito riguardava su un piano generale i giovani che superavano

[24] Per l'apparato critico si rimanda globalmente a G. UGAS, *Il sacello*, cit.

[25] Con specifici interessi economici di Cartagine è stata spiegata, ad esempio, la coniazione delle monete con il simbolo del toro (C. VISMARA, *Sarda Ceres*, Quaderni della Soprintendenza Archeologica di Sassari, 11, 1980, p. 77).

[26] G. UGAS, *Il sacello*, cit. Sulla rivolta di Ampsicora, tra gli altri: P. MELONI, *La Sardegna romana*, Sassari 1975, pp. 54-61.

[27] Sul conio monetale e sulla valenza del Sardus Pater, tra gli altri: P. MELONI, *La Sardegna*, cit., pp. 89, s.; 325-330.

[28] C. LILLIU, *Un culto*, cit. pp. 114, s.

[29] Il *mundus* è connesso generalmente con pratiche oracolari, così come i sacrifici cruenti che vi si praticavano (F. COARELLI, *Ara Saturni, mundus, senaculum. La parte occidentale del Foro in età arcaica*, in «DdA», IX-X, 1976-77, pp. 358, ss.).

l'età puberale[30] e su un piano piú ristretto, coloro che entravano a far parte di un gruppo socialmente elevato (*aristoi*). A tal fine doveva essere usata la vasca del grande altare in un rito caratterizzato da una sorta di «battesimo» di sangue[31].

I connotati ideologici, soprattutto ctonii, della divinità oggetto di culto in età nuragica, permangono pressoché immutati sino alla metà del II sec. d.C. La funzione e il significato ideologico della *Magna Mater* nuragica furono assimilati in età punica a quelli della dea Tanit, a sua volta accostata a Demetra, come indicano sia le offerte di monili con spighe in argento che le monete con testa di Tanit sul diritto e spighe sul rovescio[32].

In età romana il culto fu incentrato su una divinità, forse assimilata a Cerere, che conservava le funzioni tipiche di Demetra, con caratteristiche specifiche ctonie, come si deduce da un busto fittile della dea con porcellino, dal numero rilevante delle lucerne, dal sacrificio di maialetti da latte e, infine, dall'olocausto di vittime animali. È verosimile che sia il nome che le valenze della divinità protosarda sopravivessero agli influssi delle culture esterne e che le variazioni in ambito cultuale fossero, tutto sommato, secondarie.

Per quanto concerne la prospettata concezione antropomorfa della divinità maturata in ambito nuragico, almeno agli inizi della 1ª età del Ferro, e il processo di acculturazione delle popolazioni indigene, attuatosi nei tempi dell'occupazione cartaginese e romana, occorre dire che essi non contrastano con il passo della celebre lettera di Gregorio Magno (Ep. IV, 27), indirizzata nel 594 ad Hospitone, *dux* dei Barbaricini: «*Dum enim, Barbaricini omnes ut insensata animalia vivant, Deum verum nesciant, ligna autem et lapides adorent...*».

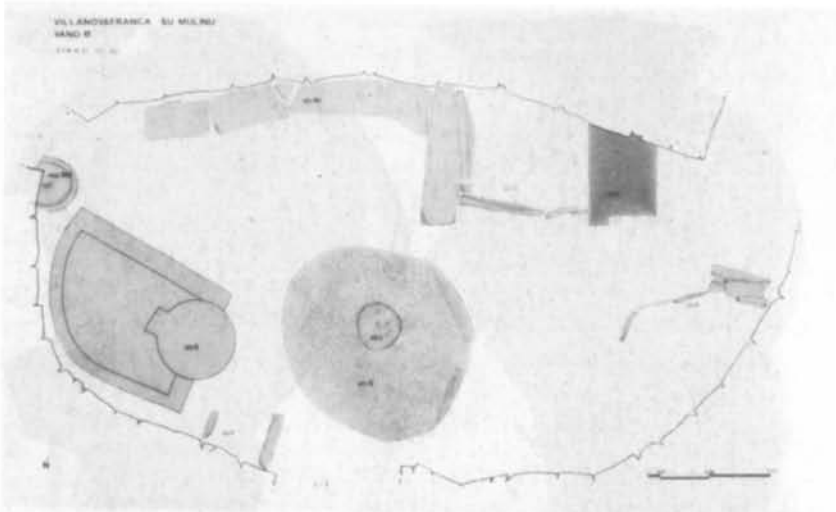
L'espressione «*ligna et lapides adorent*», non è infatti riferita necessariamente o esclusivamente ai *menhir* e alle stele aniconiche[33]. Analoghe perifrasi vengono impiegate dallo stesso pontefice a proposito degli abitanti della Corsica e degli Angli, per indicare semplicemente idolatri

[30] Il bronzetto di Santa Vittoria di Serri (G. LILLIU, *Sculture* cit. n. 123), con Dea Madre e bambino itifallico, rappresenta lo stesso mito che sta alla base del rito dell'iniziazione.

[31] Va escluso un sacrificio di purificazione per immersione poiché la vasca dell'altare non presenta foro d'uscita ed è realizzata a elementi giustapposti.

[32] Vd. G. UGAS, *Il sacello*, cit. n. 34, in stampa.

[33] Cfr. P. MELONI, *La Sardegna*, cit., p. 319; T. PINNA, *Gregorio Magno e la Sardegna*, Sassari-Cagliari 1989, pp. 69, s.



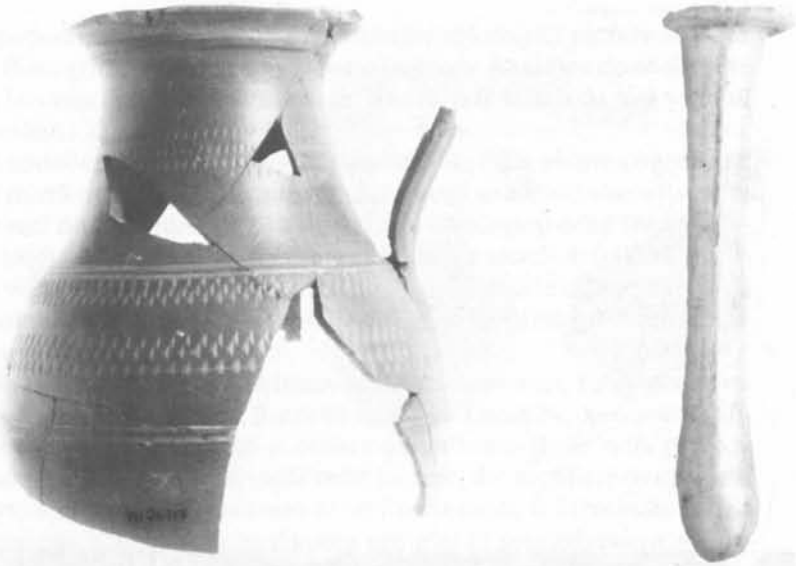


Villanovafranca, Su Mulinu. Sacello del vano e.

a) Planimetria degli strati 7D-8A. Strutture: M1 (panchina); B (altare-nuraghe); S (focolare); L (colonnina); P (pietre ortostatiche di supporto alla tavola per offerte con coppe); Q ed R (fossette rivestite di lastrine in calcare); Rep. 740 (bacile in arenaria con foro).

b) Veduta del penetrale del sacello con: altare-nuraghe (B); panchina (M1); colonnina litica (L); focolare a centro vano.

Tavola II



Villanovafranca, Su Mulinu. Sacello del vano ***e****.*

a) Lucerne in terracotta a forma di navicella con protome animalesca;

b) Tavola per offerte in arenaria con coppe a calotta che si adattano alle cuppelle.

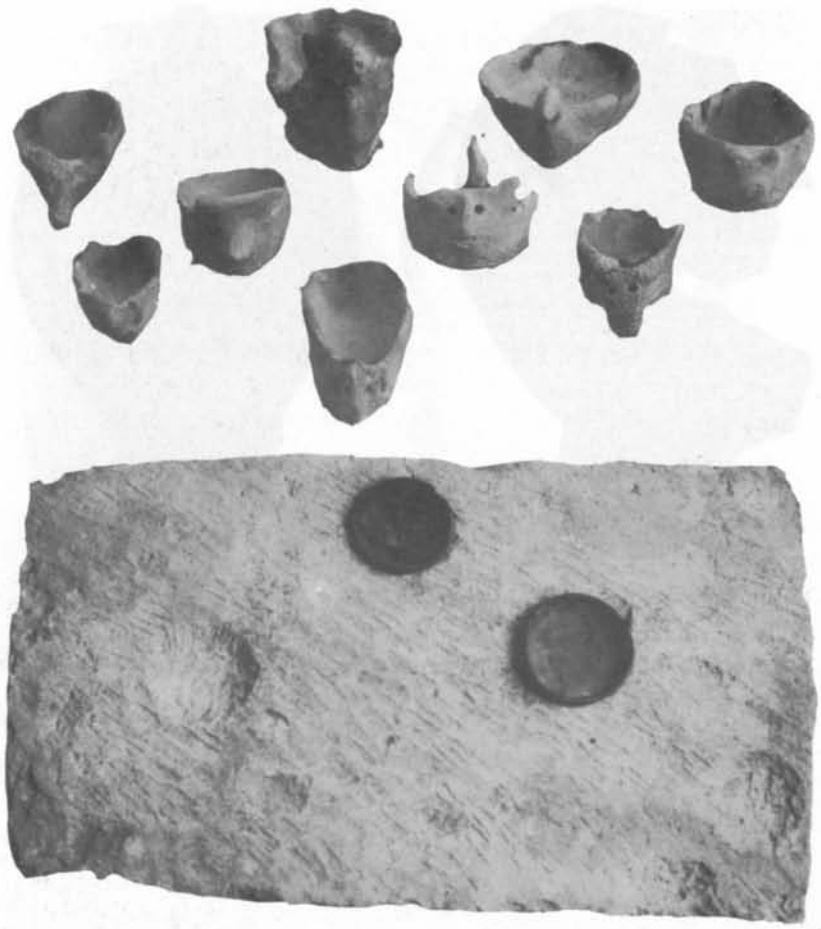


Villanovafranca, Su Mulinu. Sacello del vano **e**.

a) Lucerna a disco, II sec. d.C.

b) Lucerna a volute con bollo di *C. Clodius Successus* (prima metà II sec. d.C.).

Tavola IV



Villanovafranca, Su Mulinu. Sacello del vano ***e****.*

a) Brocchetta in sigillata chiara A (tipo Pallares 30C), fine I - inizi II sec. d.C.

b) Unguentario in vetro.

e pagani in un'accezione che è nota fin dalla piú antica letteratura cristiana, come si evince sia da una omelia su Ezechiele[34], sia da varie citazioni di autori cristiani. In particolare si riporta il seguente passo (I,3) del Protreptico ai Greci, scritto da Clemente Alessandrino nel III secolo: «Mi danno l'impressione [Orfeo, Anfione e Arione] di aver spinto loro per primi gli uomini verso l'adorazione degli idoli. Eh già! con pietre e con legni, voglio dire, con statue e con pitture illusorie — essi hanno gettato le fondamenta per quell'usanza così sciocca»[35].

Nella veste che il nuraghe assunse a partire almeno dalla prima età del Ferro e mantenne sino alla metà del II sec. d.C., partendo da alcune considerazioni e in primo luogo dal fatto che il vano ***e*** è raccordato mediante ingressi e corridoi sia gli altri ambienti dell'edificio fortificato, sia alla spaziosa corte d'armi, è da ritenere che questo *locus parvus deo sacratus*, fosse integrato in un sistema santuariale che comprendeva gli altri ambienti del bastione e della cinta antemurale e ad un tempo l'anfiteatro della corte d'armi.

All'interno degli ambienti coperti trovavano dimora gli addetti al culto e le altre persone dell'*entourage* sacerdotale e venivano custoditi i beni di prestigio e le riserve del tempio e forse dell'intera collettività, oltre che le offerte ordinarie che non trovavano posto all'interno del *sacellum*[36].

La corte d'armi assolveva a un compito analogo a quello del recinto delle feste di Santa Vittoria di Serri. In esso veniva coinvolta l'intera comunità nelle ricorrenze festive e si compivano gli atti del cerimoniale che non potevano essere svolti all'interno del vano ***e***. In questa ampia corte prendevano forma altri atti complementari del culto: attingimento dell'acqua dal pozzo per le abluzioni e per i lavaggi delle vittime animali; uccisione e spartizione degli animali di grossa taglia, ecc. Ivi soprattutto si svolgeva la vera festa popolare con le azioni canoniche delle ricorren-

[34] Hom. Ezech., II, 6; cfr. T. PINNA, *Gregorio Magno* cit., p. 70; p. 146.

[35] CLEMENTE ALESSANDRINO, *Protreptico ai Greci*, a cura di Alieto Piero, Ancona 1966, p. 45.

[36] Giovanni Lilliu (*La civiltà nuragica*, cit. p. 136) ritiene che i templi a pozzo fossero dimore degli *aristoi*. L'ipotesi suggestiva potrebbe estendersi anche ai santuari-nuraghi. Tuttavia, poiché è presumibile che nella prima età del Ferro i poteri religiosi e quelli politici, seppure ancora intrecciati sul piano parentelare, fossero già ben distinti, i capi politici dovevano avere differente residenza rispetto ai sacerdoti, pur appartenendo gli uni e gli altri all'aristocrazia. Si potrebbe pensare, tra l'altro, che le massime autorità politiche risiedessero nei santuari-nuraghi, mentre i sacerdoti di rango piú elevato dimorassero presso i santuari dei templi a pozzo.

ze religiose: mercato, giochi, rappresentazioni sceniche, contratti, matrimoni, ecc.[37].

(G.U.)

[37] I disegni sono stati eseguiti da Claudio Porta nell'ambito dell'attività della società archeologica «il Coccio» di Villanovafranca (L.R. 28/84). La Fig. 1 è stata elaborata da Luciano Pilia. La foto di Tav. I:b è di G. Ugas; le rimanenti foto sono state eseguite da Oriana Putzolu con la collaborazione di Salvatore Mura, nell'ambito dell'attività della predetta società «Il Coccio». Si ringrazia Gabriella Lai per l'elaborazione al computer del presente lavoro.

Rubens D'Oriano

Olbia: ascendenze puniche nell'impianto urbanistico romano

Come è noto, per la conoscenza della fase punica della città di Olbia erano finora disponibili quasi esclusivamente i dati derivanti dalle indagini di scavo della necropoli editi da Doro Levi[1], mentre per l'abitato le scarsissime notizie erano state raccolte da Dionigi Panedda[2].

Secondo l'ipotesi dello studioso olbiese l'area urbana punica sarebbe circoscritta ad una porzione corrispondente circa ad un settimo di quella d'età romana, della quale invece ben si conoscevano il circuito murario (fig. 1) e l'assetto urbanistico a pianta ortogonale[3].

I numerosi interventi di scavo, quasi tutti motivati da necessità di tutela, effettuati dal 1977 ad oggi dalla Soprintendenza Archeologica per le Provincie di Sassari e Nuoro soprattutto ad opera di A. Sanciu e dello scrivente[4], hanno permesso di raccogliere nuovi elementi anche sull'abitato d'età punica che modificano in modo sostanziale quanto finora noto. Si tratta di dati purtroppo ancora per lo più inediti[5], a causa della massa dei materiali rinvenuti in ben trentasei interventi di scavo — ventisei dei quali nell'antica area urbana — e dell'impegnativo lavoro di tutela che il costante incremento degli interventi edilizi nella città e nel territorio di Olbia impone come attività quasi quotidiana. Prima di fornire le sintesi di questi dati sarebbe certo preferibile procedere all'edizione delle singole indagini, tuttavia, nella pratica impossibilità di assolvere a tale compito in tempi brevi, è parso opportuno anticipare alcuni risultati pertinenti l'area urbana punica, poiché ormai necessario a di-

* Desidero ringraziare F. Lo Schiavo, Soprintendente Archeologo per le Provv. di Sassari e Nuoro, per avere facilitato la redazione del lavoro ed in particolare il collega ed amico A. Sanciu per avermi messo a conoscenza dei risultati delle indagini di scavo da lui condotte ad Olbia.

[1] LEVI 1950.

[2] PANEDDA 1953, p. 37 s. e p. 85.

[3] ID., *ibid.*, p. 42 ss. e tavola fuori testo.

[4] Si ricordano inoltre le ricerche nella necropoli (ACQUARO 1979 e 1980) e nel bacino portuale (PALLARÉS 1986). Interventi ancora praticamente inediti si devono a P. Basoli, R. Caprara e D. Rovina che qui si ringraziano per avere consentito la visione dei materiali.

[5] Sono state finora fornite solo brevi notizie su alcuni interventi di scavo: SANCIU 1989; D'ORIANO 1990. Alcuni reperti pertinenti l'abitato punico sono stati discussi in: D'ORIANO 1989, p. 242 (si segnalano nel lavoro diverse sviste tipografiche); SANCIU 1990.

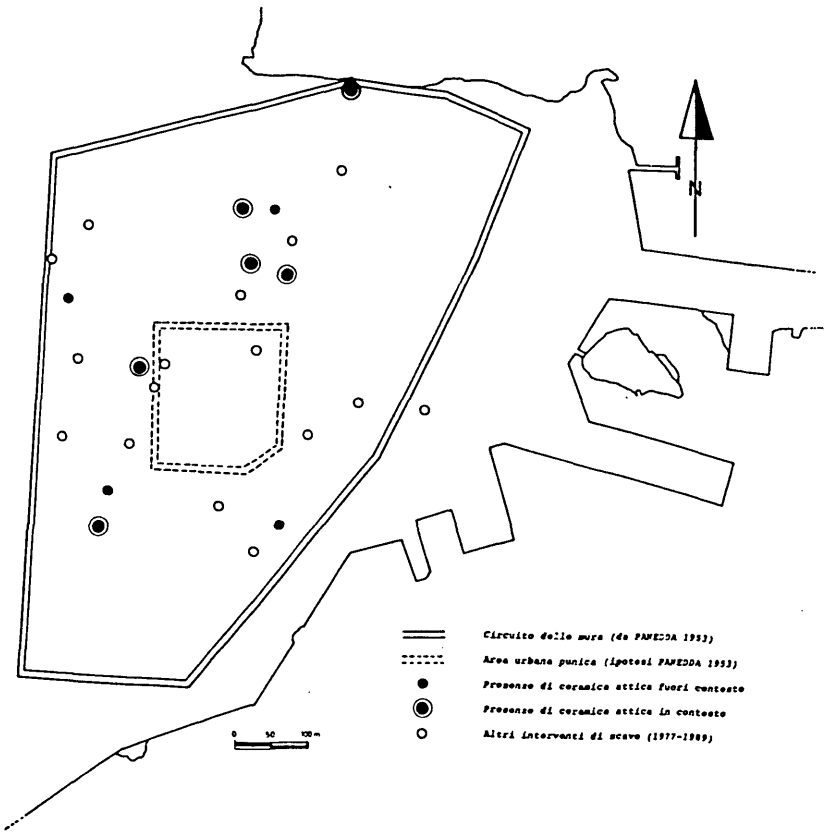


Fig. 1: Olbia: tra gli interventi di scavo 1977-1989 nell'area urbana antica si evidenziano i ritrovamenti di cer. attica databile entro la metà del IV sec. a.C. (disegno A. Piccinnu).

stanza di trentasette anni dal lavoro di Panedda e in quanto notevolmente innovativi rispetto a quello studio.

Cronologia. A prescindere dall'ipotesi di una fondazione della città di Olbia in età arcaica, che attende a tutt'oggi una conferma archeologica[6],

[6] A completamento di quanto osservato in tal senso da chi scrive (D'ORIANO 1989, p. 238 nota 39) si ricordano anche uno scarabeo datato al VI sec., ma da una collezione privata che non pare conservare tracce di una sicura provenienza olbiese del reperto (MATTHIAE SCANDONE 1977, p. 14 nota 2), ed un *aryballos* di vetro fuso ascritto al V sec. (ZUCCA 1986, p. 56) presente nei depositi del Museo Archeologico di Cagliari, per il quale non viene precisata, forse perché ignota, la modalità d'acquisizione.

Desta insomma perplessità il fatto che, a fronte di pochissimi oggetti di vecchie collezioni private e di provenienza non accertabile, le ormai numerose indagini di scavo e i rinvenimenti di varia natura dall'area urbana (v. qui fig. 1 e nota 11), dalla necropoli, dagli specchi d'acqua e dal territorio non abbiano restituito alcun reperto d'età storica precedente al IV sec. a.C., con l'eccezione dello *xoanon* ritenuto arcaico del pozzo nuragico di Sa Testa, oggetto di importazione o di influenza greca o etrusca (da ultimo TORE 1989, p. 134).

Pur se non si vuole negare *a priori* che future ricerche possano individuare almeno uno scalo d'età arcaica, pare legittimo ormai escluderne l'eventuale presenza nell'area urbana punica e romana.

Sul problema del poleonimo, si ribadisce l'ipotesi già avanzata altrove: D'ORIANO 1989, p. 239 nota 41.

le più antiche testimonianze sicuramente pertinenti l'abitato antico sono, assieme ai coevi materiali punici non definibili cronologicamente con altrettanta precisione, frammenti di ceramica attica riferibili a coppe «bolsal», «saltcellar» e Lamboglia 22, piatti «da pesce» e «rolled rim» (fig. 2, rispettivamente nn. 2, 5, 6, 1, 3).

Questi materiali consentono di proporre per la data di fondazione della città non più genericamente il IV sec. a.C. ma il suo secondo venticinquennio e, in tale ambito cronologico, forse preferibilmente il periodo attorno alla metà del secolo[7].

[7] I profili di fig. 2 nn. 1-4 e 6 illustrano a titolo esemplificativo un solo frammento per ognuno dei tipi di riferimento, ai quali sono pertinenti diversi altri pezzi rinvenuti.

Nell'impossibilità di un approfondimento in questa sede, si indicano solo alcuni elementi di confronto.

Per il n. 1: SPARKES 1970, n. 1071; MOREL 1981, 1122 b1; TRONCHETTI 1981, p. 110 gruppo A; CERDÁ 1987, fig. 49 n. 200.

Per il n. 2, con tracce di rotellatura e solco risparmiato tra piede e vasca e sulla superficie interna del piede: SPARKES 1970, n. 558; MOREL 1981, 4162 (a1 e b2); TRONCHETTI 1981; n. 131.18.6; MADAU 1987, fig. 2, a; CERDÁ 1987, fig. 66 n. 300.

Per il n. 3, con palmette raccordate entro strie a rotella: SPARKES 1970, nn. 1048, 1049, 1056, 1057; MOREL 1981, 2222 (g2); JEHASSE 1978, fig. 20 n. 8; CERDÁ 1987, fig. 79 nn. 338, 350, 353, 354.

Per il n. 5, con solco alla base del piede e attacco del piede alla parete entrambi risparmiati: SPARKES 1970, nn. 946, 949; JEHASSE 1978, fig. 28 nn. 145, 150, 160; MOREL 1981, 2786 (b1).

Per il n. 6, con attacco del piede alla vasca e solco alla base del piede risparmiati, la frammentarietà del pezzo non consentirebbe di escluderne una datazione oltre la metà del IV sec., ma la decorazione a palmette raccordate entro strie a rotella trova confronto puntuale con un esemplare da Atene ascritto al secondo quarto del secolo: SPARKES 1970, tav. 58 n. 805.

Il frammento di *skyphos* n. 4, con attacco del piede alla parete risparmiato e fondo pure risparmiato con due anelli concentrici e punto centrale a vernice nera, è per ora ad Olbia unico sicuro rappresentante della forma: SPARKES 1970, tav. 16 n. 350, tav. 17 n. 351; ROBINSON 1950, nn. 595, 595A, 584, 588, 594, 580; PICAZO, p. 110 nn. 331, 318, 328; CERDÁ 1987, fig. 71 n. 326 e fig. 72 nn. 329-331.

Tra i materiali rinvenuti da Levi nelle necropoli ed ora nei depositi del Museo Archeologico di Cagliari si segnalano sagome ascrivibili forse, sulla base della sola documentazio-

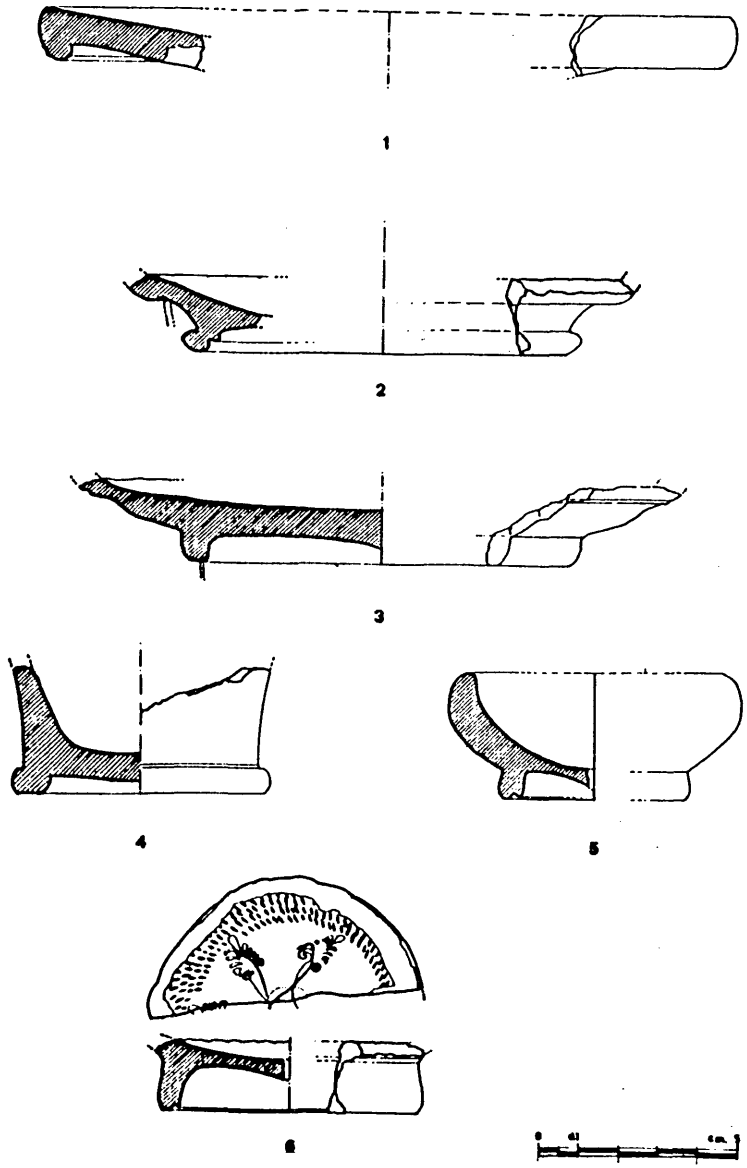


Fig. 2: Olbia: esempi di ceramiche attiche databili entro la metà del IV sec. a.C. (disegno G. Sedda).

La datazione pare peraltro in accordo con le condizioni storiche sottese alla nascita di questo centro urbano. Infatti da un lato l'esistenza del primo caposaldo punico nella costa orientale della Sardegna, prospiciente il Lazio, dovette essere requisito preliminare e indispensabile perché Cartagine potesse far osservare ai Romani il trattato del 348 che vietava loro la frequentazione delle coste dell'Isola.

D'altro canto il tentativo romano, ricordato da una notizia di Diodoro (XV, 27, 4) ritenuta dubbia ma parzialmente rivalutata da recenti contributi[8], di stabilire nel primo venticinquennio del IV sec. una «colonia» in Sardegna, tradizionalmente ubicata presso Posada a 38 km in linea d'aria a sud di Olbia, parrebbe implicare in quel momento l'assenza di una così cospicua (v. *infra*) attestazione punica nelle vicinanze e potrebbe forse, in reazione, averla stimolata[9].

Estensione dell'area urbana punica. L'osservazione della distribuzione dei frammenti di ceramica attica databili entro la metà del IV sec. (fig. 1)[10] consente di affermare che la città punica occupava fin dalla fondazione un'area ben più vasta di quella ipotizzata da Panedda, coincidendo quasi completamente con quella del futuro abitato romano.

Il circuito delle mura. Nonostante le numerose indagini di scavo (fig. 1) ed i costanti controlli dei movimenti di terra effettuati negli ultimi dieci anni[11], non è stata rinvenuta alcuna traccia di un *altro* circuito murario oltre quello noto e ritenuto romano.

L'attribuzione ad età romana di quanto ancora visibile delle mura di difesa della città fu effettuata da Panedda sulla base di osservazioni tecniche e lo stesso studioso, sulla scorta di analoghe indicazioni di Taramelli, notava come fosse tuttavia possibile rintracciare paralleli anche nell'ambito dell'architettura militare punica[12].

ne grafica, al IV sec. a.C.: LEVI 1950, fig. 9 c e g in alto, fig. 10 beta; paiono però assenti le coppe «bolsal», ben attestate in vari punti dell'abitato e da annoverare tra i reperti più antichi in assoluto.

[8] TORELLI 1981; D'ORIANO 1989.

[9] Per questa problematica v. D'ORIANO 1989, p. 241 s. Verso analoghe ipotesi pare orientato BONDÌ 1988, p. 185 s.

[10] Nella fig. 1 si distinguono i casi in cui i materiali sono stati rinvenuti in chiara posizione stratigrafica nei livelli più profondi, rispetto a quelli (residui in strati più recenti, sequenze sconvolte, ecc.) per i quali osservazioni di altro tipo consentono di supporre una non lontana giacitura originaria dei reperti.

[11] Per fare un solo esempio, il rifacimento della rete fognaria (1980) ha interessato un percorso di m 3700 nella sola area urbana antica.

[12] PANEDDA 1953, p. 45 s.

Stante la coincidenza sostanziale dell'area dell'abitato punico con lo spazio cintato dalle mura ritenute romane, pare possibile proporre di retrodatare il circuito murario ad età punica e probabilmente almeno attorno alla metà del IV sec., cioè al momento della nascita della città, date anche le già citate condizioni storiche all'interno delle quali andrebbe posto il sorgere dello stanziamento e che vedono Cartagine contrapporsi al crescente espansionismo romano e probabilmente anche alle azioni di forza intraprese da Siracusa nel Tirreno. Sono in programma indagini di scavo mirate ad ottenere conferme stratigrafiche dell'ipotesi qui avanzata.

L'assetto urbanistico punico. I non molti tratti murari d'età punica finora individuati, e anch'essi ben lontani dall'area urbana come ipotizzata da Panedda (fig. 3), sembrano disegnare un tessuto ortogonale orientato nord-sud, e cioè sostanzialmente coerente rispetto al lato occidentale delle coeve mura di cinta — l'unico per il quale l'orientamento non era condizionato dalla conformazione della linea di costa — ed abbastanza omogeneo rispetto a quello che sarà l'assetto romano (fig. 3)[13]. In una fortunata indagine di scavo è stato possibile osservare in modo inequivocabile la sovrapposizione di due fasi edilizie puniche, di metà IV e fine IV-inizi III sec., e di una romana di II sec. a.C. tutte ugualmente orientate.

La conquista romana della città. Dal punto di vista archeologico, e segnatamente stratigrafico, non si evidenziano per ora nei livelli pertinenti la seconda metà del III sec. azioni distruttive riferibili alla conquista romana della città. Ed anzi l'inesistenza di un circuito murario romano alternativo a quello punico, che fu quindi ancora utilizzato, e la continuità dell'assetto urbanistico tra il IV sec. a.C. e tutta l'età imperiale permettono di pensare ad una presa di potere da parte romana relativamente «morbida».

Sono stati ipotizzati scontri armati[14] e si può pensare alla sostituzione di presidi militari e all'esclusione dell'elemento punico dalla gestione

[13] Il tentativo di restituzione dell'impianto romano di fig. 3 considera le strutture di nuovo rinvenimento e quelle già note (PANEDDA 1953, *passim*) per le quali sia conosciuto l'orientamento con qualche precisione. Le dimensioni della tavola a stampa non consentono la distinzione di strutture parallele molto vicine fra di loro, che sono state quindi unificate in un unico tratto né è possibile evidenziare bene i brevi tratti murari rispetto ai loro prolungamenti ideali. L'argomento sarà ripreso in un prossimo futuro.

[14] PANEDDA 1953, p. 13 s.; per questa problematica v. anche BRIZZI 1989, *passim*.

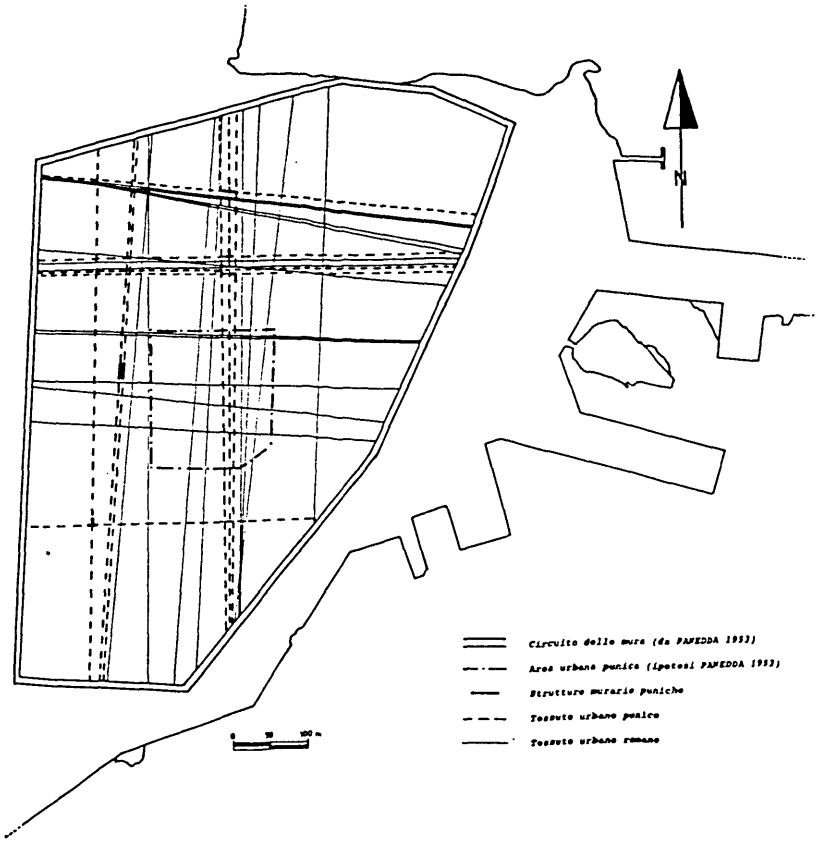


Fig. 3: Olbia: tentativo di restituzione del piano urbanistico punico e romano (disegno A. Piccinnu).

diretta dei massimi poteri, ma non si riscontrano mutamenti traumatici o battute d'arresto nella vita della città, per lo meno apprezzabili tramite l'indagine archeologica.

Queste modalità «indolori» nella sostituzione dei poteri, fino al rispetto di talune tradizioni culturali, sono del resto in linea con la prassi di certe fasi dell'imperialismo romano e non solo in Sardegna.

In questo quadro pertanto più che di *ascendenze puniche nell'impianto urbanistico romano*, titolo di questo contributo, si potrebbe parlare di una vera e propria *continuità di vita della città punica in età*

romana, ed è proprio in questa situazione che devono essere contestualizzati i numerosi indizi che parlano a favore di una sensibile continuità culturale punica fino almeno a tutta l'età repubblicana.

Non si possono discutere in questa sede gli altri elementi probanti di questo fenomeno, ascrivibile anche alla profondità della penetrazione culturale punica e ben noto in altre regioni della Sardegna e del Mediterraneo. Si citano solo brevemente le tombe a camera riutilizzate ancora nel II e I sec. a.C., i materiali di tipologia punica ben attestati nei contesti olbiesi della tarda età repubblicana[15] ivi compresi oggetti di significato simbolico-religioso[16], il protrarsi dell'uso dall'alfabeto semitico e la continuità di frequentazione dei luoghi di culto; per un esempio di questi due ultimi aspetti si veda il contributo di A. Campus e F. Manconi in questo stesso volume[17].

[15] ACQUARO 1979, p. 48; DELL'AMICO 1986, p. 127 ss.

[16] SANCIU 1990.

[17] Pp. 497-511.

Bibliografia

AQUARO 1979: E. ACQUARO, *Olbia I*, «Riv. St. Fenici», VII, p. 45 ss.
ACQUARO 1980: E. ACQUARO, *Olbia II*, «Riv. St. Fenici», VIII, p. 71 ss.
BONDÍ 1988: S.F. BONDÍ, *La dominazione cartaginese* in AA.VV., *Storia dei Sardi e della Sardegna. I. Dalle origini all'Età Bizantina*, p. 173 ss.
BRIZZI 1989: G. BRIZZI, *Carcopino, Cartagine e altri scritti.*
CERDÁ 1987: D. CERDÁ, *La ceramica atica de barniz negro* in AA.VV., *El barco de El Sec*, p. 197 ss.
DELL'AMICO 1986: P. DELL'AMICO, *Le anfore del porto di Olbia*, «Boll. d'Arte», 37-38, Supplemento *Archeologia Subacquea*, 3, p. 125 ss.
D'ORIANO 1989: R. D'ORIANO, *Contributo al problema di Phērōnía pólis*, «NBAS», II, 1985, p. 229 ss.
D'ORIANO 1990: R. D'ORIANO, in «Boll. di Archeologia», II e III, in stampa.
JEHASSE 1978: L. JEHASSE, *La céramique à vernis noir du rempart méridional. Salamine de Chypre*, VIII.
LEVI 1950: D. LEVI, *Le necropoli puniche di Olbia*, «SS», IX, p. 5 ss.
MADAU 1987: M. MADAU, *Ceramica attica di V e IV sec. a.C. dal* tofet *di Tharros*, «Riv. St.Fenici», XV, 1, p. 85 ss.
MATTHIAE SCANDONE 1977: G. MATTHIAE SCANDONE, *Scarabei e scaraboidi egiziani ed egittizzanti del Museo Nazionale di Cagliari.*
MOREL 1981: J.P. MOREL, *Céramique campanienne: les formes.*
PALLARÉS 1986: F. PALLARÉS, *Relazione preliminare sulle ricerche effettuate nel golfo di Olbia*, «Boll. d'Arte», 37-38, Supplemento *Archeologia Subacquea*, 3, p. 107 ss.
PANEDDA 1953: D. PANEDDA, *Olbia nel periodo punico e romano.*
PICAZO 1977: J. PICAZO, *Las ceràmicas àticas de Ullastret.*
ROBINSON 1950: D.M. ROBINSON, *Excavations at Olinthus*, XIII.
SANCIU 1989: A. SANCIU, in *Notiziario*, «NBAS», II, 1985, p. 286.
SANCIU 1990: A. SANCIU, *Matrici fittili di cultura punica da Olbia*, «Studi di Egittologia e di Antichità Puniche», VII.
SPARKES 1970: B.A. SPARKES, *Black and Fine Wares* in B.A. SPARKES-L. TALCOTT, *Black and Plain Pottery of the 6th, 5th and 4th Centuries B. C.*, «Athenian Agora», XII, p. 47 ss.
TORE 1989: G. TORE, *La civiltà fenicia e punica. Categorie artistiche e artigianali* in AA.VV., *Il Museo Archeologico Nazionale di Cagliari*, p. 129 ss.
TRONCHETTI 1981: C. TRONCHETTI, *La ceramica di importazione* in P. BARTOLONI-C. TRONCHETTI, *La necropoli di Nora*, p. 105 ss.
ZUCCA 1986: R. ZUCCA, *Elementi di cultura materiale greci ed etruschi nei centri fenici* in AA.VV., *Società e cultura in Sardegna nei periodi orientalizzante e arcaico*, p. 55 ss.

Alessandro Campus

Olbia. Un'area sacra sotto Corso Umberto n. 138: gli elementi punici

Durante lavori edilizi che hanno interessato l'area attualmente occupata dallo stabile sito in Corso Umberto n. 138 a Olbia[1], l'intervento ha individuato alcune strutture di particolare interesse[2]. Sono state riportate alla luce porzioni di due muri paralleli, orientati a 10 gr. N, distanti circa 6 m. l'uno dall'altro, in pietre di granito di medie dimensioni, forse destinati a reggere un alzato di argilla cruda; sulla superficie del tratto murario più lungo era presente un lembo del rivestimento in intonaco arricchito da due lesene (fig. 1).

Lo scavo ha interessato soprattutto lo spazio compreso tra le due murature, restituendo una sequenza stratigrafica che si può riassumere in tre fasi:

I — punica, compresa tra il IV e la prima metà del III sec. a.C.;
II — di transizione, compresa tra il III ed il II a.C.;
III — romana, che va dal II sec. a.C. al I d.C.

Di qualche interesse è la presenza di alcuni strati (i numeri 8, 15, 17 e 20) con abbondante materiale databile dal IV al I sec. a.C., il cui accumulo può essersi determinato gradualmente nel tempo. Inoltre, la presenza di alcuni lembi di battuto pavimentale fa supporre che lo spazio compreso tra le due strutture sia l'interno di un ambiente il cui utilizzo, come si vedrà, può esser stato cultuale.

I materiali rinvenuti durante lo scavo sono di particolare interesse; perciò, nonostante lo studio complessivo non sia stato ancora comple-

[1] Si ringrazia il dott. Antonio Sanciu, direttore dell'intervento di scavo, che ha gentilmente concesso lo studio dei materiali. Si ringrazia inoltre il dott. Rubens D'Oriano, che ha seguito la stesura del presente lavoro, fornendo utili e preziosi consigli ed indicazioni.

I disegni sono stati realizzati da G. Sedda, le fotografie dall'autore.

Cfr. la notizia preliminare di A. SANCIU 1985.

Per l'ubicazione dell'area interessata dall'intervento, cfr. R. D'ORIANO, nel presente volume, fig. 1, p. 488. Il simbolo è presso il vertice nord-occidentale dell'area urbana punica secondo l'ipotesi di Panedda.

[2] Si sottolinea che si è trattato di uno scavo d'urgenza, con tutti i limiti che un intervento di questo tipo comporta.

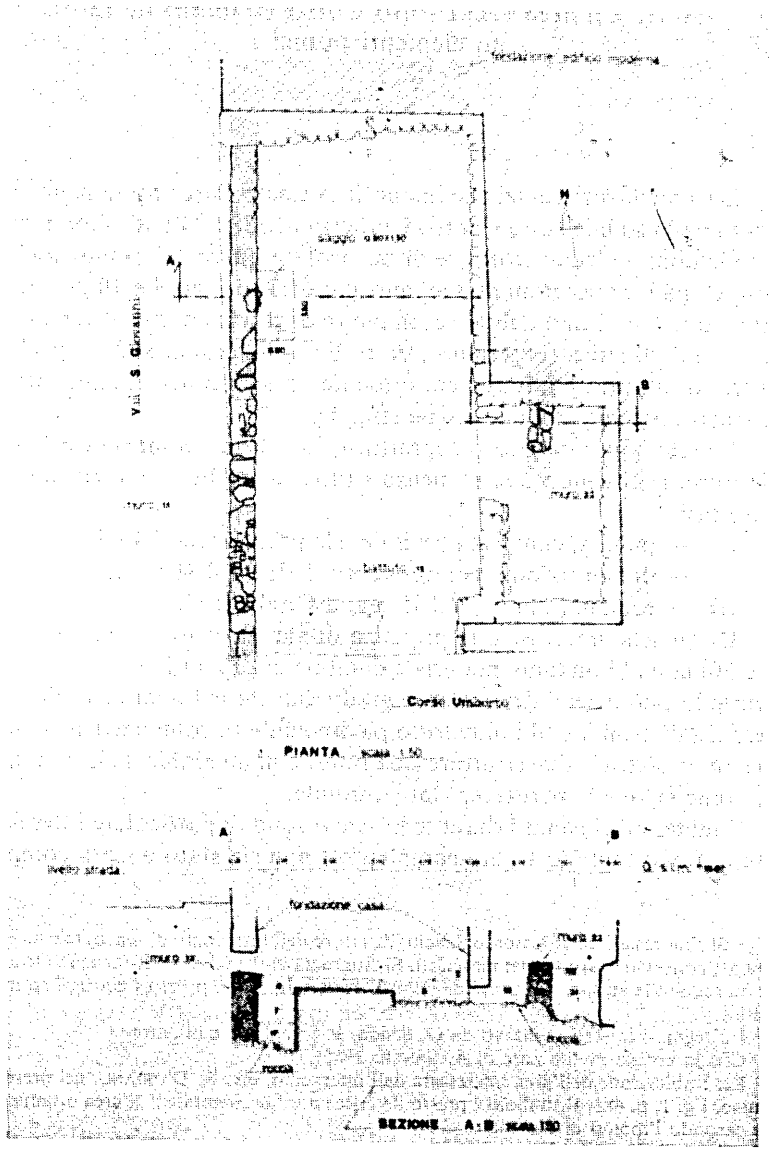


Fig. 1: pianta e stratigrafia dello scavo.

tato[3], si anticipano in questa sede alcuni dati interessanti per lo studio della cultura punica.

Dallo strato 16, databile, in base ai materiali, tra il IV e la prima metà del III sec. a.C., proviene una parete di ceramica a vernice nera con incisa una croce (tav. I A).

Dallo strato 19 (III-II sec. a.C.) proviene un frammento di vasetto zoomorfo, probabilmente rappresentante un maiale o un cinghiale[4] (tav. 1 B).

Dallo strato 18, databile come il precedente, proviene una parete di ceramica a vernice nera con incisa la lettera punica *gimel* (tav. 2 A). Il pezzo più interessante è però un fondo di coppa di ceramica campana A con incise, sul fondo esterno, le lettere puniche *mqm* (fig. 2; tav. 2 B). La traduzione più probabile di questa parola è «tempio», «luogo sacro», anche se non si può escludere di essere in presenza di un nome proprio[5]. Dato che la prima lettera è molto vicina alla linea di frattura, è possibile che manchi una parte della formula che poteva essere *lmqm*, «al tempio», «per il tempio». È da rilevare la presenza, nel piede, di un foro ottenuto a crudo, mentre il graffito è stato realizzato dopo la cottura. Il supporto ceramico conferma la datazione dell'iscrizione, data su base paleografica, all'inizio del II sec. a.C.

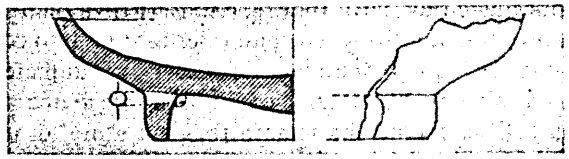


Fig. 2: strato 8. Frammento ceramico.

Sono di notevole importanza anche i materiali rinvenuti sporadici, ma sicuramente ascrivibili al periodo punico dell'edificio. In particolare, è stato ritrovato un osso lavorato (metapodiale di cavallo)[6] (tav. 3 A) e un tubo porta-rotoli bronzeo (tav. 3 B). È da sottolineare il fatto che il bronzo non è il materiale con cui questo tipo di oggetti veniva solitamente realizzato. È possibile ascrivere a questo periodo anche una testina di tipo negroide in terracotta (tav. 4 A).

[3] Vengono qui presentati esclusivamente alcuni dei materiali rinvenuti durante lo scavo, e soltanto in forma preliminare. Si rinvia ad altra sede per lo studio complessivo.

[4] Cfr. tra gli altri, a titolo esemplificativo, CINTAS 1950, tav. LVI, 13.

[5] Per la traduzione «tempio» cfr. FÉVRIER 1960-61, pp. 33-36 e *DISO*, pp. 165 s.v. *mqm*; cfr. anche l'antroponimo *mqm* attestato in *ICO Sard.* 24.4, p. 103.

[6] Si ringrazia il dott. Filippo Manconi per l'indicazione.

Nello strato 5/6 (II-I sec. a.C.) è stata recuperata una parete di ceramica a vernice nera con inciso un segno che potrebbe essere interpretato come la lettera punica *samek* (tav. 4 B). Dallo strato 4 proviene un frammento di piede in terracotta (tav. 5 A), le cui dita sono sommariamente indicate da linee incise a crudo. Dallo strato 5 databile al periodo romano (fine I sec. a.C.) proviene un serpente fittile frammentario (tav. 5 B). Dallo strato 6 (fine II a.C.), un frammento di matrice fittile di chiaro ambito culturale punico[7]. Lo strato H (fine I-inizio II sec. d.C.) ha restituito, tra l'altro, una placchetta fittile in cui pare rappresentata, a rilievo, una testa di animale provvisto di corna (tav. 6). La testa è circondata da quadrati concentrici.

Dagli strati 1 e 2, che si presentavano sconvolti, provengono una piccola gamba fittile[8] (tav. 7 A) e un piede che sembra indossi dei calzari (tav. 7 B).

Lo strato più interessante è però il n. 8, che presenta un deposito che va dalla seconda metà del IV sec. a.C. al I sec. a.C. In questo contesto sono stati recuperati un bollo anforico greco (tav. 8 A), uno punico, purtroppo illeggibile (tav. 8 B), un'altra gamba fittile frammentaria (tav. 9 A), di fattura più accurata della precedente ed un frammento di figurina fittile panneggiata (tav. 9 B). Inoltre, è stato ritrovato un frammento di laminetta bronzea (tav. 10 A) che può esser interpretato come il rivestimento di una scatoletta o di un piccolo contenitore di materia deperibile. Infine, dallo strato 14, databile com l'8, proviene una spilla bronzea, con una delle estremità che sembra foggiata a mo' di testa di serpente (tav. 10 B).

[7] Cfr. A. Sanciu, *Matrici fittili di cultura punica da Olbia*, «Studi di Egittologia e Antichità Puniche», in stampa.

[8] Cfr. gli oggetti simili da S. Andrea Frius pubblicati in Moscati 1981. Da notare che gli oggetti da S. Andrea Frius non presentano il foro di sospensione.

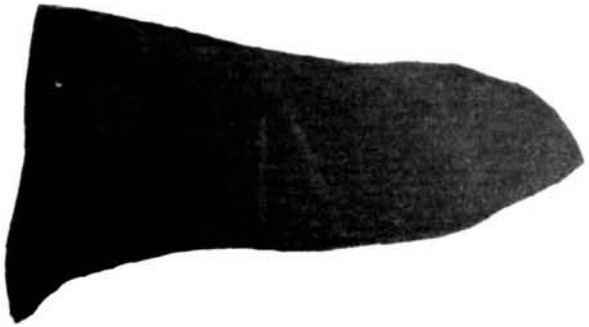


A: strato 16.



B: strato 19.

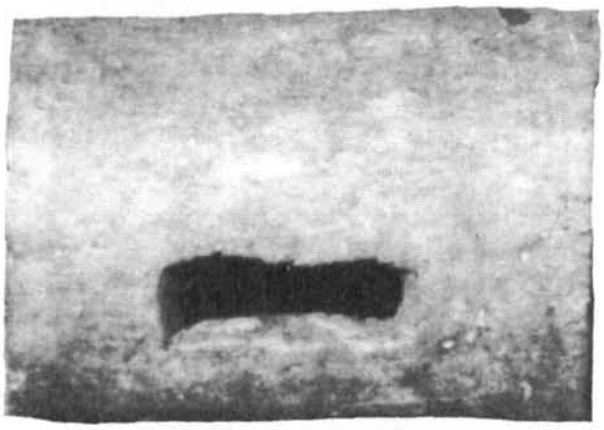
Tavola II



A: strato 18. Lettera *gimel*.



C: strato 18. Graffito punico.



A: strato 18. Osso lavorato.



B: strato 18. Tubo porta-rotoli.



A: strato 18. Testina di tipo negroide.



B: strato 5/6.



A: strato 4

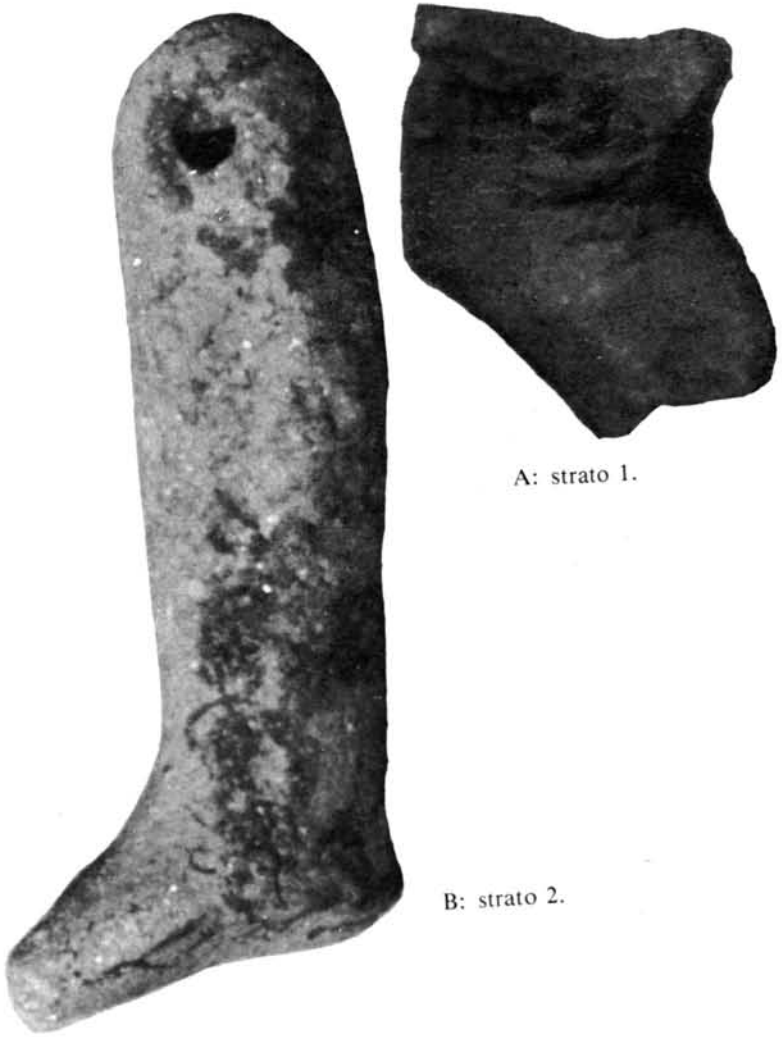


B: strato 5.

Tavola VI



A: strato H.



A: strato 1.

B: strato 2.

Tavola VIII



A: strato 8. Bollo anforico greco.



B: strato 8. Bollo anforico punico.



A: strato 8. Gamba fittile.



B: strato 8. Figurina fittile panneggiata.

Tavola X



A: strato 8. Frammento di lamina bronzea.



B: strato 8. Spilla bronzea.

ABBREVIAZIONI

CINTAS 1950: P. CINTAS, *Céramique punique*, Paris 1950.

DISO: C.-J. JEAN - G. FÉVRIER, *Paralipomena punica. VIII. Le mot mâqôm en phenicien-punique*, «Cahiers de Byrsa» 9, 1960-61, pp. 33-36.

FÉVRIER 1960-61: J.-G. FÉVRIER, *Paralipomena punica. VIII. Le mot mâgôm en phénicien-punique,* «Cahiers de Byrsa» 9, 1960-61, pp. 33-36.

ICO: M.G. GUZZO AMADASI, *Le iscrizioni fenicie e puniche delle colonie in Occidente* (SSem. 28), Roma 1967.

MOSCATI 1981: S. MOSCATI, *Iocalia Punica*.

SANCIU 1985: A. SANCIU, *Olbia (Sassari). Corso Umberto. Scavo in area urbana*, «NBAS», 2 1985, pp. 287-288.

Filippo Manconi

Olbia. Un'area sacra sotto Corso Umberto n. 138: i resti faunistici.

Il materiale faunistico è costituito da 310 frammenti di ossa che interessano l'attività umana nei differenti momenti di frequentazione dal IV secolo a.C. all'inizio del II d.C. Nonostante si sia trattato di uno scavo d'urgenza, non integrale, con tutti i limiti che un intervento di questo tipo comporta, il materiale offre una discreta campionatura.

Lo stato di conservazione delle ossa era nel complesso buono. Sono stati determinati 272 frammenti, il 73,8% a livello di specie e il rimanente 13,8%, rappresentato da coste e vertebre, è stato raggruppato in due categorie basate sulle dimensioni che forniscono indicazioni orientative delle specie a cui appartengono.

La stratigrafia dello scavo ha messo in luce 3 differenti fasi: una punica dal IV secolo a.C. alla prima metà del III a.C., una di transizione dal III al II a.C., una romana dalla fine del III a.C. all'inizio del II d.C.. Si segnalano inoltre una serie di strati, i numeri 8, 15, 17 e 20, che per comodità chiameremo di 'continuità', dal IV al I secolo a.C., che pare rappresentino una fase di accumulo continuo e costante per tutto il periodo su indicato. La stratigrafia presente ha indotto ad interpretare i resti ossei in maniera distinta per ogni momento cronologico.

La tabella 1 (fig. 1) fornisce il numero dei resti ossei (NR) per specie, articolati per ogni periodo; accanto figura il numero minimo di individui (NMI). Questo metodo tende a sopravvalutare le specie più rare a scapito di quelle comuni e non tiene conto del fatto che le differenti parti scheletriche, di specie diverse, sono sottoposte ad una alterazione differenziata. Esso non esprime il numero reale degli individui presenti, ma consente una valutazione standard utile nei confronti dei reperti faunistici provenienti da contesti diversi.

Gli ovicaprini, il bue, il maiale, il cervo e il cavallo sono presenti in ogni periodo anche se in rapporto differente nelle diverse fasi. Nel complesso gli ovicaprini rappresentano il gruppo prevalente sia nel numero di resti che nel NMI seguito dai bovini e dai suini; a questi fanno seguito il cervo e il cavallo, presenti nella stessa quantità. Sono state riscontrate 2 ossa di *Gallus sp.* (pollo), uno nello strato romano e uno nello strato n. 8 di lento accumulo tra il IV e il I secolo a.C.; quest'ultimo ha dato

Tab. 1 - Calcolo del Numero Minimo di Individui.

	totale		romano			transizione			punico			continuità		
	NR	% NR	NR	% NR	NMI	NR	% NR	NMI	NR	% NR	NMI	NR	% NR	NMI
Bue	51	16.40	24	7.74	4	8	2.58	1	6	1.93	1	13	4.19	1
Capra/Pecora	70	22.50	24	7.74	3	7	2.25	1	6	1.93	1	33	10.60	4
Capra	7	2.25	3	0.96	2	3	0.96	1	0	0	0	1	0.32	1
Pecora	10	3.22	0	0	0	2	0.64	1	1	0.32	1	7	2.25	4
Maiale	51	16.40	28	9.03	2	7	2.25	1	1	0.32	1	15	4.83	4
Cervo	18	5.80	10	3.22	2	3	0.96	1	2	0.64	1	3	0.96	1
Cavallo	18	5.80	12	3.87	1	3	0.96	1	2	0.64	1	1	0.32	1
Gallus sp.	2	0.64	1	0.32	1	0	0	0	0	0	0	1	0.32	1
Cane	1	0.32	0	0	0	0	0	0	0	0	0	1	0.32	1
Homo	1	0.32	1	0.32	1	0	0	0	0	0	0	0	0	0
	229	73.80												
coste/vertebre														
grande	21	6.77	9	3.29		4	1.29		0	0		8	2.58	
media	22	7.09	11	4.02		5	1.61		3	0.96		3	0.96	
	43	13.80												

NMI = numero minimo d'individui NR = numero resti

anche un osso di cane. È attestata la presenza indiretta di piccoli roditori (topi?) dalle tracce di rosicchiatura presenti su alcuni frammenti.

In uno strato ascritto al periodo romano è stata rinvenuta la diafisi di un omero umano appartenuta ad un individuo adulto; questa presenza è interessante quanto problematica e solo lo studio complessivo dello scavo potrebbe, forse, fornire elementi chiarificatori.

È stata riscontrata una discreta quantità di specie selvatiche rappresentate da *Sus scrofa* L. (cinghiale), *Cervus elaphus* L. (cervo) e *Ovis musimon* Pallas (muflone)[1]. La discriminazione delle specie selvatiche da quelle domestiche si è basata su pochi elementi diagnostici dato che il campione era insufficiente ad un appropriato confronto delle misure.

Fatta eccezione per il cavallo e per il coxale di cane, che non presentano segni di macellazione e sui quali è lecito porre il dubbio sul valore alimentare, il tibiotarso di *Gallus sp.* presenta segni di disarticolazione, tutte le altre specie: bue, capra/pecora, maiale e cervo, presentano evidenti e numerosi segni lasciati da pesanti e affilati utensili impiegati nella partizione dei differenti elementi scheletrici (tav. 1a, 1b).

Sono state raggruppate (Barker 1982), tabella 2 (fig. 2), le differenti parti della carcassa in 4 categorie con diverso valore alimentare: nella I sono presenti i tagli di prima scelta (scapola, omero, pelvi e femore); nella seconda quelli di seconda scelta (radio, ulna e tibia); nella III, con valore alimentare variabile a seconda della specie, la zona craniale; nella IV, considerata come scarto, sono presenti le ossa delle estremità (falangi, metapodiali, carpali, tarsali, calcaneo e astragalo). Le coste presentano segni di macellazione così come le vertebre; queste ultime, che spesso si presentano sezionate sagittalmente, fanno presupporre che l'animale venisse macellato dividendolo in 2 mezzene. In generale si osserva che tutte le categorie presentano una distribuzione alquanto omogenea se si eccettua il fatto che le ossa di bue nella III categoria risultano essere poco rappresentate. Di contro si osserva una elevata quantità di ossa di maiale e di *Ovis/Capra* in questa categoria costituita da denti e cavicchie ossee per il soli ovicaprini. Ciò induce a pensare ad uno scarso utilizzo delle parti del cranio dei bovini.

La presenza, non trascurabile, di ossa di bue, ovicaprini, maiale e cervo appartenenti alla IV categoria, ritenuta lo scarto in seguito alla ri-

[1] La determinazione di alcuni resti ossei appartenenti al cervo e la muflone è stata possibile grazie ai confronti degli scheletri di animali attuali effettuati presso il Museo Forestale di Settefratelli, per il cervo, e presso l'Istituto di Anatomia comparata degli animali domestici della Facoltà di Veterinaria dell'Università di Sassari, per il muflone, che qui voglio ringraziare rispettivamente nelle persone del Dott. E. Beccu e del Dott. V. Farina. Si ringrazia inoltre la Dott.ssa O. Fonzo per la cortesia e la disponibilità offerta.

Tab. 2 - Suddivisione e quantificazione delle carcasse in base al valore alimentare.

	I categoria					II categoria			
	scapol	omero	pelvi	femor	tot	radio	ulna	tibia	tot
punico									
Bos	1	2	0	0	3	1	0	0	1
Ovis/Capra	1	2	0	0	3	0	0	0	0
Cervus	0	0	0	1	1	0	0	1	1
Sus	0	0	0	0	0	0	0	0	0
Equus	0	0	0	0	0	1	0	0	1
transizione									
Bos	1	0	1	0	2	1	1	0	2
Ovis/Capra	0	0	1	1	2	0	0	3	3
Cervus	0	0	0	0	0	1	0	1	2
Sus	0	1	0	0	1	1	0	0	1
Equus	0	1	0	0	1	0	0	0	0
continuità									
Bos	0	2	1	0	3	1	1	2	4
Ovis/Capra	0	2	3	1	6	2	0	1	3
Cervus	0	0	0	2	2	0	0	0	0
Sus	6	0	0	1	7	0	1	0	1
Equus	0	0	0	0	0	0	0	0	0
romano									
Bos	2	3	0	0	5	6	0	5	11
Ovis/Capra	0	2	0	2	4	1	0	2	3
Cervus	1	0	3	0	4	1	1	2	4
Sus	1	0	0	0	1	0	2	0	2
Equus	0	0	0	0	0	0	0	0	0

III categoria						IV categoria							
corn	cran	masc	mand	denti	tot	metac	metat	calca	astra	tarca	falan	altre	tot
0	0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	1	2
0	0	0	1	0	1	1	0	0	2	0	0	0	3
0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	1	1	0	0	0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	1	1	0	0	0	0	0	0	0	0
0	0	0	1	1	2	0	0	0	1	0	1	0	2
3	2	0	1	1	7	0	0	0	0	0	0	0	0
1	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	0	0	0
0	0	0	2	2	4	0	1	0	0	0	0	0	1
0	0	0	0	1	1	0	0	0	0	0	1	0	1
0	0	0	0	0	0	0	0	1	1	1	2	1	6
4	4	0	5	16	29	0	1	1	0	0	0	1	3
0	0	0	0	0	0	0	1	0	0	0	0	0	1
0	1	0	1	3	5	1	0	1	0	0	0	0	2
0	0	0	0	1	1	0	0	0	0	0	0	0	0
0	0	0	0	0	0	2	2	0	0	1	2	1	8
2	0	0	4	12	18	0	0	1	0	0	1	0	2
1	0	0	0	0	1	0	0	1	0	0	0	0	1
0	0	1	3	18	22	1	0	2	0	0	0	0	3
0	0	0	0	12	12	0	0	0	0	0	0	0	0

mozione delle pelli dalle carcasse, induce a supporre che gli animali venissero macellati in posto. Ciò ha notevoli implicazioni sullo studio complessivo.

I frammenti ossei combusti o con tracce di combustione rappresentano solo il 6,45% (20 frammenti), è inoltre da sottolineare l'assenza completa di animali affetti da anomalie o patologie di qualsiasi genere.

L'insufficienza del materiale a disposizione non ha consentito, sfortunatamente, di calcolare le dimensioni per tutte le specie principali. È stato possibile effettuare una stima basata su due astragali di Ovis/Capra e 1 metatarso III di maiale (Teichert 1969; Von den Driesch-Boessneck 1974)[2]. L'esiguità del campione non garantisce una attendibile valutazione sulla struttura delle popolazioni delle specie considerate. I valori ottenuti fanno pensare che gli ovicaprini avessero dimensioni inferiori non solo in rapporto a quelli attuali ma anche in relazione a quelle presenti, per esempio, nei periodi V e VI della villa di Settefinestre (A.C. King et al. 1985) più o meno coeva all'area in oggetto; per contro i suini

[2] Le misure sono state effettuate seguendo le norme di A. Von den Driesch 1976.
Ovis/Capra astragalo 1 GLl 2.7; GLm 2.6; Dl 1.5; Bd 1.8
astragalo 2 GLl 3.1; GLm 2.7; Dl 1.8; Dm 1.7; Bd 2.0
Sus metatarso III GL 7.7; LeP 7.4; Bp 1.6; B 1.2; Bd 1.6

presentano dimensioni molto simili. Gli ovini presenti appartenevano, probabilmente, a razze poco selezionate provviste di robuste cavicchie ossee che si affiancavano alla specie selvatica, il muflone, presente con almeno 2 individui.

Articolata nei diversi momenti cronologici, la tabella 3 (fig. 3) mostra, per le specie principali, la quantità di ossa maggiore o minore di una determianata età. I dati riguardanti l'età di abbattimento degli animali sono da considerare come valori relativi e non come l'età effettiva dell'animale. La determinazione dell'età è basata sulla fusione dell'epifisi e l'eruzione dentaria (Silver 1969). Dall'analisi risulta che i maiali presenti furono abbattuti ad un'età compresa tra 1 e 2,5 anni, gli ovicaprini ad un'età, prevalentemente, superiore ai 3 anni, i bovini ad un'età superiore di 2 anni. Nel complesso si denota l'assenza di animali molto giovani ed una prevalenza di individui adulti.

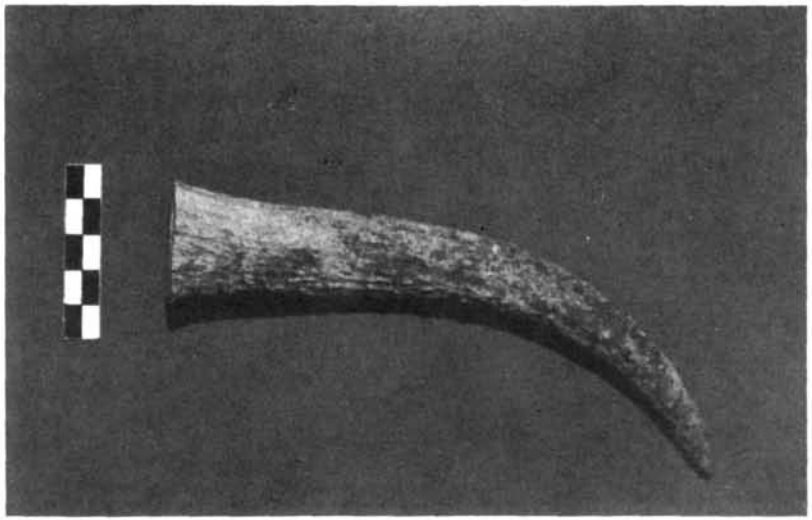
In uno strato romano sono stati rinvenuti 12 denti di cavallo probabilmente appartenenti ad un solo individuo dell'età di circa 10 anni.

I due frammenti di palco di cervo denotano la presenza di due individui adulti, come del resto le cavicchie di muflone e gli incisivi di cinghiale.

È da sottolineare la presenza di 4 cavicchie di capra e 5 di *Ovis*; in

Tab. 3 - Le età sono espresse in anni.

	romano		transizione		punico		continuità	
	>	<	>	<	>	<	>	<
età Ovis/Capra								
1			1				1	
2	1							
3								
4		3	1				1	1
età Bos								
1								
2	6		1				1	
3	1	1						
4		2	1		1		1	
età Sus								
1	4				1		2	
2	6		1					
3	3	3	1				2	
4	1			1			1	

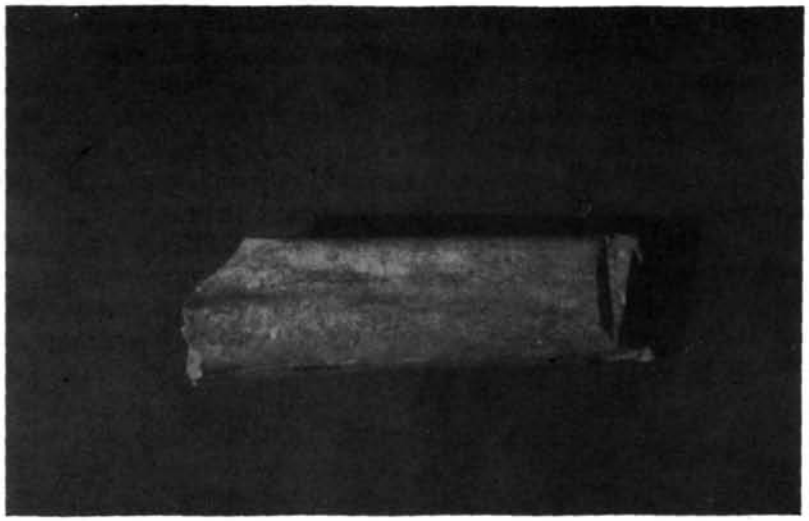


A: residuo diafisi metacarpo *Bos taurus* L. con evidenti segni di macellazione.

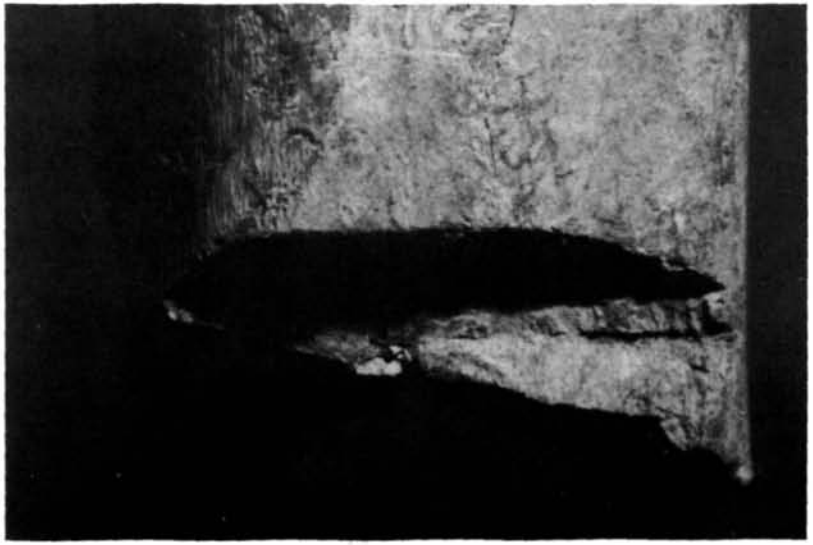


B: particolare.

Tavola II



A: estremità apicale palco di *Cervus elaphus* L.



B: particolare.

queste ultime in particolare è evidente l'intenzionalità dell'asportazione, oltre che della cavicchia dall'osso frontale, anche del recupero dell'astuccio corneo che naturalmente la riveste, per un possibile utilizzo. È stata rinvenuta anche l'estremità apicale di un palco di cervo che è stata recisa utilizzando un seghetto i cui segni sono evidenti (tav. 2a, 2b). Di contro è da sottolineare l'assenza completa di cavicchie ossee bovine.

Trattandosi di un'area in cui si ipotizza un uso sacrale è verosimile che sia la scelta delle vittime che la partizione delle stesse fosse fatta sulla base di condizionamenti rituali al momento non esattamente definibili data anche la scarsità di situazioni di confronto. È auspicabile che la prosecuzione dello studio dei reperti archeologici chiarisca ulteriormente gli aspetti riguardanti il rito, per una lettura complessiva dei materiali.

Bibliografia

G.W. BARKER, *The Animal Bones*, in WHITEHOUSE D., BARKER G.W., REESE D., (Eds.) *The Schola Praeconum* I, in «PBRS» 50, pp. 81-101, 1982.

R. BARONE, *Anatomia comparata dei mammiferi domestici*, Vol. I, Edagricole, 1980.

L.R. BINFORD, *Bones: Ancient Men and Modern Myths*, Academic Press, 1981.

J. BOESSNECK, *Osteological Differences Between Sheep (Ovis aries L.) and Goat (Capra hircus L.)*, in BROTHWELL D. e HIGGS E.S. (Eds.) *Sciences in archaeology*, Thames and Hudson, London, 1969.

R.E. CHAPLIN, *The Study of Animal Bones from Archaeological Sites*. Seminar press, London - New York, 1971.

A.C. KING, P.A. RHODES, K. RIELLEY, K.D. THOMAS, *I resti animali*, in *Sette-finestre. Una villa schiavistica nell'Etruria romana*, RICCI A. (Ed.), Edizioni Panini, Modena, 1985.

S. PAYNE, *Tooth Eruption and Epiphisial Fusion in Pigs and Wild Boar*, in *Ageing and Sexing Animal Bones from Archaeological Sites*, WILSON B., GRIGSON C. and PAYNE S. (Eds.), BAR series 109, 1982.

W. PRUMMEL, H.J. FRISCH, *A Guide for Distinction of Species, Sex and Body Side in Bones of Sheep and Goat*, «Journal of archaeological science», 13, pp. 567-577, 1986.

E. SCHMID, *Atlas of Animal Bones. Knochenatlas für Prähistoriker, Archäologen und Quartarbiologen*, Amsterdam, London & New York, 1972.

I.A. SILVER, *The Ageing of Domestic Animals*, in *Science in Archaeology*, BROTHWEEL D., HIGGS E. (Eds.), pp. 250-268, Thames and Hudson, London, 1969.

M. TEICHERT, *Osteometrische Untersuchungen zur Berechnung der Widerristhohe bei vor-und fruhgeschichtlichen Schweinen*, in «Kuhn-Archiv», 83, p. 237, 1969.

A. VON DEN DRIESCH, J. BOESSNECK, *Kritische Anmerkungen zur Widerristhohenberechnung aus Langenmassen vor-und frühgeschichtlicher Tierknochen*, in «Saugetierkung Mitteilungen», 22, p. 325, 1974.

A. VON DEN DRIESCH, *A Guide to the Measurement of Animal Bones from Archaeological Sites*, «Peabody Museum Bulletin», I, Harvard University, 1976.

Alessandro Campus - Filippo Manconi

Olbia. Un'area sacra sotto Corso Umberto n. 138
Addendum

Va, in prima battuta, sottolineata la presenza di materiali che, solitamente, sono presenti in contesti funerarî, quali, per esempio, i due tubi porta-rotoli. A questo tipo di materiali vanno aggiunti quelli caratteristici di aree templari, quali il frammento con figura umana, il serpente e, chiaramente, l'iscrizione con l'indicazione [?] *mqm*.

In base ai dati archeologici e faunistici su esposti, si può supporre che la divinità cui l'area era dedicata fosse legata, in qualche modo, alla sfera dell'aldilà. Inoltre, questi dati sembrano condurre verso il mondo della caccia, riconnettendo ipoteticamente a questa sfera la discreta quantità di animali selvatici su citati. A questo proposito, assumono particolare rilevanza il frammento di vaso zoomorfo (rappresentante forse un cinghiale) e la placchetta fittile con un animale cornuto. Per quest'ultimo pezzo si può pensare all'offerta dell'immagine dell'animale al posto dell'animale vero e proprio. La presenza di una struttura muraria con decorazione architettonica (v. *supra*) e l'assenza quasi totale di tegole ed embrici fà supporre che si tratti di un'area sacra a cielo aperto destinata, forse, anche alla macellazione degli animali, come suggerisce l'analisi faunistica. Si sottolinea, infine, in linea con il tema del convegno, la presenza di materiali di cultura punica in strati romani, quali, ad esempio, il frammento di ceramica a vernice nera con graffitta la lettera *samek* dallo strato 5/6 e la matrice dallo strato 6. Va riscontrato, inoltre, il carattere di continuità di culto tra il periodo punico e quello romano, testimoniato anche dall'accumulo degli strati 8, 15, 17 e 20.

Infine, può esser utile il confronto del materiale faunistico qui trattato con le iscrizioni sacrificali puniche, per il quale si rimanda ad altra sede.

Marcello Madau

Cultura punica fra città e campagna nella provincia di Sassari

Il tema delle persistenze è l'osservatorio principale di questo congresso, e il problema delle persistenze puniche nei territori della Sardegna si impone per la ricchezza della documentazione ed i problemi ad essa collegati.

Dire *territori* — e non *territorio* — della Sardegna non è senza significato: se da un lato la politica cartaginese di utilizzo, selezione e sviluppo delle risorse produttive isolane si muove in ragione di una scelta centralizzata, è altrettanto vero che la sua piena comprensione passa attraverso un'ulteriore precisazione dei diversi livelli d'impegno territoriale, determinati e dalla pluralità e differenza dei centri urbani disseminati nell'isola, e dalla diversità delle sub-regioni della Sardegna, per configurazione orografica, caratteristiche geografiche, potenzialità e valenze produttive (scenari in questo caso già sostanzialmente delineati dalle precedenti occupazioni preistoriche e protostoriche).

La comprensione, quindi, di questi quadri culturali e territoriali costituisce premessa necessaria alla lettura — laddove essi siano sufficientemente chiari — del fenomeno delle persistenze; nello stesso tempo, le caratteristiche di queste possono costituire spia di processi di punicizzazione delle aree di provenienza delle stesse.

Se disponiamo di un quadro già delineato — almeno nelle sue linee più generali — per i territori centro-meridionali e meridionali dell'isola (si veda il rapporto fra Tharros e le campagne dell'oristanese, oppure quello fra Caralis e il ricco entroterra del Campidano meridionale)[1], molto più scarse appaiono — allo stato attuale delle conoscenze — presenze e frequenze puniche nelle regioni settentrionali dell'isola, sicché resta ancora estremamente vago il quadro dell'impegno e della presenza punica. Molto più scarse, ma non trascurabili: anzi, si ha l'impressione che

[1] E. ACQUARO, *La Sardegna fenicia e punica: fra storia e archeologia*, in «BA», 31-32, 1985, pp. 50-51; G. TORE, *Ricerche fenicio-puniche nel Sinis*, in *Atti del II Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici*, Roma, 9-14 novembre 1987, in corso di stampa; S.F. BONDÌ, *La dominazione cartaginese*, in AA.VV., *Storia dei sardi e della Sardegna — I. Dalle origini alla fine dell'età bizantina*, Milano 1987, p. 190.

la lettura di una scarsa punicizzazione, a un'iniziativa più approfondita e complessiva delle indagini, possa essere soggetta ad un relativo ridimensionamento.

Vediamo ora di discutere alcuni esempi tratti dalle due aree di maggiore concentrazione, rispettivamente nella parte nord-orientale e all'interno di quella nord-occidentale dell'isola.

La più caratteristica delle sub-regioni, vale a dire quella gallurese, vede ad esempio l'esistenza di un centro urbano come Olbia, il territorio attorno al quale manifesta tracce — confermate anche da recenti iniziative di censimento e catalogazione[2] — di materiali punici variamente databili fra il IV ed il II secolo a.C. È evidente in questo caso il rapporto fra la città e l'entroterra, che dispone di buone potenzialità produttive, soprattutto agricole, e la presenza di materiali punici segnalati in siti nuragici[3]. Dal punto di vista delle persistenze, esse sono percepibili nelle necropoli olbiesi di Abba Ona e Juanne Canu[4]. Si possono citare ad esempio, oltre al consueto repertorio di *oinochoai* ad orlo trilobato[5], i cosiddetti boccali[6], per i quali — come del resto la maggior parte del repertorio ceramico delle necropoli olbiensi — è stata dimostrata la matrice africana[7]. Matrice che appare in maniera convincente nelle stesse tipologie tombali, ed in particolare nella chiusura realizzata mediante anfore commerciali da trasporto[8], anch'esse perduranti nella tarda età repubblicana, come mostrano non solo i contesti, ma anche l'impiego, accanto alle anfore puniche[9], di anfore repubblicane[10].

Spostandoci verso occidente, troviamo un limite alla punicizzazione di questa sub-regione nella cosiddetta Gallura interna, vale a dire il territorio attribuito ai *Corsi*, che, come ricordano le fonti, non fu mai conquistato dai cartaginesi[11]: d'altro canto, possiamo anche interpretare la notizia alla luce della considerazione che questi territori non rientrassero, per la loro asprezza e per la predominante economia pastorale ivi praticabile, nei modelli di sviluppo economico che interessavano i punici.

I rinvenimenti punici, superate le ulteriori regioni montuose di un'altra importante *civitas* indigena a connotazione pastorale, come i Balari[12], riprendono con una certa frequenza, distribuendosi a questo punto fra le aree di Anglona[13] e Monte Acuto[14], Logudoro-Meilogu[15] fino ai limiti della Planargia[16], Sassarese[17], Nurra[18]. Vediamo quindi, per

[2] I dati, ancora inediti, provengono dalle ricerche svolte dalla Soprintendenza Archeologica per le provincie di Sassari e Nuoro e dalle ricognizioni effettuate nel corso del progetto SITAG («Giacimenti culturali») di catalogazione dei beni archeologici della Gallura.

[3] F. BARRECA, *La civiltà fenicio-punica in Sardegna*, Sassari 1986, p. 306; F. LO SCHIAVO, *Olbia (Sassari), Loc. «Sa Testa»* in AA.VV., *I Sardi*, p. 282. Vedi anche nota 2.

[4] D. LEVI, *Le necropoli puniche di Olbia*, in «SS», IX, 1949.

[5] *Ibid.*, p. 22; p. 39 fig. 3: a-e.

[6] *Ibid.*, p. 22; p. 41 fig. 6; fig. 7: d.

[7] E. ACQUARO, *Tharros-XI: La campagna del 1984*, pp. 16-25, figg. 2-4.

[8] Per attestazioni di questa tipologia tombale vedi da ultimo, negli Atti di questo congresso, E. ACQUARO, *L'eredità di Cartagine: tra archeologia e storia.*

[9] D. LEVI cit. e nota 4, p. 20; p. 37 fig. 2: a; f.

[10] *Ibid.*, p. 20; p. 37 fig. 2: b,c,d,e,g.

[11] PAUSANIA, X, 17, 8 sgg.

[12] PLINIO, III, 7, 85; PAUSANIA, X, 17, 9; STRABONE, V, 27; P. MELONI, *La Sardegna romana*, Sassari 1980, pp. 70-1.

[13] *Laerru*: monete (da ultimo F. BARRECA cit. a nota 3, p. 301); *Martis*: ceramica attica a vernice nera (*StE*, 1978, p. 589); *Perfugas*: Tempio a pozzo nuragico di Predio Canopoli: ceramica punica e campanello bronzeo (F. BARRECA ct. p. 309); *Perfugas*: anfore commerciali da trasporto Manà B-3, C-1 e C-2, ceramica a vernice nera di produzione centro-italica e magno-greca di IV e III secolo a.C. (R. D'ORIANO, *Ceramica ispanica di età ellenistica in Sardegna*, «NBAS», 1, 1984, p. 246); *Tergu*: monete (notizia cortesia dott. F. Guido).

[14] *Ozieri*: ripostigli monetali e ceramiche (punica ed attica) da località diverse (L. DETTORI CAMPUS, *La sezione storica del Museo* — F. GUIDO, *Le monete*, in AA.VV., *L'Antiquarium Arborense e i civici musei archeologici della Sardegna*, Sassari 1988, pp. 78-9; pp. 86-9).

[15] *Bonorva*, fortezza di S. Simeone; monete puniche (F. BARRECA cit. p. 281); *Bonnanaro*, c/o nuraghe Malis: ceramiche e monete (F. BARRECA cit. p. 281); *Borutta*, c/o cattedrale di S. Pietro di Sorres: monete — F. BARRECA cit. p. 282; *Cheremule*: monete (F. BARRECA cit. p. 293); *Florinas*: monete (F. BARRECA cit. p. 296); *Giave*: monete (notizia cortesia dott. F. Guido); *Ittireddu*: anfora etrusca, ceramica punica e ceramica attica a figure nere (presumibile circuito commerciale cartaginese) — F. GALLI, *Archeologia del territorio: il comune di Ittireddu (Sassari)*, pp. 54-7, tavv. XLVIII-XLIX; *Mara*: monete (notizia cortesia dott. F. Guido); *Monteleone Roccadoria*: centro abitato punico (M. MADAU, *Centri di cultura punica all'interno della Sardegna settentrionale: Sa Tanca 'e sa Mura (Monteleone Roccadoria-Sassari)*, in *Atti del II Congresso Internazionale di Studi Fenici e Punici*, Roma, 9-14 novembre 1987, in corso di stampa); *Mores*; necropoli, bronzi e monete (F. BARRECA cit, p. 308); *Padria*, fortificazioni, necropoli e santuario (F. BARRECA cit. p. 308); *Ploaghe*: monete (F. BARRECA cit. p. 309); *Pozzomaggiore*: ripostiglio monetale (F. BARRECA cit. p. 309); *Torralba*, nuraghe S. Antine: ceramica a fasce cromatiche e anfore commerciali da trasporto (M. MADAU, *Materiali fittili di età fenicio-punica dal nuraghe S. Antine di Torralba*, in AA.VV., *Il nuraghe S. Antine nel Logudoro-Meilogu*, a cura di Alberto Moravetti, Sassari 1988, pp. 213-71).

[16] *Bosa* monete, scarabeo in cornalina ed amuleto egittizzante (F. BARRECA cit. p. 282); dragaggio fiume Temo: ceramica decorata a fasce, orli di anfore commerciali da trasporto di tipo Maná B-3 (M. MADAU, *Storia e archeologia di Tinnura, paese della Planargia*, Sassari 1986, p. 19); *Sagama*: tombe con monete (F. BARRECA cit. p. 312); *Tinnura*, S. Giorgio: orli di anfore Manà D-1 e «greco-italica» di tipo antico; bacini a decorazione impressa (M. MADAU, *Storia* cit., pp. 46-48, tav. V-fig. 2; per la «greco-italica» vedi, nello stesso testo, G. MANCA DI MORES, *Nota sulle anfore vinarie da trasporto da Tinnura*, p. 49, tav. VI, 1).

[17] *Ossi*, nuraghe Sa Mandra 'e sa Giua: ceramica punica dipinta (scavi M.L. Ferrarese Ceruti); *Sassari* località Caniga: monete (E. COSTA, *Sassari - I*, Sassari 1939, p. 2); (L. FORTELEONI, *Le emissioni monetali della Sardegna punica*, Sassari 1961, p. 13 nota 4); Sorso, Monte Cau: ceramiche puniche, attiche a vernice nera e a figure rosse, scarabeo in diaspro verde, monete (F. BARRECA cit. p. 321); *Tissi*: monete (notizia cortesia dott. F. Guido).

[18] *Alghero*, nuraghe Palmavera: brocchetta di tipo punico (A. TARAMELLI, *Il nura-*

l'area nord-occidentale, un particolare addensamento di testimonianze nelle fasce agricole e di penetrazione fluviale dei territori a nord-est della Planargia, spingendosi fino alle pianure di Chilivani ed Ozieri ed al Sassarese. Esaminiamone alcune.

Abbiamo tre siti di fondazione e cultura punica: Sa Tanca 'e sa Mura, presso Monteleone Roccadoria, Padria e S. Simeone di Bonorva. Oltre a rinvenimenti vari di tipo monetale e ceramico, presenti anche in insediamenti di tradizione nuragica, sono a nostra disposizione dati di persistenza che ora possono leggersi come ulteriori e successive conferme di una profonda punicizzazione della zona: anche a voler accantonare il problema della tipologia delle sepolture in ziro di fine II-inizi I, particolarmente note — ma non solo — nel territorio di Florinas[19] e attribuite dal Maetzke a matrice culturale punica — matrice peraltro presente in alcune classi ceramiche[20], si pensi alla interessante sepoltura ad inumazione a suo tempo scavata dal Maetzke presso Cossoine[21], una tomba a fossa con rivestimento litico che aveva come corredo un'anforetta punica a fasce cromatiche e una coppetta di tipo Sardo E del Morel, databile alla seconda metà del II secolo a.C.

A Sa Tanca 'e sa Mura di Monteleone Roccadoria, abitato rurale di cultura punica fondato nel IV secolo a.C., peraltro, la fase romana di II secolo a.C. mostra un aspetto chiaramente punico, con classi ceramiche di tipo nord-africano come i *dolia* ad impressioni digitali, anfore commerciali da trasporto, casseruole a risalto interno, alcune delle quali riconducibili alla forma Hayes 191[22], alle quali si affiancano materiali tardo-repubblicani. Importante l'attestazione di lettere graffite puniche su ceramiche a vernice nera di metà II a.C.

ghe Palmavera presso Alghero: «MonAl», 1909, col. 297); *Olmedo*, pozzo nuragico di Bonassài: «abbondante ceramica punico-romana» («RSP», 1966, p. 346); *Porto Torres*; ceramiche, stele e materiali di diversa epoca (età arcaica, classica ed ellenistica: di dubbia provenienza) (F. BARRECA cit. p. 309).

[19] G. MAETZKE, *Florinas (Sassari). — Necropoli a enkytrismos in località Cantaru Ena*, in «NS», 1964, pp. 280-302, che interpreta questo tipo di sepoltura come persistenza locale di cultura punica.

[20] Vedi ad esempio la *pilgrim flask* a p. 296, fig. 26, e le anforette a p. 299, figg. 30. Cfr. anche l'anforetta da Ottava (pp. 305-7: figg. 35; 37:11) e la brocca da Uri (p. 300 fig. 31: B 3; p. 310 fig. 40: 8526).

[21] G. MAETZKE, *Cossoine (Sassari). — Tomba ad inumazione in località Donnigazza* in «NS», 1964, pp. 321-3.

[22] G. MANCA DI MORES, *Osservazioni sulla ceramica da cucina da Monteleone Roccadoria (Sassari)*, in «RStudFen», 16, 1988, pp. 65-72.

Particolare è il caso della Planargia, che trasmette testimonianze puniche di vario tipo nel suo territorio, da ricollegarsi presumibilmente al centro di Bosa (le cui tracce sono, purtroppo, ancora scarse), dal quale parte un'importante linea di penetrazione territoriale come quella del fiume Temo, lungo la quale si dispongono Padria e Monteleone, e risalendo, Bonorva e le pianure del Meilogu-Logudoro.

Avviandoci a chiudere, non senza ricordare i rinvenimenti della Nurra e del sassarese — con l'ipotesi di almeno uno o più centri punici da localizzarsi nei territori di Alghero e Turris Libisonis — possiamo sovrapporre ai dati così sommariamente indicati la distribuzione di una classe come quella dei *thymiateria* figurati[23], che attestano la diffusione del culto di Demetra e Kore, e sono spia di un patrimonio religioso di età ellenistica, rispondente alla penetrazione della cultura punica in aree di interesse e sviluppo agricolo, con persistenze fino alla tarda età repubblicana.

Da questo quadro emergono comunque alcuni dati che ripropongono — anche per le zone settentrionali dell'isola — il problema della punicizzazione delle zone interne, sostanzialmente il rapporto fra *polis* e *chora*, con il coinvolgimento di alcune importanti realtà indigene, ipotizzabile nel riutilizzo — o nella permanenza di utilizzo — di antichi complessi nuragici.

Mentre nell'area olbiense la situazione pare relativamente chiara e i territori agricoli apparirebbero, in sostanza, funzionali al ruolo ed alle esigenze urbane — da Olbia giunge tra l'altro conferma delle ipotesi già avanzate attorno ad una conquista romana che non avrebbe lasciato, almeno allo stato attuale delle acquisizioni, tracce traumatiche[24] — nella seconda area da noi esaminata sembra di poter intuire una più approfondita penetrazione territoriale, una sorta di colonizzazione interna particolarmente percepibile dal IV secolo a.C. (con la conseguenza di un rapporto complesso e tutto da definire con centri primari ma di peraltro ancora precaria precisazione), penetrazione articolata in abitati fortificati con impianti santuariali, centri agricoli di tipo produttivo, santuari, entro la linea già riconosciuta delle fortificazioni puniche. Ugualmente, una chiave utile di ricerca può essere data dall'esame territoriale delle aree di «confine» tra pianura e montagna, all'interno di un ipotizzabile rapporto di scambio fra produttori delle relative risorse.

[23] Vedi negli atti di questo Convegno, G. MANCA DI MORES, *Terrecotte puniche di età ellenistica a Tharros: rapporti tra Africa e Sardegna*, pp. 519-523.

[24] Vedi negli atti di questo convegno R. D'ORIANO, *Olbia. Ascendenze puniche nell'impianto urbanistico romano*, pp. 487-495.

Quanto osservato indica che l'analisi della punicizzazione non può non condursi per unità territoriali-produttive, necessitando fra l'altro di una lettura preliminare dell'incidenza, all'interno di esse, degli insediamenti di tradizione nuragica, — non tutti — almeno con i dati a nostra disposizione — dello stesso rilievo strategico sia per risorse produttive controllate che per posizione geografica.

Giuseppina Manca Di Mores

Terrecotte puniche di età ellenistica a Tharros: rapporti fra Africa e Sardegna

Tra le numerose attestazioni della piccola plastica in terracotta proveniente dai vari centri punici dell'isola Tharros riveste un ruolo di particolare importanza non solo per la quantità ma anche per la varietà del materiale restituito[1]. In particolare per l'epoca ellenistica sono rappresentati tipi ricollegabili alla tradizione fenicio-punica e alla tradizione greca, che vediamo spesso concorrere alla creazione di varianti e di realizzazioni originali.

Nel vasto panorama è preminente il richiamo all'ambiente siceliota, dal quale tipi e iconografie si diffondono nei centri della Sardegna, in Spagna e soprattutto a Cartagine. Confronti fra le terrecotte tharrensi e quelle cartaginesi evidenziano lo stretto rapporto fra i due centri, sottolineando il già riconosciuto ruolo di Cartagine nell'acquisizione e nella ritrasmissione di motivi sicelioti nel mondo punico[2].

Un ulteriore gruppo di circa 150 terrecotte proveniente dagli scavi effettuati dal Pesce negli anni '60 e attualmente in corso di studio da parte di chi scrive[3] permette di arricchire ulteriormente il patrimonio iconografico e tipologico della coroplastica isolana. Citiamo fra le tante la figura femminile suonatrice di doppio flauto da ricondurre al tipo con *polos* e mantello ricadente sul braccio sinistro[4]; dalla stessa Tharros, da Sulcis e da Santu Teru Monti Luna provengono repliche più corsive e

[1] Si vedano in particolare i contributi della Uberti in E. Acquaro - S. Moscati - M.L. Uberti, *Anecdota Tharrica*, Roma 1975, pp. 17-50 e di S. Moscati in S. Moscati - M.L. Uberti, *Testimonianze fenicio-puniche a Oristano*, Roma 1988, pp. 11-23 e in S. Moscati-M.L. Uberti, *Iocalia punica*, Roma 1987, pp. 9-27.

[2] Si veda A.M. Bisi, *Motivi sicelioti nell'arte punica ellenistica*, in «ACl», XVIII, 1966, pp. 52-53 in particolare su *thymiateria* e arule; Id., *Influenza della coroplastica siceliota sulla produzione punica*, in *SicArch* 3, 1, settembre 1968, pp. 41-4; in generale sul fenomeno riguardo altri classi di materiali si veda J.P. Morel, *La céramique a vernis noir de Carthage-Byrsa: nouvelles données et elements de comparaison*, in Actes Colloque sur la Céramique Antique — Carthage 1980 Dossier-1 «CEDAC», Tunis 1982, pp. 44-5; C. Tronchetti, *I Greci e la Sardegna* in «DArch», 1985, p. 30.

[3] E. Acquaro - G. Manca Di Mores - Lorenza I. - Manfredi - S. Moscati, *Tharros: la collezione Pesce*, Roma 1990; desidero in questa sede ringraziare vivamente il prof. E. Acquaro per avermi offerto l'opportunità di studiare il materiale.

[4] Per i prototipi di V e IV secolo si veda D. Adamesteanu, in «MonAnt», 1956 coll. 636-38 fig. 259.

ottenute da matrici stanche o rilavorate[5]. Statuette analoghe venute alla luce nel corso degli scavi condotti dal Delattre nella necropoli cartaginese dei Rabs si datano fra la fine del IV ed il III secolo a.C.[6].

Un discorso analogo può essere fatto per la statuetta femminile di offerente con braccio sinistro proteso sorreggente una cesta con frutti e con la destra levata nell'atto di scostare il velo. Anche in questo caso il riscontro, stringente, è con un esemplare cartaginese dalla necropoli dei Rabs[7], al quale possiamo accostare la analoga statuetta dalla Cueva d'Es Quiram di Ibiza[8]. Le notevoli somiglianze fra i tre pezzi fanno pensare all'uso di matrici assai simili con l'aggiunta o la modifica di dettagli. Il tipo è attestato ad Agrigento già in epoca tardo-arcaica[9].

Presenti nel mondo punico sin dal VI secolo a.C. e riprodotte nel tempo, spesso con una resa piuttosto corsiva, le figurine femminile cruciformi sono attestate a Tharros da positivi e da matrici[10]. Si noti, oltre alla particolarità delle braccia tronche, l'accenno delle pieghe della veste e la presenza della cintura, riscontrabili nei più accurati esemplari delle necropoli cartaginesi[11].

Il tipo che certamente ebbe maggiore diffusione nel mondo punico è quello del *thymiaterion* a testa femminile sormontato da un *kalathos*, spesso decorato con spighe, uccelli e elementi vegetali. Tharros ne ha restituito una notevole quantità[12]: anche per questo aspetto troviamo consonanze con la metropoli africana. Gli esemplari di migliore fattura presentano ancora un ovale proporzionato, con i capelli divisi in due bande ai lati del volto da una scriminatura centrale, mentre nella maggior parte dei casi la standardizzazione va a scapito dell'originario equilibrio formale[13]. La veste, chiusa alla base del collo da una borchia circolare o ripresa sulle spalle e ricadente con scollo a V, è spesso resa in maniera schematica, con il panneggio indicato da semplici linee. Il velo, impostato al di sotto del *kalathos*, si allarga ai lati del volto — in alcuni esemplari in maniera stilizzata, formando due alette — prima di ricadere sulle spalle[14]. I numerosi esempi tharrensi trovano confronti con esemplari cartaginesi di IV-III secolo e in particolare nella serie proveniente dalla favissa del santuario di Demetra, datata al II secolo a.C.[15].

Per queste ultime due classi, *thymiateria* e figurine cruciformi, è interessante seguire, allo stato attuale della documentazione nota, la diffusione nell'isola, che copre, in particolare per i *thymiateria*, un vasto territorio: oltre alla presenza ben attestata in diversi siti dell'oristanese (dalla stipe dell'area sacra di Cuccuru Is Arrius[16] a Riola Sardo[17] e a Narbolia[18] fino al santuario del nuraghe Lugherras di Paulilatino[19] e al tempio a pozzo di Santa Cristina)[20] la diffusione dei *thymiateria* si spinge all'interno della provincia di Sassari nei centri di Romana[21], Padria[22] e Torralba[23] fino all'estremo nord dell'isola a Sorso[24] e Olbia[25]. Si regi-

[5] S. Moscati - M.L. Uberti, *Testimonianze fenicio-puniche ad Oristano*, cit., p. 17 tav. IV nn. 27-17 (Tharros); A.M. Costa, *Santu Teru-Monte Luna (Campagne di scavo 1977-79)* in «RSF», 8 (1980), p. 267 tav. XV, 4; Id., *Monte Luna: una necropoli punica di età ellenistica* in «ACFP», I, vol. III, p. 748 (Santu Teru).

[6] C. Zohara, *Les bijoux carthaginois d'après les figurines en terre cuite*, in «REPPAL», III, 1987, pl. II, n. 25.

[7] C. Zohara, *Les bijoux carthaginois*, cit., p. 124 tav. V n. 4.

[8] M.E. Aubet Semmler, *El santuario de Es Cuiram*, Ibiza 1982, p. 30 tav. XXIII, 1-2; M.P. San Nicolas Pedraz, *Las terracotas figuradas de la Ibíza punica*, Roma 1987, lam. XI, 7.

[9] P. Marconi, *Agrigento arcaica. Il santuario della divinità chtonia e il tempio detto di Vulcano*, Agrigento 1933, p. 63 fig. 36,4; G. Rizza, *La stipe votiva di un santuario di Demetra a Catania*, in «BA», 45, 1960, pp. 256-7 fig. 24, 4.

[10] M.L. Uberti, in *Anecdota Tharrica*, cit., p. 20 tav. II, A 12.

[11] C. Zohara, *Les bijoux carthaginois*, cit., infra.

[12] G. Pesce, *Scavi e scoperte puniche a Tharros* in «DA», 3, 1984, pp. 137-38; M.L. Uberti, in *Anecdota Tharrica*, cit., tvv. VII-XVIII, A 58-133; S. Moscati, *Iocalia punica*, cit., p. 19-21 tavv. V-XI (A 14-28); AA.VV., *Tharros. A Catalogue of Materials in the British Museum from Phoenician and Other Tombs at Tharros, Sardinia*, London 1987, p. 71 pls. 33 e 90, 9/10; S. Moscati - M.L. Uberti, *Testimonianze fenicio-puniche a Oristano*, cit., pp. 19-21, tavv. V-XI, nn. 28-39.

[13] Una differenziazione fra i due tipi è in S. Moscati, *Iocalia punica*, cit., pp. 19-20.

[14] A.M. Bisi, *Motivi*, cit., pp. 45-46; G. Quattrocchi Pisano, *I thymiateria*, in D. Ciafaloni - G. Pisano, *La collezione Torno*, Roma 1987 pp. 29-39, tavv. V-XI, nn. 1-14.

[15] C. Zhoara, *Les bijoux carthaginois*, cit., p. 125 nn. 27-28.

[16] S. Giorgetti, *Area culturale annessa al tempio a pozzo nuragico* in «RSF», 10, 1982, p. 114 tav. XLIII.

[17] F. Barreca, *L'archeologia fenicio-punica in Sardegna*, in «BA», 1985, p. 81.

[18] AA.VV., *Sardegna preistorica-Nuraghi a Milano*, Milano 1985, p. 325 fig. 11.

[19] A. Taramelli, *Il nuraghe Lugherras presso Paulilatino*, in «MonAnt», 1910, coll. 178 ss. figg. 9-16.

[20] F. Barreca, *La civiltà fenicio-punica in Sardegna*, Sassari 1986, p. 308.

[21] S. Moscati, *Iocalia punica*, cit., p. 32 tavv. VIII-IX, A 20-23.

[22] AA.VV. *L'Antiquarium Arborense e i civici musei archeologici della Sardegna*, Sassari 1988, p. 125 fig. 13.

[23] M. Madau, *Materiali fittili di età fenicio-punica*, in AA.VV., *Il nuraghe Santu Antine di Torralba*, Sassari 1988 p. 250 fig. 4,1.

[24] S. Moscati, *Iocalia punica*, cit., tav. X, A 29; D. Rovina, *Sorso (Sassari). - Tempio a pozzo in località Serra Niedda* in «NBAS», 2, 1985, pp. 275-77.

[25] A. Taramelli, *Terranova Pausania. Avanzi dell'antica Olbia, rimessi a luce in occasione dei lavori di bonifica*, in «NS», 1911, pp. 236-38 (da una tomba della necropoli di Isciamariana); AA.VV., *I Sardi*, Milano 1984, pp. 282-3 (tempio a pozzo di Sa Testa).

strano inoltre attestazioni a Sulcis[26], Monte Sirai[27], Caralis[28], Narcao di Terreseu[29], Aidomaggiore[30] e Villanovaforru, nella torre del nuraghe di Genna Maria[31].

Ritroviamo le statuine cruciformi a Narcao di Terreseu[32] e a Nora[33], nel nuraghe Lugherras di Paulilatino[34] e, più a nord, a Monte Ruju presso Thiesi[35].

Come si può notare l'area dei ritrovamenti riguarda da un lato siti punici o punicizzati, dall'altro siti indigeni interessati da fasi di riutilizzo. Per quanto concerne le aree e i monumenti di provenienza noteremo che le aree extraurbane hanno sostanzialmente carattere agricolo e che sia i siti punici che quelli di tradizione indigena ospitano generalmente impianti di tipo santuariale (per i primi si vedano ad esempio Padria e Narcao; per gli altri i monumenti di tipo nuragico dedicati al culto delle acque come l'area sacra di Cuccuru Is Arrius, il tempio a pozzo di Santa Cristina e il monumento di Serra Niedda a Sorso, oppure riutilizzi santuariali di torri nuragiche come Genna Maria di Villanovaforru e Lugherras di Paulilatino).

Riflettendo sul ruolo di Tharros all'interno di questo quadro generale, osserviamo che la città dell'Oristanese sembra fra le prime farsi carico delle scelte della politica cartaginese nell'isola, ed è quindi naturale che recepisca produzioni che Cartagine media dal restante mondo punico e dalle altre regioni mediterranee. In alcuni casi, per la coroplastica in genere e in particolare per i *thymiateria*, Tharros elabora schemi di lavorazione che ben presto si impongono nel mercato isolano. Pertanto,

[26] G. QUATTROCCHI-PISANO, *I thymiateria,* cit., pp. 29-39.

[27] AA.VV., *Monte Sirai. I. Rapporto preliminare della campagna di scavo 1963,* Roma 1964, p. 99 tv. XLVIII; AA.VV., *Monte Sirai. II. Rapporto preliminare della campagna di scavi 1964,* Roma 1965, tav. XIX.

[28] C. TRONCHETTI, *Cagliari fenicio-punica, Sardò* 5, Sassari 1990.

[29] AA.VV., *L'Antiquarium Arborense,* cit., p. 233 fig. 31; AA.VV. *I Fenici,* Milano 1988, p. 577 nn. 548-550.

[30] G. TORE, *Religiosità semitica in Sardegna attraverso la documentazione archeologica: inventario preliminare* in P. Marras ed., *Religiosità, teologia e arte,* Roma 1989, pp. 33-90.

[31] AA.VV., *L'Antiquarium Arborense,* cit., p. 19; C. LILLIU, *Un culto di età punico-romana al nuraghe Gemma Maria di Villanovaforru,* in *Quaderni della Soprintendenza Archeologica di Cagliari e Oristano,* tav. II, 22.

[32] AA.VV., *L'Antiquarium Arborense,* cit., p. 193 fig. 20.

[33] AA.VV., *I Fenici,* p. 572 n. 551.

[34] A. TARAMELLI, *Il nuraghe Lugherras presso Paulilatino,* in «MonAnt», 1910, col. 192.

[35] In corso di studio da parte di M. Madau.

anche quando Tharros sembra proporre schemi propri, i prodotti che ne derivano si allineano con naturalezza e funzionalità alla politica perseguita da Cartagine. I *thymiateria,* segni espliciti del culto a divinità agrarie, si diffondono con l'intensificarsi dell'impegno territoriale cartaginese legato allo sfruttamento delle terre coltivabili e si ritrovano in centri di tradizione indigena, raggiunti dall'acculturazione punica, fino alla successiva età romana. Acculturazione punica che, come prova la presenza di un *thymiaterion* nel corredo di una sepoltura in ziro presso Ittiri, databile al II secolo a.C.[36], mantiene, pur nel passaggio alla prima romanità, la duplice valenza votiva e funeraria.

[36] G. MAETZKE, *Ittiri. Tomba presso S. Pietro,* in «NS», 1964, p. 303.

Stephen L. Dyson - Robert J. Rowland Jr.

Conservatism and Change in Roman Rural Sardinia

Military necessity, economic reality and the evidence of the ancient authors all indicate that rural Sardinia underwent complex changes during the transition from the nuragic and Punic period to the Roman period. Arguments from military logic are relatively straightforward. Settlement during the nuragic period was based on a system of fortified towers which generally were located on high, easily defensible positions. This reflected a social system structured around villages dominated by a warrior élite. Central control was very limited, although some communication and coordination did take place through participation in rituals at major sanctuaries[1].

Such a settlement structure would have been regarded with great concern by the Romans, who based their socio-economic system on cities and a relatively open, undefended countryside with scattered farmsteads and villas. Beginning with the conquest of Italy and continuing through the advance into Western Europe, the Romans had transformed rural areas, bringing about the abandonment of hillforts, and encouraging the spread of villas and towns[2]. There is every reason to think that they would have wanted to do the same thing in Sardinia.

This process should have been encouraged by the economic reality of Roman imperial control in Sardinia. From the period of the initial conquest between the First and Second Punic Wars, the Roman government expected Sardinia to supply a significant tribute of grain[3]. In this, they followed in the wake of the Carthaginians, who had made every

[1] M. GUIDO, *Sardinia* London, 1963; esp. p. 127-150, F. BARRECA, F. LO SCHIAVO and E. ARSLAN, eds., *Civiltà Nuragica*, Milano, 1985, esp. p. 111-131, 181-207; G. LILLIU, *La civiltà dei Sardi del paleolitico all'età dei nuraghi* 3rd ed., Turin 1988, esp. p. 271-482; C. TRONCHETTI, *I Sardi: traffici, relazioni, ideologie nella Sardegna arcaica*, Milan, 1988.

[2] J. PERCIVAL, *The Roman Villa*, Berkeley and Los Angeles, 1976; Edith M. WIGHTMAN, *Gallia Belgica*, Berkeley and Los Angeles, 1985, p. 101-133.

[3] R.J. ROWLAND, Jr., *The Case of the Missing Sardinian Grain*, «The Ancient World», 10, 1984, p. 45-48; *The Production of Grain in Sardinia during the Roman Period*, «Mediterranean Historical Review», V, 1990, pp. 14-20.

effort to develop the agricultural potential of the island[4]. It is generally assumed that the Romans acceleraterd this process, developing in Sardinia a system of *latifundia* with their characteristic villas. The role of the large estate in Roman grain production can be exaggerated, since the Romans themselves noted that grain was produced more efficiently on medium sized farms[5]. This is a question of scale and the effect would have been basically the same in either case. Highland sites would be abandoned and the more productive lowlands would have filled up with new farmsteads. This process should have begun by the early second century B.C. and continued into the period of the Empire, as the Roman armies secured their hold on inland areas[6].

The ancient authors never talk much about such social and economic changes. However, they do indicate very clearly that the wars between the Sardinians and the Romans were prolonged and brutal. Large numbers of natives must have been killed. We do know that large numbers were enslaved. The term *Sardi venales* commemorates this glut of island slaves in the Roman markets[7]. Such wars should have accelerated the depopulation of native Sardinia, affecting especially the areas on the border of the Roman advance.

Historians and archaeologists have tended to accept these models of what probably happened in Sardinia. They have assumed that most nuraghi in the border zones were abandoned and that only in the interior did native culture have much of a chance to survive[8]. In other areas, a typical Roman rural culture developed. The cities, villas and farmsteads[9] were inhabited by a mixture of acculturated natives and immigrants and colonists from other parts of the Mediterranean.

[4] F. Barreca, *La civiltà fenico-punica*, Sassari, 1974, p. 166-170.

[5] J.C. Evans, *Wheat Production and Its Social Consequences in the Roman World*, «Classical Quarterly», 31, 1981, p. 428-442.

[6] R.J. Rowland, Jr., *The Roman Invasion of Sardinia*, in C. Malone and S. Stoddard (eds.), *Papers in Italian Archaeology IV, the Cambridge Conference* BAR, Oxford 1985, vol. 4, p. 99-117; S.L. Dyson, *The Creation of the Roman Frontier*, Princeton, 1985, p. 246-263.

[7] S.L. Dyson (supra n. 6) p. 256; R.J. Rowland, Jr., *Preliminary Etymological Observations on the Romanization of Sardinia*, «AFLC», n. s. 8, 45, 1988, p. 243-247.

[8] See, for example, G. Lilliu, *Civiltà dei Sardi* (supra n. 1), p. 89: «Nelle regioni impervie del centro, i Barbaricini (cioè le popolazioni non mai romanizzate)....»; p. 478: «Queste *civitates*, queste tribù, indipendenti e resistenti (modello della costante resistenziale sarda nella lunga storia) dalla condizione quasi urbana retrocedono alla cultura del villaggio. Si atomizzano nell'abitazione sparsa e seminomade dentro grotte e capanne posticce. È totale la conversione all'economia pastorale dall'agricoltura che rifiutano; e si cibano, perciò, di latte e carne».

[9] P. Meloni, *La Sardegna romana*, Sassari, 1975, chapters 4, 6 and 8.

With such models of Romanization dominant in the historical and archaeological literature, it is not surprising that scholars have assumed that most nuragic sites were either abandoned or inhabited by pitiful groups of squatters, unworthy of their great cultural past. The interest of the prehistorians in the development of the nuragic culture diminished with the Punic period, while Romanists concentrated on typically Roman sites[10]. Systematic, Roman oriented research at nuraghi has been limited. However, a perusal of reports of research at nuraghi beginning with the period of Spano shows many reports of Roman finds. The archaeological material is generally described with frustrating imprecision, and the reports are scattered. However, the culminative effect is to suggest a considerable level of Roman-period[11] activity at nuraghi in many areas.

New conclusions derived from culminatively impressive, but still very scattered evidence had to be tested by a program of systematic research conducted in key areas. One element of such a program should be survey archaeology aimed at settlement reconstruction. Such programs were first applied in the *Ager Veiantanus* north of Rome and the area of Western Messenia in the Western Pelopennesus by British and American teams[12]. The successes of those efforts have led to their application in many other areas of the Mediterranean[13]. Sardinia has a long tradition

[10] The «Great Divide» between Romanists and prehistorians is at least as wide in Sardinia as anywhere else, arguably wider, and is worthy of a separate study. Here we note simply that none of the 33 Roman sites found in the annual «Notizie» of «Rivista di Scienze Preistoriche» is noticed by C. Vismara, *Gli studi degli ultimi dieci anni sulla Sardegna romana (1977-1987)*, «Journal of Roman Archaeology» 2, 1989, p. 70-92. Prehistorians, for their part, stay firmly on their side of the divide. F. Lo Schiavo, for example, could say of Laconi «Gli unici resti di età storica finora conosciuti nel territorio di Laconi sono pochi frammenti di ceramica romana rinvenuti in strutture adiacenti al Nuraghe Orrubiu relative ad una tarda fase di frequentazione (Scavi Atzeni 1983-84)» (*Modellino di elmo in bronzo dal Nuraghe Picciu di Laconi (Nuoro)*, «StudEtr» 53, 1987, p. 99, n. 17); there are at least five other sites and an inscription (R.J. Rowland, Jr., *I ritrovamenti romani in Sardegna*, Rome, 1981, p. 56).

[11] See, for example, R.J. Rowland, Jr. *Beyond the Frontier in Punic Sardinia*, «American Journal of Ancient History», 7, 1982, p. 31-39; Id., *The Archaeology of Roman Sardinia: a Selected Typological Inventory*, *ANRW*, Teil II, Band 11.1, Berlin, 1988, p. 767-785, 824-832, 837-854.

[12] T. Potter, *The Changing Landscape of South Etruria*, New York, 1979; W.A. McDonald and R.H. Simpson, *Prehistoric Habitation in Southwestern Peloponnese*, «AJA», 65, 1961, p. 221-260.

[13] S.L. Dyson, *Archaeological Survey in the Mediterranean Basin: A Review of Recent Research*, «American Antiquity», 47, 1982, p. 87-98; D.R. Keller and D.W. Rupp, *Archaeological Survey in the Mediterranean Area*, BAR International Series 155, Oxford, 1983.

of high quality, topographically oriented survey[14], but has experienced little of this systematic, settlement reconstruction oriented research.

In 1987, the University of Maryland and Wesleyan University initiated such as research program in the area around the moderns towns of Bauladu, Paulilatino and Fordongianus[15]. The research program combined previous interests of the two co-directors, Robert J. Rowland, Jr. of the University of Maryland and Stephen L. Dyson of Wesleyan University. The former has had a longstanding interest in the process of Romanization in Sardinia with special interest in continuity and change in the rural areas. The latter has worked on the evolution of the Roman frontier in the western Mediterranean including Sardinia and has been interested in the application of settlement-survey archaeology to questions of Roman rural history[16].

We selected the Bauladu-Paulilatino-Fordongianus area for several reasons. It is part of the zone of transition between the plain of the Campidano and the upland interior. On the one hand, its inhabitants would have had access to the richest agricultural zones of the island and to major coastal cities, especially Tharros with its commercial markets[17]. Such centers not only provided an outlet for rural products, but also imported manufactured goods from the wider world of the Roman Mediterranean. Communication between coast and interior is facilitated by the Tirso River which winds its ways through the territory. On the right bank of the Tirso, less than 30 km. from the coast is the modern city of Fordongianus, ancient *Forum Traiani. Forum Traiani* or *Aquae Ypsitanae*, as it was first known, was a thermal, religious, commercial and administrative center from at least the principate of Tiberius into the Byzantine

[14] See, R.J. ROWLAND, Jr. and S.L. DYSON, *Survey Archaeology in Sardinia*, in G. BARKER (ed.), *La struttura agricola romana nel Mediterraneo: il contributo della ricognizione archeologica*, in press.

[15] This research has been conducted under the auspices of the Soprintendenza Archeologica per le Provincie di Cagliari e Oristano. We wish to thank the Superintendant, Prof. Vincenzo Santoni, and his staff for their kind assistance throughout this project. For more detailed reports of the results, cf. R.J. ROWLAND, Jr. and S.L. DYSON, *Survey Archaeology in the Territory of Bauladu: Preliminary Notice, Quaderni Cagliari Oristano* 5, 1988, p. 129-139; *The University of Maryland-Wesleyan University Survey in Sardinia: 1988, ibid.* 6, 1989, in press.

[16] R.J. ROWLAND, Jr., *The Countryside of Roman Sardinia*, in M. BALMUTH and R.J. ROWLAND, Jr. (eds.), *Studies in Sardinian Archaeology*, Ann Arbor 1984, p. 285-300; S.L. DYSON, *Settlement Patterns in the Ager Cosanus: The Wesleyan University Survey, 1974-1976*, «Journal of Field Archaeology», 5, 1978, p. 251-268.

[17] R. ZUCCA, *Tharros*, Oristano, 1984.

era[18]. It served as a point of contact beween Romans and natives and certainly played a key role first in the Romanization and then in the Christianization of interior Sardinia[19].

In all of this territory, nuraghi are abundant. This meant that we had the possibility of investigating a great number of centers and developing distribution patterns. They vary considerably in size and location. One of these, S. Barbara-Bauladu, has been the object of extensive excavation under the direction of Dr. Lenore Gallin[20], providing us eventually with the good record of material culture excavated under controlled conditions that is so important for successful survey archaeology.

During 1987, 1988 and 1989, we conducted surface surveys at nuraghi in the research area. Initially we were pessimistic about the recovery potential at these sites. Most nuraghi are located in the uplands away from areas of regular cultivation. There is almost none of the deep ploughing which has contributed so much to the success of surveys like that in the *Ager Veiantanus*. Many sites are covered with thick vegetation, which sometimes obscures the tower itself and provides little open ground for survey. However, we found that most sites had undergone some ground disturbances from small-scale cultivation, erosion, animal activity and even clandestine excavation. Conditions do not lend themselves to the type of highly programed investigations that are often featured in the survey literature[21]. However, by the use of opportunistic approaches, we were able to recover some datable material from almost all sites.

The most common surface material recovered was lithic fragments, mainly obsidian, «nuragic» ceramics, Roman utilitarian wares, tiles and luxury ceramics such as black glaze, *terra sigillata* and North African Red Slip wares. Lithics were the most common, being recovered at 80 out of 120 total sites. This consisted largely of chips and flakes, although fragments of some tools were recovered. Obsidian hydration dates obtained from the first group of samples ranged from the Neolithic to the early modern period. They suggest a long occupation at some sites and the continued use of obsidian well into the later prehistoric, Roman and

[18] R. ZUCCA, *Fordongianus*, Sassari, 1986.

[19] R. ZUCCA (supra n. 18) p. 5-7.

[20] L. GALLIN and S. SEBIS, *Bauladu (Oristano). Villagio nuragico di S. Barbara*, «Nuovo Bullettino Archeologico Sardo», 2, 1985 (publ. 1989), p. 271-275.

[21] W. JAMES JUDGE, J.I. EBERT, and R.K. HITCHCOCK, *Sampling in Regional Archaeological Survey* in *Sampling in Archaeology*, J.W. MUELLER, ed., Tucson, Arizona, 1975; T.F. KING, *The Archeological Survey: Methods and Uses*, Washington, 1978.

even the medieval period[22]. Sherds which were part of the nuragic ceramic tradition were found at 65 out of 120 sites. Some of this material is certainly pre-Roman, but all need not be. We have suggested elsewhere that traditions of nuragic ceramic manufacture certainly continued into the Roman period[23]. We are currently having some of this material tested by the thermoluminescence dating process at the University of Maryland[24]. Hopefully these analyses will provide useful information on this question of nuragic ceramic.

Roman material of some type was found at 80 out of 120 sites. This high percentage is striking. It is the same as the percentage of lithics and higher than the number of sites with ceramics of the nuragic type. Since all these nuraghi would be expected to have had pre-Roman ocupation, the fact that the same percentage has Roman as prehistoric surface material provides some indication of the intensity of the Roman occupation.

In many instances, the Roman material can be subdivided into specific phases of occupation: 20 sites yield black glaze pottery, 23 *terra sigillata* or related ware of the Early Empire and 55 produced African Red Slip. The number of sites with mid to late imperial occupation is interesting, but the differences need to be put in perspective. African Red Slip was probably used in Sardinia for more than four hundred years, while the black glaze and terra sigillata had a use period of around two hundred years[25]. While some sites have only African Red Slip, many others have two or three periods of occupation. Altogether, the evidence for Roman occupation is impressive.

In contrast, readily identifiable Punic ceramics are almost totally lacking. This is not easy to explain, since the region was not that far from the Punic center at Tharros and would normally be placed within the Carthaginian sphere of influence. Nuraghe Casteddu 'Ecciu near Fordongianus has been identified as part of the Punic frontier defense line[26]. It is possible that our survey is failing to observe and recover this

[22] Cf. J. MICHELS, *Obsidian Hydration Dating and a Proposed Chronological Scheme for the Marghine Region* in J. MICHELS and G. WEBSTER, eds. *Studies in Nuragic Archaeology* British Archaeological Reports (International Series) 373, Oxford, p. 119-126.

[23] Cf. DYSON and ROWLAND, *Continuity and Change in Roman Rural Sardinia: The Maryland-Wesleyan Survey, Acts of the Symposium on Nuragic Architecture, Swedish Institute in Rome*, December 1989, in press, note 24.

[24] These test are being effected in the Archaeometry Laboratory under the direction of William F. Hornyak.

[25] E. FENTRESS and P. PERKINS, *Counting African Red Slip Ware, L'Africa Romana* 5, 1988, p. 205-214.

[26] For Casteddu 'Ecciu , see R.J. ROWLAND, Jr., *Beyond the Frontier* (supra n. 11), p. 24.

material. However, given the quantities of other objects harder to observe and identify that we have collected, this seems unlikely. Two other explanations seem more likely. The first is that many of the nuragic sites were abandonded during the process of native-Carthaginian frontier conflict[27]. The other is that the Carthaginians never developed that type of ceramic commercial networks that made possible the spread of Roman material into so many native communities[28]. Given the strong Roman presence at the nuraghi, the latter hypothesis would seem to be the more likely. However, only further research will resolve this question, which is only peripheral to our primary interests.

The research at nuragic sites shows that there was a high level of occupation continuity from the prehistoric into the Roman period. Certainly rural Romanization did not force the abandonment of native sites. The next question is whether an alternative Roman rural landscape based on dispersed, lowland farms developed. Reports on the discovery of villas in Sardinia are numerous, although often very general and widely scattered in time and space. Again systematic survey research has been very limited[29]. As part of our research program, we conducted during 1988 a concentrated lowland survey in the area immediately around Fordongianus. Given the apparently important role that *Forum Traiani* must have played in the administration and Romanization of interior Sardinia, one would have expected to find evidence for Roman farmsteads in the open, rolling country around the modern town. However, five weeks of intensive survey which concentrated on areas likely to yield Roman sites produced virtually no evidence of Roman habitation[30].

The reasons for this could be several. The hinterland around Fordongianus has limited water supplies. Most of the springs are located in the uplands near the nuragic sites. It is also possible that the urban center at *Forum Traiani* may have been less extensive than has been assumed. Remains recovered in the city outside of the bath area are limited indeed[31]. A limited administrative cadre would not need extensive sur-

[27] F. BARRECA, *La civiltà fenicio-punica in Sardegna*, Sassari, 1986, p. 28-39.

[28] D.P.S. PEACOCK, *Pottery and Early Commerce*, New York, 1977.

[29] For Roman villas, see P. MELONI (supra n. 9), p. 150-157; ROWLAND (supra n. 16).

[30] The experience of the Ager Cosanus survey (cf. DYSON, supra n. 16) had taught us that the Romans preferred certain sites for the location of their rural settlements. Our survey concentrated on such locales rather than using random transects or some other less biased survey technique. Such sites usually yield large amounts of tile and ceramics and are relatively easy to identify and date. Their absence around Fordongianus is certainly striking.

[31] R. ZUCCA (supra n. 18), p. 17-30.

pluses from the hinterland. The trade and tribute of the local nuragic inhabitants could supply this.

What emerges is a picture of striking continuity. During the Roman period, the natives continued to inhabit the villages around the nuraghi[32]. This implies that their mixed agricultural and pastoral economy remained largely intact. They did become involved to a certain degree in the Roman market economy, for it was necessary to purchase the glazed ceramics which were found at their sites. *Forum Traiani* provided these markets (as the designation *forum* rather than *municipium* implies) as well as the thermal baths and possibly an ongoing cult center. In this respect, it was probably closer in socio-economic role in the old nuragic sacred spring centers than to true Roman cities[33].

It is, of course, premature to talk about the typicality of the situation around Fordongianus. Too little research of this type has been undertaken. As part of its continuing research program, the Maryland-Wesleyan group plans to start a similar survey around Usellus, the Roman colony of *Uselis*, beginning in the summer of 1990. *Uselis* was an interior center, not unlike *Forum Traiani*. However, as the name implies, this was a Roman colony as early as the Augustan period[34]. Therefore, one would expect evidence for more systematic rural settlement. Moreover, the countryside around Usellus is better supplied with springs. The similarities and contrasts with Fordongianus will be interesting to observe.

[32] Until more careful excavations of the Roman period remains at nuragic sites take place, we are not in a position to describe the nature of these Roman periods settlements. Such research is currently being undertaken by the Pennsylvania State University team: GARY S. WEBSTER, *Duos Nuraghes: Preliminary Results of the First Three Seasons of Excavation*, «Journal of Field Archaeology», 15, 1988, p. 465-472.

[33] Cf. G. LILLIU, *Nuovi templi a pozzo della Sardegna nuragica*, «Studi Sardi», 14/15, pt. 1, 1955/57, p. 197-288; R. ZUCCA, *Il santuario nuragico di S. Vittoria di Serri*, Sassari, 1987; M.A. FADDA, *La fonte sacra di Su Tempiesu*, Sassari, 1988.

[34] R.J. ROWLAND, Jr. *I ritrovamenti* (supra n. 10), p. 145. For the connection of Roman sites and adjacent water sources, cf. R.J. ROWLAND Jr. (supra n. 11) p. 33-4.

SOMMARIO

5 MARCEL BENABOU, *Présentation*

9 *Settimo Convegno internazionale di studi sull'Africa romana. Sassari, 15-17 dicembre 1989: Calendario dei lavori*

19 *Elenco dei partecipanti*

25 MARIA GIULIA AMADASI GUZZO, *Ricordo di Anna Maria Bisi*

29 GUIDO MELIS, *Saluto*

32 GIOVANNI PALMIERI, *Saluto*

35 PASQUALE BRANDIS, *Saluto*

36 FULVIA LO SCHIAVO, *Saluto*

39 CINZIA VISMARA, *Sopravvivenze puniche e persistenze indigene nel Nord Africa ed in Sardegna in età romana. Introduzione*

49 GIANCARLO SUSINI, *Studi recenti sulla Sardegna e l'Africa romana*

53 M'HAMED FANTAR, *Survivances de la civilisation punique en Afrique du Nord*

73 ENRICO ACQUARO, *L'eredità di Cartagine: tra archeologia e storia*

81 VANNI BELTRAMI, *Le tracce del Silfio classico nell'odierna farmacopea Sahariana*

89 MASSIMO BAISTROCCHI, *Reperti romani rinvenuti nella tomba di Tin Hinan ad Abalessa [Hoggar - Sahara]*

101 MARIA GIULIA AMADASI GUZZO, *Stato degli studi sulle iscrizioni latino-puniche della Tripolitania*

109 VÉRONIQUE KRINGS, *Les* libri Punici *de Salluste*

119 RENÉ REBUFFAT, *Divinités de l'oued Kebir (Tripolitaine)*

161 EDMOND FRÉZOULS, *Les survivances indigènes dans l'onomastique africaine*

167 GIAN LUCA GREGORI, *Forme onomastiche indigene e puniche ad Apisa Maius, Siagu, Themetra e Thimiliga*

177 HEIKKI SOLIN, *Il nome* Agathopus *è nato in Africa?*

187 MAYA GHARBI, *Les fortifications préromaines de Tunisie: le cas de Kelibia*

199 NICOLE BLANC, FRANÇOISE GURY, *La vannerie, artisanat traditionnel, sur les mosaïques d'Afrique du Nord*

213 PINA MARIA DERUDAS, *Osservazioni sull'impianto urbanistico di Mactaris numido-punica: la* platea vetus

223 MARIANGELA PISANU, *La vita religiosa a Gigthis: testimonianze epigrafiche e monumentali*

233 ELENA FRANCESCA GHEDINI, *Ancora sulle stele della Ghorfa: qualche precisazione*

245 ÉDOUARD LIPIŃSKI, *Pluton, hypostase chthonienne de Baal Hamon?*

251 PATRIZIO PENSABENE, *Il tempio di Saturno a Dougga e tradizioni architettoniche di origine punica*

295 JOHANNES IRMSCHER, *Das römische Afrika als Barbaria und Romania*

299 GIANFRANCO GAGGERO, *I Mauri nella storiografia del tardo impero*

309 LUIGI SERRA, *I Berberi come* preesistenza *e* persistenza *indigena in Nord-Africa*

323 CLARA GEBBIA, *Essere «berbero» nell'Africa tardoantica*

341 GIUSTO TRAINA, *L'Africa secondo Costantinopoli: il VI libro del* De aedificiis *di Procopio di Cesarea*

347 ANTONINO DI VITA, *Antico e tardo-antico in Tripolitania: sopravvivenze e metodologia*

357 HANNU LAAKSONEN, *L'educazione e la trasformazione della cultura nel regno dei Vandali*

363 INGEMAR KÖNIG, *Die frühe nordafricanische Kirche als Katalysator sozialen einheimischen Widerstandes gegen Rom?*

375 FEDERICO MARIO BELTRÁN TORREIRA, *La Iglesia norteafricana y el problema de la cristianización de los pueblos indígenas en la época vándala*

393 YVES MODÉRAN, *Koutzinas-Cusina. Recherches sur un Maure du VIe siècle*

409 ROGER HANOUNE, «Opus africanum» *à Bulla Regia (Tunisie)*

415 GIOVANNI LILLIU, *Sopravvivenze nuragiche in età romana*

447 TARCISO AGUS, *L'antico bacino minerario neapolitano*

457 SANDRO FILIPPO BONDÌ, *La cultura punica nella Sardegna romana: un fenomeno di sopravvivenza?*

465 DONATELLA SALVI, *La continuità del culto. La stipe votiva di S. Andrea Frius*

475 GIOVANNI UGAS, M. CRISTINA PADERI, *Persistenze rituali e cultuali in età punica e romana nel sacello nuragico del vano e della fortezza di Su Mulinu-Villanovafranca (Cagliari)*

487 RUBENS D'ORIANO, *Olbia: ascendenze puniche nell'impianto urbanistico romano*

497 ALESSANDRO CAMPUS, *Olbia. Un'area sacra sotto Corso Umberto n. 138: gli elementi punici*

503 FILIPPO MANCONI, *Olbia. Un'area sacra sotto Corso Umberto n. 138: i resti faunistici*

511 ALESSANDRO CAMPUS, FILIPPO MANCONI, *Addendum*

513 MARCELLO MADAU, *Cultura punica fra città e campagna nella provincia di Sassari*

519 GIUSEPPINA MANCA di MORES, *Terrecotte puniche di età ellenistica a Tharros: rapporti fra Africa e Sardegna*

525 STEPHEN L. DYSON, ROBERT J. ROWLAND JR., *Conservatism and Change in Roman Rural Sardinia*

* *

533 ROBERT J. ROWLAND JR., *Appunti sulla romanizzazione attorno a Forum Traiani*

537 ROSSANA MARTORELLI, *Persistenze puniche nei corredi funerari tardoantichi ed altomedievali del complesso di Cornus (S. Caterina di Pittinuri - Oristano)*

549 PAOLA PALA, *Osservazioni preliminari per uno studio della riutilizzazione dei nuraghi in epoca romana*

557 MASSIMO PITTAU, *La* Neapolis *della Sardegna: emporio punico oppure greco?*

569 ANTONELLO PIGA, MARIA ANTONIETTA PORCU, *Flora e fauna della Sardegna antica*

599 GIULIO PAULIS, *Sopravvivenze della lingua punica in Sardegna*

641 ANTONIETTA SECHI, *Cultura scritta e territorio nella Sardegna romana*

655 RAIMONDO ZUCCA, *Le persistenze pre-romane nei poleonimi e negli antroponimi della* Sardinia

669 PAOLA BASOLI, *Le figure fittili di Olbia. Notizia preliminare*

673 J.M. BLÁZQUEZ, G. LÓPEZ MONTEAGUDO, M.P. GARCÍA-GELABERT, M.L. NEIRA, *Influjos africanos en los mosaicos hispanos*

695 MARC MAYER, *La pervivencia de cultos púnicos: el documento de la Cueva Negra (Fortuna, Murcia)*

703 JAUME CARDELL, MIGUEL ANGEL CAU, MARGARITA ORFILA, *La continuidad de ocupación en época romana de los asentamientos prerromanos de Mallorca*

727 ISABEL RODÁ, *Sarcofagi della bottega di Cartagine a Tarraco*

737 NACÉRA BENSEDDIK, *Nouvelles contributions à l'atlas archéologique de l'Algérie*

753 NAÏDÉ FERCHIOU, *Un témoignage de la vie municipale d'Abthugni au Bas Empire*

763 ZEÏNEB BENZINA BEN ABDALLAH, *Sur une épitaphe d'*Ammaedara *relative à un soldat de la III[e] légion Auguste, originaire de Naples*

769 LIDIANO BACCHIELLI, *I* pontarii: *una definizione per via iconografica*

773 MARCELLO GAGGIOTTI, Macellum *e* magalia: *ricezione di elementi «culturali» di origine punica in ambiente romano-repubblicano*

783 MARCELLO GAGGIOTTI, *Considerazioni sulla «punicità» del* macellum *romano*

793 EUGENIA EQUINI SCHNEIDER, LUCA BIANCHI, *Considerazioni su alcune statue femminili di Leptis Magna: iconografia e officine*

803 JESPER CARLSEN, HENRIK TVARNØ, *The Segermes Valley Archaeological Survey (Region of Zaghouan). An Interim Report*

815 MIREILLE CORBIER, *Usages publics du vocabulaire de la parenté:* patronus *et* alumnus *de la cité dans l'Afrique romaine*

855 GIOVANNI BRIZZI, *Giugurta, Calama e i Romani* sub iugum

871 SERENA BIANCHETTI, *L'idea di Africa da Annone a Plinio*

879 YVON THÉBERT, *Le proconsul inconnu de Bulla Regia (*ILAfr. *456): une nouvelle hypothèse*

887 MAURICE LENOIR, *A propos de C. Iulius Pacatianus gouverneur de Maurétanie Tingitane*

893 MICHEL CHRISTOL, *Ti. Claudius Proculus Cornelianus, procurateur de la région de* Théveste

907 MICHEL CHRISTOL, ANDREINA MAGIONCALDA, *Note su un'iscrizione di epoca tetrarchica* CIL *VIII 20836 da Rapidum*

933 WERNER ECK, *Terminationen als administratives Problem: das Beispiel der nordafrikanischen Provinzen*

943 WOLFGANG KUHOFF, *Il riflesso dell'autorappresentazione degli imperatori romani nelle province dell'Africa (I-III sec. d.C.)*

961 SAID DELOUM, *L'économie monétaire de l'Afrique du Nord: les trésors monétaires des V et VI siècles ap. J.-C.*

973 VITANTONIO SIRAGO, *Aspetti del colonialismo romano in Africa*

993 GABRIELLA FOCARDI, *Motivi caratterizzanti della cultura africana in età vandalica (imitazione e parodia:* Anth. Lat. *21, vv. 50-64)*

1001 YANN LE BOHEC, *La recherche bibliographique sur l'Afrique romaine*

1009 RENÉ REBUFFAT, *Conclusione*

1015 SANDRO SCHIPANI, *Saluto*

1017 FRANCESCA GALLI, *Il museo civico archeologico di Padria*

1021 Abbreviazioni

1029 Indice dei luoghi

1055 Indice dei nomi antichi

1077 Indice dei nomi moderni

Finito di stampare nel mese di dicembre 1990
presso lo stabilimento della Tipografia Editrice Giovanni Gallizzi s.r.l.
Via Venezia, 5 - Tel. (079) 276767 - 07100 Sassari (I)

Redazione
Dipartimento di Storia - Università degli Studi
Palazzo Segni / Viale Umberto n. 52 / Tel. (079) 239024 / 07100 Sassari (I)

Pubblicazioni del Dipartimento di Storia dell'Università degli Studi di Sassari

1. G. FOIS, *Storia della Brigata «Sassari»*.
2. A. CASTELLACCIO, *L'amministrazione della giustizia nella Sardegna aragonese.*
3. A. BONINU, M. LE GLAY, A. MASTINO, *Turris Libisonis colonia Iulia.*
4. *L'Africa romana, 1. Atti del I Convegno di studio, Sassari 1983,* a cura di A. MASTINO.
5. *L'Africa romana, 2. Atti del II Convegno di studio, Sassari 1984,* a cura di A. MASTINO.
6. R. TURTAS, *La casa dell'Università. La politica edilizia della Compagnia di Gesù nei decenni di formazione dell'Ateneo Sassarese (1562-1632).*
7. *L'Africa romana, 3. Atti del III Convegno di studio, Sassari 1985,* a cura di A. MASTINO.
8. *L'Africa romana, 4. Atti del IV Convegno di studio, Sassari 1986,* a cura di A. MASTINO.
9. *L'Africa romana, 5. Atti del V Convegno di studio, Sassari 1987,* a cura di A. MASTINO.
10. R. TURTAS, *La nascita dell'Università in Sardegna. La politica culturale dei sovrani spagnoli nella formazione degli Atenei di Sassari e di Cagliari (1543-1632).*
11. G. BRIZZI, *Carcopino, Cartagine e altri scritti.*
12. J.P. LAPORTE, *Rapidum. Le camp de la cohorte des Sardes en Maurétanie Césarienne.*
13. M. CHRISTOL, A. MAGIONCALDA, *Studi sui procuratori delle due* Mauretaniae.
14. *L'Africa romana, 6. Atti del VI Convegno di studio, Sassari 1988,* a cura di A. MASTINO.
15. Y. LE BOHEC, *La Sardaigne et l'armée romaine sous le Haut-Empire.*
16. *L'Africa romana, 7. Atti del VII Convegno di studio, Sassari 1989,* a cura di A. MASTINO.
17. R. TURTAS, A. RUNDINE, E. TOGNOTTI, *Università, studenti, maestri. Contributi alla storia della cultura in Sardegna.*

Dedicato alle sopravvivenze puniche ed alle persistenze indigene nel Nord Africa ed in Sardegna in età romana, il VII Convegno internazionale di studi su «L'Africa Romana», si è svolto a Sassari tra il 15 ed il 17 dicembre 1989, con la partecipazione di oltre cento studiosi italiani, europei e nord-africani, sotto il patrocinio del Ministro per gli Affari Esteri e dell'Association Internationale d'Épigraphie Grecque et Latine.

Il tema segna — come osserva nella presentazione Marcel Benabou — un allargamento (geografico e cronologico) ed un approfondimento (tematico e metodologico) di una problematica che non è senza rischi né senza pericoli: innestandosi sul dibattito relativo alla resistenza alla romanizzazione, vengono messi in luce, nel quadro dell'evoluzione di alcune province dell'Occidente romano (dunque non solo del Nord Africa, ma anche dell'Iberia e la stessa Sardegna), gli elementi di continuità culturale, che nella storia hanno contato spesso più degli stessi elementi di rottura e delle stesse innovazioni.

«Non qu'il faille pour autant ignorer, ou minimiser à l'excés (comme la tentation en vient parfois à quelques-uns) — scrive Marcel Benabou — l'impact de la conquête. Une société qui intégre des persistances ou des survivances n'est pas necéssairement une société qui se maintient inchangée, et la religion par exemple n'exclut nullement, dans d'autes domaines (celui du droit, par exemple), l'acceptation, voire la recherche, de l'innovation (par ceux du moins qui y voient un moyen d'accroître leur prestige social)».

Questo volume, malgrado l'apparente dispersione dei soggetti trattati, consentirà di scorgere le grandi linee di un processo di sviluppo complesso, fortemente segnato da un insieme di condizioni (geografiche, politiche, sociali o psicologiche), espressione anche di una vitale eredità culturale indigena e punica, che ha segnato non senza contraddizioni lo sviluppo della romanizzazione in alcune province occidentali.

Nel volume compaiono saggi di Acquaro (Bologna), Agus (Cagliari), Amadasi Guzzo (Roma), Bacchielli (Chieti), Baistrocchi (Hong Kong), Basoli (Sassari), Beltrami (Chieti), Beltrán Torreira (Madrid), Ben Abdallah (Tunisi), Benabou (Parigi), Benseddik (Algeri), Bianchetti (Firenze), Bianchi (Roma), Blanc (Parigi), Blazquez (Madrid), Bondí (Roma), Brandis (Sassari), Brizzi (Sassari), Campus (Sassari), Cardell (Valencia), Carlsen (Odense), Cau (Valencia), Christol (Parigi), Corbier (Parigi), Deloum (Algeri), Derudas (Sassari), Di Vita (Roma), D'Oriano (Sassari), Dyson (Middletown), Eck (Köln), Equini Schneider (Roma), Fantar (Tunisi), Ferchiou (Tunisi), Focardi (Firenze), Frézouls (Strasbourg), Gaggero (Genova), Gaggiotti (Perugia), Galli (Sassari), García-Gelabert (Madrid), Gebbia (Palermo), Gharbi (Parigi), Ghedini (Padova), Gregori (Roma), Gury (Parigi), Hanoune (Lille), Irmscher (Berlino), Koenig (Trier), Krings (Liège), Kuhoff (Augsburg), Laaksonen (Turku), Le Bohec (Lione), Lenoir (Roma), Lilliu (Cagliari), Lipiński (Leuven), López Monteagudo (Madrid), Lo Schiavo (Sassari), Madau (Olbia), Magioncalda (Genova), Manca di Mores (Sassari), Manconi (Sassari), Martorelli (Roma), Mayer (Barcellona), Melis (Sassari), Moderán (Parigi), Neira (Madrid), Orfila (Valencia), Paderi (Cagliari), Pala (Nuoro), Palmieri (Sassari), Paulis (Cagliari), Pensabene (Roma), Piga (Sassari), Pisanu (Sassari), Pittau (Sassari), Porcu (Sassari), Rebuffat (Parigi), Rodá (Barcellona), Rowland (College Park), Salvi (Cagliari), Schipani (Roma), Sechi (Sassari), Serra (Napoli), Sirago (Bari), Solin (Helsinki), Susini (Bologna), Thébert (Saint-Cloud), Traina (Roma), Tvarnoe (Copenaghen), Ugas (Cagliari), Vismara (Sassari), Zucca (Cagliari).

In copertina: Tripoli. Facciata dell'arco quadrifronte in marmo costruito nel 163 d.C. in onore di Marco Aurelio e di Lucio Vero (cfr. S. AURIGEMMA, *L'arco quadrifronte di M. Aurelio e L. Vero in Tripoli* (a cura e con una postilla di A. Di Vita), Suppl. Libya Antiqua, III, Roma 1970; F. CARINCI, «Quaderni di Archeologia della Libia», 11, 1980, pp. 83-99). Fotografia di Lidiano Bacchielli.

Lire 60.000
(i due volumi)